ANALECTA

BOLLANDIANA

ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS XXIX

EDIDERUNT

CAROLUS DE SMEDT, FRANCISCUS VAN ORTROY,
HIPPOLYTUS DELEHAYE,
ALBERTUS PONCELET, PAULUS PEETERS,
ET CAROLUS VAN DE VORST

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
22, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Alphonse Picard et fils
82, rue Bonaparte

1910

BHG[2]. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis. 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909. Prodiit in appendice ad haec *Analecta*, t. XXIV-XXVII.

Mir. BVM. = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in Anal. Boll., t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae,* ed. H. Delehaye. Bruxellis, 1902, in-fol. (*Acta sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LE LÉGENDIER DE PIERRE CALO.

Le moyen âge latin nous a laissé, on le sait, deux sortes de recueils spécifiquement hagiographiques, dans lesquels ceux qui ont à étudier et à écrire la vie des saints trouvent une partie considérable de leurs matériaux. Ce sont, d'une part les martyrologes, de l'autre les légendiers. Il semble, à première vue, qu'il soit aisé de caractériser les deux espèces d'ouvrages et qu'une démarcation ferme les distingue nettement.

Les légendiers (ou passionnaires) sont, par définition, des collections d'opuscules de longueur variable où sont racontés la vie, le martyre, les translations, les miracles des saints ; en tête de chaque pièce, se trouve d'ordinaire un titre, une rubrique : Vita sancti N..., Passio beatorum N. et N. etc. Les premiers mots des documents ou de leur prologue ne sont déterminés par aucune règle, et si certaines expressions plus ou moins stéréotypées se rencontrent parfois en tête des Vies et des Passions, par ex.: Tempore quo (Diocletianus caesar...) ou : Fuit vir vitae venerabilis..., ces cas isolés et qui s'expliquent, du reste, en partie, par une imitation voulue, sont comme noyés dans l'immense variété des incipit différents. L'ordre des pièces dans la collection est souvent, mais pas nécessairement, celui du calendrier. Le nombre et le choix des Vies et Passions varie à l'infini : c'est tantôt, en un ou plusieurs volumes, tout le cycle de l'année liturgique ; tantôt un groupement bien déterminé, comme les Passions des apôtres, les Vies et Passions de saintes femmes ; souvent encore, c'est un groupement qui semble et qui plus d'une fois est réellement tout à fait arbitraire.

Dans la rédaction des martyrologes, d'autre part, on a suivi uniformément l'ordre de l'année liturgique. Pour chaque jour, — quand le martyrologe est complet, ce qui est le cas ordinaire, — on trouve une liste des saints dont l'Église ou telle église particulière faisait à cette date la fête ou la commémoraison. La liste est composée d'un certain nombre de notices, qui normalement commencent par une indication topographique suivie du nom et des qualités du saint ou des saints, le nom étant d'habitude mis au génitif, avec ou sans le mot natale. Par exemple, la liste du Martyrologe hiéronymien (exemplaire de Berne) pour le 30 mai : Anthiocia Sici Palatini qui multa turmenta passus est. Turribus

Sardiniae natale sanctorum Gabini Crispoli. In Nicomedia multorum sanctorum (1).

Ces différences, qui semblent bien tranchées, ont leur raison d'être dans la destination primitive des légendiers et des martyrologes, les derniers devant fournir chaque jour un catalogue, concis et assez court, à lire ou à chanter pendant l'office liturgique, à l'heure de prime ; les premiers devant servir d'une part à ce même office, pour les leçons plus longues que comportent les matines, et d'autre part à la lecture publique ou privée des chanoines ou des moines, qui trouveraient à s'édifier au souvenir des vertus et des souffrances des saints.

Il arriva néanmoins, dans la pratique, que les différences signalées s'atténuèrent parfois singulièrement, et que les lignes de démarcation entre les deux sortes de recueils disparurent en grande partie. On ne se contenta plus, dans les martyrologes, de mentionner le nom du saint, ses qualités et les lieux illustrés par sa vie, par sa mort ou par son souvenir. Grâce à des emprunts faits aux Vies ou Passions, on développa les notices, originairement très brèves, et d'étape en étape, de Bède (2) *à Adon, on en vint à insérer, dans les martyrologes, des Vies ou Passions, pas très longues, mais pas très courtes non plus. La formule initiale des notices (type :*A tel endroit, le « natale » de tel saint...) *disparut même parfois. C'est assez souvent le cas dans le martyrologe de Wolfhard d'Herrieden* (3), *et dans celui d'Adon la formule martyrologique a presque l'air d'avoir fait place, çà et là, aux rubriques habituelles des légendiers. Ainsi, au 9 septembre :* Passio beatorum martyrum Dorothei et Gorgonii apud Nicomediam sub Diocletiano imperatore. Horum prior Dorotheus... (4).

Parallèlement à cette amplification des martyrologes, mais en sens contraire, les légendiers furent notablement abrégés et condensés, tantôt en vue de la liturgie, tantôt pour servir de lectures édifiantes à faire en particulier. Il en est résulté que telle notice d'un martyrologe « histori-

(1) Éd. De Rossi-Duchesne, *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. [68]. — (2) On possède enfin des échantillons, de nombreux échantillons, du texte authentique de Bède, grâce au bel ouvrage de Dom H. Quentin, *Les martyrologes historiques du moyen-âge* (Paris, 1908), p. 17-119. Puisse le savant auteur nous donner bientôt une édition critique du martyrologe entier. Elle est impatiemment attendue. — (3) Voir des exemples dans *Anal. Boll.*, t. XVII, pp. 19 et 22-23. — (4) Cf. *Anal. Boll.*, t. XVIII, p. 14-15. Cf. 11 juillet : *Translatio sancti Benedicti abbatis. Postquam enim...* Ces cas sont rares du reste. Un peu plus souvent ou trouve, en tête de la notice, le mot *Passio* ou *Inventio*, mais précédé d'un nom de lieu (par ex., au 31 juillet : *Caesareae passio sancti Fabii martyris. Qui cum ferre vexilla...*) ; ce qui rappelle déjà beaucoup plus le style employé dans l'ensemble du martyrologe.

que » ressemble beaucoup, quant à l'étendue, à la teneur, à l'allure, à tel chapitre d'un légendier abrégé. De plus, on s'est avisé parfois, en compilant un légendier, d'insérer entre les Vies et Passions des saints quelques notices, tantôt longues, tantôt brèves, empruntées aux martyrologes, et de ce travail est sorti un composé hybride, dont le « grand légendier autrichien » fournit un type curieux (1).

Mais, à tout prendre, la distinction foncière entre martyrologes et légendiers reste, dans la grande majorité des cas, bien marquée. Et comme, avant d'inventorier le légendier de Pierre Calo, il nous a paru utile d'indiquer, autant que faire se peut, la place qu'il occupe parmi ses congénères, il suffira de résumer ici, à grands traits, l'histoire des légendiers, sans nous occuper des martyrologes.

I. Les légendiers.

Le plus ancien légendier qui soit parvenu jusqu'à nous date du VII[e] siècle : c'est le célèbre « codex Velseri », actuellement conservé à la bibliothèque royale de Munich (lat. 3514). On n'y trouve plus qu'une bonne vingtaine de Vies et Passions transcrites de première main ; mais primitivement il en contenait bien davantage (2). *Nous n'avons pas souvenir qu'on ait signalé aucun autre légendier aussi ancien* (3). *En revanche, il en reste quelques-uns transcrits au VIII[e] siècle* (4), *et ceux du IX[e] siècle ne se comptent déjà plus.*

Mais en dehors des vénérables volumes qui nous ont été conservés, il a pu, il a dû en exister bien d'autres, et même de plus anciens que ceux que nous avons. La chose est, en soi, souverainement vraisemblable et, de plus, des témoignages positifs, quoique pas tous très clairs, l'établissent à suffisance. Au commencement du VII[e] siècle, le prêtre Warnecarius loue l'évêque de Paris Ceraunus de son zèle à rassembler les Actes des martyrs : nunc sanctorum martyrum gesta... congregare in urbe Parisiaca devotus intendis (5). *Peu auparavant, en 598,*

(1) Cf. *Anal. Boll.*, t. XVII, p. 38 et suiv. Il est à noter que les extraits d'Adon, de Notker et du martyrologe hiéronymien qui se rencontrent dans le légendier autrichien y sont entrés par l'intermédiaire du martyrologe de Wolfhard. Cf. ibid., p. 24. — (2) Cf. *Catalogus codicum latinorum bibliothecae regiae Monacensis*, ed. alt., t. I, pars II (1894), p. 99. — (3) Nous parlons, s'entend, de vrais légendiers. Il existe encore, pour telle ou telle Vie prise isolément, quelques rares copies faites au VII[e], voir au VI[e] siècle. — (4) Citons notamment les manuscrits de Munich, Bibl. Roy. lat. 4554 (une quarantaine de pièces), de Paris, Bibl. Nat. lat. 10861 (dix-neuf pièces) et 12598 (vingt et une pièces), de Turin, Bibl. Nat. D. V. 3 (quarante pièces), de Montpellier, 55 (plus de soixante pièces). — (5) Préface de la Passion des trois saints jumeaux *BHL.* 7829 ; *MG.*, Epist. t. III, p. 457.

S. Grégoire le Grand avait été prié par Euloge d'Alexandrie de lui envoyer cunctorum martyrum gesta, quae piae memoriae Constantini temporibus ab Eusebio Caesariense collecta sunt (1) ; *le pape répond qu'il ignorait l'existence de cette collection, et que, à part les écrits contenus dans les livres d'Eusèbe (sans doute l'Histoire ecclésiastique et le traité des martyrs de Palestine),* nulla (gesta) in archivo huius nostrae vel in Romanae urbis bibliothecis esse cognovi, nisi pauca quaedam in unius codicis volumine collecta (2). *M. Albert Dufourcq a compris, non sans quelque raison, que ces mots désignaient un légendier* (3) ; *quant à dire, avec lui* (4), *que ce recueil contenait « les gestes des martyrs* ROMAINS *», c'est déjà autre chose. Encore bien moins pouvons-nous le suivre dans les efforts qu'il tente, avec une conviction profonde, mais franchement sans preuves palpables, pour faire retrouver dans tels ou tels manuscrits encore subsistants des copies ou des dérivés du « passionnaire grégorien »* (5) *et du « passionnaire occidental du VII$_e$ siècle »* (6).

Un demi-siècle environ avant Grégoire le Grand, Cassiodore, au ch. 32 de institutione divinarum litterarum, *s'exprime de telle sorte qu'on a pu conclure qu'il possédait, dans un volume de sa bibliothèque, une collection d'Actes des martyrs* (7) ; *mais le sens du passage n'est pas absolument clair* (8).

Nous aurions un témoignage bien plus ancien encore, s'il fallait entendre Dom Pitra, d'après lequel « saint Augustin... nous montre pour « ainsi dire du doigt, du haut de sa chaire, le recueil qui contenait ces « Passions (celles qu'il était permis de lire au jour anniversaire des « martyrs). Dans son homélie seconde sur saint Étienne : « Si nous «« avons peine », dit-il, « à trouver les actes des autres martyrs, celui-ci «« a sa passion au livre canonique : Huius passio in CANONICO LIBRO «« est (9). »» *Cette exégèse, faut-il le dire, est inadmissible, et* canonicus liber *désigne non pas un passionnaire approuvé, mais tout simplement l'Écriture sainte, c'est-à-dire, dans l'espèce, le livre canonique des Actes des apôtres, où se trouve racontée l'histoire de S. Étienne. Aussi bien S. Augustin continue :* in canonico libro est. Actus apostolorum liber est de canone scripturarum... In hoc ergo libro... (10). *Soit dit en passant, voilà un échantillon des déductions hâtives qui ont*

(1) *MG.*, Epist. t. II, p. 29. — (2) Ibid. — (3) *Étude sur les Gesta martyrum romains*, t. I (Paris, 1900), p. 80. — (4) Ibid. — (5) Ibid., p. 81-92. — (6) Albert DUFOURCQ, *Le Passionaire occidental au VIIe siècle*, dans MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE de l'École française de Rome, t. XXVI (1906), p. 27-65. — (7) Cf. L. DUCHESNE, dans *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. [XLVII]. — (8) Cf. J. B. DE ROSSI, ibid., p. [XI]. — (9) *Études sur la collection des Actes des saints par les RR. PP. Jésuites Bollandistes* (Paris, 1856), p. LXVIII. — (10) *P. L.*, t. XXXIX, col. 1426, sermo 315, § 1.

permis à Dom Pitra de signaler, dans sa Dissertation préliminaire sur les anciennes collections hagiographiques (1), *une longue série de passionaires ou légendiers anciens chez les Latins, chez les Grecs et chez les Orientaux. En y regardant de près, il faut bien en rabattre, et cette histoire littéraire des recueils hagiographiques est à refaire en très grande partie. Ce n'est pas ici notre dessein ; nous concentrons notre attention sur l'hagiographie latine, et il nous suffit d'avoir posé quelques jalons dans la partie la plus ancienne et la moins claire de son histoire. Aussi bien, il reste encore beaucoup à faire, non seulement pour classer, mais même pour inventorier les légendiers parvenus jusqu'à nous ; que serait-ce si l'on voulait établir leur filiation et leur dépendance mutuelle? Le nombre, en effet, de ces volumes est très considérable et leur variété, nous l'avons dit, infinie.*

Il ne sera pas cependant inutile, croyons-nous, de rappeler quelques divisions très générales et très compréhensives, dans lesquelles on peut répartir l'ensemble de ces ouvrages. Un double principe de classification apparaît dès l'abord, selon que l'on considère soit les saints dont les Actes sont rassemblés dans les légendiers, soit la nature des ouvrages dans lesquels ces Actes sont relatés. Je m'explique.

Si l'on examine les saints, il est tout indiqué de distinguer les légendiers locaux et les légendiers universels. Par légendiers locaux, on entend évidemment ceux qui comprennent un groupe de saints personnages appartenant à tel pays, à telle province, à tel diocèse. Ainsi, les vieilles Vitae patrum *pour l'Égypte* (BHL. *6524-6540), les* Vitae Patrum *de Grégoire de Tours pour la Touraine, l'Auvergne, et la France en général* (BHL. *6541), les* Dialogues *de Grégoire le Grand pour l'Italie* (BHL. *6542), le* Memoriale sanctorum *d'Euloge de Cordoue pour l'Espagne* (2), *le* codex Salmanticensis *pour l'Irlande* (3), *le* Sanctilogium Angliae *de Jean de Tynemouth pour l'Angleterre* (4), *l'*Hagiologium Brabantinorum *de Jean Gielemans pour le Brabant* (5). — *Par légendiers universels, nous désignerons ici tous ceux qui ne sont pas strictement locaux. Il en est parmi eux qui ne contiennent les Actes que d'un petit nombre de saints et ne représentent en aucune façon les saints de l'Église universelle. D'autres sont consacrés à telle catégorie de saints: les apôtres, les saintes femmes, voire les saints d'époque récente, comme on le voit dans ce* Novale sanctorum *où Jean Gie-*

(1) Ouvr. cité, p. I-CVIII. — (2) *P. L.*, t. CXV, col. 731-818. — (3) Cf. *Catal. Lat. Brux.*, t. II, p. 126-127 ; *BHL.*, p. XVI. — (4) Cf. M. ZIEGELBAUER-O. LEGIPONTIUS, *Historia rei litterariae ordinis S. Benedicti*, t. IV (1754), p. 417-19 ; C. HORSTMAN, *Nova legenda Anglie*, t. I (Oxford, 1901), p. IX-XV. — (5) Cf. *Anal. Boll.*, t. XIV, pp. 11-12, 42-61.

lemans a réuni, vers 1485, des textes relatifs à des saints ayant vécu après l'an 1300 (1).

Enfin, et cela va sans dire, dans beaucoup de légendiers composés pour l'usage de telle église ou de telle abbaye, on a donné une place, à côté des saints de l'Église universelle, à un certain nombre de saints locaux ou régionaux. Mais malgré tout et bien qu'il n'y ait, qu'il ne puisse y avoir de cloison étanche entre les deux sortes de recueils, les légendiers spécifiquement locaux forment incontestablement une classe à part et nettement caractérisée (2).

A considérer maintenant la nature et la provenance des pièces dont se composent les légendiers, une autre division s'impose, selon qu'ils ont été formés par voie de rédaction ou par voie de compilation. Dans le premier cas, celui qui a constitué le recueil a aussi lui-même rédigé les divers documents ou récits qui y ont trouvé place, soit que ces documents constituent autant de rédactions originales — c'est le cas pour les Vitae patrum *de Grégoire de Tours, pour le* Memoriale *d'Euloge, — soit que le rédacteur se soit borné à récrire, à remanier, le plus souvent en les abrégeant, des textes préexistants — ainsi a fait Jean de Tynemouth ; ainsi, les hagiographes du XIIIe, XIVe et XVe siècles dont nous aurons plus loin à signaler les ouvrages. — A côté de ceux que nous appellerons les rédacteurs, il y a les compilateurs, ceux-ci de loin les plus nombreux et qui, le plus souvent, sont anonymes. Leur rôle a été surtout de rassembler des Vies, Passions et autres textes hagiographiques et de les copier ou de les faire copier dans un ou plusieurs volumes. Certains personnages se trouvent avoir été, selon les occasions, tantôt rédacteurs, tantôt compilateurs. Jean Gielemans, par exemple, a compilé le* Novale sanctorum *et l'*Hagiologium Brabantinorum (3) *et, d'autre part, il a jusqu'à un certain point rédigé le* Sanctilogium *dont nous parlerons plus tard. Et s'il est permis de prendre, dans l'hagiographie grecque, un exemple bien autrement illustre, Eusèbe de Césarée a rédigé son recueil*

(1) Cf. ibid., pp. 12-13, 61-80. — (2) Ce n'est que par hasard qu'on y trouve insérée telle ou telle pièce qui n'a rien à voir avec l'ensemble du recueil. Ainsi, la Passion de Ste Catherine d'Alexandrie qui est allée se fourvoyer, on ne sait vraiment trop comment, parmi les 47 Vies de saints irlandais réunies dans le *Codex Salmanticensis*. — (3) Comme nous l'avons fait entendre plus d'une fois déjà, la réalité est toujours un peu plus complexe que ne le laisseraient croire à un observateur peu attentif ces classifications générales, d'ailleurs exactes au fond. Sans doute, les deux ouvrages en question sont, en fait, des compilations de pièces écrites par divers auteurs et rassemblées par Gielemans ; mais cela n'empêche pas que celui-ci ait inséré dans les volumes un certain nombre de textes qui sont ou des remaniements, des abrégés rédigés par lui, ou même des récits originaux dont il est absolument l'auteur. Cf. *Anal. Boll.*, t. XIV, pp. 46[54], 48[47], 58[45], 60[61] etc.

De martyribus Palaestinae (1), *tandis que sa collection des anciens récits de martyres,* τῶν ἀρχαίων μαρτυρίων συναγωγή, *n'était qu'une compilation, qui malheureusement n'est point parvenue jusqu'à nous* (2).

Avant de passer à l'étude des nombreux recueils abrégés dans lesquels, à partir du XIIIe siècle, le contenu des anciens légendiers a été résumé, adapté au goût et aux besoins du temps, et mis aux mains de tous sous un format maniable, il nous paraît bon de signaler, parmi les innombrables exemplaires des compilations non abrégées qui sont conservés dans les bibliothèques, quelques collections qui méritent une mention spéciale.

Il y a d'abord le « grand légendier autrichien » (3). *Formé à la fin du XIIe siècle, il comprend plus de 500 textes hagiographiques. Ce qui le rend remarquable, ce n'est peut-être pas tant cette abondance, rare sans doute, mais dont on a probablement ailleurs quelques exemples ; c'est surtout le succès insolite qu'a eue cette énorme compilation. Elle n'a pas été copiée moins de six fois. Actuellement, on connaît vingt et un gros volumes ayant fait partie de tel ou tel de ces six exemplaires. Aucun exemplaire d'ailleurs n'est complet.*

Il faut citer ensuite trois ou quatre autres collections plus récentes, qui ont acquis une certaine célébrité dans les études hagiographiques, non pas précisément toujours à cause de leur valeur intrinsèque, mais à cause de l'emploi fréquent qu'en ont fait nos prédécesseurs dans les Acta sanctorum.

En première ligne, comme ancienneté et aussi comme importance, vient le Légendier de l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves (4). *Il date du XIIIe siècle et comprenait neuf volumes : 1) janvier (Paris, Bibl. Nat. lat. 9741) ; 2) février, mars, avril (Trèves, Bibl. de la ville 453) ; 3) mai (Trèves, ville 454) ; 4) juin, juillet (Trèves, ville 455) ; 5) août (Paris, Bibl. Nat. lat. 9742) ; 6) septembre (Trèves, Bibl. du séminaire 35) ; 7) octobre (Trèves, ville 456) ; 8) novembre (Trèves, séminaire 36) ; 9) décembre (non retrouvé). Les onze premiers mois de l'année donnent un total de 415 pièces.*

(1) Cf. *Anal. Boll.*, t. XVI, p. 113 et suiv. — (2) Cf. A. HARNACK, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, t. I (1893), p. 556 ; t. II, 2 (1904), p. 110-11. La collection était, d'après M. Harnack, d'une ampleur considérable. M. E. Preuschen, au contraire, croit que son étendue était médiocre. Cf. PREUSCHEN dans HARNACK, op. c., t. I, p. 808-9, et dans *Realencyklopädie für protestantische Theologie*, t. V^3^, p. 612. — (3) Nous l'avons étudié et inventorié dans *Anal. Boll.*, t. XVII, p. 24-96. — (4) Étude et inventaire partiel de M. Br. KRUSCH, dans *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XVIII (1893), p. 618-28. La description complète des deux manuscrits de Paris se trouve dans *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 584-92. Nous comptons publier un jour l'inventaire complet des autres volumes, dans le Catalogue des manuscrits hagiographiques de Trèves.

Presque aussi souvent que le légendier de Saint-Maximin, celui de l'abbaye de Bödeken, près de Paderborn, a été cité, et cité avec honneur, par les Bollandistes. Nos prédécesseurs ne le virent jamais de leurs yeux ; ils ne le connaissaient que par les copies et extraits que le P. Gamans S. I. leur en avait procurés avec un zèle et une libéralité sans pareils. Aussi, quand ils l'appellent « Passionale insigne et pervetustum Bodecense », et cela leur arrive fréquemment, on peut retenir « insigne », qui est vrai à divers points de vue ; mais « pervetustum » est de trop. Le légendier tout entier a, en effet, été copié peu après le milieu du XV[e] *siècle. Il se composait de douze grands volumes — un par mois — chacun de 250 feuillets environ. Cinq seulement ont été retrouvés : 1) janvier (Munster, Bibl. de l'Université, ms. 20) ; 2) avril (ibid., ms. 21) ; 3) mai (ibid., ms. 22) ; 4) septembre (ibid., ms. 23) ; 5) octobre (ms. 7 de la bibliothèque de M. le baron de Brenken, au château d'Erpernburg). On peut ajouter le premier feuillet du tome de juin, qui se trouve inséré en tête du volume d'octobre. Ces cinq volumes, qui ne nous sont pas d'ailleurs tous parvenus absolument complets, contiennent à peu près 380 pièces. L'« insigne Passionale » en renfermait donc environ 900. Ce ne sont malheureusement pas, comme dans la plupart des légendiers anciens, de simples copies. On cultivait les lettres à Bödeken, et les compilateurs des légendiers ont souvent remanié, abrégé, amputé, amplifié, selon les cas, le texte des documents qu'ils reproduisaient* (1).

Le légendier de Corssendonck, près Turnhout, a été aussi employé par les anciens Bollandistes, quoique moins fréquemment du reste. Il avait été copié vers les années 1490 par le chanoine régulier Antoine de Berg-op-Zoom et se composait de quatre volumes 1) Prima pars diversarum legendarum *(ms. Bruxelles, Bibl. Royale, 858-861) ; 2)* Secunda pars.... *(ms. Paris, Bibl. Mazarine, 1733) ; 3)* Tertia pars... *(non retrouvé) ; 4)* Quarta pars... *(ms. Bruxelles, Bibl. Royale, 1638-1649). Le premier volume comprend 190 pièces, le second 75, le quatrième, quoique à peine moins gros que les autres, seulement 28* (2).

Chose singulière, la dernière collection qui reste à signaler ici a eu le

(1) Le légendier de Bödeken et les autres manuscrits hagiographiques de ce monastère ont été étudiés et catalogués par le P. H. Moretus, dans *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 257-358. L'auteur ne s'est pas contenté d'inventorier les manuscrits encore subsistants : il s'est appliqué à reconstituer, dans la mesure du possible, les volumes perdus, grâce aux copies qui nous en restent et aux citations qui se rencontrent dans les *Acta sanctorum*. — (2) L'inventaire des deux manuscrits de Bruxelles a été dressé par le P. J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale de Belgique*, t.V (1905), p. 88-99 ; celui du volume de la Mazarine par A. Molinier, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine*, t. II (1886), p. 203-208.

sort des précédentes : elle s'est conservée jusqu'à nos jours, mais incomplète. Des quatre volumes dont elle se composait, il en manque un, le second, dont on n'a plus que la table ou index, relié en tête du tome I. Tout le légendier est de la main d'Antoine Geens († 1543), chanoine régulier à Rouge-Cloître, près de Bruxelles. Les volumes I, III et IV sont conservés à la Bibliothèque Royale de Bruxelles, sous les cotes 11986, 982, 11987. Ils contiennent 235 pièces (1). *Il peut être intéressant de remarquer qu'Antoine Geens a emprunté une bonne quarantaine de ces pièces à la* Nova legenda Anglie *imprimée à Londres en 1516 et qu'on désigne généralement sous le nom de « Capgrave ».*

Le nombre des légendiers copiés du XI[e] au XIII[e] siècle est très grand. Dans la suite, il semble qu'on ait mis moins de zèle à reproduire ces collections pieuses. Non pas qu'il n'y ait des légendiers transcrits au XIV[e] et au XV[e] siècle — on vient d'en voir des exemples — mais ils sont beaucoup moins nombreux que les anciens. Le fait s'explique aisément. Les églises et abbayes étaient pourvues, grâce à la diligence des siècles antérieurs, et comme les gros volumes écrits sur parchemin étaient en quelque sorte inusables, il suffisait d'ajouter, ou sur des cahiers insérés dans les légendiers existants, — on constate que cela s'est fait plus d'une fois, — ou dans des volumes à part, les vies et miracles des saints plus récents. De plus, primitivement, les leçons des matines ou de l'office nocturne étaient prises directement dans les grands légendiers, le lecteur prolongeant sa lecture jusqu'à ce que le président du chœur lui fît signe ou bien jusqu'à une marque quelconque, placée après coup en marge dans le légendier et indiquant que tels ou tels passages devaient être omis et qu'on devait s'arrêter à tel endroit. Dans la suite, les légendiers furent souvent remplacés par ce que j'appellerai volontiers des lectionnaires, dans lesquels les Vies et Passions des saints n'étaient plus — à moins qu'elles ne fussent très courtes — transcrites intégralement, mais où l'on s'était borné à copier pour chaque fête précisément la partie qui devait être lue durant l'office liturgique (2). *Si l'on songe, en troisième lieu, que vers le XII[e] siècle on voit se développer et se répandre des ouvrages qui correspondent aux bréviaires, pris au sens moderne du mot, on comprendra aisément qu'un arrêt marqué se manifeste dans la transcription des légendiers proprement dits : ils ne répondaient plus à un besoin aussi grand et aussi universel.*

(1) Sur Antoine Geens, voir *Anal. Boll.*, t. VI, p. 31-34. L'inventaire des trois volumes en question a été fait par le P. Van den Gheyn, t. c., p. 229-41. — (2) Le fait est intéressant à constater dans quelques grandes églises qui ont conservé jusqu'à nos jours leurs vieux manuscrits. Ainsi, à Saint-Pierre du Vatican, nous trouvons trois vrais légendiers, avec les Vies complètes : les mss.

II. Les légendiers abrégés.

Vers le milieu du XIII[e] siècle, nous voyons naître une nouvelle espèce de recueils hagiographiques, destinés à satisfaire à des besoins tout différents. Il ne s'agit plus de fournir des leçons à l'office liturgique ou des textes à lire publiquement en communauté, au réfectoire par exemple. Le but est de procurer à la dévotion privée des lectures pieuses ou encore de mettre aux mains des prédicateurs une « somme » d'exemples édifiants pour illustrer leurs sermons (1). *Et l'on peut se demander si c'est par hasard que, parmi ces recueils, qui vont se succéder dans une variété remarquable, un bon nombre ont eu précisément pour auteurs des membres de l'ordre des Frères Prêcheurs. Il n'est plus question ici de copier tout au long les Passions et les Vies anciennes : la tendance est d'abréger, de façon à mettre sous un format relativement mince le plus de biographies et, pour chacune de celles-ci, dans quelques pages, voire dans quelques paragraphes, le plus de faits possible. Ce qui n'empêche pas les auteurs d'ajouter à l'occasion, pour l'utilité ou l'agrément des lecteurs, soit des renseignements qu'ils n'ont pas trouvés dans les anciens textes, — par exemple des détails sur les translations, sur les miracles et sur le culte des saints, — soit des considérations d'ordre ascétique ou autre.*

I. Le premier de ces hagiographes d'un nouveau genre est le dominicain Barthélemy de Trente (2). *Son ouvrage n'ayant pas été examiné*

A. 2 du X/XI[e] siècle, A. 4 et A. 5 du XI[e], et d'autre part les lectionnaires abrégés A. 3 du XIII[e] siècle, A. 7 des XIII[e] et XIV[e] siècles, A. 6 et A. 9 du XIV[e], A. 8 du XV[e]. De même à Saint-Jean de Latran, les grands légendiers A. 80 et A. 81 du XI[e] siècle, A. 79 du XI[e]/XII[e], A. 78 du XII[e] et le lectionnaire abrégé A. 67 du XIII[e]. Cf. *Catal. Lat. Rom.*, pp. 1-38 et 49-69. L'idée de constituer ces sortes de lectionnaires abrégés est d'ailleurs si naturelle qu'il ne faut pas s'étonner qu'on y ait songé beaucoup plus tôt. Voir, par exemple les mss. A. 53, U. 20 et U. 32 de Rouen, du XII[e] siècle (cf. *Anal. Boll.*, t. XXIII, pp. 135-36, 165-67, 173-77), le tome XII de la Vallicelliana du XII[e] (cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 384-85), le ms. 32 de Farfa, du XI[e] (cf. ibid., p. 123-26), le ms. 110 du Mont Cassin, de la fin du XI[e], le codex mp. th. q. 15 de Wurzbourg, du IX[e] siècle, etc. etc. — (1) Le *Rationale divinorum officiorum*, composé du XII[e] siècle par Jean Beleth (*P. L*, t. CCII, col. 13-166) contient une trentaine de chapitres relatifs aux fêtes des saints et à leurs légendes (ch. 75, 82, 83, 125-129, 136-156, 162-164) ; ce n'est pas un légendier abrégé. — (2) Il aurait eu, s'il faut en croire Dom Pitra, dès le XII[e] siècle, un prédécesseur dans le chanoine prémontré Philippe, abbé du Parc, près de Louvain. Dom Pitra écrit en effet (*Étude sur la collection des Actes des saints*, Dissertation préliminaire, p. XCVIII) : « L'abbé de Parc, Philippe, ami » de sainte Hildegarde (1148), écrivit un court passionnal qui mérita l'honneur » d'être annoté par le savant Hessel et édité par Monlanus. » En réalité, nous

d'assez près, il est arrivé que jadis les uns, comme Fabricius (1) *ont mis en doute l'existence de Barthélemy et conjecturé qu'il fallait l'identifier avec un confrère, Barthélemy de Brigantiis, qui fut évêque de Vicence de 1255 à 1270 ; d'autres, comme Quetif et Echard* (2), *sans tomber dans cette erreur, n'ont pas suffisamment précisé les détails de sa carrière et le font, par exemple, mourir en 1240. Plus récemment, divers travaux, notamment la notice posthume de Lütolf* (3) *et plus encore l'excellente étude de M. L. Sette* (4) *ont mis les choses au point. Pour nous en tenir ici à ce qui regarde spécialement nos recherches, on sait maintenant que Barthélemy, né à Trente,y habita plus ou moins longtemps* (5), *dans l'intervalle de ses nombreux voyages, et que c'est là, au couvent de Saint-Laurent* (6), *qu'il écrivit, en 1244* (7), *l'ouvrage hagiographique dont nous avons à nous occuper.*

L'examen de cet ouvrage n'est pas aussi avancé qu'il le faudrait pour en parler avec toute la précision désirable. La préface a été publiée par

avons simplement ici un exemple des inexactitudes dont fourmille, comme nous l'avons dit (ci-dessus, p. 8-9) la « Dissertation préliminaire ». L'abbé Philippe n'a pas écrit un court passionnaire, mais il a fait copier, pour être employés au réfectoire du Parc, six grands volumes : les trois premiers, contenant la sainte Bible, furent exécutés en 1148 ; le sixième était un légendier : *Vitae quorundam sanctorum.* Cf. L. D(E) P(AEPE), *Summaria cronologia insignis abbatiae Parchensis* (Lovanii, 1662), p. 43. Jean Hessels, professeur à l'Université de Louvain, écrivit vers 1557 quelques notes critiques sur les pièces contenues dans ce légendier ; son jugement sur chaque Vie ou Passion est le plus souvent formulé par les mots *Placet* ou *Non placet,* avec raisons à l'appui. Enfin, Jean Molanus publia en 1568 non pas le prétendu Passionnal de l'abbé Philippe, mais les remarques critiques de Jean Hessels, qui étaient restées inédites (première édition à la suite de l'*Usuardi Martyrologium* publié par Molanus à Louvain en 1568; les remarques de Hessels ont souvent été reproduites depuis).— (1) *Bibliotheca latina mediae et infimae aetatis,* ed. MANSI, t. I, p. 181. — (2) *Scriptores ordinis Praedicatorum,* t. I, p. 110. — (3) *Bartholomeus Tridentinus,* dans THEOLOGISCHE QUARTALSCHRIFT, t. LXIII (1881), p. 465-72. — (4) *Fra Bartolomeo da Trento,* dans TRIDENTUM, t. VIII (1905), p. 22-39. — (5) Prologue des Vies de saints : *Actus sanctorum, maxime ordinis quem profiteor et patrie quam incolo...* LÜTOLF, l. c., p. 466. Or dans le titre qui précède le prologue, le nom de l'auteur est ainsi exprimé : *a fratre Bartholomeo Tridentino de ordine Fratrum Predicatorum.* — (6) Notice sur S. Laurent : *aliquid de his que in huius martyris ecclesia apud Tridentum, ubi hec scripsimus, acta sunt, ad memoriam revocamus.* SETTE, l. c., p. 23. — (7) Notice sur l'Épiphanie : *Unde cum mille ducenti et XLIIIIor anni a Christi nativitate sunt transacti...* LÜTOLF, l. c., p. 468 ; cf. la notice sur S. Laurent : *Cur* (ed. *Cum*) *non miraculum dixerim quod... M.C C.XL.IIII. in festo dedicationis predicte ecclesie accidisse cognovi. Nam a curiis summi pontificis et cesaris rediens...* SETTE, l. c., p. 23. Soit dit en passant, Pierre Calo a emprunté à Barthélemy cette anecdote ; mais le texte de Calo, tel qu'il se lit dans les *Acta sanctorum,* Aug. t. II, p. 531, num. 53, est très fautif (par ex. *a curiis prope...* au lieu de *a c. papae)* et il date le fait non de 1244, mais de 1220.

Lütolf (1) ; *l'index du plus ancien manuscrit connu, par M. Sette* (2) ; *enfin les notices d'une douzaine de saints ont paru dans les* Acta sanctorum, *dans les* Annales ecclesiae Sabionensis *de Resch, et ailleurs : ce sont les textes* BHL. *p. 97, résumé 11 a (S. Antoine de Padoue) ;* BHL. *n° 1628 (S. Cassien) ;* BHL. *n° 2214, 2215 (S. Dominique) ;* BHL. *n° 3133 a (S. François) ;* BHL. *4274 (S. Ingenuinus) ;* Sette, *l. c., p. 23 (S. Laurent) ;* Lütolf, *l. c., p. 496 (S. Lucius) ;* BHL. *5802 (S. Maxence) ;* L. Holstenius, Passio ss. mm. Perpetuae et Felicitatis *(Paris, 1663), p.64-65,(Rome, 1664), p. 67-68 ;* BHL. *7142 (S. Romedius) ;* BHL. *7798 (SS. Sisinnius, Martyrius et Alexandre) ;* Lütolf, *l. c., p. 469 (S. Valentin);* BHL. *8605-8606 (S. Vigile). Ces différents morceaux permettent de se rendre compte du but poursuivi par Barthélemy, de ce qu'il a voulu réaliser, et jusqu'à un certain point de la manière dont il a exécuté son plan. Son but est d'être utile aux prédicateurs, tant à ceux de son ordre qu'aux autres :* habeatque Predicatorum ordo nec non et alii, qui sine fictione discere et sine invidia hec aliis communicare desiderant, velocius pre manibus quid de sanctis ad Dei laudem et proximorum hedificationes audientibus proponant (3). *Dans ce dessein, il s'est attaché à réunir en un seul ouvrage, en les abrégeant, ce qu'il trouvait consigné dans divers volumes au sujet des fêtes de Notre-Seigneur et de la Vierge, comme aussi de la vie des saints, spécialement des saints de l'ordre des Frères Prêcheurs et du pays de Trente :* et sub compendio de festis Domini et matris eius, vitas mores et actus sanctorum, maxime ordinis quem profiteor et patrie quam incolo, per diversa sparsa volumina et prudentum eloquiis luculentis diffusa in unum redigere, necessariis sic exceptis ut sufficiant, et relictis reliquiis (reliquis ?) ut appetantur (4).*Les résumés de Barthélemy sont, il n'y a pas lieu de s'en étonner, de taille très variable. Parmi ceux qui sont publiés, la notice sur S. Dominique remplit largement deux pages in folio, tandis que celle sur S. Lucius tient en moins de cinq petites lignes. Quant au choix des saints, un regard rapide sur l'index du manuscrit Barberini, publié par M. Sette, montre que l'ouvrage de Barthélemy, tel que le présente cet exemplaire, comprend environ 200 notices hagiographiques* (5), *qu'à peine une dizaine regardent le Trentin, et une ou deux seulement l'ordre de S. Dominique* (6). *Le reste ressemble fort à ce qui se rencontre en général dans les grands légendiers, bien que, comme c'était naturel, une certaine attention ait été accordée spécialement aux saints de l'Italie et des pays germaniques.*

(1) L. c., p. 465-67. — (2) L. c., p. 37-39. — (3) Prologue. — (4) Ibid. — (5) Je ne comprends pas dans ce compte celles qui regardent les fêtes de Notre-Seigneur, les dimanches, les féries et le reste. — (6) Cela se conçoit, puisque l'ordre existait à peine depuis trente ans.

Mais il reste encore plus d'un point à tirer au clair. Les recherches diligentes de M. Sette ont abouti à signaler sept exemplaires manuscrits de l'ouvrage de Barthélemy :

1) le ms. coté actuellement à la Vaticane Barberinianus lat. 2300 (il portait à la Barberiniana la cote XXXII, 91, jadis 2061). C'est un petit volume en parchemin, de 24 feuillets (0m,215 × 0,148), copié au XIIIe siècle d'une écriture très fine et très serrée (1). *L'ouvrage porte comme titre* : Liber epilogorum in gesta sanctorum edita *(sic)* a fratre Bartholomeo Tridentino de ordine Fratrum Predicatorum. *Après le prologue (inc.* Augustino professionis mee legifero docente...), *il commence à la fin de novembre, avec l'Avent (ch. 1) et S. André (ch. 2), et se termine au mois d'août, à la notice sur S. Bernard. Septembre, octobre et la plus grande partie de novembre manquent dans cet exemplaire* (2).

2) Lucerne, bibliothèque cantonale. Manuscrit en parchemin, du XIVe siècle, qui appartenait autrefois aux Frères Mineurs de Lucerne. Il comprenait neuf cahiers de 12 feuillets chacun (0m,19 × 0,12). Le titre est à peu près identique à celui du manuscrit Barberini : Incipit prologus super librum epilogorum in gesta sanctorum edita... *C'est l'exemplaire dont s'est servi Lütolf. On y trouve le prologue. Mais l'exemplaire n'est pas complet non plus, deux des neuf cahiers ayant été arrachés, ceux qui comprennent les notices du 31 mai au 6 juin et du 1er au 30 novembre.*

3) L'abbaye de Saint-Georges à Fiecht, près Stans, dans le Tyrol, possédait au XVIIIe siècle un troisième exemplaire, un volume en parchemin de 159 feuillets (3). *Il avait pour titre, paraît-il :* Incipit frater Bartholomeus. *C'est à cet exemplaire que Resch a emprunté les notices qu'il a publiées dans les* Annales ecclesiae Sabionensis. *Jusqu'ici on n'a pas réussi à le retrouver* (4).

4) Une copie « moderne » de l'ouvrage de Barthélemy se conserve à la bibliothèque municipale de Trente, collection Mazzetti nº 197 (5). *On a affirmé que c'était une copie du manuscrit de Saint-Georges de Fiecht. Si c'était vrai, dit M. Sette, l'exemplaire de Saint-Georges ne contenait qu'un remaniement de l'œuvre originale de Barthélemy. Car le nombre des notices est de beaucoup inférieur à celui de l'exemplaire Bar-*

(1) Un ac-similé du feuillet 15ro est joint à l'article de M. Sette. Cette page contient les notices de Ste Luceia et de S. Vigile et le commencement de celle des SS. Jean et Paul. — (2) Comme nous l'avons dit, M. Sette a dressé et imprimé l'index des chapitres. — (3) Cf. SETTE, l. c., p. 25, où toutes les références sont données. — (4) Cf. ibid., p. 25-26. — (5) Cf. ibid., p. 27.

berini. On pourrait sans trop de peine tirer la chose au clair. Car on possède ailleurs une copie du manuscrit de Saint-Georges, savoir

5) le ms. 2230 de la bibliothèque de l'Université de Bologne. C'est un volume en papier, de 73 feuillets (0^{m},372 × 0,245), datant du XVIIIe siècle et qui appartenait jadis à la bibliothèque des chanoines réguliers de Saint-Sauveur de Bologne. M. le professeur L. Frati a fait savoir à M. Sette que c'est une copie du manuscrit de Saint-Georges, qu'avait fait faire le P. Trombelli, le savant abbé de Saint-Sauveur (1). *J'ai eu le volume entre les mains. L'ouvrage de Barthélemy remplit les feuillets 3-71vo. Pas de titre. Le prologue y est. Le premier chapitre est, comme dans les exemplaires 1 et 2, celui sur l'Avent ; le dernier est la notice des SS. Barlaam et Josaphat, honorés le 27 novembre.*

Mais, en outre, Trombelli avait acquis à Rome, pour la bibliothèque de Saint-Sauveur, un autre exemplaire, que M. Sette regarde comme perdu (2). *Je crois qu'il existe encore et que c'est*

6) le ms. 1794 de la bibliothèque de l'Université de Bologne (3), *en parchemin, comprenant, outre un feuillet liminaire non numéroté, 112 feuillets (0^{m},205 × 0,140) transcrits au XIVe siècle* (4) *La provenance n'est pas douteuse ; car au volume en parchemin sont joints 11 feuillets de papier, qui contiennent des notes sur Barthélemy de Trente écrites de la main de Trombelli lui-même. L'ouvrage de Barthélemy remplit les feuillets 1-108. Il porte comme titre :* Victe et actus sanctorum per circulum anni. *Le prologue fait défaut. Le premier chapitre est, comme ailleurs, la notice sur l'Avent. Le dernier est la notice sur S. Bernard, comme dans l'exemplaire Barberini. Immédiatement après, encore au recto du feuillet 108, commence, sans titre, la Vie de Ste Euphrosyne* BHL. *2723, qui se termine au f. 111vo.*

7) Trombelli connaissait encore, paraît-il (5), *un autre manuscrit de Barthélemy, conservé à la Vaticane. On ne l'a pas retrouvé.*

*En somme, bien qu'on disposât de cinq manuscrits de l'*Epilogus *de Barthélemy (les nos 1, 2, 4, 5, 6), il n'était pas sûr qu'on pût reconstituer un exemplaire complet de l'ouvrage. Car le mois de novembre manque dans les mss. 1, 2 et 6 ; et si on le trouve dans le ms. 5 et peut-être dans le ms. 4, on a quelque raison de croire, semble-t-il, que ces deux manuscrits ne contiennent qu'un arrangement, un remaniement de l'œuvre primitive. Tout nouvel exemplaire qu'on pourra signaler sera donc le bienvenu. Nous avons tout juste rencontré la mention de trois*

(1) Cf. ibid. — (2) Cf. ibid. — (3) Signalé récemment par M. L. Frati, dans les *Studi italiani di filologia classica*, t. XVI (1908), p. 395. — (4) M. Frati le date du XIIIe siècle. Je n'ai pas eu depuis 1906 l'occasion de revoir le manuscrit. — (5) Cf. Sette, l. c., p. 27.

autres, qui n'ont pas encore attiré l'attention et dont deux au moins semblent complets.

8) C'est d'abord le manuscrit 322 de l'abbaye cistercienne de Zwettl en Basse-Autriche : volume en parchemin, in-4°, de 124 feuillets, écrit sur deux colonnes au XIIIe siècle (1). *Les premiers mots de la préface :* Augustino professionis mee legifero docente didici *ont fait croire que l'auteur était « un Augustin »* (2) ; *nous avons dit comment il faut les entendre, et la liste sommaire des notices de l'exemplaire de Zwettl, qui a été publiée* (3), *malgré les divergences qu'elle présente çà et là avec celle du manuscrit Barberini, permet de reconnaître avec certitude dans ce volume l'ouvrage de Barthélemy de Trente. Les notices relatives aux saints sont, dans le Zwettlensis, au nombre d'environ 270.*

9) Il faut aussi reconnaître l'ouvrage de notre Barthélemy dans le manuscrit 448 de la bibliothèque des princes de Fürstenberg, à Donaueschingen. La description sommaire qu'en a donnée K.-A. Barack (4) *ne laisse guère de doute à ce sujet. C'est un volume en papier, de 102 feuillets, écrit sur deux colonnes en 1426. Les feuillets 1-97vo sont remplis par un recueil qui a pour titre :* Incipit passionale de sanctis per circulum anni et de stacionibus romanis *et se termine par la rubrique :* Explicit breviarium de passionali sanctorum et de vitis quorundam sanctorum patrum editum sub epilogo per fratrem Bartholomeum de ordine Fratrum Predicatorum. *La première lettre est un A (la préface de Barthélemy débute par le mot* Augustino), *initiale ornée représentant S. Augustin.*

10) Il y a enfin le manuscrit latin 19528 de la bibliothèque royale de Munich, provenant de Tegernsee (5) *: volume en papier de IV et 130 feuillets (0^m,301 × 0,213), copié en 1430 :* Finitus est liber iste per me dominum Georium Walch de Hallis vallis Eni in Hüppach in vigilia sancti Ypoliti anno 1430 hora vocandi *(fol. 122vo). Il est presque tout entier rempli par le recueil qui nous occupe (fol. 1-122vo). En tête la préface, avec ce titre :* Incipit prologus Bartholomei. *A la fin de l'ouvrage :* Explicit liber Bartholomeus. *Le premier chapitre est celui de l'Avent, le dernier celui des SS. Barlaam et Josaphat, comme dans le ms. 2230 de Bologne.*

II. Après Barthélemy de Trente, il faut nommer, mais nommer seulement, son confrère Vincent de Beauvais (6). *On peut ranger jusqu'à*

(1) Voir S. Rössler, *Verzeichniss der Handschriften der Bibliothek des Stiftes Zwettl*, dans Xenia Bernardina, pars secunda, t. I (Wien, 1891), p. 410. — (2) Ibid. — (3) Ibid., p. 410-11. — (4) *Die Handschriften der Fürstlich-Fürstenbergischen Hofbibliothek zu Donaueschingen* (Tübingen, 1865), p. 306. — (5) Cf. *Catalogus codicum latinorum bibliothecae regiae Monacensis* t. II, pars III (1878), p. 254. — (6) Entre les deux devrait se placer, d'après la chronologie, cet « Alexan-

un certain point l'auteur du prodigieux Speculum maius *parmi les hagiographes compilateurs dont nous nous occupons. En effet, sur les 3800 chapitres dont se compose son* Speculum historiale, *près de 900 relatent la vie et les miracles des saints et ont été empruntés en grande partie, par voie d'extrait ou d'abrégé, à des ouvrages hagiographiques antérieurs à Vincent. De plus, lui-même est encore rattaché à l'histoire de l'hagiographie par ce fait que plusieurs compilateurs des siècles suivants prirent, à leur tour, largement leur bien dans le* Speculum. *Il n'en reste pas moins vrai que celui-ci est un ouvrage d'histoire générale et non pas proprement un légendier, et il suffit dès lors de l'avoir mentionné ici en passant* (1).

III. Il semble bien que le Speculum historiale *de Vincent était terminé et publié en 1244, et qu'un peu plus tard, en 1250 ou quelques années après, l'auteur lui-même mit au jour une « seconde édition », très légèrement augmentée, du même ouvrage* (2). *Si nous ne nous trompons pas, la première édition n'avait pas encore paru qu'elle était déjà utilisée par un confrère de Vincent pour un ouvrage hagiographique proprement dit. C'est une compilation abrégée, faite formellement en vue des prédicateurs, en particulier des prêtres chargés du service paroissial, et qui semble avoir eu jadis une vogue peu ordinaire* (3). *Car, sans*

dre de Sommerset (1255) » qui « parcourut tout le champ de l'hagiographie dans « un abrégé des *histoires bibliques,* dans un *festival* des heures canoniques et « deux livres sur les *gestes, passions et miracles des saints* » (PITRA, *Étude,* p. XCVIII). Mais en réalité le personnage en question, savoir Alexandre, prieur de Ashby (Northamptonshire) au commencement du XIII[e] siècle, et que l'on a parfois dit originaire du comté de Sommerset ou du comté de Stafford, a tout simplement écrit, à l'imitation des *Fasti* d'Ovide, un poème élégiaque *De fastis et sacris diebus,* dans lequel il célèbre les actions et les miracles des saints. Il n'est pas question d'un légendier. Cf. S. L. LEE, dans *Dictionary of national Biography,* t. I, p. 271. — (1) Il faut en dire autant et plus de la *Summa historialis* de S. Antonin de Florence († 1459), lui aussi de l'ordre des Frères Prêcheurs. — (2) Voir NATALIS DE WAILLY, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes,* 2[me] série, t. I (1844), p. 393-95 ; cf. A. MOLINIER, *Les sources de l'histoire de France,* III (Paris, 1903), p. 94. — (3) Depuis le XV[e] siècle, au contraire, elle a été fort négligée. Cependant elle a attiré l'attention de l'abbé LEBEUF (*Mémoires concernant l'histoire ecclésiastique et civile d'Auxerre...* Paris, 1743, t. II, p. 494-95 ; réédition CHALLE et QUANTIN, t. IV, Auxerre, 1855, p. 394-95). Plus récemment, M. Léopold DELISLE lui a consacré une courte, mais fort bonne notice (*Notes sur quelques manuscrits de la bibliothèque d'Auxerre,* dans LE CABINET HISTORIQUE, 2[de] série, t. I, 1877, p. 4-7). Mais celui qui s'en est le plus occupé, c'est M. Paul MEYER, dans sa *Notice sur un ancien légendier français du XIII[e] siècle* (NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS..., t. XXXVI, première partie, Paris, 1899, p. 2-4). Il indique cinq manuscrits de l'ouvrage (depuis, il en a encore retrouvé deux, qu'il a signalés dans l'*Histoire littéraire*

entreprendre à son sujet des recherches méthodiques, nous en avons rencontré une bonne quinzaine d'exemplaires, disséminés dans l'Europe occidentale, depuis l'Angleterre jusqu'en Sicile. Les plus anciens datent encore du XIIIe siècle. En voici la liste, liste provisoire, bien entendu :

1) Auxerre, ms. 111, parchemin, f. 1-120v (0m,254×0,183), XIIIe siècle ; provient de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre (1) ;

2) Berne, Bibl. de la ville, ms. 377, parchemin, f. 19v-93v (0m,233×0,167), XIIIe siècle ; provient des Célestins de Metz. A la fin (fol. 93-93v) cette note : Explicit abbreviatio in gestis et miraculis sanctorum. Quicumque profeceris ex hoc libello, ora pro fratre Iohanne de Mailliaco qui liboravit in eo colligendo et corrigendo anno Domini millesimo ducentesimo quadragesimo tercio (2) ;

3) Besançon, ms. 816, 167 feuillets en parchemin (0m,185×0,140), XIVe siècle ; appartenait jadis aux Cordeliers de Dole (3) ;

4) Bruxelles, Bibl. Royale, ms. 5149, 129 feuillets en papier (0m,205×0,136), XVe siècle ; appartenait à la chartreuse d'Hérinnes (4) ;

5) Cambridge, Peterhouse College, ms. 1. 7. 6, parchemin, f. 1-94 (0m,292 × 0,196), XIVe siècle (5) ;

6) Messine, Bibl. de l'Université, ms. 16, 155 feuillets en parchemin (0m,183 × 0,132), XIIIe siècle (6) ;

7) Novare, Bibl. du chapitre, ms. LXXXVI (ancien 60), 170 feuillets en parchemin (0m,24 × 0,16), XIIIe siècle (7) ;

8) Oxford, Balliol College, ms. 227, parchemin, f. 3-124v (0m,278 × 0,190), XIIIe siècle (8) ;

9) Padoue, Bibl. du séminaire, ms. 315, 56 feuillets en parchemin (0m,205 × 0,145), XIVe siècle ; provient du monastère de Monte-Rua ;

de la France, t. XXXIII, Paris, 1906, p. 449, note 2), et en publie de nombreux fragments, pour les comparer au texte du légendier français qui fait l'objet principal de son étude (*Notices et Extraits*, t. c., p. 13-62). — (1) Cf. A. Molinier, dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*. Départements, t. VI, p. 49. M. Léopold Delisle a consacré une notice à ce manuscrit dans *Le Cabinet historique*, l. c. — (2) Cf. H. Hagen, *Catalogus codicum Bernensium* (Berne, 1875), p. 355. — (3) Cf. A. Castan, dans le *Catalogue général des manuscrits*.., Départements, t. XXXII, p. 513. — (4) Cf. J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale de Belgique*, t. V, p. 120-22. — (5) Cf. M. R. James, *A Descriptive Catalogue of the Manuscripts in the Library of Peterhouse* (Cambridge, 1899), p. 198-99. On trouve là le relevé des 106 « sections » ou notices comprises dans cet exemplaire. — (6) Cf. V. Ussani, dans *Studi italiani di filologia classica*, t. X (1902), p. 165. — (7) M. Nic. Colombo le date du XIIe siècle environ (dans G. Mazzatinti, *Inventari*, t. VI, p. 80, no 33). Nous avons eu le volume entre les mains et nous avons constaté qu'ici, comme souvent ailleurs, les estimations de M. C. sont certainement fautives. — (8) Cf. H. O. Coxe, *Catalogus codicum mss. qui in collegiis aulisque Oxoniensibus hodie asservantur*, t. I (Oxonii, 1852), p. 72.

10) Paris, Bibl. de l'Arsenal, ms. 937, parchemin, f. 4-106ᵛ (0ᵐ,225 × 0,172), XIIIᵉ siècle (1) ;

11) Paris, Bibl. Mazarine, ms. 1731 (ancien 1338), 163 feuillets en parchemin (0ᵐ,187 × 0,130), XIVᵉ siècle ; provient des Feuillants de Paris (2) ;

12) Paris, Bibl. Nat. lat. 5639, parchemin, f. 1-141ᵛ (0ᵐ,19 × 0,13), XIVᵉ siècle ; appartenait à Mazarin (3) ;

13) Rome, Bibl. Vaticane, Vaticanus lat. 1198, parchemin, f. 1-153ᵛ (0ᵐ,16 × 0,11), XIVᵉ siècle ;

14) Rome, Bibl. Vaticane, Reg. Suec. lat. 546, 282 feuillets en parchemin (0ᵐ,366 × 0,257), d'une grosse écriture du XIVᵉ siècle ;

15) Trèves, Bibl. de la ville, ms. 471 (ancien 265, catalogue 1169), papier, f. 1-440 (0ᵐ,203 × 0,137), grosse écriture du XVᵉ siècle ; appartenait au monastère de Notre-Dame-aux-Martyrs ;

16) Turin, Bibl. de l'Université, K. IV. 131, parchemin, f. 1-100ᵛ, (0ᵐ,278 × 0,205), XIIIᵉ siècle (4).

Dans trois de ces exemplaires la compilation n'a pas de titre (5) ; *six autres présentent six titres différents* (6) ; *mais sept ont un titre identique, qui paraît bien être original :* Abbreviatio in gestis et miraculis sanctorum (7). *Tous* (8) *ont le même prologue, lequel est court* : Cum plurimi sacerdotes sanctorum passiones et vitas non habeant et ex officio suo eas nec ignorare nec tacere debeant

(1) Cf. H. MARTIN, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal*, t. II, p. 181. — (2) Cf. A. MOLINIER, *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine*, t. II, p. 201-2. — (3) Cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 557. — (4) Le ms. 474 (ancien 583, catalogue 1172) de la même bibliothèque, autrefois à l'abbaye de Saint-Mathias, mérite d'être signalé. Les feuillets 1ʳ-94 (0ᵐ,204 × 0,140), du XVᵉ siècle, présentent, sous le titre *Passiones sanctorum secundum ordinem annualis celebrationis compendiose receptae et completae*, un résumé de l'abrégé même qui nous occupe. — (4) Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 456. Ce volume a péri dans l'incendie de 1904. — (5) Bruxelles, Messine, Padoue. — (6) *Vita sanctorum* (Reginensis 546) ; *De vitis sanctorum* (Novare) ; *Summa de vitis sanctorum* (Arsenal) ; *Vitae et passiones sanctorum* (Turin) ; *Vitae et flores miraculorum ac passiones sanctorum* (Vaticanus 1198) ; *Vita et passio sanctorum qui continentur in kalendario* (Mazarine). Le ms. de Paris Bibl. Nationale, d'après le *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 557, aurait pour titre : *Flores sanctorum abbreviate*. Ce n'est pas tout-à-fait exact. La rubrique *Flores sanctorum abreviate* a été ajoutée par une autre main à la fin de l'ouvrage (f. 141ʳ) ; mais celui-ci porte en tête : *Abbreviatio in gestis vel miraculis sanctorum*. — (7) Auxerre, Berne, Besançon, Cambridge, Paris-Nationale, Trèves (identiques, sauf le *vel* dans Paris). Il faut y ajouter le ms. d'Oxford, dont le libellé est remarquable : *Liber de vitis miraculisque sanctorum, eorum maxime qui in kalendariis annotantur* (ceci est pris dans la préface de l'ouvrage), *qui dicitur « Abbreviatio in gestis et miraculis sanctorum »*. — (8) A part Berne, qui commence à la notice sur S. Dominique et ne contient donc que la fin du recueil.

ad excitandam fidelium devotionem in sanctos, eorum maxime vitas qui in kalendariis annotantur succincte perstringimus, ut et libelli brevitas fastidium non generet, et parrochiales presbyteros librorum inopia non excuset. Si quis autem vitam sui patroni non hic inveniat, non sit ei grave si (*al.* sed) illam alibi totam quaerat (1). *La collection comprend environ 170 notices, allant du commencement à la fin de l'année liturgique : elles partent de S. André pour aboutir à S. Saturnin. L'ensemble est le même dans tous les exemplaires que nous avons vus* (2) *; mais on remarque dans tel ou tel des additions, des suppressions, voire même, — comme dans celui de Bruxelles* (3), *— des transpositions.*

*Il n'est pas aisé d'identifier l'auteur de l'*Abbreviatio. *L'abbé Lebeuf la mettait au compte de Vincent, scolastique de l'église d'Auxerre vers le milieu du XIII*e *siècle, qu'il identifie, par conjecture (« selon bien de l'apparence », dit-il), avec Vincent de Beauvais. De fait, il y a plus d'une raison qui plaide en faveur de cette opinion, quoique d'ailleurs le nom de Vincent ne paraisse dans aucun des manuscrits connus de la compilation* (4). *M. L. Delisle, tout en signalant l'intérêt et les données du problème, a sagement préféré se tenir sur un terrain plus ferme et s'est borné à mettre en relief que l'*Abbreviatio *avait été rédigée vers 1230 ou 1235 dans l'Auxerrois. C'est aussi, à quelques nuances près, la manière de voir de M. Paul Meyer, qui regarde l'*Abbreviatio *comme une compilation faite vers le milieu du XIII*e *siècle, en tous cas après 1230, et probablement dans le diocèse d'Auxerre* (5). *La question est complexe et demande, pour être résolue, un examen très minutieux, qui trouverait difficilement place ici. Nous comptons la traiter un jour en détail et nous arriverons, croyons-nous, à regarder comme fort admissible ce qu'on lit dans le colophon du manuscrit de Berne, savoir que l'*Abbreviatio *aurait pour auteur le dominicain Jean, originaire de Mailly, près d'Auxerre, lequel aurait amplement, quoique pas exclusi-*

(1) Déjà publié d'après les mss. d'Auxerre (M. Delisle), de Besançon (M. Castan), de l'Arsenal (M. Paul Meyer), de Paris Bibl. Nationale (*Catal. Lat. Paris.*), et dans l'ouvrage de l'abbé Lebeuf (t. II, p. 495 ; 2e éd. t. IV., p. 395), d'après un exemplaire qui était en sa possecsion. Publié seulement en partie d'après les mss. de Bruxelles et de Messine, ll. cc. — (2) Nous avons dit que Berne est incomplet. — (3) Un dépouillement sommaire de cet exemplaire a été donné par le P. Van den Gheyn, l. c. Les notices qui se lisent f. 112-121 ne sont pas à leur place ; celles des f. 121-129v constituent des additions à l'ouvrage primitif. M. Paul Meyer (*Hist. litt.*, t. c., p. 451-54) a dressé la liste des légendes contenues dans les exemplaires de la Bibliothèque Nationale et de la Bibliothèque Mazarine. — (4) Remarque de M. Paul Meyer, *Notices et Extraits*, t. c., p. 2-3, note 3. Il faut reconnaître du reste que l'on n'a pas retrouvé jusqu'ici le manuscrit que possédait Lebeuf. — (5) *Histoire littéraire*, l. c.

vement, utilisé, dès avant 1244, le Speculum historiale *de Vincent de Beauvais.*

IV. Un des premiers aussi à se servir, dans un but hagiographique, du Speculum *de Vincent, fut un autre Frère Prêcheur, Jacques de Varazze ou Voragine, comme on dit vulgairement. Sa célèbre* Légende dorée *date de 1260 environ* (1). *Il n'a pas jugé bon d'expliquer, dans le prologue, le but de son travail. Le titre que lui-même lui a donné :* Legenda *ou* Legendae sanctorum, *c'est-à-dire « lectures » sur la vie des saints, et le contenu de l'ouvrage semblent indiquer que Jacques s'est surtout proposé de mettre aux mains des fidèles un livre de lectures édifiantes, et non pas de composer un manuel à l'usage des prédicateurs* (2). *Avec un sens très juste des besoins et des désirs de ses lecteurs, il s'est attaché à mettre sur pied une série de chapitres —il y en a 182 en tout dans l'ouvrage original — en général concis, bien ordonnés, pleins de faits, et où l'histoire des saints est représentée d'une façon aussi intéressante qu'édifiante. Le succès du livre fut prodigieux ; il dépasse de bien loin celui de toutes les autres compilations analogues. Sans parler des traductions, qui furent nombreuses, dans diverses langues, les manuscrits de l'original latin se comptent par centaines, et avant la fin du XV*e *siècle on l'avait imprimé plus de 90 fois. Souvent réimprimé encore dans la première moitié du XVI*e *siècle, il fut négligé depuis lors et on n'a à signaler, durant plus de trois cents ans, que l'édition quelconque publiée par Graesse en 1846 et reproduite mécaniquement deux ou trois fois dans la suite. De nos jours, l'attention du public, une attention sympathique, s'est reportée sur ce livre qui fit la joie de nos pères* (3), *mais qui, apprécié parfois peu intelligemment, d'un point de vue qui n'était ni celui de l'auteur, ni celui de son époque, souffrait d'un dédain, injuste au fond, quoique du reste, il faut le reconnaître, pas entièrement inexplicable. Il est à désirer qu'un homme courageux se donne la peine de préparer une édition critique de la* Légende dorée, *non seulement des chapitres écrits par Jacques de Varazze, mais aussi des Vies de saints abrégées qui se trouvent avoir été ajoutées à de nombreux exemplaires tant manuscrits qu'imprimés, tantôt réunies sous forme d'appendice à la*

(1) Les données précises manquent pour déterminer sûrement cette date. Le dernier qui se soit occupé de la question place la composition du recueil entre les années 1244 et 1264 : P. Ephr. BAUMGARTNER, dans *Archivum Franciscanum historicum*, t. II (1909), p. 18-19. — (2) Il paraît invraisemblable que l'auteur ait songé à faire un recueil destiné aussi à l'usage liturgique, « a Service Book », comme l'assure M. Pierce BUTLER, *Legenda aurea* (Baltimore, 1899), p. 9. Le fait que la collection est disposée selon l'ordre de l'année liturgique ne suffit pas pour justifier pareille conclusion. — (3) Cf. *Anal. Boll.*, t. XXII, p. 81-83; t. XXIII, p. 325-26.

fin, tantôt insérées çà et là dans le corps même de l'ouvrage. La Légende *a eu, en effet, — quoique dans des proportions moindres, — un sort analogue à celui d'un autre ouvrage qui eut, lui aussi, une diffusion considérable : comme le Martyrologe d'Usuard, elle a été souvent, par voie d'insertions ou d'additions, adaptée aux nécessités locales.*

Nous avons dit que la Légende dorée *n'était pas, si nous voyons bien, rédigée en vue des prédicateurs. Mais elle pouvait, cela va sans dire, leur venir à point. Ainsi l'a compris un Frère Prêcheur qui, au plus tard au XIV*[e] *siècle, rédigea à leur usage une* Tabula super legendas sanctorum. *Nous en avons trouvé un exemplaire aux f. 39-60 du ms. VII. F. 29 de la bibliothèque nationale de Naples, du XIV*[e] *siècle. Voici comment débute le prologue :* Quoniam, sicut dicit Ysidorus, ad conversionem de summo bono vel correctionem mortalium et hominum peccatorum multum prosunt exempla sanctorum,idcirco ego, qui sum de ordine Predicatorum, cogitavi ordinare ad utilitatem peccatorum et ad consolationem predicatorum unam tabulam per alphabetum super legendas sanctorum compilatas a fratre Iacobo de Ianua ordinis Fratrum Predicatorum, ita quod predicatores in suis predicationibus exempla magis convenientia citius et levius inveniant...

V. Jacques de Varazze n'a pas seulement été très souvent transcrit. On a parfois trouvé qu'il était encore trop long et on l'a résumé, non sans insérer à l'occasion un nombre plus ou moins grand de notices abrégées, relatives à des saints qui ne figuraient pas dans la Legenda aurea. *Encore au XIII*[e] *siècle, nous rencontrons ainsi une* Legenda sanctorum sub compendio a quodam fratre tradita, *dans le manuscrit A. 564 de Rouen* (1). *L'ouvrage, qui n'a pas de préface, comprend 110 Vies ou notices* (2), *empruntées souvent, mais pas uniquement, à la Légende dorée. Le* frater *qui l'a rédigé était, je suis porté à le croire, un Frère Prêcheur et non un Frère Mineur. C'est du moins ce qu'on serait tenté de conclure en voyant qu'il consacre une notice à S. Dominique et qu'il passe sous silence S. François.*

VI. Je regrette que, ne songeant pas encore à rédiger cette introduction, je n'aie pas pris une description plus détaillée du manuscrit Barberinianus lat. 2318 (auparavant XXXII. 109, jadis 2061). C'est un volume en parchemin de XVIII-190 feuillets (0^m,220 × 0,148), copié par différentes mains du XIV[e]*/XV*[e] *siècle. En tête (f. 1-74), un recueil hagiographique compilé en 1314. Il porte pour titre :* Legende

(1) Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIII, p. 147-48. — (2) La liste en a été donnée ibid.

sanctorum abreviate *et est terminé par ce colophon* : Expliciunt legende sanctorum abreviate anno Domini M° CCC° XIIII°. *C'est une série de récits ou de sermons également courts, disposés selon l'ordre de l'année liturgique* (1). *L'auteur a travaillé surtout pour les prédicateurs, comme il appert du prologue, que voici* : In nomine et ad honorem sanctissime Trinitatis incipiens tria consideravi, scilicet quorundam paupertatem, qui librum magni pretii habere non possunt ; — predicandi facultatem, quam consequitur predicator, si pauca notabilia de sancto accipiat et dicat primo, postea moralem distinctionem faciat de materia que magis expedit populo ; — tertio populi consolationem et utilitatem, qui de sancto brevia et pauca audire desiderat. Propter que quarundam legendarum notabilia et brevia de sanctis, de quibus [tractatur] sollepnizat ecclesia (2), in hoc opusculo compilavi.

VII. Il semble qu'on n'ait pas prévu, même dans l'ordre des Frères Prêcheurs, le succès de la Légende de Jacques de Varazze. Moins de vingt ans après la mort de Jacques († 1298), le maître général des Frères Prêcheurs, Bérenger de Landorre (1312-1318), invitait ou du moins encourageait l'inquisiteur Bernard Guy (3) *à rédiger un Miroir des saints,* Speculum sanctorale (4). *Il fallut quelque temps, même au grand et laborieux écrivain, pour mener à bonne fin cette tâche, au milieu de tant d'autres travaux, et quand les premières parties du* Speculum *parurent, en 1324, Bérenger était devenu archevêque de Compostelle et Bernard évêque de Lodève* (5). *La quatrième et dernière partie était achevée en 1329* (6).

Pourquoi entreprendre cette compilation un demi siècle environ après l'apparition de la Légende dorée ? Dans la préface générale du Speculum sanctorale, *Bernard Guy explique que* ea igitur necessitas laboris in presenti opere fuit quoniam in modernis compilationibus legende sanctorum veteres rerumque gestarum hystorie per ipsos compilatores, brevitati studentes, sic in plerisque decise sunt ut videatur pars non modica detruncata ; item de pluribus sanctis nulla prorsus habetur mencio in eisdem, de quibus agitur in pre-

(1) Le R. P. Édouard d'Alençon a donné, d'après ce volume (f. 31), le début et la fin de la notice sur S. Antoine de Padoue : *Miscellanea Antoniana* (Romae, 1902), p. 61-62. — (2) Pour l'expression, cf. S. ANTONIN DE FLORENCE, Chronique, tit. XXIII, ch. XI, § 11 (éd. de 1586, t. III, p. 681) : *Frater Iacobus de Voragine legendas scripsit sanctorum Novi Testamenti de quibus Ecclesia sollemnizat.* — (3) Cf. L. DELISLE. *Notice sur les manuscrits de Bernard Guy*, dans NOTICES ET EXTRAITS DES MANUSCRITS..., t. XXVII, 2 (1879), p. 169-455. — (4) Cf. DELISLE, l. c., pp. 274, 420, 424. — (5) Cf. ibid. — (6) Cf. ibid.

senti ; quod diligens lector animadvertere poterit et videre clarius huiusmodi Speculum cum illis ad invicem conferendo (1). *Donc les collections antérieures étaient doublement incomplètes, et parce qu'elles omettaient de nombreux saints, et parce que les notices consacrées aux autres saints étaient trop abrégées. Quelles sont maintenant ces* moderne compilationes ? *Bernard Guy ne les désigne pas plus clairement, et il peut avoir eu en vue quelques-uns de ces recueils anonymes comme il y a dû s'en former un certain nombre — nous n'avons pas songé, en effet, ici à les cataloguer tous et, sans faire des recherches formelles dans ce but, nous nous sommes borné à signaler ceux qui se présentaient d'eux-mêmes à nous. — Mais il est difficile de croire que Bernard n'ait pas pensé à la Légende de son confrère Jacques de Varazze. On pourrait même croire que les premiers mots de la préface générale la visent expressément :* Aureas sanctorum vitas... ; *car avant même la fin du XIIIe siècle la* Legenda sanctorum *de Jacques était désignée sous ce nom* (2). *Mais il y a là tout au plus une allusion à la Légende dorée ; en fait, les* Aureae sanctorum vitae *dont parle Bernard sont, nous paraît-il, les Vies et Passions anciennes et originales, et non pas des compilations récentes. Voici en effet comment il définit le plan de son ouvrage à lui* : Aureas sanctorum vitas...summo sanctorum patrum studio investigatas et codicibus atque apicibus studiosius commendatas moderata presentis operis compendiositas conabitur explicare. Nichil enim intelligencie faciliorem parat aditum quam brevitas non obscura. Sanctorum itaque legendas veteres et novas relegens, et ex utrisque non nova cudendo, sed pociora eligendo, pretermissis apocrifis atque superfluis, quantum licuit, resecatis, veritate tamen et integritate hystorie semper salva, in unum colligere studui que dispersa inveniebantur in multis... in uno compingens opere quatuor partibus compartito (3)...

De ces quatre parties, comme l'explique Bernard (4), *la première est consacrée aux fêtes de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, de la Croix, des Anges, à la Toussaint, à la Commémoraison des défunts, à la dédicace des églises. La seconde se rapporte à S. Jean-Baptiste, aux apôtres, aux évangélistes, aux disciples du Seigneur ; elle comprend 38 notices* (5). *La troisième contient les actes des martyrs : 150 notices* (6). *Dans la*

(1) Ibid., p. 423. — (2) Ainsi, dans le ms. de Cambridge Ff. V. 31, copié en 1299, la Légende de Jacques de Varazze porte le titre de : *Vite sanctorum auree compilate a quodam Fratre Predicatore*. Cf. *Catalogue of the Manuscripts preserved in the Library of the University of Cambridge*, t. II, p. 493. — (3) DELISLE, l. c., p. 421. — (4) Cf. ibid., p. 421 et p. 273-74. — (5) La liste en est donnée ibid., p. 278-79, et dans *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 559-60. — (6) Liste dans DELISLE, l. c., p. 279-83.

quatrième, enfin, se trouvent 81 notices sur la vie des confesseurs et des vierges (1). *Malgré son mérite très réel* (2), *le* Speculum sanctorale *n'a pas eu grande vogue. En 1879, M. L. Delisle avait tout juste pu retrouver deux exemplaires de la première partie, trois de la seconde, trois de la troisième, six de la quatrième* (3), *et il ne semble pas que cette liste se soit sensiblement augmentée depuis* (4). *Quelques unes des notices du* Speculum *ont été publiées en tout ou en partie : voir* BHL. *nos 596, 2229, 3066, 3207, 3486, 6971, 6972, 7461, 7462, 8157, 8158, et p. 157, n° 3 ; p. 507, n° 11 ; p. 810, d.* II *; p. 1004, n° 3 ; p. 1225, n° 4. Ces spécimens suffiront à donner une idée du caractère propre de la compilation entreprise par Bernard.*

VIII. Nous quittons un moment l'ordre des Frères Prêcheurs, pour signaler un compilateur de l'ordre de Saint Benoît, Guy de Châtres, abbé de Saint-Denis en France dans le second quart du XIVe siècle (5). *Avant son élection à cette dignité, il avait entrepris la rédaction d'un recueil qu'il acheva dans la suite et qu'il intitula* Sanctilogium sive Speculum legendarum. *C'est une légende en quatorze livres : les douze premiers comprennent la vie des saints honorés au cours des douze mois de l'année et inscrits dans le martyrologe d'Usuard ; de telle sorte qu'on a pu dire que c'était comme un martyrologe glosé on commenté* (6). *Le treizième livre est une sorte de supplément, où viennent les Vies des saints qui ne sont pas mentionnés par Usuard. Le quatorzième est consacré aux fêtes mobiles. Guy s'est surtout servi, pour sa compilation, de Vincent de Beauvais, de la Légende dorée, du martyrologe d'Adon, des Vies anciennes de plusieurs saints ; ces dernières, lui-même les avait déjà, en partie du moins, abrégées auparavant. Il ne sera pas hors de propos de transcrire les parties principales du prologue, dans lequel Guy explique clairement son dessein* (7) :

(1) Liste ibid., p. 284-86, et dans *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 552-56. — (2) Voir dans Delisle, l. c., p. 287-91. — (3) Voir ibid., pp. 277-79, 283-84, 436-37. — (4) Je n'ai guère à signaler que le ms. 1844 de Prague, du XIVe siècle, contenant la seconde partie du Sanctoral. Cf. J. Truhlář, *Catalogus codicum manu scriptorum latinorum qui in C. R. Bibliotheca publica atque Universitatis Pragensis asservantur*, t. II (Prague, 1906), p. 48. C'est très probablement l'exemplaire cité par les anciens Bollandistes. Cf. Delisle, l. c., p. 276. — (5) De 1326 à 1343, date à laquelle il se démit de ses fonctions ; il mourut en 1350. Cf. M. Félibien, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denys en France* (Paris, 1706), p. 269-75. Pour avoir mal interprété un vers, d'ailleurs quelque peu déroutant, de son épitaphe, on l'a fait jadis mourir tantôt en 1305, tantôt en 1310. L'erreur, quoique manifeste et depuis longtemps corrigée (voir Félibien, p. 274, note *a*), se perpétue dans certaines bibliographies. — (6) C. Oudin, *Commentarius de scriptoribus Ecclesiae antiquis*, t. III (Leipzig, 1722), col. 652. — (7) Bibliothèque Mazarine, ms. 1732, f. 1.

Legendas sanctorum, quorum memoria laude digna in monasterio nostro, beati videlicet atque magni Ariopagite Dyonisii prope Parisius, per anni circulum recensetur, in melius ordinando abbrevians, quosdamque historiales libros hac de causa revolvens, cogitare cepi, in minori tunc temporis officio constitutus, ut tam ipsorum quam ceterorum legendas, quas scilicet vel pro parte iam abbreviaveram, vel in Speculo historiali fratris Vincentii Belvacensis aut etiam in Legenda fratris Iacobi Ianuensis, que a quibusdam aurea nuncupatur, seu alibi abbreviatas invenirem et interdum brevius, si commode possem, studiose colligere ac sub uno volumine compilare temptarem. Verum quia non multo post ad prefati monasterii curam et regimen, Domino permittente, vocatus... *(il n'a pas achevé l'ouvrage aussi tôt qu'il l'aurait voulu)*... Nec mirandum si, ut dixi, quandoque brevius quam aliqui alii ad evitandam nimiam voluminis immensitatem processi... Itaque presens opus, quod Sanctilogium Guidonis sive Speculum legendarum intitulare placuit, in quatuordecim libros partiales distinguens, in primis duodecim martirologium Ysuardi monachi, ad Karolum regem et imperatorem directum, quo communiter utitur Ecclesia, iuxta numerum et ordinem duodecim anni mensium, a ianuario mense incipiens prosequendo et unicuique ipsorum tot capitula quot dies habet mensis quilibet assignando, quod in ipso martirologio de unoquoque sanctorum repperi sigillatim posui et premisi, subiungendo postea sub illorum a quibus accepi nomine, vel sub meo quod alibi de eisdem collegi...

De ce vaste recueil, deux notices seulement semblent avoir été publiées : celle de S. Clair du Vexin (BHL. *1827) et celle de S. Guenael* (BHL. *8820). Pour donner une idée plus précise de la compilation, voici le squelette du ch. 1 du livre I* (1).

Kalendis ianuarii. EX MARTYROLOGIO. Prima die ianuarii Circumcisio domini nostri Iesu Christi. De eodem EX LEGENDA AUREA, capitulo XIII° : Circumcisionis diem quatuor celebrem faciunt... arguite, corripite. Haec Augustinus.

EX MARTYROLOGIO. Ipso die depositio domini Odilonis Cluniacensis abbatis (2). De eodem EX SPECULO HISTORIALI, libro XXV°, cap. CII° et quatuor sequentibus : Sanctus hic Odilo... insignia virtutum.

EX MARTYROLOGIO. Rome sancti Almachii... Item Rome via

(1) Ibid., f. 4-15v ; British Museum, Reg. 13. D. IX, f. 3-7v. — (2) S. Odilon ne figure pas dans le texte original d'Usuard, c'est bien clair. Mais la mention de sa fête a été ajoutée plus tard, comme tant d'autres, dans divers exemplaires du martyrologe.

Appia corone militum... Item Rome sancte Martine... De eodem EX MARTYROLOGIO ADONIS (ODONIS *ms. de Londres)* : Beata Martina cum esset sublimis... regna petiit.

EX MARTYROLOGIO. Apud Spoletum sancti Concordii...De eodem EX SPECULO HISTORIALI, lib. XI°, cap. CVIII° : Sanctus Concordius... infirmi sanantur.

EX MARTYROLOGIO. In Cesarea Capadocie depositio sancti Basilii... De eodem EX LEGENDA AUREA, cap. XXVI° : Basilius venerabilis episcopus... Floruit circa annos Domini 370.

EX MARTYROLOGIO. In Affrica beati Fulgentii... De eodem EX SPECULO HISTORIALI, lib. XXI°, cap. CIIII° et tribus sequentibus : Fulgentius natus est... vite sue LXV°.

EX MARTYROLOGIO. In territorio Lugdunensi sancti Augendi... Alexandrie sancte Eufrosine virginis. De eodem EX SPECULO HISTORIALI, lib. XVI°, cap. LXXVI° et duobus sequentibus : Fuit in Alexandria... in sancto proposito annis decem.

On n'a signalé jusqu'ici que deux exemplaires de l'ouvrage. Le plus connu, qui appartenait jadis à l'abbaye de Saint-Victor, était divisé en deux tomes : le tome I, comprenant les livres I-VIII, est actuellement le ms. 1732 (ancien 1334) de la bibliothèque Mazarine (1) ; *le tome II, renfermant les six derniers livres, est le ms. latin 14649 de la bibliothèque nationale de Paris* (2). *Tous deux ont été copiés par diverses mains du XVe siècle* (3). *Un second exemplaire, du XIVe siècle, est au British Museum, ms. Reg. 13. D. IX* (4) ; *il comprend, en un seul volume, tout l'ouvrage* (5).

IX. Ici vient se ranger l'œuvre de Pierre Calo. Car bien que des

(1) Cf. A. MOLINIER, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine*, t. II, p. 202-3. — (2) Cf. *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 567. — (3) A s'en tenir aux descriptions des deux volumes citées dans les notes précédentes, on serait porté à croire que le manuscrit de la Bibliothèque Nationale est non pas le tome II de l'exemplaire de Saint-Victor, mais plutôt une copie de ce tome II ; car, d'après Molinier, le ms. de la Mazarine a été écrit à longues lignes au XIVe siècle, tandis qu'un de nos confrères *(Catal. Lat. Paris.*, l. c.) dit que le ms. de la Nationale date du XVe siècle et est écrit sur deux colonnes. Il y a erreur, par moitié, de part et d'autre : les deux volumes sont certainement du XVe siècle et tous deux sont à pleines lignes. Une autre cause de doute, provenant du nom attribué à l'ouvrage, s'évanouira en corrigeant une lecture autive dans le *Catal. Lat. Paris.* Au lieu de *Sex ultimi libri Florilegii quod composuit quidam quondam abbas Sancti Dionysii in Francia*, le ms. de la Nationale porte en réalité (f. A^v^) : *S. u. l. Sanctilogii q. c. Guido quondam a. S. Dyonisii in F.*— (4) Cf. D. CASLEY, *A Catalogue of the Manuscripts of the King's Library* (Londres, 1734), p. 226. — (5) Manuscrit sur parchemin, 357 feuillets ($0^m,395 \times 0,275$), sur deux colonnes. Le Sanctiloge occupe les feuillets 2-357.

auteurs anciens, suivis jusqu'à ces tout derniers temps par certains bibliographes, le fassent mourir en 1310, il est certain que son légendier est à tout le moins postérieur à l'année 1330. Car la notice de S. Hermagoras (ci-après n° 471) se termine par cette phrase : Venerabilis etiam vir Dominicus patriarcha Gradensis multas sanctorum reliquias invenit, ut mihi dixit MCCCXXX ; inter quas putabat esse horum corpora. *De plus, de fréquentes mentions faites de lui dans les pièces d'archives du couvent des Frères Prêcheurs de Padoue, montrent qu'il était encore en vie en 1340* (1). *Aussi bien, dans une des dernières notices du légendier qui, pour avoir été probablement ajoutées après coup, semblent cependant devoir être attribuées à Pierre, on lit au sujet du corps de S. Hilarion (ci-après, n° 860) :* quod ego vidi MCCCXLII de gratia speciali, habita clavi et litera a domino rege Cypri. *Enfin, il y a toute raison de reconnaître notre auteur dans le Pierre de Chioggia dont la mort est inscrite, au 11 décembre 1348, dans le nécrologe du couvent de Saint-Dominique à Cividale :* Obitus Fr. Petri de Clugia ordinis nostri (2). *Car si l'on sait peu de choses relativement à sa vie* (3), *un point est abondamment attesté, savoir qu'il était originaire de Chioggia. Son contemporain, le doge André Dandolo († 1354), l'atteste deux fois dans sa chronique : l. IX, ch. 12, § 20 :* Iacobus de Varagine et Petrus de Clugia sub festo sancti Petri ad vincula *(= légendier, n° 523)* testantur (4) ; *l. X, ch. 1, § 18 :* et frater Petrus de Clugia in legendis suis idem confirmat (5). *Le colophon de l'exemplaire vénitien du légendier, du XIVe siècle, ajoute le nom de famille :* per fratrem Petrum Calo de Clugia ordinis Predicatorum *(ci-après, n° 857). Si c'était utile, on pourrait encore citer à l'appui S. Antonin de Florence :* Frater Petrus de Clausia, qui dicitur Scalo, et ipse compilavit legendas sanctorum multum diffuse, de multis sanctis referens de quibus Iacobus (de Voragine) non fecit mentionem (6);

(1) Cf. D. M. BERARDELLI, dans la NUOVA RACCOLTA D'OPUSCOLI SCIENTIFICI E FILOLOGICI, t. XXXIX (Venise, 1784), *Codicum... qui manuscripti in bibliotheca SS. Ioannis et Pauli Venetiarum apud PP. Praedicatores asservantur catalogus*, sect. V, pars I, p. 138. — (2) Cf. V. BELLEMO, *L'insegnamento e la cultura in Chioggia fino al secolo XV*, dans l'ARCHIVIO VENETO, nuova serie, t. XXXVI (1888), p. 46-47. — (3) Parmi les notices nombreuses, mais généralement courtes, qui ont été consacrées à Pierre Calo, il y a lieu de rappeler surtout celles-ci : BOLLANDUS, *Act. SS.*, Ian t. I, p. XX-XXI ; QUETIF et ECHARD, *Script. ord. Praed.*, t. I (1719), p. 511 ; Hier. TARTAROTTI, *De auctoribus ab Andrea Dandulo laudatis*, dans MURATORI, *Rer. ital. scr.*, au milieu du t. XXV (1751), col. XXII-XXIV ; MAMACHI, *Annales Ord. Praedicatorum*, t. I (1756), p. XLVIII ; BERARDELLI, t. c., p. 136-41 ; I. VALENTINELLI, *Bibliotheca manuscripta ad S. Marci Venetiarum*, Cod. mss. latini, t. V (1872), p. 297-99. — (4) MURATORI, *Rer. ital. scr.*, t. XII, col. 173 C. — (5) Ibid., col. 301 D. — (6) Chron., tit. XXIII, ch. XI, § 2 (éd. de 1586, t. III, p. 681). Le ms. 168 de la Casanatense, du XIVe siècle, donne,

Léandre Alberti, dans son De viris illustribus ordinis Praedicatorum, *où d'ailleurs il a commis l'erreur chronologique que répéteront, avec quelques variantes, les écrivains postérieurs jusqu'à Tartarotti :* Nec longe abest Petrus Calo Clugiensis cum Vitis sanctorum fuse a se editis MCCC (1) ; *le même Alberti, dans la dernière phrase de sa* Descrittione della Italia, *souvent réimprimée :* Ornò questa città *(Chioggia)* Pietro Calò dell' ordine de i Predicatori, che scrisse molto minutamente in due grandissimi volumi le vite de i santi, come chiaramente se vede nella libraria di S. Domenico di Bologna (2).

L'exemplaire de Bologne n'existe plus ; mais il nous en reste trois autres, que nous décrirons plus loin, en tête de l'inventaire détaillé du légendier. Pierre, qui connaissait les ouvrages de ses confrères en religion et en hagiographie : Barthélemy de Trente, Vincent de Beauvais, Jacques de Varazze (mais pas Bernard Guy, à ce qu'il semble), fut amené à composer le sien en constatant que dans « les légendes usitées » il n'était pas fait la moindre mention d'une foule de saints illustres. Il aurait pu se borner à compiler une sorte de supplément, comme nous verrons faire Hilarion de Milan à la fin du XVe siècle. Il préféra entreprendre la rédaction d'un légendier complet, en y comprenant de plus les fêtes mobiles de tempore. *Voici la préface* (3), *dans laquelle il explique son dessein.*

Quoniam plerique sunt dies festi in sancta Ecclesia celebres et solemnes, et plurimi sanctorum illustrium discipulorum Christi vel apostolorum, martyrum, confessorum ac virginum, de quibus nihil omnino est in usitatis legendis, ideo in presenti opere intendo plenius ponere de premissis, sicut in libris monasteriorum vel ecclesiarum et diversis historiis potui perfectius invenire, nil de sententiis abbrevians vel detruncans preter prologos et superfluitatem verborum. Et ut ordo ille qui est congruentior teneatur, qui in breviario [1] et missali nostri ordinis Fratrum Predicatorum habetur [2], primo agam de diebus solemnibus qui ad officium de tempore pertinent, secundo de sanctis, ponens singulorum passiones et vitas diebus suis, quibus habentur ad laudem, sicut eos potui reperire ; alios [3] in fine omnium ponam, quorum dies passionum vel obitus non potui invenire [4]. Opus

[1] *ita Ber(ardelli), Val(entinelli)* ; breviarii *cod.* — [2] sequar *add. Ber., Val.* — [3] *ita Val.* ; alias *cod.* — [4] *Reliqua om. Val.*

sous le titre *Quaedam miracula beati Dominici quae refert frater Petrus Claudiensis*, un extrait de la notice écrite par Pierre Calo, *BHL.* 2228. Cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 218³. — (1) Éd. de Bologne, 1517, fol. 153vo. — (2) Éd. de Venise, 1553, fol. 464vo. — (3) Elle a été publiée intégralement par BERARDELLI, t. c., p. 85-86, et en très grande partie par VALENTINELLI, t. c., p. 297-98.

istud apostolice sedis et omnis mei superioris subiciens examini et iudicio corrigendum, in quo nihil intendo asserere, nisi quod sancta tenet Ecclesia ; alia omnia recito relinquens iudicio predictorum et lectorum.

Nous n'avons pas à nous arrêter aux Legendae de tempore (1). *Quant aux* Legendae de sanctis, *l'ouvrage original en comprend environ 850* (2), *de longueur du reste très variable. L'auteur était un laborieux et un modeste, et il donne à peine une idée du travail auquel il s'est livré, quand il écrit simplement :* sicut in libris monasteriorum vel ecclesiarum potui perfectius invenire. *Ce n'est pas, sans doute, qu'il ait feuilleté et utilisé lui-même tous les ouvrages qu'il cite. Plus d'une fois ses références sont de seconde main, et c'est à Vincent de Beauvais, par exemple, qu'il emprunte ses renvois à la chronique de Sigebert de Gembloux. Mais il a directement dépouillé pas mal de livres. Il suffira de citer ici, en fait d'hagiographie, un bon nombre de Vies et Passions originales, et de plus les compilations de Barthélemy de Trente* (3) *et de Jacques de Varazze ; il a fait aussi un très large usage du martyrologe d'Adon, tandis qu'il ne cite que çà et là celui d'Usuard. Quant aux ouvrages non hagiographiques, il serait long de les énumérer ; il y aura peut-être quelque intérêt à signaler parmi ceux-ci le* Mitrale *de Sicard de Crémone* (4), *et les chroniques de Martin de Troppau* (5) *et de Jean de Vérone* (6).

Les notices sur chacun des saints sont, comme dans tous les ouvrages semblables, de taille très inégale. Il en est qui tiennent en une phrase ; d'autres occupent dans les manuscrits plus de vingt-cinq pages in-folio. Dans son zèle à compiler, il est arrivé à Pierre Calo d'être distrait et de consacrer au même saint deux notices (7), *voire de transcrire deux fois, à quelques feuillets de distance, la même notice* (8). *Il se peut, il est vrai, que quelques-uns de ces doublets soient imputables aux copistes ; mais comme un certain nombre d'entre eux se retrouvent dans des manuscrits indépendants l'un de l'autre et dont un au moins, le Barberinianus, a été copié du vivant de l'auteur, il est permis de pen-*

(1) Berardelli en a donné le dépouillement sommaire, d'après l'exemplaire de Venise, t. c., p. 86-89. — (2) Nous en donnons l'inventaire ci-après. Il comporte 863 numéros, y compris les doublets et les additions à la fin. — (3) Voir, par ex., les nos 9, 62, 154, 168, 311, 318, 407, 420, 784. — (4) Voir les nos 109, 432. — (5) Voir les nos 303, 350, 474, 825. — (6) Voir les nos 359, 570. — (7) Comparer les notices 142 et 147, 234 et 244-245, 338 et 810, 487 et 506, 504 et 520, 621 et 735, 626 et 815. — (8) Ainsi 56 = 812, 59 = 129 (fin) ; 76 = 140 ; 77 = 141 ; 101 = 137 ; 125 = 153 ; 149 = 451 ; 253 = 262 ; 342 = 513 ; 356 = 493 ; 534 = 631.

ser que celui-ci est pour quelque chose dans ce léger désordre. Le total des pièces, y compris les doublets, monte à 857. A la suite de celles-ci on trouve, dans l'exemplaire de Venise, cinq ou six notices supplémentaires. Il est certain qu'elles ne font pas partie de la rédaction primitive ; car

1° celle-ci est nettement terminée à la fin de la notice 857 par cet épiphonème : Et quia de multis sanctis et satis dictum est, hic, dimissis aliis quos ponere cogitaveram, finis sit ad gloriam Christi.

2° dans la notice 860, il est question d'un fait arrivé en 1342 (1). *Or la rédaction originale du légendier était achevée en 1340, puisque l'exemplaire Barberini appartenait jadis au cardinal dominicain Matthieu Orsini et que celui-ci mourut non pas en 1345, comme on l'a dit parfois* (2), *mais le 18 août 1340* (3).

Il est toutefois probable que les notices 858-863 ont été ajoutées après coup par Pierre Calo lui-même. Rien ne s'oppose à cette hypothèse, et tout dans les notices, le fond comme la forme, nous semble la favoriser positivement.

De l'immense compilation, une bonne quinzaine de notices ont été publiées jusqu'à présent, soit en entier, soit en grande partie, savoir les textes BHL. *922, 2228, 2707, 3675, 3844, 3969, 4334, 4784, 4935, 5154, 5289, 6957, 7671, 8535, 9012 ; de plus, des extraits de la Vie de S. Louis de Toulouse* (4), *la notice sur les SS^tes^ Perpétue et Félicité* (5) *et celle de S. Émilien de Faenza* (6).

Le reste n'est pas cependant absolument inédit ; car l'ouvrage entier a été largement utilisé dans le Catalogus sanctorum *de Pierre Natal et, à défaut du texte original, on peut toujours recourir provisoirement aux abrégés que Natal a faits des principales notices de Pierre Calo.*

X. *Ce Pierre Natal* (7), Petrus Natalis *ou* de Natalibus (8),

(1) Voir ci-dessus, p. 31. — (2) QUETIF et ECHARD, t. c., p. 511 ; G. MONTICOLO, dans *Nuovo Archivio Veneto*, t. IX (1895), p. 115, note 3. — (3) Cf. J.-M. VIDAL, *Benoît XII (1334-1342). Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican*, t. II (Paris, 1906), p. 432 ; C. EUBEL, *Hierarchica catholica medii aevi*, t. I (Münster, 1898), p. 37. — (4) Cf. *BHL.*, p. 751, n° 4. — (5) L. HOLSTENIUS, *Passio ss. mm. Perpetuae et Felicitatis* (Rome, 1663), p. 65-69 ; (Paris, 1664), p. 68-73. — (6) *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 293-96. — (7) Voir à son sujet surtout la notice de A. ZENO, dans *Giornale de' letterati d'Italia*, t. XVI (1713), p. 446-68 ; ou mieux la réédition (augmentée) de cette notice dans les *Dissertazioni Vossiane di Apostolo Zeno*, t. II (1753), p. 31-43. Cf. O. ZENATTI, *Il poemetto di Pietro de' Natali sulla pace di Venezia*, dans BULLETTINO DELL' ISTITUTO STORICO ITALIANO, n° 26 (1905), p. 107 et suiv. — (8) On traduit ordinairement *Pietro* ou *Pier de' Natali*, ce qui est visiblement juste. Si je prends la forme Pierre *Natal*, c'est qu'elle est plus commode et que, de plus, c'est ainsi que se nomme l'auteur dans un poème italien : *Il nome di Natal over di Pietro... chè qui si noma* (cf. ZENATTI, l. c., p. 162). Jadis on avait trouvé pour lui en France le joli nom de Pierre des Noëls.

né à Venise, après avoir été pléban de l'église des Saints-Apôtres dans sa patrie, devint en 1370 évêque d'Equilio ou Jesolo ; la dernière mention qu'on ait retrouvée de lui date de 1400 (1).

Peu avant sa promotion, il avait commencé de rédiger son recueil hagiographique, qu'il acheva environ trois ans plus tard, alors qu'il était déjà évêque. C'est du moins ce qu'atteste une notice inédite qui se lit immédiatement avant le colophon du Catalogus *dans un exemplaire copié à Venise en 1408. Cette notice manque, il est vrai, dans toutes les éditions du* Catalogus *que nous avons pu consulter ; mais je ne vois aucune raison de mettre en doute son authenticité. Voici donc ce qu'atteste Pierre Natal lui-même, au f. 363, col. 2, du ms. Ottoboni latin 225, copié en 1408 par Basilio Giordano, pléban de Saint-Raphael :* Ad gloriam et honorem beatissime Trinitatis et gloriosissime Virginis Dei genitricis Marie, sanctorum duodecim apostolorum et beati Ieronimi doctoris eximii ac tocius curie celestis, et ad exercitium legentium et predicatorum, et ad salutem et proficuum animarum, ego Petrus Natalis Venetus, olim plebanus ecclesie Sanctorum Apostolorum de Veneciis, diocesis Castelanensis, nunc vero episcopus Equilinus, provincie Gradensis, tocius presentis voluminis opus compil[l]avi. Incepi autem ipsum opus compilare, dum adhuc essem plebanus ecclesie supradicte, in anno dominice nativitatis M° CCC° LXIX°, die XI° mensis iunii, videlicet in festo beati Barnabe apostoli ; in cuius prosequucione exegi fere triennium. Nam interim preter meritorum exigenciam, divina sola favente gratia, promotus ad episcopatum predictum, ipsum opus, quod sine intermissione fueram iugiter prosequutus, una cum tabula et aliis occurrentibus perfeci et complevi in anno dominice nativitatis millesimo trecentesimo septuagesimo secundo, die XXVI° maii, in vigilia sollempnitatis Corporis Christi. Deo gratias. Amen (2).

L'ouvrage a pour titre : Catalogus sanctorum et gestorum eorum ex diversis et multis voluminibus collectus. *Il comprend plus de 1500 notices, divisées en onze livres, le douzième livre étant occupé par la table ou index. Dans la préface générale, Pierre indique en détail ses sources : pour les saints bibliques, les livres de l'Écriture et l'Histoire scolastique de Pierre le Mangeur ; pour les autres, une longue série dressée, non sans exceptions du reste, d'après l'ordre chronologique : l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, traduction de Rufin ; le martyrologe « de S. Jérôme » ;*

(1) Il y a longtemps qu'on est revenu de l'erreur qui faisait vivre Pierre Natal dans la seconde moitié du XVe siècle. — (2) Un résumé de ce passage, fait d'après le ms. Ottobonien lui-même, a été donné par TH. DONNOLA, *De loco martyrii sancti Felicis episcopi Spellatensis brevis tractatio* (Venise, 1620), p. 16-17, et reproduit dans les *Act. SS.*, Febr. t. I, p. XIII. Mgr Stanislas Le Grelle a bien voulu nous envoyer le texte de la notice, dont nous n'avions copié qu'une partie.

Usuard et Adon ; S. Ambroise et S. Augustin ; les Dialogues de Grégoire le Grand ; « S. Jérôme » dans les Vitae patrum ; *le* Liber de viris illustribus *de S. Jérôme et de Gennade ; l'Histoire ecclésiastique de Bède ; l'Histoire des Francs de Grégoire de Tours ; le* Paradisus *d'Héraclide ;* « Odo Viennensis archiepiscopus », *c'est-à-dire Adon, déjà nommé ; Hugues de Saint-Victor, Hélinand, Sigebert de Gembloux, Guillaume d'Auxerre ;* frater Bartholomaeus in chronicis suis, *probablement Barthélemy de Trente, dont Pierre Natal pourrait bien n'avoir connu l'ouvrage que par ce qu'il en a lu dans Pierre Calo ; l'Histoire tripartite, traduction de Cassiodore ; Vincent de Beauvais ; Martin de Troppau,* aliique multi, *continue Pierre,* quorum etsi opuscula leguntur, nomina subticentur. Demum frater Iacobus de Voragine... Novissimus omnium frater Petrus Calo Venetus, eiusdem ordinis, sanctorum multorum, quorum vitas, passiones et nomina, undecumque sumere valuit, grandi volumine et diffuso opere dilatavit ; quod eius prolixitate nedum commendare memoriae, sed nec intente quis legere poterit nisi longaevitate temporis et assiduitate lectionis. *Pierre Natal a voulu faire court ; ses recherches ont été considérables* (non sine multis laboribus crebrisque vigiliis), *mais il entend qu'elle aboutissent à un volume de taille modeste* (brevi opusculo), *relativement modeste, s'entend, où les vies et passions des saints seront racontées substantiellement et en abrégé* (compendioso stilo substantialiter recollecta..., brevissima oratione retexere). *Son* Catalogue *est bien un légendier résumé et non un martyrologe ; il est du reste, comme tant d'autres légendiers, disposé — le livre XI mis à part* (1) *— selon le cours de l'année liturgique.*

L'ouvrage, qui n'est pas sans mérite, a eu un certain succès. Si les copies manuscrites semblent être rares, en revanche il a été souvent imprimé : l'édition princeps a paru à Vicence en 1493 ; on peut signaler au moins dix réimpressions faites durant la première moitié du XVIe siècle (2), *et une traduction française :* Le grand catalogue des saincts et sainctes, *Paris, 1523-1524.*

XI. Du vivant de Pierre Natal, entre les années 1372-1382, un moine bénédictin nommé Guillaume, né au pays de Cahors et devenu abbé de Saint-Paul de Rome, était occupé à compiler quatre ouvrages relatifs aux saints : 1°) un calendrier des saints moines et moniales : (kalendarium sequens sanctorum monachorum... ac virginum monialium non exiguo labore nec temporis brevi spatio collexit) ; *2°) un recueil de miniatures représentant les mêmes saints* (in alio quoque libro grandis forme sanctos monachos omnes in presenti ka-

(1) Il sert d'*Addenda* aux dix premiers. — (2) Cf. *BHL.*, p. XXX.

lendario contentos figuraliter et per ordinem depingi aptissime et admodum proprie fecit in suis locis seu mansionibus collocatos, tenentes quilibet cartellum in manu continens aliquod memoriale de sentenciis seu eulogiis aut virtutibus eorundem) ; *3°) un recueil de leurs offices avec, éventuellement, des leçons propres* (officiumque celebrandum horis canonicis pro eisdem sanctis, videlicet officium particularium ac plurimorum martyrum, confessorum ac virginum, tam in XII lectionibus pro quibusdam quam tribus, vel al(ias) commemoratione pro aliis, diserto dictamine et devota ordinatione mirifice conscripsit) ; *enfin 4°) une espèce de légendier, qui pourrait bien, après tout, à en juger par la description qui en est faite, n'être autre chose qu'une copie partielle des* Vitae patrum, *comme on en trouve tant dans les anciennes bibliothèques monastiques de l'Occident* (et alibi in diversis codicibus, maxime in illo qui intitulatur Collectarium sanctorum monachorum, volumen satis grande—quasi alter decretum canonum textuale cum glosis ipsorum, — sanctorum vitam monachorum, sententias et sermones eorundem seu maioris partis, seriosius ac luculenter collexit ac prosecutus est). *C'est ce que nous lisons* (1) *dans un prologue écrit en 1382 par un anonyme, en tête du manuscrit latin 5264 de la Bibliothèque Nationale de Paris* (2), *qui contient le « calendrier » monastique de l'abbé Guillaume* (3). *Dom Pitra a publié ce prologue* (4) *et avec lui un second* (5), *qui fait suite au premier et est proprement la préface de Guillaume à son calendrier. Il faut lui en savoir gré, tout en constatant qu'il a mis, à le commenter, une fantaisie déconcertante. Aussi bien, il distingue, dans le n° 4 transcrit ci-dessus, trois recueils distincts* (6) : *« Mais nous devons mentionner au XIVᵉ siècle...l'auteur* ANONYME *d'un collectaire de « saints moines accompagné de gloses sur leurs vies, en un volume considérable »* (7), *et d'un... ; « un* AUTRE *recueil intitulé : Vies, sen-*

(1) Les quatre ouvrages y sont cités dans cet ordre 1, 4, 2, 3. — (2) 106 feuillets (environ 35 sur 24 centimètres), du XVᵉ siècle déjà avancé. — (3) Le calendrier, qui n'est pas spécialement intéressant, occupe les feuillets 4ᵛ-15. Le reste du volume est rempli par des offices liturgiques, qui ne paraissent pas entièrement répondre à la description donnée de l'ouvrage n° 3 de Guillaume. Mais vu l'éloge exubérant que le préfacier fait du calendrier n° 1, il se peut bien qu'on doive identifier le n° 3 avec les quelques offices qu'on trouve ici, et dont voici le détail : f. 15ᵛ-16 : *Commemorationes sanctorum monachorum* ; f. 16ᵛ-20 : *In sanctorum monachorum* ; f. 20-25ᵛ : *Missa de sanctis reliquiis* ; f. 25ᵛ-54 : *In festo reliquiarum* ; f. 54-55 : *Devotum officium sanctarum reliquiarum* ; f. 55ᵛ-74 : *Officium B. Georgii martyris* ; f. 74-92ᵛ : *Officium B. Marine virginis* ; f. 92ᵛ-102 : *Prose de supradictis officiis* ; f. 102ᵛ-104 : *Anniversarium in missa coronationis regis*. Au f. 105ᵛ-106 a été ajouté, au XVIᵉ siècle, l'office de la sainte Face. — (4) *Étude sur la collection des Actes des saints*, p. 226-27. — (5) Ibid., p. 227-28. — (6) Ibid., p. XCIX-C. — (7) Dom Pitra ajoute en note : « Il en est fait mention dans l'ou-

« tences et sermons des moines », et de deux ; « puis, les œuvres diverses « d'un abbé de Saint-Paul de Rome, Guillaume », parmi lesquelles Dom Pitra signale le calendrier et aussi... le Collectaire, déjà attribué par lui à un anonyme ; cette fois, il est vrai, contrairement à la teneur du texte ancien, il identifie le Collectaire avec les offices propres : « Il (Guillaume) « ajouta à ce calendrier, sous le titre de Collectaire, des offices propres, « qui sont un double trésor pour la liturgie et l'hagiographie... »

XII. On pourrait encore signaler, au XIVe siècle, deux compilations. La première est un recueil d'exemples tirés des Vitae patrum, *des Collations et d'autres ouvrages ; l'auteur est un Frère Prêcheur, qui l'a composé* ad utilitatem legentium. *Nous en avons rencontré deux exemplaires, tous deux du XIVe siècle : 1) Padoue, Bibl. de l'Université, ms. 954, fol. 105-180; l'ouvrage y est intitulé* Flores de vitis patrum ; *2) Rome, Bibl. Vallicelliana, ms. F. 28, fol. 1-95v, sans titre* (1).

XIII. Un autre recueil d'exemples, formé ou à tout le moins copié par un Frère Prêcheur anglais, se trouve à la Vaticane, dans le ms. Ottobonien lat. 862, fol. 95-117, du XIVe siècle. Il a pour titre : Narrationes. Gesta sanctorum. *En tête un court prologue :* Antiquorum patrum exemplo didici nonnullos ad virtutem inductos fuisse narrationibus edificativis et exemplis. Unde ad proximorum instructionem narrationes seu gesta exemplaria per ordinem alphabeti de diversis hic recollegi, per que monita vitam et acta dirigant ad omnipotentis Dei laudem et gloriam. *La série alphabétique commence ensuite par :* ABBAS. Non debet esse nimis rigidus. Anselmus... *Au verso du premier feuillet de garde, une main du XVe siècle a écrit :* Iste liber est fratris Willelmi Picwurth ordinis Predicatorum, quem propria manu scripsit quando erat studens in conventu Londoniarum... *William Pickworth, déjà bachelier en théologie de l'Université d'Oxford en 1382, fut élu provincial d'Angleterre le 15 août 1397 et il était encore en charge quand, le 15 avril 1403, il prêcha devant le roi Henri IV* (2).

XIV. Le quinzième siècle est pauvre en fait de nouvelles compilations, en dehors, bien entendu, de celles qui continuent à être faites pour l'usage

« vrage de Guillaume, abbé de S. Paul de Rome » — disons, plus exactement, dans le prologue qu'un anonyme a mis en tête de l'ouvrage de Guillaume... — « dans ces termes : *Collectarium... cum glosis ipsorum sanctorum* ». Non, il ne faut pas lier *ipsorum* et *sanctorum*, ni traduire, par conséquent : « accompagné de gloses sur leurs vies » ; *ipsorum* se rapporte à *canonum*. — (1) Cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 393. — (2) Cf. C F. R. PALMER, *Fasti ordinis Fratrum Praedicatorum. The Provincials of the Friar-Preachers or Black Friars of England*, s. l. a. (extrait de THE RELIQUARY ?), p. 26.

liturgique de telle ou telle église ou abbaye. Le premier recueil général que nous rencontrons est l'œuvre d'un Cistercien, Gilles de Damme, moine de l'abbaye des Dunes en Flandre. Grâce au témoignage d'un contemporain, Adrien But († 1488), prieur des Dunes, nous savons que cet homme pieux et doux — pius et mitis — *avait écrit de nombreux ouvrages et qu'il était mort en 1463* (1).

D'autre part, Charles De Visch, prieur des Dunes au XVII[e] *siècle, et à sa suite les bibliographes plus récents avaient donné la liste des ouvrages de Gilles* (2), *tous perdus, semble-t-il, et ils signalaient parmi eux un* Collectaneus martyrologii *ou* Collectaneus martyrologii sanctorum. *C'était, assurait-on, « une compilation de divers martyrologes », « un martyrologe beaucoup plus complet que tous les recueils analogues connus alors ». Il commençait par ces mots* : Pauper ego monachus... *Un autre contemporain de Gilles de Damme, le chanoine régulier Jean Gielemans († 1487), dont les œuvres ont été naguère heureusement retrouvées, nous a permis de préciser quelque peu. Il nous apprend* (3) *que Gilles fut prieur des Dunes, qu'ensuite il devint confesseur de religieuses cisterciennes de Spermaille près Bruges, où il mourut. Mais surtout il nous renseigne sur l'œuvre hagiographique du moine cistercien. Ce n'est pas précisément un martyrologe, mais plutôt un légendier abrégé. Après avoir, dans la préface de son* Sanctilogium, *dont nous allons parler tout à l'heure, mentionné le martyrologe hiéronymien et les martyrologes de Bède et d'Usuard, Gielemans continue* (4) : Unde quidam nostris temporibus pia, ut praesumitur, devotione incitatus, praefatorum virorum sequester, sed illorum quodammodo mediaster, legendas sanctorum depingere curavit longiore stilo quam beatus Hieronymus et ampliore numero quam venerabilis Beda, sed et latiore tractatu quam dominus Usuardus, saltem aliquorum. Cuius et ego pedissequus ex fraterna pluries admonitione instigatus, plurima de eius labore collegi et in nostro « Sanctilogio » redegi... *Un peu plus loin* (5), *Gielemans nomme l'auteur qu'il a ainsi copié et indique le moyen de reconnaître au moins une partie des emprunts qu'il lui a fait* : Praefatus autem compilator, ex cuius opusculis plures legendas collegi, illas maxime quarum in fine habetur iste versiculus : « Sit nomen Domini benedictum in saecula » etc., fuit venerabilis domnus Aegidius de Dammis,

(1) Supplément à la chronique des abbés des Dunes, dans [F. VAN DE PUTTE], *Cronica et cartularium monasterii de Dunis* (Bruges, 1864), p. 83. — (2) Par ex. C. DE VISCH, *Bibliotheca scriptorum sacri ordinis Cisterciensis*, 2[e] éd. (Cologne, 1656), p. 6-7 ; PAQUOT, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, éd. in-folio, t. I (1765), p. 160 ; REUSENS, dans *Biographie nationale*, t. VII (Bruxelles, 1880-1883), col. 772-73. — (3) Cf. *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 10. — (4) Ibid. — (5) Ibid.

quondam prior in Dunis et postmodum confessor apud Spermaelgen ordinis Cisterciensis prope Brugis ; ubi et diem obiit. *Grâce à cette indication, bien que le légendier de Gilles de Damme n'ait pas été retrouvé, nous pouvons nous faire une idée de son travail : car environ 200 notices transcrites dans le Sanctiloge de Gielemans sont reconnaissables à la clausule* : Sit nomen... (1).

XV. Venons-en à Jean Gielemans lui-même. Nous avons étudié ailleurs, avec un certain détail, sa vie et l'ensemble de ses œuvres (2). *Rappelons seulement qu'il fut sous-prieur du monastère des chanoines réguliers de Rouge-Cloître, près de Bruxelles, où il mourut en 1487, à l'âge de soixante ans. Dans d'autres de ses recueils, cet infatigable écrivain a d'ordinaire copié au long les textes originaux dont il a formé ses collections hagiographiques. Le* Sanctilogium, *le premier recueil qu'il ait entrepris, se compose de notices abrégées, dont la rédaction du reste, nous venons de le dire, n'est pas entièrement de la main de Gielemans. Toutefois, tandis que 200 notices seulement peuvent avec certitude être attribuées à Gilles de Damme, le* Sanctilogium *n'en compte pas moins d'un bon millier* (3). Fuit autem intentionis meae, *écrivait Gielemans dans sa préface* (4), ut mihi et meis saltem ad minus unius sancti aut sanctae quolibet die anni historiam seu legendam conquirerem atque colligerem. *On voit qu'il a largement accompli son dessein. De cette vaste collection, plus intéressante assurément au point de vue des légendes populaires qu'à celui de l'histoire authentique* (5), *on ne possède qu'un seul exemplaire, qui est du reste autographe : c'est le manuscrit 9397a de la bibliothèque privée de S. M. l'empereur d'Autriche. Il se compose de quatre tomes en papier (0m,263 ×0,196), mais avec une seule numérotation courante, et comprenait originairement plus de 1200 feuillets ; sur ce nombre, il s'en est perdu 8 à la fin du tome I et environ 76 à la fin du tome IV. Avec eux a disparu le colophon de ces volumes ; par celui des deux volumes complets, nous apprenons que le tome II a été achevé en 1471 et le tome III en 1479* (6). *Gielemans n'a pas donc mis à rassembler ce légendier la remarquable activité qu'il montra, jusque dans ses tout derniers jours, dans la transcription de ses autres recueils* (7). *Il semble, durant les longues années que dura la formation du* Sanctilogium, *avoir copié les*

(1) Dans notre dépouillement du *Sanctilogium* de Gielemans, nous avons distingué par un astérisque les notices dont il s'agit. — (2) Ibid., p. 5-88. — (3) Nous en avons donné le dépouillement ibid., p. 16-42, et publié, p. 9-10, les passages importants de la préface. — (4) Ibid., p. 10. — (5) Nous avons publié quelques spécimens curieux en tête des *Anecdota ex codicibus hagiographicis Iohannis Gielemans* (Bruxelles, 1895), p. 3-45. — (6) Cf. *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 14-15. — (7) Cf. ibid., p. 8-9.

notices au fur et à mesure qu'il les résumait ou qu'il les trouvait toutes résumées, sans aucun autre principe d'ordre. C'est ce qui expliquerait qu'elles ne sont rangées ni par ordre alphabétique, ni par ordre chronologique, ni d'après le calendrier liturgique ; cela rendrait aussi raison du fait que plus d'une fois on trouve, dans deux parties du Sanctilogium, *deux résumés différents d'une même Vie de saint, voire deux copies identiques d'un même résumé.*

Vers le temps où Jean Gielemans rassemblait les notices du Sanctilogium, *Boninus Mombritius imprimait et publiait à Milan les deux volumes de son* Sanctuarium (Hain, *11544), dédié à François Simonetta, lequel périt en 1480 par la main du bourreau. Il était difficile de ne pas donner ici au moins un souvenir à ce magnifique et précieux légendier, dont après plus de quatre cents ans on va nous donner une réédition, accueillie avec joie par les travailleurs. Mais, en réalité, il n'a rien à faire dans le groupe des recueils qui nous occupe ici. Car c'est, nul ne l'ignore, une collection de Vies et Passions originales, reproduites intégralement dans leur teneur primitive.*

Au contraire, les deux recueils imprimés qui nous restent à signaler se rattachent à la série que nous venons d'étudier, et parce qu'ils sont tous deux des suppléments à la Légende dorée, et parce qu'ils se composent, en majeure partie, de notices abrégées.

XVI. Le premier est d'origine allemande et parut en 1483. L'édition de la Légende dorée publiée à Cologne en cette année se compose de deux parties, de longueur à peu près égale : la première (fol. 1-227) comprend le texte même de Jacques de Varazze ; la seconde (fol. 228-456) est remplie par un supplément intitulé, en tête de l'index : Historie plurimorum sanctorum noviter addite, laboriose collecte et prolongate *ou encore, au colophon :* Hystorie plurimorum sanctorum noviter et laboriose ex diversis libris in unum collecte. *C'est une collection vraiment intéressante d'à peu près 200 Vies et Passions* (1), *quelques unes reproduites tout au long, la plupart abrégées. Beaucoup d'entre elles sont relatives à des saints allemands, un certain nombre à des saints anglais. Tout le supplément a été réimprimé tel quel à Louvain en 1485, sous le titre* Hystorie plurimorum sanctorum... collecte ; *l'impression est un peu moins compacte, et l'ouvrage comporte 305 feuillets.*

XVII. L'autre recueil abrégé a paru en Italie, mais il présente un caractère local beaucoup moins accentué. Imprimé à Milan en 1494, il

(1) Toutes ont été inventoriées dans la *BHL*.

porte un titre d'une clarté qui fait plaisir : Legendarium quoddam nonnullorum sanctorum abbreviatum, supplementum illius de Varagine secundum kalendarium monasticum (1). *C'est un volume de format médiocre, composé de 104 feuillets* (2) *et contenant 103 notices. L'auteur est un bénédictin, qui se nomme* Hilarion monachus Mediolanensis (3). *Mgr. Giuliari, qui était de Vérone, a opiné, il est vrai, que le mot* Mediolanensis *avait été ajouté arbitrairement par le typographe ; car Hilarion déclare-t-il, fut certainement Véronais* (4). *L'idée est extraordinaire, d'autant plus qu'Hilarion était encore en vie en 1494. En fait, il faut distinguer deux moines bénédictins contemporains et homonymes, Hilarion de Milan et Hilarion de Vérone. Vossius les a confondus et les bibliographes anciens, tels Fabricius, Oudin, Maffei, l'ont suivi de confiance. Dès 1731 cependant, Armellini avait remis les choses au point* (5) *et distingué: 1) Hilarion Lantieri, né à Milan, entré le 25 mars 1472* (6) *au monastère bénédictin des SS. Pierre et Paul en cette ville, trois fois abbé du même monastère, en 1496, en 1501 et en 1506, et mort en 1511 à Mantoue, où il s'était rendu pour assister au chapitre général de la Congrégation de Sainte-Justine ; 2) Hilarion Fontanelli* (7), *né à Vérone, entré en 1464 au monastère bénédictin des SS. Nazaire et Celse dans sa patrie, et mort dans l'île de Rhodes à une date incertaine, comme il se rendait en Palestine.*

Soit dit en passant, ceux-là même qui ont avec raison distingué les deux Hilarion ne nous semblent pas avoir établi exactement la part qui revient à chacun dans la série des œuvres hagiographiques qui, attribuées jadis par erreur en bloc à celui qu'on appelait Hilarion de Vérone, ont été depuis toutes mises par Armellini (8) *et par Argelati* (9), *au compte du seul Hilarion de Milan. En voici la liste :*

I. Legendarium nonnullorum sanctorum... *imprimé en 1494.*

(1) Cf. HAIN, *Repertorium*, 8661. — (2) La foliotation va de 1 à 114 ; mais le typographe a sauté, par erreur, dix numéros dans la notice de S. Louis IX, qui va du f. 76ᵛ au f. 88 (= 78). — (3) Fol. 2ᵛ, dans le titre du prologue adressé *ad reverendos in Christo patres presidentem et diffinitores capituli generalis monachorum de observantia divi institutoris Benedicti.* — (4) G. B. C. GIULIARI. *La letteratura Veronese al cadere del secolo XVº e le sue opere a stampa*, dans IL PROPUGNATORE, vol. VI, parte II (Bologne, 1873), p. 218. — (5) *Bibliotheca Benedictino-Casinensis*, t. I (Assise, 1731), p. 223-24. Les données rassemblées par Armellini ont été complétées et précisées par PH. ARGELATI, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium*, t. II (Milan, 1745), col. 784-86; mais ce dernier, après coup (ibid., col. 1999), a recommencé par distraction à suivre les anciens errements. — (6) Argelati (t. c., col. 784) rappelle que Pucinelli place en 1471 l'entrée en religion d'Hilarion Lantieri. — (7) *Hilarion monachus quoque Fontanella propago.* Cf. SC. MAFFEI, *Verona illustrata*, t. II (Vérone, 1731), p. 219 ; GIULIARI, l. c. — (8) T. c., p. 223. — (9) T. c., col. 785.

II. De conceptione gloriosae virginis Mariae...
III. De visitatione gloriosae virginis Mariae...
IV. De sollemnitate B. Mariae ad Nives...
V. De translatione S. Georgii martyris. « *Incipit* Cogis me pater. *Erat ms. in S. Georgio M.* »
VI. De translatione brachii « *eiusdem S. Georgii ad monasterium S. Georgii M. Venetiarum.* »
VII. De vita S. Symeonis monachi, « *qui in monasterio S. Benedicti de Mantua requiescit.* »

Le nº I est, nous l'avons vu, d'Hilarion de Milan ; de même les nºs II-IV et VII, lesquels ne constituent pas d'ailleurs des opuscules séparés, mais sont tout simplement quatre des notices du Legendarium *de 1494, où on les trouvera aux ff. 2-4, 53-56ᵛ, 66-69 et 61ᵛ-64ᵛ* (1).

En revanche, les nºs V et VI doivent être revendiqués pour Hilarion de Vérone. Papebroch, qui les a connus tous deux et a publié le second d'après un manuscrit de la Reine de Suède (2), *les a mis au compte d'un Hilarion moine de Saint-Georges de Venise* (3), *et nous l'avons suivi dans cette attribution* (4). *Mais quoique l'auteur de la translation* BHL. *3402-3404 parle comme s'il vivait à Venise, par ex. quand il écrit :* Nunc unde... translatum sit brachium invictissimi Georgii huc Venetias... (5), *on peut très bien expliquer cette manière de s'exprimer, soit par un séjour momentané d'Hilarion de Vérone à Venise, soit par le fait qu'il aura voulu rédiger son récit, pour ainsi dire, au point de vue vénitien. Au surplus, la manière dont il s'adresse, dans son prologue* (6), *à l'abbé de Saint-Georges, est celle d'un ami envers un ami et non celle d'un inférieur envers son prélat. Nous savons du reste par ailleurs qu'Hilarion de Verone était en bonnes relations avec Saint-Georges. Un abbé de ce monastère, Celse dalle Falci, lui aussi Véronais de naissance, lui adressait une pièce de vers en l'appelant* coetus spes maxima nostri (7). *Enfin, un manuscrit du XVᵉ siècle, actuellement conservé à Rome à l'Alessandrina* (8), *renferme, outre la Vie de S. Georges* BHL. *3396 par le moine Hilarion, deux ouvrages hagiographiques inédits écrits par un moine du monastère des SS. Nazaire et Celse de Vérone, dans lequel on a justement reconnu notre Hilarion : une Passion de S. Blaise, dont le monastère possédait des reliques, et l'histoire des patrons de la maison, les SS. Nazaire et Celse.*

(1) Et non f. 62-64ᵛ, comme il a été imprimé par erreur *BHL.* 7954. — (2) Actuellement le Reginensis latin 532, du XVIᵉ siècle, fol. 3-8ᵛ et 9-11ᵛ. — (3) *Act. SS.*, April. t. III, p. 104, num. 14 ; p. 132, num. 1. — (4) *BHL.* 3396 et 3402-3404. — (5) *Act. SS.*, t. c., p. 133, num. 6 à la fin. — (6) Ibid., p. 132, num. 2. — (7) Cf. MAFFEI, t. c., p. 219 ; GIULIARI, t. c., p. 218. — (8) Cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 198.

Il y a là tout un ensemble d'indices qui ne laissent guère de place à un doute raisonnable.

Nous voici ainsi arrivés au début de l'époque moderne. Avec le développement de l'imprimerie, les collections hagiographiques vont aussi se multiplier à l'indéfini. En latin, à côté de collections de textes reproduits tout au long, — Lefèvre d'Étaples (1), *Lipomano, Surius etc., — on voit paraître une série de recueils abrégés : Wicelius, deuxième édition de Lipomano, Haraeus, Lippeloo etc. etc. De bonne heure, de semblables compilations abrégées sont rédigées dans les diverses langues de l'Occident, et on n'a guère cessé depuis lors d'en publier, les unes affectant un caractère plus général, les autres se limitant à l'hagiographie d'un pays, d'une province, d'un diocèse. Ce n'est pas ici le lieu de détailler cette littérature abondante et de qualité très diverse.*

III. Le légendier de Pierre Calo.

Nous l'avons mentionné à son rang, ci-dessus p. 30-34, et nous avons brièvement caractérisé sa facture générale. Il reste, avant de donner le dépouillement sommaire de ses 863 notices, à décrire les différentes copies du légendier qui ont été retrouvées ou du moins signalées jusqu'à présent.

1. L'exemplaire de Saint-Dominique de Bologne, signalé au XVIe siècle par Léandre Alberti (2), *se composait de deux très grands volumes. Henschen, qui passa par Bologne en 1660, ne l'y trouva plus :* Sed, quod dolendum est, non amplius ibidem exstare et coram et per litteras didicimus, *écrit-il en 1675* (3). *Quetif et Echard, il est vrai, assurent quelque quarante ans plus tard que le monastère de Saint-Dominique possède toujours le légendier :* Praeter hos codices etiamnum Bononiae apud S. Dominicum servatos... (4). *Mais je doute que cette assertion fugitive puisse prévaloir contre le témoignage si précis d'Henschen. Dans tous les cas, à la fin du XVIIIe siècle Saint-Dominique ne possédait plus les deux volumes :* at non amplius reperiri ultimis hisce temporibus ab amico certior factus sum, *écrit le dominicain Berardelli* (5).

2. Henschen avait trouvé à Rome, à la bibliothèque Barberini, un autre exemplaire, qui s'est conservé jusqu'à présent (= B). *Il est incom-*

(1) Cf. *BHL*, p. XXII : *Faber Stapulensis*. Il n'a donné que le mois de janvier de ses *Agones martyrum*, dans le volume publié à Paris vers 1519. — (2) Cf. ci-dessus, p. 32. — (3) *Act. SS.*, April. t. II, p. 73, num. 6. — (4) *Script. ord. Praed.*, t. I, p. 511. — (5) *Nuova raccolta d'opuscoli*, l. c., p. 139.

plet, le premier des deux volumes qui subsistent allant de fin novembre (S. André) à fin avril, et le second de S. Dominique (4 août) à fin septembre (1). *Les deux manuscrits portaient du temps d'Henschen les numéros 928 et 929 ; plus tard, on leur attribua, à la Barberine, les cotes XIV. 16 et XIV. 17 ; naguère enfin, depuis que la célèbre bibliothèque est venue enrichir la Vaticane, ils sont devenus les Barberiniani latins 713 et 714.*

Barberinianus lat. 713. — Parchemin, 0m,315×0,225, deux feuillets non numérotés et les feuillets 1-490 [ils ont été foliotés négligemment : les numéros 61, 161, 251 et 412 ont été omis, les numéros 217 et 233 doublés]. Écrit sur deux colonnes au XIVe siècle, du vivant de Pierre Calo et avant l'année 1341 ; car le copiste lui-même a mis au f. 190 cette note : Iste liber est domini Mathei cardinalis de Ursinis Romani et imperpetuum cardinalis (2). *Les deux feuillets non numérotés contiennent la table du volume.*

Barberinianus lat. 714. — Parchemin, 0m,324×0,226, un feuillet non numéroté et les feuillets 1-340 [les numéros 90-99 ont été sautés par distraction]. Écrit sur deux colonnes de la même main que le précédent. Au f. 1, cette rubrique : Petrus de Calo de sanctis. *Au feuillet non numéroté, l'index du volume.*

Les titres des notices manquent très souvent.

3. L'exemplaire de Venise (= **V***) est complet* (3). *Il est en parchemin. Écrit sur deux colonnes au XIVe siècle, tout entier d'une même main, il appartenait jadis aux Frères Prêcheurs du couvent des SS. Jean et Paul à Venise et se trouve maintenant dans le fonds latin de la Marciana, sous la cote IX.15-IX.20. Il comprend en effet six tomes, qui forment trois volumes :*

I. { *Ms. IX.15, feuillets 1-210 (0m,427×0,290),*
Ms. IX.16, feuillets 211-412 (0m,430×0,290) ;

II. { *Ms. IX.17, feuillets 1-200 (0m,427×0,290),*
Ms. IX.18, feuillets 201-396 (0m,420×0,285) ;

III. { *Ms. IX.19, feuillets 1-190 (0m,425×0,285),*
Ms. IX.20, feuillets 191-365 (0m,425×0,285).

Cette répartition en volumes ne répond pas à la division réelle de l'ouvrage. Les Legendae de tempore *remplissent les feuillets 1-267v, et le reste du Ier volume est occupé par le commencement des notices sur les saints, depuis S. André (30 novembre) jusque vers la fin de janvier. Le volume II contenant la suite du mois de janvier, depuis la conversion de*

(1) Cf. G. Monticolo, dans *Nuovo Archivio Veneto*, t. IX (1895), p. 132-36. — (2) Voir ci-dessus, p. 34. — (3) Voir à son sujet Berardelli, t. c., p. 84-144 ; Valentinelli, t. c., p. 297-99 ; Monticolo, l. c.

S. Paul (25 janvier), et les mois suivants jusqu'à la fin de juillet, on est étonné de lire en tête la rubrique (ms. IX.17, f. 1) : Incipit secundus liber legendarum fratris Petri Callo de Clugia ordinis Predicatorum, *et cela d'autant plus qu'on ne rencontre plus de mention semblable avant la fin du volume III, où on lit, à la fin de novembre (ms. IX. 20, f. 353v) :* Explicit secunda pars operis legendarum colectarum per fratrem Petrum Calo de Clugia ordinis Predicatorum. *La seconde partie irait donc du 25 janvier au 29 novembre, et la première comprendrait, outre les* Legendae de tempore, *les seules notices sur les saints du 30 novembre au 24 janvier. C'est invraisemblable. Je crois plutôt que Calo, comme on peut l'inférer de sa préface* (1), *avait formellement divisé son ouvrage en deux parties, l'une consacrée aux* Legendae de tempore, *l'autre aux* Legendae de sanctis. *Ce qui rend cette conjecture plus acceptable encore, c'est que le colophon* Explicit secunda pars... *a été écrit à l'encre noire par le copiste même du légendier, tandis que le titre* Incipit secundus liber... *a été ajouté en rouge par une autre main. Or le rubricateur était peu attentif et peu instruit. Outre qu'il a négligé très souvent, dans le volume I (ms. IX,15 et IX.16), de mettre les rubriques — il n'y en a aucune dans la partie du ms. IX.16 comprenant les notices sur les saints — les méprises qu'il a commises sont nombreuses. Il avait non seulement à écrire les rubriques, mais à ajouter encore la première lettre de chaque notice, qui avait été laissée en blanc. Plus d'une fois il a fait l'un et l'autre au petit bonheur* (2). *C'est ainsi que dans son pinceau S. Nazaire se change en S. Lazare (notice 511), S. Tharsicius en S.* Marsicius *(notice 563), S. Zachée en* Cateus *et* Cacheus *(notice 580), S. Dunstan en* Iunstanus *et* Iustinus *(notice 637), S. Evariste en* Cvaristus *et* Caristus *(notice 772), S. Eustochia en* Custodia *(notice 785), etc. etc. La notice 314, consacrée à S. Jean l'Évangéliste, devient, grâce à cet homme distrait, la légende de S. Domitien* (De sancto Domitiano), *et cela parce que Pierre Calo commence son récit en rappelant que l'empereur Domitien... persécuta les chrétiens. Naturellement, dans la liste qui suit, nous avons suppléé entre crochets* <...> *les rubriques qui manquaient et rectifié ou expliqué celles qui étaient fautives ou incomplètes* (3). *Le rubricateur n'est pas du reste le seul à s'être trompé ; le copiste, lui aussi, a commis plus d'une faute.*

(1) Cf. ci-dessus, p. 32-33. — (2) Berardelli, qui a dressé (l. c., p. 90-136) une table alphabétique des notices, s'est heureusement méfié du rubricateur et a rectifié la plupart du temps ses bévues. Parfois néanmoins il s'est laissé prendre par le copiste du manuscrit, lequel a commis, lui aussi, quelques impairs. C'est ainsi que Berardelli inscrit dans la liste (p. 131) un S. *Timontinus* diacre et martyr. Voir ci-après, n° 264 : *Timon unus de septem primis diaconis...* — (3) Il ne s'agit pas des fautes de latin, que j'ai laissé naturellement subsister.

On l'a déjà dit (1), *et de notre côté nous avons constaté la verité de l'assertion, l'exemplaire Barberini est en général plus correct que celui de Venise. De plus, il semble bien que le second ne dérive pas du premier, mais qu'ils sont indépendants l'un de l'autre* (2).

4. Un quatrième exemplaire, déjà signalé en 1697 (3), *mais qui paraît avoir été très peu remarqué* (4), *est conservé à York* (= **E**), *dans l'antique bibliothèque de la cathédrale Saint-Pierre. Ce volume, coté XVI. G. 23, est en parchemin et de grande taille (environ 0m,465 × 0,333). Il comprend, outre deux feuillets de garde tant au commencement qu'à la fin, 187 feuillets numérotés de 1 à 192 (les chiffres 55-57, 79, et 88 ont été sautés par distraction) et a été écrit sur deux colonnes au commencement du XVe siècle. La première moitié du volume (fol. 1-107) renferme les cinq derniers mois du légendier de Pierre Calo, avec une table alphabétique des noms de saints (fol. 107-107v). Avant la table, ce colophon* : Explicit secunda pars in tertio volumine legendarum collectarum per fratrem Petrum Calo de Culgia ordinis Fratrum Predicatorum. *L'exemplaire est fort incomplet, non seulement parce que les sept premiers mois font défaut, mais encore parce que dans les mois d'août à décembre, qui ont été conservés, un certain nombre de notices ont été omises par le copiste, en tout ou en partie. Aucun titre : une simple capitale sépare les légendes.*

La seconde moitié du manuscrit est remplie (fol. 109-192) par un recueil latin de légendes sur les saints anglais, transcrit sur deux colonnes par une autre main du XVe siècle ; la table alphabétique en a été dressée fol. 108-108v. C'est exactement la Nova legenda Anglie *publiée à Londres en 1516 et rééditée naguère par M. Horstman* (5). *Les légendes sont disposées par ordre alphabétique, tout comme dans les éditions. Manquent* (6) *les notices des SS. Benedictus Biscopus, Bertellinus, Cungarus, Decumanus, Helena, Iohannes de Brydlyngton, Ioseph ab Arimathea, Kilianus, Osmundus, Walstanus, Wiro, Ursula, Edgarus, c'est-à-dire précisément toutes celles qui font défaut dans le principal exemplaire de la* Nova Legenda, *le ms. Tiberius E. I du British Museum* (7). *De plus, le ms. d'York n'a pas la légende*

(1) Cf. G. Monticolo, dans *Nuovo Archivio Veneto*, t. IX (1895), p. 132-33. — (2) Cf. Id., ibid. t. III (1892), p. 122. — (3) Dans les *Catalogi librorum manuscriptorum Angliae et Hiberniae* (Oxford, 1697), t. II, 1, p. 3. — (4) Cf. *BHL*. p. xx. — (5) Il ne semble avoir été mentionné depuis lors que par C. Oudin, *Commentarius de scriptoribus Ecclesiae antiquis*, t. III (Leipzig, 1732), col. 696. — (6) Sans parler du prologue, qui a été ajouté par l'éditeur de 1516 et ne figure pas dans les manuscrits. — (7) La légende de S. Gildas se termine dans le ms. d'York comme dans le Tiberius E. I (éd. Horstman, t. I, p. 496, note 4).

de S. Tatheus, qui se lit cependant dans le Tiberius E. I. Sont omis aussi tous les récits édifiants, intercalés entre les Vies, qui sont indiqués, dans l'édition Horstman, comme étant propres au Tiberius E.I, et même quelques-uns de ces récits — mais quelques-uns seulement — qui se trouvent et dans le Tiberius E. I et dans les autres exemplaires. A. P.

---

1. $\mathbf{V}^{IX.16}$. 267^v-275^v ; $\mathbf{B}^{713}$. 1-12) <De S. Andrea apost.> *Inc. prol.* Andreas interpretatur decorus — *Inc.* Andreas et Petrus, Iacobus et Iohannes ter a Domino sunt vocati — *Des.* qui vult omnes homines salvos fieri. Cetera miracula quaere <VIII> idus madii in translatione eius *(cf. infra,* **332***)*.

2. (V. 275^v-277 ; B. 12-13^v) <De S. Ansano mart.> *Inc.* Ansanus filius Tranquillini Romani civis — *Des.* beneficia praestantur usque in hodiernum diem.

3. (V. 277-278^v ; B. 13^v-15^v) <De S. Proculo ep. m. Bononiae> = *BHL.* 6957.

4. (V. 278^v-281 ; B. 15^v-20) <De S. Albano rege Ungariae> = *BHL.* 201. — *Inc.* Albanus martyr in civitate Maguntia passus est. Erat olim in partibus Aquilonis...

5. (V. 281-282 ; B. 20-21^v) <De S. Eligio ep.> *Inc.* Eligius Noviomensis, ut ait Sigebertus, claruit anno — *Des.* mirum in modum crevisse in tumulo videbantur.

6. (V. 282-283 ; B. 21^v-23) <De S. Petro Chrysologo> *Inc.* Petrus Grysologus pro suis eloquiis vocatus, quasi aureus sermocinator — *Des.* percussus a cane rabido statim, ea tacta, sanetur.

7. (V. 283-283^v ; B. 23-23) <De S. Bibiana v. m.> *Inc.* Viviana passa est Romae IV nonas decembris. Nam imperante Iuliano apostata — *Des.* iuxta palacium Lucinianum.

8. (V. 283^v ; B. 23^v) <De S. Cassiano m. Tingi> *Inc.* Cassianus martyr Tingi — *Des.* meruit obtinere III nonas decembris.

9. (V. 283^v ; B. 23^v) <De S. Lucio rege> *Inc.* Lucius beatus fuit rex Britanniae — *Des.* ut scribit magister Bartholomaeus Tridentinus.

10. (V. 283^v ; B. 23^v-24) <De S. Claudio tribuno m. Romae> *Inc.* Claudius tribunus Numeriani imperatoris — *Des.* et super eam beatissimam *(id e.* Hilariam) ecclesiam fabricaverunt.

11. (V. 284 ; B. 24-24^v) <De SS. Symphronio et Olympio mm. Romae> *Inc.* Simpronius et Olimpius temporibus Valeriani et Galleni — *Des.* celebrem diem fecerunt pridie nonas decembris.

12. (V. 284-285 ; B. 24^v-26) <De S. Meletio ep.> *Inc.* Melicius episcopus et confessor apud Pontum fuit eruditionis praero-

gativa magnificus — *Des.* et paucis diebus transactis, prince<p>s Theodosium fecit imperatorem.

13. (V. 285-286^v ; B. 26-28^v) <De S. Saba ab. in Palaestina> *Inc.* Sabas ex provincia Capadociae civitate Mutalapsis — *Des.* ut sibi a sancto martyre dictum fuerat.

14. (V. 286^v ; B. 28^v) <De S. Crispina v. m.> Crispina virgo et martyr in Africa... decollata est *(una dumtaxat sententia).*

15. (V. 286^v-288; B. 28^v-31) <De S. Dalmatio m. in Pedemontio> *Inc.* Dalmatius cum esset parvulus — *Des.* sanitatem pristinam recuperavit.

16. (V. 288-293 ; B. 40^v-49^v) <De S. Nicolao ep. Myrensi> *Inc. prol.* Nicolaus interpretatur stultus ecclesiae languentis — *Inc.* Nicolaus ex illustri prosapia ortus — *Des.* die huius sancti natalicio celebratur.

17. (V. 293-294^v ; B. 49^v-52) <De S. Basso ep. Niciensi m.> *Inc.* Bassus vir venerabilis moribus — *Des.* illud in eodem loco sepelierunt.

18. (V. 294^v ; B. 52-52^v) <De S. Dionysia et soc. mm.> Dionysiae, Dativae... cursum martyrii consummavit. Haec Ado.

19. (V. 294^v-295 ; B. 52^v) <De S. Agathone m.> Agatho martyr apud Alexandriam... VII idus decembris. Haec Ado.

20. (V. 295-296 ; B. 52^v-54) <De S. Sabino ep. m. Spoleti> *Inc.* Savinus episcopus passus est V idus decembris. Nam Massimianus imperator, omnibus in capitolio Urbis convocatis — *Des.* beatum Savinum eidem in praelio adiutorium contulisse.

21. (V. 296 ; B. 54-54^v) <De S. Leocadia v. m.> *Inc.* Leocadia virgo natione hispana, genere nobilis — *Des.* impollutum ei spiritum reddens.

22. (V. 296-296^v ; B. 54^v-55^v) <De S. Burgundofara> *Inc.* Farra virgo claruit in Francia — *Des.* post Gondoaldum Meldensium episcopus egregius fuit.

23. (V. 296^v-302 ; B. 31-40) <De conceptione B. V. Mariae> *Inc.* Conceptionis sanctae Mariae <Dei> genetricis festum — *Des.* id est a se, a terra benedicta.

24. (V. 302-302^v ; B. 40-40^v) <De S. Romarico ab. Habendensi> *Inc.* Romaricus abbas tempore Heraclii imperatoris — *Des.* Francorum vero Chlodoveo (Clovodeo V).

25. (V. 302^v ; B. 40^v) <De S. Macario m. Alexandriae> Macarius tempore Decii... iubetur exuri.

26. (V. 302^v ; B. 55^v) <De SS. Carpophoro, Abundio et soc. mm.> *Inc.* Carpophorus presbyter et Abundius diaconus apud Hyspolitanam civitatem — *Des.* IV idus decembris.

27. (V. 302^{v} ; B. 55^{v}) <De S. Miltiade papa> *Inc.* Melchiades papa, natione Afer— *Des.* De ieiunio quintae feriae quaere<...>

28. (V. 302^{v}-303 ; B. 55^{v}-56) <De S. Damaso papa> *Inc.* Damasus, ut Hieronymus scribit in Cronicis — *Des.* in basilica sua III idus decembris.

29. (V. 303-303^{v} ; B. 56-57) <De SS. Fusciano, Victorico, Gentiano mm.> *Inc.* Fuscianus et Vitoricus hospitabantur apud Gentianum — *Des.* cum eodem simul in requie dormirent.

30. (V. 303^{v} ; B. 57) <De SS. Pontiano, Praetextato, Thrasone mm. Romae> *Inc.* Pontianus, Praetestatus et Trasso, qui potens et locuples — *Des.* III idus decembris.

31. (V. 303^{v}-305 ; B. 57-59^{v}) <De S. Paulo ep. Narbonensi> *Inc.* Paulus Sergius missus est Narbonam — *Des.* et posuit ad caput eius.

32. (V. 305 ; B. 59^{v}) <De S. Ammonaria et soc. mm.> *Inc.* Quatuor sanctae mulieres Ammonaria, Mercuria — *Des.* ut scribit beatus Dionysius episcopus in libro de martyribus.

33. (V. 305-307 ; B. 59^{v}-64) <De S. Lucia v. m. Syracusana> *Inc. prol.* Lucia dicitur a luce — *Inc.* Luciam virginem nobilissimam Syracusanorum – *Des.* de qua dicetur ante festivitatem sancti Matthaei apostoli.

34. (V. 307-310 ; B. 64-67^{v}) <De SS. Eustratio et soc. mm. in Armenia> *Inc.* Eustracius passus est idibus decembris tempore Diocletiani — *Des.* et venerationem ampliorem sanctorum.

35. (V. 310-310^{v} ; B. 67^{v}-68^{v}) <De S. Iudoco> *Inc.* Iudochus (Iadocus V) regis Britonum filius, spreto regno — *Des.* usque in finem vitae suae permansit.

36. (V. 310^{v}-311 ; B. 68^{v}-69^{v}) <De S. Ursicino m. Ravennae> *Inc.* Ursicinus in Liguriae partibus medicus — *Des.* agente Paulino consulari.

37. (V. 311-311^{v} ; B. 69^{v}-70^{v}) <De S. Spyridone ep.> *Inc.* Spiridion apud Cyprum unus fuit de illis confessoribus — *Des.* sicut dicit sermo divinus.

38. (V. 311^{v}-313 ; B. 70^{v}-72^{v}) <De S. Agnello ab. Neapoli> *Inc.* Angelus ab ipso pueritiae tempore innocenter vivens — *Des.* et illum sanavit et illuminavit.

39. (V. 313-313^{v} ; B. 72^{v}-73) <De SS. Herone et soc. mm. Alexandriae> *Inc.* Hero, Arsenius, Isidorus et Dioscorus apud Alexandriam — *Des.* Acta sunt haec sub Datiana persecutione.

40. (V. 313^{v}-315^{v} ; B. 73-76^{v}) <De S. Platone m. Ancyrae> *Inc.* Platon in provincia Galatiae tempore Massimiani – *Des.* per eum invocantibus (iungantibus B *m. pr.* ; rog. B *corr.)* Dominum.

41. (V. 315^{v}-316 ; B. 76^{v}) <De S. Valeriano ep.m. in Africa>

Inc. Valerianus episcopus apud Affricam passus est — *Des.* cursum beatae vitae complevit.

42. (V. 316-317 ; B. 76^{v}-78^{v}) <De S. Barbara v. m.> *Inc. prol.* Barbara dicitur quasi barbata — *Inc.* Barbara virgo Nicomediae orta, filia Dioscori — *Des.* Deum glorificans et virginem gloriosam (1).

43. (V. 317-321 ; B. 78^{v}-84) <De S. Lazaro ep.> *Inc.* Lazarus interpretatur adiutus — *Inc.* Cuius caput vel craneum in matrice ecclesia ostenditur ibi.

44. (V. 321-321^{v} ; B. 84-84^{v}) <De SS. Floriano et soc. mm. Eleutheropoli> *Inc.* Florianus cum aliis tribus passus est in civitate Gaza — *Des.* id est XVI kal. ianuarii.

45. (V. 321^{v}-323 ; B. 84^{v}-86^{v}) <De S. Hildefonso ep.> *Inc.* Hildefonsus sanctus episcopus fuit Tolletanus. Hic sub rudimentis — *Des.* et habere meruit talem interventricem.

46. (V. 323-323^{v} ; B. 86^{v}-87) <De S. Eutychiano papa> *Inc.* Euticianus papa Tuscus natione — *Des.* et summi honoris cumulum exhiberet.

47. (V. 323^{v}-328 ; B. 87-94) <De S. Thoma apost.> *Inc. prol.* Thomas interpretatur abyssus — *Des.* Thomas apostolus, qui et Didymus, fuit magnae excellentiae — *Des.* ita est pulchrum.

48. (V. 328^{v}-329 ; B. 94-95^{v}) <De S. Victoria v. m. Romana> *Inc.* Victoria X kal. ianuarii passa est. Cum enim illustris vir — *Des.* consumptus a vermibus exspiravit.

49. (V. 329^{v}-332 ; B. 95^{v}-99) <De S. Anastasia m. in insula Palmaria> *Inc. prol.* Anastasia dicitur quasi anastasis — *Inc.* Anastasia Praetessati illustrissimi Romanorum filia — *Des.* emisit spiritum VIII kal. ianuarii.

50. (V. 332 ; B. 99-99^{v}) <De S. Eugenia v. m.> *Inc.* Eugenia fuit filia Philippi — *Des.* ad caeli gaudia migraverunt.

51. (V. 332-336^{v} ; B. 100-106) <De S. Stephano protomartyre> *Inc.* Stephanus graece, latine interpretatur corona — *Des.* ne destruantur omnes. Et cessavit ([Et c.] Haec ibi B).

52. (V. 336^{v}-344 ; B. 106-117) <De S. Iohanne apost.> *Inc.* Iohannes interpretatur in quo est gratia — *Des.* Haec Procorus cum aliis, quae in alio eius festo posuit.

53. (V. 344-347^{v} ; B. 117-122^{v}) <De SS. Innocentibus> *Inc.* Innocentes ab Herode Ascalonita interfecti sunt — *Des.* honorati sunt.

54. (V. 347^{v}-348^{v} ; B. 122^{v}-124) <De S. Thoma ep. Cantuariensi> *Inc. prol.* Thomas abyssus, geminus et sectus — *Inc.* Thomas

(1) Ultima pars est ipsa narratio *BHL.* 922.

Cantuariensis, dum in curia regis Angliae consisteret — *Des.* et adorabunt vestigia pedum tuorum.

55. (V. 348^{v}-351^{v} ; B. 124-128) <De S. Silvestro papa> *Inc. prol.* Silvester dicitur a siler, quod est lux – *Inc.* Silvester, cum esset infantulus, a matre sua — *Des.* ad coenobium Nonantulanum a (ad V) se fundatum, ut dicit Sigebertus.

56. (V. 351^{v}-352 ; B. 128-129) <De S. Homobono conf.> *Inc.* Homobonus in civitate Cremona ab incunte et florente aetate ad negotiationem abiit — *Des.* ad eius tumulum recipiunt beneficia (-cium V) sanitatum (*om.* V).

57. (V. 352 ; B. 129) <De SS. Rufo et Zosimo mm. Philippis> *Inc.* Rufus et Zosimus xv kal. ianuarii – *Des.* et resurrexit.

58. (V. 352 ; B. 129) <De S. Nemesio m. in Aegypto> *Inc.* Nemesius (Nemensius V) passus est xiv kal. ianuarii — *Des.* pertulit crucem. Haec Ado.

59. (V. 352 ; B. 129) <De S. Avito conf. Miciacensi> *Inc.* Avitus primo fuit Menatensis monasterii monachus — *Des.* directa cervice convaluit.

60. (V. 352 ; B. 129^{v}) <De SS. Ammone et soc. mm. Alexandriae> *Inc.* Amonis, Zenonis, Ptholomaei... passio xiii kal. ianuarii — *Des.* constantiam animi dedit. Haec Ado.

61. (V. 352-354 ; B. 129^{v}-132) <De S. Barbatiano presb. Ravennae> *Inc.* Barbacianus et Thymoteus presbyteri et timorati viri — *Des.* sicut Domino voverant.

62. (V. 354 ; B. 132) <De S. Trophimo ep. Arelatensi> *Inc.* Trophimus episcopus et confessor — *Des.* Haec frater Bartholomaeus.

63. (V. 354-354^{v} ; B. 132-132^{v}) <De S. Columba v. m. Senonis> *Inc.* Columba virgo, ut dicit Hugo — *Des.* praecipue Martino et Dionysio.

64. (V. 354^{v}-355^{v} ; B. 132^{v}-134) <De S. Fulgentio ep. Ruspensi> *Inc.* Fulgentius natus ex Fulgentio patre et matre Marchiana — *Des.* et Epiphanius Ticinensis, ut ait Sigibertus.

65. (V. 355^{v}-356^{v} ; B. 134-135^{v}) <De S. Martina v. m.> *Inc.* Martina virgo et martyr, cum esset splendida — *Des.* et crediderunt in Christum ea die duo milia trecenti.

66. (V. 356^{v}-357 ; B. 135^{v}-136) <De S. Concordio presb. m.> *Inc.* Concordius episcopus tempore Antoni<n>i imperatoris — *Des.* Passus est autem kal. ianuarii.

67. (V. 357-357^{v} ; B. 136-137) <De S. Euphrosyna v.> *Inc.* Eufrosina virgo apud Alexandriam a patre Pafnucio dabatur nuptui — *Des.* vixit in sancto proposito annis decem.

68. (V. 357^{v}-359^{v} ; B. 137-139^{v}) <De duobus Macariis> *Inc.*

Macharii duo floruerunt eodem tempore— *Des.* imposuit ei manus, et curatus est.

69. (V. 359^{v}-360^{v} ; B. 139^{v}-141^{v}) <De S. Genovefa v.> *Inc.* Genovefa virgo Parisiensis multa sanctitate per Galias claruit — *Des.* Hoc natale III nonas ianuarii celebratur.

70. (V. 360^{v}-361 ; B. 141^{v}-142) <De S. Theogene m.> *Inc.* Theogenes filius episcopi, sed non legi cuius, comprehensus est — *Des.* et passus est III nonas ianuarii.

71. (V. 361 ; B. 142) <De S. Petro Balsamo m.> *Inc.* Petrus Aulanus passus est tempore Diocletiani — *Des.* Huius passionem transtulit Anastasius apostolicae sedis bibliothecarius, ut scribit Vincentius.

72. (V. 361-362 ; B. 142-144) <De Symeone stylita seniore> *Inc.* Symeon monachus quadraginta annis inclusus in columna stetit — *Des.* quam quas fecerat in vita sua.

73. (V. 362-362^{v} ; B. 144)<De S.Melanio ep. Redonensi> *Inc.* Melanius Redonensis fuit de Venetensi[a] parochia — *Des.* laqueo strangularet.

74. (V. 362 ; B. 144-144^{v}) <De S. Tito discipulo S. Pauli> *Inc.* Titus ordinatus a Paulo apostolo Cretensium episcopus— *Des.* scribens a Nicopoli.

75. (V. 362^{v} ; B. 144^{v}) <De S. Macra v. m.> *Inc.* Macram virginem Rictiovarus veniens in civitatem Augustanam repperit — *Des.* et corpus eius in ea collocavit III kal. ianuarii *(BHL.* 5128).

76. (V. 362^{v}-363 ; B. 144^{v}-145) <De S. Luciano presb. Antiocheno m.> *Inc.* Lucianus Antiochenae ecclesiae presbyter et martyr — *Des.* Helenopolim nuncupavit.

77. (V. 363 ; B. 145) < De S. Clero diac. Antiocheno m.> Clerus diaconus apud Antiochiam... martyrium consummavit.

78. (V. 363-363^{v} ; B. 145-145^{v}) <De relatione pueri Iesu ex Aegypto> *Inc.* Relatio pueri Iesu ex Aegypto fuit VII idus ianuarii — *Des.* arborem vacuam remansisse.

79. (V. 363^{v}-367 ; B 145^{v}-151) <De S. Severino ab. in Norico> *Inc.* Severinus tempore quo Attila rex Hunorum defunctus est — *Des.* multi infirmi recipiunt sanitates.

80. (V. 367-367^{v} ; B. 151-151^{v}) <De S. Luciano ep. et soc.mm. Bellovaci> *Inc.* Lucianus beati Petri apostoli discipulus — *Des.* exceptis mulieribus et parvulis.

81. (V. 367^{v}-368 ; B. 151^{v}-152^{v}) <De S. Marciana v. m. Caesareae> *Inc.* Marciana virgo civis Insueguritani (Inseguntani V) municipii pulcherrima — *Des.* sanctae Marcianae virginis.

82. (V. 368-369^{v} ; B. 152^{v}-155) <De S. Paulo Thebaeo> *Inc.*

Pauli primi heremitae Vitam scribit beatus Hieronymus — *Des.* regum purpuras cum petiis (penis B) suis.

83. (V. 369^{v} ; B. 155) <De S. Nicanore diac. m.> Nichanoris diaconi... est sepultus.

84. (V. 369^{v}-370 ; B. 155-156) <De S. Salvio ep. Ambianensi> *Inc.* Salvius (Silvinus V) martyrizatus est a Winegardo. Hic temporibus Hilperici regis — *Des.* pavit greges in servitio sancti Salvii (Sauli V).

85. (V. 370-370^{v} ; B. 156-156^{v}) <De translatione S. Firmini ep. Ambianensis> *Inc.* Translatio sancti Firmini martyris facta est idibus ianuarii. Vir enim sanctus — *Des.* aegroti sanati sunt.

86. (V. 370^{v}-371^{v} ; B. 156^{v}-158) <De S. Hilario ep. Pictavensi> *Inc.* Ilarius regionis Equitaniae oriundus — *Des.* multos etiam sermones ad populum splendidissimos composuit.

87. (V. 371^{v}-372^{v} ; B. 158-159^{v}) <De S. Remigio ep. Remensi> *Inc.* Remigii doctoris eximii nativitas cuidam monacho, Montano (Morano B) nomine — *Des.* Huius historiam scripsit Hincmarus Remensis archiepiscopus.

88. (V. 372^{v} ; B. 159^{v}) <De S. Felice presb. Nolano> *Inc.* Felix beatus fuit beatitudine viae — *Des.* Marcellinus prosaice (Marcelianus presbyter V) hunc secutus.

89. (V. 372^{v}-373 ; B. 159^{v}-160) <De S. Felice presb. Romano> *Inc.* Felix cognomine in Pincis sic dicitur a loco — *Des.* perrexit ad Dominum Iesum Christum.

90. (V. 373-373^{v} ; B. 160^{v}-162)<De S. Viventio> *Inc.* Vincentius floruit tempore Constantini Magni. Hic quondam iuvenis Samaritanus — *Des.* Frater Vincentius solvit dicens quod forte illuc translatus est.

91. (V. 373^{v}-374 ; B. 162-162^{v}) <De S. Bonito ep. Arverno> *Inc.* Bonitus episcopus civitatis Arvernensis (Aver- V) vitam refulgentem virtutibus duxit – *Des.* Deum quaerere cautus fuit.

92. (V. 374-374^{v} ; B. 162^{v}-163^{v}) <De monasterio abbatis Isidori> *Inc.* Ysidori monasterium, ut ait Hieronymus in Vitas patrum (cf. *BHL.* 6514, c. 17) — *Des.* ubi primo pix ebulliens ad eius colla pervenit.

93. (V. 374^{v} ; B. 163^{v}-164) <De S. Felice ep. Tubzacensi m.> *Inc.* Felix Tubiacensis passus est temporibus Diocletiani — *Des.* capite fecit plecti XVIII kal. februarii.

94. (V. 374^{v}-376 ; B. 164-166) <De S. Mauro ab.> *Inc.* Mauri Vitam scripsit primo Faustus monachus — *Des.* super cilicium strati sui recubans.

95. (V. 376-376^{v} ; B. 166-167) <De S. Marcello papa> *Inc.*

Marcellus papa natione Romanus sedit annis quinque — *Des.* balneum clauserunt factusque est timor in loco illo.

96. (V. 376^{v}-377^{v} ; B. 167-168^{v}) <De S. Titiano ep. Opitergino> *Inc. prol.* Titianus dicitur a titio, quod est ultio — *Inc.* Titianus ortus Eraclea civitate — *Des.* mutata est post Opitergii vastationem et permanet usque in praesentem diem.

97. (V. 377^{v}-378 ; B. 168^{v}-169) <De S. Honorato ep. Arelatensi> *Inc.* Honoratus Arelatensis, ut Hilarius, qui ei successit et eius vitam scripsit, dicit — *Des.* Obiit autem xvii kal. februarii.

98. (V. 378 ; B. 169) <De S. Honorato ep. Ambianensi> *Inc.* Honoratus sanctus praesul Ambianensis tempore Alchidelberti regis — *Des.* venerabili Lupicino presbytero inveniret.

99. (V. 378-378^{v} ; B. 169-169^{v}) <De S. Honorato ab. Fundano> *Inc.* Honoratus, de quo beatus Gregorius primo dialogo, cap. ii — *Des.* Haec Gregorius.

100. (V. 378^{v}-384 ; B. 169^{v}-179) <De S. Antonio ab. in Aegypto> *Inc. prol.* Antonius dicitur ab an[n]a, quod est sursum — *Inc.* Antonius nobilibus religiosisque parentibus Aegypto oriundus — *Des.* in translatione eius.

101. (V. 384-385 ; B. 179-180) <De S. Arcadio m.> *Inc.* Archadii martyris, ut scribit beatus Zeno — *Des.* Haec beatissimus doctor Zeno.

102. (V. 385-385^{v} ; B. 180-181) <De SS. Diodoro et Mariano mm.> *Inc.* Diodorus presbyter et Marianus diaconus cum plurimis — *Des.* est redditus pristinae sanitati.

103. (V. 385^{v}-386^{v} ; B. 181-182) <De S. Pontiano m. Spoleti> *Inc.* Pontianus tempore Antonini (-onii V) imperatoris passus est — *Des.* et sepelierunt illud... xv kal. februarii.

104. (V. 386^{v}-387 ; B. 182-183) <De S. Severo presb. in provincia Valeriae> *Inc.* Severus vir valde religiosus, ortus de Ravenna — *Des.* usque in hodiernum diem.

105. (V. 387-388 ; B. 183-184^{v}) <De SS. Aquila et Prisca> *Inc.* Priscae ecclesia fuit habitatio Priscae et Aquilae — *Des.* iuxta arcum romanum in ecclesia sanctorum martyrum Aquilae et Priscae.

106. (V. 388-391^{v} ; B. 184^{v}-189^{v}) <De S. Bassiano ep. Laudensi> *Inc. prol.* Bassianus dicitur vel a basi quae columnas supportat — *Inc.* Bassianus vir venerabilis pueritiae suae tempore — *Des.* laudes Deo et gratias retulerunt.

107. (V. 391^{v}-392 ; B. 189^{v}-190) <De S. Fabiano papa> *Inc.* Fabianus natione Romanus, ex patre Fabio — *Des.* Haec ex libro pontificum.

108. (V. 392-395^{v} ; B. 190-195^{v}) <De S. Sebastiano m.> *Inc.*

Sebastianus civis Narbonensis, inde oriundus — *Des.* pestis illa quievit.

109. (V. 395^{v}-396 ; B. 195^{v}-196^{v}) <De SS. Mario, Martha et soc. mm.> *Inc.* Marii et Marthae et c. martyrum passionem Romani presbyteri scripserunt, ut scribit Sicardus — *Des.* Martham vero levatam de puteo eis iunxit xiii kal. februarii.

110. (V. 396-401 ; B. 196^{v}-203^{v}) <De S. Agnete v. m.> *Inc. prol.* Agnes dicitur quasi agna — *Inc.* Agnes xiii aetatis suae anno mortem perdidit et vitam invenit — *Des.* tribuit animae faciei.

111. (V. 401-405 ; B. 203^{v}-210) <De SS. Iulianis et de Iuliano apostata> *Inc. prol.* Iulianus dicitur a iubilo — *Inc.* Iulianus Cenomanensis episcopus fuit. Hic dicitur fuisse Simon ille pharisaeus — *Des.* Moritur Valentiniano Constantii filio imperante.

112. (V. 405-407 ; B. 210-213) <De S. Vincentio diac. Caesaraugustano et m.> *Inc. prol.* Vincentius dicitur quasi vincens — *Inc.* Vincentii martyris gesta litterarum apicibus annotari — *Des.* et sicut invenies in legenda beati Dominici.

113. (V. 407-410^{v} ; B. 213-217 bis) <De S. Basilio ep.> *Inc.* Basilium et Gregorium Capadocia (-cie B) germinavit, ut dicit Eusebius — *Des.* nec modo mortuus fuisse.

114. (V. 410^{v} ; B. 217 bis) <De S. Ascla m.> *Inc.* Ascla passus est apud Aegyptum — *Des.* x kal. februarii.

115. (V. 411-411^{v} ; B. 217 bis-218) <De Philemone, Apollonio et soc. mm.> *Inc.* Philemon et Apollonius diaconi in civitate Antinoum passi sunt — *Des.* et ita fecerunt.

116. (V. 411^{v}-412 ; B. 218-219) <De S. Babyla ep. m.> *Inc.* Babillas episcopus Antiochiae, cum Numerianus ([c. N.] conumeranus V) ibi immolasset (-sent V) daemoniis — *Des.* et positum cum infantibus.

117. (V. 412-412^{v} ; B. 219-219^{v}) <De S. Timotheo S. Pauli discipulo> *Inc.* Timotheus, ut Polycrates presbyter scripsit — *Des.* unam de Laodicia, alteram (aliam B) de Roma misit.

118. (V. 412^{v} ; B. 219^{v}) <De S. Metrano m.> *Inc.* Metranius martyr apud Alexandriam passus est — *Des.* lapidibus eiecerunt.

119. (V.$^{IX.17}$. 1-6^{v} ; B. 219^{v}-227) De conversione S. Pauli. *Inc.* Conversio beati Pauli apostoli propter tria sollemniter ab ecclesia celebratur — *Des* laqueo a se proiecto.

120. (V. 6^{v}-7 ; B. 227^{v}-228) De S. Preiecto (Proi- V *hic)* ep. *Inc.* Preiectus Arvernensis civis et episcopus, ut ait Sigibertus — *Des.* martyri obtulerunt.

121. (V. 7-8 ; B. 228-230) De S. Polycarpo. *Inc. prol.* Polycarpus dicitur a polio et carpo, quasi pollita carpens — *Inc.* Polycar-

pus fuit discipulus Iohannis evangelistae — *Des.* Omnia haec libro IV ecclesiasticae historiae, cap. XIIII° et XV°.

122. (V. 8-10^{v} ; B. 230-233 bis^{v}) DE S. IOHANNE CHRYSOSTOMO. *Inc. prol.* Chrysostomus, ut dicit Ugucio, dicitur a crisis — *Inc.* Iohannes cognomento Chrysostomus Antiochenus, filius — *Des.* Haec de Historia tripartita.

123. (V. 10^{v}-12^{v} ; B. 233 bis^{v}-237) DE S. IOHANNE ELEEMOSYNARIO. *Inc.* Iohannes Alexandriae episcopus, qui ob nimiam liberalitatem — *Des.* ad monumentum rediit.

124. (V. 12^{v}-13^{v} ; B. 237-238^{v}) DE S. PAULA. *Inc.* Paulae vitam scripsit beatus Hieronymus, dicens : Si cuncta — *Des.* ut eam putares dormientem, non mortuam.

125. (V. 13^{v} ; B. 238^{v}-239) DE S. AVITO EPISCOPO. *Inc.* Avitus episcopus Viennensis (Vienensis B ; Vinnensis V) confessor nonis februarii migravit ad Dominum—*Des.* directa cervice convaluit(1).

126. (V. 13^{v}-14 ; B. 239) DE SS. LEUCIO, THYRSO, CALLINICO (De S. Leuntio V ; De S. Leuticio B) *Inc.* Leuntius (Leuticius B), Tyrsus et Calonicus in civitate Apolonia passi sunt — *Des.* ut dicit Ado, V kal. februarii.

127. (V. 14 ; B. 239-239^{v}) DE S. PAPIA et MAURO. *Inc.* Papias et Maurus milites Romae passi sunt — *Des.* ut in gestis beati Marcelli papae legitur.

128. (V. 14 ; B. 239^{v}) DE S. ALEXANDRO M. *Inc.* Alexander deciana (detiaca B) persecutione — *Des.* bono fine quievit III kal. februarii.

129. (V. 14-14^{v} ; B. 239-240^{v}) DE S. FLAVIANO ET SOCIIS EIUS. *Inc.* Flaviani, Maximi, Secundae, Severae, Kale<n>dini et Marci natalis celebratur IIII kal. februarii. Post mortem namque Diocletiani — *Des.* Veniens autem quidam corpora eorum sepelivit in loco Pigrus nonis iulii ; ubi cotidie florent orationes sanctorum.

130. (V. 14^{v} ; B. 240^{v}) DE S. PIONIO. *Inc.* Pionius, ut scribit Eusebius -- *Des.* ut in martyrologio legitur.

131. (V. 14^{v}-16 ; B. 240^{v}-243) DE S. I[N]GNATIO. *Inc. prol.* Ignatius dicitur quasi ignitus — *Inc.* Ignatius, ut scribit Hieronymus — *Des.* Habetur in martyrologio.

132. (V. 16-16^{v} ; B. 243-244^{v}) DE S. SEVERO. *Inc. prol.* Severus, ut dicitur in sua legenda — *Inc.* Severus oriundus de Ravenna — *Des.* et plene sanatus est.

133. (V. 16^{v}-18^{v} ; B. 244^{v}-248) DE S. GEMINIANO MUTINENSI.

(1) Paucis de S. Avito Viennensi dictis, plura de aliis SS. Avitis subiuncta sunt atque iterum exscripta est integra laudatio S. Aviti Miciacensis, quae iam legitur supra, n° 59.

Inc. Geminianus Mutinensi territorio ortus est — *Des.* sicut vivens protexit ab Hunis.

134. (V. 18v-19v ; B. 248-250v) DE TRANSLATIONE CORPORIS B. MARCI VENETIAS. *Inc.* Translatio (autem *add.* B) corporis beati Marci Venetias hoc ordine facta est. Anno Domini DCCC. XXIII°, pridie kal. februarii vel, ut Martinus ait — *Des.* et multa beneficia praestantur fidelibus.

135. (V. 19v-20v ; B. 250v-252v) MIRACULA DE EODEM=*BHL*.5289.

136. (V. 21-23v ; B. 252v-257v) DE S. ANASTASIO PERSA. *Inc.* Anastasius Persa octavo Heraclii anno ex mago christianus —*Des.* Haec ibi. Nunc autem corpus eius dicitur esse Venetiis in capella Sanctae Trinitatis, et portavit ipsum dominus Vallaresso, quando ceperunt Constantinopolim Veneti, et dicitur frequenter ibi sentiri odor mirae suavitatis atque fragrantiae (1).

137. (V. 23v-24 ; B. 257v-258v) DE S. ARCHADIO (-DII V) M. = *supra*, **101**.

138. (V. 24 ; B. 258v) DE S. PERMENA (*id e.* PARMENA) *Inc.* Permenas fuit unus de septem primis diaconibus — *Des.* ait Hieronymus.

139. (V. 24 ; B. 258v) DE S. GAUDENTIO. *Inc.* Gaudentius de Yporea natus — *Des.* Novariam producta sanavit.

140. (V. 24 ; B. 258v) DE S. LUCIANO PRESB. ET M. = *supra*, **76**.

141. (V. 24 ; B. 258v-259) DE S. CLERO DIACONO = *supra*,**77**.

142. (V. 24v ; B. 259) DE S. APRONIANO M. *Inc.* Apronianus martyr Romae passus est — *Des.* Hoc in martyrologio Adonis.

143. (V. 24v-25 ; B. 259-260v) DE S. BRIGIDA V. *Inc.* Brigida virgo in Scotia obiit anno primo Iustini senioris — *Des.* vel invitus hoc dixit. Haec ille.

144. (V. 25-25v ; B. 260v-261v) DE S. EFFREM CONF. *Inc.*Effrem, ut ait Hieronymus de viris illustribus — *Des.* Hieronymus ubi (ut V) supra.

145. (V. 25v-32 ; B. 261v-273v) DE PURIFICATIONE VIRGINIS MARIAE. *Inc.* Purificationis festum sic legitur institutum. Sigibertus — *Des.* inconcussum retineret.

146. (V. 32-32v ; B. 273v-274v) DE S. BLASIO EP. ET M. *Inc. prol.* Blasius dicitur quasi blandus — *Inc.* Blasius legitur passus III nonas februarii — *Des.* quasi alarum remigio pervolantes.

147. (V. 32v-33 ; B. 274v) DE S. APRONIANO M. *Inc.* Apronianus Romae sub persecutione Maximiani — *Des.* victorque decessit. — *De eodem cf. supra*, **142**.

(1) Ultimam sententiam ex V protulit Fl. CORNELIUS, *Ecclesiae Venetae... illustratae*, t. XII (1749), p. 358.

148. (V. 33 ; B. 274v) DE CORNELIO CENTURIONE. *Inc.* Cornelius centurio beatissimus apud Caesaream — *Des.* Vide ibi *(id e. in Actibus apostolorum)* historiam eius pulchram.

149. (V. 33-34 ; B. 275-276v) DE S. TRIFONE M. *Inc.* Trifon passus est III nonas februarii. Regnante siquidem Gordiano — *Des.* et signa ostendit Deus per eum in toto mundo.

150. (V. 34-34v ; B. 276v-277v) DE S. CELERINO CONF. *Inc.* Celerinus diaconus et confessor et avia eius Celerina — *Des.* ut magisterium ceteris praebeat disciplinae.

151. (V. 34v-35 ; B. 277v-278v) DE S. PHILEA EP. *Inc.* Phileas, ut scribit Hieronymus de viris illustribus — *Des.* et consortes caelestium faceret coronarum.

152. (V. 35-36 ; B. 278v-280v) DE S. AGATHA V. *Inc.* Agatha dicitur ab agios — *Inc.* Agatha virgo ingenua et nobilis genere — *Des.* et patriae indicat liberationem.

153. (V. 36-36v ; B. 280v-281v) DE S. AVITO EP. VIENNENSI = *supra*, **125.**

154. (V. 36v ; B. 281v) DE S. INGENUINO ep. *Inc.* Ingenuinus sanctus, quem Paul[in]us in Gestis Longobardorum — *Des.* Haec frater Bartholomaeus.

155. (V. 36v-37 ; B. 281v-282v) DE S. DOROTHEA. *Inc.* Dorothea virgo passa est apud Caesaream — *Des.* Haec Eusebius VIII° libro ecclesiasticae historiae, cap. XVII°.

156. (V. 37-38 ; B. 282v-284) DE S. MOYSE EP. SARACENORUM. *Inc.* Moyses episcopus Saracenorum, ut ait Socrates in Historia tripartita, cum servus esset — *Des.* ad pristinum statum reversus est.

157. (V. 38-38 ; B. 284-285) DE S. MOYSE AETHIOPE. *Inc.* Moyses alius aethiops, colore niger, servus alicuius curialis erat — *Des.* Haec in Vitis patrum.

158. (V. 38v-39 ; B. 285-285v) DE COYNTA ET APOLLONIA. *Inc.* Coynta et Apollonia passae sunt sub Decio, ut scribit Eusebius — *Des.* ex quo incepi hoc facere.

159. (V. 39-39v ; B. 285v-286v) DE S. AUSBERTO *(id est* ANSBERTO EP. ROTOMAGENSI) *Inc.* Ausbertus fuit filius Siminii illustrissimi viri — *Des.* in quo eius redundantia fundaretur.

160. (V. 39v-40 ; B. 206v-287v) DE S. SCOLASTICA V. = *BHL.* 7514. — *Praemissus est in B prologus, qui inc.* Scolastica dicitur a scola.

161. (V. 40 ; B. 287v) DE S. SOTHERI. *Inc.* Sotheris virginis passio — *Des.* martyrium consummavit.

162. (V. 40 ; B. 287v) DE S. SEVERINO AB. <AGAUNENSI> *Inc.* Severinus abbas fuit et Christi confessor gloriosus — *Des.* lumine totus circumfusus est locus.

163. (V. 40-44 ; B. 287v-294v) DE S. EUFRASIA. *Inc.* Eufrasia filia fuit Antigoni senatoris — *Des.* et persequitur nos.

164. (V. 44-45 ; B. 294v-296) DE S. EULALIA V. *Inc. prol.* Eulalia dicitur ab eu — *Inc.* Eulalia virgo, Barchinone civis, genere nobilis — *Des.* et honorifice sepelierunt.

165. (V. 45 ; B. 396) DE S. AGABO PROPHETA. *Inc.* Agabus propheta in Novo Testamento floruit — *Des.* alligatus spiritu vado in Hierusalem.

166. (V. 45-46 ; B. 296-298v) DE S. STEPHANO GRANDIMONTENSIS ORDINIS FUNDATORE. *Inc.* Stephanus Grandimontensis ordinis fundator anno Domini MLXXXI, filius fuit Stephani — *Des.* et in fluvium spargemus.

167. (V. 46-47 ; B. 298v-300) DE S. FUSCA. *Inc. prol.* Fusca dicitur a fusco — *Inc.* Fusca nata paganissimis parentibus in Ravenna — *Des.* et dignissime sepelierunt illud.

168. (V. 47 ; B. 300-300v) DE S. VALENTINO EP. *Inc. prol.* Valentinus dicitur quasi Valens — *Inc.* Valentinus Interamnensis episcopus, cum multos convertisset — *Des.* Haec frater Bartholomaeus.

169. (V. 47-47v ; B. 300v-301). DE S. VALENTINO PRESB. *Inc.* Valentinus reverendus presbyter et insignis Romae — *Des.* in Augiam ([in A.] Mangiam V, B) monasterium sunt translata (1).

170. (V. 47-48 ; B. 301-302) DE S. FAUSTINO ET IOVITA. *Inc.* Faustinum et Iovitam ex nobili genere ortos — *Des.* decollati sunt XV kal. martii.

171. (V. 48 ; B. 302) DE SS. MAXIMO ET CLAUDIO FRATRIBUS. *Inc.* Maximus et Claudius fratres et uxor Claudii Praepedigna — *Des.* iuxta civitatem sepelierunt.

172. (V. 48-49 ; B. 302-303v) DE S. CRATONO. *Inc.* Craton civis Atheniensis, orator utriusque linguae — *Des.* ut scribit Ado.

173. (V. 49-49v ; B. 303v-304v) DE S. IULIANA. *Inc.* Iulianam puellam Affricani filiam — *Des.* eorum corpora devorata sunt.

174. (V. 49v-50 ; B. 304v-305) DE S. POLLICRONIO EP. *Inc.* Pollicronius episcopus erat in civitate Babyloniae — *Des.* iuxta civitatem Cordulam X kal. maii.

175. (V. 50 ; B. 305-305v) DE S. SYMEONE EP. *Inc.* Symeon episcopus Hierosolymitanus XII kal. martii crucifixus est. De quo Eusebius — *Des.* ut centum viginti annorum senex crucis supplicium pertulisset.

176. (V. 50 ; B. 305v) DE S. [A]GABINO PRESB. *Inc.* Gabinus

(1) Cf. SIGEBERTI GEMBLACENSIS chronica ad an. 828 (*MG.*, Scr. t. VI, p. 338), quem locum ipse Petrus affert.

presbyter, Romanus genere, frater Gai — *Des.* etc. ut habes Susannae.

177. (V. 50-50^{v} ; B. 305^{v}-306^{v}) De passione multorum martyrum. *Inc.* Apud Tyrum, quae civitas maxima est Fenicis — *Des.* ut scribit Ado.

178. (V. 50^{v} ; B. 306^{v}) De LXXIX martyribus. Martyres lxx apud Siciliam... ix kal. martii.

179. (V. 50^{v}-53^{v} ; B. 306^{v}-311) De cathedra S. Petri. *Inc.* Cathedra Petri triplex est — *Des.* et statim sunt a langoribus resoluti.

180. (V. 53^{v} ; B. 311^{v}) De S. Sireno monacho. *Inc.* Sirenus monachus apud Sirmium passus est — *Des.* capite caesus est.

181. (V. 53^{v}-54^{v} ; B. 311^{v}-313) De S. Polycarpo conf. *Inc.* Polycarpus presbyter et confessor cum beato Sebastiano plurimos ad fidem Christi convertit — *Des.* etc. ut Sebastiani.

182. (V. 54^{v}-55^{v} ; B. 313-315) De S. Gerardo m. <ep. Chanadensi> *Inc.* Gerardus martyr Venetis parentibus ortus — *Des.* miraculorum exhibitione coruscat clarius.

183. (V. 55^{v}-56^{v} ; B. *deest*) De S. Desiderio ep. Viennensi. *Inc.* Desiderius episcopus tam specie corporis — *Des.* in praesenti sanitatem efficiet.

184. (V. 56^{v}-57 ; B. 315-316) De S. Vedasto. *Inc.* Vedastus, sicut scribit Alchvinus — *Des.* Haec Alcuinus.

185. (V. 57-57^{v} ; B. 316-316^{v}) De S. Amando *Inc.* Amandus nascitur anno Iustiniani vii^{o}, ut dixit Sigibertus — *Des.* in pace quievit.

186. (V. 57^{v}-60^{v} ; B. 317-322) De Gallo ab. *Inc.* Gallus abbas a parentibus secundum Deum religiosis — *Des.* sed hic recolitur in kalendariis.

187. (V. 60^{v}-65^{v} ; B. 322-330^{v}) De S. Mathia apostolo. *Inc. prol.* Matthias hebraice, latine dicitur donatus — *Inc.* Matthias apostolus in locum Iudae proditoris substitutus — *Des.* de auro sive de argento.

188. (V. 65^{v} ; B. 330^{v}) De S. Victorino et sociis eius. *Inc.* Victorinus, Victor, Nicoforus — *Des.* Claudianus et Dioscorus flammis incensi.

189. (V. 65^{v} ; B. 331) De S. Nestore ep. *Inc.* Nestor episcopus in civitate Pergen Pamphiliae — *Des.* reddidit spiritum.

190. (V. 65^{v} ; B. 331) De S. Aristione. *Inc.* Aristionis natale celebratur — *Des.* in legenda sancti Barnabae.

191. (V. 65^{v}-66 ; B. 331-331^{v}) De S. Onesimo. *Inc.* Onesimi natalis est — *Des.* corpus eius delatum est.

192. (V. 66 ; B. 331^{v}) De S. Leandro. *Inc.* Leander episcopus fuit in Hispania — *Des.* ut scribit Ado.

193. (V. 66 ; B. 331^v-332) De S. Iuliano *Inc.* Iulianus in Alexandria passus est III kal. martii. Nam, ut scribit Eusebius —*Des.* una cum latronibus pertulit crucem.

194. (V. 66-67 ; B. 332-333) De S. Albino martyre *(immo episcopo Andegavensi)*. *Inc.* Albinus martyr floruit tempore sancti Aegidii abbatis... Hic Veneticae regionis... indigena — *Des.* kalendis martii migravit ad Dominum.

195. (V. 67 ; B. 333) De S. Emiterio et Celidonio. *Inc.* Emiterius et Celidonius, ut scribit Aurelius Clemens in libro Coronatorum — *Des.* Passi sunt autem V nonas martii.

196. (V. 67-67^v ; B. 333-333^v) De S. Marino et Asterio (V *hic* : Astorio). *Inc.* Marinus miles et Asterius senator, ut scribitur in ecclesiastica historia — *Des.* ipse martyr accepit.

197. (V. 67^v ; B. 333^v-334) De S. A[u]sterio. *Inc.* Asterius vir Romanae urbis patricius, nobilitate, facultatibus — *Des.* cum auctoribus suis daemonibus dissoluta est.

198. (V. 67^v-68^v ; B. 334-336) De S. Lucio papa. *Inc.* Lucius papa, natione Romanus, ex patre Porphyrio — *Des.* iuxta nomen magnorum qui sunt in terra.

199. (V. 68^v-77 ; B. 336-350^v) De S. Thoma de Aquino. *Inc. prol.* Thomas interpretatur abyssus — *Inc.* Thomas beatissimus de Aquino ex nobilibus parentibus, Landulfo scilicet comite de Aquino et Theodora — *Des.* gratias agens Deo et sancto Thomae.

200. (V. 77-77^v ; B. 350^v-351^v) De S. Perpetua et Felicitate. *Inc.* Perpetua et Felicitas fuerunt valde insignes sanctae — *Des.* ad laudem domini nostri Iesu Christi.

201. (V. 77^v-78^v ; B. 352-352^v) De SS. Philemone et Apollon<i>o. *Inc.* Philemon et Apollonius diaconi in civitatem Antino[n]um passi sunt — *Des.* iuxta sepulcrum Asclae.

202. (V. 78^v ; B. 352^v-353) De S. Gregorio Nysseno. *Inc.* Gregorius Nyssenus fuit frater beati Basilii — *Des.* et scribere dicitur.

203. (V. 78^v ; B. 353-353^v) De SS. Quirione et Candido. *Inc.* Qu<i>rion et Candidus praecipui erant inter XL milites qui passi sunt... apud Sebasten — *Des.* ideo tunc eorum passio celebratur.

204. (V. 78^v-89^v ; B. 353^v-372) De S. Gregorio papa. *Inc. prol.* Gregorius in nostra lingua sonat vigilans — *Inc.* Gregorius arte philosophus — *Des.* paulatim effulxisset.

205. (V. 89^v-90 ; B. 372-373) De S. Paulo ep. *Inc.* Paulus Leonensis episcopus beato viro Eldrico a pueritia traditus — *Des.* cuius festum recolitur IV° maii.

206. (V. 90^v-91^v ; B. 373-375) De S. Longino. *Inc. prol.* Longinus dicitur quasi longanimis — *Inc.* Vir *(immo* Fuit) quidam miles

centurio, nomine Longinus — *Des.* permansit cum praedicatoribus fidei.

207. (V. 91^{v}-93 ; B. 375-377^{v}) De S. Affrodisio. *Inc.* Affrodisius ortu et genere Aegyptius, officio dignitatis consularis — *Des.* ad cuius sepulcrum omnis generis languores curantur.

208. (V. 93-99 ; B. 377^{v}-388) De S. Benedicto ab. *Inc. prol.* Benedictus dicitur vel quia multa benedixit — *Inc.* Fuit igitur vir vitae venerabilis — *Des.* in eadem, quam acceperat, permansit.

209. (V. 99 ; B. 388) De S. Pontio. *Inc.* Pontius diaconus beati Cypriani episcopi — *Des.* ut dicitur in kalendario.

210. (V. 99-99^{v} ; B. 388-388^{v}) De S. Athallo *(id e.* Attala ab. Bobiensi). *Inc.* Athalus beato Columbano de hac vita migrante successit — *Des.* vi idus martii.

211. (V. 99^{v} ; B. 388^{v}) <De S. Matrona>. *Inc.* Matrona apud Thessalonicam civitatem ancilla Plausillae — *Des.* Haec in martyrologio Adonis.

212. (V. 99^{v}-100^{v}) ; B. 388^{v}-390^{v}) De S. Patricio. *Inc.* Patricius, ut ait Sigibertus, a Caelestino papa missus est — *Des.* ad Dominum sunt conversi.

213. (V. 100^{v}-101 ; B. 390^{v}-391^{v}) De S. Gertrude v. *Inc.* Gertrudis virgo Nivigellensis (Ving- B) obiit anno Constantis imperatoris xxi°, ut dicit Sigibertus — *Des.* debeat esse festum sanctae Gertrudis.

214. (V. 101-101^{v} ; B. 391^{v}-392) De S. Alexandro ep. *Inc.* Alexander episcopus de Capadocia civitate sua veniens — *Des.* Haec Eusebius libro vi ecclesiasticae historiae.

215. (V. 101^{v} ; B. 392) De quodam S. Iohanne (Penariensi). *Inc.* Iohannes magnae sanctitatis vir de Syria oriundus — *Des.* ubi praestantur beneficia Dei.

216. (V. 101^{v} ; B. 392-392^{v}) De S. Calocero et sociis eius. *Inc.* Calocerus et Faustinus et Iovita sub Adriano imperatore — *Des.* iii kal. aprilis.

217. (V. 101^{v}-103^{v} ; B. 392^{v}-396^{v}) De S. <C>odberto. *Inc.* Cudbertus (Codbertus V), ut dicit Beda — *Des.* iuxta praefatorum episcoporum corpora.

218. (V. 104 ; B. 396^{v}) De S. Foca. *Inc.* Focas martyr apud Antiochiam — *Des.* Hoc Ado.

219. (V. 104 ; B. 396^{v}) De XLVII martyribus. *Inc.* XLVII martyres Romae baptizati a beato Petro — *Des.* consummati sunt ii° idus.

220. (V. 104 ; B. 396^{v}) De S. Victoriano. *Inc.* Victorianum Adrunentinae civitatis civem — *Des.* Hoc Victor Affricanus.

221. (V. 104 ; B. 396^{v}-397) De duobus germanis. *Inc.* Germani

duo Aquisregiensis civitatis apud Tabadessem civitatem, sibi securi de Domino, in invicem iuraverunt — *Des.* Hoc Victor (Victoria V) Affricanus.

222. (V. 104 ; B. 397) De S. Pigmenio presb. *Inc.* Pigmenius presbyter Iulianum apostatam. — *Des.* Haec in martyrologio Adonis.

223. (V. 104-117^{v} ; B. 397-421^{v}) De annuntiatione dominica. *Inc.* Annuntiatio dominica facta est, ut dicit Comestor — *Des.* et post concupiscentias suas abiret.

224. (V. 117^{v}-118 ; B. 421^{v}-422^{v}) De S. Vulframno (Aulfrano V). *Inc.* Vulframnus (Awlfranus V) Senonensis episcopus ex territorio Vastinensi fuit — *Des.* sepultusque est iuxta sanctum Wandregisilum.

225. (V. 118-118^{v} ; B. 422^{v}-423) De S. Murite (= Muritta). *Inc.* Murite diaconi libertatem (liberante V) ceteris liberiorem, dum media urbe caederetur, tacere non debeo. Fuit Elpideferus nomine nimium crudelis — *Des.* Haec Victor Affricanus.

226. (V. 118^{v} ; B. 423-423^{v}) De duodecim infantuli<s> *Inc.* Duodecim infantuli de itinere revocantur — *Des.* Haec Victor Affricanus.

227. (V. 118^{v}-119 ; B. 423^{v}-424) De puero Liberato *Inc.* Puer annorum circiter XVII Liberatus cum uxore et Cresconius — *Des.* Haec Victor Affricanus.

228. (V. 119-120 ; B. 424-425^{v}) De S. Serapione. *Inc.* Serapionem vidimus in regione Arsenoite — *Des.* Huius obitus celebratur XII kal. aprilis.

229. (V. 120 ; B. 425^{v}) De S. Irenaeo. *Inc.* Irenaeus Sirmiensis episcopus passus est — *Des.* in flumen praecipitatus est.

230. (V. 120-122^{v} ; B. 425^{v}-430) De S. Iohanne anachorita. *Inc.* Iohannes anachorita, ut ait Sigibertus, anno primo Theodosii senioris — *Des.* Hoc in Vitis patrum.

231. (V. 122^{v} ; B. 430-430^{v}) De S. Guntra<n>no rege. *Inc.* Guntrannus rex Francorum anno II° Mauritii imperatoris vidit visionem — *Des.* Haec Paulus.

232. (V. 112 ; B. 430^{v}) De S. Prisco et sociis eius. *Inc.* Priscus, Malchus et Alexander apud Caesaream — *Des.* bestiis tradidit devorandos.

233. (V. 122^{v} ; B. 430^{v}) De S. Eustasio. *Inc.* Eustasius fuit discipulus sancti Columbani — *Des.* IV kal. aprilis.

234. (V. 122^{v}-123 ; B. 430-431) De S. Armogasto. *Inc.* Armogastes, Archiminus (Archimus B) et Sathirus apud Africam — *Des.* Haec Victor.

235. (V. 123 ; B. 431) De S. Quirino tribuno *Inc.* Quirinus

tribunus passus est Romae sub Traiano — *Des.* via Appia sepelierunt.

236. (V. 123 ; B. 431-431^v) DE S. BALBINA FILIA QUIRINI. *Inc.* Balbina fuit filia Quirini — *Des.* via Appia II kal. aprilis.

237. (V. 123 ; B. 431^v) DE S. THEODORA. *Inc.* Theodora soror illustrissimi martyris Hermetis — *Des.* non longe ab urbe Roma.

238. (V. 123-124 ; B. 431^v-433) DE S. VALARICO. *Inc.* Valaricus de Alvernia ortus, puer pascebat oves — *Des.* illud vitium non iteraret.

239. (V. 124-124^v ; B. 433-433^v) DE S. THEODOSIA V. *Inc.* Theodosia virgo passa apud Caesaream Palaestinae — *Des.* unde me fraudare volebatis.

240. (V. 124^v ; B. 433^v) DE S. CASTULO. *Inc.* Castulus christianus zetarius palatii — *Des.* migravit ad Christum.

241. (V. 124^v-125 ; B. 433^v-434^v) DE S. AGAPA ET CYONIA. *Inc.* Agapes, Cyonie et Yrenes, mortuo sancto Grisogono — *Des.* et cum sororibus suis positum est.

242. (V. 125-131 ; B. 434^v-445) DE S. AMBROSIO. *Inc. prol.* Ambrosius dicitur ab ambra — *Inc.* Ambrosius Romanus, ut scripsit Paulinus ad Augustinum, filius fuit Ambrosii — *Des.* et pridie nonas iunii imperator obiit.

243. (V. 131 ; B. 445-445^v) DE S. ARMOGASTE. *Inc.* Armogastis martyr, cum diu ac saepius — *Des.* Haec Victor Affricanus. — *Cf. supra*, **234.**

244. (V. 131-131^v ; B. 445^v) DE S. SATURO. *Inc.* Saturus, cum lucidissimum esset membrum ecclesiae — *Des.* Haec Victor Affricanus. — *Cf. supra*, **234.**

245. (V. 131^v ; *om.* B) DE S. ARCHIMINO. *Inc.* Archiminus praedictorum socius — *Des.* Haec Ado. — *Cf. supra*, **234.**

246. (V. 131^v ; B. 445^v-446) DE S. PERPETUO EP. (TURONENSI) *Inc.* Perpetuus episcopus admirandae sanctitatis — *Des.* translatione sancti Martini.

247. (V. 131^v ; B. 446) DE S. PROCORO. *Inc.* Procorus diaconus — *Des.* ut dicit Hieronymus.

248. (V. 131^v ; B. 448) DE S. YSIDORO. *Inc.* Ysidorus Yspalensis episcopus tempore Heraclii — *Des.* ut scribit frater Vincentius.

249. (V. 131^v-134^v ; B. 446-451) DE S. MARIA AEGYPTIACA. *Inc.* Mariae Aegyptiacae festum celebratur IV nonas aprilis — *Des.* laudabilem ducens vitam centum annis.

250. (V. 134^v ; B. 451-452) DE S. IUSTO PAPA. *Inc.* Iustus papa primus, natione Romanus — *Des.* in capsa argentea posuerunt.

251. (V. 134^v-135 ; B. 452) DE S. EGYSIPPO. *Inc.* Egisyppus vir

sanctissimus, vicinus apostolorum temporibus — *Des.* et in libidine conversari.

252. (V. 135 ; B. 452-452^{v}) De multis martyribus. *Inc.* Martyrum plurimorum apud Persidem natalis est x kal. maii — *Des.* et sacris virginibus plurimis.

253. (V. 135 ; B. 452^{v}) De S. Apollonio m. *Inc.* Apollonius Romae urbis senator — *Des.* in martyrologio Adonis.

254. (V. 135-136 ; B. 452^{v}-454^{v}) De S. Leone papa. *Inc.* Leo papa decimus (*immo* nonus) natione Alemannus (Ele-V) de Lothoringia — *Des.* multisque aliis miraculis fulsit.

255. (V. 136-136^{v} ; B. 454^{v}-455) De S. Eustorgio. *Inc.* Eustorgius, qui bonus cultor — *Des.* in ecclesia Sancti Eustorgii, quae est nunc Fratrum Praedicatorum.

256. (V. 136^{v}-138^{v} ; B. 455-458^{v}) De S. Zeno<ne> ep. Veronensi. *Inc. prol.* Zeno dicitur quasi vivens — *Inc.* Zeno episcopus Veronensis, doctor egregius — *Des.* Quos tractatus et epistola<rum> expositiones pulcro et subtili stilo editos ego vidi in duobus voluminibus apud Sanctum Zenonem de Verona (1).

257. (V. 138^{v}-139 ; B. 458^{v}-459^{v}) De S. Hermin<i>gildo. *Inc.* Herminigildus anno Tiberii imperatoris sexto — *Des.* Haec Gregorius.

258. (V. 139 ; B. 459^{v}-460) De S. Pionio. *Inc.* Pionius, ut dicit Eusebius — *Des.* veritatis amore detentus.

259. (V. 139-139^{v} ; *om.* B) De S. Proculo. *Inc.* Proculus cum sociis suis a Syriae partibus Romam — *Des.* dimisit hominem illum sanum.

260. (V. 139^{v} ; B. 460-460^{v}) De S. Maro, Eutito et Vitorino. *Inc.* Maro, Eutices et Victorinus post martyrium Nerei et Archilei — *Des.* et ei ecclesiam fabricavit.

261. (V. 139^{v} ; B. 460^{v}) De S. Mapallico. *Inc.* Mapallicus (Mappa- V) apud Affricam passus est — *Des.* Passus est autem kal. maii.

262. (B. 460^{v} ; *om.* V) <De S. Apollonio> = *supra*, **253.**

263. (V. 139^{v}-141 ; B. 460^{v}-463) De S. Eleutero. *Inc.* Eleuterii pater, cum primum fuisset senator — *Des.* Acta sunt haec iv kal. maii.

264. (V. 141 ; B. 463) De S. Timuntino (*immo* Timone). *Inc.* Timon unus ([T. u.] Timontinus V) de septem primis diaconibus — *Des.* et combustus est a gentibus.

265. (V. 141 ; B. 463) De S. Victore papa. *Inc.* Victor primus papa, natione Affer — *Des.* sepultus est in Vaticano.

(1) Ultima pars est ipsa narratio *BHL.* 9012.

266. (V. 141 ; B. 463) DE S. SULPICIO (Sulpucio *cod.)* ET SOCIO. *Inc.* Sulpucius et Servilianus praedicatione et miraculis — *Des.* miliario II ab Urbe.

267. (V. 141 ; B. 463-463v) DE S. MARCELINO EP. *Inc.* Marcellinus primus Ebrudinensis civitatis episcopus — *Des.* Haec in martyrologio Adonis.

268. (V. 141-142 ; B. 463v-464v) DE S. SYMEONE ARCHIEP. *Inc.* Symeon archiepiscopus Seleuciae et Thesifontis — *Des.* Hoc Socrates.

269. (V. 142 ; B. 464v) DE S. EPIPODIO. *Inc.* Epipodius Lugduno Galliae — *Des.* capitis abscissione complevit.

270. (V. 142-144v ; B. 464v-469v) DE S. GEORGIO M. *Inc. prol.* Georgius dicitur a geos — *Inc.* Georgius vir illustris de Capadocia — *Des.* qui est hoc animati civitatem obtinuerunt.

271. (V. 144v-146 ; B. 469v-472) DE S. REGULO EP. (SILVANECTENSI). *Inc.* Regulus cum beato Dionysio et Clemente — *Des.* quam ipse in eorum honore consecraverat.

272. (V. 146 ; B. 472) DE S. PHILIPPO CRETENSI. *Inc.* Philippus Cretensis, id est urbis Gortinae — *Des.* Obiit III idus aprilis.

273. (V. 146-146v ; B. 472) DE S. IULIO PAPA. *Inc.* Iulius natione Romanus — *Des.* et sepultus est via Aurelia.

274. (V. 146v ; B. 472) DE S. ANICETO. *Inc.* Anicetus papa syrus (syrius V) — *Des.* in cimiterio Calixti.

275. (V. 146v ; B. 472-472v) XVIII MARTYRES. XVIII martyres... interempti sunt.

276. (V. 146v ; B. 472v) DE S. GAIO PAPA. *Inc.* Gaius papa Dalmacinus — *Des.* in cimiterio Calixti sepelitur.

277. (V. 146v ; B. 472v-473) DE S. AGAPITO. *Inc.* Agapitus Romanus sedit — *Des.* ubi sepultus est.

278. (V. 146v ; B. 473) DE S. FELICE PRESB. *Inc.* Felix presbyter, Fortunatus et Achileus diaconi — *Des.* consummati sunt IX kal. maii.

279. (V. 146v-147 ; B. 473) DE S. ALEXANDRO M. *Inc.* Alexander apud Lugdunum Galliae — *Des.* et antiquo opere constructa est.

280. (V. 147-149v ; B. 473-477v) DE S. HELBERTO *(immo* ADALBERTO EP. PRAGENSI). *Inc.* Adhelbertus archiepiscopus Partenopolis — *Des.* martyrii meruit invenire coronam.

281. (V. 149v-150 ; B. 478) DE PRAECONIIS B. MARCI. *Inc.* Marci beatissimi evangelistae praeconia in quattuor consistunt — *Des.* spiritum exhalavit.

282. (V. 150-154 ; B. 478-486) DE S. MARCHO. *Inc.* Marcus evangelista leviticus fuit — *Des.* sacras eius reliquias possidere. Haec ille.

283. (V. 154-154^{v} ; B. 486-486^{v}) DE S. LEONE EP. (M. IN SAMO INSULA) *Inc.* Leo in Graecia editus — *Des.* manum sanam recepit.

284. (V. 154^{v}-155 ; B. 486^{v}-487) DE S. MARCELINO PAPA. *Inc.* Marcellinus Romanus natione — *Des.* nisi quem episcoporum designaret cyrographus.

285. (V. 155 ; B. 487-487^{v}) DE S. ANTIMIO EP. *Inc.* Antimius episcopus et martyr apud Nicomediam passus — *Des.* ut scribitur ecclesiasticae historiae libro VII°.

286. (V. 155-155^{v} ; B. 487^{v}-488^{v}) DE S. VITALE M. *Inc. prol.* Vitalis quasi vivens talis — *Inc.* Vitalis miles fuit pater sanctorum Gervasii et Protasii — *Des.* migravit ad Dominum.

287. (V. 155^{v}-156^{v} ; B. 488^{v}-490) DE S. THEODORA V. (M. CUM DIDYMO). *Inc.* Theodora virgo Alexandrina vel Anthiocena — *Des.* Haec Ambrosius.

288. (V. 156^{v}-165) DE S. PETRO MARTYRE. *Inc.* Petrus novus martyr de ordine Praedicatorum, Veronensis origine — *Des.* vidit puerum... perfecte sanatum, ut mihi retulit (1).

289. (V. 165) DE S. ANACLETO PAPA. *Inc.* Anacletus papa secundus post beatum Petrum — *Des.* et sic fuissent idem.

290. (V. 165) DE S. ANASTASIO PAPA. *Inc.* Anastasius papa fuit — *Des.* qui sedit annos tres, dies decem.

291. (V. 165) DE SS. AGABIO ET SECUNDINO. *Inc.* Agabius et Secundinus episcopi passi sunt — *Des* Haec Ado.

292. (V. 165-166^{v}) DE S. TORPE. *Inc.* Torpes passus est sub Nerone — *Des.* Erat enim litteris magnifice eruditus.

293. (V. 166^{v}-167^{v}) DE S. EUTROPIO (EP. SANCTONENSI) *Inc.* Eutropius beati Dionysii — *Des.* martyrium consummasse.

294. (V. 167^{v}) DE S. MARI<A>NO ET IACOBO. *Inc.* Marinus et Iacobus passi sunt sub Decio — *Des.* gladio consummati sunt.

295. (V. 167^{v}-168) DE ALIO MARI<A>NO (MON. AUTISIODORENSI) *Inc.* Fuit et alius Marinus sanctus monachus tempore sancti Allodii — *Des.* in ecclesia Sancti Germani sepultus est.

296. (V. 168-169^{v}) DE S. PHILIPPO APOST. *Inc. prol.* Philippus interpretatur os lampadis — *Inc.* Philippus apostolus quomodo Christum primo secutus est — *Des.* quae in nomine Andreae intelligitur.

297. (V. 169^{v}-173) DE S. IACOBO FRATRE DOMINI *Inc. prol.* Iacobus dicitur supplantator — *Inc.* Iacobus Alphaei filius — *Des.* ut ait Miletus in cronicis.

298. (V. 173-174) DE S. SIGISMUNDO. *Inc.* Sigismundi fuit filius [De] Gundebaudi — *Des.* per eum indulta curatio.

(1) Ex hac Vita locum protulit BERARDELLUS, t. c., p. 139-40.

299. (V. 174) De S. Amatore. *Inc.* Amator Antisiodorensis episcopus — *Des.* langor omnis ab eo discessit.

300. (V. 174-174^{v}) <De SS. Florentio et Vindemiali ep.> *Inc.* Florentius et Vindemialis translati sunt Tarvisium. Cum enim apud Carthaginem — *Des.* ubi signis et miraculis floruerunt.

301. (V. 174^{v}-179^{v}) De S. Athanasio. *Inc. prol.* Athanasius dicitur ab athanatos — *Inc.* Athanasius, ut Rufinus scribit x^{o} libro ecclesiasticae historiae — *Des.* in illum nil ausus est triste committere.

302. (V. 179^{v}-180^{v}) De S. Alexandro papa. *Inc.* Alexander papa quintus a sancto Petro — *Des.* v nonas maii.

303. (V. 180^{v}-186^{v}) De inventione crucis. *Inc.* Inventio sanctae crucis primo facta est, ut scribit Martinus — *Des.* terminum mortis.

304. (V. 186^{v}-187) De S. Liberali. *Inc.* Liberalis de civitate Altini natus — *Des.* sanati recedunt.

305. (V. 187) De multiplici Christi coronatione. *Inc.* Coronatus semper depingitur Christus — *Des.* Circa illum corona fratrum.

306. (V. 187-190) De festo coronae Domini. *Inc.* Coronae Domini festum non solebat fieri — *Des.* pristinam sanitatem.

307. (V. 190-191^{v}) De S. Quiriaco. *Inc.* Quiriacus graece, dominicus latine sonat. Cum beata Helena Hierusalem advenisset — *Des.* coruscat miraculis in terra marique, praestante Domino Iesu Christo.

308. (V. 191^{v}-194^{v}) De S. Herina v. *Inc.* Herina virgo passa est sub Sapore rege Persarum iv nonas maii. Licinius namque imperator et uxor eius Licinia, ab urbe Magedon, habebant filiam unicam, nomine Peneloppe — *Des.* Haec enim in mirabili devotione est apud Graecos ; unde et multitudo feminarum suarum eius nomine recensetur.

309. (V. 194^{v}-195^{v}) De S. Floriano (m. Laureacensi) *Inc.* Florianus tempore Diocletiani — *Des.* fidelibus pax donata est meritis sancti Floriani martyris.

310. (V. 195^{v}) De S. Antonia. *Inc.* Antonia Nicomediae passa est — *Des.* flammis exusta est.

311. (V. 195^{v}) De S. Gotaldo *(id e.* Godehardo ep.) *Inc.* Gotaldus in Altensi monasterio nutritus — *Des.* Haec frater Bartholomaeus.

312. (V. 195^{v}-196^{v}) De S. Andoeno *(immo* Audoeno ep.) *Inc.* Andoenus quodam oppido Suesionis, nomine Sanctiaco, ortus — *Des.* decoratum est virginitate.

313. (V. 196^{v}) De S. Andeolo. *Inc.* Andeolus subdiaconus requiescit in Galliis – *Des.* ut scribit Ado.

314. (V. 196^{v}-200) De S. Domitiano *(immo* de S. Iohanne evang.) *Inc.* Domitianus filius Vespasiani... secundus post Neronem christianos persequitur — *Des.* Haec Procorus.

315. (V. 200-200^{v}) De S. Lucio. *Inc.* Lucius Cirenensis *(cod.* Ciner-) apud Cyrenem est a sanctis apostolis primus episcopus ordinatus — *Des.* certissime adimplet.

316. (V. 200^{v}-**V**$^{IX.18}$. 201) <De S. Domitilla> *Inc.* Flavia Domitilla, de qua infra, Nerei et Archilei — *Des.* xii kal. maii.

317. (V. 201-201^{v}) De S. Iuvenale. *Inc.* Iuvenalis passus est v nonas maii — *Des.* et Domino cooperante sanantur.

318. (V. 201^{v}) <Coniunctio corporum SS. Stephani et Laurentii> *Inc.* Nonis maii, ut dicit frater Bartholomaeus Tridentinus, facta est coniunctio corporum — *Des.* etc. ut tibi supra.

319. (V. 201^{v}-206) De victoria S. Michaelis. *Inc.* Victoria sancti Michaelis viii idus maii celebratur — *Des.* sicut in ultimum terminum (1).

320. (V. 206-207) De S. Victore milite. *Inc.* Victor miles, Maurus genere, a primaeva aetate christianus — *Des.* non negaret eam christiano viro.

321. (V. 207) De S. Metro<ne>. *Inc.* Metron Veronae celebris — *Des.* et corporis instantem absolutionem designans.

322. (V. 207-207^{v}) De S. Gregorio Nazianzeno. *Inc.* Gregorius Nazianzenus, ut scribit Ruffinus — *Des.* ut dicit Hieronymus.

323. (V. 207^{v}-208) De S. Gordiano. *Inc.* Gordianus vicarius erat Iuliani apostatae — *Des.* miliario fere uno.

324. (V. 208-210) De S. Cataldo. *Inc. prol.* Cataldus dicitur a chata — *Inc.* Cataldus vir sanctissimus, pontifex Dei electus — *Des.* per multos fratres, qui ibi aderant, praedicari.

325. (V. 210) De S. Primo et sociis eius. *Inc.* Primus, Marcus, Iason et Celianus Terieste passi sunt — *Des.* et hi quatuor pariter sepeliuntur.

326. (V. 210-210^{v}) De S. Nereo et Achiles fratrum. *Inc.* Nereus et Achiles fratres fuerunt baptizati a beato Petro — *Des.* infodiens sepelivit.

327. (V. 210^{v}-211) De S. Pancratio. *Inc.* Pancratius nobilissimus iuvenis — *Des.* fiat pro arduis iuramentum.

328. (V. 211-214^{v}) Festivitas omnium sanctorum. *Inc.* Omnium sanctorum festum hodie instituit papa Bonifacius quartus — *Des.* in neomeniis suis impudice saltarent.

329. (V. 214^{v}-219) De S. Servatio. *Inc. prol.* Servatius dicitur

(1) Locum quendam edidit Valentinelli, t. c., p. 298.

vel a servando — *Inc.* Servatius fuit propinquus Domini Salvatoris — *Des.* sacrilego negavit ingressum.

330. (V. 219) De S. Evodio. *Inc.* Evodius apud Antiochiam, ut scribit beatus Ignatius — *Des.* sepultus est II nonas maii.

331. (V. 219-219^{v}) De S. Hilario. *Inc.* Hilarius magnus doctor et praeclarissimus vir, Arelatensis episcopus — *Des.* III nonas maii.

332. (V. 219^{v}) De festivitate S. Andreae apost. *Inc.* Festivitas sancti Andreae — *Des.* vinctos amicitia.

333. (V. 219^{v}) De S. Hermeno *(immo* Herma) *Inc.* Hermens, cuius apostolus Paulus meminit — *Des.* die dominico pascha celebraretur.

334. (V. 219^{v}) De S. Mametro *(immo* Mamerto) ep. *Inc.* Mamertus episcopus confessor apud Viennam — *Des.* ut habes Rogationum.

335. (V. 219^{v}-220) De S. Maiolo archidiacono *(immo* ab. Cluniacensi) *Inc.* Maioli Matisconensis archidiaconi — *Des.* adusti liberantur.

336. (V. 220-221) De S. Pontio. *Inc.* Pontii pater Marcus senator urbis Romae fuit — *Des.* causa persecutionis declinavit.

337. (V. 221-222) De S. Pachomio monacho. *Inc.* Pachomius monachus, ut dicit Gennadius — *Des.* cum fiducia redii.

338. (V. 222-222^{v}) De S. Victore. *Inc.* Victor miles a Cilicia temporibus Antonini — *Des.* Multa igitur miracula videntes crediderunt.

339. (V. 222^{v}) De S. Torquato *Inc.* Torquatus, Tysefons, Secundus, I<n>daletius — *Des.* maturi[bu]s fructibus onustatur.

340. (V. 222^{v}-224) De S. Isidoro. *Inc.* Isidorus in civitate Alexandria oriundus — *Des.* saepius potati salvantur.

341. (V. 224-225) De S. Felice et Fortunato. *Inc.* Felix et Fortunatus fratres — *Des.* sunt eorum precibus liberati.

342. (V. 225) De S. Peregrino. *Inc.* Peregrinus martyr et civis Romanus ac presbyter — *Des.* in capsa argentea posuerunt.

343. (V. 225-225^{v}) De S. Potentiana v. *Inc.* Potentiana vel Pudentiana virgo fuit illustrissimi generis — *Des.* XII kal. augusti.

344. (V. 225^{v}-229) De S. Iohanne m. *Inc.* Iohannes martyr passus est sub Maximiano imperatore IV kal. iunii anno Domini CCLXXXXIV. Diocletianus siquidem imperator et cultor praecipuus idolorum — *Des.* sepelierunt in opportuno loco ad laudem et gloriam Domini Iesu Christi. Post haec urbem CPolim (1)...

345. (V. 229-229^{v}) De S. Basilla v. *Inc.* Basilla virgo ex regali genere — *Des.* gladio transverberata est.

(1) Sequitur narratio *BHL.* 4334.

346. (V. 229v-235v) DE CONSTANTINO MAGNO. *Inc.* Constantinus Magnus fuit filius Constantii — *Des.* invitatum se dicebat.

347. (V.235v-236v) DE S. MUCIO (*id e.* PATERMUTHIO).*Inc.* Mutius pater, ut retulit Copres in Vitis patrum, primo gentilis fuit, latronum maximus — *Des.* ait Copres.

348. (V. 236v) DE S. MAXIMA V. Maxima virgo in pago Foroiuliensi, viculo (*cod.*illico) qui vocatur Calidiacus,multis clara virtutibus, quievit in pace VII kal. iunii.

349. (V. 236v) DE S. TORPES M. *Inc.* Torpes martyr in Tuscia passus est — *Des.* tunc celebrius agitur.

350. (V. 236v) DE S. DIOSCORO. *Inc.* Dioscorus lector apud Aegyptum passus est — *Des.* ut scribit Martinus in cronicis.

351. (V. 236v) DE S. CALOCERO ET PARTHENIO [*cod.* -MIO]. *Inc.* Calocerus et Parthenius [*cod.* -mius] Romae passi sunt — *Des.* iuxta viam Apiam posita.

352. (V. 236v-237v) DE S. BAUDELIO SUBDIAC. *Inc.* Baudelius subdiaconus et martyr Domini gloriosus — *Des.* fuit restitutus.

353. (V. 237v-238) DE S. HOSPITIO. *Inc.* Hospicius vir Dei, qui apud Niceam erat inclusus — *Des.* Haec Paulus.

354. (V. 238) TRANSLATIO S. SYRI EP. *Inc.* Translatio sancti Syri episcopi civitatis Papiae — *Des.* restauravit.

355. (V. 238) DE S. AUSTREGISILO ARCHIEP. *Inc.* Austregisilus Bituricensis archiepiscopus floruit in Galiis — *Des.* de quo XVI kal. februarii.

356. (V. 238-238v) DE S. IULLIA. *Inc.* Iullia ex civitate Cartagine, cum dicta urbs capta esset — *Des.* qui ad eius solemnitatem vera fide celebrandam conveniunt.

357. (V. 239) DE S. DESIDERIO EP. *Inc.* Desiderius episcopus Lingonensis tempore Honorii — *Des.* honorifice servatur.

358. (V. 239-241) DE S. THEOPOMPO. *Inc.* Theopompus fuit episcopus Nichomediae — *Des.* et ad perpetuam misit.

359. (V. 241-250) DE TRANSLATIONE B. DOMINICI PATRIS NOSTRI. *Inc.* Translatio beati Dominici patris nostri facta est anno Domini MCCXXXIII° — *Des.* ieiunabat in pane et aqua.

360. (V. 250-250v) DE S. SERVULO. *Inc.* Servulus adolescens in civitate Tergestina — *Des.* sepelierunt eum cum aromatibus diligentissime.

361. (V. 250v-251) DE S. DONACIANO (*cod. hic* DOMIC-) ET ROGATIANO. *Inc.* Donacianus et Rogatianus fratres — *Des.* in eorum Passione non determinatur.

362. (V. 251) DE S. QUADRATO APOSTOLORUM DISCIPULO (*cod.* -LUS). *Inc.* Quadratus apostolorum discipulus, ut ait Hieronymus — *Des.* celeberrimus fuit.

363. (V. 251-251^{v}) De S. Urbano papa — *Inc.* Urbanus papa, civis Romanus — *Des.* et aliorum corpora martyrum.

364. (V. 251^{v}-252^{v}) De S. Zenobio. *Inc.* Zenobius civis Florentinus, carnis et mentis nobilitate ingenuus — *Des.* celerem sanitatem.

365. (V. 252^{v}-253) De S. Dionysio ep. *Inc.* Dionysius Mediolanensis episcopus a Constantio — *Des.* cum digno honore condivit.

366. (V. 253) De S. Iulio. *Inc.* Iulius apud Moesiam civitate Dorostorensi passus est — *Des.* gladio caedente percepit.

367. (V. 253-254^{v}) De S. Augustino. *Inc.* Augustinum beatus Gregorius papa admonitus divino instinctu misit in Angliam — *Des.* co<l>lecto grandi etc. b.

368. (V. 254^{v}-255^{v}) De S. Beda presb. *Inc.* Beda, ut ipsemet scribit in fine Historiae Anglorum — *Des.* Bedae venerabilis ossa.

369. (255^{v}-256) De S. <G>ermano. *Inc.* Germanus Parisiensis territorii Augustudunensis indigena fuit — *Des.* migravit ad Dominum.

370. (V. 256-256^{v}) De S. Iohanne papa. *Inc.* Iohannes papa natione Tuscus — *Des.* ut dicitur in pontificali.

371. (V. 256^{v}-257) De S. Carauno. *Inc.* Caraunus Romano territorio oriundus — *Des.* caput eius obtruncaverunt v kal. iunii.

372. (V. 257-259^{v}) De S. Gullielmo. *Inc.* Gullielmus dux Equitaniae et Provinciae, patre Theodorico consule — *Des.* gratias referentes.

373. (V. 259^{v}-260) De S. Maximino ep. *Inc.* Maximinus episcopus Treverensis tempore Constantii — *Des.* et in caritate receptus est.

374. (V. 260) De S. Cono<ne>. *Inc.* Cono de civitate Iconio — *Des.* spiritum emiserunt.

375. (V. 260) De S. Sisinio. *Inc.* Sisinius et Alexander graeci genere — *Des.* in martyrologio Adonis.

376.(V. 260) De Felice papa — *Inc.* Felix papa,natione Romanus — *Des.* Ad[d]o ut supra.

377. (V. 260^{v}) <De S. Petronilla> *Inc.* Petronilla, cuius vitam sanctus Marcellus scripsit — *Des.* Auree Petronille dilectissimae filiae.

378. (V. 260^{v}-261) <De S. Cantio et sociis mm.> *Inc.* Cancii, Canciani et Cancianillae beatus Ambrosius Vitam scribit — *Des.* sed in martyrologio.

379. (V. 261) De S. Pamphilo presb. *Inc.* Pamphilus presbyter admirandae sanctitatis — *Des.* Haec Hieronymus.

380. (V. 261) <De S. Nicomede m.> *Inc.* Nicomedis festum bis in anno celebratur — *Des.* ut ibi habes.

381. (V. 261-262) De S. Marcelino presb. *Inc.* Marcelinus presbyter et Petrus exorcista passi sunt Romae — iv nonas iunii.

382. (V. 262^{v}) De S. Fo[n]tino ep. *Inc.* Fo[n]tinus Lugdunensis episcopus, cum aetate maior — *Des.* etc. ut statim.

383. (V. 262^{v}-263^{v}) De S. Blandina. *Inc.* Blandina cum xliv martyribus tempore Marci[i] Aurelii — *Des.* in martyrologio Adonis.

384. (V. 263^{v}-264^{v}) De S. Nicolao peregrino. *Inc.* Nicolaus Peregrinus, adolescens graecus — *Des.* Obiit autem mxciv, indictione ii^{a}.

385. (V. 264^{v}-265) De S. Pergentino et Laurenti<n>o fratrum. *Inc.* Pergentinus et Laure<n>tinus fratres Arecii, quae est civitas — *Des.* statim curatur.

386. (V. 265-266) De translatione corpus *(immo* de tr. S. Antonii Viennam) *Inc.* Corpus beati Antonii abbatis postea hoc modo Constantinopoli[m] Vienam translatum est. Comes Guillelmus — *Des.* inferre praesumpserunt.

387. (V. 266-267^{v}) <Translatio S. Antonii CPolim> *Inc.* Inventio corporis beati Antonii et translatio ad Constantinopolim constricta fuit a Theophilo Constantinopolitano episcopo et a beato Hieronymo in latinum translata. Constantius imperator non habens filium — *Des.* ad custodiendum tumulum eius permanserunt.

388. (V. 267^{v}-268) De S. Quirino ep. *Inc.* Quirinus episcopus passus est apud Ylliricum, civitate Scissia — *Des.* locaverunt, ubi praestantur.

389. (V. 268-268^{v}) De S. Bonifacio (m. Tarsi) *Inc.* Bonifacius passus est sub Diocletiano — *Des.* sepulta apud sanctum Bonifacium martyrem.

390. (V. 268^{v}-269) De S. Bonifacio archiep. *Inc.* Bonifacius alius, archiepiscopus Maguntinus — *Des.* et multa familia.

391. (V. 269) De S. Philippo uno [*cod.* unus] ex septem diaconibus. *Inc.* Philippus fuit unus ex septem diaconibus — *Des.* temporibus suis.

392. (V. 269) Viginti martyres. *Inc.* Viginti martyres apud Tharsim Ciliciae — *Des.* Ecce quomodo te viginti martyres vestierunt.

393. (V. 269-270) De S. Vincentio ep. *Inc.* Vincentius episcopus civitatis Mevaniae cum fratre suo — *Des.* multa beneficia Dei.

394. (V. 270-270^{v}) De S. Nabore et Felice. *Inc.* Nabor et Felix milites notissimi — *Des.* usque hodie.

395. (V. 270^{v}-271) De translatione S. Servatii. *Inc.* Translatio sancti Servatii facta est — *Des.* vita ista privatus est.

396. (V. 271-272) De S. Medardo. *Inc.* Medardus natus Tardo patre de genere forti Francorum — *Des.* Haec miracula scripsit metrice Fortunatus.

397. (V. 272-272^{v}) De S Primo et Feliciano. *Inc.* Primus et Felicianus religiosi viri — *Des.* consequi misericordiam Dei.

398. (V. 272^{v}-273) De S. Getullio. *Inc.* Getullius in omni lege divina doctissimus erat — *Des.* in loco et oppido supradicto.

399. (V. 273-277^{v}) De S. Barnaba apost. *Inc. prol.* Barnabas primo dictus est Ioseph — *Inc.* Barnabas unus de lxxii discipulis fuit. — *Des.* igni traditur.

400. (V. 277^{v}-278) De S. Maximino ep. *Inc.* Maximinus Aquensis episcopus fuit unus de lxxii discipulis — *Des.* Obiit autem vii^{o} idus iunii.

401. (V. 278-278^{v}) De S Basilide *(cod.*-do) *Inc.* Basilides erat in civitate orientali in officio Platonis praefecti— *Des.*usque hodie.

402. (V. 278^{v}-279^{v}) De S. Anthonio de ordine Fratrum Minorum.*Inc.*Antonius de ordine Fratrum Minorum in Yspania, civitate Ulisbona, oriundus — *Des.* experientia edoctus efficitur.

403. (V. 279^{v}-280) De S. Basilide *(cod.*-do) *Inc.* Basilidis, Cyrini,Naboris et Nazarii aliorumque fit mentio in martyrologio Usuardi — *Des.* priori anno tradiderant.

404. (V. 280-281) De S. Peregrino ep. *Inc.* Peregrinus episcopus passus est idibus iunii. Tempore Gregorii papae — *Des.* ad nichilum devenerunt.

405. (V. 283) De S. Felicula. *Inc.* Felicula, ut scribit beatus Marcellus, fuit virgo — *Des.* meritis martyris eius.

406. (V. 281-281^{v}) De S. Ruffino. *Inc.* Ruffinus et Valerius passi sunt sub Diocletiano — *Des.* larga manu porrexerunt.

407. (V. 281^{v}-282) De S. Brandano. *Inc.* Brandano vir nomine Barintus retulit — *Des.* Haec frater Bartholomaeus Tridentinus.

408. (V. 282-282) <De dedicatione primae ecclesiae> *Inc.* xvii kal. iulii agunt Arabes christiani festum dedicationis primae ecclesiae quae fuit in mundo fabricata, ut refert sanctus Basilius Caesariensis episcopus in haec verba — *Des.* in honorem virginis gloriosae.

409. (V. 283-284^{v}) De. S. Marciale *Inc.* Marcialis sanctissimus consanguineus fuit Stephani protomartyris. Hic cum patre suo Marcello — *Des.* per praedictas ecclesias distribuens.

410. (V. 284^{v}-286) De S. Vito. *Inc.* Vitus in provincia Lyciae habebat patrem Hylam — *Des.* ad Saxones sit translata.

411. (V. 286-286^{v}) De S. Cyric[i]o et Iulite. *Inc.* Cyrici et Iulete matris eius, ut historia Georgii — *Des.* Passi sunt circa annos Domini [m.] cc. lxxx.

412. (V. 286v-287) DE S. NICANDRO ET MARCIANO. *Inc.* Nicander et Marcianus, cum respuissent infulas mundi — *Des.* XIV kal. iulii.

413. (V. 287-288v) DE S. ELISABETH. *Inc.* Helysabeth de Sconaugia (-angia *cod.*), sicut scribit Sigibertus — *Des.* fieri, fiat.

414. (V. 288v) DE S. YMERIO (EP. AMERINO) *Inc.* Ymerius episcopus civitatis Emiliae — *Des.* devote veneratur.

415. (V. 288v-290v) DE S. GERVASIO ET PROTHASIO. *Inc.* Gervasii et Prothasii passionem refert beatus Ambrosius — *Des.* VI kal. iulii.

416. (V. 290v-291v) DE S. HERESINO (*immo* HERASMO) EP. *Inc.* Heresimus episcopus Antiochenus fuit, ubi Diocletiani decretum processerat — *Des.* visa est caelorum alta penetrare.

417. (V. 291v) DE S. NOVATO. *Inc.* Novatus fuit illustrissimi generis Prudentis — *Des.* gloriam percepturus.

418. (V. 291v-292) DE S. EUSEBIO. *Inc.* Eusebius Pamphili sive Caesariensis ponitur hoc loco in martyrologio Adonis — *Des.* in martyrologiis omnibus.

419. (V. 292) DE S. DEMETRIA V. *Inc.* Demetria virgo Romae celebratur — *Des.* iuxta palatium Licinianum.

420. (V. 292) DE S. SILVERIO PAPA. *Inc.* Silverius papa Romanus, Campanus natione — *Des.* Hoc fratrer Bartholomaeus.

421. (V. 292-293) DE S. ALBANO (M. VERULAMENSI). *Inc.* Albanus, ut ait Beda — *Des.* Haec Beda.

422. (V. 293-293v) DE S. PAULINO. *Inc.* Paulinus Nolae Campaniae episcopus, ut dicit Gennadius — *Des.* Haec Gregorius.

423. (V. 293v-295v) DE DECEM MILLIUM MARTYRUM. *Inc.* Decem milium martyrum gesta Anastasius — *Des.* nunc te ducente supernum.

424. (V. 295v-297) DE S. IULIANO PUERULO (CULTO ARIMINI) *Inc.* Iulianus puerulus annorum XVII, cum esset persecutio — *Des.* lumen pristinum recuperavit.

425. (V. 297-298) DE S. ELD[R]ITRUDA REGINA. *Inc.* Eld[r]itrudis regina, ut scribit Sigibertus — *Des.* Haec Beda.

426 (V 298-301v) DE S. MARIA DEOGENES (*id e.* OIGNIACENSI.) *Inc.* Maria Deogenes, ut scribit Iacobus de Vitriaco, fuit orta in episcopatu Leodiensi - *Des.* ad aeterni regni delata est palatium.

427. (V. 301v) DE S. FEREOLO MART. *Inc.* Fereolus presbyter (*cod.* precibus) et Feruntianus diaconus passi sunt — *Des.* gladio feriuntur.

428. (V. 301v) DE S. ELYSEO PROPHETA. *Inc.* Helisei prophetae apud Samariam — *Des.* et Ado.

429. (V. 301v-303) DE S. HILDEGARDE (So Hildegardo *cod.*) *Inc.*

Hildegardis virgo in Alemaniae partibus fuit admirabilis tempore Conradi (*cod.* Corandi) imperatoris — *Des.* x kal. iulii.

430. (V. 303-312) DE S. IOHANNE BAPTISTA. *Inc. prol.* Iohannes interpretatur Dei gratia — *Inc.* Iohannis solius nativitatem post Dominum solebat ecclesia celebrare, ut scribit Beda — *Des.* VII kal. iulii.

431. (V. 312-315^{v}) DE B. PROSPERO CONF. *Inc.* Prosper eruditissimus omniumque artium dogmate peritus — *Des.* et curatus est.

432. (V. 315^{v}-319^{v}) IN FESTO SS. IOHANNIS ET PAULI MM. *Inc.* Iohannes fuit praepositus et Paulus primicerius Constantiae — *Des.* Haec Sycardus.

433. (V. 319^{v}-320) IN FESTO S. VIGILII M. (EP. TRIDENTINI) *Inc. prol.* Vigilius dicitur quasi vigil — *Inc.* Vigilius natione Romanus ab infantia se totum – *Des.* se et posteros suos beato Vigilio commiserunt perpetuo.

434. (V. 320^{v}-321^{v}) IN FESTO B. SYMPHOROSAE M. *Inc.* Simphorosa in Italia apud urbem Tiburtinam uxor fuit beati Getuli[n]i — *Des.* et eis constructa sepulcra.

435. (V. 321) IN FESTO B. CRESCENTIS. *Inc.* Crescentis discipuli beati Pauli — *Des.* Haec Ado.

436. (V. 321-322) IN FESTO B. LEONIS <I> PAPAE. *Inc. prol.* Leo, ut dixit Isidorus — *Inc.* Leo primus papa, natione Tuscus — *Des.* clarus miraculis.

437. (V. 322) IN FESTO B. POTAMIANAE V. ET M. *Inc.* Sereni, Potamianae, Marcellae et cathecuminae Herae nomine — *Des.* Haec Ado, Eusebius.

438. (V. 322-322^{v}) IN FESTO B. SERENI M. *Inc.* Serenus adhuc cathecuminus discipulus Origenis – *Des.* Haec VI° libro ecclesiasticae historiae, cap. V^{o} et VI°.

439. (V. 322^{v}-326^{v}) IN FESTO B. PETRI APOST. *Inc. prol.* Petrus tria nomina habuit — *Inc.* Petrus et Andreas ter a Domino sunt vocati, ut principio legendae beati Andreae habes — *Des.* et sanctos denuntia famulantes.

440. (V. 326^{v}-330) DE B. PAULO APOST. *Inc. prol.* Paulus, ut dicit sanctus Thomas de Aquino — *Inc.* Paulus apostolus, qui antea Saulus — *Des.* in alto pelago sunt submersi.

441. (V. 330) S. LUCINAE V. ET M. *Inc.* Lucina Romae a beatis apostolis baptizata — *Des.* honorabiliter sepulta est.

442. (V. 330-330^{v}) S. THEOBALDI CONF. *Inc.* Theobaldus in Gallia temporibus Henrici tertii caesaris — *Des.* longe a brachio dissiluit (*cod.* disilluit).

443. (V. 330^{v}-331) S. KARILEFI M. (*immo* CONF.) *Inc.* Karilefi

ortum et conversationis sanctae initia quaere Aviti a b c — *Des.* terram cruentando madefecit.

444. (V. 331-331^v) In festo bb. mm. Processi et Martiniani. *Inc.* Processi et Martiniani natalis vi nonas iulii celebratur. Qui cum esset magistri — *Des.* et ipse qui iudicat.

445. (V. 331^v-333) In festo B. Gregorii ep. et conf. *Inc.* Gregorius episcopus Neocaesareae Ponti, ut libro vii historiae ecclesiasticae. — *Des.* Fuit alius Gregorius Turonensis, de quo xv kal. decembris.

446. (V. 333) S. Hyrenei m. *Inc.* Irenaeus, ut dicit Hieronymus — *Des.* ut martyrum Plutarchi, Sereni, Heraclidis, Herois.

447. (V. 333-333^v) In festo translationis B. Thomae apost. *Inc.* Translatio sancti Thomae apostoli, qui, ut in eius legenda habetur — *Des.* capta est.

448. (V. 333^v-334^v) S. Lanfranchi ab. et conf. *Inc.* Lanfranchus prior monasterii Biccensis claruit — *Des.* Haec Helinandus.

449. (V. 334^v-335^v) S. Anselmi conf. *Inc.* Anselmus in Normannia Beccensis monasterii prior eximius — *Des.* Fuit alius Anselmus... glosas marginales et interlineales ordinavit.

450. (V. 335^v-338) S. Hugonis ab. et conf. (et multorum cognominum) *Inc.* Hugo abbas Cluniacensis... Augustudunensis indigena fuit — *Des.* ut se interficeret. De quo Iacobi.

451. (V. 338-339) S. Triphonis m. = *supra*, **149**.

452. (V. 339-340) In festo S. Mustiolae. *Inc.* Mustiola passa est v nonas iulii. Tempore enim Aureliani augusti — *Des.* usque ad hodiernum diem.

453. (V. 340-340^v) In festo B. Heliodori conf. *Inc.* Heliodorus sanctus ac venerabilis vir apud Altinum urbem degebat — *Des.* ubi florent orationes eius.

454. (V. 341) De S. Udalrico conf. *Inc.* Udalricus ex nobili Romanorum genere ortus, patre Ubaldo — *Des* in ecclesia Sanctae Afrae sepultus fuit.

455. (V. 341-343) De translatione S. Martini Turonensis ep. *Inc.* Translatio sancti Martini Turonensis episcopi, ut ait Sigibertus — *Des.* sanatus est qui erat aegrotus.

456. (V. 343-343^v) De S. Panteno conf. *Inc.* Pantenus, ut ait Hieronymus — *Des.* et nobilem vitam beato fine conclusit.

457. (V. 343^v) De S. Goar conf. *Inc.* Goar anno Mauritii xvii — *Des.* in senectute bona obiit in pace nonis iulii.

458. (V. 343^v-344^v) De S. Norberto archiep. et conf. *Inc.* Norbertus, ut ait chronographus, fundator fuit — *Des.* obiit viii idus iulii.

459. (V. 344^v-345^v) S. Kiliani (Viliani *rubricator in cod.*) m. *Inc.*

Kilianus (Vil- *rubr.)* Scotorum genere nobilibus parentibus ortus — *Des.* et honestius collocavit.

460. (V. 345^{v}-346) S. Anatholiae v. et m. *Inc.* Anatholia virgo convertit Victoriam virginem — *Des.* Haec Ado.

461. (V. 346) S. Cyrilli ep. et m. *Inc.* Cyrillus episcopus flammis iniectus illaesus evasit — *Des.* Haec Cassiodorus sexto libro tripertitae historiae.

462. (V. 346-346^{v}) S. Serapionis ab. et conf. *Inc.* Serapion, ut scribitur III° libro tripertitae historiae— *Des.* ut scribit Heraclides libro qui dicitur Paradisus.

463. (V. 346^{v}-347) SS. vv. Ruffinae et Secundae mm. *Inc.* Ruffina et Secunda sorores Asterio clarissimo patre genitae — *Des.* Haec in martyrologio Adonis.

464. (V. 347-348) S. Pauli <Novi> m. *Inc.* Paulus veritatis catholicae pugil, ut audivit malignum edictum – *Des.* sanitates multas praestitit languentibus et se invocantibus.

465. (V. 348-349) SS. mm. Septem Fratrum. *Inc.* Septem fratres Ianuarius, Felix, Philippus – *Des.* anno Domini CXL. De his IX kal. decembris, Felicitatis.

466. (V. 349-350^{v}) In festo translationis B. Benedicti ab. *Inc.* Translatio sancti Benedicti abbatis sic facta est, ut ait Ugo : Tempore Constantis — *Des.* visionem revelavit.

467. (V. 350^{v}-351) In festo B. Eulogii conf. *Inc.* Eulogius apud CPolim V nonas iulii cum tribus aliis celebratur — *Des.* vehementer incolumis. Haec ille.

468. (V. 351) In festo B. Procopii m. *Inc.* Procopius martyr passus est in Palaestina – *Des.* VII idus iulii.

469. (V. 351) In festo B. Bricii ep. (Martulae) et conf. *Inc.* Briccius episcopus et confessor in civitate Martulana — *Des.* Haec Ado.

470. (V. 351) In festo S. Zenonis m. sociorumque. *Inc.* Zeno et alia X milia CCIII martyres passi sunt Romae ad guttam iugiter manantem — *Des.* ille disparuit.

471. (V. 351-352^{v}) S. Hermacorae m. *Inc.* Hermagoras dicitur ab erma argolize – *Inc.* Hermachoras fuit beati Marchi evangelistae discipulus — *Des.* inter quas putabat esse horum corpora (1).

472. (V. 352^{v}) Nativitas S. Iasonis (Vasonis *cod.).* Iasonis (Vas- *cod.*) antiqui Christi discipuli natalis apud Cyprum celebratur III id. iulii. De quo Symonis et Thadei.

(1) Ultimam sententiam protulit Berardelli, t. c., p. 138 ; primas autem sententias G. Monticolo, in *Nuovo Archivio Veneto,* t. III (1892), p. 121, annot. 1.

473. (V. 352^{v}) <DE S. SILEA> *Inc.* Sileae apostoli natalis est IV idus iulii — *Des.* dicit glossa.

474. (V. 352^{v}-353) S. HENRICI CONF. *Inc.* Henricus primus imperator, secundus autem rex Romanorum, ut dicit Martinus. — *Des.* anno reg<n>i sui XXIV, vitae vero Domini MXXIV.

475. (V. 353-354) S. POCANIS *(id e.* PHOCAE) EP. ET M. *Inc.* Pocas episcopus civitatis Sinopis apud Pontum passus est sub Traiano — *Des.* habetur primus in Ponto.

476. (V. 354-354^{v}) S. IACOBI PERSARUM EP. ET M. *Inc.* Iacobus cognomento Sapiens, Nisibenae civitatis nobilis Persarum episcopus — *Des.* Haec Gennadius.

477. (V. 354^{v}-355) <DE DIVISIONE APOSTOLORUM> *Inc.* Divisio apostolorum idibus iulii ideo a multis — *Des.* nonis iulii vel VIII idus iulii.

478. (V. 355-355^{v}) S. MARINAE V. *Inc.* Marina virgo fuit unica patris sui — *Des.* eius meritis et intercessione.

479. (V. 355^{v}-356^{v}) S. ALEXII CONF. *Inc.* Alexius anno VIII° Archadii et Honorii vita mirabilis — *Des.* Obiit autem circa annos Domini CCCXCVIII, XIII kal. augusti.

480. (V. 356^{v}) S. HILARINI M. *Inc.* Hilarinus in civitate Ostia tempore Silvani — *Des.* venerabiliter sepelierunt.

481. (V. 356^{v}) S. EUSTACHII EP. ET CONF. *Inc.* Eustachius episcopus apud Antiochiam Syriae sub Constantio — *Des.* ut dicit Ruffinus.

482. (V. 357) S. ARNULPHI M. *Inc.* Arnulfus sancti Remigii in baptismo filius, ut ait Sigebertus — *Des.* annuntiabit laudem tuam.

483. (V. 357-357^{v}) S. FILIASTERIS *(id e.* PHILASTRII) PAPAE ET CONF. *Inc.* Filiaster, credens Deo fide plenissima, exiit de terra sua — *Des.* Migravit autem a saeculo XV kal. augusti.

484. (V. 357^{v}-358^{v}) S. ARSENI AB. *Inc.* Arsenius, ut ait Sigibertus — *Des.* impossibile est hominem non plangere.

485. (V. 358^{v}) SS. IUSTAE ET RUFFINAE MM. *Inc.* Iusta et Ruffina de civitate Yspali — *Des.* Horum passio celebratur XIV kal. augusti.

486. (V. 358^{v}) S. EPH<R>ATAE EP. ET M. *Inc.* Ephrata unus de LXXII discipulis fuit — *Des.* ut scribit Hieronymus.

487. (V. 358^{v}) S. HERASTI EP. ET M. *Inc.* Herastus unus de LXXII discipulis fuit — *Des.* post Hierosolymorum dispersionem, ut Symonis et Iudae c.

488. (V. 358^{v}-359^{v}) S. MARGARITAE V. ET M. *Inc. prol.* Margarita dicitur a quadam gemma — *Inc.* Margarita nata in Antiochia, filia Theodosii gentilium patriarchae — *Des.* Haec in Mariali.

489. (V. 359^{v}) IN FESTO B. GUDDENAE. *Inc.* Guddens beata apud Carthaginem passa est XV kal. augusti — *Des.* gladio caesa est.

490. (V. 359^{v}-360) IN FESTO S. ROFFILI CONF. *Inc. prol.* Roffillus graece centesimus — *Inc.* Roffillus Pupiliensis populi institutor — *Des.* tradiderunt honorificae sepulturae.

491. (V. 360-360^{v}) IN FESTO B. PRAXEDIS V. *Inc.* Praxedis virgo venerabilis cum sorore sua beata Potentiana — *Des.* sicut ipse (Pastor) scribit.

492. (V. 360^{v}-361) IN FESTO B. VICTORIS M. *Inc.* Victor miles sub Maximiano in urbe Massilia passus est — *Des.* emisit spiritum.

493. (V. 361-361^{v}) IN FESTO B. IULIAE M. = *supra,* **356.**

494. (V. 361^{v}-370) S. MARIAE MAGDALENAE. *Inc. prol.* Maria interpretatur mare amarum — *Inc* Maria Magdalene a Magdalo castro cognominata — *Des* haec omnia enarravit.

495 (V. 370) IN FESTO B. IOSEPH. *Inc.* Ioseph, qui vocabatur Barsabas — *Des.* per fidem Domini.

496. (V. 370-371) S. WAND<R>EGISILI CONF. *Inc.* Wand<r>egisilus, qui de Vando Ansegisi maioris domus ex Valciso fratre nepos fuit — *Des.* baptizatus est.

497. (V. 371-373) IN FESTO S. APOLINARIS M. *Inc. prol.* Apolinaris a pollens et ares — *Inc.* Apolinaris fuit discipulus beati Petri apostoli — *Des.* propter timorem paganorum.

498. (V. 373-374) *Inc.* S. CHRISTINAE V. ET M. *Inc. prol.* Christina quasi christiana — *Inc.* Christina virgo passa est sub Diocletiano — *Des.* eamque ibi collocavit.

499. (V. 374) *Inc.* SS. MM. NICETAE *(cod.* HI-) ET AQUILAE. *Inc.* Nicetam *(cod.* Ni-) et Aquilam formosas mulieres meretrices sorores — *Des.* decollatur IX kal. augusti *(ex Passione S. Christophori).*

500. (V. 374-379) S. IACOBI APOST. *Inc. prol.* Iacobus iste apostolus dictus est primo Iacobus Zebedei — *Inc.* Iacobus Zebedei filius, apostolus Christi, fuit ter a Christo vocatus — *Des.* Haec Gaufridus.

501. (V. 379-380) IN FESTO CHRISTOPHORI M. *Inc. prol.* Christophorus dicebatur Reprobus — *Inc.* Christophorus genere Chananeus, vir procerissimae staturae — *Des.* continuo gladio feriretur.

502. (V. 380-380^{v}) IN FESTO S. CUCUFATI M. *Inc.* Cucufatus [cunifatus] cum sancto Felice Scilitana civitate — *Des.* ait Ado.

503. (V. 380^{v}-381) DE S. IACINCTO M. *Inc.* Iacinctus Romae in portu sub consulari Leontio — *Des.* VII kal. augusti.

504. (V. 381-381^{v}) SS. OLIMPII ET MAXIMI MM. *Inc.* Olimpius et Maximus in civitate Cordubia — *Des.* in cimiterio *(cod.* -ria) Pontiani.

505. (V. 371^v) TRANSLATIO S. GERMANI EP. Germani Parisiensis episcopi translatio VIII kal. augusti celebratur, natalis IV kal. iulii.

506. (V. 381^v) IN FESTO S. HERASTI EP. ET M. Herastus, Phylipis a beato Paulo episcopus relictus, ibi martyrio coronatus requievit VII kal. augusti, ait Hieronymus. *Cf. supra*, **487**.

507. (V. 381^v-382^v) SS. SEPTEM DORMIENTIUM. *Inc.* Septem Dormientes apud Ephesum orti sunt — *Des.* Haec Guillelmus.

508. (V. 382^v-383^v) S. HERMOLAI M. *Inc.* Hermolaus vir christianissimus — *Des.* VI kal. augusti Nechomediae.

509. (V. 383^v-385^v) S. MARTHAE V. *Inc. prol.* Martha interpretatur dominans — *Inc.* Martha a Bethania sita in territorio Hierosolymitano — *Des.* beato fine quieverunt.

510. (V. 385^v-386) S. ANNAE. *Inc. prol.* Anna interpretatur gratia — *Inc.* Anna, ut scriptum reperi et habetur in historia XII tribuum Israel — *Des.* Tres igitur viros Anna habuit et tres filias.

511. (V. 386-388) S. LAZARI (*immo* NAZARII ET CELSI MM.) *Inc. prol.* Nazarius dicitur quasi Nazareus — *Inc.* Lazarius genere afer, patre Africano, matre Perpetua — *Des.* et mori lucrum.

512. (V. 388-388^v) S. PANTALEONIS M. *Inc.* Pantaleon puer, filius Eustorgii senatoris — *Des.* ut scribit frater Iacobus de Voragine.

513. (V. 388^v-389) S. PEREGRINI M. = *supra*, **342**.

514. (V. 389-390^v) DE S. SAMSONE EP. ET CONF. *Inc.* Samson Dolensis archiepiscopus, consanguineus beati Maclovii — *Des.* requievit in Domino V kal. augusti.

515. (V. 390^v-392^v) DE S. EUGENIO. *Inc.* Eugenius graece, latine ingenuus — *Des.* Haec Victor.

516. (V. 392^v) SS. SIMPLICII, FAUSTINI ET SORORIS EORUNDEM. *Inc.* Simplicius, Faustinus et soror eorum nomine et opere Beatrix — *Des.* Quod, Deo auxiliante, factum est.

517. (V. 392^v-393) DE S. LUPO CONF. *Inc.* Lupus Trecensis fuit Leucorum familiae primus — *Des.* emisit spiritum ad caelum IV kal. augusti.

518. (V. 393) S. FELICIS PAPAE ET M. *Inc.* Felix papa Romanus passus est sub Constantio - *Des.* apoplexiae passione defunctus est.

519. (V. 393-393^v) SS. MM. MAXIMAE, DONATILLAE ET SECUNDAE. *Inc.* Maxima, Donatilla et Secunda sanctae virgines persecutione Galieni — *Des.* et consummatae sunt III kal. augusti.

520. (V. 393^v-394) SS. MM. OLIMPII ET MAXIMI. *Inc.* Olimpius et Maximus nobilissimi viri christiani — *Des.* in cimiterium Pontiani. — *Cf. supra*, **504**.

521. (V. 394) S. FABII M. *Inc.* Fabius martyr apud Caesaream passus est — *Des.* Haec in martyrologio Adonis.

522. (V. 394-496) S. FANTINI M. *Inc.* Fantinus fuit filius Fancii insignis inter proceres — *Des.* Gregoria, id est vigilantia, nuncupata est. Amen. Amen.

523. (**V** $^{IX.\ 19}$. 1-4 ; **E.** 1-2) DE VINCULA S. PETRI. *Inc.* Vincula sancti Petri hodie honorantur, primo in memoriam — *Des.* scholaris facta legebat.

524. (V. 4-5^v ; E. 2-2^v) SS. MACHABAEORUM. *Inc.* Machabaei interpretantur protegentes — *Inc.* Machabaeorum autem festum facit ecclesia occidentalis — *Des.* et illos tales ipsa perfecit.

525. (V. 5^v-6^v ; E. 2^v) DE S. EUSEBIO. *Inc.* Eusebius natione Sardus et ex lectoribus urbis Romae — *Des.* Haec Ambrosius.

526. (V. 6^v-7 ; E. 2^v-3) DE S. MARIA CONSOLATRICE. *Inc.* Maria cognomine et opere Consolatrix (cognominata Cons. E) fuit in civitate Verona puella nobilibus orta natalibus — *Des.* Quam Deus... introduxit in gloriam felicitatis aeternae.

527. (V. 7 ; E. 3) DE S. BONO PRESB. *Inc.* Bonus presbyter tempore Valeriani et Galieni — *Des.* via Latina kalendis augusti.

528. (V. 7-8 ; E. 3) DE S. STEPHANO PAPA. *Inc.* Stephanus papa, natione Romanus, ex patre Iuliano — *Des.* Qui confestim mitissimus etc. ut Decollationis Iohannis f.

529. (V. 8 ; *om.* E) <DE S. THEODOTA M.> *Inc.* Theodota natione Bithinia, civis Nicena, cum tribus filiis — *Des.* IV nonas augusti.

530. (V. 8-9^v ; E. 3-3^v) DE INVENTIONE CORPORIS S. STEPHANI. *Inc.* Inventio corporis beati Stephani protomartyris facta est eadem die qua passio eius celebratur — *Des.* Quod et fecit.

531. (V. 9^v-10 ; E. 3^v-4) DE S. TERTULLINO. *Inc.* Tertullinus licet adhuc gentilis — *Des.* die nonarum augusti.

532. (V. 10 ; E. 4) <TRANSLATIO S. IUSTI EP. LUGDUNENSIS> *Inc.* Eodem die, ut in martyrologiis scribitur, adventus corporis sancti Iusti de eremo apud Lugdunum — *Des.* sepelivit.

533. (V. 10 ; E. 4) DE S. ARISTARCHO. *Inc.* Aristarchi discipuli beati Pauli apostoli natalis — *Des.* a Christo coronatus quievit.

534. (V. 10 ; E. 4) DE S. ONESIPHORO. *Inc.* Onesiphori discipuli beati Pauli natalis — *Des.* tu melius nosti.

535. (V. 10-16^v ; **B**^{714}. 1-12 ; E. 4-6) DE S. DOMINICO DUCE ET PATRE (dux et pater V) ORDINIS FRATRUM PRAEDICATORUM = *BHL.* 2228.

536. (V. 16^v-17 ; B. 12-12^v ; *om.* E) <DE S. AFRA M. AUGUSTANA> *Inc.* Affra a sancto Narcisso (*cod.* Mar-) conversa — *Des.* decollati sunt.

537. (V. 17 ; B. 12^v-13 ; *om.* E) De S. Cassiano. *Inc.* Cassianus Augustudunensis episcopus est ille de quo frater Vincentius — *Des.* in gloria aeterna.

538. (V. 17-20 ; B. 13-18 ; E. 6-7) De transfiguratione Domini. *Inc.* Transfiguratio Domini in festo sancti Sixti celebratur — *Des.* testes essent.

539. (V. 20-21 ; B. 18-20 ; E. 7-7^v) De S. Sixto papa. *Inc.* Sixtus secundus papa, patre Sephor apud Athenas natus — *Des.* Haec omnia magister Iohannes Veronensis.

540. (V. 21-21^v ; B. 20-20^v ; *om.* E) De S. Iusto et Pastore fratrum. *Inc.* Iustus et Pastor fratres fuerunt, Hispaniae — *Des.* ipsorum auxilio liberatur.

541. (V. 21^v-23 ; B. 20^v-22^v ; E. 7^v-8) De S. Donato. *Inc.* Donatus (fuit duplex, unus *add.* E) clericus in Roma puer in Pastoris titulo — *Des.* Nunc autem martyris Ylariani ossa in civitate Ostia tumulata servantur, ait Ado in suo martyrologio.

Sequitur in V *(fol. 23) hic locus :* De S. Donato : Exaltationis crucis p. et Petri ad vincula. Postea petiit vir Dei ab imperatore redire ad suam civitatem, et fuit in ea multo tempore. Eligens autem locum in possessione ubi draconem occiderat, designavit oratorium sibi ad sepulturam, et ibi positae sunt reliquiae eius VII idus augusti. Reverso autem Dominico Michaele prothosevasto inclito duce Venec(ie) tocius exercitus a Ierosolymis, quando Tyrus capta est a dicto exercitu Venetorum, ipso duce iubente, exierunt de Venec(ia) galeae XIV. Quae cum in Romaniae partes devenissent, in Kiflonia applicuerunt, et cum ibi aliquamdiu morarentur et hinc inde per terram illam discurrerent, invenerunt ecclesiam in qua huius sancti corpus tumulatum erat, et inde ipsum tollentes Venec(iam) detulerunt et in ecclesia Sanctae Mariae plebis Murianensium posuerunt dignissime. Horum legendas plenius habes in ultimo sextrino. *Cf. infra,* **858.**

542. (V. 23-26 ; B. 23-28 ; *om.* E) De S. Osvaldo rege (rex V). *Inc.* Osvaldus rex Bernitiorum, ut scribit Beda — *Des.* sanitatem tribuit desperatis.

543. (V. 26-26^v ; B. 28-28^v ; *om.* E) De S. Mem<mi>o ep. *Inc.* Mem<mi>us Cathala<u>nensis nobili genere Romae ortus — *Des.* gubernavit annis XL.

544. (V. 26^v-28 ; B. 28^v-32 ; *om.* E) De S. Emidio. *Inc.* Emigdius cum suis fratribus XII — *Des.* ecclesiam in honorem sancti Emigdii episcopi et martyris.

545. (V. 28-29 ; B. 32-33^v ; E. 8) De S. Cyriaco diacono. *Inc.* Cyriacus diaconus est ordinatus a beato Marcello papa — *Des.* XVII kal. aprilis.

546. (V. 29 ; B. 33v ; E. 8) D. S. SEVER[I]O EPISCOPO *(immo* PRESBYTERO VIENNENSI) *Inc.* Severi episcopi confessoris natalis VI idus augusti celebratur apud Viennam Galliae urbem — *Des.* mira fidelium veneratione colitur.

547. (V. 29-29v ; B. 33v-34v ; *om.* E) DE S. SECUNDIANO, VERIANO ET MARCELLIANO MM. *Inc.* Secundiani et Veriani et Marcelliani passio facta est tempore Decii — *Des.* v idus augusti.

548. (V. 29v-33v ; B. 34v-41 ; E. 8-9v) DE S. LAURENTIO M. *Inc. prol.*Laurentius dicitur quasi lauream tenens—*Inc.*Laurentius martyr et levita, archidiaconus scilicet — *Des.* pressuram transire (1).

549. (V. 33v-35 ; B. 41-43v ; E. 9v-10) DE S. SUSAN<N>A. *Inc.* Susanna filia Gavinii presbyteri — *Des.* usque in hodiernum diem.

550. (V. 35 ; B. 43v-44 ; E. 10) DE S. TIBURTIO M. *Inc.*Tiburtius passus est III idus augusti — *Des.* frequenter argueretur etc. ut Sebastiani c.

551. (V. 35-36 ; B. 44-45v ; *om.* E) DE S. TAURINO. *Inc.* Taurinus fuit filius <. . . . . .>. Tunc antiquus hostis invidus bonitatis suscitavit quendam praefectum — *Des.* Et ego Adeodatus... Colitur III *(om.* V) idus augusti.

552. (V. 36 ; B. 45v-46 ; E. 10) DE S. EUPLO M. *Inc.* Euplus in Cathanensium civitate sub Diocletiano — *Des.* beneficia largitur invocantibus se.

553. (V. 36-40 ; B. 46-53 ; *om.* E). DE S. CLARA.*Inc.* Clara nobilibus, militaribus et divitibus — *Des.* anno pontificatus sui I° et M°. CC°. LV.

554. (V. 40 ; B. 53 ; E. 10) DE S. HILARIA. *Inc.* Hilaria mater sanctae Afrae — *Des.* puellae sanctae Afrae.

555.(V. 40-41v ; B. 53-55v ; E. 10-10v) DE S. HIPPOLYTO. *Inc. prol.* Hippolytus dicitur quasi valde politus — *Inc.* Hippolytus quomodo conversus est ad fidem, habes supra in Laurentii b c — *Des. (de alio Hippolyto)* ab eo opus exigens (2).

556. (V. 41v-43 ; B. 55v-58 ; E., 10v-11) DE S. CASSIANO. *Inc.* Cassianus dicitur a cassia — *Inc.* Sanctus Cassianus fuit spectabilis genere — *Des.* Theodosio et Valentiniano regnantibus.

557. (V. 43-45 ; B. 58-61v ; *om.* E) DE SANCTO RADEGUNDO *(immo* SANCTA RADEGUNDE) *Inc.* Radegundis Turingorum nobilissima — *Des.* et illa sospes domum rediit.

558. (V. 45 ; B. 61v-62v ; E. 11-11v) DE S. EUSEBIO PRESB. *Inc. prol.* Eusebius dicitur ab eu – *Inc.* Eusebius presbyter passus est tempore Constantii imperatoris — *Des.* Haec scripsit Orosius.

(1) Ultima pars est ipsa narratio de miraculis *BHL.* 4784. — (2) Pars quaedam huius legendae ex codice B in *Actis SS.* edita est. Cf. *BHL.* 3969.

559. (V. 45-47 ; B. 62^{v}-65 ; E. 11^{v}-12) De S. Firmo et Rustico. *Inc.* Firmus et Rusticus cives Bergumates — *Des.* eorum meritis se commendantes.

560. (V. 47 ; B. 65-66 ; E. 12) De S. Hormisda papa. *Inc.* Hormisda natus patre Iusto — *Des.* Haec Theodoricus in Tripertita.

561. (V. 47-48 ; B. 66-67 ; E. 12-12^{v}) Vigilia de assumptione perpetuae Virginis. *Inc.* Vigiliam habet et octavas assumptio Dominae Nostrae — *Des.* Haec in Mariali.

562. (V. 48-54 ; B. 67-77^{v} ; E. 12^{v}-14^{v}) De assumptione beatissimae Virginis Mariae. *Inc.* Assumptio beatissimae virginis Mariae secundum Epifanium — *Des.* ad ecclesiam de Rochemador venit, cicatrices protulit et omnibus rem innotuit.

563. (V. 54-54^{v} ; B. 77^{v}-78 ; *om.* E) De S. Marsicio *(immo* Tarsicio). *Inc.* Tarsicius (Mars-V) acolytus portabat sacramenta — *Des.* xviii kal. sept.

564. (V. 54^{v}-55^{v} ; B. 78-80 ; E. 14^{v}-15) De S. Arnulfo (ep. Mettensi) *Inc.* Arnulfus, ut ait Petrus Damianus, pater Pippini fuit— *Des.* Haec Sigibertus.

565. (V. 55^{v} ; B. 80 ; *om.* E) De S. Ursacio milite. *Inc.* Ursacius primum miles fuit, genere Persa — *Des.*ubi haec omnia ponit.

566. (V. 55^{v} ; B. 80-80^{v} ; E. 15) De S. Serena. *Inc.* Serena uxor quondam Diocletiani — *Des.* sororem suam interfecit, ut Cyriaci c.

567. (V. 55^{v}-56 ; B. 80^{v} ; E. 15) De S. Liberato ab. *Inc.* Liberatus abbas, Bonifatius diaconus — *Des.* Haec in martyrologio Adonis.

568. (V. 56 ; B. 80^{v}-81^{v} ; E. 15) De S. Mammeno puero. *Inc.* Mammes puer vii annorum erat. — *Des.* xvi kal. septembris.

569. (V. 56-56^{v} ; B. 81^{v}-82 ; E. 15-15^{v}) De S. Agap<i>to puero. *Inc.* Agapitus puer sanctus a Porfirio homine Dei eruditus — *Des.* nutu divino ibi invento.

570. (V. 56^{v}-59 ; B. 82-87 ; E. 15^{v}-16^{v}) De S. Helena. *Inc.* Helena, ut legitur in quadam historia Britonum — *Des.* quod dicunt fuisse eius.

571. (V. 59 ; B. 87 ; E. 16^{v}) De S. Donato presb. (erem. in monte Lura) *Inc.* Donatus presbyter ex urbe Aurelianensi in Galliis — *Des.* sepultus ab eodem patre in loco suo.

572. (V. 59-60 ; B. 87^{v}-88^{v} ; E. 16^{v}) De S. Magno m. = *BHL.* 5154.

573. (V. 60 ; B. 88^{v}-89 ; E. 16^{v}) De S. Iulio senatore. *Inc.* Iulius senator, audita praedicatione sanctorum martyrum Eusebii, Vincentii — *Des.* xiv kal. septembris.

574. (V. 60-64 ; B. 89-89^{v} et 100-106 ; E. 16^{v}-18) De S. Ludovico puero *(immo* ep. Tolosano) *Inc.* Ludovicus puer annorum

XII — *Des.* Multis aliis miraculis clarificavit Dominus sanctum suum (1).

575. (V. 64-73 ; B. 106-122^{v} ; E. 18-21^{v}) DE S. BERNARDO AB. *Inc.* Bernardus dicitur a ber — *Inc.* Bernardus Burgundiae partibus Fontanis oppido — *Des.* et in Claravalle septingentae fere animae Domino serviebant.

576. (V. 73-73^{v} ; B. 122-123^{v} ; E. 21^{v}-22) DE S. PHILIBERTO.*Inc.* Philibertus cum esset bonae indolis — *Des.* XIII kal. sept.

577. (V. 73^{v}-74 ; B. 123^{v} ; E. 22) DE S. ANASTASIO. *Inc.* Anastasius vel Athalus, ut sancti Agapiti b, cum esset cornicularius — *Des.* XII kal. sept.

578. (V. 74 ; B. 124 ; E. 22) DE S. TIMOTHEO ET APPOLLINARI[O] *Inc.* Thymotheus et Appolinaris apud Remensium urbem — *Des.* mala morte vitam finivit.

579. (V. 74 ; B. 124 ; E. 22) DE S. ANTONI<N>O. *Inc.* Antoninus Romae cum esset carnifex — *Des.* ut scribit Ado.

580. (V. 74-75 ; B. 124-126 ; E. 22-22^{v}) DE S. CATEO *(immo* ZACHEO) EP. *Inc.* Zacheus (Cacheus V, Matheus B) episcopus quartus a beato Iacobo Hierosolymorum ecclesiam clarissime rexit. Nam, ut ait Eusebius — *Des.* Clemens Itinerarii libro II° (3° E).

581. (V. 75 ; B. 126 ; E. 22^{v}) DE S. THOMA *(immo* THEONA) EP. *Inc.* Theonas beatus apud Alexandriam venerabilis fuit — *Des.* XII kal. aprilis.

582. (V. 75-75^{v} ; B. 126-126^{v} ; E. 22^{v}) DE S. THIMOTHEO (M. ROMAE). *Inc. prol.* Timotheus quasi timorem tenens — *Inc.* Timotheus vir christianus et religiosus ab Antiochia veniens Romam — *Des. (de alio Timotheo)* IX kal. februarii.

583. (V. 75^{v} ; B. 126^{v}-127 ; E. 22^{v}-23) DE S. SYMPHORIANO M. *Inc. prol.* Symphorianus a symphonia dicitur — *Inc.* Symphorianus Augustudunensi urbe ortus — *Des.*de sacris reliquiis reperitur.

584. (V. 75^{v}-76 ; B. 127-127^{v} ; E. 23) DE S. TIMOTHEO (EP. ALEXANDRINO). *Inc.* Fuit et alius Timotheus et Protherius (Partherius V) pugiles fidei — *Des.* liberatus evasit.

585. (V. 76 ; B. 127^{v} ; E. 23) DE S. SAMUELE PROPHETA. *Inc.* Samuelis prophetae sacratissima ossa — *Des.* Hieronymus libro contra Vigilantium.

586. (V. 76 ; B. 127^{v}-128 ; E. 23) DE S. PORFIRIO. *Inc.* Porfirius vir Dei sanctum martyrem Agapitum enutrivit — *Des.* XV kal. septembris.

587. (V. 76-76^{v} ; B. 128-128^{v} ; E. 23) DE OCTAVA ASSUMPTIONIS.

(1) Cf. *BHL.*, p. 751, n° 4. Nuper magnam partem edita est a Ios. PRESUTTI in *Archivo franciscano historico*, t. I (1908), p. 282-90.

Inc. Octava assumptionis virginis gloriosae ab Ecclesia debite celebratur — *Des.* quia nihil purgabile habuit.

588. (V. 76^{v}-77^{v} ; B. 128^{v}-130^{v} ; E. 23-23^{v}) De S. Gregorio, Theodoro et Leone = *BHL.* 3675.

589. (V. 77^{v}-80^{v} ; B. 130^{v}-135 ; E. 23^{v}-24) De ortu S. Bartholomaei apost. *Inc.* Bartholomaei ortum sic legi. Quidam Iudaeus, nobilis omnia bona sua expendens — *Des.* quam inducit Dionysius ibi (1).

590. (V. 80^{v}-81^{v} ; B. 135-137^{v} ; E. 24^{v}-25) De S. Ludovico (IX) re<ge>. *Inc.* Ludovicus quintus rex Francorum illustris patrem christianissimum habuit Ludovicum quartum regem Franciae — *Des.* coruscant prodigia.

591. (V. 81^{v}-82 ; B. 137^{v}-139 ; E. 25-25^{v}) De S. Severo = *BHL.* 7671.

592. (V. 82-83 ; B. 139-140 ; E. 25^{v}) De S. Genesio m. (de utroque Genesio, mimo et notario). *Inc.* Genesius martyr in Urbe mimithemelae artis magister fuit — *Des.* baptizatus accepit.

593. (V. 83-83^{v} ; B. 140-141 ; *om.* E) De S. Eusebio, Peregrino et Potentiano mm. *Inc.* Eusebius, Vincentius, Peregrinus et Potentianus passi sunt — *Des.* viii kal. septembris.

594. (V. 83^{v} ; B. 141-141^{v} ; E. 25^{v}) De sancta Massa martyre. — *Inc.* Massa sancta vel candida passa dicitur — *Des.* candida propter meritum.

595. (V. 83^{v} ; B. 141^{v} ; E. 25^{v}) De S. Secundo m. *Inc.* Secundus martyr apud Victimilium castrum — *Des.* ut scribit Ado.

596. (V. 83^{v}-84 ; B. 141^{v}-142 ; E. 25^{v}) De S. Anastasio m. *Inc.* Anastasius Aquilegiensis artis fuloniae — *Des.* in Salonitano territorio collocavit.

597. (V. 84 ; B. 142-142^{v} ; E. 25^{v}-26) De S. Alexandro m. (Bergomensi). *Inc.* Alexander miles fuit Maximiani caesaris et a legione Thebaeorum fidem recepit — *Des.* vii (viii V) kal. septembris.

598. (V. 84-84^{v} ; B. 142^{v}-143 ; E. 26) De S. Iuliano m. (Brivatensi). *Inc.* Iulianus in Alvernia natus — *Des.* post modicum exspiravit.

599. (V. 84^{v} ; B. 143-143^{v} ; E. 26) De S. Zeferino papa. *Inc.* Zeferini papae natalis celebratur — *Des.* revocatus est.

600. (V. 84^{v}-85 ; B. 143^{v}-144 ; E. 26) De S. Ruffo m. *Inc.* Ruffus patriciae dignitatis apud Capuam passus est — *Des.* martyrio coronatur.

601. (V. 85 ; B. 144 ; E. 26) De S. Gregorio *(immo* Georgio)

(1) Praefixus est in E prologus, qui inc. *Bartholomaeus interpretatur filius suspendentis...*

DIAC. *Inc.* Georgius diaconus, Aurelius, Felix, Natalia — *Des.* assequi martyrium.

602. (V. 85-92ᵛ ; B. 144-158 ; E. 26-29) DE S. AUGUSTINO. *Inc. prol.* Augustinus hoc nomen sortitus est propter tria — *Inc.* Augustinus ex provincia Affricana, civitate Tagastensi, patre Patricio gentili — *Des.* nihil tale tentatum est.

603. (V. 92ᵛ-93 ; B. 158-159 ; E. 29) DE S. HERME[N]TO M. *Inc.* Hermetem (Hermentem V) martyrem illustrissimum virum, cum esset praefectus urbis — *Des.* benevolentiam pauperibus exhibuit.

604. (V. 93 ; B. 159-159ᵛ ; *om.* E) DE ALEXANDRO EP. *Inc.* Alexander episcopus CPtanus, gloriosus senex — *Des.* neque aliud, quod Dei vindictam indicaret, audiret.

605. (V. 93ᵛ-97ᵛ ; B. 159ᵛ-169 ; E. 29-31) IN DECOLLATIONE S. IOHANNIS BAPTISTAE. *Inc. prol.* Decollatio beati Iohannis Baptistae facta est circa pascha — *Inc.* Hodiernum festum quadrupliciter appellatur — *Des.* pro vobis debeam orare.

606. (V. 97ᵛ-98 ; B. 169-169ᵛ ; *om.* E) DE S. SABINA M. *Inc.* Sabina illustrissima martyr Romae in Aventino — *Des.* fidei suae magistrum.

607. (V. 98-99 ; B. 169ᵛ-171ᵛ ; E. 31) DE S. FELICE PRESB. (M. ROMAE) *Inc.* Felix presbyter et alius frater eius Felix similiter presbyter — *Des.* mirabiliter liberatus.

608. (V. 99-99ᵛ ; B. 171ᵛ-172ᵛ ; *om.* E) DE SANCTO SAVINIANO, SAVINE ET SAVIANI FRATRUM. *Inc.* Savinianus et Savina Savini fuerunt filii — *Des.* sororis historia plenius agnoscatur.

609. (V. 99ᵛ-100 ; B. 172ᵛ-173 ; *om.* E) DE S. SILVINA *(immo* SABINA V. TRECENSI) *Inc.* Savina soror eius eum cottidie graviter flebat — *Des.* recepit integram sanitatem.

610. (V. 100 ; B. 173 ; E. 31) <DE S. ARISTIDE> *Inc.* Aristides beatus apud Athenas — *Des.* cum quo tunc ipsa sanctitas migravit.

611. (V. 100-100ᵛ ; B. 173-173ᵛ ; *om.* E) DE S. PAULINO EP. *Inc.* Paulinus (Paulus B) Treverensis sanctus episcopus et confessor — *Des.* II kal. septembris.

612. (V. 100ᵛ-101 ; B. 173ᵛ-174 ; *om.* E) DE S. VINARDO *(immo* NIVARDO) EP. *Inc.* Nivardus (Vinardus V) Remensis archiepiscopus et Reolus successor eius, Bercharius quoque martyr — *Des.* cunctis morbo obsessis salubre.

613. (V. 101 ; B. 174-174ᵛ ; *om.* E) DE S. LUPO EP. (SENONICO). *Inc.* Lupus apud Aurelianum ex genere regali ortus *(cf.* BHL. *5084)* — *Des.* IV kal. sept.

614. (V. 101-102 ; B. 174ᵛ-176 ; *om.* E) DE S. AGILLO. *Inc.* Agilus (Agillus V) a sancto Audoeno monasterio Resbacensi praefectus — *Des.* dolor omnis fugatus est.

615. (V. 102-102^v ; B. 176-176^v ; *om.* E) De S. Medrico ab. *Inc.* Medericus abbas Aeduae civitatis pago ortus — *Des.* iv kal. septembris.

616. (V. 102^v-103^v ; B. 176^v-178^v ; *om.* E) De S. Terentiano ep. *Inc.* Terentianus episcopus passus est tempore Adriani imperatoris — *Des.* Deus multa miracula operatur.

617. (V. 103^v-104 ; B. 178^v-179^v ; E. 31-31^v) De S. Aegidio. *Inc.* Aegidius anno Anastaxii secundi imperatoris primo — *Des.* Claruit circa annos Domini dcc.

618. (V. 104-104^v ; B. 179^v-180 ; E. 31^v) De S. Firmino ep. *Inc.* Firminus Ambianensium episcopus kalendis septembris migravit ad Dominum — *Des.* quam construxerat.

619. (V. 104^v ; B. 180 ; *om.* E) De S. Prisco. *Inc.* Priscus fuit unus de illis antiquis Christi discipulis — *Des.* ut scribit Ado.

620. (V. 104^v ; B. 180-180^v ; *om.* E) De S. An<n>a prophetissa. *Inc.* Anna prophetissa, filia Fanuel, de tribu Asser — *Des.*quae etiam necessaria est.

621. (V. 104 ; B 180^v ; E. 31^v) De S. Iusto ep. *Inc.* Iustus Lugdunensis episcopus, mirae sanctitatis vir — *Des.* Hoc in martyrologio Adonis. De hoc quaere idibus octubris. *Cf. infra,* **735.**

622. (V. 104^v-105 ; B. 180^v-181 ; *om.* E) De S. Elpidio ep. *Inc.* Elpidius Lugdunensis episcopus eadem die — *Des.* in unum collegit.

623. (V. 105 ; B. 181 ; *om.* E) De S. Pheben. *Inc.* Pheben, de qua Paulus — *Des.* ut scribit Hieronymus.

624. (V. 105-105^v ; B. 181-182 ; *om.* E) De S. Serapia v. *Inc.* Serapia virgo Anthiocena genere — *Des.* iv. kal. augusti.

625. (V. 105^v-107^v ; B. 182-185 ; *om.* E) De S. Euphemia et de Dorothea = BHL. 2707.

626. (V. 107^v-108 ; B. 185-185^v ; *om.* E) De S. Anthoni<n>o *Inc.* Antoninus Appamiae oppido oriundus, nobilis genere — *Des.* iv nonas septembris.

627. (V. 108-108^v ; B. 185^v-186^v ; *om.* E) De S. Marcello et Valleriano. *Inc.* Marcellus et Vallerianus cum Lugduni sanctus Fotinus (Fortinus V) episcopus cum aliis xlviii — *Des.* ut ibi posui.

628. (V. 108^v-109 ; B. 186^v-187^v ; *om.* E) De. S. Bertino. *Inc.* Bertinus cum Mummoleno (Mimmo-V ; Nummo-B) et Ebertamio — *Des.* recto calle perrexit.

629. (V. 109-109^v ; B. 187^v-188^v ; *om.* E) De S. Victorino et Severino fratrum. *Inc.* Victorinus et Severinus fratres post obitum utriusque parentis — *Des.* Haec in dicto martyrologio Adonis.

630. (V. 109v ; B. 188v ; *om*. E) De S. Domiciano *(immo* Donatiano ep. m. in Africa) *Inc.* Donatianus (Doncianus V), Praesidius, Mansuetus, Germanus — *Des*. Haec Victor Affricanus episcopus.

631. (V. 109v ; B. 188v ; *om*. E) De S. Onesiforo = *supra*, **534**.

632. (V. 109v-110 ; B. 188v-189v ; *om*. E) De S. Regina m. *Inc.* Regina virgo passa est sub Olibrio — *Des*. VII idus septembris.

633. (V. 110-110v ; B. 189v-190v ; *om*. E) De S. Mamertino. *Inc.* Mamertinus fuit tempore Lupi Trecensis — *Des*. in ecclesia Sancti Germani est sepultus.

634. (V. 110v-112 ; B. 190v-192v ; *om*. E) De S. Evurcio ep. *Inc.* Evurcius Aurelianensis episcopus floruit tempore Constantini — *Des*. sicut ei fuerat revelatum.

635. (V. 112 ; B. 192v-193 ; *om*. E) De S. Clodoaldo. *Inc.* Clodoaldus beatus filius Clodomiris regis — *Des*. VII idus septembris.

636. (V. 112-112v ; B. 193-193v ; *om*. E) De S. Iohanne. *Inc.* Iohannes apud Nicomediam ex nobilibus — *Des*. Haec Eusebius III libro, cap. V Eccl. Hist.

637. (V. 112v-114v ; B. 193v-197 ; *om*. E) De S. Iustino *(immo* Dunstano) *Inc.* Dunstanus (Iunstanus V) ex Angliae partibus oriundus — *Des*. cum honore ingressa.

638. (V. 114v-121v ; B. 197-209v ; E. 31v-34) De nativitate S. Mariae Virginis. *Inc.* Nativitas beatissimae virginis Mariae diu fuit ab Ecclesia ignorata — *Des*. honorifice sepelivit.

639. (V. 121v-123 ; B. 209v-212v ; E. 34-34v) De S. Adriano m. *Inc.* Adrianus a Maximiano imperatore passus est — *Des*. in honorabili templo exornatum.

640. (V. 123-123v ; B. 212v-213v ; *om*. E) De S. Torbiniano *(immo* Corbiniano) ep. *Inc.* Torbinianus episcopus a papa Gregorio tempore Pippini Grossi factus — *Des*. et in ecclesia Sanctae Mariae tumulatus.

641. (V. 123v-124 ; B. 213v-214v ; E. 34v-35) De S. Dorotheo (et Gorgonio mm.) *Inc.* Dorotheus opinatissimus in cubiculo regum fuit — *Des*. quia me, inquit, perimere vult.

642. (V. 124-124v ; B. 214v-215v ; *om*. E) De S. Sergio papa. *Inc.* Sergius primus papa, natione Antiocenus — *Des*. Nam Traiectum lingua gallica oppidum dicitur.

643. (V. 124v-125 ; B. 215v-216v ; *om*. E) De S. Audomar[i]o. *Inc.* Audomarus ex nobilibus et religiosis parentibus ortus — *Des*. et in monasterio sancti Sithin (Sithini V ; *immo* Sithiu) sepultum.

644. (V. 125-125v ; B. 216v-217v ; *om*. E) De S. Memensiano *(immo* Nemesiano) ac sociorum eius. *Inc.* Nemesianus (Memens- V), Felix, Lucius, alius Felix — *Des*. conflictationibus claritatem.

645. (V. 125v ; B. 217v ; *om.* E) DE S. SOSTENE ET VICTORE MM. *Inc.* Sostenes et Victor IV idus septembris in Calcedonia — *Des.* spiritum emiserunt.

646. (V. 125v-127 ; B. 217v-220 ; *om.* E) DE TRANSLATIONE CORPORIS S. HERMACORAE = *BHL.* 3844.

647. (V. 127 ; B. 220-220v ; E. 35) DE S. PROTO ET IACINTO. *Inc.* Protus et Iacintus fuerunt heunuchi beatae Eugeniae virginis et domicelli eius — *Des.* iussit eos decollari.

648. (V. 127-129 ; B. 220v-224 ; *om.* E) DE S. PHILIPPO PATRE S. EUGENIAE (*immo* DE PASSIONE S. EUGENIAE). *Inc.* Philippus pater sanctae Eugeniae illustrissimus Romanorum — *Des.* etc. ut Basillae.

649. (V. 129-129v ; B. 224-224v ; E. 35) DE S. LIGORIO GRAECO = *BHL.* 4935.

650. (V. 129v ; B. 224v ; *om.* E) DE S. AMATO PRESB. (AB. HABENDENSI) *Inc.* Amatus presbyter et abbas monasterii Sancti Romerici — *Des.* idibus septembris.

651. (V. 129v-131v ; B. 224v-228v ; *om.* E) DE S. MAURILLIO EP. *Inc.* Maurillius Andegavensis episcopus Mediolanensis fuit — *Des.* iram Dei morte persensit.

652 (V. 131v-133 ; B. 228v-230v E. 35-35v) DE S. CORNELIO PAPA. *Inc.* Cornelius papa, natione Romanus, patre Iustino — *Des.* beneficia praestantur.

653. (V. 133-135 ; B. 230v-234 ; E. 35v-36) DE S. CYPRIANO. *Inc.* Cyprianus Affer primum quidem gloriose rethoricam docuit — *Des.* In monasterio Sancti Anthonii de Torcello ostendunt sanctimoniales ossa, quae dicunt fuisse sanctorum Cornelii et Cypriani ; quae ego vidi.

654. (V. 135-142 ; B. 234-247v ; E. 36-38v) DE EXALTATIONE SANCTAE CRUCIS. *Inc.* Exaltatio sanctae crucis XVIII kal. octobris recolitur — *Des.* serpens iam mortuus trahitur.

655. (V. 142-143v ; B. 247v-250 ; *om.* E) DE S. BONA. *Inc.* Bona apud Latinos, apud suos vero Aegyptios vocabatur Carmundica (-iga V). Quam Deus totius bonitatis elegit ex utero — *Des.* Multa quoque signa et virtutes ad eius sepulcrum fecit omnipotens Deus.

656. (V. 143v-145v ; B. 250-254 ; *om.* E) DE S. MARINO M. (CUM LEONE). *Inc.* Marinus passus est III die septembris. Nam cum Diocletianus — *Des.* in monte Titiano, in eam quam ipse sibi aedificaverat ecclesiam.

657. (V. 145v-146v ; B. 254-256 ; *om.* E) DE S. SIRO ET HUMENCIO (*immo* IVENTIO) *Inc.* Sirus et Humentius discipuli fuerunt Hermacorae — *Des.* gratissimus fuit omni clero et populo.

658. (V. 146^{v}-149 ; B. 256-260^{v} ; *om.* E) DE S. VENERIO MONACHO = *BHL.* 8535.

659. (V. 149-149^{v} ; B. 261-261^{v} ; E. 38^{v}-39) DE S. NICOMEDIO PRESB. ET M. *Inc.* Nicomedes presbyter et martyr discipulus fuit beati Petri apostoli — *Des.* Haec sanctus Marcellus scripsit in exsilio. *Cf.* BHL. 6062.

660. (V. 149^{v} ; B. 261^{v}-262 ; *om.* E) DE S. VALLERIANO M. *Inc.* Valerianus (Valle- V) martyr fuit unus ex numero L martyrum qui tempore Anthonini Veri Lugduni — *Des.* De hoc vide II nonas septembris.

661. (V. 149^{v}-151 ; B. 262-265 ; E. 39-39^{v}) DE S. EUFEMIA M. *Inc.* Eufemia quasi bona femina dicta, passa est sub Diocletiano — *Des.* erat deiecta sub pedibus eius.

662. (V. 151-152 ; B. 265-267 ; *om.* E) DE S. LUCIA ET GEMINIANO MM. *Inc.* Lucia et Geminianus Romae passi sunt XVI kal. octobris — *Des.* infirmi potati sanantur.

663. (V. 152 ; B. 267-267^{v} ; *om.* E) DE S. IUSTINO PRESB. *Inc.* Iustinus presbyter fuit a beato Sixto ordinatus ; ad quem sanctus Laurentius — *Des.* insignissimus fuit.

664. (V. 152-152^{v} ; B. 267^{v}-268^{v} ; E. 39^{v}) DE S. LAMBERTO M. *Inc.* Lambertus anno Leonis II imperatoris II° martyrizatur, ut ait Sigibertus — *Des.* in conspectu Domini commendatur.

665. (V. 152^{v}-153 ; B. 268^{v} ; *om.* E) DE S. METHODIO EP. *Inc.* Methodius Olympi Liciae episcopus — *Des.* in eorum libris poterit invenire.

666. (V. 153 ; B. 268^{v}-269 ; *om.* E) DE S. FEREOLO. *Inc.* Fereolus tribuniciae dignitatis et Iulianus in Alvernia natus, eius comes — *Des.* Haec Gregorius Turonensis.

667. (V. 153-153^{v} ; B. 269-269^{v} ; *om.* E) DE S. FLO<S>CELLO PUERO ET M. *Inc.* Flo<s>cellus puer passus est temporibus Anthoni<n>i — *Des.* feris (ferris V) in platea traditus est.

668. (V. 153^{v} ; B. 269^{v}-270 ; E. 39^{v}) DE S. FAUSTA. *Inc.* Fausta virgo infantula XIII vel XIV annorum — *Des.* Ado dicit quod erat 80 (90 V) annorum.

669. (V. 153^{v}-155 ; B. 270-273 ; *om.* E) DE S. IANUARIO EP. *Inc.* Ianuarius Beneventanae civitatis episcopus, corpore pulcher — *Des.* non cessant praestare beneficia.

670. (V. 155 ; B. 273 ; *om.* E) DE S. EULOGIO PRESB. *Inc.* Eulogius, ut dicit Hieronymus in Vitis patrum, presbyter erat — *Des.* per paenitentiam purgarentur.

671. (V. 155-155^{v} ; B. 273-274 ; *om.* E) DE S. PRIVATO EP. ET M. *Inc.* Privatus episcopus passus est tempore Valleriani et Gallieni — *Des.* XII kal. octobris.

672. (V. 155v-159v ; B. 274-282 ; E. 39v-41) DE S. MATHEO APOST. *Inc. prol.* Matheus dictus est et Levi — *Inc.* Matheus fuit publicanus, id est publicus peccator — *Des.* praeter evangelium sancti Mathei apostoli.

673. (V. 159v-160 ; B. 282-283 ; E. 41-41v) DE S. ALEXANDRO M. *Inc.* Alexander episcopus XI kal. octobris passus est pro fide Christi sub Anthonino imperatore — *Des.* Christo credidit.

674. (V. 160v-162 ; B. 283-286v ; E. 41v-42) DE S. MAURICIO ET SOCIORUM EIUS MM. *Inc. prol.* Mauritius dicitur a mari et cis — *Inc.* Mauritius in sacratissima legione Thebeorum dux fuisse perhibetur — *Des.* ponens in unaquaque earum unam.

675. (V. 162-162v ; B. 286v-287 ; *om.* E) DE S. SANCTINO EP. *Inc.* Sanctinus ordinatus episcopus a beato Dionysio — *Des.* migravit ad Dominum.

676. (V. 162v ; B. 287-287v ; *om.* E) DE S. YONI[N]O (PRESB. CASTRENSI). *Inc.* Yonius (Yoninus V) quoque cum sancto Dionysio de partibus Atheniensium veniens — *Des.* ob sancti viri exsequias fuerant destinati.

677. (V. 162v-163 ; B. 287v-288 ; *om.* E) DE S. SOSIO DIACONO. *Inc.* Sosius diaconus Messenatis civitatis — *Des.* cum aliis tribus occisi sunt.

678. (V. 163-163v ; B. 288-289 ; *om.* E) DE S. TECHLA. *Inc.* Teclae et Pauli historiam et totam baptizati leonis fabulam — *Des.* IX kal. octobris.

679. (V. 163v ; B. 289-289v ; *om.* E) DE S. ANDOCHIO ET SOCIIS EIUS. *Inc.* Andochius a beato Polycarpo — *Des.* et honorifice sepelivit.

680. (V. 163v-164 ; B. 289v-290 ; E. 42) ASSUMPTIO CORPORIS BEATAE DEI GENITRICIS MARIAE. *Inc.* Assumptio corporalis beatae Dei genitricis Mariae IX kal. octobris facta est, ut ipsa revelavit Elysabeth — *Des.* in animo et in corpore.

681. (V. 164-164v ; B. 290-291 ; *om.* E) DE S. SALABERGA. *Inc.* Salaberga abbatissa fuit tempore beati Sulpicii — *Des.* X kal. octobris.

682. (V. 164v-165 ; B. 291-292 ; *om.* E) DE S. CONSTANCIO. *Inc.* Constantii festum agitur die XXIII septembris, de quo scribit Gregorius I libro Dial., cap. IV — *Des.* Haec Gregorius III° Dial., cap. IV.

683. (V. 165 ; B. 292-292v ; *om.* E) DE S. FIRMINO M. (AMBIANENSI). *Inc.* Firminus in civitate Yberniensi quae dicitur Pampulonia — *Des.* a civibus Belvacensibus est occisus.

684. (V. 165 ; B. 292v ; E. 42) DE S. CLEOPHA[S]. *Inc.* Cleophas unus de LXXII discipulis — *Des.* feria II post pascha.

685. (V. 165-166^{v} ; B. 292^{v}-295 ; *om.* E) DE S. IUSTINA. *Inc. prol.* Iustina a iustitia dicta — *Inc.* Iustina virgo Antiochena, filia Elusii sacerdotis idolorum — *Des.* ut Eugenii Carthaginensis.

686. (V. 166^{v}-168^{v} ; B. 295-298^{v} ; E. 42-42^{v}) DE S. COSMA ET DAMIANO MM. *Inc. prol.* Cosmas dicitur a cosmos — *Inc.* Cosmas et Damianus fratres ex religiosa matre — *Des.* in tumulo repererunt.

687. (V. 168^{v}-169 : B. 299-299^{v} ; E. 42^{v}-43) DE S. VENCESLAO DUX. *Inc.* Venceslaus dux Boemorum sic Deum dilexit — *Des.* ad sui gloriam et honorem.

688. (V. 169-171^{v} ; B. 299^{v}-303^{v} ; *om.* E) DE S. MAXIMO. *Inc.* Maximus, qui fuit Reginus episcopus, vico proprio — *Des.* nec silere mysterium.

689. (V. 171^{v}-172^{v} ; B. 303^{v}-305^{v} ; *om.* E) DE S. FURSEO. *Inc.* Furseus anno quinto Constantis — *Des.* Hanc historiam scripsit Beda, ut dicitur.

690. (V. 172^{v}-179 ; B. 305^{v}-317 ; E. 43-45) IN FESTO S. MICHAELIS ARCANGELI — *Inc. prol.* Michael, Gabriel et Raphael nomina sunt propria angelorum — *Inc.* Michaelis festa quattuor sunt — *Des.* cum legisset beatus Hieronymus, stupuit. Cetera de angelis quaere <...>

691. (V. 179-$\mathbf{V}^{IX.\ 20}$. 191 ; B. 317-340 ; E. 45-49) DE S. HIERONYMO. *Inc. prol.* Hieronymus fuit binomius — *Inc.* Hieronymus Eusebii viri nobilis filius — *Inc.* sed non reperi a quo sive quando.

692. (V. 191-192^{v} ; E. 49) DE S. REMIGIO. *Inc.* Remigii confessoris festum praecipuum natalis eius agitur idibus ianuarii — *Des.* Haec Sigibertus.

693. (V. 192^{v}-193 ; *om.* E) DE S. BAVO<NE>. *Inc.* Bavo, qui Allowinus (*cod.* Allominus), per sanctum Amandum... conversus — *Des.* quod factum est.

694. (V. 193 ; E. 49) DE TRANSLATIONE S. GERMANI. Germani Antisiodorensis translatio celebratur apud Antisiodorum kalendis octobris ; de quo habes Germani pridie kal. augusti.

695. (V. 193-193^{v} ; *om.* E) DE S. FIDE V. ET M. *Inc.* Fides civis Angenensis (*immo* Aginnensis) nobilis — *Des.* eius praesentem sentiret virtutem.

696. (V. 193^{v}-194 ; *om.* E) DE S. <E>LEUTERIO M. *Inc.* Eleuterius martyr passus est Nichomediae cum aliis — *Des.* in venerabili sepultura reposuerunt.

697. (V. 194-194^{v} ; E. 49-49^{v}) DE S. LEODEGARIO M. *Inc.* Leodegarius ortus nobilissimis et religiosis parentibus — *Des.* anno Domini DCLXXX.

698. (V. 194^{v} ; *om.* E) SS. CUVANDORUM (*immo* EWALDORUM)

PRESBYTERORUM. *Inc.* Cuvandorum presbyterorum sanctorum apud antiquos Saxones natalis celebratur — *Des.* ad praedicandum direxit.

699. (V. 194-196ᵛ ; *om.* E) DE S. AMELIO ET AMICO PUERI<S>. *Inc.* Amelius et Amicus duo pueri miro modo sibi consimiles — *Des.* Hoc in cronicis.

700. (V. 196ᵛ-197ᵛ ; *om.* E) DE S. AUREA. *Inc. prol.* Aurea dicta est quia habuit decorem pulchritudinis — *Inc.* Aurea sancta, ut ait Sigibertus, claruit temporibus Eraclii, quam sanctus Eligius— *Des.* Huius festum celebratur IV nonas octobris.

701. (V. 197ᵛ-198ᵛ ; *om.* E) DE S. PETRONIO EP. *Inc.* Petronius Bononiensis episcopus, natione graecus — *Des.* cum magna reverentia et honore.

702. (V. 198ᵛ-199 ; *om.* E) DE S. MARCHO ET MARCELLIANO FRATRUM. *Inc.* Marchus et Marcellianus fratres apud Aegyptum passi sunt — *Des.* Haec Addo et VIII Eccl. Hist. libro.

703. (V. 199-202ᵛ ; E. 49ᵛ-50ᵛ) DE S. FRANCISCO *Inc. prol.* Franciscus primo vocabatur Iohannes — *Inc.* Franciscus ex civitate Assisii ortus et negotiator effectus — *Des.* neque aquae gutta proximavit ad tunicam.

704. (V. 202ᵛ ; *om.* E) DE S. CRASEO *(immo* THRASEA) EP. *Inc.* Crasee episcopi apud Smyrnam martyrio coronati natalis est III nonas octobris — *Des.* ante XII annum Hierosolymis descenderent.

705. (V. 202ᵛ ; *om.* E) DE S. VINCENTIO ET ORONTIO FRATRUM MM. *Inc.* Vincentius et Orontius fratres passi sunt tempore Diocletiani — *Des.* non valentes ulterius referre.

706. (V. 202ᵛ ; E. 50ᵛ) DE S. CRISPINO ET GAIO. *Inc.* Crispini (Crispi E) et Gaii natalis est pridie nonas octobris — *Des.* cum domo sua.

707. (V. 202ᵛ-203 ; *om.* E) DE S. GENGULPHO. *Inc.* Gengulphus in Burgundia claruit sanctitate — *Des* experiri dignatus est.

708. (V. 203 ; E. 50ᵛ) DE S. MARCHO PAPA. *Inc.* Marcus papa, ut in lectionario Romanae ecclesiae legitur, natione Romanus— *Des.* et cessavit episcopatus dies XX.

709. (V. 203-204 ; E. 50ᵛ-51) DE S. SERGIO ET BACO. *Inc.* Sergius et Bachus sub Diocletiano imperatore maximis honoribus sublimati sunt — *Des.* sociata martyribus sepulta quiescit.

710. (V. 204 ; E. 51) DE S. MARCELLO ET APULLEO MM. *Inc.* Marcellus et Apulleus primo quidem adhaeserunt Symoni mago — *Des.* non longe ab urbe Roma.

711. (V. 204-205 ; E. 51-51ᵛ) DE S. IUSTINA. *Inc.* Iustina christianis parentibus orta — *Des.* festum quod tunc imminet.

712. (V. 205-205ᵛ ; E. 51ᵛ) DE S. BENEDICTA. *Inc.* Benedicta

re et nomine virgo venerabilis — *Des.* ad caelum est translata.

713. (V. 205^{v} ; E. 51^{v}) DE S. SYMEONE SENE. *Inc.* Senex ille Symeon beatissimus, de quo Lucas — *Des.* Et hoc vide Purificationis e. f. et Zachariae papae IX novembris.

714. (V. 205^{v}-206^{v} ; E. 51^{v}-52) DE S. DEMETRIO M. *Inc.* Demetrius a sua iuventute castus — *Des.* secundum Usuardum, Vincentium et Adonem VIII idus.

715. (V. 206^{v}-208 ; E. 52-52^{v}) DE S. GERALDO ET AURELIANO (*immo* DE S. GERALDO AURILIACENSI) *Inc.* Geraldus Aurelianensis (Aurelianus V) vir illustris Galliarum parte quae ab antiquis Celtica vocatur — *Des.* se migrasse monstraret.

716. (V. 208-208^{v} ; *om.* E) DE REPARATA PUELLA. *Inc.* Reparata puella fuit in civitate Caesarea — *Des.* passa est autem VIII idus octobris.

717. (V. 208^{v}-209 ; E. 52^{v}) DE S. PELAGIA. *Inc.* Pelagia prima feminarum Antiochiae civitatis, rebus et divitiis plena — *Des.* Obiit autem VIII die octobris.

718. (V. 209-209^{v} ; *om.* E) DE S. MARGARITA DICTA PELAGIA V. *Inc.* Margarita dicta Pelagius virgo pulcherrima, dives et nobilis— *Des.* in monasterio virginum honorifice sepelitur.

719. (V. 209^{v}; *om.* E) <DE S. THAYSE> *Inc.* Taysis meretricis conversionem quaere Trinitatis o. Provoluta igitur ad pedes eius trium dierum inducias petiit — *Des.* et pausavit in pace.

720. (V. 209^{v}-214 ; E. 52^{v}-54) DE S. DIONYSIO. *Inc. prol.* Dionysius interpretatur vehementer fugiens — *Inc.* Cum Paulus apostolus replens evangelium praedicaret Athenis — *Des.* gladio est peremptus.

721. (V. 214-214^{v} ; E. 54) DE S. DOMN<IN>O M. *Inc.* Domninus erat primus cubicularius Maximiani imperatoris — *Des.* VII idus octobris.

722. (V. 214^{v}-215 ; E. 54-54^{v}) DE S. CASSIO ET FLORENTIO. *Inc.* Cassius et Florentius et socii eorum Gereon (Agereo V) cum sociis, et Victor cum suis — *Des.* et salutem recepit.

723. (V. 215 ; E. 54^{v}) DE S. PINICO (*immo* PINITO). *Inc.* Pinitus (Piuicus V) inter viros apostolicos nobilissimus — *Des.* apud Cretam quievit VI idus octobris.

724. (V. 215 ; E. 54^{v}) DE S. MALOSO ET VICTORE MM. *Inc.* Malosus et Victor apud Agripinam urbem — *Des.* fragrantia replentur.

725. (V. 215 ; E. 54^{v}) DE S. PAULINO EP. *Inc.* Paulinus episcopus Eboraci ea (Eboratica V) die quievit in Domino — *Des.* cum rege suo Edwino.

726. (V. 215-216^{v} ; E. 54^{v}, 58) DE S. TARACO, PROBO ET ANDRO-

NICO MM. *Inc.* Taracus, Probus, Andronicus apud Tharsum metropolim Ciliciae passi sunt — *Des.* corpora sua poni.

727. (V. 216v-217 ; E. 58) DE PLURIMORUM MARTYRUM. *Inc.* Quatuor milia nongenti LXXVI martyres apud Africam — *Des.* vel sepultura eorum.

728. (V. 217-217v ; E. 58) DE S. EDUARDO REX. *Inc.* Eduardus rex illustris ex antiquis Anglorum regibus — *Des.* longam patriae acquisivit servitutem.

729. (V. 217v ; E. 58) DE S. TEHOPHYLO. *Inc.* Theophilus (Thophylus V) sextus ab apostolis Antiochenae ecclesiae — *Des.* videntur congruere.

730. (V. 217v-218v ; E. 58-58v) DE S. CARPO M. *Inc.* Carpus discipulus fuit beati Pauli, martyrizatus apud Troadam — *Des.* Haec Vincentius libro II° cap. XXVII.

731. (V. 218v-219 ; E. 58v) DE S. CALIXTO PAPA. *Inc.* Calixtus papa primus sedit in episcopatu — *Des.* De quo apostoli Iacobi ultimum miraculum.

732. (V. 219-221 ; E. 58v-59v) DE S. GAUDENTIO (EP. ARIMINENSI). *Inc.* Gaudentius (Gadentius V, Gandensius E) natione Ephesinus tempore papae Damasi venit Romam — *Des.* multi variis languoribus occupati.

733. (V. 221-222 ; E. 59v) DE S. FORTUNATO EP. *Inc.* Fortunatus Tudertinus episcopus pridie idus octobris migravit a saeculo — *Des.* apud mortua ossa sua perseverat.

734. (V. 222-222v ; E. 59v) *Inc.* DE S. PLACIDIA V. (CULTA VERONAE) *Inc.* Placidia (Placida E) virgo fuit filia Valentiniani imperatoris et Eudoxiae (Enodoxie E) — *Des.* obiit in oratione et in ecclesia Sancti Stephani via Tridentina miraculis claret. Haec frater Bartholomaeus.

735. (V. 222v ; E. 59v-60) DE S. IUSTO EP. *Inc.* Iustus episcopus Lugdunensis, relicto episcopatu — *Des.* in qua sanctus Iustus tumulatus est. — *Cf. supra,* **621.**

736. (V. 222v-223 ; E. 60) DE S. CERBONIO EP. *Inc.* Cerbonius (Certonius E) vir vitae venerabilis Populonii — *Des.* Haec Gregorius III° Dial.

737. (V. 223 ; E. 60) TRECENTI LX MARTYRES. *Inc.* Trecenti LX martyres milites Mauri ex legione illa sacra Thebeorum — *Des.* sanctos aureos eos vocare consueverunt.

738. (V. 223 ; E. 60) DE S. ANTHIOCHO EP. *Inc.* Anthiochus episcopus, cum adhuc presbyter Lugdunensis esset — *Des.* in qua et sanctus Iustus tumulatus quiescit.

739. (V. 223 ; E. 60) DUCENTI LXX MARTYRES. *Inc.* Martyres

ducenti LXX in Affrica pariter coronati sunt — *Des.* Haec in martyrologio Addonis.

740. (V. 223-223^{v} ; *om.* E) DE S. MAGNOBODO EP. *Inc.* Magnobodus sanctus Andegavensis episcopus claruit — *Des.* abire fecit.

741. (V. 223^{v}-226 ; E. 60-61) DE MEMORIA ARCHANGELI MICHAELIS. *Inc.* Michaelis archangeli memoria (memoriam V) XVII kal. novembris ideo celebratur, quia, ut ait Sigibertus, anno Domini DCCVII Childiberto — *Des.* sed in signum mysterii, ut est dictum.

742. (V. 226 ; *om.* E) DE S. ARISTO. Aristo fuit unus de LXXII discipulis, de quibus Symonis et Iudae CLII. Natalis eius est XVI kal. — *Cf. supra,* **190.**

743. (V. 226 ; E. 61) DE S. HERO<NE> EP. *Inc.* Hero post beatum Ignatium Anthiocenam rexit ecclesiam — *Des.* amator Christi occubuit.

744. (V. 226-229 ; E. 61-62) DE S. LUCA *Inc. prol.* Lucas interpretatur ipse consurgens — *Inc.* Lucas, ut ait Hieronymus, syrus natione — *Des.* in archa illa ferrea cum devotione clauserunt.

745. (V. 229-230 ; E. 62) DE S. IUSTO M. *Inc.* Iustus adhuc puerulus passus est sub Rictiovaro XV kal. novembris — *Des.* in sacrario beati Petri honorifice reposita.

746. (V. 230 ; E. 62) DE S. TRIFFONIA. *Inc.* Triffoniae (Trifonie E) uxoris Decii caesaris festum — *Des.* V kal. novembris ubi de Cirilla (trella V).

747. (V. 230-230^{v} ; E. 62-62^{v}) DE S. ETHBIN[N]O. *Inc.* Ethbinus in Britanniae partibus natus — *Des.* XIV (IX E) kal. novembris.

748. (V. 230^{v} ; E. 62^{v}) DE S. PTHOLOMBO ET LUCIO MM. *Inc.* Ptholomeus et Lucius IV kal. novembris passi sunt — *Des.* ibique sepulti sunt.

749. (V. 230^{v}-231 ; E. 62^{v}) DE S. MAXIMO. *Inc.* Maximus levita vir sanctus fuit plebeius — *Des.* apud Asiensem provinciam.

750. (V. 231 ; E. 62^{v}) DE S. CA[R]PRASIO. *Inc.* Caprasius (Carpasius E) in Galiis civitate Ageno, cum rabiem — *Des.* Haec Ado (Addo V).

751. (V. 231-232^{v} ; E. 62^{v}-63) CRISANTI ET DARIAE. *Inc.* Crisanti et Dariae natalis est kalendis decembris, et sic crebrius recolitur (reponitur V) ; sed frater Iacobus hic ponit. Polemius vir illustrissimus — *Des.* ut gesta sunt.

751bis (E. 63-63^{v} ; *om.* V) <DE S. HILARIONE>. *Inc.* Hylarion vico Thebaide Palaestinae — *Des.* per quae daemon intrare voluisset (1).

(1) Aliam epitomen Vitae S. Hilarionis exhibet exemplar Venetum in appendice ad ultimum tomum ; vid. infra, **860**.

752. (V. 232^v-235^v ; E. 63^v-64^v) Undecim millium virginum. *Inc.* Undecim millium virginum passio facta est secundum quosdam tempore Antheros (Anthereos V) papae — *Des.* migrasse ad Dominum invenerunt.

753. (V. 235^v ; *om.* E) De S. Asterio presb. *Inc.* Asterius presbyter sancti Calixti papae corpus — *Des.* Haec Ado.

754. (V. 235^v ; E. 64^v) *Inc.* De S. Via[c]tore. *Inc.* Viatoris (Viactoris V, Vatoris E) lectoris, comitis sancti Iusti in (Scanti Iustini V) heremo, transitus colitur xii kal. novembris. De hoc invenies Iusti pridie idus octobris.

755. (V. 235^v ; E. 64^v) De S. Marcho ep. *Inc.* Marchus Ierosolimitanus episcopus fuit primus ex gentibus — *Des.* martyrio consummatus.

756. (V. 235^v ; E. 64^v-65) De S. Salome. *Inc.* Salome in evangelio (ecclesia E) legitur — *Des.* et Iohannis evangelistae.

757. (V. 236 ; E. 65) De S. Mellone. *Inc.* Mellonus de maiori Britannia oriundus — *Des.* ii kal. novembris.

758. (V. 236 ; E. 65) De S. Mela. *Inc.* Melas, ut dixit Socrates in Hist. Trip. — *Des.* ex negotiatore monachus.

759. (V. 236-236^v ; E. 65) De S. Melania. *Inc.* Melania nobilissima Romanorum mulier (mulierum Romanorum E) tempore Valentis imperatoris — *Des.* Haec omnia Heraclides.

760. (V. 236^v-237 ; E. 65) De S. Severino ep. *Inc.* Severinus Coloniensis episcopus successit Effratae haeretico — *Des.* portam caeli appellavit.

761. (V. 237-238^v ; E. 65-65^v) De Severino Romano *(id est* Boetio). *Inc.* Fuit alius Severinus Romanus, qui fecit librum de consolatione philosophiae — *Des.* ut ipsemet dicit Boecius.

762. (V. 238^v ; E. 65^v) De S. Teodorico presb. *Inc.* Theodoricus (Theodericus E) presbyter apud Antiochiam passus est — *Des.* martyrium consummavit.

763. (V. 238^v ; E. 65^v) De S. Servando et Germano mm. *Inc.* Servandus et Germanus in Hispaniis passi sunt — *Des.* conditus (condictus V) est.

764. (V. 238^v-240 ; E. 65^v-66) De S. Minio m. *Inc.* Minias persecutione imperatoris Decii passus est — frequentatur et colitur.

765. (V. 240 ; E. 66) De S. Felice ep. *Inc.* Felix episcopus civitatis Tubazocensis, Audax et Ianuarius presbyter — *Des.* inter Carthaginem et Uticam.

766. (V. 240-240^v ; E. 66) De S. Crispino et Crispiniano. *Inc.* Crispinus et Crispinianus, qui cum beato Quintino et ceteris — *Des.* et (in *add.* V) miraculis coruscant.

767. (V. 240^v-241 ; E. 66) De S. Fronto<ne> ep. *Inc.* Fronto

a primaevae aetatis suae flore Deo devotus — *Des.* vitam in pace finivit.

768. (V. 241 ; E. 66-66^{v}) Quadraginta sex milites. *Inc.* Quadraginta sex milites tempore Claudii imperatoris, cum sanctus Iustinus presbyter — *Des.* usque hodiernum diem.

769. (V. 241-242 ; *om.* E) De S. Demetrio. *Inc.* Demetrius a sua iuventute castus — *Des.* passus est autem die xvi mensis octobris, xvii kal. novembris. — *Cf. supra,* **714.**

770. (V. 242 ; E. 66^{v}) De S. Rogatiano presb. *Inc.* Rogatianus presbyter et Felicissimus apud Africam — *Des.* nunc quoque nos antecedit.

771. (V. 242-242^{v} ; E. 66^{v}) De S. Vincentio et sociis eius (mm. Abulae). *Inc.* Vincentius, Sabina et Cristeres vel Cristina in Hispaniis — *Des.* vi kal. novembris.

772. (V. 242^{v} ; E. 66^{v}) De S. Caristo *(immo* Evaristo) papa. *Inc.* Evaristus (Cvaristus V) papa sedit Romae secundum Addonem — *Des.* solemniter benedicatur.

773. (V. 242^{v}-247^{v} ; E. 66^{v}-68) De S. Simone et Iuda. *Inc. prol.* Simon interpretatur obediens — *Inc.* Simon et Iudas fuerunt consanguinei Christi — *Des.* et sanctus Iulianus, qui dicitur fuisse leprosus, id est Symon (fuisse S. lep. E), qui Cennomanis praedicavit.

774. (V. 247^{v}-248^{v} ; E. 68-68^{v}) De S. Iohanne ep. (Hagustaldensi). *Inc.* Iohannes Augustadensis episcopus, ut scribit Beda — *Des.* Haec Beda.

775. (V. 248^{v} ; E. 68^{v}) De S. Se<ra>pione ep. *Inc.* Serapion (Serapio E) episcopus apud Affricam vir eruditissimus fuit — *Des.* iii kal. novembris quievit in pace.

776. (V. 248^{v} ; E. 68^{v}) De S. Germano ep. *Inc.* Germanus episcopus Capuanus, ut scribit Usuardus — *Des.* Benedicti in fine.

777. (V. 248^{v}-250^{v} ; E. 68^{v}-69) De S. Quintino m. *Inc.* Quintinus civis Romanus tempore Diocletiani — *Des.* ibidem servatus mansit.

778. (V. 250^{v} ; E. 69) De S. Nemes[s]io m. *Inc.* Nemesius (Nemessius V) sub Decio apud Alexandriam, ut Dionysius Alexandriae episcopus scribit — *Des.* venerabiliter curatum.

779. (V. 250^{v}-252 ; E. 69^{v}) De vigilia omnium sanctorum. *Inc.* Omnium sanctorum vigilia, festum, commemoratio mortuorum, tres sunt dies — *Des.* et miseri homines currunt ad eum.

780. (V. 252-258 ; E. 70-72) Festivitas omnium sanctorum. *Inc.* Omnium sanctorum festivitas instituta est pluribus de causis — *Des.* Gloria haec est omnibus sanctis eius.

781. (V. 258^{v}-269 ; E. 72-76) De commemoratione omnium fide-

LIUM DEFUNCTORUM. *Inc.* Commemoratio mortuorum dicitur festum de mortuis — *Des.* et vivens cogitat quae futura sunt.

782. (V. 269-269^{v}; E. 76) DE ALIA S. MARIA V. *Inc.* Maria virgo ancilla erat (sancti *add.* E) Tertulli — *Des.* martyrium consummavit.

783. (V. 269^{v}-271; E. 76-76^{v}) DE S. BENIGNO PRESB. *Inc.* Benignus presbyter cum Andochio presbytero et Tyrso diacono missus — *Des.* vel dedicatio basilicae eorum XIV kal. octobris.

784. (V. 271-271^{v}; E. 76^{v}-77) DE S. CAESARIO ET IULIANO MM. *Inc.* Caesarius et Iulianus sub Claudio passi sunt — *Des.* quod ferreis ante moveri non poterat instrumentis.

785. (V. 271^{v}-272; E.77) DE S. CUSTODIA *(immo* EUSTOCHIA) V. *Inc.* Eustochia (Custochia V) virgo passa est sub Iuliano imperatore Tarso Ciliciae — *Des.* in sepultura nova.

786. (V. 272-276^{v}; E. 77-78^{v}) DE S. MALACHIA. *Inc. prol.* Malachias interpretatur angelus Domini — *Inc.* Malachias in Hibernia ortus — *Des.* anno Domini MCXLVIII, IV non. novembris.

787. (V. 276^{v}-278; E. 78^{v}-80) DE S. ALRINDINO *(immo* ACINDYNO). *Inc.* Akindinus (Abind- V), Pigasius et Anempotistus (Auem- V) Sapori regi Persarum pleno iniquitate et christianos persequenti delati (delast V) sunt — *Des.* ut omnes astantes delectati somno (sono *cod.)* detenti fuerunt.

788. (V. 278-278^{v}; E. 80) DE S. IUSTO M. *Inc.* Iustus ex civitate Tergestina (Trag-E), provinciae Istriae (Histere E) — *Des.* Passus est autem IV nonas novembris.

789. (V. 278^{v}-279; E. 80-80^{v}) DE S. VICTORINO POETA (EP. PETABIONENSI). *Inc.* Victorinus poeta Pitabionensis (Perit- V) episcopus IV nonas novembris persecutione Diocletiani martyrio coronatus — *Des.* Hieronymus in chronicis.

790. (V. 279; E. 80^{v}) DE S. AMBROSIO AB. *Inc.* Ambrosii abbatis monasterii Agaunensis festum colitur — *Des.* usque hodie superest.

791. (V. 279-279^{v}; E. 80^{v}) DE S. KENELMO. *Inc.* Kenelmum, Quindride (quem Dride V) sororis filium alendum Kenulfus Merciorum rex commiserat. — *Des.* Haec Guillelmus.

792. (V. 279^{v}; E. 80^{v}) <DE S. ALPAIDE>. *Inc.* Alpaides de Cudoto (Trudeto E) circa annos Domini 1180 (Hugo V) claruit opinione sanctitatis. — *Des.* Haec ex gestis Francorum.

793. (V. 279^{v}-280; E. 80^{v}) DE GERMANO ET SOCIIS EIUS. *Inc.* Germanus (Termanus E) Theophilus (Teopolus V), Cessarius et Vitalis apud Caesaream. — *Des.* doloris magnitudo compescuit.

794. (V. 280-280^{v}; E. 80^{v}-81) DE S. ZACHARIA PROPHETA. *Inc.* Zacharias pater beati Iohannis Baptistae qualis vitae et condicio-

nis fuerit, Luchas evangelista. — *Des.* nisi videret Christum Domini.

795. (V. 280^{v} ; E. 81) De S. Felice et Eusebio mm. *Inc.* Felix presbyter ac Eusebius martyres tempore Claudii imperatoris — *Des.* Haec Ado (Addo V).

796. (V. 280^{v} ; E. 81) De S. Felice. *Inc.* Felicis apud Tonizam Africae natalis est viii idus novembris. In cuius sollemnitate quendam psalmum (-mus V) beatus Augustinus videtur exponere — *Des.* apud Deum ut coronaretur.

797. (V. 280^{v}-282^{v} ; E. 81-81^{v}) <De S. Prosdocimo ep.> *Inc.* Beatus Prosdocimus clarus virtutibus, probus moribus. — *Des.* inter tabulas sepelitur.

798. (V. 282^{v}-283^{v} ; E. 81^{v}-82) De S. Emilliano (culto Faventiae) *Inc.* Emillianus fuit de partibus Scociae ; qui ab ineunte (eunte V) aetate Domino militans. — *Des.* meritis liberata (1).

799. (V. 283^{v}-284 ; E. 82). De S. Eercullino (*immo* Herculiano) ep. *Inc.* Hercullianus Perusinus episcopus anno Iustiniani xvii a Totila rege. — *Des.* ac si nulla haec incisio ferri tetigisset.

800. (V. 284-284^{v} ; E. 82-82^{v}) <De SS. Quattuor Coronatis>. *Inc.* Quatuor Coronati passi sunt tempore quo Diocletianus augustus perrexit Pannoniam. — *Des.* ac locus Quatuor Coronatorum nomine insignis.

801. (V. 284^{v}-285 ; E. 82^{v}) De S. Teodoro m. *Inc.* Theodorus temporibus Maximiani et Maximini (et M. *om.* V) qui per totum, orbem praeceperant — *Des.* in loco qui dicitur Euchaita.

802. (V. 285-286^{v} ; E. 82^{v}-83) De S. Teodoro m. *Inc.* Fuit et alius Theodorus martyr tempore Licinii imperatoris. — *Des.* Haec Eusebius.

803. (V. 286^{v}-288 ; E. 83-83^{v}) <De miraculo in imagine Christi Berytensi> *Inc.* Beritus est civitas Antiochiae subdita in confinibus Tyri et Sidonis — *Des.* Christo dicata sit.

804. (V. 288-289 ; E. 83^{v}-84) De S. Tiberio m. (Agathensi) *Inc.* Tyberius Helee viri nobilissimi sed pagani filius anno viii Valeriani passus est — *Des.* Quorum corpora christiani colligentes in territorio Agatasi celebriter in Cesarione cum aromatibus condiderunt.

805. (V. 289-290 ; E. 84) De S. Martino (papa et de S. Martino erem. in Monte Marsico). *Inc.* Martinus Tudertinus (Trudentinus E) anno v Constantis — *Des.* Haec Gregorius iii Dial., cap. xvi.

806. (V. 290-298^{v} ; E. 84-87) De S. Martino (ep. Turonensi). *Inc. prol.* Martinus dicitur quasi Martem tenens — *Inc.* Martinus

(1) Ed. ex V in *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 293-96.

Sabariae Panoniorum opido oriundus fuit — *Des.* excessum nuntiantes beati viri.

807. (V. 298v299v ; E. 87-87v) DE S. MENA. *Inc.* Menas martyr in Sithia metropoli Frigiae Salutariae — *Des.* digno honore veneratur.

808. (V. 299v-300v ; E. 87v, 89) DE S. VERANO. *Inc.* Veranus Gavallitano (Gevalitano V) Galliarum territorio parentibus nobilibus ortus — *Des.* et cum honore debito ibi conditus fuit.

809. (V. 300v-301 ; E. 89) DE S. HOR. *Inc.* Hor fuit habitator montis Nitriae — *Des.* in cellam istam.

810. (V. 301-302 ; E. 89-89v) DE S. VICTORE M. *Inc.* Victor miles de Cilicia (Cicilia E) christianus, timens Deum — *Des.* crediderunt in Christum. — *Cf. supra*, **338.**

811. (V. 302 ; E. 89v) DE S. ARCHADIO M. *Inc.* Archadius, Pascasius, Probus et Euticianus apud Affricam — *Des.* Haec Ado.

812. (V. 302-302v ; E. 89v) DE S. HOMIBONO *(immo* HOMOBONO) = *supra*, **56.**

813. (V. 302v-303 ; E. 89v) DE S. PRICIO *(immo* BRICTIO) EP. *Inc.* Brictius (Pricius V) post excessum beati Martini — *Des.* caelo recipi.

814. (V. 303-305 ; E. 89v-90v) DE S. PATERNIANO (EP. FANENSI). *Inc.* Paternianus tempore Diocletiani — *Des.* qui ecclesiasticis concurrunt reverenter officiis.

815. (V. 305-306 ; E. 90v-91) DE S. ANTONINO. *Inc.* Antoninus Appamiae (Appomie E) opido oriundus, nobilis genere — *Des.* eius meritis impertitur. — *Cf. supra*, **626.**

816. (V. 306 ; E. 91) DE S. SERAPIONE. *Inc.* Serapio martyr apud Alexandriam passus est — *Des.* et sic Christi martyr efficeretur.

817. (V. 306-307v ; E. 91-91v) DE S. MACHIONIO *(immo* MACLOVIO). *Inc.* Maclovius (Machionius V), qui et Machutes (Macutes V), ut ait Sigibertus — *Des.* obiit XVII kal. decembris.

818. (V. 307v-309 ; E. 91v-92) DE S. FIDENCIO EP. *Inc.* Fidentius episcopus Armenius, orta persecutione ingenti ubique in christianos per Maximianum imperatorem — *Des.* grandis amicitia est inter domum regis *(om.* E) Ungariae et domum Estensem.

819. (V. 309 ; E. 92) DE S. EUCHERIO EP. *Inc.* Eucherius Lugdunensis episcopus fuit admirandae fidei, vitae et doctrinae — *Des.* Haec Ado.

820. (V. 309-312v ; E. 92-93) DE S. EDMUNDO M. (EP. CANTUARIENSI). *Inc.* Edmundus ex Albendoniae villa traxit originem — *Des.* ac coacti praedicabant sancti magnalia.

821. (V. 312v-313 ; E. 93-93v) DE S. DIONYSIO EP. *Inc.* Dionysius episcopus, ut ait Eusebius libro VI Eccl. Hist., apud Alexandriam — *Des.* Haec Ado.

822. (V. 313 ; E. 93v) DE S. ACISDO *(immo* ACISCLO) ET VICTORIA MM. *Inc.* Acisclus et Victoria Cordubae in Hispaniis — *Des.* ut scribitur in martyrologiis.

823. (V. 313-313v ; E. 93v) DE S. ALLIANO PAPA *(id est* ANIANO EP. AURELIANENSI) *Inc.* Anianus (Allianus V) virtutum (virtus E) insigniis (insignis *cod.)* declaratus beato Evurcio... successit Aurelianis — *Des.* Obiit autem sanctus Annianus XV kal. decembris.

824. (V. 313v-314 ; E. 93v) DE S. GREGORIO EP. *Inc.* Gregorius Turonensis episcopus ordinatus est anno Iustiniani VII — *Des.* Obiit autem XV kal. decembris.

825. (V. 314 ; E. 93v) DE S. GELASIO PAPA. *Inc.* Gelasius papa primus natione Affer — *Des.* ut scribit Martinus in Cronica papali.

826. (V. 314-315 ; E. 93v-94) DE S. ROMANO M. (ANTIOCHIAE) *Inc.* Romanus tempore persecutionis Diocletiani imperatoris, cum quidam praefectus Asclepiades vellet — *Des.* Sic habetur in Passione sancti Romani.

827. (V. 315 ; E. 94) DE S. YSYCIO M. (ANTIOCHIAE) *Inc.* Usycius passus est eadem die in eadem civitate — *Des.* Sic habetur in martyrologio Adonis.

828. (V. 315-315v ; E. 94) DE S. FRIDIANO (EP. LUCENSI) *Inc.* Fridianus sapientia repletus — *Des.* ubi usque hodie pollent (polent V) eius miracula.

829. (V. 315v-321v ; E. 94-96) DE S. HELYSABETH. *Inc. prol.* Elisabeth interpretatur Deus meus cognovit — *Inc.* Elisabeth (Hlys- V) genere nobilis, quia illustris regis Ungariae filia — *Des.* animam meritis plenam felicibus gaudiis reddidit inhaesuram.

830. (V. 321v-322 ; E. 96) DE S. FAUSTO M. (ALEXANDRIAE) *Inc.* Faustus martyr et diaconus tantum fiduciae — *Des.* obtruncatione (obcaptione V) capitis consummatus est.

831. (V. 322 ; E. 96) DE S. SEVERINO ET SOCIIS EIUS MM. (VIENNAE) *Inc.* Severinus et socii Exuperius et Felicianus — *Des.* cum digno honore condita sunt.

832. (V. 322 ; E. 96) DE S. OMUNDO *(immo* EDMUNDO) REGE (ET DE ALTERO EDMUNDO REGE). *Inc.* Edmundus (Odmundus V) rex Angliae XII kal. decembris martyrizatus est — *Des.* Sepultus est in Glastoniensi ecclesia, data in inferias villa in qua occubuit.

833. (V. 322 ; E. 96) DE S. PONCINO *(immo* PONTIANO) PAPA. *Inc.* Pontiani papae, qui natione Romanus — *Des.* via Appia.

834. (V. 322-324v ; E. 96-97) DE S. SAMONA ET SOCIIS EIUS MM. *Inc.* Samonas, Gurias et Abibus passi sunt sub persecutione Diocletiani — *Des.* qui ita in sanctis suis gloriosus est.

835. (V. 324v-327v ; E. 97-98) DE S. CAECILIA V. *Inc. prol.* Caecilia quasi caeli lilia vel caecis (ceci V) via — *Inc.* Caecilia virgo cla-

rissima, ex nobili Romanorum genere orta — *Des.* in amorem et servitium virginis.

836. (V. 327-329 ; E. 98-98^{v}) DE S. ODONE[M] *Inc.* Oddonem olim musicum Berno abbas moriturus constituit abbatem Cluniacensem — *Des.* Cuius vitam frater Iohannes descripsit.

837. (V. 329-329^{v} ; E. 98^{v}) DE S. TEONISTO *(id e.* THEONESTO). *Inc.* Theonistus una cum discipulis suis Albano, Urso — *Des.* Passi sunt autem x kal. decembris.

838. (V. 329^{v}-335^{v} ; E. 98^{v}-101) DE S. CLEMENTE PAPA. *Inc. prol.* Clemens dicitur a cleos — *Inc.* Clemens Romanus episcopus ex nobili Romanorum prosapia (genere E) — *Des.* puto quod huius nomen proprium fuit Cirillus et cognomen Philosophus.

839. (V. 335^{v}-336 ; E. 101) DE S. FELICITA<TE>. *Inc.* Felicitas fuit mater septem fratrum martyrum — *Des.* ubi est auctoritas beati Gregorii de hac sancta.

840. (V. 336-336^{v} ; E. 101-101^{v}) DE S. GRISOGONO M. *Inc.* Grisogonus sub Diocletiano passus est — *Des.* tunc Diocletianus in Aquilegie etc. Anastasiae c.

841. (V. 336^{v}-341 ; E. 101^{v}-103) DE S. KATERINA V. ET M. *Inc. prol.* Katerina dicitur quasi universalis ruina — *Inc.* Katerina Costi regis filia, cui in Alexandria in aetate decrepita — *Des.* et quae promiserunt adimplentes ad laudem et gloriam Iesu Christi.

842. (V. 341-344 ; E. 103-104) DE S. MERCURIO M. *Inc.* Mercurius martyr passus est sub Decio — *Des.* Mihi vindictam et ego retribuam.

843. (V. 344-345^{v} ; E. 104-104^{v}) DE S. PETRO EP. *Inc.* Petrus Alexandrinus episcopus successit Theonae — *Des.* ut in martyrologio scribitur.

844. (V. 345^{v}-346 ; E. 104^{v}) DE S. LINO PAPA. *Inc.* Linus papa italicus de regione Tusciae — *Des.* in ecclesia maiori, scilicet Sancti Laurentii, reconditum.

845. (V. 346-346^{v} ; E. 104^{v}) DE S. ALEXANDRO EP. (M. BACCANIS) *Inc.* Alexander episcopus, ut Ado scribit, passus est — *Des.* per Alexandrum Christo credidit. — *Cf. supra*, **673.**

846. (V. 346^{v}-347 ; E. 104^{v}-105) DE S. VITALE. *Inc.* Vitalis et Agricola in civitate Bononia (Bononie E), quae est in Italia, passi sunt — *Des.* inventio autem eorum v kal. decembris.

847. (V. 347-348 ; E. 105) DE S. IACOBO M. *Inc.* Iacobus martyr, cognomento Intercisus, nobilis genere — *Des.* Passus est autem v kal. decembris.

848. (V. 348-350^{v} ; E. 105-106) DE S. MAXIMO EP. *Inc.* Maximus episcopus in civitate Regensi in Galliis a primaeva aetate — *Des.* nec silere mysterium. — *Cf. supra*, **688.**

849. (V. 350^{v}-351 ; E. 106) DE ALIO S. CLEMENTE (EP. METTENSI). *Inc.* Clemens qui vocatus est Flavius cognomento — *Des.* ecclesiamque constituere.

850. (V 351 ; E. 106) DE S. PAPIRIO M. *Inc.* Papirius et Mansuetus episcopi tempore Vandalicae persecutionis — *Des.* Haec Victor Affricanus.

851. (V. 351 ; E. 106) DE S. SOSTENE. *Inc.* Sostenes discipuli apostolorum festum agitur IV kal. dec. — *Des.* stet omne verbum.

852. (V. 351 ; E. 106) DE S. GREGORIO PAPA TERTIO. *Inc.* Gregorius papa tertius rexit ecclesiam annis decem — *Des.* eo quod est biennio destructa.

853. (V. 351-351^{v} ; E. 106-106^{v}) DE S. SATURNINO EP. *Inc.* Saturninus ab apostolorum discipulis ordinatus est, primus autem summus Tholosanae urbis antistes — *Des.* expositus reservatur.

854. (V. 351^{v}-352 ; E. 106^{v}) DE SATURNINO SENE ET SI<SIN>NIO DIACONO. *Inc.* Saturninus senes et Sisinnius (Sinius V) diaconi passi sunt III kal. decembris. Tempore enim quo (q. e. V) Maximianus augustus rediens de partibus Africae — *Des.* quod sepelivit Iohannes presbyter III kal. februarii.

855. (V. 352 ; E. 106^{v}) DE S. SATURNINO M. *Inc.* Saturninus apud Africam frater beati Saturnini *(immo* Satyri) — *Des.* Ibi quaere Felicitatis et Perpetuae etc.

856. (V. 352-352^{v} ; E. 106^{v}) DE S. OMOS *(immo* AMMONE). *Inc.* Amos (Omos V) Aegyptius floruit tempore Constantini Magni, de quo refert Sozomenus — *Des.* sine ipso appropinquare ei audebant.

857. (V. 352^{v}-353 ; E. 107) DE S. PACIFICO *(immo* PAFNUCIO). *Inc.* Pafnucius vir Dei nominatissimus in locis anachoritarum — *Des.* viderunt ab angelis suscipi collaudantibus Deum.

(V. 353^{v} ; E. 107) Et quia de multis sanctis et satis dictum est, hic, dimissis aliis quos ponere cogitaveram, finis sit ad gloriam Christi.

Explicit secunda pars operis legendarum colectarum per fratrem Petrum Calo de Clugia, Ordinis Praedicatorum (1).

---

858. (V. 353^{v}-354^{v}) DE S. DONATO. *Inc.* Tempore Theodosii imperatoris erat in provincia Epiri veteri in civitate quae dicitur Euria *(cod.* Curia) — *Des.* Eo tempore cum fer[r]e annis tribus et cetera ut habes supra XX. c. ubi est § (2). Post hoc petiit homo Dei ab imperatore redire ad suam civitatem et fuit in ea multo

(1) Ita V ; de E vid. supra, p. 47. — (2) Id est in codice IX. 19, fol. 22^{v}, col. 2 med. : *Eo tempore tanta siccitas tribus annis obtinuit terram...*

tempore. Eligens autem locum in possessione ubi draconem occiderat, designavit oratorii domum sibi ad sepulturam, et ibi positae sunt reliquiae eius VII idus augusti (1). Et post multos annos rapuerunt eum Venecti et posuerunt in ecclesia Sanctae Mariae plebis Murianensium cum summa veneratione ; ubi multa beneficia et mirabilia fiunt ad laudem et gloriam nominis eius. Haec autem translatio facta est anno Domini MCXXVI, IV kal. maii, Dei clementia inspirante et gloriosissimorum sanctorum suorum, scilicet beati Martii evangelistae, beati Stephani prothomartyris et beati Nicolai confessoris, beneplacito consequente, cupientium sibi quartum fratrem et consortem iungere, id est hunc beatum Donatum episcopum et confessorem, ipsoque beato Donato permittente. Accidit enim post reversionem Dominici Michaelis protosevasti (*cod.* -to) nobilissimi (*cod.* -mus) ducis totius exercitus Venetiae a Ierosolimis, quando capta est Tyrus ab ipso exercitu Venectorum, Deo annuente ipsoque Dominico Micaele duce iubente, exierunt de Venetia galeae XIV. Quae cum in Romaniae partes devenissent, in Kiflonia aplicuerunt. Et cum ibi aliquamdiu morarentur, et hinc inde per terram illam discurrerent, invenerunt ecclesiam in qua huius beati Dominici (*immo* Donati) confessoris corpus tumulatum erat, indeque auferentes ipsum Veneciis detulerunt et ubi praedictum est dignissime condiderunt, Auriodono (-dum *cod.*) Georgio Torcelanae ecclesiae archidiacono ips[is]am plebem Muria<na>m regente (regerunt *cod.*)

859. (V. 355-356^v) DE ALIO S. DONATO EP. ET M. *Inc.* Fuit alius sanctus Donatus martyr episcopus Aretinus. Tempore namque quo Constantinus Magnus — *Des.* a Christi fidelibus, cui est honor et gloria in aeternum. Amen.

860. (V. 356^v-361) DE S. HYLARIO<NE>. *Inc.* Hilario vico prope Gazam Palaestinae parentibus Tebayda v milibus floruit idolatriae (idel- *cod.*) deditis, ortus rosa de spinis — *Des.* de eo aliud sunt moliti (2). — *Cf. supra,* **751 bis.**

861. (V. 361-362^v) DE S. EUSTACHIO. *Inc.* Eustachius antea Placidus vocabatur. Hic erat magister militum — *Des.* secundum kal<end>arium Usuardi II kal. decembris.

862. (V. 362-365^v) DE S. COLUMBANO. *Inc.* Columbanus in Ybernia insula inter primordia fidei — *Des.* vocatur « ad urnam sancti Columbani », ut dicit.

In qua narratione inest caput **863.** (V. 362^v) DE ALIO S. EUSTACHIO (*immo* EUSTASIO AB. LUXOVIENSI). *Inc.* Fuit alius Eustachius abbas Luxonie — *Des.* imbutus fuisset. — *Cf. supra,* **233.**

(1) Cf. supra, **541**. — (2) Ultimam partem protulit VALENTINELLI, t. c., p. 299.

INDEX SANCTORUM.

L'INVENTION

DES RELIQUES DE SAINT MÉNAS

A CONSTANTINOPLE.

Qu'il ait existé plusieurs saints du nom de Ménas, c'est ce qu'on peut révoquer en doute ; que les vieux hagiographes, fidèlement suivis par les modernes, aient travaillé, inconsciemment, je veux bien l'admettre, à les multiplier, on le devine, pour peu que l'on soit au courant de leurs procédés habituels.

La première question qui se pose à propos de la pièce que nous publions plus loin et qui est intitulée Εὕρεσις τῶν λειψάνων τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μηνᾶ τοῦ Καλλικελάδου, est de savoir à quel saint Ménas elle se rapporte ; question actuelle, depuis que les fouilles grandioses entreprises par Mgr Kaufmann au sanctuaire de Saint-Ménas de Libye ont attiré l'attention des savants sur une série de documents hagiographiques qui ne sont pas précisément aisés à classer.

La plus ancienne trace d'un saint du nom de Ménas se découvrirait dans le martyrologe syriaque de Wright au 23 juin (juillet), si la transcription ἐν Λαοδικείᾳ Μηνᾶς était certaine (1). Mais le syriaque ne livre qu'une partie des éléments du nom : *Mnios*, et le martyrologe hiéronymien traduit le grec d'une façon un peu différente (2) : *In Lauditia Phrygiae Minisei* (B) ou *in Frigia Moenisi* (E). Aucun autre document ne parle d'un saint honoré à Laodicée sous ce nom ou sous un nom analogue. Nous n'oserions donc affirmer qu'il soit question ici d'un saint Ménas.

Un peu plus haut, au 12 juin (juillet), le même abrégé syriaque a conservé une notice fragmentaire :... *os Mnaos*, que l'hiéronymien reproduit au 13 juillet sous cette forme : *Menei presbiteri* (B, E), et au 14 : *Menesi* (B, E). Ces noms semblent devoir se placer sous la rubrique topographique *in Alexandria*. Si on pouvait l'affirmer avec certitude, on aurait quelque raison de pencher pour la transcription Μηνᾶς, Ménas appartenant à l'onomastique égyptienne. Mais ce qui donne plus de poids à la conjecture, c'est la présence

(1) *Act. SS.*, Nov. t. II, p. [LVIII]. — (2) *Ibid.*, p. [141].

du nom de Ménas dans les synaxaires grecs précisément au 13 juillet, dans un groupe malheureusement inconnu d'ailleurs et dépourvu de toute attache locale : τοῦ ἁγίου Ἀνδρέου τοῦ στρατιώτου, Ἡρακλείου, Φαύστου, Μηνᾶ καὶ τῆς συνοδίας αὐτῶν (1). La coïncidence n'est pas à négliger ; mais voilà en tout cas un S. Ménas sur lequel nous sommes bien mal renseignés.

Il n'y a pas d'hésitation à avoir sur la notice du martyrologe hiéronymien au 11 novembre : *Alexandria metropoli Minatis* (B), *in Alexandria sancti Minatis*(E). Il s'agit bien ici du grand patron de l'Égypte, dont, au témoignage de Léonce de Naplouse, la fête se célébrait le 11 novembre (2). C'est encore à lui que se rapportent ces lignes de la chronique Alexandrine, année 295 : Ἔτους σξζ' τῆς εἰς οὐρανοὺς ἀναλήψεως τοῦ κυρίου καὶ τῶν προκειμένων ὑπάτων [Τούσκου καὶ Ἀνουλλίνου] ἐμαρτύρησεν ὁ ἅγιος Μηνᾶς ἐν Κοτυαείῳ Φρυγίας Σαλουταρίας ἀθὺρ ιε', πρὸ γ' ἰδῶν νοεμβρίων (3). Pour le dire en passant, il ne faut pas exagérer l'importance de cette indication, qui semble n'être pas indépendante de la Passion de S. Ménas dont nous aurons à nous occuper bientôt.

Le fait capital de l'histoire du culte de S. Ménas est la célébrité mondiale du sanctuaire qui s'éleva sur son tombeau, dans la Maréotide, et qui attira les pèlerins de toute la chrétienté durant une grande partie du moyen âge. Cette basilique était la gloire de la Libye, comme le dit Sophrone : Τὸ Μηνᾶ τοῦ μάρτυρος τέμενος, καὶ τὸ πρὸ τοῦ τεμένους δωμάτιον, πάσης Λιβύης καθέστηκε φρύαγμα, ἧς οἰκήτωρ ὁ ἅγιος καὶ φύλαξ, καὶ πρὸ τῆς ὑπὲρ Χριστοῦ μαρτυρίας ἐτύγχανεν καὶ μετὰ ταύτην γνωρίζεται, καὶ ἄξιον ὄντως εὐκλείας τὸ κτῆμα καὶ φρυάγματος μείζονος· δι' αὐτοῦ γὰρ ὅ τε Μαρεώτης καὶ ἡ Λιβύη πᾶσα μέχρι τῆς τήμερον ἕστηκεν, καὶ τὸ δὴ μέγιστον, Ἀλεξάνδρεια ἡ μεγάλη καὶ λαμπρὰ καὶ φιλόχριστος (4) Le moine Épiphane affirme que de son temps S. Ménas y reposait encore : καὶ πρὸς δύσιν τῆς Ἀλεξανδρείας, ὡς ἀπὸ μιλίων ἐννέα, κεῖται ὁ ἅγιος Μηνᾶς (5).

Peu de saints orientaux furent aussi universellement honorés dans l'église que S. Ménas. La Palestine avait son μαρτύριον τοῦ

(1) *Synax. Eccl. CP.*, p. 818. — (2) A. GELZER, *Leontios von Neapolis Leben des heiligen Iohannes des barmherzigen* (Freiburg i. B., 1895), p. 100. — (3) DINDORF, *Chronicon paschale*, t. I, p, 512. Voir la note de M. D. SERRUYS, dans KRUMBACHER, *Miscellen zu Romanos* (München, 1907), p.135, n. 2. — (4) *SS. Cyri et Ioannis miracula*, XLVI, *P. G.* t. LXXVII, p. 3596. Il en est encore question dans le miracle LI, *ibid.*, p. 3613. — (5) DRESSEL, *Epiphanii monachi et presbyteri edita et inedita* (Parisiis et Lipsiae, 1843), p. 6.

ἁγίου Μηνᾶ, bâti par Eudocie (1). Voici en Afrique une inscription qui mentionne ses reliques dont la déposition se fait le jour même de la fête, le 11 novembre : *Hic benerande relyquie beatorum martyrum Moen[e] et Sebastiani depositi in pace sub die III iduum novembrium*(2), et une autre datée de l'année 474 : *In hoc loco sunt memorie sanctorum martirum Laurenti, Ippoliti, Eufimie, Minne et de cruce Domini deposite die* III *nonas febrarias anno provincie* CCCCXXXV (3).

A Rome, il y avait une église de S. Ménas sur la voie d'Ostie, mentionnée dans l'itinéraire d'Einsiedeln (4). S. Grégoire y prononça l'homélie XXXV sur les Évangiles : *Habita ad populum in basilica sancti Menae martyris*. Le début constate qu'elle se trouve hors les murs : *Quia longius ab urbe digressi sumus* (5). On a également gardé à Rome le souvenir d'une corporation Alexandrine sous le patronage de S. Ménas, dans une inscription datée de 589 (5). La Dalmatie l'honorait aussi, comme le prouve une inscription au nom du saint (7), et l'on sait assez qu'il n'y a presque pas de pays qui n'ait gardé le souvenir des pèlerinages au tombeau de S. Ménas dans les fameuses ampoules à eulogies sur lesquelles nous avons enfin une monographie qui me dispense d'en parler plus longuement (8).

L'expédition conduite par Mgr Kaufmann au désert de Maréotis, a amené la découverte du sanctuaire national des Égyptiens et de ses dépendances. On peut se rendre compte enfin de l'importance de ce pèlerinage par l'étendue des ruines de la ville sainte.

La grande basilique, la crypte de S. Ménas, le baptistère, les hôtelleries, la basilique avec installations de bains, les fabriques d'eulogies, les cimetières, tout cela apparaît maintenant aux yeux du voyageur grâce à l'infatigable persévérance du savant de Francfort, dont les précieuses relations permettent de se représenter sans grand effort d'imagination ce que fut cette cité du désert, que l'on a qualifiée de « Lourdes d'Égypte » et où tout disait la gloire du grand martyr Ménas (9).

(1) *Vita Euthymii (BHG.* [2] 648) ANALECTA GRAECA, p. 67. — (2) P. MONCEAUX, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique*, IV, n. 246. — (3) *Ibid*, n. 297. On a lu encore *Men[ae]* sur une autre inscription africaine (n. 274). Cette lecture n'est pas certaine. — (4) Voir L. DUCHESNE, *Le Liber pontificalis*, t. II, p. 34.— (5) *P. L.*, t. LXXVI, p. 1259. — (6) DE ROSSI, *Inscriptiones christianae Urbis Romae*, t. II, p. 455. — (7) Voir *Anal. Boll.*, t. XVIII, p. 405. — (8) C. M. KAUFMANN, *Ikonographie der Menas-Ampullen*. Cairo, 1910, 187 pp., richement illustré. L'auteur a fait précéder ses recherches d'une étude sur certains textes orientaux relatifs à S. Ménas, sur lesquels nous aurons à revenir. — (9) C. M. KAUFMANN, *Die Ausgrabung der Menas-Heiligtümer in der Mareotiswüste*. Cairo, 1906, 107 pp. ; *Zweiter Bericht über die Ausgrabung* 1907, 109 pp. ; *Dritter Bericht* 1908, 30 pp. Tous ces rapports, surtout le dernier, sont abon-

Après l'Égypte, c'est Constantinople qui doit avant tout fixer l'attention de l'historien du culte de S. Ménas. Sa fête s'y célébrait le 11 novembre dans l'église qui lui était dédiée ἐν τῷ μαρτυρείῳ αὐτοῦ πλησίον τῆς Ἀκροπόλεως (1) et dont la dédicace était commémorée le 21 septembre (2). Elle était située près de la mer, sur l'emplacement d'un temple de Poseidon. Ποσειδῶνος δὲ τέμενος πρὸς τῇ θαλάττῃ ἀνήγειρεν, ἔνθα νῦν ὁ τοῦ μάρτυρος Μηνᾶ οἶκος διακεκόσμηται. C'est Hesychius qui parle ainsi (3). Pour le Pseudo-Codinus, il s'agit d'un temple de Jupiter : ὁ δὲ ναὸς τοῦ ἁγίου Μηνᾶ ὑπῆρχε πρότερον τοῦ Διός (4).

On prétend que Constantin fit bâtir l'église de Saint-Ménas, ou plutôt que c'est lui qui dédia à ce martyr le temple païen dont il avait chassé les idoles ; Pulchérie et Marcien (450-457) auraient donné au sanctuaire sa forme définitive (5). Il en est question dans l'histoire du monastère d'Olympiade, qui fut incendié lors des troubles de 532 ; les religieuses se retirèrent alors provisoirement εἰς τὸν ἅγιον Μηνᾶν, et on nous apprend que Saint-Ménas était près du palais τῶν Μαγγάνων (6). Or le palais de Mangana se trouvait au pied de l'Acropole. C'est dans l'église de Saint-Ménas qu'on trouva, en nettoyant une fosse, une grande quantité d'os gigantesques (ὀστᾶ ἀνθρώπων γιγάντων) que l'empereur Anastase (491-518) fit exposer ἐν τῇ Φόσσᾳ (7).

Il n'est pas sans importance de constater qu'il n'y avait pas à Constantinople d'autre église sous le vocable de S. Ménas. Il est vrai qu'on signale parmi les bâtisses de Justinien une église en l'honneur des saints Ménas et Ménaios, dans l'Hebdomon : ἔτι δὲ Μηνᾷ καὶ Μηναίῳ μάρτυσιν ἕδος ἐν τῷ Ἑβδόμῳ ἀνέθηκεν (8). Ces deux saints vont toujours de pair. Il est à présumer qu'ils n'ont rien de commun, sauf le nom, avec le martyr du désert de Libye. Leur fête d'ailleurs est entièrement distincte. On faisait à Constantinople leur commémoraison le 29 octobre et le 1 août, ἐν τῷ Ἑβδόμῳ, c'est-à-dire dans leur église propre (9).

En suivant le sillon tracé par les anciens souvenirs liturgiques et par la tradition monumentale, nous aboutissons toujours au même point : S. Ménas, martyr égyptien, dont le culte, partant du

damment illustrés. L'auteur a également publié un guide (dont il existe aussi une édition française) sous le titre de *Der Menastempel und die Heiligtümer von Karm Abu Mina in der ägyptischen Mariûtwüste*. Frankfurt a. M., 1909, 94 pp. — (1) *Synax. Eccl. CP.*, p. 214. — (2) *Ibid.*, p. 68. — (3) PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, p. 6. — (4) PREGER, t. c., p. 140. — (5) PREGER, t.c., p. 214. — (6) *Narratio Sergiae*, c. 2, ANAL. BOLL., t. XVI, p. 27. — (7) PREGER, t.c., p. 34. — (8) PROCOPE, *De aedificiis*, 1,9. — (9) *Synax. Eccl. CP.*, pp. 178, 860.

sanctuaire de la Maréotide, ne tarde pas à se répandre par toute la chrétienté.

Comme c'est presque toujours le cas, les difficultés commencent dès que les hagiographes s'en mêlent.

Je mets d'abord de côté un certain nombre d'homonymes orientaux, qui ont une individualité bien distincte et qui sont connus par les synaxaires (1); ils n'ont pas plus de relation avec le martyr égyptien que le S. Ménas italien dont l'histoire nous est contée par S. Grégoire dans ses Dialogues (2), et qui a été inscrit au martyrologe à la même date que le grand S. Ménas, le 11 novembre, preuve que son culte n'a point d'attaches traditionnelles.

Tout le problème consiste à classer deux catégories de récits, les uns relatifs à S. Ménas l'égyptien du 11 novembre, les autres ayant rapport à un S. Ménas qui a pour compagnons Hermogène et Eugraphus, et dont on fait la mémoire le 10 décembre. Nous essaierons d'éclaircir la question, en nous servant des textes grecs et des textes orientaux mis à notre portée (3).

Voici d'abord les textes qui sans contestation aucune sont rapportés au S. Ménas du 11 novembre et se lisent dans les ménologes grecs à cette date. Il y a trois Passions (4), un panégyrique (5) et un recueil de miracles (6). Au premier groupe il faut rattacher le chant de Romanos, qui n'est, pour ainsi parler, qu'une traduction poétique de la Passion (7).

Le panégyrique est parfaitement incolore; inutile de l'analyser, il ne nous apprendrait rien.

Les rapports des trois Passions *An*(alecta), *Io*(annu), *Kr*(umbacher) ont été étudiés par Krumbacher — qui les désignait, comme nous venons de le faire, par les noms des éditeurs — et par M. Pio Franchi (8). L'un et l'autre ont pris pour point de départ l'hymne de Romanos. On peut désormais regarder comme établi que ces quatre textes dérivent, de façon indépendante, d'une Passion aujourd'hui perdue, mais dont les linéaments principaux nous

(1) M. W. Budge, *Texts relating to Saint Mêna of Egypt* (London, 1909), p. 19-20, les énumère d'après les synaxaires éthiopien et copte. Celui du 15 Khedâr et du 15 hatûr est S. Ménas l'égyptien du 11 novembre. — (2) *Dial.*, *III*, 26, *P.L.*, LXXVII, p. 280-84. — (3) Il n'existe pas de traduction des Passions arméniennes publiées par les Méchitaristes. Mon collègue le P. P. Peeters se propose de donner cette traduction dans un de nos prochains numéros. On pourra constater que ces textes ne changent rien à nos résultats. — (4) *BHG*². 1250-1254. — (5) *BHG*². 1255. — (6) *BHG*². 1156-1269. — (7) Krumbacher, *Miscellen zu Romanos*, p. 1-9. — (8) *Hagiographica*, Studi e testi, XIX (Roma, 1908), p. 9-18. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 216.

sont bien connus et même la plupart des détails. Ce qu'il faut avant tout retenir, c'est qu'elle appartient à la catégorie des adaptations, ou plus clairement, des plagiats. L'hagiographe, à court de matériaux, s'est emparé du panégyrique de S. Gordius par S. Basile (1), et a mis sur le compte de S. Ménas l'histoire, pourtant si caractéristique, du martyr cappadocien (2).

Ménas, disent les Actes, était égyptien, et avait embrassé l'état militaire. Il suivit le tribun Firmilien et la cohorte τῶν Ῥουτιλιακῶν, dont il faisait partie, à Cotyée, métropole de la Phrygie Salutaire. Lorsque fut promulgué l'édit de persécution, Ménas quitta l'armée et se retira dans le désert. Un jour de fête, tout le peuple de Cotyée se trouvant réuni au théâtre, Ménas descendit de la montagne et se présenta devant l'assemblée pour confesser le Christ. Le gouverneur Pyrrhus, après l'avoir interrogé, l'envoya en prison. Le lendemain, il reprit l'interrogatoire et fit cruellement torturer le martyr. En vain il essaie les supplices les plus variés et les plus épouvantables. Ménas reste inébranlablement attaché à sa foi. Le juge, vaincu, prononce l'arrêt de mort. Ménas est décapité hors ville, et son corps livré aux flammes

Ici les diverses recensions et même les exemplaires du même texte présentent des variantes assez importantes. D'après les uns, quelques bons chrétiens recueillent les restes du martyr et les déposent, nous dirions mieux, les dispersent en divers lieux sacrés : λείψανα... ἀπέθεντο ἐν ἱεροῖς εὐκτηρίοις — ἐν οἴκοις περικαλλέσιν ἀπεθέτη — ἐν ἱεροῖς προσευκτηρίοις — ἐν ἱεροῖς μοναστηρίοις — σοροῖς περικαλλέσιν ἀπέθεντο etc. Toutes ces formules se rencontrent dans des manuscrits du texte *Kr* (3). Mais d'après d'autres, ces hommes pieux déposèrent le corps dans un cercueil, et comme le saint avait demandé, avant de mourir, d'être ramené dans son pays, on déféra à son désir : πρὸ τοῦ δὲ τελειωθῆναι αὐτὸν ἠξίωσεν τοὺς ἀδελφοὺς ὁ μακάριος ἵνα τὸ σῶμα αὐτοῦ μετενεχθῇ εἰς τὰ ἴδια, ὃ δὴ καὶ γέγονεν (4). Même version dans le texte *An* : ὀλίγῳ ὕστερον πρὸς τὴν αὐτοῦ πατρίδα ἀνεκομίσαντο, καθὼς αὐτοῖς πρὸ τῆς τελειώσεως ὁ μάρτυς ἐπέσκηψε τοῦ Χριστοῦ (5), et dans *Io* (6).

Le texte latin publié par Mombritius (7), et qui représente certainement un original grec (8), se termine par un curieux épisode : *Cumque haec verba complesset* [*Menas*], *dixit turbis : Cum decollatus fuero, tollentes corpus meum in camelo imponite et dimittite eum, ita*

(1) *BHG*². 703. — (2) L'emprunt avait été signalé déjà par Tillemont, *Mémoires*, t. V, p. 759. — (3) Voir Krumbacher. t. c., p. 42-43. — (4) Les mss A, B, R de Krumbacher, t.c., p. 42. — (5) *Anal. Boll.*, t. III, p. 270. — (6) Μνημεῖα ἁγιολογικά, p. 298, n. 15. — (7) *BHL*. 5921 — (8) Krumbacher, t. c., p. 53.

ut nullus praecedat, et tunc videbitis gloriam domini nostri Iesu Christi, quoniam ipse deducet eum ad locum ubi dignatus fuerit quo debuerit corpus meum tradi sepulturae. Cumque loquendi finem fecisset, flectens genua paravit cervicem, et decollatus est in sempiterna fide, et accepit coronam inter agmina angelorum ac martyrum, et sic introivit in conspectu domini nostri Iesu Christi tertio idus novembres. Cum ergo defunctus fuisset et divina virtute triumphum fidei meruisset, involventes christiani corpus eius vestibus pretiosis imposuerunt camelo et dimiserunt eum sicut ipse praeceperat. Camelus autem ambulabat per montes, praecedente angelo Domini, et in loco quo Deus voluit decubuit; qui autem sequebantur eum tollentes corpus eius ibidem posuerunt, postea vero dignam meritis eius basilicam condiderunt, in qua multas virtutes operatur Dominus ad laudem nominis sui. Le lieu commun de l'animal portant des reliques et s'arrêtant à point nommé est ordinairement en rapport avec une donnée topographique (1) On veut expliquer comment une église déterminée est entrée en possession d'un corps saint. Ici on ne reconnaît rien de semblable. L'arrêt du chameau n'est point spécifié et la mention de la basilique, située on ne sait où, dans laquelle le Seigneur opère jusqu'à ce jour des miracles, est un autre lieu commun sans portée.

L'histoire du chameau est-elle une réduction de l'épisode qui a été conservé dans certains textes orientaux ? Le lecteur pourra en juger bientôt.

Grâce à MM. W. Budge et Kaufmann, il nous sera possible de tenir compte également de quelques versions orientales de la Passion de S. Ménas. Nous n'avons rien à dire du manuscrit Nubien publié en fac-similé, d'après le manuscrit oriental 6805 du British Museum par M. Budge. Il est écrit dans une langue inconnue, et c'est par les mots grecs dont il est parsemé que l'on reconnait qu'il renferme un texte chrétien et qu'il est relatif à S. Ménas (2). Le même auteur publie ensuite, avec traduction anglaise, la notice du saint d'après le synaxaire éthiopien, ms. oriental 660 (3), et la Passion développée du ms. oriental 689 (4). Les mêmes récits ont été traduits par le P. Chaîne, le synaxaire sur le ms. éthiopien 126 de la bibliothèque nationale de Paris (5), la Passion sur le ms. d'Abbadie 92 (6). Le P. Chaîne a également examiné les fragments de la vie de S. Ménas dans le ms. copte 4 de la bibliothèque natio-

(1) Voir *Les légendes hagiographiques*, p. 35-37. — (2) *Texts relating to Saint Mêna of Egypt*, p. 1-21, et 36 planches. — (3) *Ibid.*, p. 59-61, trad. p. 39-43. — (4) *Ibid.*, p. 62-72, trad. p. 44-58. — (5) Dans Kaufmann, *Iconographie der Menas-Ampullen*, p. 45-48. — (6) *Ibid.*, p. 33-45.

nale de Paris. C'est, nous dit-il, une composition parallèle aux rédactions grecque et éthiopienne.

Par un certain nombre de traits et par toute la partie relative au culte, la Passion éthiopienne se distingue des textes grecs connus jusqu'ici ; mais pour la substance du récit, jusqu'au martyre du saint, il reproduit l'adaptation de l'histoire de S. Gordius à S. Ménas.

Il y a quelque confusion au début. Ménas au lieu de quitter l'Égypte et de se rendre à Cotyée de Phrygie avec son corps d'armée, est représenté comme originaire de la ville d'Égypte Quetwa. Il n'y a pas de ville égyptienne de ce nom, dans lequel on reconnaît Cotyée. Ses parents, sur l'ordre de l'empereur, s'en vont en Phrygie, et c'est là que Ménas vient au monde.

L'histoire des reliques du saint prend une forme particulière. Le rédacteur oriental — copte, arabe ou éthiopien — l'a-t-il tirée du grec, en l'arrangeant, au besoin, à sa manière ? C'est un point que nous ne sommes pas en mesure d'éclaircir. Citons, d'après le P. Chaîne, le commencement de cet épilogue.

Or après que fut accompli son martyre, comme nous l'avons raconté précédemment, des troupes vinrent pour faire la guerre à la Pentapole, car le pays de Mariout s'était révolté ainsi que les régions voisines. Un ordre arriva d'amener des troupes de Phrygie à Alexandrie pour aider les garnisons de Mariout. Le préfet Atnasis, commandant des troupes, voulut emmener le corps de saint Ménas avec lui pour qu'il lui fût un secours et une protection. Ayant ouvert la porte de l'endroit où se trouvait le corps du saint, une grande lumière l'éblouit, mais il cacha le corps aux habitants pour qu'ils ne l'empêchassent pas de l'enlever, et le fit porter sur une barque et partit. Lorsque les troupes arrivèrent sur la mer, entre la Phrygie et Alexandrie, des animaux horribles se montrèrent à eux du fond de la mer. Leur cou était haut et long, avec une tête comme celle des chameaux, ils allongeaient le cou vers la barque pour enlever ceux qui s'y trouvaient, quand des traits de feu s'échappèrent du corps de saint Ménas vers leurs têtes et ils s'enfuirent et plongèrent dans la mer (1). *Ils revinrent ensuite, mais de nouveau les traits du feu les chassèrent.*

(1) On s'est servi de ce passage pour éclaircir la question qui préoccupe depuis longtemps les archéologues (voir *Les légendes hagiographiques*, p. 240), des animaux de S. Ménas. CHAINE, *Note sur les animaux de saint Ménas*, REVUE DE L'ORIENT CHRÉTIEN, 1908, p. 212-18 ; *Brevi note sulle memorie di S. Mena*, NUOVO BULLETTINO DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, 1909, p. 71-78. Comme le dit très bien MGR KAUFMANN, *Ikonographie der Menas-Ampullen*, p. 104, sur la très grande majorité des fioles on reconnaît, sans doute possible, des chameaux, et aucun texte ni aucune représentation ne justifie l'identification des animaux de S. Ménas avec les monstres de la légende. Ne faudrait-il pas dire que le type

Alors, tous ceux qui se trouvaient dans la barque, remplis d'admiration, crurent en Dieu, et après s'être prosternés devant le saint, ils reprirent leur marche, glorifiant et célébrant le martyr Ménas de ce qu'ils avaient été préservés par son corps. Cinq jours après, ils arrivèrent à Alexandrie. Ils en repartirent ayant avec eux le corps de S. Ménas et montèrent une barque d'Alexandrie jusqu'au littoral de Mariout. Ils se battirent là avec les habitants, ils invoquèrent S. Ménas et son corps, vainquirent les barbares, les exterminèrent par son intercession jusqu'à leur arrivée à Mesten, dans le territoire de Mariout.

Quand le préfet voulut retourner en Phrygie, il voulut emmener avec lui le corps de S. Ménas. Il le fit mettre sur un chameau, mais le chameau ne put jamais se mouvoir. On le transporta sur un autre chameau, celui-ci ne put pas le remuer ; on le fit monter sur tous les autres chameaux qu'il y avait et il ne s'en trouva pas un qui put le soulever.

Attristé, le préfet Atnasis reconnut que cela venait de Dieu et il laissa le corps en cet endroit. Il fit sculpter sur bois l'image de S. Ménas martyr, sous la figure qu'on lui connaissait comme soldat, avec l'image des bêtes qui ressemblaient aux chameaux, en adoration à ses pieds. Il déposa cette image sur le corps de S. Ménas pour obtenir son intercession et l'emporta avec lui pour qu'elle lui fût un salut et une sauvegarde sur la mer et dans la guerre. Il fit faire pour le corps du saint une châsse en bois de sag imputrescible et incorruptible, et il l'ensevelit en ce lieu, puis retourna dans son pays avec ses troupes.

Les documents qui viennent d'être passés en revue sont d'accord pour nous apprendre que S. Ménas était égyptien, qu'il était soldat et qu'il fut martyrisé à Cotyée de Phrygie. Une partie d'entre eux semble supposer que son corps resta dans ce pays ; d'autres — la plupart — ajoutent que les reliques furent rapportées en Égypte, soit sur l'ordre même du saint, soit par l'effet d'une intervention providentielle et miraculeuse.

La Passion proprement dite appartient, au point de vue historique, à la dernière et infime classe des textes hagiographiques, et il n'est aucun des détails de l'histoire de S. Ménas qui ne doive nous être suspect s'il n'est point confirmé d'ailleurs. Quelques archéologues, qui ignoraient d'ailleurs la circonstance du plagiat, avaient été frappés de la mention du *numerus Rutiliacorum*, ἀριθμὸς τῶν λεγομένων Ῥουτιλιακῶν, le corps d'armée auquel Ménas

iconographique en question est antérieur à cette légende, et que l'hagiographe s'en est inspiré ? Ces animaux au long cou « avec une tête comme celle des chameaux » peuvent lui avoir été suggérés par certaines exemplaires d'exécution sommaire et maladroite où le chameau prend en réalité des apparences fantastiques.

était censé appartenir, et Borghesi a écrit une très savante dissertation sous forme de lettre, sur ce passage des Actes (1). Mais il est bon de se souvenir que Borghesi n'a trouvé ce *numerus Rutiliacorum* ni dans la *Notitia dignitatum* ni nulle part ailleurs, et que si le mot *numerus* est conforme à l'usage, cela ne suffit pas pour réhabiliter un texte plus que suspect.

Pourtant, si les Actes de S. Ménas sont entièrement privés de valeur historique, ils renferment, comme beaucoup de pièces d'ailleurs insignifiantes, un élément dont il convient de tenir compte : c'est la topographie On a pu constater que les hagiographes nous conduisent obstinément d'Égypte en Phrygie, de Phrygie en Égypte, et qu'ils sont préoccupés de la pensée de rendre plausible le séjour et le martyre d'un égyptien à Cotyée, et la présence des reliques d'un martyr de Cotyée en Égypte. C'est dans ce but qu'ils ont imaginé d'abord l'enrôlement de leur héros dans une légion qui va prendre ses quartiers en Phrygie, et ensuite les explications embarrassées et contradictoires au sujet du retour du martyr dans son pays. Les uns mettent en avant sa volonté expresse d'être enseveli dans la terre natale ; les autres n'imaginent rien moins qu'une expédition dans la Maréotide : les reliques de S. Ménas accompagnent l'armée pour lui servir de Palladium, mais elle est obligée d'abandonner son trésor à la Libye. On devine quelque grave confusion.

Elle peut s'être produite de plusieurs manières. Une première explication consisterait à dire que S. Ménas d'Égypte a été confondu avec un homonyme de Cotyée. Les choses se seraient passées ainsi. Il y avait à Cotyée un martyr local, du nom de Ménas, dont, naturellement, elle gardait les reliques, mais dont elle ignorait l'histoire. Un hagiographe de l'endroit lui découpa des Actes dans ceux de S. Gordius, sans insister spécialement sur l'origine et sur le tombeau du martyr. Comme S. Ménas d'Égypte était aussi dépourvu d'Actes que son homonyme, la confusion devint aisée et presque inévitable. On lui appliqua d'abord l'histoire du martyr de Cotyée, puis, pour répondre à certaines difficultés, on accentua son origine égyptienne, et, moyennant une translation de reliques, on expliqua l'existence du sanctuaire de Mariût.

Cette solution se heurte malheureusement à deux difficultés. D'abord l'existence d'un saint Ménas de Cotyée n'est nullement attestée ; et ensuite, le nom du martyr est spécifiquement égyptien plutôt que grec ou asiatique (2).

(1) *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 242-47. — (2) Cf. A. WIEDEMANN, *Aegyptische Geschichte* (Gotha, 1884), p. 165.

Voici une seconde hypothèse, qui nous paraît plus probable. Le culte de S. Ménas d'Égypte, qui se répandit avec la rapidité que l'on sait, doit avoir gagné la Phrygie ; il aura été installé, avec plus de succès qu'ailleurs, à Cotyée, où Ménas sera devenu le grand patron, comme il semble que Démétrius le soit devenu à Thessalonique (1). De là, pour les gens de Cotyée, à revendiquer pour leur patrie l'honneur d'avoir donné un grand martyr à l'église, il n'y avait qu'un pas, et l'entreprise était d'autant plus aisée que S. Ménas, comme c'est le cas de tant de célèbres martyrs, n'avait point de légende officielle. On se chargea de lui en trouver une, et S. Ménas l'égyptien honoré à Cotyée, devint S. Ménas l'égyptien martyrisé à Cotyée. S. Basile prêta son panégyrique de S. Gordius, qu'un clerc du pays se chargea d'accommoder.

Le livre édifiant trouva le chemin de l'Égypte, où il fut d'autant mieux accueilli qu'il venait combler une lacune regrettable, et pourvu que l'on expliquât bien clairement que la précieuse dépouille du martyr n'était pas restée en Phrygie, on ne fit aucune difficulté d'accepter la version des hagiographes de cette contrée lointaine. De là cette unanimité dans la manière de narrer les circonstances du martyre et la façon de plus en plus accentuée, d'une recension à l'autre, d'affirmer le droit de Mariût sur les reliques.

Cette explication nous paraît plus vraisemblable que la première et répond à toutes les difficultés ; le processus hagiographique qu'elle suppose n'est point sans exemple, et elle est bien en harmonie avec ce qui nous reste de documents dont la provenance est égyptienne, ou qui réflètent la tradition indigène. Nous avons entendu plus haut Sophrone parler de S. Ménas comme d'un martyr local, dont la vie s'est passée en Libye jusqu'au jour du triomphe sans la moindre allusion à la Phrygie ou à un pays étranger. Pour l'auteur du recueil des miracles de S. Ménas, dont nous avons à parler maintenant, auteur qui écrivait certainement en Égypte, le grand martyr n'est pas venu d'ailleurs ; c'est un enfant du pays, qui a glorifié le Christ à l'endroit même où sont honorées ses reliques.

M. Pomjalovskij a publié 1900 la Διήγησις Τιμοθέου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας περὶ τῶν θαυμάτων τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Μηνᾶ (2). Personne, que je sache, n'a admis, après examen, l'attribution de ce recueil de miracles à l'évêque

(1) Ou à Sirmium, si l'on admet que le culte de S. Démétrius a rayonné de Thessalonique dans cette direction plutôt qu'en sens inverse. Voir *Les légendes grecques des saints militaires* (Paris, 1909), p. 107-108. — (2) *BHG*[2]. 1256-69.

d'Alexandrie, Timothée (380-384), et nous ne nous arrêterons pas à discuter une question qui se résout pour ainsi dire d'elle-même à la lecture du document. L'éditeur s'est contenté, pour le publier, d'un seul manuscrit. Il en existe un bon nombre, qui mériteraient d'être collationnés (1). Ils ne sont pas tous également complets, et souvent on ne trouve avec la préface que les cinq premiers miracles ; ainsi dans le manuscrit sur lequel Gentien Hervet a fait sa traduction pour le compte de Lipomano (2). Dans les ménées du 11 novembre, on lit les cinq mêmes miracles, mais notablement abrégés. Ils sont au nombre de treize, et dans le même ordre que le grec, dans les ménées russes (3). Il en était peut être de même dans la version bulgare, dont M. Jagić à tout récemment fait connaître un fragment (4). Dans le manuscrit éthiopien d'Abbadie 179, dont le P. Chaîne a publié les en-tête des chapitres, il y a dix-neuf miracles(5). Nous ne pouvons tenir compte ici d'une tradition aussi compliquée. Mais nous croyons rendre service en analysant le recueil d'après l'édition de Pomjalovskij, qui, quoique déjà vieille de onze ans, continue à rester ignorée (6).

Le court prologue du recueil rappelle la conversion de Constantin, à qui on attribue un édit ordonnant de prêcher la foi chrétienne par toute la terre et de construire des églises en l'honneur des martyrs. Aussitôt, ceux d'Alexandrie vont à la recherche des reliques de S. Ménas pour élever un temple en son honneur. Ἀνέστησαν δέ τινες τῶν ἐκ τῆς πόλεως Ἀλεξανδρείας καὶ ἐζήτησαν τὰ λείψανα τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου καὶ ἀθλοφόρου μάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Μηνᾶ, ὅπως κτήσωσιν ἐπὶ τῷ < ὀνόματι > αὐτοῦ ναόν · πᾶσα δὲ ἡ ἐπαρχία ἐκείνη ἐπορεύθησαν ἐν τῷ ἁγίῳ αὐτοῦ ναῷ, ὅπως τοῦτον τελειώσωσιν ἐν τάχει (7).

PREMIER MIRACLE. Un riche marchand Isaurien arrive à Alexandrie et entend parler des merveilles dont l'église de S. Ménas est le théâtre. Il se propose d'y faire un pèlerinage, prend une bourse bien

(1) Voir, par exemple, nos catalogues de manuscrits hagiographiques de Paris, du Vatican, etc. M. ARVANITAKIS, *Bulletin de l'Institut Égyptien*, 1904, p. 181, a signalé un manuscrit du recueil à l'École évangélique de Smyrne. — (2) *Tomus quintus vitarum sanctorum patrum* (Venetiis, 1556), f. 62-65v. — (3) *Velikija Minei tchetii*, noiabr, dn. 1-12 (Saint-Pétersbourg, 1897), p. 447-477. — (4) *Ein mittelbulgarisches Bruchstück der ersten Wunders des Grossmärtyrers Menas (aus dem XIV Jahrh.)*, ARCHIV FÜR SLAVISCHE PHILOLOGIE, t. XXX (1908), p. 392-99. — (5) Dans KAUFMANN, *Ikonographie der Menas-Ampullen*, p. 48-49. — (6) Voir *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 459. M. Kaufmann semble ne pas connaître non plus cette édition. — (7) POMJALOVSKIJ, t. c. p. 62-63.

garnie, monte dans une barque et se fait conduire d'abord jusqu'à l'endroit appelé Λοξονῆτα, où il demande à loger. Durant son sommeil, l'hôte, pour s'emparer de sa bourse, le tue, coupe le corps en morceaux, pensant le jeter ensuite dans le lac. Mais le soleil se lève avant qu'il ait pu s'en défaire. Il voit arriver un cavalier, accompagné d'une suite nombreuse, qui n'était autre que S. Ménas, en costume de spathaire. Le saint ouvre la porte et demande où est l'étranger. Le meurtrier n'a vu personne ; mais Ménas va droit à la corbeille où se trouve le cadavre dépecé. Croyant avoir affaire à un officier de l'empereur, l'hôte confesse son forfait et lui offre la bourse de la victime et cent pièces d'argent. « Repentez-vous », lui répond Ménas, « et je vous pardonnerai votre crime. » L'homme lui ayant promis d'aller en pèlerinage à Saint-Ménas et de se faire moine, le saint se déclare, resuscite le mort, et disparaît. Alors l'étranger prend sa bourse, l'hôte ses cent pièces d'argent, et ils s'en vont ensemble à Saint-Ménas accomplir leurs promesses. L'assassin prend l'habit et meurt après sept ans de pénitence ; le marchand retourne à Alexandrie et par le récit du miracle accompli en sa personne convertit une foule d'hérétiques et de païens (1).

DEUXIÈME MIRACLE. Un citoyen d'Alexandrie, nommé Eutrope, commande à un orfèvre deux plats d'argent, dont l'un, sur lequel doit être gravé son nom, sera offert à la basilique de S. Ménas, et dont l'autre, avec le nom du saint, servira d'abord à son usage, puis passera au saint en héritage. Il s'embarque pour aller porter son offrande. A l'heure du repas, son esclave lui sert à manger dans le plat du saint, après quoi il le lave dans l'eau du lac. Le plat lui échappe des mains et, craignant la colère de son maître, il se jette à l'eau. Désespoir d'Eutrope. Il promet de donner au saint deux nouveaux plats et le prix de celui qui est perdu s'il retrouve le corps de l'esclave, pour lui-donner la sépulture, διὰ τὸ ὄνειδος τῶν ἀνθρώπων. Après deux jours de navigation, on arrive à destination. Or voilà qu'on aperçoit l'esclave, porteur du plat, qui suit l'embarcation ; on lui jette une corde et on le fait monter. Il raconte qu'aussitôt entré dans l'eau il vit un homme brillant, accompagné de deux autres, et qui leur dit : « Saisissez-vous de lui. » Et ils ne l'abandonnèrent plus jusqu'à ce moment. Eutrope reconnut dans ce mystérieux sauveur le martyr Ménas. Il se rendit avec l'esclave à la basilique, donna les deux plats, et laissa aussi l'esclave pour le service du sanctuaire (2).

(1) POMJALOVSKIJ, p. 63-66. — (2) POMJALOVSKIJ, p. 66-68.

TROISIÈME MIRACLE. Il y avait une femme riche, nommée Sophie, ἐν χώρᾳ τῶν Φεκοζεητῶν, qui se désolait de n'avoir pas d'enfants. Elle résolut de se rendre à Saint-Ménas, et de faire don au martyr de tous ses biens. Elle s'en alla donc à l'insu de tout le monde. Arrivée dans le désert à l'église de Sainte-Thècle, τὸν ναὸν τῆς ἁγίας καὶ καλλινίκου πρωτομάρτυρος Θέκλας (1), elle voit venir à elle un soldat à cheval, ἐκ τῶν παραφυλασσόντων τὴν ὁδὸν διὰ τοὺς λῃστάς, un gardien de la sûreté, qui, profitant de la solitude, veut lui faire violence. Elle invoque S. Ménas, et voici comment le martyr lui vient en aide. Le soldat s'était attaché le cheval au pied. S. Ménas arrive lui-même à cheval, enlève la femme, saisit par le mors la bête du soldat et l'emmène à toute vitesse, traînant son cavalier, jusqu'à la basilique. Le malheureux n'en mourut pas, et on assure qu'il profita de la leçon (2).

QUATRIÈME MIRACLE. Un juif d'Alexandrie avait pour voisin un chrétien, avec lequel il s'entendait bien. Ayant à s'absenter, il déposa chez lui un petit sac, bien scellé ou fermé à clef, et lui envoya d'avance un cadeau en reconnaissance du service. Mais le chrétien résolut de garder le dépôt, et persuada même à sa femme de jurer avec lui qu'on n'avait jamais rien reçu, le manque de parole vis-à-vis d'un juif ne pouvant entraîner aucune conséquence fâcheuse : ἡμεῖς γὰρ ὁ ὅρκος οὐδὲν βλάπτει, διότι Ἑβραίῳ ὀμνύομεν καὶ οὐ χριστιανῷ. Ainsi fut fait. Le juif eut beau réclamer, l'escroc nia effrontément. Il lui vient alors une idée. « S. Ménas, dit-il, confond les parjures ; accompagnez-moi ; vous jurerez que je ne vous ai rien remis et vous irez en paix. » Le chrétien prétexta que les juifs n'entrent pas dans les églises. « Je resterai dans le narthex, » répondit le juif. Il fallut s'exécuter. En chemin, le bon juif essaya encore d'ouvrir les yeux à son compagnon, lui abandonnant même ce qu'il voudrait prendre dans le sac. Ce fut inutile. Le chrétien fit le faux serment, et les deux hommes retournèrent ensemble. A trois milles de l'église le cheval du chrétien jeta son cavalier par terre, et la petite clef (δακτυλοκλείδιον) du sac tomba sur le sol. Il n'y fit pas attention. Arrivés à Loxoneta, les deux voyageurs s'arrêtèrent pour acheter des vivres, et mangèrent ensemble. Cependant le juif continuait à invoquer S. Ménas. Tout à coup arrive l'esclave du chrétien, portant le sac, μετὰ τοῦ λογαρίου. « Voici, dit-il, de la part de ma maîtresse, d'après

(1) L'existence de cette église sur la route des pèlerins et non loin du sanctuaire de Saint-Ménas explique la représentation de Ste Thècle sur une catégorie d'ampoules. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 458 ; KAUFMANN, *Ikonographie der Menas-Ampullen*, p. 139-41. — (2) POMJALOVSKIJ, p. 68-70.

vos ordres. » Et il raconte qu'un soldat à cheval s'est présenté, portant la clef, qui fut aussitôt reconnue, et demandant de la part du mari de lui apporter le sac. Aussitôt le juif reprit son bien, rendit grâces à Dieu et alla porter à Saint-Ménas le tiers de la somme, ajoutant : Λάβῃ ταῦτα ὁ ἅγιός σου ναὸς ὑπὲρ φωταψίας. Il embrassa la foi chrétienne et donna la moitié de ses biens au saint, dont il ne quitta plus le temple. Et depuis ce jour personne n'osa plus jurer κἄν τε δικαίως κἄν τε ἀδίκως εἰς τὸν ναὸν τοῦ ἁγίου (1).

On voit ici que S. Ménas remplissait en Égypte le rôle attribué à S. Pancrace chez les Latins. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher du récit que nous venons de résumer le chapitre de Grégoire de Tours sur la basilique de ce saint à Rome : *Ad cuius sepulcrum si cuiusquam mens insana iuramentum inane proferre voluerit, priusquam sepulcrum eius adeat... statim aut arripitur a daemone aut cadens in pavimento amittit spiritum. Ex hoc enim quisque fidem cuiuscumque rei ab alio voluerit elicere, ut veram cognoscat, non aliter nisi ad huius basilicam destinat* (2).

C'est, comme on le voit, la même croyance et la même pratique, dont nous aurons encore un exemple dans le huitième miracle. Chez les orientaux, d'autres saints encore étaient réputés les gardiens de la sainteté du serment, témoin cette notice du martyrologe de Rabban Sliba au 5 septembre : *Transitus Iohannis Capharseniae in finibus Antiochiae ; qui in eius et sancti Cononis nomen peieraverit, opprobrio afficietur.* (3)

Cinquième miracle. Un homme perclus de tous ses membres fut amené à Saint-Ménas. Il y trouva une femme privée de l'usage de la parole. Tous les deux imploraient leur guérison, mais sans effet. Le perclus exhale ses plaintes. La nuit, le saint lui apparaît, et lui indique le remède : Ἄπελθε μὴ νοοῦντός τινος καὶ φθάσον τὸ στρῶμα τῆς γυναικὸς τῆς βωβῆς καὶ κοιμοῦ μετ' αὐτῆς καὶ λαμβάνεις τὴν ἴασιν. Le malheureux s'étonne d'un pareil ordre, qui n'est qu'une excitation au péché. La vision se reproduit, et notre homme se laisse enfin persuader. Εἶτα βιγλεύσας ὅπου ἔκειτο ἡ βωβή, ἀνέμεινεν ἕως οὗ ὕπνωσαν πάντες οἱ ἐν τῷ ναῷ ὄχλοι, καὶ ἀναστὰς συρόμενος ἐπ' ὄψεσιν, ἔφθασεν τὸ στρῶμα τῆς βωβῆς καὶ πιάσας τὸ πάλιον ἔσυρεν καὶ ἐγύμνωσεν αὐτήν. La femme se réveille, et dans son trouble, elle retrouve la parole ; l'homme, en voulant s'enfuir, retrouve l'usage de ses jambes (4).

Cette plaisante et peu édifiante histoire a été racontée également

(1) Pomjalovskij, p. 70-73. — (2) *In gloria martyrum*, I, 38. — (3) *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 194. — (4) Pomjalovskij p. 73-75.

comme un miracle des saints Cyr et Jean (1) et des saints Cosme et Damien (2). Nous avons eu ailleurs l'occasion de la mettre en parallèle avec les miracles d'Esculape (3), et nous n'avons pas été seuls à lui reconnaître cette provenance (4).

Les rédacteurs des ménées en ont fait une édition expurgée. Le saint se contente de dire au paralytique : « Allez, pendant que tout est tranquille, emparez vous du manteau de la muette, et vous serez guéri. » Et il se passe une scène analogue à celle qui vient d'être rappelée.

Sixième miracle. Une femme Samaritaine souffrant de continuels maux de tête se laisse entraîner par ses voisines, à l'insu de son mari, à entreprendre le pèlerinage de Saint-Ménas, dans l'espoir d'obtenir sa guérison. On s'arrête à mi-chemin pour passer la nuit à l'hôtellerie voisine du lac. L'hôtelier, égaré par les charmes de cette femme, l'isole, sous prétexte de favoriser son repos, et essaie de la séduire. Elle résiste : il menace de la tuer. Il revient à la charge : elle reste inébranlable. Au moment où le glaive se lève sur sa tête, elle invoque S. Ménas, et les mains de son agresseur se paralysent sans pouvoir se débarrasser du glaive qu'elles tenaient. Au même instant, S. Ménas, à cheval, fait son entrée, et conduit la femme en lieu sûr. Le lendemain, on continue le voyage, la Samaritaine demande le baptême et se consacre au service de S. Ménas.

Peu après arrive l'hôtelier, serrant toujours son glaive. Il implore S. Ménas, qui lui dit en songe : « Je vous ai gardé de ce péché que vous vouliez commettre. Promettez-vous de ne pas recommencer ? » Et il le renvoie à l'économe de la basilique. Celui-ci lui ordonne de recourir à l'huile de la lampe de S. Ménas : Κάτελθε εἰς τὴν κατάβασιν, ὅπου ἡ θήκη τοῦ ἁγίου· κατελθὼν δὲ ἔλαβεν ὁ ἀρχιπρεσβύτερος ἔλαιον ἐκ τῆς κανδήλας καὶ ἐσφράγισεν τοὺς βραχίονας αὐτοῦ καὶ παραυτίκα ἐγένετο ὁ ἄνθρωπος ὑγιής. Lui aussi se consacre avec ses biens à son libérateur (5).

Septième miracle. Trois frères s'en vont d'Alexandrie faire leur offrande à S. Ménas. Chacun d'eux apporte un petit cochon. Arrivés au lac, ils font boire les animaux ; l'un de ceux-ci est happé par un crocodile. L'homme voulant le retenir tombe à l'eau. En entendant ses cris, le crocodile lâche le cochon et entraîne l'homme au fond du lac. Mais il a invoqué S. Ménas. S. Ménas arrive à

(1) *SS. Cyri et Iohannis miracula*, 30, *P.G.*, t. LXXXVII, p. 3520.— (2) L. Deubner, *Kosmas und Damian* (Leipzig, 1907), p. 162-64.— (3) *Les légendes hagiographiques*, p. 174 — (4) O. Weinreich, *Antike Heilungswunder* (Giessen, 1909), p. 179-82. — (5) Pomjalovskij, p. 75-79.

cheval, chasse le monstre et guérit l'homme, qu'il prend sur sa monture et conduit dans sa basilique, où il le dépose endormi πλησίον τῆς θήκης αὐτοῦ κάτω. On l'y trouve le lendemain, et il est pris pour un voleur. Mais il raconte son histoire, et tous louent Dieu et S. Ménas. Celui-ci cependant était retourné au lac, dans le même équipement, καββαλάριος ἐν εἴδει στρατιώτου. Il console les frères du miraculé, les engage à aller au sanctuaire, et disparaît. Ils reconnaissent le saint et s'en vont lui offrir les trois cochonnets, et retrouver leur frère (1).

HUITIÈME MIRACLE. Un riche païen de Constantia (ἀπὸ χώρας λεγομένης Κωνσταντιανῆς ὑπὸ τὴν ἑωρίαν [sic] τῆς Μαρμαρικῆς) avait pour voisine une pauvre veuve qui ne possédait qu'une brebis, et il la lui enviait. A l'approche de la fête de S. Ménas, voyant que tout le monde y allait, il proposa à sa femme de faire comme tout le monde. Celle-ci lui dit: « Ceux de votre religion n'y vont pas, mais faites-vous baptiser, et j'irai avec vous. » Il promit à sa femme de se faire chrétien. Mais avant de partir il ordonna à son esclave d'enlever secrètement la brebis de la veuve et de la faire rôtir. La malheureuse en fut au désespoir et chercha en vain de découvrir l'auteur du vol.

La femme du païen, ignorant l'indignité commise par son mari, conseilla à la pauvresse de l'accompagner à la basilique de Saint-Ménas et de faire jurer tous les voisins. En route, elle fit part à son mari des soupçons qui pesaient sur lui, pour le détourner du serment. Mais le coupable répondit que le serment avant le baptême ne pouvait nuire : Πρὶν βαπτισθῶ κἂν ἐπιορκήσω τὸν Θεὸν καὶ τὸν ἅγιον, οὐ βλάπτομαι. Il amena donc la veuve à l'autel, descendit au tombeau (σύροντες καὶ τὴν γραῦν εἰς τὸ θυσιαστήριον καὶ κατελθόντες εἰς τὴν θήκην) et prêta serment. Mais en remontant ses pieds et ses mains se desséchèrent ; il se mit à crier et à avouer publiquement son crime. Une voix sortit du souterrain : Φράξον τὸ στόμα σου, ἄθλιε... On lia le malheureux à une colonne voisine du ciborium, et sa femme resta auprès de lui jusqu'à ce qu'il expirât. Elle retourna chez elle et fit don à S. Ménas de tout l'avoir de son mari (2).

NEUVIÈME MIRACLE. Ce récit rappelle, an début, une tradition relative au lieu de naissance de S. Ménas. Ἦν τις ἀνὴρ ἀπὸ πόλεως Πανηφαιὰτ ἐκεῖθεν ὅθεν καὶ ὁ ἅγιος ὥρμητο, ὀνόματι Πορφύριος, οὗπερ ζῶν ὁ μακάριος μάρτυς εἶχεν ἀγάπην μετ' αὐτοῦ πάνυ · ὁμοῦ γὰρ ἐπραγματεύοντο ἀμφότεροι · καὶ ὅτε εὐδόκησεν ὁ Θεὸς καὶ ἐμαρτύρησεν ὁ ἅγιος διηκόνει αὐτῷ ἐκεῖνος. Μετὰ δὲ τὸ τελειωθῆναι τὸν

(1) POMJALOVSKIJ, p. 79-81. — (2) POMJALOVSKIJ, p. 81-84.

ἅγιον μάρτυρα ἐτελειώθη καὶ ὁ Πορφύριος καὶ ἔασεν τὸν υἱὸν αὐτοῦ λέγων· Μὴ ἐπιλάθῃ, τέκνον, τὴν βοήθειαν τοῦ ἁγίου Μηνᾶ. Le fils de ce Porphyrius avait une chamelle stérile. Il pria S. Ménas de la rendre féconde, avec promesse de lui consacrer son premier chamelon. La chamelle eut successivement trois petits, mais le fils de Porphyre ne tint pas sa promesse. Un jour S. Ménas arrive à cheval, suivi d'un nuage au ras du sol. Il y fait entrer les chamelons et leur mère et les dirige sur la basilique. Puis il se montre en songe au propriétaire, lui explique, non sans ironie, comment il a été amené à se payer lui-même, et l'invite à aller vérifier de ses yeux la réalité de ses paroles. Après une nouvelle vision, le parjure repentant se consacre à S. Ménas et on lui donne pour office de garder tout le troupeau de chameaux. Après sa mort, l'économe reçoit de S. Ménas l'ordre de l'ensevelir εἰς τὸν κίονα πλησίον τοῦ κοιμητηρίου (1).

DIXIÈME MIRACLE. Un païen nommé Prinos, habitant la province d'Alexandrie, près du lac, était très dévôt à l'idole d'un temple voisin. Il avait une jument qu'il aimait beaucoup, mais qui était stérile. Ayant entendu vanter la puissance de S. Ménas, il s'écria : « Si ma jument porte, j'offre trois pieds du poulain à S. Ménas et le quatrième à mon dieu. » Or la jument mit bas un poulain n'ayant que trois pieds. S. Ménas se montra au païen et lui dit : « Si l'idole que vous adorez a quelque puissance, qu'elle donne au poulain le pied qui lui manque. » Notre homme renonça à ses dieux, donna à S. Ménas avec la jument la moitié de ses biens, et convertit beaucoup de monde (2).

ONZIÈME MIRACLE. Un nommé Théophile avait fait envoyer du bois à S. Ménas. Au débarcadère, un soldat vient en prélever le dixième (ἐγὼ τὰς δεκάδας λαβεῖν ἔχω). On lui répond que ce bois appartient à S. Ménas. Comme il veut procéder malgré tout, le voilà qui est saisi aux cheveux et emporté en l'air jusqu'à la basilique. Là, en présence du peuple, il confesse son péché, et le saint le laisse doucement retomber à terre. Il promet douze pièces de monnaie et s'acquitte largement (3).

DOUZIÈME MIRACLE. Un homme possédé du démon, et dangereux pour son entourage, est amené d'Alexandrie par ses parents à la basilique de Saint-Ménas. Il n'obtient pas sa délivrance et on le ramène, plus agité et plus terrible que jamais. En route se présente un homme qui n'est autre que S. Ménas ὡς ἐν σχήματι ἀνθρώπου τινός. Les parents veulent lui donner de l'argent s'il veut recon-

(1) POMJALOVSKIJ, p. 84-86. — (2) POMJALOVSKIJ, t. p. 86-87. — (3) POMJALOVSKIJ, p. 87.

duire le possédé au sanctuaire. « Je ne prends rien », dit l'inconnu, « mais si vous voulez donner, donnez à l'église de Saint-Ménas. » Aussitôt il met la main sur la tête du malheureux, et disparaît l'entraînant jusqu'à la basilique. Le peuple le voit élevé en l'air, puis le jeune homme tombe comme mort. On l'emporte jusqu'au tombeau du saint, où il se frotte avec de l'huile de la lampe. Alors une voix sort du tombeau : « Sors de cette créature de Dieu, esprit impur, » et il sort comme du feu de la bouche du possédé, qui se trouve guéri. Les parents donnent sa part d'héritage à S. Ménas, et lui-même se consacre à son service (1).

TREIZIÈME MIRACLE. Un pauvre diable de païen, nommé Pastamon, visitait souvent le troupeau de S. Ménas et lui volait ses plus beaux cochons. Malgré un avertissement du saint, il pénètre de nouveau dans l'étable, choisit un cochon, le tue et s'apprête à le saler. Mais au même moment la viande se change en pierre. Le voleur n'est nullement touché par ce prodige : « Je vais vous prendre votre plus beau, » dit-il à S. Ménas ; « voyons si vous pourrez encore pétrifier celui-là. » Là-dessus il s'endort, et reçoit une sévère réprimande de S. Ménas. L'incorrigible voleur s'introduit de nouveau dans l'enclos. Mais cette fois il est frappé de paralysie et devient raide comme du bois. Les bergers le trouvent et le conduisent à la basilique où il confesse son péché et fait pénitence jusqu'à sa mort (2).

Il n'est pas besoin d'insister sur le cachet particulier de ce curieux recueil, sur la couleur locale fortement prononcée de la plupart des récits et sur leurs allures populaires, qui sont plus sensibles encore dans le style et la langue originale.

Ils sont destinés à un public grossier, qui se fait de l'intercession des saints une idée bien matérielle. S. Ménas, pour lui, n'habite pas les hauteurs du ciel. Il n'est pas seulement présent dans son sanctuaire, mais il circule invisible, parmi les hommes, et se montre dans les grandes circonstances pour leur porter secours. De même que presque tous les grands saints dans l'iconographie égyptienne (3), il est la plupart du temps à cheval, et dans le miracle des trois frères, par exemple, on voit qu'il ne peut être partout à la fois. Quant aux faits eux-mêmes, il est clair que presque tous sont puisés dans le grand trésor du folklore, et fortement teintés de paganisme. Il sera intéressant de les examiner à ce point de vue en

(1) POMJALOVSKIJ, p. 87-89. — (2) POMJALOVSKIJ, p. 89. — (3) Voir J. STRZYGOWSKI, *Der koptische Reiterheilige und der hl. Georg*, ZEITSCHRIFT FÜR AEGYPTISCHE SPRACHE, t. XL (1902), p. 49-60.

notant les parallèles. Nous ne pouvons ici entreprendre cette étude. Mais nous constatons que la tradition égyptienne ne connaît qu'un S. Ménas, enfant du pays, martyr illustre dont le corps ne fut point apporté d'une contrée lointaine, mais qui reposa au lieu où il avait souffert jusqu'au moment où la paix de l'église permit de lui élever une basilique.

Occupons-nous maintenant du second S. Ménas, dont la fête se célébrait le 10 décembre, et dont les reliques étaient honorées à Constantinople. L'hagiographie grecque fournit une série de textes concernant son histoire et son culte et dont une partie a passé dans les littératures orientales. Ce saint Ménas est également rattaché à l'Égypte ; il confesse la foi et subit le martyre à Alexandrie, avec deux compagnons Hermogène et Eugraphus. Le groupe Μηνᾶ, Ἑρμογένους καὶ Εὐγράφου constitue une unité hagiographique bien distincte.

Quelques érudits modernes désignent parfois le martyr du 10 décembre sous le nom de Ménas l'Athénien, d'après le texte de la Passion où il est qualifié de Ἀθηναῖος τῷ γένει. On ferait bien d'abandonner ce vocable artificiel qui a déjà fait naître quelques confusions. Un titre qui lui est attribué par la tradition, et qui a piqué la curiosité des érudits, est celui de Καλλικέλαδος. Voir par exemple les synaxaires au 17 février (1) l'εὕρεσις publiée ci-dessous, le Manuel des peintres de Denys de Fourna (2). Nous essayerons plus loin de rendre raison de cette dénomination bizarre. Il suffit de savoir pour le moment que Μηνᾶς ὁ καλλικέλαδος n'est pas un personnage nouveau, pas plus que Ménas le bon musicien » ainsi nommé par un traducteur de Denys de Fourna (3).

Pour donner une idée des embarras que peuvent causer au critique certains textes hagiographiques, il suffit de rappeler les solutions divergentes proposées par quelques savants qui se sont occupés de S. Ménas.

Ducange admet, comme une chose qui ne se discute pas, que le titulaire de l'église de l'Acropole à Constantinople n'est autre que le S. Ménas du 10 décembre, et ne fait même aucune mention du grand S. Ménas de la Maréotide, qui est évidemment le patron de ce vieux sanctuaire. (4)

(1) *Synax. Eccl. CP.*, p. 470. — (2) Διονυσίου τοῦ Φούρνα ἑρμηνεία τῆς ζωγραφικῆς τέχνης, ed. A. Papadopoulos-Kerameus (Saint-Pétersbourg, 1909), p. 157. — (3) Didron, *Manuel d'iconographie chrétienne, grecque et latine* (Paris, 1845), p. 322. — (4) *Constantinopolis christiana*, t. II, p. 128.

Tillemont, dans son texte et dans ses notes, passe en revue les nombreux documents où il est parlé de S. Ménas, mais sans arriver à dégager une solution nette (1). Il a bien vu « que les anciens n'en ont jamais distingué deux (2) », et pourtant il s'embrouille dans les homonymes, qu'il appelle Menne de Cotyée, Menne de Libye, Menne le Callicelade ou d'Alexandrie. Menne de Cotyée a-t-il été transporté à Alexandrie ? Celui d'Alexandrie à Constantinople ? « La plus grande difficulté c'est que celui de Libye était « fort célèbre à Alexandrie... Il y aura donc eu deux saints Mennes « célèbres à Alexandrie ; et cependant on parle toujours d'un seul, « sans faire de distinction. » On voit que l'homme consciencieux qu'était Tillemont avait de la peine à calmer ses scrupules, qui étaient bien justifiés. Pour terminer, il ajoute une conjecture franchement indigne de lui : « Je ne sais s'il est permis de proposer « ici une autre conjecture, fondée sur la ressemblance de ce qu'on « dit de S. Menne de Cotyée avec ce que S. Basile nous dit de S. « Gordie martyrisé à Césarée en Cappadoce. Car dans la vérité « c'est la même histoire et assez extraordinaire pour ne pas croire « aisément qu'elle soit arrivée deux fois en un même temps. Il « était alors très ordinaire d'avoir deux noms. Si donc nous supposons que S. Gordie s'appelait aussi Menne et qu'il soit devenu « célèbre à Cotyée sous ce dernier nom,... il ne sera pas étrange « qu'on ait mis son histoire en Phrygie ni qu'on l'ait fait égyptien « et qu'on ait fait porter son corps en Égypte à cause de celui de « Libye. » Pour Tillemont, Ménas de Cotyée est donc distinct de Ménas de Libye, et celui-ci probablement distinct de Ménas d'Alexandrie.

Le P. Garrucci affirme qu'il y a eu deux saints égyptiens du nom de Ménas, l'un martyrisé à Cotyée, l'autre à Alexandrie. Mais on a fini par les confondre en un seul, comme le montrent les Actes. C'est le martyr de Cotyée qui a été transporté à Constantinople ; le grand martyr n'est pas celui de Cotyée, mais celui d'Alexandrie (3).

Dans un des derniers travaux sur S. Ménas nous trouvons la confusion portée à son comble. On parle de deux martyrs, Ménas d'Alexandrie et Ménas évêque d'Athènes. Mettons le titre d'évêque sur le compte de la distraction. Ce qui est plus grave, c'est que Ménas d'Athènes est qualifié de martyr de Cotyée, avec sa fête au 10 décembre ; Ménas d'Alexandrie au 11 novembre (4).

(1) *Mémoires*, t. V, pp. 441-44, 758-761. — (2) *Ibid.*, p. 759. — (3) *Archaeologia*, t. XLVI (1880) p. 323 ; *Storia dell arte cristiana*, t. VI, p. 61. — (4) M.A. MURRAY, *St. Menas of Alexandria*, PROCEEDINGS OF THE SOCIETY OF BIBLICAL ARCHAEO-

Nous n'avons pas à continuer le relevé des diverses opinions, au risque d'embrouiller davantage le problème. Presque tous les auteurs qui l'ont abordé se sont sentis en présence d'un phénomène de dédoublement ou de compénétration, qu'ils ont placé tantôt en un point, tantôt en un autre, sans arriver à découvrir avec certitude le nœud de la difficulté. Oublions un instant leurs hypothèses pour nous reporter aux textes qui célèbrent la gloire de S. Ménas le καλλικέλαδος.

Sans compter les notices de synaxaires au 10 décembre et au 17 février, nous avons à examiner deux Passions des SS. Ménas, Hermogène et Eugraphus, ainsi que le récit de l'invention de ses reliques suivi d'un choix de miracles.

Des deux Passions, lapremière seule, encore inédite (1),doit être prise en considération. En effet, la seconde n'est qu'un remaniement de celle-là et fait partie du ménologe de Métaphraste (2). Nous analysons la recension inédite d'après le manuscrit de la Vaticane Ottobon. 422, daté de l'an 1004 (3).

L'hagiographe prétend être S.Athanase en personne.Κἀγὼ ὁ ἐλάχιστος Ἀθανάσιος ἐπίσκοπος τῆς Ἀλεξανδρέων ἐκκλησίας ἀξιωθεὶς εἶναι τῇ τοῦ Χριστοῦ χάριτι ἐπιστέλλω τῇ καθολικῇ ἐκκλησίᾳ καταθέσεις τινὰς ἐνταῦθα πραχθείσας καὶ δι' οἰκείου μου ταχρυγράφου καταταχθείσας.. Voici ce qu'il raconte. L'empereur Maximin, apprenant qu'il se manifeste quelque agitation dans la ville d'Alexandrie, y envoie Ménas, homme sage et rhéteur,ἄνδρα σοφὸν ῥήτορα, pour y ramener l'ordre et la paix. Ménas pratiquait d'abord la religion en secret ; mais quand il est bien établi à Alexandrie, il commence à s'adonner aux œuvres de miséricorde et même à faire des miracles, non sans abattre beaucoup d'idoles. Les païens dénoncent Ménas, et l'empereur irrité lui envoie Hermogène, Ἑρμογένην τὸν ἐνδοξότατον αὐτοῦ ὕπαρχον, un Athénien très cultivé qui n'était point dépourvu de belles qualités morales. Durant le trajet, Hermogène est favorisé d'un songe mystérieux, où trois hommes brillants de lumière lui annoncent qu'il connaîtra bientôt le véritable roi. Au débarquement, l'envoyé de l'empereur est reçu triomphalement par la foule μετὰ ζαμβύκων καὶ τυμπάνων καὶ λαμπάδων διαφό-

LOGY, 1907, p. 25. L'auteur prétend que tout cela a été démontré « conclusively » par Garrucci et autres. — (1) *BHG*². 1270. — (2) *BHG*². 1271. — (3) *Catal. Gr. Vatic.*, p. 291. M. Pio Franchi de' Cavalieri a bien voulu me procurer une photographie des ff. 294-300 de ce manuscrit. Il existe une copie de la même pièce, d'après un manuscrit inconnu, dans le manuscrit 8232-33, fol. 190-196, de la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

ρων. Ménas se rend chez lui, mais Hermogène lui donne rendez-vous au théâtre. Là, devant le peuple assemblé, Ménas parle pendant quatre heures avec une telle éloquence que le peuple en est transporté et s'écrie : Εἷς Θεὸς μέγας καὶ δυνατός, ὃν ἑρμήνευσεν ἡμῖν ὁ καλλικέλαδος Μηνᾶς.

Le lendemain, nouvelle comparution. Hermogène donne l'ordre de lui couper la plante des pieds, de lui crever les yeux, de lui arracher la langue, enfin, de couper son corps en morceaux. Le martyr, on ne sait trop comment, est ramené en prison, où il reçoit la visite du Christ, qui le guérit complètement et lui annonce la conversion prochaine de son bourreau. Cependant Hermogène déplore sa cruauté, et se promet de la réparer en faisant au moins de belles funérailles au martyr. Le peuple est convoqué à cet effet, et se réunit au théâtre. Stupeur générale à l'apparition de Ménas vivant et mieux portant qu'avant le supplice. Il parle au peuple, qui ne se lasse point de l'écouter. Hermogène aperçoit deux anges qui gardent le martyr, et ne peut s'empêcher de se dire que le Dieu de Ménas doit être le vrai : ὄντως ἀληθινὸν Θεὸν διερμηνεύει ἡμῖν ὁ καλλικέλαδος Μηνᾶς. Puis il s'approche de lui, et lui dit : Παρακαλῶ σε, κάλλιστε μάκαρ (1), τὸν καλλικέλαδον κήρυκα τῆς ἀληθείας, τὸ φῶς τῶν ἐν ζόφῳ βυθιζομένων εὔξασθαι ὑπὲρ ἐμοῦ. Et l'entretien se poursuit, jusqu'à ce qu'enfin Hermogène renvoie le peuple.

Le lendemain, la foule est de nouveau convoquée, cette fois à la basilique. Treize évêques sont présents et une foule de païens qui veulent écouter la prédication du καλλιρήτωρ Μηνᾶς. Hermogène l'approuve, en l'appelant : καλλίφθογγε ῥῆτορ, tandis que le peuple l'acclame. Ménas fait chercher de l'eau, et s'inclinant devant les évêques, il baptise Hermogène. Celui-ci aussitôt reçoit des mains des treize évêques l'ordination épiscopale (παρόντος κἀμοῦ τοῦ τάλανος, ajoute le faux Athanase, d'après le ms. de Bruxelles), et bientôt l'ancien préfet commence à exercer son ministère.

De nouvelles dénonciations sont envoyées à la cour impériale. Maximin lui-même se met en mouvement et arrive en Égypte avec dix mille hommes; Hermogène et Ménas sont amenés et interrogés. Les deux anges de Ménas apparaissent aux martyrs pour soutenir leur courage. L'empereur ordonne d'ouvrir le ventre à Hermogène, de lui couper les mains et les jambes, de le jeter au feu, et enfin de précipiter ses restes dans le fleuve. Ménas est suspendu dans une cachette obscure avec une très lourde pierre aux pieds. Mais les anges guérissent les deux martyrs ; et tandis que l'empe-

(1) Le manuscrit de Bruxelles ajoute : τὴν μουσικὴν κιννύραν.

reur devant le peuple se vante d'avoir triomphé du Galiléen, les martyrs se présentent devant lui. Alors se présente le secrétaire, νοτάριος, de Ménas, nommé Eugraphus ; il montre à l'empereur toute l'inutilité de sa colère. Maximin le tue de sa propre main, et donne l'ordre de décapiter les deux autres martyrs.

Ménas avait demandé la grâce de reposer, après sa mort, à Byzance : χάριν ᾐτήσατο ὁ Μηνᾶς τὸ ἑαυτοῦ λείψανον ἐν τῇ πόλει τεθῆναι, ἥτις ἐστὶν τὸ Βυζάντιον. Maximin, ne voulant pas déférer à ce désir, fait enfermer les corps dans un coffre de fer, que l'on jette à la mer ; et lui-même, honteux, s'en va à Byzance. Mais après vingt jours, le coffre, flottant sur les eaux, arrive en vue de Chalcédoine, surmonté d'une colonne de nuée et précédé de deux anges portant des torches. Un autre ange avertit l'évêque de l'arrivée des reliques. Celui-ci se rend au bord de la mer avec ses prêtres et quelques fidèles, recueille le précieux dépôt, et le transporte à l'église, où il est dissimulé dans une cachette. Il y resta jusqu'à la mort de Maximin. Lorsque cet impie eut reçu son châtiment de la main même des anges, le saint corps fut sorti du refuge qui l'abritait et placé au bord de la mer : τότε κατέθηκαν τὸν τίμιον θησαυρὸν τῶν ἁγίων λειψάνων παρὰ τὸ χεῖλος τῆς θαλάσσης, πρόμαχον αὐτῆς τε πόλεως καὶ πάσης τῆς οἰκουμένης ἀποθέμενοι. Métaphraste précise devantage : τὰ... σώματα παρὰ τῷ τείχει τῆς 'Ακροπόλεως αὐτοῦ ἐγκατέθετο, φύλακας μὲν τῆς πόλεως, σωτῆρες δὲ τῶν πλεόντων κτλ. (1).

La comparaison des manuscrits de la Passion primitive nous apprendrait probablement qu'il existait de la même rédaction des exemplaires plus complets. Il est facile de constater dans la narration des coupures et des négligences, et l'on sait que dans ce genre de textes les copistes ne se gênaient pas pour raccourcir les phrases ou supprimer des détails, au risque de compromettre la suite logique des idées. Mais on n'a pas besoin ici d'un texte soigneusement établi, et nous en savons assez pour porter un jugement sur la valeur de la Passion des SS. Ménas, Hermogène et Eugraphus.

La rédaction de Métaphraste ne doit pas non plus nous arrêter, bien que ce soit d'après ce texte que tous les auteurs ont parlé jusqu'ici du groupe Ménas, Hermogène et Eugraphus. C'est bien l'ancienne Passion entièrement refaite pour le style, quoique, en plus d'un endroit le nouveau rédacteur ait cru devoir modifier, pour l'édification de ses lecteurs, les données du modèle ; et il l'a

(1) *BHG*[2]. 1271, n. 41.

fait sans scrupule, jusqu'à se mettre en contradiction ouverte avec lui.

Exemple, la baptême et l'ordination d'Hermogène. Dans l'original c'est Ménas qui le baptise, après avoir, par déférence, incliné la tête devant les évêques présents ; dans Métaphraste : τὸν ἔπαρχον μὲν ὑποκλῖναι τὴν κεφαλὴν τοῖς θεοφιλεστάτοις ἐπισκόποις πεποιηκὼς ἐπιχέειν δὲ αὐτῷ ἐπὶ κεφαλῆς ἐκείνους τὸ ὕδωρ... πεποίηκεν (c. 23). C'est-à-dire que le catéchumène incline la tête devant les évêques et que ceux-ci versent l'eau sainte.

Hermogène, dans la rédaction primitive, reçoit immédiatement après le baptême l'ordination épiscopale ; ce qui a semblé, à Métaphraste, trop contraire aux canons. Il arrange comme suit : μηδὲν τὸν Ἑρμογένην ἀντιφθεγγόμενον λαβόντες ἐκεῖνοι τῷ κλήρῳ συναριθμοῦσιν · εἶτα πρὸς τάξιν τοὺς ἐκκλησιαστικοὺς πάντας βάθμους μετελθόντα, ἐπίσκοπον αὐτὸν τῆς πόλεως καθιστῶσιν (c. 24). On voit que, d'après lui, tout se passe de la manière la plus régulière. D'abord, il ne s'agit pas d'une ordination forcée : Hermogène consent, et surtout, ce n'est pas une ordination *per saltum* : le nouvel élu passe par tous les degrés de la cléricature.

L'étude parallèle, chapitre par chapitre, des deux versions peut donner des résultats intéressants pour la connaissance des procédés des hagiographes ; on retrouverait chez Métaphraste, comme chez d'autres, avec le manque absolu d'esprit critique, le souci de l'édification poussé jusqu'au mépris le plus complet de la vérité historique. Mais tout cela nous éloignerait beaucoup de la question que nous voudrions résoudre, à savoir quel est ce saint Ménas dont on nous raconte les étranges aventures.

Son existence distincte ne peut s'établir qu'en ayant recours à la Passion que nous avons résumée. L'église d'Alexandrie n'a jamais connu ce martyr, dont elle aurait eu le droit d'être si fière. Il est vrai que, s'il faut en croire l'hagiographe, Ménas tenait médiocrement à l'Égypte ; au moment de mourir, il ne songe qu'à en sortir et à faire don de ses reliques à Byzance, qui n'avait, à cette époque, rien qui dût l'intéresser spécialement ; elle n'avait pas alors la prétention de devenir capitale de l'empire.

Mais Constantinople avait tous les orgueils et toutes les ambitions, au moment où un hagiographe obscur pouvait impunément se parer du nom du grand Athanase pour faire accepter un des récits les plus absurdes que l'on ait inventés dans le but de revendiquer la possession d'une insigne relique. On a compris en effet que la Passion des saints Ménas, Hermogène et Eugraphus n'est autre chose que l'histoire du vieux sanctuaire de Saint-Ménas près

de l'Acropole de Constantinople, écrite à l'époque où l'on croyait y posséder le corps du martyr. Pour faire saisir ceci, il faut rappeler un fait dont les synaxaires seuls ont gardé la mémoire, dans la notice du 17 février, qui résume évidemment une relation plus développée.

C'était sous l'empereur Basile (867-885). Une nuit, un nommé Philommates, appartenant à la cohorte des hicanates, vit en songe S. Ménas, qui lui dit : « Je suis Ménas le καλλικέλαδος, caché sous « terre sur le rivage près de l'Acropole. » En même temps, il lui indiqua l'endroit. Au réveil, Philommates alla conter la chose à son ami Marianos, Μαριανῷ τῷ νουμερίῳ, lequel en fit part à l'empereur. Des soldats sont envoyés à l'endroit désigné ; on creuse et bientôt apparaît un cercueil en fer, contenant le corps du martyr, et des tablettes avec inscription disant que c'était bien là S. Ménas. La notice se termine par ces mots : Ψηφίσαντες οὖν κατὰ τὴν τῆς πλακὸς γραφήν, εὗρον χρόνους παρῳχηκότας τετρακοσίους (1).

En faisant le compte, ces quatre cents ans ne nous ramènent nullement au temps des persécutions, mais vers le milieu du V[e] siècle. C'est peut-être pour cela que des hagiographes récents placent l'invention des reliques de S. Ménas sous le règne de Marcien (450-457), sans s'inquiéter davantage des difficultés de cette chronologie. Tillemont, partant sans doute de l'idée que l'empereur Basile, nommé dans les synaxaires, est Basile II (976-1025), place l'événement vers l'an 625 (2).

Quoi qu'il en soit, nous avons ici le récit classique d'une invention de reliques ; apparition du saint, désignation de la cachette, tablettes écrites tenant lieu d'authentiques. L'histoire est banale et la situation qu'elle révèle est très nette. Au IX[e] siècle, l'église de Saint-Ménas près de l'Acropole fut mise pour la première fois en possession d'un corps saint qui passa pour celui de son patron. Quelles furent exactement les circonstances de l'événement ? C'est une question qui eût paru bien indiscrète en ce temps-là et qui est simplement oiseuse dans le nôtre. Car nous en serons toujours réduits à nous dire que la version de la trouvaille, au bord de la mer, du lourd sarcophage et de l'inscription fut généralement acceptée, et à nous lamenter sur la légèreté avec laquelle le moyen âge traitait ces choses.

Il restait, on l'a compris, une question à éclaircir. S. Ménas venait d'être retrouvé sur le rivage. Mais d'où venait-il ? Qui l'avait mis là ? L'auteur de la Passion des SS. Ménas, Hermogène et Eugraphus se donna la tâche d'éclairer là-dessus ses con-

(1) *Synax. Eccl. CP.*, p. 470. — (2) *Mémoires*, t. V, p. 443.

temporains, et subsidiairement aussi d'expliquer le surnom de καλλικέλαδος que l'on donnait au titulaire de l'église. Car il paraît difficile d'admettre que l'épithète ait été prise dans la Passion elle-même et que l'hagiographe ait été le premier à l'employer. On n'expliquerait pas, dans cette hypothèse, son insistance sur le même thème ; il a visiblement quelque chose à expliquer à ce sujet.

Il est probable que l'épithète a été trouvée par la foule, et tient, comme tant d'autres vocables de la Vierge et des saints, à quelque incident passager, à quelque circonstance qui n'a point laissé de trace, mais a provoqué le surnom, tandis que l'occasion qui l'a fait naître est passée depuis longtemps. Le mot καλλικέλαδος ne nous dit pas grand chose. Il est rarement employé. Suidas dit simplement ; Καλλικέλαδος· εὔφωνος, εὐόμιλος (1) et il n'est pas impossible que Suidas ait lu notre Passion. Constantin Manasses se sert du mot dans ce vers :

ἢ μᾶλλον καλλικέλαδος νεοττοτρόφος ὄρνις (2).

Quel rapport l'épithète a-t-elle avec S. Ménas et ce qu'on pouvait savoir de lui ? On songe d'abord instinctivement à quelque étymologie populaire. On me dit que *Mân* veut dire en araméen *instrument*, ὄργανον ; qu'en copte *manhôs* aurait le sens plus précis d'instrument de musique. Mais tout cela n'est pas *Minas*, et en tout cas le peuple de Constantinople ne soupçonnait rien de ces analogies. Laissons donc là les explications trop savantes, et disons simplement que Μηνᾶς ὁ καλλικέλαδος est un de ces vocables d'origine inconnue dont s'empare la légende, la légende naïve que crée le populaire, ou la lourde exégèse qu'invente l'érudit. L'explication qu'a imaginée le faux Athanase n'a rien de poétique ni même d'ingénieux. Μηνᾶς ὁ καλλικέλαδος n'est pour lui que Ménas le beau parleur. Il a fait du martyr un rhéteur qui n'oublie pas son métier en présence du juge ou de l'empereur, et qui sait parler des heures entières, émerveillant l'auditoire qui lui jette des compliments comme ceux que καλλικέλαδος, καλλίρρήτωρ, καλλίφθογγος et le reste.

Le détail sur lequel nous venons d'insister a son importance. Nous avons en effet un nouvel exemple de l'influence des vocables en hagiographie. Une épithète suffit pour créer un personnage, et notre auteur n'a pu se persuader que le patron de l'église de l'Acropole, dont on avait trouvé les reliques, et qui s'appelait couramment Μηνᾶς ὁ καλλικέλαδος fut le même que Ménas tout court. De là cette histoire entièrement nouvelle qui ne laisse plus sub-

(1) BERNHARDY, t. II, p. 43. — (2) *Compend. hist.*, 4973.

sister de l'ancien Ménas que le souvenir de son origine égyptienne. Le procédé est connu, et tout le monde se rappelle d'autres exemples.

Non moins usuel est le procédé qui s'étale dans l'histoire des reliques du saint et de leur arrivée à Constantinople. Tout y est artificiel et forcé, à commencer par cette demande du martyr d'être transporté à Byzance. C'est ainsi que l'autre Ménas désirait être porté de Cotyée jusqu'en Égypte. Quoi de plus naïf que la précaution prise par l'empereur pour empêcher l'accomplissement des dernières volontés du martyr ? Quant au miracle du cercueil qui flotte sur les eaux, c'est un des lieux communs dont les hagiographes ont le plus abusé dans les histoires de translations de reliques (1). Pour mettre le comble à l'invraisemblance de ses récits, le faux Athanase nous conte que les reliques furent d'abord cachées dans l'église : ἐν κρυπτῷ ταμιείῳ τῆς ἐκκλησίας, et qu'après la mort de l'empereur, lorsqu'on n'eut plus rien à craindre de son ressentiment, on les porta au bord de la mer : παρὰ τὸ χεῖλος τῆς θαλάσσης. L'idée est extravagante ; mais l'endroit était celui où devaient aboutir les reliques. Ne les y avait-on pas retrouvées ? Le lien intime qui relie la Passion des saints Ménas, Hermogène et Eugraphus à l'histoire de l'invention des reliques apparaît ici avec la dernière clarté.

On se demandera où l'auteur a cherché les personnages d'Hermogène et d'Eugraphus. Il serait naturel de penser que, lors de l'invention du IXe siècle, on trouva les corps d'un Hermogène et d'un Eugraphus en même temps que celui de Ménas. Le récit tel que nous l'avons dans les synaxaires ne permet pas de le dire ; il n'y est question que du seul Ménas. Dans la Passion, le coffre flottant semble bien contenir les corps des trois compagnons : τὰ λείψανα τῶν ἁγίων. Mais lorsqu'il s'agit du transport des reliques au bord de la mer, la phrase devient plus vague : τότε κατέθηκαν τὸν τίμιον θησαυρὸν τῶν ἁγίων λειψάνων παρὰ τὸ χεῖλος τῆς θαλάσσης, ce qui peut à la rigueur s'entendre des reliques d'un seul. S'il en était ainsi, il faudrait dire que Hermogène et Eugraphus ne sont au fond que des comparses dans la tragédie que l'hagiographe a imaginée. Nous avons trouvé les noms d'Hermogène et d'Eugraphus à Salone (2). Serait-ce là qu'on est allé les chercher ? Après ce que nous avons vu, cela paraîtra bien peu probable. Le caractère local de la Passion est fortement accentué, et le martyr Salonitain Hermogène, comme le chorévê-

(1) *Les légendes hagiographiques*, p. 35. — (2) *Anal. Boll.*, t. XVIII, p. 406 ; t. XXIII, p. 15.

que Eugraphus, avaient trop peu de notoriété à Constantinople pour être désignés à l'attention d'un hagiographe. Mais si celui-ci était originaire de Salone ? — Attendons-en la preuve, et abstenons-nous jusque-là d'édifier des hypothèses fragiles.

Résumons nos principales conclusions.

1°) S. Ménas de la Maréotide, S. Ménas de Cotyée, S. Ménas ὁ καλλικέλαδος sont un seul et même personnage. Il était égyptien de naissance ; il subit le martyre dans son pays natal. Sur son tombeau s'éleva une basilique grandiose, qui devint un des grands pèlerinages dans la chrétienté.

2°) Parmi les sanctuaires qui lui furent dédiés, hors de l'Égypte, celui de Cotyée et celui de Constantinople donnèrent naissance à des légendes qui se répandirent partout, et qui, ni l'une ni l'autre ne nous font connaître le Ménas historique.

Ajoutons 3°) que la légende de Cotyée semble remonter à une haute antiquité, et qu'elle existait probablement au VIIe siècle ; celle de Constantinople n'est pas antérieure au dernier tiers du IXe siècle.

Nous n'avons rien dit jusqu'ici de la pièce dont nous publions le texte et qui a été l'occasion de ces recherches. Elle est tirée du manuscrit du British Museum add.36.589, dont nous avons précédemment donné une description détaillée (1). Rappelons que c'est un ménologe de février. L'εὕρεσις est une composition destinée à être lue le 17 de ce mois, jour auquel se faisait la commémoraison, nous l'avons dit, de l'invention des reliques de S. Ménas à Constantinople.

On s'attendrait à y trouver le récit qui a servi de source au rédacteur du synaxaire dans la notice que nous avons rappelée. L'auteur anonyme nous donne tout autre chose. Le morceau se divise en trois parties : une introduction (n. 1), le récit de la translation des reliques de S. Ménas jusqu'à Constantinople (n. 2-4), une suite de miracles opérés par ces reliques (n. 5-12). La seconde partie est littéralement empruntée à la Passion des SS. Ménas, Hermogène et Eugraphus, rédaction ancienne. L'auteur ajoute seulement que le corps du saint fut déposé dans l'église qui porte son nom.

Le petit recueil de miracles n'a rien de commun avec celui du faux Timothée. Il présente l'intérêt moyen de ce genre de récits.

1) *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 495-502.

La pièce devrait donc s'intituler Ἀνακομιδὴ καὶ μερικὴ θαυμάτων διήγησις τοῦ ἁγίου Μηνᾶ. Nous la publions en rectifiant l'orthographe et corrigeant quelques mots où la négligence du copiste apparaît clairement.

H. D.

Εὕρεσις τῶν λειψάνων τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μηνᾶ τοῦ Καλλικελάδου.

Prologus.

1. Θαυμαστοὶ μὲν τῶν μαρτύρων οἱ ἀγῶνες καὶ ἀξιέραστοι, θαυμασιώτεραι δὲ καὶ αἱ παρὰ Θεοῦ τιμαὶ αὐτοῖς χαριζόμεναι. Οἱ μὲν γὰρ ἐκ ψυχῆς αὐτὸν ἀγαπήσαντες τὸ αἷμα αὐτῶν ἐκχῦσαι ὑπὲρ τῆς εἰς αὐτὸν πίστεως καὶ ὁμολογίας προείλοντο, ὁ δὲ τὰς ἀμοιβὰς τῆς πρὸς αὐτὸν ἀποδιδοὺς ἀγάπης καὶ ζῶντας μυρίοις τετίμηκε τοῖς χαρίσμασι καὶ τὸ τοῦ σώματος βάρος ἀποθεμένους τὰς εἰς αὐτοὺς τιμὰς καὶ δόξας ὑπερεπλεόνασεν. Πολλῶν τοίνυν τῶν διὰ Χριστὸν ἀγωνισαμένων τετιμημένων, καὶ ζώντων καὶ μετὰ θάνατον, δαψιλεστέρας καὶ φιλοτιμοτέρας τὰς τιμὰς ὁ καλλίνικος Μηνᾶς ἀπηνέγκατο· ὅσῳ γὰρ πλείονα τὸν πόθον καὶ τὸν ζῆλον εἰσήνεγκε, τοσούτῳ καὶ τὰς τιμὰς ὑψηλοτέρας καὶ κρείττους τῶν ἄλλων καὶ ὑπερανεστηκυίας ἀπείληφε.

S. Menae reliquiae

2. Ἄρτι γὰρ τοῦ δυσσεβοῦς Μαξιμίνου τῇ πρὸς τὸν μάρτυρα πάλῃ ἡττηθέντος καὶ αἰσχυνθέντος καὶ μετὰ τὰς [1] πολλὰς ἐκείνου [2] βασάνους καὶ ἀφορήτους τὴν διὰ ξίφους αὐτῷ ἐπαγαγόντος τελείωσιν, τὴν λαμπρὰν ἐκείνην καὶ περιφανῆ νίκην πανταχοῦ περιφερομένην καὶ ᾀδομένην μὴ ὑποφέροντος, ἣν ὁρᾶν τὴν διαμάχην ἀμφοτέροις καὶ μετὰ θάνατον. Ὁ μὲν γὰρ τύραννος ἠγωνίζετο καὶ διὰ πολλῆς σπουδῆς ἐποιεῖτο κατασιγῆσαι καὶ λήθῃ παραδοῦναι τὰ ἆθλα τοῦ μάρτυρος τῇ ἐπικρύψει καὶ ἀφανείᾳ, ὡς ᾤετο, τοῦ τιμίου ἐκείνου καὶ ἱεροῦ λειψάνου. Ὁ δὲ Θεός, δι' ὃν ἐκεῖνος τὸ αἷμα ἐξέχεεν, τῇ τοῦ τυράννου γνώμῃ καὶ τῇ κακοβουλίᾳ ἀντιτασσόμενος, οἷς ἐκεῖνος ἔσπευδε τρόποις τὸ τοῦ λειψάνου ἀφανὲς προμηθούμενος, τούτοις τὴν δόξαν μείζονα καὶ περιφανεστέραν τῇ οἰκείᾳ δυνάμει ἐδείκνυεν. Ἐπεὶ γὰρ ὁ θηριώδης ἐκεῖνος καὶ ὠμὸς καὶ ἀτίθασος τύραννος ταῖς ἀκοαῖς εἰλήφει τὴν πρὸς τοὺς εὐσεβεῖς ὑποθήκην τοῦ μάρτυρος, φημὶ δὴ τὴν τοῦ λειψάνου ἐν τῷ Βυζαντίῳ κατάθεσιν, ὥσπερ ζῶντι διαμαχόμενος καὶ τὸν θυμὸν ἀγριώ-

[1]) ἀςτ *supra lin.* — [2]) ἐκείνους *cod.*

τερον ἐνδεικνύμενος, τῇ πονηρᾷ αὐτοῦ καὶ κακομηχάνῳ φρενὶ τοιόνδε [1] σκέπτεται καὶ ἀναπλάττει σκαιώρημα. Σιδηροῦν ὁ δεινὸς προστάττει κατασκευασθῆναι γλωσσόκομον, ἐν ᾧ τὸ λείψανον καταθέμενος τῷ βυθῷ παραδέδωκεν · οὕτως δὲ ὑπέστρεψεν ὡς εἶχε τάχους εἰς τὰ βασίλεια.

in mare demerguntur;

3. Διελθουσῶν δὲ ἡμερῶν εἴκοσι, ἐκπλεῦσαν τὸ γλωσσόκομον ἔφθασε τὸ Βυζάντιον, κυριακῆς ἡμέρας φαυούσης. Μέσης νυκτὸς ὁρᾶται κατὰ ἀνατολὰς τῆς πόλεως πλησίον τοῦ κροτήματος [2] Καλχηδόνος · καὶ ἦν ἐπιστηριζόμενος τῷ γλωσσοκόμῳ στύλος νεφέλης ἐν φωτὶ μεγάλῳ. Καὶ δύο ἄγγελοι ὑπῆρχον δᾳδουχοῦντες τὰ λείψανα · ἕτερος δὲ ἄγγελος ἐμήνυσεν τῷ ἐπισκόπῳ τῆς πόλεως τὴν τῶν δικαίων παρουσίαν, κατεπείγων κατ' αὐτὴν τὴν ὥραν συλληφθῆναι τὰ λείψανα. Ὁ δὲ ἐπίσκοπος σπουδῇ πολλῇ συναγαγὼν τὸ πρεσβυτέριον καὶ ἄνδρας εὐλαβεῖς καὶ πιστούς, κατὰ τὸ θέαμα τοῦ φωτὸς ἐλθὼν ἔστη παρὰ τὴν θάλασσαν. Καὶ πάντων ὁμοῦ βλεπόντων, κυβερνήσαντες οἱ τοῦ Θεοῦ ἄγγελοι τὴν σορὸν ἐκομίσαντο τῷ ἐπισκόπῳ καὶ τοῖς πρεσβυτέροις, λαλήσαντες αὐτοῖς τὸ πῶς δεῖ ἀναπαῆναι τὰ λείψανα τῶν ἁγίων. Οἱ δὲ προσλαβόμενοι τὰ τῶν ἁγίων λείψανα ἐν κρυπτῷ ταμιείῳ τῆς ἐκκλησίας ἀπέθεντο ἕως τῆς τελευτῆς Μαξιμίνου [3] · ὅστις μετὰ δύο μῆνας ῥάβδοις τυφθεὶς ἀοράτως χερσὶν ἀγγέλων ἐξέψυξεν ἐν ὀδύναις πολλαῖς βασανιζόμενος.

ab angelis Byzantium deductae

4. Τότε καθῆκαν τὸν τίμιον θησαυρὸν τῶν ἁγίων λειψάνων παρὰ τὸ χεῖλος τῆς θαλάσσης, πρόμαχον αὐτῆς τε τῆς πόλεως καὶ πάσης τῆς οἰκουμένης ἀποθέμενοι, ἀρρωστούντων ἰάσεις, ἁμαρτημάτων καθάρσιον, ὁδοιποροῦσι ῥάβδον εὐθύτητος, τοῖς πλέουσιν εὔδιον λιμένα, καὶ πᾶσιν ἐν παντὶ κινδύνῳ φάρμακον σωτηρίας. Τῆς δὲ σοροῦ, ὡς εἴρηται, τῶν λειψάνων κατατεθείσης [4] ἐν τῷ σεμνῷ εὐκτηρίῳ τῷ ἐπ' ὀνόματι οἰκοδομηθέντι τοῦ μάρτυρος, τί δεῖ καὶ λέγειν ὅσα σημεῖα καὶ τέρατα καὶ ὅσαι ἰάσεις τοῖς πίστει προσερχομένοις καθ' ἑκάστην ἐπιχορηγοῦνται καὶ δαψιλεύονται τῇ ἐπιστασίᾳ καὶ ἐμφανείᾳ τοῦ μάρτυρος ; ἐξ ὧν ὀλίγα τῷ λόγῳ διεξελθεῖν ἄξιον ἐνομίσαμεν.

primum in litore

dein in ecclesia reponuntur.

5. Ἔμποροί τινές ποτε τὴν κατὰ θάλατταν πραγματείαν ποιούμενοι ἄλλων τε πολλῶν ἀγωγίμων τὴν ναῦν ἔμπλεω πεποιήκασι καὶ δὴ καὶ χρυσοῦ σταθμὸν πολυτάλαντον κιβωτίῳ συγκλείσαντες ἐν πήρᾳ τινὶ μεθ' ἑαυτῶν ἐπεφέροντο, τὴν ἐξ ἀλλοδαπῆς ἐξώνησιν προμηθούμενοι. Ἐπεὶ δὲ ἐναντίου ἀνέμου ὑπαντήσαντος παρ' ἐλπίδας τὸν κίνδυνον οἱ πλέοντες εὕραντο, τοῦ σκάφους πλὴν ὀλίγων τῶν διασεσωσμένων αὐτάν-

Miracula.

[1]) τοιῶδε *cod.* — [2]) *ita cod. et Passio.* — [3]) Μαξιμί ///// νου *cod.* — [4]) κατατεθείσης //////////////// *cod.*

Thesaurus a nautis recuperatur.

δρου κατὰ τὴν οὕτως ἐπονομαζομένην Πρώτην νῆσον τῷ βυθῷ ἐνεχθέντος, πρὸς τοῖς ἄλλοις καὶ τὸ πολὺ χρυσίον τοῖς πυθμέσι τῆς θαλάσσης ἀδήλως πως καὶ ἀφανῶς ἐνεφώλευε· καὶ τἄλλα μὲν λήθη παραυτίκα ἐλάμβανεν, ἔρευνα δὲ τοῦ χρυσοῦ καὶ ζήτησις πολλὴ κατεβάλλετο, πλῆθός τε νηῶν καὶ πολυχειρία ἀνθρώπων σαγήναις τὸν βυθὸν διηρεύνων· καὶ ὁ πόνος πολὺς τῶν ἀγωνιζομένων γινόμενος, χοῦν καὶ λίθους καὶ ὄστρεα ἀποσπῶν τοῦ πυθμένος, κενὸς περὶ τὴν τοῦ χρυσίου ἀνάληψιν διεφαίνετο. Ταῖς ἐλπίσι τε [1] τρεφόμενοι καὶ ὑπονοίᾳ κέρδους ψυχαγωγούμενοι καὶ ἔτι προθυμότερον διέκειντο πρὸς τὴν ἔρευναν· πρὸς τὴν ἱερὰν τὸ δὴ λεγόμενον ἄγκυραν, τὴν σορὸν τοῦ μάρτυρος, καταφεύγουσιν· ταύτῃ γὰρ τὸ πᾶν ἀναθέμενοι, τἄλλα μὲν τῶν μηχανημάτων διέπνεον, τὴν δὲ κάραν τοῦ μάρτυρος τῇ σαγήνῃ θαυμαστῶς ὑποζώσαντες, τῇ πίστει θαρρήσαντες, τῷ πελάγει καθῆκαν. Καὶ ὢ τοῦ θαύματος· παρῆν τῷ βυθῷ ὁ μάρτυς ἐγκόλπιος καὶ τὸν χρυσὸν ὡς εἶχε σὺν τῇ πήρᾳ λαμβάνων τοῖς τῆς σαγήνης σχοινίοις ὑπετίθει πως δεξιώτατα, κενὴν τὴν τοῦ δικτύου γαστέρα καταλιμπάνων, ἵνα μὴ ἀνθρωπίνης ἐπινοίας νομισθείη τὸ τερατούργημα. Τί τοῦτο τοῦ μωσαϊκοῦ θαύματος τῆς ἐρυθρᾶς λέγω θαλάσσης ἀποδεέστερον ; ὁ χρυσὸς τοίνυν τοῦ βάθους ἀνέκυπτεν, καὶ χαρᾶς οἱ θεαταὶ καὶ εὐφροσύνης ἐπληροῦντο καὶ θυμηδίας, καὶ συμφώνως ἀνεκηρύττετο Θεῷ εὐχαριστήρια καὶ τῷ μάρτυρι. Τοῦτό πως ἐνηχούμενος τῇ σορῷ ὡς ἐμψύχῳ προσέτρεχεν [2] καὶ ὡς ζῶντα τὸν μάρτυρα κατησπάζετο [3] προσέτι ἐκλιπαρῶν καὶ τὴν θεραπείαν, οἷς ἐδέετο, ἐλάμβανεν σπουδαιότατα. Ἀλλ' ἐφ' ἕτερον ὁρμήσω τὸν λόγον θαῦμα τοῦ μάρτυρος, ὃ τοῖς ἀκούουσι καὶ πιστεύουσι καὶ ἀποδεχομένοις προθύμως ψυχικὴν πάντως προξενήσει ὠφέλειαν.

Fornicator corripitur.

6. Ἀνήρ τις τῶν συνήθως τῷ εὐκτηρίῳ προσερχομένων, γειτονοῦσαν τὴν οἰκίαν τῷ τοῦ μάρτυρος νεῷ κεκτημένος, ταῖς τῆς νεότητος αὔραις πυρούμενος, γάμῳ μὲν νομίμῳ διὰ πενίαν οὐχ οἷος ἦν συναφθῆναι, τοῖς δὲ τῆς σαρκὸς σκιρτήμασι παντοίως βαλλόμενος, ἀτόποις καὶ παρανόμοις ἐμολύνετο [4] μίξεσι. Οὗτος δήποτε ἐν ὀνείροις ἐδόκει βασιλικήν τινα θεωρεῖν [5] πληθὺν κόσμῳ καὶ τάξει διεξιοῦσαν, τοῖς ἐσθήμασι λαμπροφοροῦσαν καὶ ἀπαστράπτουσαν. Ἐπεὶ οὖν ὅλος ἐγίνετο τοῦ θεάματος, τὴν ἑκάστου τῶν προπορευομένων λαμπρότητα ἐννεὸς [6] ἱστάμενος ἐξεπλήττετο· καὶ ἱκανοὺς μὲν εἶχεν ἡ ὄψις τοὺς προοδεύοντας. Ἀτενίσας δὲ τῷ ἐσχάτῳ, ᾧ καὶ ἡ δόξα πᾶσα συνεκροτεῖτο, εὐμε-

1) *in rasura cod.* — 2) *corr., prius* προέτρεχεν — 3) *corr., prius* κατησπάζοντο — 4) ἐμολυ////////ετο *cod.* — 5) *in marg. alia manu.* — 6) *corr., prius* ἐνεός.

γέθη ἑώρα καὶ εὐπερίβλεπτον ἔξαλλόν [1] τε τῇ ἐσθήσει καὶ τῶν ἄλλων πολὺ διαφέροντα. Ὡς δὲ τὼ χεῖρε διάρας ἐκθειάσαι [2] τὸν μέγαν ἐκεῖνον καὶ θαυμαστὸν ἐβούλετο, εἶχε μὲν παραυτίκα τοῦτον τὴν πονηρὰν διελέγχοντα μῖξιν καὶ πρὸς μάστιγας καὶ τιμωρίας ὑφέλκοντα καὶ τοῖς προπορευομένοις θυμῷ καὶ ἀπειλῇ προτρεπόμενον τὰς χεῖρας διατείνειν εἰς μάστιγας. Καὶ ἦν παραυτίκα ἡ τιμωρία ἀφόρητος· οὐδὲ γὰρ μάστιξιν ἐδόκει μαστίζεσθαι, ἀλλά τισιν ὀδοῦσι τὰ τῶν χειρῶν συντρίβεσθαι ἄρθρα καὶ διακόπτεσθαι· ἀλλ' ὁ μὲν πρὸς συμπάθειαν ἀνεκαλεῖτο τὸν πλήττοντα, μηκέτι τὴν πονηρὰν μῖξιν ἐργάσασθαι ἐγγυώμενος· καὶ τῆς μὲν συμπαθείας παραυτίκα ἐτύγχανεν, τῆς καθ' ὕπνους ὄψεως παρελθούσης ἤδη, ἐγρηγορῶν δὲ φόβῳ καὶ δειλίᾳ συνείχετο · διὸ καὶ τὴν ἄτοπον μῖξιν ἀποσεισάμενος γαμικοῖς συμβόλοις [3] ... ἀφειδήσας πενίας, μόνῃ τῇ πίστει βοηθῷ τῇ [4] πρὸς τὸν καλλίνικον χρησάμενος μάρτυρα. Οὗτος τοίνυν τὴν ἄτοπον μῖξιν ἀποσεισάμενος προέβη ἐπὶ τὸ κρεῖττον καὶ τὴν ἀπορίαν εἰς εὐπορίαν θείᾳ [5] συμμαχίᾳ μετέβαλεν.

Pauperi consulitur.

7. Προσθήσω δὲ τοῖς εἰρημένοις καὶ παράδοξον τοῦ μάρτυρος τεράστιον ἕτερον. Ἄνθρωπός τις πενίᾳ συνελαυνόμενος τὰς βασιλέως ἀκοὰς διηνώχλει, βαθμόν τινα χορηγὸν τροφῆς ἐξαιτούμενος. Ὡς δὲ πολλάκις διὰ πολλῶν τοῦ σκοποῦ διημάρτανε, τῇ σορῷ καταφεύγει τοῦ μάρτυρος αὐτόν τε παρακαλεῖ ἐπίκουρον καὶ πρέσβυν πρὸς βασιλέα γενέσθαι· πίστει γὰρ θερμαινόμενος, ὡς ζῶντα εἰς βοήθειαν προσεκαλεῖτο τὸν μάρτυρα. Καὶ δὴ πιστεύσας ταχεῖαν εὑρίσκει τοῦ μάρτυρος τὴν ἀντίληψιν· ὅπως δέ, αὐτὸς διηγήσομαι. Ἐδόκει καθ' ὕπνους ὁ τὴν βοήθειαν ἐξαιτούμενος τῷ βασιλεῖ κατά τινα τῶν συνήθων πανήγυριν μετὰ πολλῶν ἄλλων συνεστιώμενος, καί τινα ἄνδρα σὺν αὐτῷ χαρίεντα καθεζόμενον καὶ ψυχαγωγικοὺς λόγους πρὸς αὐτὸν ποιούμενον καὶ τὴν ἔφεσιν ἐκπληροῦν ταχέως ὑπισχνούμενον. Ὁ δὲ εἶχε μὲν καὶ ἐν ὀνείροις τὸ πρόθυμον καὶ ἀνανήψας τῇ πρὸς τὸν μάρτυρα ἐλπίδι πολὺ τὸ τῆς χαρᾶς τῇ ψυχῇ ἐθησαύριζεν. Καὶ ἦν ἰδεῖν αὐτίκα, ἡλίου φωτίζοντος τὸ ὑπέργειον, τὸν ὄνειρον πρᾶγμα γινόμενον. Βασιλεὺς γὰρ ὁ πρότερον τὴν ἱκετείαν ἀποκρουόμενος αὐτὸς ἀφ' ἑαυτοῦ τὸν ἱκέτην προσεκαλεῖτο καὶ τὴν τοῦ βαθμοῦ ἐξεπλήρου προθύμως ἀξίωσιν,ὥσπερ εἰς ὄψιν παραθήγοντα κεκτημένος τὸν μάρτυρα.

Dolor capitis

8. Ἕτερός τις κεφαλαλγίᾳ σφοδρῷ [6] συνεχόμενος, τὴν ἰδίαν αὐτοῦ κάραν τῇ τοῦ ἁγίου ἐπιθεὶς κεφαλῇ ἐπὶ ὥρας δύο, ἀπηλλάγη παρευθὺ

[1]) ἔξαλον *cod.* — [2]) ἐκθείασεν *cod.* (?) — [3]) *aliquid deesse videtur.* — [4]) τῇ ///// *cod.* — [5]) θεία ///// *cod.* — [6]) σφοδρῶ ///// *cod.*

τοῦ νοσήματος καὶ ὑπέστρεψεν εἰς τὸν ἑαυτοῦ οἶκον δοξάζων τὸν Θεόν.

variique morbi

9. Καὶ ἄλλος δέ τις ἀσκοῦ δίκην πεφυσημένος κατέλαβε τὸν ναὸν τοῦ μάρτυρος· καὶ μὴ δυνάμενος κλιθῆναι καὶ κατασπάσασθαι τὴν σορὸν τοῦ μάρτυρος, αἰτήσας ἀπομυρίσαι τὸ σῶμα τοῦ ἁγίου καὶ πιὼν τὸ τοιοῦτον ἀπομύρισμα, εὐθὺς ὑγιὴς ἐγένετο τῇ τοῦ Χριστοῦ χάριτι.

10. Ἄλλος τοὺς πόδας ἀλγῶν καὶ μὴ δυνάμενος ἐλευθεροβατεῖν, ἀλλὰ δυσὶν ἐπιστηριζόμενος ῥάβδοις ἧκεν ἐν τῷ σεπτῷ ἰατρείῳ τοῦ μάρτυρος. Μὴ δυνάμενος οὖν προσεγγίσαι διὰ τὸν ὄχλον, ᾐτήσατο ἔλαιον ἐπιδοῦναι ἐκ τῆς κανδήλας. Καὶ δὴ λαβὼν καὶ ἀλείψας τοὺς πόδας αὐτοῦ, τῇ ἑξῆς ἐπὶ τοῦ ὤμου φέρων τὰς δύο βακτηρίας ᾤχετο εἰς τὸ ἑαυτοῦ ταμεῖον εὐχαριστῶν τῷ ποιοῦντι παράδοξα Θεῷ διὰ τῶν ἁγίων αὐτοῦ.

a S. Mena

11. Ἄλλος ἀφίκετο ἐν τοῖς αὐτόθι, τριάκοντα δύο χρόνους φῶς μὴ ἑωρακώς, καὶ παραμείνας ἡμέρας ἕξ, μηδεμίαν εὑρίσκων ὄνησιν, ἐβουλήθη ὑπαναχωρῆσαι. Ἐπισχὼν τοίνυν τὸν ἑαυτοῦ λογισμὸν ἔτι μίαν προσπαραμεῖναι ἡμέραν καὶ ἐγκαρτερήσας, τῇ νυκτὶ ἐκείνῃ φαίνεται αὐτῷ ὁ ἅγιος καί φησιν· « Ὀλιγόπιστε, τριάκοντα δύο ἔτη ἐκαρτέρησας ἐν αὐτῇ τῇ παιδείᾳ καὶ ἐν ἓξ ἡμέραις ἠθύμησας; ἰδοὺ ὑγιὴς ἔσῃ ἀπὸ τοῦ νῦν· μὴ ἀθύμει. » Καὶ κατασπασάμενος τοὺς δύο αὐτοῦ ὀφθαλμοὺς ἀναβλέψαι αὐτὸν πεποίηκεν. Ὃς διαναστὰς καὶ εὑρὼν ἑαυτὸν τρανῶς βλέποντα δόξαν τῷ Θεῷ μεγαλοφώνως ἀνέπεμπεν τῷ ποιοῦντι παράδοξα διὰ τῶν ἁγίων αὐτοῦ.

depelluntur.

12. Ἕτερός τις τετυφλωμένους ἔχων τοὺς δύο ὀφθαλμούς, χειραγωγούμενος ἀφίκετο ἐν τῷ ναῷ τοῦ μάρτυρος. Καὶ κατασπασάμενος τὸ τίμιον λείψανον καὶ παραμείνας, τῇ ἐπαύριον ἀπῆλθε βλέπων τρανῶς εἰς τὰ οἰκεῖα, δοξάζων τὸν Θεόν, οὗ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν [1].

[1]) οὗ ἡ δόξα κτλ. *addidit manus recentior.*

S. ELEUTHERIOS-GUHIŠTAZAD.

Parmi les victimes de la persécution de Sapor II, une des premières en date et en illustration fut un vieil eunuque de la Porte royale, qui avait été précepteur de Sapor et remplissait à la cour une charge considérable. Les Actes syriaques lui donnent le nom de Guhištāzād ou Guštāzād : ܓܘܗܫܬܐܙܕ , ܓܘܫܬܐܙܕ . Il était chrétien quand éclata la persécution, mais le cœur lui manqua au moment de confesser la foi. Un jour, il rencontra à l'entrée du palais le saint martyr Syméon Bar-Sabba'e, que l'on ramenait en prison après son interrogatoire. Il voulut s'approcher de lui pour le saluer, mais le catholicos le repoussa avec hauteur. Bouleversé par cette humiliation, l'apostat rentra en lui-même ; il comprit sa faute et montra si ostensiblement son repentir qu'il encourut la colère du roi, et reçut la couronne du martyre un jour avant le maître à qui il la devait. (1) Telle est l'histoire que rapportent, sans divergence appréciable, la Passion syriaque de Syméon Bar-Sabba'e et la version arménienne (2). Elle se trouve mise en scène, avec des embellissements d'une valeur douteuse, dans une rédaction syriaque des mêmes Actes, visiblement postérieure à la première (3).

La Passion des SS. Nersès et Joseph, mis à mort en 343 à Sahrgerd, métropole du Beth-Garmai, mentionne, dans une sorte d'appendice assez mal amené,un autre S. Guhištāzād, eunuque comme le premier. Celui-ci était originaire de Karkā de Beth-Seloq et se trouvait attaché à la cour, c'est-à-dire à la maison d'Ardašir, roi ou plutôt gouverneur d'Adiabène. Il fut condamné à mort par ce dernier, pour avoir refusé d'adorer le soleil. Un prêtre renégat chargé d'exécuter la sentence, le poignarda de sa propre main (4).

Ces deux S. Guhištāzād n'ont pas, à beaucoup près, la même

(1) Ev. Assemani, *Acta martyrum orientalium*, p. 24-28. — (2) **Սոփերք Հայկականք**, Libri armenii, t. XX (Venetiis 1854), p. 31-37. — (3) Bedjan, *Acta martyrum et sanctorum*, t. II (Paris, 1891), p. 154 et suiv. Cf. J. Labourt, *Histoire du christianisme dans l'empire perse* (Paris 1905), pp. 49, 65-66. — (4) Assemani, t. c., p. 100 ; Bedjan, t. c., p. 284-86.

histoire. Mais leur homonymie, se joignant à l'identité de leurs situations respectives, n'est pas sans éveiller quelque doute. Il est trop naturel d'y soupçonner un quiproquo, et plus d'un indice confirme cette supposition.

Sozomène rapporte le martyre du premier Guhištāzād d'après un document étroitement connexe à la relation qui vient d'être résumée ci-dessus. De l'autre personnage de même nom il ne dit mot, mais il mentionne un troisième martyr,qui lui ressemble fort. C'est encore un eunuque, nommé Azād, qui fut massacré dans le palais même de Sapor, en exécution d'un édit rendu le vendredi saint, un an après la mort de Syméon Bar-Sabba'e. La même histoire se lit dans une Passion syriaque, absolument vide de tout autre détail précis, bien qu'elle prétende raconter une période de violences inouïes, dans laquelle auraient péri des milliers de victimes. L'épisode de l'eunuque Azād y semble faufilé sur un fond de lieux communs et de lamentations déclamatoires (1).Notons cependant que les faits sont rapportés à la 32e année de Sapor, ce qui revient à l'indication de Sozomène. Pour le reste, toute la substance du récit tient dans les quelques lignes de l'historien grec : Τοῦ δὲ ἐπιγενομένου ἔτους, κατὰ τὴν ἡμέραν ᾗ τοῦ μὲν πάθους τοῦ Χριστοῦ ἡ ἀνάμνησις ἐπετελεῖτο, τῆς δὲ ἐκ νεκρῶν ἀναστάσεως ἡ πανήγυρις προσεδοκᾶτο, ὠμοτάτη Σαβώρου πρόσταξις ἀνὰ πᾶσαν τὴν Περσῶν γῆν ἐφοίτα... Ἀφειδῶς δὲ πάντων χριστιανῶν κτιννυμένων, πλεῖστοι καὶ ἐν αὐτοῖς τοῖς βασιλείοις ἀνῃρέθησαν,καὶ Ἀζάδης ὁ εὐνοῦχος, τὰ μάλιστα βασιλεῖ κεχαρισμένος ὤν. Ὃν ἐπείπερ ἀποθανεῖν ὁ Σαβώρης ἐπύθετο, περίλυπος εἰς ἄγαν ἐγένετο, καὶ τὴν δημώδη ταύτην σφαγὴν ἔστησε · μόνους δὲ τοὺς καθηγητὰς τῆς θρησκείας ἀναιρεῖσθαι προσέταξε (2).

Voici maintenant une coïncidence pour le moins étrange. Une Passion syriaque nous apprend qu'un autre S. Azād, diacre de Beth-Naggāre en Adiabène, fut mis à mort, avec le prêtre Jacques d'Aspargaltā, le jour du vendredi saint, en la trente-deuxième année de la persécution de Sapor (3). Ainsi donc, d'une part Azād, eunuque, martyrisé en Adiabène le vendredi saint, en l'année 32 de Sapor ; d'autre part Azād, diacre, martyrisé en Adiabène le vendredi saint,en l'an 32 de la persécution de Sapor ; cette ressem-

(1) ASSEMANI, t. c., p. 45-50 ; BEDJAN, t. c., p. 248-54. — (2) *Historia ecclesiastica*, l. II, c. 11 ; ed. HUSSEY (Oxonii, 1860), p. 143-44. — (3) BEDJAN, op. cit., t. IV (Paris, 1894), p. 137-41.

blance de noms, de dates et de pays est assez frappante pour qu'on y regarde de près. N'y aurait-il pas là-dessous quelque confusion ? Et supposé que les deux histoires se soient contaminées, laquelle des deux faudrait-il regarder comme originale ? Aucune priorité chronologique ne s'impose. On a vu que Sozomène mentionne Azād l'eunuque ; mais, par une énumération qu'il insère deux chapitres plus loin, il paraît bien qu'il connaissait aussi S. Azād diacre : κατ' ἐκεῖνο δὲ καιροῦ καὶ Ἀειθαλᾶς καὶ Ἰάκωβος πρεσβύτεροι, Ἀζαδάνης τε καὶ Ἀβδιησοῦς διάκονοι... δεσμωτήριον ᾤκουν (1). Il faut donc s'en tenir aux vraisemblances internes, et nous avouons que, à tout prendre, le personnage de l'eunuque Azād nous paraît bien celui avec lequel la critique est tenue à moins de ménagements (2).

Au fait, qui est ce S. Azād l'eunuque pourvu d'une légende si étrange d'aspect ? J. S. Assemani l'a identifié résolument avec Guhištāzād, deuxième du nom, l'eunuque d'Ardašir (3). Son avis a été non moins résolument combattu par Ev. Assemani, l'éditeur des *Acta martyrum* (4) ; mais les raisons de ce dernier paraissent bien futiles. Quant aux noms, si, pour l'oreille, la différence est assez forte, entre Azād et Guhištāzād, il y a cependant moyen de passer de l'un à l'autre par une voie assez naturelle.

Constatons d'abord, qu'une substitution exactement analogue s'est produite pour le premier Guhištāzād, l'eunuque de Sapor. Dans ce nom de Guhištāzād, on distingue deux éléments. Le second : *āzād*, représente l'avestique : *āzāta*, « libre », « noble », mot encore vivant, avec le même sens, en persan moderne et en arménien. Le premier élément, comme veut bien me l'apprendre M. le professeur Alb. Carnoy, représente le superlatif : *vahishta* de l'adjectif *vohu* : « bon » (5).

(1) Lib. II, ch. 13, Hussey, p. 147. — (2) Il est piquant de remarquer que, dans le synaxaire de Sirmond, on trouve réunis sous la même date (17 avril) la notice de S. Syméon Bar-Sabba'e, 'Abdhaiklā, Guhištāzād et de leurs compagnons, celle d'Azād l'eunuque et celle de Jacques et d'Azād le diacre (*Synax. Eccl. CP.*, p. 607-608). Le paragraphe concernant Azād l'eunuque semble tiré de Sozomène. Seulement, par une influence qui reste à déterminer, le nom hellénisé Ἀζάδης a été remis sous la forme orientale *Azat*, Ἀζάτ. — (3) *Bibliotheca orientalis*, t. I, p. 189. — (4) T. cit., p. 50. — (5) Nous n'avons pu consulter F. Justi, *Iranische Namenbuch* (Marburg, 1895). On remarquera que la transcription de Sozomène : Οὐσθαζάδης (var. Οὐσθαζάνης) rend la forme originale du mot plus exactement que ne le fait la transcription syriaque.

Il semble que l'usage permettait de dissocier ces deux éléments. La version arménienne des Actes de Syméon Bar-Sabba'e glose en ces termes sur le nom de notre personnage : Գոշթազդ որ թարգմանեալ կոչի արքայազատ ; *Gosthazd, qui interpretando vocatur : regis ingenuus* (1). On peut demeurer songeur sur cette étymologie, qui montre pourtant quelle notion ce nom composé mettait surtout en évidence. Ce qui est plus significatif, c'est qu'il existe un S. Éleuthère le Persan, dont le nom traduit exactement le mot Azād, et qui n'est autre que notre Guhištāzād, premier du nom. Sa notice se trouve dans le ménologe grec, au 13 avril. Elle doit remonter à un texte de relativement basse époque, car elle contient une phrase qui reflète aussi clairement que possible la christologie chalcédonienne : μὴ τραπεὶς τὴν οὐσίαν μετὰ τὴν τῆς ἀνθρωπόθητος ἕνωσιν, ἀλλὰ ὅλος Θεὸς ὢν ὅλος γενόμενος ἄνθρωπος (2). Quant à son fond historique, il semble d'abord ne rappeler que de bien loin ce que l'on sait du martyr de Karkā de Ledan. « Éleuthère », Persan d'origine et bon chrétien, va trouver « S. Syméon l'évêque », lequel l'instruit plus complètement de la vérité chrétienne. De retour dans sa maison, il se livre à un prosélytisme si déclaré qu'il s'attire la colère des mages. Dénoncé au roi, il confesse le Christ et périt dans les tourments.

Pour trouver un lien entre cette légende et le personnage authentique de Guhištāzād, il faut se reporter à la Passion des SS. Sultān Mahduct, Adhurparwā et Mihrnerse (3). Cette pièce insipide et fabuleuse, après beaucoup d'épisodes sans aucun intérêt, rapporte que S[te] Mahduct et ses compagnons se réfugièrent dans une caverne sur la colline de Berāïn (4). Sapor envoya à leur poursuite un de ses eunuques, nommé Guhištāzād. Les martyrs le convertissent à force de prodiges, le catéchisent et lui disent d'aller trouver Mār Syméon Bar-Sabba'e le premier pontife de l'Orient, qui lui conférera le baptême. Et ils ajoutent cette prédiction, qui ne laisse place à aucune équivoque : *Uno ante illum die victricem confessionis coronam merebere* : ܘܡܫܬܘܡܐ ܐܢܬ ܠܟܠܝܠܐ ܕܙܟܘܬܐ ܕܡܘܕܝܢܘܬܐ ܚܕ ܝܘܡܐ ܡܢ ܩܕܡܘܗܝ (5). C'est exactement ce que le synaxariste raconte, en termes plus

(1) Սոփերք Հայկականք t. cit., p. 31. — (2) *Synax. Eccl. CP.*, p. 599. — (3) Bedjan, op. cit., t. II, p. 1-39. — (4) Cf. G. Hoffmann, *Auszüge aus syrischen Akten persischer Märtyrer* (Leipzig 1880), p. 261-62. — (5) Bedjan, op. cit., t. II, p. 34.

vagues, à propos de S. Eleutherios. Sans rien dire de la prophétie des martyrs de Berāïn, il montre assez qu'il est tributaire de cette tradition, en plaçant la fête d'Éleuthère au 13 d'avril et celle de Syméon au lendemain, alors que les synaxaires qui, pour le reste, reflètent plus fidèlement les Actes primitifs, réunissent sous la même date la mémoire du catholicos et celle de ses compagnons (1). S'il omet de rappeler l'apostasie de son héros, cela prouve uniquement que l'histoire authentique avait déjà été obscurcie par la légende, dont le travail s'aperçoit, avec toute l'évidence désirable, dans le récit qui vient d'être rapporté. Il se peut aussi fort bien que le compilateur du ménologe soit personnellement responsable de cette réticence, car dans la notice de S. Syméon, il met la défection et le repentir de Guhištāzād sur le compte d'un πραιπώσιτος qu'il ne désigne pas autrement (2). En biffant ce nom qu'il devait connaître, il donne à penser qu'il avait conscience de l'effet que produirait ce post-scriptum à l'histoire de S. Éleuthère.

Eleutherios-Azād est donc bien le même personnage que Guhištāzād de Karkā de Ledan. Cette alternance de noms achève de rendre vraisemblable, ou du moins admissible, la confusion qui aura pu se produire pour l'autre Guhištāzād, celui de Karkā de Beth-Seloq. Il n'y a rien de téméraire à supposer, avec J. Assemani, que ce dernier a subi une métamorphose, ou peut-être deux, De son vrai nom, il s'appelait Azād. Il est devenu Guhištāzād, grâce à une ressemblance de nom et de situation avec un martyr plus célèbre. D'autre part, on a rattaché à sa mémoire des détails qui concernaient son homonyme, le diacre S. Azād. De ces éléments empruntés, joints à quelques traits retenus de sa personnalité, on lui a composé la légende d'Azād l'eunuque. Il possède de

(1) Cf. *Synax. Eccl. CP.* au 17, 13, 14 et 15 avril. La plupart des mss. où S. Guhištāzād figure sous le nom d'Éleuthère — tel le codex 40 de Sainte-Croix de Jérusalem — placent sa commémoraison un jour avant celle de S. Syméon (cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 599-602). Cet ordre répond à la date réelle. Mais celle-ci n'ayant laissé aucune trace dans un certain groupe de synaxaires, les autres doivent représenter une tradition distincte. Il est assez naturel d'admettre qu'ils dérivent d'un document où cette date était davantage mise en évidence, fût-ce par une donnée légendaire, telle que la prédiction de S[te] Mahduct et de ses compagnons. Ajoutons à ce propos que la mention de S. Éleuthère au 14 avril, dans le synaxaire de Sirmond, est évidemment un doublet recueilli mal à propos par le compilateur (voir ci-dessus, p. 153, note 2). — (2) *Menologii Graecorum* pars II (Romae, 1727), p. 54.

la sorte une histoire exacte sous un faux nom, et une histoire altérée sous son nom véritable.

Cette hypothèse, en supprimant un personnage dédoublé, écarte l'invraisemblance qu'il y aurait à trouver rapprochés, dans l'espace de quelques années, parmi les victimes d'une même persécution :

un S.Guhištāzād,eunuque,grand dignitaire de la cour de Sapor, exécuté par ordre de son maître ;

un S. Guhištāzād, eunuque, attaché à la maison du gouverneur d'Adiabène, condamné pour refus d'obéir à l'édit promulgué par ce dernier au nom de Sapor ;

un S. Azād eunuque, favori de Sapor, massacré dans le palais royal.

En tout cas, si les altérations et les contaminations que nous sommes amené à supposer dans les sources paraissent inacceptables, il faudra en imaginer d'autres. Le récit de Sozomène et ceux des historiens et hagiographes orientaux sont tellement criblés d'incohérences, qu'ils laissent tout au plus le choix de la place où l'on préfère y tailler pour parvenir à les rajuster. P. P.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

1. — Miscellanea Ceriani. *Raccolta di scritti originali per onorare la memoria di Mr Antonio Maria Ceriani, prefetto della Biblioteca Ambrosiana (Nel III centenario della Biblioteca Ambrosiana. MDCIX-8 Dicembre-MCMIX).* Milano, Hoepli, 1910, in-8°, xvi-810 pp., 6 planches, 70 illustrations. Fr. 40.— Ce magnifique volume, publié au lendemain du troisième centenaire de la Bibliothèque Ambrosienne, rassemble deux souvenirs à jamais étroitement unis, celui de l'illustre bibliothèque et celui de l'homme éminent et modeste qui, durant plus de cinquante ans, en fut la gloire par sa science et le charme par sa bonté. Trente-cinq écrivains, parmi les savants les plus distingués que comptent l'Italie et l'étranger, ont voulu apporter leur contribution à cet hommage posthume, et d'autant plus significatif, de vénération et de reconnaissance. Sans doute, aucun de ces travaux ne regarde directement l'hagiographie. Tout au plus pourrions-nous signaler l'office des SS. Gervais et Protais, publié par M. Henry M. Bannister d'après le ms. 466 de la Reine de Suède (p. 142-48), et une étude de M. C. H. Turner sur l'histoire de la collection des lettres dogmatiques de S. Léon le Grand (p. 687-739). Mais nous n'avons pas voulu laisser passer l'occasion de dire à notre tour combien la mémoire de Mgr Ceriani est fidèlement, respectueusement honorée parmi nous. A. P.

2. — * Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, publié sous la direction de Mgr Alfred Baudrillart, M. Albert Vogt et M. Urbain Rouziès. Fascicule I. *Aachs-Achot.* Paris, Letouzey et Ané, 1909, in-4°, 320 colonnes. Fr. 5.—L'encyclopédie des sciences ecclésiastiques entreprise par la maison Letouzey et Ané comprendra cinq grands dictionnaires. Un d'entre eux, le *Dictionnaire de droit canonique*, est en préparation. Trois (le *Dictionnaire de la Bible* de M. Vigouroux, le *Dictionnaire de théologie catholique* de MM. Vacant et Mangenot, le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* de Dom F. Cabrol) sont en cours de publication, les deux premiers depuis assez longtemps, et ils avancent

d'un pas inégal. Voici que vient s'y adjoindre un répertoire qui intéressera spécialement les historiens et qui rendra les meilleurs services, s'il tient, comme nous y comptons bien, les brillantes promesses de son début. Il embrasse trois groupes principaux de sujets : les personnages qui ont joué un rôle dans l'histoire de l'Église, soit par leurs œuvres, soit par leurs écrits (et ici les saints ont leur place, leur large place) ; l'histoire géographique de l'Église (notamment les grands sanctuaires, les abbayes, les diocèses, les circonscriptions ecclésiastiques, les missions) ; les principales institutions ecclésiastiques, considérées au point de vue de leur histoire.

Malgré les mesures sagement prises par la direction de l'œuvre pour délimiter le terrain, il y aura parfois double emploi ; c'est inévitable, et nous aurions été étonné, par exemple, de ne pas trouver dans ce premier fascicule Abgar d'Édesse (col. 113-14), bien qu'il ait déjà son article dans deux autres dictionnaires de l'encyclopédie.

Deux qualités maîtresses recommandent le nouveau dictionnaire : la concision et l'esprit scientifique. La concision est relative, bien entendu ; on peut être court en écrivant vingt pages, comme on peut être long dans vingt lignes (par ex., col. 116, 118). L'impression d'ensemble ici est fort bonne, malgré quelques manques de proportion (ainsi l'article sur l'abbaye de l'*Abondance*, col. 144-53, encore qu'intéressant, est un peu bien long), et l'on peut espérer, malgré l'immensité des matières à traiter, que le dictionnaire de Mgr Baudrillart prendra une allure un peu plus rapide que telle autre section de l'encyclopédie et mettra bientôt aux mains des travailleurs, complètement achevé, un instrument très utile. L'autre qualité que nous disions, c'est l'esprit franchement scientifique qui anime les directeurs et la plupart des collaborateurs de l'œuvre : on a voulu faire de l'histoire, de l'histoire sincère et authentique, et même, plus souvent qu'on ne s'y serait attendu, marquer un pas en avant. Sans doute, la plupart des notices ne sont et ne peuvent être que la mise au point des résultats antérieurement atteints ; je m'en voudrais de ne pas citer, parmi les meilleures en ce genre, celles sur S. Abbon de Fleury par Dom U. Berlière, sur l'église d'Abyssinie par M. le professeur I. Guidi, et l'Abélard de M. Vacandard, qui est un modèle du genre. Mais, de plus, divers savants ont apporté des renseignements inédits et résumé en quelques pages, en quelques lignes, pour le Dictionnaire, de longues recherches entreprises dans les manuscrits des bibliothèques et les pièces d'archives ; ainsi l'article sur l'*Abbaye Nouvelle* de M. l'abbé E. Albe. Le concours très précieux qu'apportent au dictionnaire M. I. Guidi, les Pères Assomptionnistes français de Constantinople et l'infatigable P. Aurelio Palmieri (voir notamment ses articles sur les saints Géorgiens *Abibo* et *Abo)* lui assurent, au point de vue de l'histoire byzantine et orientale, une importance toute particulière.

A. P.

3. — I. Balestri et H. Hyvernat. **Acta martyrum.** Paris, Poussielgue, 1908, deux volumes in-8°, 253 et IX-152 pp. (= Corpus scriptorum christianorum orientalium, *Scriptores coptici*, Series tertia, tomus I). — Deux d'entre les Passions contenues dans ce volume, celles de Théodore l'Oriental et de Sérapion de Panephosi, avaient déjà été publiées par le R.P. Balestri (cf. *Anal. Boll.*, XXV, 507-508; XXVI, 470-71). C'est une heureuse idée de les avoir reprises, car l'état de dispersion des textes publiés aggrave d'une sérieuse difficulté pratique toutes celles qui encombrent l'étude de l'hagiographie copte.

Il serait certainement à désirer qu'un recueil de cette importance fût précédé d'une introduction historique et philologique. M. W. E. Crum, qui en fait la remarque, s'est chargé lui-même de suppléer à cette lacune, d'ailleurs justifiée par le plan général du *Corpus scriptorum orientalium* (cf. *The Journal of Theological Studies*, X, 459-64). Nous ne pouvons que joindre quelques remarques détachées aux observations d'un critique aussi bien informé.

Saint Lacaron est un personnage suspect autant que peut l'être un martyr copte. Son nom même est inconnu. On n'en dira pas autant de sa légende, qui est une rhapsodie d'épisodes copiés tels quels, ou grossièrement adaptés, ou non moins grossièrement brodés sur des thèmes de la plus complète banalité. L'hagiographe a surtout pillé les Actes de S. Georges, au point qu'on pourrait retrouver chez lui de quoi rapiécer le texte copte de ces derniers. Comme S. Romain, Lacaron continue de parler après qu'on lui a coupé la langue. Mais ce trait et d'autres semblables ne supposent pas nécessairement une imitation directe. Toute cette misérable légende semble avoir été peu connue, même en Égypte; car ni les calendriers ni les synaxaires ne paraissent y faire allusion. A en juger par les apparences, S. Lacaron est un faux S. Georges inventé pour une église de village.

Nous n'aurions pas à revenir sur les Actes de Théodore l'Oriental, Léonce l'Arabe et Panégyris le Persan, si M. Crum n'avait soulevé une question qui mérite examen : ce Léonce l'Arabe, que le persécuteur envoie mourir à Tripoli, ne serait-il pas une métamorphose du célèbre martyr honoré dans cette ville (Crum, l. c., 461)? C'est assurément fort possible. A l'appui de cette conjecture, nous rappellerons que le même S. Léonce de Tripoli entre déjà dans deux autres groupes : Léonce, Hypatius et Théodule, martyrs sous Vespasien, d'après les Actes grecs (*BHG*[2]. 986, 987); Léonce et Publius, martyrs sous Dioclétien, d'après la Passion syriaque (*BHO*. 563), laquelle représente une autre Passion grecque, probablement plus ancienne (cf. F. Nau, *Anal. Boll.*, XIX, 9-12). Ces deux textes s'accordent à dire que Léonce était originaire de la Grèce ou de l'Hellade. La Grèce, c'est le couchant par rapport à la Syrie et à l'Égypte. A côté de Théodore l'oriental, Léonce l'occidental forme une

antithèse toute trouvée. En araméen, comme dans d'autres langues sémitiques, *Occident* et *Arabie* sont deux mots très ressemblants. D'occidental, Léonce peut être devenu arabe, comme les *lupi vespertini* du prophète Habacuc (1,8) le sont devenus dans les Septante. D'après la Passion syriaque, le martyr était soldat ܠܩܘܡܣ ܢܘܡܐܪܐ. Il n'y a pas lieu de modifier ce dernier mot pour le traduire tant bien que mal par Numidie (cf. Nau, l. c., 10, note 2) : c'est exactement le terme νούμερον, qui se rencontre aussi dans notre Passion copte (p. 46).

Peut-on dire cependant que celle-ci vient d'un original grec ? Pour certaines parties, la chose ne fait aucun doute ; mais, s'il s'agit de la rédaction prise dans son ensemble, le cas devient beaucoup moins clair. Plusieurs indices donnent à réfléchir. Est-ce bien un Grec qui aurait forgé ce nom de *Panegyris* (1), et qui aurait appelé le diable *Demoniacus*, en croyant visiblement dire δαιμονίαρχος, (pp. 37, 42, et al.) ? Il y a aussi des phrases comme celles-ci : *praecepit eunuchis et cubiculariis, quae sunt matronae*, ⲁⲥⲉⲣⲕⲉⲗⲉⲩⲓⲛ ⲛ̀ⲛⲓⲥⲓⲟⲩⲣ ⲛⲉⲙ ⲛⲓⲕⲟⲩⲃⲟⲩⲕⲗⲁⲣⲓⲟⲥ ⲉⲧⲉ ⲛⲁⲓ ⲛⲉ ⲛⲓⲙⲁⲑⲣⲱⲛⲁ (p. 37). — *Dixit ei Leontius : « Leo nomen meum est, quod interpretantur ignem »*, ⲙⲟⲩⲓ ⲡⲉ ⲡⲁⲣⲁⲛ ⲫⲏ ⲉⲧⲉ ϣⲁⲩⲟⲩⲁϩⲙⲉϥ ϫⲉ ⲭⲣⲱⲙ (p. 59). L'hagiographe qui a écrit cette phrase se doutait bien que Λεόντιος vient de Λέων, mais l'idée d'expliquer ce nom n'est pas plus grecque que l'explication elle-même.

Dans le sens contraire, on pourrait invoquer (Crum, 460) la phrase où il est dit que les Perses, pour affirmer leurs conquêtes, plantèrent partout, en signe de possession, l'arbre appelé *perséa*. Le perséa, qui figure souvent dans les légendes égyptiennes des martyrs, s'appelle en copte ϣⲃⲉ ou ϣⲟⲩⲉ. Notre hagiographe transcrit donc, sans le comprendre, un jeu de mots d'origine grecque. Mais il a pu le trouver en plus d'un endroit, chez Jean de Nikiou, par exemple, qui le répète en rapportant la fable de Persée : « *et postquam hoc nomen* (Assyriam) *mutavit, arbores illic sevit quas bersjân vocant, quae est prunus persica*, ወሰበ ፡ መሠጠ ፡ ዘንተ ፡ ስመ ፡ ተከለ ፡ አዕፃወ ፡ ህየ ፡ ዘይሰመዩ ፡ ብርስያን ፡ ዘውእቱ ፡ ኰኸሕ ፡ (lire ከከ ፡ ou ኈኅ ፡), *quae plantae in memoriam nominis eius ad hunc usque diem satae sunt* (H. Zotenberg, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, XXIV, 153-54). Silvestre de Sacy, qui a consacré au perséa une dissertation en règle, a rappelé une novelle de Justinien, punissant d'une forte amende ceux qui achèteraient en Égypte des plants de cet arbre. Malgré

(1) On retrouve ce nom dans les Actes des SS. Pirōu et Athōm (Hyvernat, l. c., p. 156 et suiv.)

cette mesure de protection, le perséa était devenu très rare dans la vallée du Nil, dès le temps de la conquête arabe (voir DE SACY, *Relation de l'Égypte par Abd-Allatif*, Paris, 1810, 47-72 ; cf. p. 64-65). Qui sait si la prétendue étymologie qui vient d'être mentionnée, n'exprime pas une sorte de crainte superstitieuse qui se serait attachée depuis l'invasion perse à ce végétal inoffensif et en aurait hâté la disparition ? Quoi qu'il en soit, lorsque l'hagiographe raconte (p. 34) que, sous Dioclétien, les Perses conquirent l'Égypte dans toute sa largeur, jusqu'aux cataractes, il est difficile de ne pas croire qu'il arrangeait à sa façon un souvenir plus authentique et de plus fraîche date.

C'est aussi, croyons-nous, après l'évacuation du pays par les Perses, et déjà sous la domination arabe, que la légende de S. Théodore apparaît pour la première fois dans la littérature copte. La Vie de Benjamin, écrite vers le milieu du VIIe siècle, fait une allusion claire au dragon d'Euchaïta (E. AMÉLINEAU, *Journal asiatique*, 8e sér., XII, 374).

Le nom de S. Apatil est prédestiné à beaucoup de métamorphoses. Giorgi le lisait *apa Tia* (*De miraculis S. Coluthi*, Romae, 1793, p. LXIX et al.). ZOEGA écrivait *Aptia* ou *Apatia* (*Catalogus codicum manuscriptorum qui in Museo Borgiano asservantur*, pp. VII, 26-27). L'autorité de M. Crum appuie la lecture *apa Til*, qui est assurément possible. Mais est-il tout à fait naturel de mettre dans la bouche du persécuteur la formule : « *Quomodo agemus cum isto mago apa Til* » (p. 95) ? Enfin, les synaxaires coptes et éthiopiens mentionnent aux alentours de la fête d'Apatil — 16 epiphi — un saint *Batlân* بطلان ou *Batalân*, በጠላን፡ (LUDOLFI, *Ad historiam aethiopicam commentarius*, 422), ou *Bédlé*, ቤድሌ፡ (ZOTENBERG, *Catalogue des mss. éthiopiens de la Bibliothèque Nationale*, 191), que nous nous bornons à rapprocher, sans commentaire, de l'énigmatique *Mâr Batle* des calendriers syriaques (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, 148, 177).

Concernant la Passion de S. Paphnuce, on peut encore aujourd'hui consulter utilement le commentaire de Stilting (*Act. SS.*, Sept. VI, 681-682), basé sur l'original grec, que la version copte suit de fort près jusqu'au point où elle s'interrompt. En lisant cette pièce, si mauvaise soit-elle, il est impossible de n'être pas frappé du tour moins enfantin qui distingue, jusqu'en ses extravagances, l'hagiographie égyptienne qui tient encore par un lien quelconque à la tradition catholico-byzantine. La fameuse roue de S. Georges et de Ste Catherine reparaît encore une fois dans cette Passion (ch. 18, *Act. SS.*, t. c., 687), comme dans celle de Lacaron (BALESTRI et HYVERNAT, 13-14) et plusieurs autres du présent recueil.

Dans les Actes de S. Epime — autre inconnu — on trouvera en foule des noms propres de localités et de personnages qui sont toujours bons à noter. Nous ferons observer à ce propos que, dans la Passion de S. Séra-

pion, le ϣⲣⲓϣⲛ ⲡⲓⲕⲟⲩⲣⲥϣⲛ rappelle vaguement un figurant des *Acta Pauli* (Lipsius, *Acta apostolorum apocrypha*, I, 28, 108, 109 ; cf. *Anal. Boll.*, XXV, 355). Ayant mentionné ici S. Sérapion, nous ne pouvons omettre de signaler la note éminemment instructive où M. Crum l'identifie avec le martyr Sarapamon, dont les Actes ont été publiés par M. l'abbé Hyvernat.

Il resterait encore à caractériser ou du moins à rappeler la Passion de S. Anub, celle de S. Apoli, et surtout une recension nouvelle des Actes de Théodore le Stratélate. Mais l'espace nous manque et, en attendant que la publication du texte saïdique, annoncée par M. Winstedt, remette à l'ordre du jour la légende égyptienne des saints Théodore, mieux vaut employer les dernières lignes de cette trop longue analyse à remercier les savants éditeurs des *Acta martyrum* et l'infatigable érudit qui nous a facilité l'étude de leur utile volume (1). P. P.

4. — * M. Cl. Gertz. **Vitae sanctorum Danorum**. Første Hæfte. København, Gad, 1908, in-8°, 168 pp. Kr. 2. — Il s'en faut de beaucoup que toutes les Vies anciennes des saints danois soient publiées dans leur teneur originale, et parmi celles qui sont restées inédites, il en est de fort intéressantes. Non pas qu'elles fussent inconnues ; M. le professeur Gertz, qui depuis tantôt vingt ans prépare le « Corpus Vitarum » dont voici le premier fascicule, en avait libéralement communiqué plusieurs à M. H. Olrik, pour son intéressante traduction des Vies de saints danois, parue en 1894 (voir *Anal. Boll.*, XV, 441-42) ; et c'est à l'obligeance de M. Gertz que nous devons nous-même d'avoir pu insérer, dans la *Bibliotheca hagiographica latina*, l'*incipit* et le *desinit* de tous les textes inédits (cf. *BHL.*, p. xv). Mais voici mieux qu'une traduction ou que de simples *incipit* ; après une longue attente, qu'expliquent aisément et les scrupules du philologue très consciencieux qu'est M. Gertz, et la pauvreté de la tradition manuscrite, au moins quant à bon nombre de pièces, nous avons la joie de saluer les débuts d'une publication d'ensemble qui donnera désormais un fondement solide aux recherches sur l'hagiographie danoise.

Ce premier fascicule comprend les textes relatifs à deux personnages : S. Theodgar ou Thöger, confesseur honoré à Vestervig, dont il aurait été, au XI[e] siècle, le premier pasteur, et le roi S. Canut IV († 1086). La pénurie des sources — moins sensible du reste pour ce dernier — demande qu'on ne néglige aucun moyen d'information ; c'est pour cela que M. G. a fait entrer dans son recueil non seulement les documents narratifs : Vies, miracles etc., mais aussi les textes liturgiques : offices, hymnes et proses.

(1) Nous avouons un doute sur la nécessité de corriger *syncellarius* en *singularius* (Crum, 463). P. 229, φερόνιον doit être mis pour περόνιον. P. 56-57, ἐξαίρετον est plus plausible que ἐξέρκιτον.

Aussi bien, pour plusieurs saints danois, il ne nous reste pour ainsi dire rien que ce que nous a conservé la liturgie.

C'est le cas notamment pour S. Theodgar. Le plus ancien récit (*BHL*. 8068), publié ici pour la première fois, se compose de six leçons, dont le principal exemplaire est une copie faite au XVIIIe siècle par Arne Magnusson ; suivent d'autres leçons, fournies par les bréviaires imprimés du XVe et du XVIe siècle, un office en vers, une hymne et deux courts fragments d'un recueil de miracles, ce dernier d'après un feuillet manuscrit du XIIIe siècle. Le tout est publié avec les soins les plus méticuleux. En tête, une introduction, rédigée en danois. Nous avons dit naguère (*Anal. Boll.*, XXVII, 234), que dans M. G. le philologue est doublé d'un historien très averti ; on le constate ici une fois de plus. Les premières pages, sur l'histoire — le peu qu'on sait de l'histoire — de S. Theodgar, sont excellentes et remplaceront utilement la longue, mais très insuffisante notice publiée dans les *Acta SS*. (Oct. XIII, 457-63), où le saint est appelé Thyudgarus. Au reste, la plus grande partie de l'introduction est consacrée à l'exposé technique, très minutieux, des éléments retrouvés et employés par l'éditeur pour établir son texte.

Il en est de même en ce qui regarde S. Canut. Ici M. G. a brièvement résumé la belle étude qu'il avait fait paraître en 1907 sur les trois plus anciens documents relatifs au saint roi (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, 234-36) ; il la complète ou la rectifie parfois, et étend ses recherches sur les autres textes plus récents. Outre les textes publiés déjà dans le travail de 1907, nous trouvons ici la Vie rédigée par Aelnoth (*BHL*. 1551), le « Libellus de martyrizatione Canuti regis » (*BHL*. 1552), des textes et des poèmes liturgiques, enfin l'édition princeps de ce qui reste du poème que le moine Arnfast a écrit sur les miracles du saint (*BHL*. 1553). Quant au « Libellus de martyrizatione, » M. G. est d'accord avec M. Olrik (cf. *Anal. Boll.*, XV, 440) pour dire que c'est, non pas une des sources d'Aelnoth, mais au contraire un extrait de l'ouvrage de ce dernier. Mais il hésite beaucoup à croire que l'extrait aurait été fait par le franciscain Pierre Olsen. A propos du moine Arnfast, que M. Olrik faisait vivre « probablement au XVe siècle, peut-être toutefois au XIIIe », M. G. montre fort bien que c'est à cette dernière date qu'il faut s'en tenir.

En somme, nous avons ici la première pierre d'un monument, solidement et savamment construit, tel que bien peu de pays en auront élevé à la mémoire de leurs saints. Le petit nombre des textes anciens sur les saints danois permettait d'entrer dans le détail, comme l'a fait M. G. en expliquant son apparatus critique. Nous ne pouvons que souhaiter de le voir poursuivre et bientôt achever une œuvre si distinguée. A. P.

5. — * Wilhelm Friedmann. **Altitalienische Heiligenlegenden** nach **der Handschrift** XXXVIII. 110 der Biblioteca Nazionale Centrale in Flo-

renz, mit Einleitung und Anmerkungen zum ersten Male herausgegeben. Halle a. S., Niemeyer, 1908, in-8°, LXVII-179 pp. — La plupart des 21 légendes publiées ici (p. 1-114), pour la première fois, d'après un manuscrit du XIV[e] siècle, sont empruntées à la Légende dorée. Leur intérêt est naturellement avant tout philologique ; à noter cependant un bien joli miracle de Notre-Dame (p. 15-22), pour lequel, nous non plus (cf. p. XIV), nous ne connaissons pas de parallèle. Le recueil semble avoir été rédigé au commencement du XIV[e] siècle, probablement par un Véronais. L'introduction (p. XVIII-LXVI) et les notes (p. 115-65) sont surtout consacrées à l'étude de la lexigraphie et du lexique. A. P.

6. — *P. Guillermo Antolín, O.S.A. **Estudios de códices visigodos. Códice a. II. 9 de la biblioteca del Escorial**, Madrid, 1909, in-8°, 121 pp. Extrait du Boletín de la Real Academia de la historia, t. LVI, pp. 55-67, 117-28, 204-46, 265-315. — Ces études sont divisées en deux parties, d'inégale longueur : 1° « Histoire du manuscrit » (p. 55-67). Le R. P. A. y a réuni quelques renseignements sur le gentilhomme Georges de Beteta, qui, au XVI[e] siècle, fit présent du volume au roi d'Espagne (p. 55-56) ; après quoi il copie ou résume ce qu'ont écrit au sujet du manuscrit divers savants, Francisco Pérez Bayer, José Rodriguez de Castro, Paul Ewald, Dom Férotin etc. 2° « Description du manuscrit », savoir la description proprement dite (p. 117-18) et (p. 118 et suiv.) l'inventaire des documents qu'il contient, une bonne dizaine en tout. Le volume date du X[e] siècle et contient surtout des Vies de saints. Si l'inventaire remplit tant de pages, c'est que le R. P. A. a transcrit tout au long plusieurs de ces Vies, savoir a) la Vie de S[te] Helia de Durazzo *BHL.* 3798 (pp. 122-28, 204-46, 265) ; b) la Vie de S[te] Castissima *BHL.* 1640 (p. 271-79) ; c) un texte intitulé *Vita cuiusdam virginis* (p. 279-81) ; ce n'est pas proprement une pièce hagiographique, mais une autre recension d'un récit qu'on trouve dans les *Vitae patrum*, savoir *BHL.* 6529, l. I, ch. 15 *(P. L.*, LXXIII, 995-98) ; d) la Vie de S[te] Pélagie *BHL.* 6607 (p. 282-94) ; e) la Vie de S[te] Marie l'égyptienne *BHL.* 5417 (p. 294-313) ; cette dernière avait déjà été publiée jadis par Mombritius et récemment au tome III de la *Bibliotheca Casinensis ;* mais, selon le R. P. A. « la rédaction du texte du manuscrit de l'Escurial mérite d'être publiée ». « Rédaction » n'est pas le mot propre, et tant qu'à réimprimer ce texte, il eût valu la peine de ne pas se borner à transcrire l'exemplaire de l'Escurial, mais de tenir compte au moins de quelques-uns des nombreux manuscrits qui nous ont conservé la recension *BHL.* 5417. A. P.

7. — *Agnes Smith Lewis. **Codex Climaci rescriptus**. Cambridge, University Press, 1909, in-8°, XXXI-201 pp., 7 fac-similés (= Horae semiticae, N° VIII). — Le Codex Climaci rescriptus est un palimpseste syriaque, que

Mme Smith Lewis, à qui il appartient, a découvert et reconstitué avec un rare bonheur. La version araméenne de la *Scala Paradisi* de S. Jean Climaque, d'où lui est venu son nom, n'a qu'une importance secondaire. Mais elle recouvre des fragments dépareillés de textes syriaques palestiniens, que M. Margoulioth date du VI[e] siècle, et qui, en tout cas, peuvent être comptés parmi les plus anciens monuments de ce dialecte. Mme L. les a déchiffrés et publiés dans un volume dont la somptueuse élégance est le moindre mérite. Son travail, avant que de paraître, a trouvé des appréciateurs compétents dans MM. Nestle et Schulthess, dont l'érudition et la méthode éprouvée lui ont été fort profitables ; ces noms garantiraient surabondamment la valeur philologique de l'édition, si celui de l'auteur n'y suffisait pas.

La plupart de ces fragments, si précieux au point de vue linguistique, appartiennent à la version syriaque melkite des Écritures et rendront de bons services à la critique textuelle de la Bible. La presque totalité des autres proviennent d'une homélie ascétique adressée à des moines ou à des solitaires. Un seul feuillet nous intéresse directement. Il contient quelques lignes d'une Passion des SS. Pierre et Paul, correspondant à la recension arabe publiée par M. S. elle-même (*Acta mythologica apostolorum*, Londres, 1904, p. 150-64). Ce débris marque donc une date et une région bonnes à connaître pour l'histoire de cette littérature apocryphe.

P. P.

8. — * P. F. Kehr. **Regesta pontificum Romanorum. Italia pontificia.** Vol. IV. *Umbria, Picenum, Marsia.* Berolini, apud Weidmannos, 1909, in-8°, xxxiv-336 pp. — Les tomes II et III des *Regesta* de M. Kehr venaient à peine d'être signalés à nos lecteurs (*Anal. Boll.*, XXVIII, 113) qu'on nous apportait le quatrième volume, consacré à l'Ombrie, au Picenum et au pays des Marses. L'activité exemplaire avec laquelle l'œuvre se poursuit ne fait aucun tort à sa valeur scientifique. C'est toujours le même souci de l'exactitude et la même étendue dans l'information. Voici les évêchés compris dans la nouvelle section de l'*Italia pontificia :* Spolète, Terni, Rieti, Narni, Amelia, Orvieto, Todi, Foligno, Nocera, Assise, Pérouse, Gubbio, Città di Castello dans l'Ombrie. Dans le Picenum (les Marches), Camerino, Fermo, Ascoli, Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, Ancone, Umana, Jesi, Osimo, Fossombrone, Urbino, Cagli, Montefeltro. Aquila (Forcona), Pescina de' Marsi, Sulmona (Valva), Chieti (Ortona-Lanciano), Penne, Teramo appartiennent aux Marses. A elle seule, la bibliographie des diocèses et des grands monastères situés sur leur territoire donne à l'ouvrage de M. K. une importance considérable. Comme dans les volumes précédents, les légendes des patrons, qui racontent souvent, à leur manière, l'histoire des origines, ne sont point exclues, et l'auteur a dû s'apercevoir plus d'une fois

combien il est difficile de mettre la main sur certaines raretés de cette catégorie. Parmi celles qu'il a omises, je me contente de signaler, pour Chieti, les Miracles de S. Justin imprimés dans cette ville en 1597, et les *Monumenta quae supersunt S. Iustini, civis, episcopi et principalis patroni Teatini*, ibid. 1733. Un index topographique des tomes I à IV termine ce volume. H. D.

9. — *Francesco LANZONI. **Il « Liber pontificalis » Ravennate.** Saranno, 1909, in-8°, 91 pp. Extrait de la RIVISTA DI SCIENZE STORICHE, t. VI (1909), pp. 345-70, 425-64, 571-92.

10. — Francesco LANZONI. **Gli « Acta sancti Barbatiani presbyteri et confessoris »**, dans la même revue, t. c., pp. 635-658, 712-34.

11. — *Francesco LANZONI. **Un antico vescovo d'Imola. Note critiche.** Faenza, Novelli e Castellani, 1909, gr. in-8°, 19 pp., gravure.

Chacune des publications qui vient s'ajouter à la liste, déjà longue, des travaux, toujours solides, parfois brillants, de M. le chanoine L., assure de plus en plus à cet écrivain bien renseigné et rompu aux bonnes méthodes, une place distinguée dans la pléiade d'historiens qui honore de nos jours l'Italie. C'est le cas encore pour les trois dissertations que nous annonçons et dans lesquelles, une fois de plus, l'auteur fait faire un bon pas en avant aux questions qu'il examine.

Le *Liber pontificalis ecclesiae Ravennatis*, composé au milieu du IXe siècle par le prêtre Agnellus, a plusieurs fois déjà retenu l'attention des historiens ; mais jamais il n'avait été l'objet d'une étude d'ensemble aussi approfondie, aussi détaillée que celle que lui consacre M. L. L'histoire et la personnalité de l'auteur, les sources auxquelles il a puisé, la date de composition de l'ouvrage (Agnellus a mis vingt ans environ à l'achever, et M. L. détermine l'époque à laquelle furent rédigées les différentes sections), sa valeur et son importance, l'usage qu'en ont fait les écrivains postérieurs, autant de points principaux examinés de très près et éclaircis dans la limite du possible. Tout cela est instructif, presque toujours convaincant, et mérite d'être lu. M. L. a notamment dressé la longue liste des écrits où le *Liber pontificalis* a été utilisé, et il signale fort à propos l'avantage qu'on pourrait tirer de ces ouvrages, comme aussi des biographies extraites du *L. P.* et copiées à part, pour une nouvelle édition ; on sait que la tradition manuscrite de l'ouvrage lui-même est lamentablement pauvre. L'auteur s'attache aussi à démontrer par le menu qu'Agnellus avait à sa disposition un catalogue épiscopal plus ancien et de bonne marque. Quant à la valeur du *L. P.*, M. L. distingue fort à propos. La valeur absolue est mince : ce n'est pas une histoire, mais une série d'épisodes et d'anecdotes, où les erreurs historiques et chronologiques ne sont pas rares. Mais la valeur relative est considérable ; à part Rome, Milan et Naples, aucune église italienne ne possède un ouvrage semblable ; très

peu ont un catalogue épiscopal complet ; et puis, avec les nombreuses inscriptions qu'il copie, avec les mille détails qu'il fournit en passant sur les incomparables monuments sacrés de la cité, sur le mobilier des églises, sur la liturgie, sur la topographie, sur ses contemporains, avec les passages d'anciens chroniqueurs qu'il utilise ou transcrit, Agnellus n'en a pas moins fait là une œuvre intéressante et utile. M. L. arrive à montrer qu'il ne fut pas menteur, comme on l'a dit parfois. Vaniteux, passionné, partial, oui, entre autres dans son opposition au pape et au clergé romain ; mais là encore il est bien instructif, en tant qu'il reflète surtout les sentiments et les idées de ses compatriotes dans leur lutte contre Rome pour l'autocéphalie de leur église. Beaucoup parmi les évêques de Ravenne sont honorés comme saints et, pour la plupart, le *L. P.* d'Agnellus est le document narratif le plus ancien. C'est dire le profit que pourront tirer les hagiographes de la première dissertation de M. L.

La seconde est entièrement faite pour eux. S. Barbatianus est honoré le 31 décembre, et M. L. émet en terminant l'espoir que nos successeurs — nos lointains successeurs — n'auront pas à modifier trop considérablement ses conclusions. L'espoir est certes justifié, et ce travail leur sera très utile. L'auteur a retrouvé quatre manuscrits de la *Vita Barbatiani BHL.* 972 (1) et il s'en est servi jusqu'à un certain point pour en republier le texte. Comme il n'a pas jugé bon de signaler aucune variante, il est malaisé de se rendre compte du mérite de cette édition. Celui de l'étude qui l'accompagne, est considérable. L'auteur habitait Ravenne, mais était peut-être d'origine romaine. Tandis que son héros est censé avoir vécu au Ve siècle, lui-même écrivait après le milieu du IXe (car il a utilisé Agnellus), mais au plus tard au commencement du XIe (il est cité par Pierre Damien). Son ouvrage est un pur roman hagiographique, dans lequel il n'y a pas « un fil » d'histoire. Aussi bien, plus de la moitié est un simple plagiat du recueil des miracles des SS. Cyr et Jean (*BHL.* 2080), savoir de la partie de ce recueil (la préface et les douze premiers chapitres) qui avait été traduite par Boniface le « Consiliarius ».

Depuis le XVIIIe siècle, on a inséré dans la liste des évêques d'Imola un certain Basile, qu'on appelle saint, qui aurait débarrassé la contrée d'un dragon et aurait élevé un autel à la Ste Vierge ; on plaçait son épiscopat vers les années 1063-1074. M. L. démontre que cette date est certainement fausse. Les inscriptions de l'autel de la Vierge établi par l'évêque Basile dans l'abbaye de Santa Maria in Regola, sont parvenues jusqu'à nous en original. Elles sont beaucoup plus anciennes. On peut croire que Basile vécut au Ve ou au VIe siècle ; la légende du dragon (pour laquelle on n'a d'ailleurs aucune attestation comparable à ces inscriptions) rappellerait peut-être, selon M. L., que Basile transforma un temple païen en église

(1) Il faut ajouter à la liste le Vaticanus 6073 (fol. 72v-76v), du XIe/XIIe siècle.

chrétienne. M. L. ne signale aucun vestige de culte rendu à ce prélat. Si on l'a appelé saint, c'est, croyons-nous, pour avoir mal interprété le titre officiel qu'il prend dans une des inscriptions : *Basilius sanctissimus episcopus fecit.* A. P.

12. — * Erich CASPAR. **Petrus Diaconus und die Monte Cassineser Fälschungen. Ein Beitrag zur Geschichte des italienischen Geisteslebens im Mittelalter.** Berlin, Springer, 1909, in-8°, XI-284 pp. Mk. 12. — On savait que le diacre Pierre du Mont Cassin était un faussaire ; mais on n'avait jamais dressé l'inventaire complet de ses compositions, ni étudié dans le détail son but et ses procédés. Le travail méritait d'être entrepris ; car, outre qu'il met à nu une psychologie intéressante et heureusement peu commune, il a un réel intérêt pour l'histoire littéraire. Les ouvrages de M. C. sur l'histoire diplomatique et politique de l'Italie méridionale au XIIe siècle, et plus spécialement sur le Mont Cassin, l'avaient préparé à souhait à la tâche. Il s'en est acquitté avec cette ampleur dans l'information et cette variété dans les recherches qu'ont seuls les spécialistes dans les sujets qui leur sont familiers.

Il n'y pas lieu d'insister ici sur les nombreuses pièces d'archives composées ou inventées par Pierre Diacre, et nous nous en tiendrons naturellement à ses œuvres hagiographiques, du reste particulièrement nombreuses. M. C. les répartit en quatre groupes, celles contenues 1) dans le *Liber de ortu et vita iustorum coenobii Casinensis*, et 2) dans le *Registrum Placidi*, celles relatives 3) à S. Benoît et 4) aux saints honorés à Atino. Cet ordre, qui est celui dans lequel les Vies furent composées, permet d'observer l'audace progressive du faussaire. Les cinq biographies contenues dans le *Ortus et vita iustorum coenobii Casinensis* reposent pour la plupart sur la Chronique de Léon et les Dialogues de Didier ; mais en développant leurs notices, Pierre s'est permis, notamment pour Guinizon et Placide, de transformer en deux saints un pieux moine et un adolescent nommé d'aventure par S. Grégoire. Pour accréditer sa légende (*BHL.* 6861), Pierre inventa une Vie grecque de Placide, traduite par le prétendu Gordien (*BHL.* 6859),et une autre Vie écrite par le pseudo-Étienne du Puy (*BHL.* 6863), destinée non à compléter la précédente, mais à renforcer son autorité.

Dans le *Registrum Placidi*, Pierre reprend, parfois en les développant, plusieurs de ces Vies, celles de S. Sévère, de S. Apollinaire, de S. Guinizon et surtout celles de S. Aldemare ; il en ajoute quatre, celle de S. Gébizon, faussement mise par lui au compte d'un certain Paul, et celles de S. Denis et de ses compagnons, de S. Martin de Montemassico et de S. Athanase.

Les faux concernant les reliques de S. Benoît sont particulièrement intéressants. Voici la thèse que le diacre Pierre oppose à celle des moines de Fleury. Une partie seulement des reliques du saint patriarche aurait

été emportée en Gaule, et d'ailleurs restituée dans la suite ; leur présence au Mont Cassin serait garantie par une invention qui en aurait été faite du temps de l'abbé Didier. Pour confirmer sa théorie, il compose un *Epitome chronicorum Casinensium*, qu'il lance sous le nom d'Anastase le Bibliothécaire, un récit de la translation (*BHL*. 1121), de l'Invention (*BHL*. 1142) et différents témoignages pontificaux. Tous ces documents, dont plusieurs veulent paraître indépendants, se renforcent et convergent naturellement vers le même but.

Le dernier groupe des compositions hagiographiques de Pierre concerne les saints d'Atino. Lors de son exil, il y avait été bien accueilli. Par reconnaissance, sans doute, il voulut doter d'une biographie les patrons locaux. Il composa de toutes pièces, en les attribuant à Aténulphe évêque de Capoue, une Passion (1) de S. Nicandre et de ses compagnons (*BHL*. 6074), la Vie de S. Marc d'Atino (*BHL*. 5293) et aussi, selon toute vraisemblance, le récit de sa translation (*BHL*. 5299).

Bon nombre de ces supercheries avaient dès longtemps été dévoilées et reconnues pour des œuvres du célèbre diacre ; M. C. en a découvert plusieurs autres avec une rare sagacité ; l'histoire de la Vie de S. Denis est, parmi celles-ci, particulièrement curieuse (2).

Mais, ainsi qu'il était naturel, à découvrir coup sur coup, grâce à une défiance perspicace, des stratagèmes industrieux, on arrive aisément à en subodorer là même où il n'en existe pas. M. C. ne semble pas avoir échappé à cet écueil, et parfois les indices sur lesquels il base sa conviction, paraissent insuffisants. Ainsi, d'après lui, la Vie de S. Athanase *BHL*. 736, consignée par Pierre dans le *Registrum Placidi*, est une mise en œuvre dramaturgique d'un récit succinct *BHL*. 739 (3), tandis que la Vie *BHL*. 735 ne serait qu'un remaniement de ces deux opuscules. Cette conception paraît inadmissible. La comparaison des textes montre aisément que la recension *BHL*. 735 se rapproche plus de l'abrégé que le récit de Pierre ; et cette constatation est confirmée d'une manière décisive par ce fait que le texte *BHL*. 735 se trouve dans le manuscrit de Naples VIII. B. 8, écrit, pour cette partie du moins, à la fin du Xe siècle ou peu après. C'est donc de là que le diacre Pierre a copié sa Vie d'Athanase, en lui faisant subir de très légères modifications.

Il ne semble pas mieux établi, quoi qu'en pense M. C., que Pierre écrivit, sous le pseudonyme d'Adalbert, l'opuscule que nous avons publié jadis dans cette revue sur S. Martin de Montemassico (*Anal. Boll.*, XXV, 243-

(1) La Passion plus ancienne *BHL*. 6072 est republiée p. 226-29, d'après le Vallicellanus VIII, avec le prologue insignifiant (cf. *Catal. Lat. Rom.* 330[12]) qui la précède dans cet exemplaire. — (2) Ce singulier morceau, qui était inédit, est publié p. 210-19, d'après le ms. du Mont Cassin 518. — (3) M. C. a republié p. 220-25 ce texte, qu'il regarde comme la plus ancienne biographie du saint.

257). Pour le prouver, M.C.se contente de déclarer que le manuscrit XXII de la Vallicellane, qui nous a conservé ce texte, est d'origine cassinienne et a été écrit non à la fin du XIe siècle, comme nous l'avons dit, mais bien au XIIe siècle ; l'âge du manuscrit ne s'opposerait donc pas à l'interprétation de M. C. Sans vouloir discuter si l'écriture peut ou non être rejetée au milieu du XIIe siècle, nous constaterons que l'attribution du volume au Mont Cassin est une affirmation arbitraire ; car il va de soi que M. C. ne s'imagine pas que les manuscrits en bénéventaine sont,par le fait même, originaires de la célèbre abbaye. Il restait,d'autre part, à expliquer, dans l'hypothèse de M. C., la latinité extrêmement barbare de ce texte, qui diffère absolument, en ce point, de toutes les autres œuvres de Pierre. Sans hésiter, M. C. affirme y reconnaître des incorrections affectées, qui dénotent une supercherie. Cette interprétation, loin de constituer une preuve, ressemble plutôt à une échappatoire. Car le diacre Pierre a composé bien d'autres récits qu'il prétendit antidater de quelques siècles, sans jamais faire preuve d'un pareil dilettantisme. On s'explique mal d'ailleurs pourquoi le rusé faussaire aurait fait bénéficier des ressources les plus raffinées de son art la plus insignifiante de ses compositions, alors surtout qu'elle ne semblait pas destinée à être divulguée. Car c'est un nouveau sujet d'étonnement : comment cette pièce,écrite en un latin à peine intelligible, eut-elle les honneurs de la transcription, si, au moment même de son apparition, on en connut au Mont Cassin le texte revisé par le diacre Pierre ? Ce ne sont là, sans doute, que des présomptions ; mais elles suffisent à montrer que l'hypothèse de M. C. est peu probable. Jusqu'à meilleure information, nous retrancherons de la liste des faux commis par Pierre diacre la Vie de S. Athanase et le récit de la translation des reliques de S. Martin de Montemassico.

En travailleur qni n'a rien négligé dans ses recherches et qui veut faire profiter ses lecteurs du fruit de ses observations,M. C. pose, chemin faisant, bien des questions. Par exemple, il se demande (p. 8) pourquoi la notice de S. Mennas n'a pas paru dans les *Acta sanctorum*. Parce qu'elle viendra au 11 novembre. — Les nouveaux documents concernant S. Marc d'Atino dont M. C. a entendu parler au Mont Cassin (p. 131), pourraient bien être les *Miracula S. Marci Atinensis* qui se trouvent dans le Ms. de l'Université de Padoue 263. XVI, p. 18-24 et dans celui de Naples, Bibl. Brancacciana, III, D. 7, fol. 240-243, tous deux du XVIIe siècle. — La *Passio S. Pasicratis* (p. 148) n'est pas omise dans la *Bibliotheca hagiographica latina* ; elle s'y trouve au n° 6470. H. MORETUS.

13.— * K. ZWIERZINA. **Die Legenden der Märtyrer von unzerstörbarem Leben.** Extrait de INNSBRUCKER FESTGRUSS VON DER PHILOSOPHISCHEN FAKULTÄT DARGEBRACHT DER 50 VERSAMMLUNG DEUTSCHER PHILOLOGEN U. SCHULMÄNNER IN GRAZ, p. 130-58. — Dans cette dissertation

drue et laborieuse, M. le professeur K. Zwierzina passe au crible les Actes des SS. André et Barthélemy chez les Parthes, la Passion ou plutôt les différentes Passions de S. Christophe, celles de S. Georges, de Cirycus et Julitta, sans compter beaucoup d'autres pièces qu'il attrape au passage. Il réduit chacun de ces documents à un certain nombre de traits caractéristiques. Au bout de quelques pages, le lecteur se trouve déjà en face d'un monceau énorme de faits assez ressemblants, mais dont l'aspect ne lui rappelle que de loin celui d'une collection bien classée. Ce qu'il aperçoit le moins, c'est le rapport de ces menus détails avec l'idée principale sous laquelle ils sont censés être groupés. M. Z. se propose d'étudier ce qu'il appelle le type du « martyr à la vie indestructible ». Le terme n'est peut-être pas des mieux choisis pour désigner un personnage qui se laisse à plusieurs reprises arracher son âme et anéantir son corps jusqu'au dernier cheveu. Mais peu importe le mot ; voyons la chose. Le thème de la mort à répétition est largement répandu dans l'hagiographie ancienne, et la liste des exemples apportés par M. Z. serait vite enrichie d'un supplément considérable. Il aurait été intéressant de rechercher où il s'est formé, comment il s'est répandu et quels développements traditionnels ont passé avec lui de légende en légende. C'est là une question de fait, qui revient à trouver, par les procédés usuels de l'histoire littéraire, un enchaînement généalogique entre un certain nombre de documents. A défaut de cette recherche, peut-être difficile à entreprendre, il valait encore la peine de dresser une liste aussi complète que possible de martyres à résurrection,en les groupant par pays ou par époques.Mais se borner à en étudier quelques exemples, d'un point de vue purement descriptif, comme s'ils relevaient d'un genre à part, régi par des lois spéciales, et rattacher ces lois au thème de la mort réitérée, comme à un caractère essentiel et déterminant,c'est un peu faire de la classification par amour de l'art. A quoi tend ce grand effort d'érudition et d'analyse? A démontrer qu'une Passion où le martyr ressuscite, diffère en ce point d'une Passion où il ne ressuscite pas? C'était assez clair par avance. A montrer que le caractère propre du récit se déduit de cette différence fondamentale ? Ceci n'est clair ni avant ni après. Tout au plus pourrait-on dire que l'hagiographe, en vue de ménager une rentrée plus sensationnelle à son héros, commence par le faire disparaître aussi complètement qu'il peut. Tout le reste n'est que remplissage, développement stérile, lieux communs, que l'on retrouve identiquement dans des Passions dépourvues de cet épisode, lequel n'ajouterait guère à leur invraisemblance. Le thème de « la vie indestructible » n'est même pas exclusivement propre à la littérature des Actes des martyrs. On connaît des exemples d'ascètes coptes ou éthiopiens qui, par mortification, se suicident une ou plusieurs fois. Les hagiographes en quête de merveilleux ont trouvé de leur goût cette invention du mort qui s'obstine à ressusciter ; ils l'ont exploitée, comme ils ont exploité le type du martyr impossible à tuer. On

resterait en peine de comprendre que M. *Z.* accorde une telle importance à ce motif légendaire si, tout à la fin de sa dissertation, quelques lignes,que rien n'annonçait, ne venaient nous dévoiler le fond de sa pensée : « Der « Märtyrer von unzerstörbarem Leben stellt sinnfällig dar die dem Christus « zuteil gewordene Erlösung aus dem Tod... » Cette observation, encadrée de réflexions moins convaincantes encore, étonnerait bien les musulmans, qui ont accueilli la légende des résurrections de S. Georges. P. P.

14. — * Hans MERTEL. **Die biographische Form der griechischen Heiligenlegenden.** München, Wolf, 1909, in-8°, 100 pp. — On connaît le beau livre de M.Friedich Leo sur les biographes classiques (1) ; dans sa thèse doctorale,M.H. Mertel a eu l'heureuse idée de s'inspirer de cet ouvrage et d'entreprendre une étude analogue sur les Vies de saints grecques. Les écrivains byzantins qui nous ont laissé ces biographies se sont-ils conformés aux lois traditionnelles du genre ? trouvons-nous dans leurs écrits des traces de l'influence d'une école littéraire ? La question, on le voit, n'intéresse pas que l'histoire de la littérature, elle est importante aussi pour l'hagiographe. L'examen de M. M. a porté sur onze biographies, dont pour la plupart l'auteur est connu et qui s'échelonnent du IVe au IXe siècle. La première en date est la vie de S.Antoine par S. Athanase ; celle de S. Jean le Psichaïte est la plus récente ; M. M. compte étendre ses recherches jusqu'à l'époque du Métaphraste. Voici les conclusions du travail : c'est surtout dans l'introduction et dans la conclusion que les lois de l'ἐγκώμιον se font le plus sentir ; le corps même du récit, grâce à la nature du sujet traité, se soustrait d'ordinaire à la tyrannie de la rhétorique ; le biographe y retrace, à la manière aristotélicienne popularisée par Plutarque, les événements dans l'ordre chronologique, sauf à faire jaillir du récit même la caractéristique de son héros ; là aussi se fait jour la note individuelle de l'auteur. Toutefois, dans les Vies qui se présentent sous forme de discours, l'influence de la rhétorique est plus marquée. Parmi les biographes dont les œuvres sont analysées, Cyrille de Scythopolis (2),avec son exposé tout objectif, son souci d'une chronologie exacte, semble indépendant de toute tradition littéraire ; c'est avec raison que M. M. regrette qu'il n'ait pas davantage fait école.

Sans doute, la base sur laquelle a opéré M. M. n'était pas assez large pour arriver à des résultats entièrement sûrs; bon nombre des écrivains qui ont retracé la vie des ascètes se souciaient vraisemblablement assez peu des préceptes de la rhétorique ; les Vies de saints dont ils étaient nourris, leur

(1) Friedrich LEO, *Die Griechisch-Römische Biographie nach ihrer litterarischen Form.* Leipzig, 1901. — (2) On est un peu surpris d'entendre dire à M.M. (p. 63) que, dans une grande bibliothèque comme celle de Munich, il n'a pas trouvé les vies de S. Euthyme et de S. Sabas par le même auteur.

servaient avant tout de modèle ; et ce n'est que bien indirectement qu'ils ont subi l'influence d'une école littéraire.

Il faut souhaiter que M. M. nous donne bientôt la suite de cette intéressante étude, qui fait grand honneur à l'école qui l'a formé.

V. D. V.

15. — * S. Baring-Gould and John Fisher. **The Lives of the British Saints. The Saints of Wales and Cornwall and such Irish Saints as have Dedications in Britain.** Vol. II. London, Clark, 1908, in-8°, IV-477 pp., illustrations (Publication de la Society of Cymmrodorion). — En rendant compte du premier volume, nous avons signalé le but et le plan de cet ouvrage (*Anal. Boll.*, XXVII, 432). La publication se poursuit rapidement, puisque le second tome a paru moins d'un an après le premier. Il contient les notices des saints depuis Cadell jusqu'à Ewryd. Les principales sont celles consacrées aux SS. Cadoc, Ciaran, Dubricius, et surtout celle de S. David, le patron du pays de Galles. Après avoir mentionné les documents relatifs à chaque personnage, MM. B.-G. et F. retracent la vie du saint d'après l'histoire ou la légende et signalent les particularités du culte. Plusieurs articles auraient singulièrement gagné en précision s'ils avaient été précédés d'une étude critique des textes anciens, de l'examen de leur valeur et, dans la mesure du possible, de leurs sources. Dans les biographies telles qu'elles sont rapportées ici, il est souvent bien difficile, parmi toutes les formules atténuantes, de distinguer les faits admis par le rédacteur moderne d'avec les opinions qu'il rapporte sans les faire siennes, et finalement c'est au lecteur qu'est laissé le soin de discerner le noyau d'événements historiques. Il en résulte l'impression d'un exposé très circonstancié, mais confus. H. Moretus.

16.—Joseph Schätzer. **Herkunft und Gestaltung der französischen Heiligennamen,** dans les Romanische Forschungen publiées par Karl Vollmöller, t.XXII, 1 (1906), p.1-95.— Travail surtout philologique, qui rendra de bons services aux historiens. C'est une étude sur l'origine, la formation, l'évolution de la forme française (et provençale) des noms de saints. La source principale de renseignements est naturellement l'ensemble des noms de lieux tels qu'ils nous sont connus,pour les diverses époques, par les documents diplomatiques et historiques et par l'usage actuel. L'information de M. S., puisée dans les cartulaires, les pouillés, les textes proprement historiques, comme aussi dans les excellents « Dictionnaires topographiques » français et dans les communications verbales ou écrites qu'il s'est procurées sur place, est très étendue et les détails qu'il a rassemblés sont innombrables. Le tout forme un ensemble fort intéressant et témoigne d'un labeur approfondi et consciencieux. Voici la table des chapitres. I. *Zur Geschichte der französischen Heiligennamen* (p. 8-19) ;

paragraphe préliminaire, contenant les généralités du sujet. Quelque soin qu'il ait pris de s'informer aux bons endroits, on sent parfois que l'auteur n'est pas ici sur son terrain. II. *Lautliche Gestaltung der Heiligennamen* (p. 20-79) : § 1. *Namen vorwiegend in französischen Mundart* (p. 25-54) ; § 2. *Die Heiligennamen in der provenzalischen Mundart* (p. 54-69); § 3. *Eine ch-Prosthese bei einigen Namen* (p. 69-74) ; § 4. *Nominativ- und Accusativbildungen* (p. 74-78) ; § 5. *Namen mit Accentversetzung* (p. 78-79). III. *Mit « Dominus » zusammengesetzte Heiligennamen* (p. 79-85). IV. *Die Heiligennamen in der Volksetymologie* (p. 85-93). A. P.

17. — * Ellen Jørgensen. **Helgendyrkelse i Danmark. Studier over Kirkekultur og kirkeligt Liv fra det 11te Aarhundredes midte til Reformationen.** København, Hagerup, s. a. (1909), in-8°, [viii]-176 pp. Kr. 4. — L'auteur a pris la peine de résumer en français, en fort bon français, les principales idées exposées dans son ouvrage sur le culte des saints en Danemark (p. 162-75). Cette large esquisse, qui n'est pas le moins du monde un décalque du livre, ni une table des matières un peu amplifiée, mais qui constitue en quelque sorte une rédaction originale, suffira probablement au grand public. Les travailleurs, les historiens, voudront lire l'ouvrage lui-même. C'est là seulement qu'ils trouveront, avec de nombreuses références à la littérature tant publiée qu'inédite, une quantité de renseignements intéressants. L'histoire et le culte des saints, les relations du pays avec l'extérieur, la vie religieuse, la culture intellectuelle et artistique, les œuvres charitables du clergé et du peuple danois au cours du moyen âge, tout cela est représenté par une série de menus détails, pas tous caractéristiques, certes, mais tous pris dans les sources locales, et si abondants, si disparates, qu'en dépit d'une division en trois parties, l'auteur a eu quelque peine parfois à constituer un plan ferme et nettement distribué.

Un premier chapitre (p. 2-44) est surtout consacré à détailler les diverses influences sous lesquelles s'est introduit, développé et modifié le culte des saints : influence prépondérante de l'Allemagne, mais aussi de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Orient (à la suite des croisades), des Cisterciens, des ordres mendiants, des universités étrangères dans lesquelles les Danois étaient allés étudier, des associations de marchands etc. etc. Un second chapitre s'occupe des saints indigènes (p. 45-58). Un troisième (p. 59-135) utilise d'innombrables matériaux pour caractériser une série de saints ou de groupes de saints honorés vers la fin du moyen âge et pour décrire en même temps les idées religieuses du temps, qu'elles aient plus ou moins de rapport avec le culte des saints proprement dits. Suit un appendice excellent et qui a dû coûter beaucoup de travail (p. 136-55) : une liste de saints et saintes, accompagnée de l'indication, avec références précises à l'appui, des églises ou des couvents placés en Danemark sous

leur patronage (par ex. plus de 60 pour S. Laurent, environ 100 pour S. Nicolas, davantage encore pour la Ste Vierge). Enfin, avant le résumé français, une bonne table (p. 156-61).

L'auteur, dès qu'il le peut, ne manque pas de signaler les conclusions un peu plus générales qui se dégagent des faits; mais, avant tout, son travail est un recueil de faits, dans lequel historiens, hagiographes et folkloristes pourront puiser maint renseignement utile (1). A. P.

18. — * Louis Karl. **Florence de Rome et la Vie de deux saints de Hongrie.** Extrait de la Revue des langues romanes, t.LII (1909), p. 163-180. — M. K. veut étudier le rôle de la Hongrie dans la chanson d'aventures de *Florence de Rome* et, plus généralement, dans le conte de « la femme chaste convoitée par son beau-frère. » Dans certaines versions, la femme innocente est la fille du roi de Hongrie ; dans d'autres, le mari et le beau-frère sont des princes hongrois. Il y a là, pense M. K., un effet de l'influence de deux Vies de saints d'origine hongroise, Ste Élisabeth et S. Émeric. Cela ne nous paraît pas bien sûr. Les traits de ressemblance sont vagues ; les rapprochements faits par M. K., souvent forcés, et, pour tout dire, sa dissertation témoigne de plus d'érudition que de méthode.

A. P.

19. — * Ernst Tiedemann. **Passional und Legenda aurea.** Berlin, Mayer & Müller, 1909, in-8°, viii-153 pp. (= Palaestra. Untersuchungen und Texte aus der deutschen und englischen Philologie, LXXXVII). Mk. 4,50. — L'interminable poème épique allemand connu sous le nom de *Passional* — on sait qu'il comprend plus de 100,000 vers — est étudié ici, non pas au point de vue historique, ni au point de vue précisément philologique, mais au point de vue littéraire. M. T. sait que le poète a puisé dans diverses sources ; mais il se limite sagement et néglige toutes les autres, pour s'en tenir à la source principale, la Légende dorée ; c'est en comparant celle-ci au poème qu'il veut arriver à déterminer les traits caractéristiques de ce dernier, les procédés qui y sont mis en œuvre, sa valeur littéraire, laquelle n'est pas mince. Pour arriver à son but, M. T. a épinglé une quantité prodigieuse de minimes observations, qu'il expose

(1) Il est fatal que dans un si grand nombre de détails quelques inexactitudes se soient glissées. Si je vois bien, elles concernent surtout ce qui n'est pas spécifiquement danois. Ainsi on dit et on répète (pp. 16 et 115) que le culte de S. Georges n'a été apporté dans l'Europe occidentale qu'à l'époque des croisades; cependant Grégoire de Tours (*In glor. mart.* 100) et Venant Fortunat (Carm. II, 12), pour ne citer que ces deux-là, montrent qu'il faut remonter cinq siècles plus haut. A propos de S. Éloi (p. 132, note 2), l'auteur hésite devant la légende si connue du pied coupé; que n'a-t-il consulté, par exemple, les articles de M. Gaidoz dans *Mélusine* (cf. *Anal. Boll.*, XVII, 248).

d'une manière fort serrée, mais toujours claire, dans une série de chapitres où sont examinées successivement les transpositions opérées par le poète, les omissions, les additions, les variantes de fond qu'il adopte sur certains détails, son style enfin, de façon à mettre en relief non seulement son « faire » poétique, mais ses connaissances positives, ses conceptions, ses tendances, sa personnalité. Ce travail, éminemment consciencieux, se rapporte d'ailleurs trop indirectement à nos études pour que nous nous y arrêtions davantage (1). A. P.

20. — * Cyrille CHARON (C. P. KARALEVSKIY). **Histoire des patriarcats Melkites.** Tome III, fasc. 1. Rome, 1909, in-8°, paginé 1-304 pp. — Je ne sais comment caractériser l'impression que laisse le volume de M. l'abbé Charon. L'auteur possède incontestablement une connaissance étendue de son sujet. Les « institutions » actuelles du rite grec uni, et notamment la liturgie melkite, lui sont devenues familières par la pratique et par l'observation directe. Sur la période ancienne, il a compulsé et colligé une masse vraiment imposante de documents en grande partie inédits ou peu accessibles. Mais il semble n'avoir pas réussi à trouver un principe d'ordre pour trier et classer ces matériaux de valeur fort inégale et dont la répartition chronologique et géographique est naturellement assez irrégulière. Nous nous permettons de penser qu'il aurait gagné à se borner. Il existe peut-être des bibliographes qui tiennent à connaître jusqu'au dernier manuel imprimé en grec ou en arabe à l'usage des prêtres, des clercs, des servants de messe ou des simples fidèles de l'église melkite. Il y en a certainement beaucoup moins qui s'intéressent aux petits secrets de librairie qui se cachent derrière telle ou telle publication liturgique de fraîche date. Il en est moins encore qui aimeront à chercher le détail qui les occupe parmi des considérations de théologie pastorale, des observations purement techniques de typographie ou de reliure, des digressions philologico-grammaticales et même des saillies de polémique. A travers cet ensemble un peu disparate, on croit discerner la préoccupation constante d'appeler la tradition à la rescousse de certaines réformes pratiques. C'est de ce point de vue que l'auteur a traité la question du calendrier, des

(1) Quelques remarques faites en passant montrent que M. T., — et c'est bien excusable — est moins versé en hagiographie qu'en littérature. Ainsi, p. 46, il aurait corrigé la fausse leçon de la Légende dorée, éd. Graesse, p. 467 : *ab episcopo Oxoviensi*, s'il s'était rappelé que S. Dominique fut chanoine et archidiacre d'Osma *(Oxomensis)* ; p. 48, la Ste *Theodora* qui vient apporter des aliments à Ste Anastasie (Légende dorée, ed. Graesse, p. 49) est en réalité Ste *Theodota* *(BHL.* 8093), et il est douteux que ce soit pour éviter un anachronisme que le poète a supprimé le nom, défiguré ou non, qu'il avait trouvé dans la Légende. Ce sont là du reste, vu le but et l'ensemble des recherches de M. T., de pures vétilles.

offices propres, des fêtes locales etc. Il a aussi consacré une page au synaxaire (p. 119-20) ; elle contient à l'adresse des Bollandistes une politesse qui nous force à glisser sur le reste.

Il y a, nous semble-t-il, moins de réserves à élever contre le chapitre relatif à l'histoire de la hiérarchie des patriarcats melkites (p. 213-69). L'information en est étendue et consciencieuse, si elle n'est pas toujours de première main. L'exposition y est sobre et conforme aux saines habitudes des travaux d'érudition. Ces pages substantielles, consultées avec discernement, rendront de très appréciables services.

L'*Histoire des patriarcats melkites* formera trois volumes, qui paraîtront en ordre indéterminé. Le fascicule qui vient d'être analysé, représente la première partie du t. III. Il contient d'excellentes promesses et quelques sujets d'inquiétude sur la matière qui remplira les cinq fascicules restants. Il ne dépend que du laborieux et savant auteur que les premières seules se réalisent. P. P.

21. — * Carl Friedrich. **Halonesos.** In-4°, 18 pp. (Königl. Friedrich Wilhelms-Gymnasium zu Posen. Beilage zum Jahresberichte Ostern 1905).— Halonnesos est une petite île de la mer Égée, située à 80 kil. ouest de Lesbos, à 30 kil. sud-ouest de Lemnos, et désignée sur les cartes sous le nom de Hagiostrati, en turc Bozbada. En avril 1904, M. F. a employé quelques jours de ses vacances à la visiter, et il nous donne les résultats de son exploration. Ce qui nous intéresse, c'est que l'île doit son nom actuel à un S. Eustrate qui aurait autrefois habité le pays. Un plateau au nord-est de l'île est également appelé Hagios Eustratios, et on a une vague connaissance d'un tombeau qu'on disait être le sien et qui se montrait encore au XVIe siècle. Quel est ce saint Eustrate ? M. F. a vu un manuscrit de la vie du patron, datée de 1622 et écrite par Agapios moine de Crète, — c'est évidemment Agapios Landos ; — malheureusement il n'a pas eu le temps de le lire. Alors, il a eu recours à la conjecture et identifié l'éponyme de l'île avec S. Eustrate moine de Bithynie (9 janvier, *Act. SS.*, Ian. I, 598), qu'il a fallu en conséquence faire voyager et résider quelque temps à Halonnesos. Il eût fallu tenir compte, cependant, de l'inscription de l'église principale dédiée au saint : ἀνοικοδομήθη τὸ δεύτερον ὁ θεῖος ναὸς τοῦ μεγαλομάρτυρος Εὐστρατίου etc. La tradition du pays veut donc qu'il s'agisse d'un martyr, et d'un martyr célèbre. A moins de dire qu'il y a eu dans l'île un martyr indigène, dont on ne sait rien d'ailleurs, ce ne peut être que le S. Eustrate du 13 décembre, chef d'un groupe très connu de cinq martyrs. Celui du 2 novembre (*Synax. Eccl. CP.* 190) n'a point de notoriété suffisante. Les souvenirs locaux s'expliqueraient, comme en d'autres cas semblables, par des légendes qui attestent simplement la popularité du saint et n'ont aucun fondement historique. Hagiostrati

compte une quarantaine d'églises ou chapelles, dont les vocables sont parmi les plus répandus en pays grec : Hagios Taxiarchis (S. Michel), H. Georgios (plusieurs), H. Minas, Mikri Panagia, H. Triada, H. Elias, H. Ioannis, H. Dimitrios (plusieurs), H. Ioannis Mesianis, H. Aecaterina, H. Michaël, H. Constantinos, H. Panteleemon, H. Metamorphosis, H. Alexios, Panagia Evangelistria, Panagia Zoodochos, autre Panagia, H. Barbara, H. Nicolaos, H. Anargyri. M. F. fait remarquer que beaucoup de ces chapelles sont bâties près d'une source. H. D.

22. — * Mons. G. Celidonio. **La diocesi di Valva e Sulmona.** Volume I. *Le origini cristiane*. Casalbordino, N. de Arcangelis, 1909, in-8°, 191 pp. L. 2,50. — On dit le diocèse de Valva, comme en France l'évêché de Tarentaise ; mais pas plus que Tarentaise, Valva n'est une ville ; c'est le nom d'un pays, d'un comté, dont le chef-lieu était Pentima, construite sur les ruines de l'antique Corfinium et où se trouvait peut-être le siège du diocèse de Valva, tant que celui-ci fut autonome. Il fut d'ailleurs de bonne heure (du temps de S. Grégoire le Grand ?) réuni avec celui de Sulmona sous la juridiction d'un seul titulaire, qui se disait et se dit encore aujourd'hui *episcopus Valvensis et Sulmonensis*, Valva venant en tête. Il y eut jadis entre les tenants des deux églises, déjà unies du reste, des compétitions de prééminence (luttes littéraires, procès en cour de Rome), compétitions d'un caractère un peu rétrospectif, sans doute, et pour ainsi dire archéologique, mais qui n'en furent pas moins vives pour cela. Mais ces temps sont lointains, et on a plaisir à voir l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, malgré son titre d'archidiacre de Sulmona, planer bien haut au dessus de ces querelles de clocher et les raconter avec la sérénité et l'impartialité d'un historien.

Le premier volume qu'il consacre aux deux diocèces unis était certes le moins commode à écrire. Car les documents historiques proprement dits font entièrement défaut, et l'auteur n'avait à sa disposition que des légendes hagiographiques. Et quelles légendes ! Deux surtout occupent le premier plan et retiennent l'attention de Mgr Celidonio au cours d'environ 100 pages : la Passion de S. Pelin, évêque de Brindisi, qui aurait été martyrisé à Corfinium sous Julien l'Apostat (*BHL.* 6620), et la Vie de S. Pamphile, évêque de Sulmona au VIIe siècle, non pas le résumé fait au XVe siècle et publié dans les *Acta sanctorum* (*BHL.* 6418), mais le texte inédit que Mgr Celidonio imprime, p. 87-92, d'après un manuscrit du XIe siècle appartenant au chapitre de Bénévent (1).

(1) Mgr C. connaît encore deux autres exemplaires et en possède la collation : le Vaticanus 7810 (et pas 7818, comme il est dit p. 85), du XIVe siècle, et une copie du XVIe siècle conservée à la cathédrale de Sulmona. Mais il n'a pas jugé bon de préparer une édition critique et s'est borné à reproduire le ms. de Bénévent en notant d'aventure quelques variantes de celui de Sulmona.

Les deux pièces, Passion de S. Pelin et Vie de S. Pamphile, datent du XI[e] siècle ; elles ne sont pas plus récentes, car on a, de l'une et de l'autre, un exemplaire de cette époque (pour la Passion, le Vaticanus 1197) ; il ne semble pas d'ailleurs qu'elles soient plus anciennes. Le but des deux hagiographes est bien mis en relief par Mgr Celidonio : pour le premier, exalter Corfinium et le diocèse de Valva ; pour le second, à la fois abaisser Corfinium et exalter Sulmona. Le récit, de part et d'autre, est lamentablement légendaire, et la Vita Pamphili, par exemple, pour rehausser les mérites de son héros, met en scène un pape « Georges » à qui elle fait jouer un rôle parfaitement ridicule. Bien que le caractère fabuleux des deux textes saute aux yeux, Mgr C. a cru bon de le faire toucher du doigt par une démonstration détaillée. Je n'oserais pas dire que toutes les considérations qu'il multiplie soient également décisives ; mais il y en a plus qu'assez pour convaincre les plus rebelles. Mgr C. montre aussi fort bien que les deux saints sont néanmoins des personnages réels, dont l'existence est attestée par des témoignages, bien vagues sans doute (1), mais indépendants des récits légendaires et antérieurs à ceux-ci.

J'ai plus de peine à le suivre quand il s'attache à montrer, avec une insistance étonnante et, je crois, injustifiée, que, tant pour S. Pelin que pour S. Pamphile, l'hagiographe n'a pas voulu faire œuvre d'historien, mais écrire un roman mystique et se livrer, comme il dit, à un pur exercice ascétique. Les raisons apportées à l'appui sont bien faibles et parfois aussi bien étranges. Quelle singulière idée, par exemple, de donner comme preuve décisive de ce que la Passio Pelini, lors de sa rédaction au XI[e] siècle, fut et publiée et reçue comme un simple roman ascétique et non comme un morceau d'histoire, ce fait qu'elle fut dans la suite et jusqu'au XVI[e] siècle oubliée et négligée (p. 62) ! Ou encore de déclarer que la Vita Pamphili « reçut le baptême historique » au XV[e] siècle, quand on y tailla des leçons pour l'office liturgique du saint (p. 110).

Après ces deux premières parties, sur S. Pelin et S. Pamphile (p. 1-148), dans lesquelles, à côté de maintes considérations discutables, on trouvera encore rassemblés des renseignements utiles sur leur culte (2), Mgr C. s'occupe successivement 1) de S. Félicien de Foligno, dont certains historiens modernes ont fait le premier apôtre de Sulmona ; ici Mgr C. repro-

(1) S. Pelin, opine Mgr. C., pourrait bien être un martyr local des premiers siècles. C'est là une simple conjecture, mais qui n'est pas invraisemblable. S. Pamphile serait, lui, un évêque de Sulmona. — (2) Il n'est pas exact de parler du culte de S. Pamphile en Espagne (« fu venerato in Spagna », p. 125). Les faits signalés par Mgr C. se réduisent à ceci que la chronique apocryphe de Maxime et l'inévitable Tamayo de Salazar ont tenté d'accaparer S. Pamphile et d'en faire un évêque de Valva en Espagne. Pure fraude de lettrés, qui n'a rien à voir avec le culte, soit liturgique, soit populaire.

duit (p. 149-56), avec de légères modifications, une étude publiée par lui en 1902 et qui a déjà été appréciée ici (cf. *Anal. Boll.*, XXII, 491-92) ; 2) de S. Savin de Spolète, qui, d'après d'autres modernes, aurait été originaire de Sulmona, comme aussi sa sœur Diocletiana et la servante de celle-ci, Ste Nundina. Se référant à un excellent article du chanoine Lanzoni (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 95-96), Mgr C. rappelle (p. 156-58) qu'il n'en est rien et que, de plus, Diocletiana et Nundina sont des personnages imaginaires.

Le terrain ainsi déblayé et toute cette végétation légendaire mise au feu, comme il convient, Mgr C. étudie dans les dernières pages (p. 159-182) la propagation du christianisme dans le pays. S.Pelin et S.Félicien ne pouvant en être considérés comme les premiers apôtres, il ne reste à peu près rien à dire de bien positif. Le premier souvenir chrétien qui subsiste est une épitaphe, qui n'est pas antérieure au IVe siècle. Mgr C. est toutefois porté à croire que la foi chrétienne fut prêchée sur le territoire de Valva-Sulmona dès le temps de S. Pierre, mais sans qu'il y eût de diocèse constitué, au moins durant les trois premiers siècles. Le second point ne fait pas de doute ; le premier trouve-t-il un point d'appui suffisant dans les raisons déduites par Mgr C. ? J'ai de la peine à m'en persuader. A. P.

23. — * Eugène Duprat. **Les origines de l'église d'Avignon (des origines à 879)**. Paris, Ficker, 1909, in-8°, 148 pp. (Extrait des Mémoires de l'Académie de Vaucluse, t. VIII, p. 373-405 ; t. IX, pp. 1-50, 105-68). — L'église d'Avignon est très mal renseignée sur ses origines. Même au XIIe siècle, elle manquait totalement, non seulement d'informations précises et plausibles, mais même de traditions établies. Les légendes hagiographiques par lesquelles on a tenté d'illustrer ce passé nébuleux, sont rares, de très basse époque et de nulle valeur. Un beau jour, est venu Polycarpe de la Rivière, et ses innombrables faux ont abouti, rien que pour Avignon, à aligner, dans la période antérieure au Xe siècle, une liste de plus de cinquante évêques, alors que l'histoire authentique en connaît à peine une douzaine. Déjà, dans ses *Fastes épiscopaux*, Mgr Duchesne a, d'une main ferme, jalonné le terrain et opéré le nettoyage nécessaire. Ce travail, naturellement sommaire, est repris par le menu et largement développé dans la monographie de M. D. Il n'a pas reculé devant la tâche fastidieuse de compulser la « prodigieuse quantité de travaux d'ensemble et d'études de détails », tant manuscrits qu'imprimés, qui ont été composés, depuis le XVIIe siècle, sur les premiers siècles de l'église avignonaise. De ses recherches est résulté un mémoire d'une érudition abondante, peut-être même un peu trop touffue, d'une grande fermeté dans la critique, et dont les conclusions, les unes catégoriques, comme il convenait, les autres sagement conjecturales, seront accueillies avec faveur par les historiens. Il lui arrive de marquer un progrès même sur Mgr Duchesne, et il semble bien, par exemple, que l'évêque Salutaris qui

fut présent en 517 au concile d'Épaone, n'appartient pas à Avignon, mais à Avenches (p. 64). L'hagiographie occupe une large place dans ce consciencieux mémoire, comme on peut le voir par les chapitres I. « La légende de Ste Marthe au point de vue Avignonais » (p. 5-25) ; II. « La légende de S. Ruf » (p. 26-43, cf. p. 121-26) ; VI. « La question de S. Magne. Examen de la vie de S. Agricol » (p. 73-93), etc. (1).

A. P.

24. — * P. Pirmin Lindner, O. S. B. **Monasticon metropolis Salzburgensis antiquae. Verzeichnisse aller Aebte und Pröpste der Männerklöster der alten Kirchenprovinz Salzburg.** Salzburg, Pustet, 1908, in-4°, xiii-554-[48] pp., 2 ff. — Le sous-titre en allemand indique exactement ce qu'on trouvera dans ce magnifique ouvrage. Il s'agit de l'ancienne province ecclésiastique de Salzbourg, c'est-à-dire, outre l'archevêché de Salzbourg lui-même, des quatre diocèses qu'il a fondés (Chiemsee, Lavant, Gurk, Seckau) et des diocèses suffragants (Brixen, Freising, Passau, Ratisbonne). Il s'agit des monastères d'hommes et, parmi eux, de ceux-là seuls qui ont à leur tête des abbés ou des prévôts, c'est-à-dire des supérieurs nommés à vie. Sont donc compris les chanoines Augustins, les Bénédictins, les Cisterciens, les Prémontrés ; sont exclus les ermites Augustins, les ordres mendiants et le reste. Le départ ainsi fait, fort sagement et fort pratiquement fait, au point de vue du territoire et des instituts religieux, il reste le chiffre respectable de 133 couvents et de plus de 5000, de presque 5500 abbés et prévôts. Pour chaque couvent, on trouve en tête une notice claire, concise, mais riche en renseignements précis et utiles ; l'indication des sources, de la « littérature », est notamment une merveille. Pour chaque abbé ou prévôt, sur quatre colonnes : 1) le nom et, éventuellement, quelques détails biographiques ; 2) le lieu d'origine ; 3) et 4) le commencement et la fin du gouvernement ; le tout accompagné en note, quand il y a lieu, de références spéciales.

L'ouvrage a demandé, avant d'être mené à bien, un travail énorme, tant pour dépouiller les sources (catalogues d'abbés, nécrologes, annonces et notices nécrologiques, annales, chroniques, cartulaires etc.) que pour tenir compte des publications récentes, histoires générales ou monogra-

(1) L'abondant Erratum (p. 147-48) n'a pas épuisé la liste des fautes, vraiment trop nombreuses, qui déparent l'ouvrage. Ainsi, rien que dans les notes de la p. 7 : « Delahaye », « *bysantinae* », « Büthner-Wobst », « éd. des *Mon,* »... M. D. utilise parfois des éditions périmées (par ex., il cite couramment Adon d'après Surius, et les *Annales Bertiniani* d'après Dehaisnes) ou des ouvrages qu'on s'étonne de voir apportés comme références (par ex. le *Dictionnaire* d'Hélyot, pour attester que les papes Adrien IV et Jules II auraient appartenu à la congrégation de Saint-Ruf).

phies. Les inappréciables renseignements qui sont prodigués à pleines mains par le P. Pirmin sont encore augmentés par les 14 appendices qui occupent les p. 471-505 et qui, s'ils ne rentrent pas tous également dans le cadre de l'ouvrage principal, seront les bienvenus des travailleurs et rendront, eux aussi, les plus précieux services. L'usage de cet excellent instrument de travail est, de plus, facilité par 48 pages de tables alphabétiques, paginées à part et renfermant, sur quatre colonnes, plus de 10000 noms.

En résumé, le P. Pirmin, à qui l'histoire monastique de son pays doit déjà tant, nous a donné là un ouvrage de tout premier ordre (1), et on ne saurait trop lui être reconnaissant. Notre gratitude ira aussi, comme il est juste, à son savant abbé le R^me^ Willibald Hauthaler, qui avait lui-même, il y a tantôt quarante ans, projeté et commencé un recueil semblable. S'il en a été distrait par d'autres beaux travaux et finalement par la haute dignité à laquelle il a été élevé, il a poussé et encouragé son modeste et savant confrère à achever une œuvre que nul autre probablement n'aurait pu mener à terme, que nul autre certainement n'aurait si brillamment réalisée. Une charmante préface du prélat nous dit la grande et juste joie qu'il éprouve en voyant aboutir si heureusement un dessein qui lui était cher. A. P.

25. — * Jos. M. B. Clauss. **Oberehnheim, Landkapitel, Kanton und Stadt. Odilienberg, Berg und Kloster.** Zabern, Fuchs, 1909, in-12, 53 pp. (= Elsässische Städtebilder, Heft III). Extrait de l'*Historisch-topographisches Wörterbuch des Elsass.* — Contient une courte notice biographique (p. 37-39) sur Ste Odile, avec une assez abondante bibliographie (p. 49-51). A. P.

26. — * K. Strecker. **Dreves Hymnologische Studien,** dans Zeitschrift für deutsches Altertum, t. LI (1909), Anzeiger, p. 43-60. — M. S. soumet à une critique pénétrante les raisons apportées naguère par feu G. M. Dreves pour attribuer à Venant Fortunat et à Raban Maur un certain nombre de poèmes (voir *Anal. Boll.*, XXVIII, 213). Le résultat est que plusieurs de ces pièces ne sont certainement pas de ces auteurs et que, quant à toutes les autres, l'attribution est à tout le moins douteuse et nullement prouvée. A. P.

(1) Voir, avec bien des détails dans lesquels nous ne pouvons entrer ici, et aussi avec quelques utiles remarques, une juste appréciation du *Monasticon* par M. Franz Martin, dans les Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, t. XXX (1909) p. 527-32.

27. — * Le chanoine Ulysse Chevalier. **Hymnes et proses inédites de Claude Santeul.** Paris, Picard, 1909, in-8°, xx-375 pp. (= Bibliothèque liturgique, t. XII). 474 pièces publiées d'après le manuscrit, probablement original, qui est en la possession de l'éditeur, et collationnées sur des manuscrits de Reims et de la Mazarine. L'auteur est le frère aîné du célèbre Victorin Jean Santeul, et le cousin d'un troisième hymnographe, celui-ci doublement son homonyme, Claude Santeul, marchand et échevin à Paris. Il a célébré les louanges d'environ 130 saints, dont on trouvera les noms dans les tables alphabétique et méthodique imprimées p. 369-75.

A. P.

28. — * P. Syxtus [Scaglia]. **Notiones archaeologiae christianae disciplinis theologicis coordinatae.** Vol. I. 1. Vol. II. 1. Romae, 1908-1909, in-8°, 464 et viii-398 pp., gravures. L. 4 et 6. — Le P. Sisto est un des gardiens de la catacombe de Calliste. Il passe de sa cellule sous terre sans même prendre aucune des précautions d'hygiène dont l'oubli serait fatal à tout autre. Aussi n'est-il personne, actuellement, qui soit mieux à même que lui de donner une description exacte des monuments qu'il a constamment sous les yeux. On s'en aperçoit en feuilletant ses livres, qui n'ont pas l'allure des manuels ordinaires, et où il y a beaucoup de bonnes observations qui dénotent un œil exercé. Évidemment, tout n'est pas original dans ces volumes et ce n'est pas toujours en résumant les idées d'autrui que le P. Sixte écrit ses meilleures pages. Les faits acquis et les hypothèses controversées devraient se distinguer nettement dans un ouvrage destiné à l'enseignement. Le choix des autorités devrait être très sévère, et je ne comprends pas beaucoup l'insistance du P. Sixte à invoquer l'opinion de certains amateurs notoirement incompétents. On regrette aussi de voir figurer dans le manuel quelques monuments reconnus faux, comme la pierre gravée représentant une martyre dans l'amphithéâtre (I, p. 185). En tout cas, il faut louer l'auteur de s'être gardé des exagérations de ceux qui retrouvent dans les catacombes tous les dogmes et toute la discipline catholique. C'est une *Théologie monumentale* aux tendances modérées, dont le second volume surtout sera lu avec fruit par les commençants. Ajoutons que l'illustration est très abondante et en partie neuve. H. D.

29. — * J. Wilpert. **Die Papstgräber und die Cäciliengruft in der Katakombe des hl. Kallistus.** Freiburg im Breisgau, Herder, 1909, in-fol., xiv-209 pp., mit 70 Abbildungen im Text und 9 Tafeln. (= I. Ergänzungsheft zur De Rossi's « Roma sotterranea »). — Ce volume s'annonce comme le premier d'une série que ne manquera pas de s'accroître ; l'activité bien connue de Mgr W. en est un sûr garant. L'auteur ne se propose point de refaire la *Roma sotterranea*, ce qui paraîtrait, en effet, assez téméraire, mais de la compléter. C'est un vrai service rendu aux archéolo-

gues de ne pas laisser s'accumuler indéfiniment les matériaux nouveaux, mais d'essayer de les classer et d'indiquer les progrès qu'ils permettent de réaliser. Une circonstance fortuite a décidé Mgr W. à publier un premier supplément à De Rossi. Le 15 janvier 1909, un affaissement de terrain se produisait dans la crypte de Sainte-Cécile. On se hâta de creuser à cet endroit et aux environs, et ce sol que l'on croyait épuisé rendit une quantité de fragments de sculptures et d'inscriptions, notamment l'épitaphe du pape Pontien. Ces découvertes méritaient d'être mises en lumière, et Mgr W. en prit occasion pour éclaircir un certain nombre de questions dont il s'occupait depuis longtemps.

Dans la région la plus ancienne du cimetière de Calliste, qui fut au moins trois fois remaniée, se trouvent les deux cryptes historiques des papes et de Ste Cécile, autour desquelles se concentrent les principales recherches de Mgr W. On sait que le pape Victor († 198) fut le dernier enterré au Vatican. Ni Zéphyrin, dont le tombeau se trouvait au-dessus du sol, ni Calliste enseveli sur la voie Aurélienne, ni Urbain enseveli dans la cimetière de Prétextat ne furent placés dans la crypte papale. Le premier qui y reposa fut Antéros, suivi de Pontien, Fabien, Lucius, Étienne, Xyste II, Denys, Félix I, Eutychien. Les inscriptions des tombeaux d'Étienne, de Xyste, de Denys, de Félix n'ont pas été retrouvées. La perte est surtout sensible pour le premier de ces pontifes. Fut-il honoré comme martyr ? Nous l'ignorons ; car la *Passio S. Stephani* est un développement de l'inscription Damasienne *Tempore quo gladius*, qui se rapporte à Xyste II. Mais nous possédons les épitaphes des autres papes ensevelis dans la crypte, et celle de Pontien jette un jour nouveau sur toute cette épigraphie.

Pontien fut banni en 235, avec Hippolyte, et condamné aux mines de Sardaigne. Un mois plus tard, il succomba à la fatigue et aux mauvais traitements. Le pape Fabien transporta sa dépouille à Rome et l'ensevelit dans le cimetière de Calliste. L'épitaphe qui vient d'être mise au jour, porte ces mots :

ΠΟΝΤΙΑΝΟϹ ΕΠΙϹΚ(ΟΠΟϹ) Μ(Α)ΡΤ(ΥΡ).

Le nom et le titre d'évêque sont de première main ; le monogramme MPT — Mgr W. développe à tort, selon nous, MTP — a été ajouté plus tard, comme aussi sur la pierre sépulcrale du pape Fabien. Cette circonstance est très importante à noter. A propos de Fabien, De Rossi a bâti toute une théorie sur le fait de la surcharge. Lorsque ce pape mourut, on ne put du premier coup lui rendre les honneurs dûs aux martyrs, parce que ce titre ne se donnait qu'après une constatation et une approbation officielle. Après Fabien il y eut une longue vacance du siège. Bien que certainement victime de la persécution de Dèce, Fabien fut enseveli sans recevoir un titre auquel il avait droit, sans doute, mais sur lequel il n'avait

pas été statué. La reconnaissance eut lieu plus tard, et c'est alors que la sigle fut gravée sur le tombeau. Ces vues ingénieuses ont été acceptées généralement, et l'épitaphe de Fabien passe pour un témoignage de la pratique que l'on est convenu d'appeler la *Vindicatio martyrum*. Depuis la découverte de l'inscription de Pontien, elles ne peuvent plus se soutenir. M. Marucchi l'a fort bien expliqué dans un intéressant article (*Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, 1909, 35), et Mgr W. examine la question avec les développements qu'elle comporte. On ne peut évidemment admettre que le pape qui déposa les restes de son prédécesseur dans la crypte papale ait eu des hésitations sur sa qualité de martyr. Il faut donc trouver une autre explication. La paléographie, c'est du moins notre avis, ne nous est pas d'un grand secours. Mgr W. a bien montré que l'emploi des monogrammes remonte assez haut, mais il n'arrive pas à fixer une limite en sens inverse, et on ne voit pas pourquoi le titre de martyr n'aurait pas été gravé sur les tombeaux des papes à l'époque de la paix. Faut-il dire que nos monogrammes sont de l'époque, antérieure à la fin des persécutions, où le culte des martyrs prit dans l'église de Rome de notables développements; ou bien faut-il attendre le moment où, après Dioclétien, l'Église commença à respirer et régla une première fois son martyrologe, c'est-à-dire la *Depositio martyrum* ; ou encore n'est-ce pas lors d'une nouvelle révision des fastes dont l'œuvre de Damase a gardé les traces ? C'est difficile à décider avec les éléments que nous possédons.

Une question de même ordre se pose à propos de l'inscription du pape Corneille :

CORNELIVS MARTYR
EP

On sait que S. Corneille mourut en 253 à Centumcellae et fut transporté à Rome, d'après les uns vers la fin du III[e] siècle, d'après Mgr W. sous le pape Étienne (254-257). Pour soutenir cette dernière opinion, l'auteur donne comme argument que l'épithète de martyr a été ajoutée là aussi par une main plus récente, ce qu'il prouve par deux raisons. La première, qui n'est pas à dédaigner, c'est que le mot *martyr* dérange la symétrie de l'inscription, qu'elle allonge vers la droite d'une façon exagérée. La seconde c'est que la ligne tracée à la pointe sèche pour guider la main du graveur s'arrêtait d'abord à la lettre S, et qu'on s'y est repris pour tracer celle qui correspond à *martyr*. Le fait est certain et tout le monde peut le vérifier sans peine. Mais les conséquences qu'on en tire semblent excessives. Il suffit que le sculpteur ait tiré sa ligne en deux fois pour produire l'intersection que l'on remarque ; si sa règle était trop courte, il n'a pu s'y prendre autrement. Ce qui donnerait à croire que le mot *martyr* a été écrit du pre-

mier coup, c'est qu'il semble de la même main que *Cornelivs*. Lorsqu'il s'agit d'un caractère aussi peu banal, j'allais dire, aussi personnel que celui de cette épithaphe, il est difficile de croire que deux ouvriers ou le même ouvrier à différentes époques aient gravé une inscription aussi homogène. Reste la difficulté du manque de symétrie. J'avoue n'avoir d'autre moyen de l'expliquer qu'un oubli ou une négligence de l'artiste.

Mgr W. consacre tout un chapitre à la découverte d'un polyandre situé sous les cryptes des Papes et de Sainte-Cécile. D'où viennent ces nombreux squelettes uniquement séparés par des couches de chaux ? On songerait d'abord à une sépulture commune aménagée en temps d'épidémie. Mais c'était le moyen d'infecter pour longtemps une grande partie du cimetière. De plus, il semble résulter de certaines constatations que les corps ont été entassés à l'état de squelette. Mgr W. est disposé à admettre qu'ils proviennent de tombes détruites aux environs des cryptes des martyrs, dans le but de ménager de la place aux fidèles qui désiraient reposer dans leur voisinage. On ne comprend pas que, pour satisfaire la dévotion des uns, on ait troublé le repos de tant d'autres. Le respect des morts, tel qu'il était entendu à Rome, n'admettait point les translations hors du cas de nécessité, et j'entends Mgr W. lui-même protester avec raison contre l'abus des translations pour expliquer certaines difficultés. Je croirais plus volontiers que l'amoncellement a été nécessité par les travaux d'agrandissement ou de consolidation des galeries. Mais, en fin de compte, nous ne savons rien de précis.

Je m'abstiendrai de parler du système de topographie développé dans le dernier chapitre. Il semble bien résulter de la discussion entre Mgr W. et M. Marucchi que nous ne possédons pas les éléments d'une solution définitive, et s'il fallait absolument choisir entre les hypothèses en présence, je ne prendrais peut-être pas celle de Mgr W., qui paraît faiblement appuyée. Et puis il y a là des pages que l'auteur regrettera sans doute d'avoir écrites. Le plan de la petite basilique à laquelle Mgr W. donne le nom de mausolée de S. Zéphyrin est sans doute plus exact d'après son relevé que d'après celui, plus sommaire, de son contradicteur. Mais M. Marucchi doit être d'autant moins soupçonné d'avoir donné ce qu'on appelle vulgairement le coup de pouce, que l'on ne voit véritablement pas l'avantage qu'il en tirerait.

D'après l'auteur, l'inscription du martyr Abundius (Musée du Latran, pil. X = *Bullettino*, 1883, p. 172) serait fausse. J'avoue que j'ai longtemps hésité avant de m'en servir à propos du mot *Sanctus* (*Anal. Boll.*, XXVIII, 180). L'autorité de De Rossi, qui la regarde comme authentique, a fini par l'emporter. Il y aurait lieu d'examiner de très près cette inscription, pour le moins suspecte.

Nous sommes loin d'avoir indiqué, dans le beau volume de Mgr W., tout ce qui peut intéresser les archéologues. N'oublions pas la curieuse inscrip-

tion de l'acolythe Innocentius et celles qui s'y rattachent (p. 98), ni les contributions de Mgr Duchesne sur le lieu du martyre du pape Xyste II (p. 74-76), et de M. Pio Franchi sur S. Tarsicius (p. 96-98), qu'on ne prendra désormais plus pour le diacre de S. Zéphyrin. H. D.

30. — * Anton Elter. **Itinerarstudien.** Bonn, Georgi, 1908, in-4°, 76 pp.

31. — G. Schneider. **Gli autori e il criterio di compilazione degli antichi itinerari delle catacombe Romane**, dans Nuovo Bullettino di archeologia cristiana, t. XV (1909), p. 79-94.

32. — * E. O. Winstedt. **The christian Topography of Cosmas Indicopleustes edited with geographical notes**. Cambridge, University Press, 1909, in-8°, x-376 pp., 14 planches.

L'*Itinerarium provinciarum Antonini Augusti* — ne pas confondre avec l'Itinéraire d'Antonin de Plaisance — a été longtemps regardé comme une publication officielle, une espèce de guide général sur les routes de l'empire. Dans un grand travail intitulé *Eine römische Strassenkarte*, M. Kubitschek (*Jahreshefte des öst. arch. Institutes*, V, 20-96 suiv.) a examiné de près l'itinéraire et montré que cette manière de voir était insoutenable; que la disposition arbitraire, le désordre, le morcellement, les inconséquences qui se constataient dans toutes les parties du document, le rendaient même impropre à l'usage pratique; enfin, il le qualifie de « schleuderhafte Kompilation eines unwissenden und hilflosen Stümpers.» M. Elter, qui vient de soumettre le vieux guide à un nouvel examen, concurremment avec d'autres documents de la même catégorie, tels que la carte de Peutinger, n'est pas aussi sévère, loin de là. En comparant l'Itinéraire d'Antonin avec celui du pèlerin de Bordeaux — Geyer les avait déjà rapprochés, en notant dans la marge de l'*Itinerarium Burdigalense* les pages de l'édition de Wesseling — M. E. a remarqué que, de Milan jusqu'en Palestine, les deux itinéraires se couvrent exactement. Seulement celui de Bordeaux marque, outre les villes, les *mutationes* et les *mansiones*, tandis que les *mutationes* sont supprimées dans celui d'Antonin. Ce dernier, par conséquent, indique la route des pèlerins de Milan en Terre Sainte; Jérusalem ne serait-il pas le but vers lequel convergent tous les trajets que l'on peut relever dans l'Itinéraire, et l'apparent désordre qui y règne ne proviendrait-il pas de ce que l'on néglige de rattacher les différents tronçons, qui à première vue sont indépendants, à la grande route des pèlerinages? M. E. le pense, et consacre à démontrer cette thèse un mémoire très touffu et un peu difficile à lire dans ses longs paragraphes compacts, sans tracés et sans cartes pour se guider, et où les répétitions sont assez fréquentes. Certaines fractions principales, et même plus d'un trajet secondaire s'expliquent fort bien dans l'hypothèse de M. E. Éclaire-t-elle également toutes les parties de la compilation? J'avoue qu'ici je suis obligé de m'en rapporter à M. E.

qui, d'ailleurs, n'est pas une mince autorité. La nouvelle édition de l'*Itinerarium*, qui s'annonce, fournira sans doute à plus d'un spécialiste l'occasion de se prononcer sur les conclusions nouvelles, et de décider si l'Itinéraire doit désormais prendre place parmi les *itinera Hierosolymitana*.

La thèse de M. Schneider au sujet des itinéraires romains tend également à leur attribuer une plus grande importance. On les regardait jusqu'ici, avec De Rossi, comme des compilations très imparfaites, rédigées par des pèlerins anonymes, sur les notes prises en présence des monuments. M. S. est d'avis que les barbares du Nord étaient incapables de faire aussi bien ; il trouve à ces itinéraires une saveur romaine, et y voit des guides plus ou moins officiels rédigés, sur l'ordre du chef de l'église, par des clercs bien placés « pour consulter à loisir les archives ecclésiastiques » de Rome. Comme cet article, d'après une note de la Direction, fait partie d'une série, nous ferons bien d'attendre que la démonstration soit achevée, j'allais dire commencée ; car de tous les arguments que M. S. a fait valoir jusqu'ici on peut bien conclure que les rédacteurs de ces vademecum ont été à Rome, ce que personne ne conteste, mais on ne voit pas trop pourquoi ils appartiendraient nécessairement au clergé romain. A la fin de son article, M. S. produit deux arguments qu'il a voulu placer « a bella posta » et réserver pour la fine bouche. Ils sont tirés des deux passages suivants : *Ibi pausat S. Abundius et Herenius martyr via Tiburtina ; et ibi est ille lapis quem tollent digito multi homines nescientes quid faciunt* (Itin. de Salzbourg) ; *et prope eandem viam ecclesia est S. Laurentii maior, in qua corpus eius primum fuerat humatum, et ibi basilica nova mirae pulchritudinis ubi ipse modo requiescit* (Livre *de locis*). J'en demande pardon à M. S., mais je ne parviens pas à reconnaître dans ces lignes des auteurs spécialement bien informés, bien au contraire. Il ne faudrait donc pas trop se presser d'accorder à nos petits livres une valeur topographique plus grande qu'on n'a fait jusqu'ici, et de rendre les Romains responsables d'un grand nombre de bévues que l'on explique volontiers de la part des pèlerins, mais qui s'excusent difficilement chez les indigènes.

Il y a peu de temps, Mgr C. Stornaiolo publiait dans la collection des *Codices e vaticanis selecti phototypice expressi* les miniatures du manuscrit grec 699 renfermant la Topographie de Cosmas l'Indicopleuste. Pour le texte, on en était toujours réduit à Migne, reproduisant l'édition de Montfaucon, faite d'après un manuscrit qui n'est pas précisément excellent. M. Winstedt vient de nous donner une révision de Cosmas principalement d'après trois manuscrits, le Vaticanus 699 (= V), le Laurentianus IX, 28 (= L), qui est celui de Montfaucon, le Sinaiticus 1186 (= S).

Le plus ancien et le meilleur, d'après le nouvel éditeur, est le Vaticanus, du VIIIe ou du IXe siècle. Tous ces manuscrits sont plus ou moins incomplets, et M. W. en a vu quelques autres qui ne contiennent que des extraits de la Topographie. Ils se groupent en deux familles, dont la première,

représentée par V, ne contient que les dix premiers livres. L'index mis en tête de l'ouvrage, montre qu'il ne s'agit pas ici d'une suppression accidentelle. Les manuscrits L et S renferment douze livres. La fin du dixième livre n'est pas la même dans les deux recensions, qui diffèrent également dans les paragraphes où il est question des prophètes, et en quelques autres endroits. S et L représentent l'œuvre de Cosmas revisée et complétée. La revision a été, semble-t-il, l'œuvre d'un autre, qui a sans doute aussi ajouté les deux derniers livres d'après les notes de l'auteur.

Une tradition manuscrite aussi maigre, pour un ouvrage de cette importance, laisse naturellement sans solution une foule de problèmes, et nous ne voulons pas demander à M. W. ce que les matériaux ne peuvent donner. Son édition rendra des services, bien qu'on y remarque quelques négligences et que le commentaire, dont Cosmas a tant besoin, paraisse un peu réduit. L'erratum pourrait être allongé. Ainsi p. 344 lisez Epiro pour Epizo ; p. 345 Labourt au lieu de Labourte ; p. 375 : Church of S[t] Theodore 436D, lisez 437D ; p. 316 : ἐν τῇ Κυρίνου ἐκκλησίᾳ n'est pas l'équivalent de Church of S[t] Quirinus (p. 374). A propos de Frumentius (p. 346), il y avait lieu aussi de citer la notice des synaxaires au 3 novembre.

H. D.

33. — * G. Tomassetti, **La Campagna Romana antica, medioevale e moderna.** Vol. I. Roma, Loescher, 1907, in-8°, VIII-354 pp.

34. — G. Stara-Tedde. **Ricerche sulla evoluzione del culto degli alberi dal principio del secolo IV in poi.** Roma, Loescher, 1907, in-8°, 57 pp.

M. Tomassetti est depuis longtemps apprécié comme le meilleur connaisseur de la campagne romaine, et ses travaux sur les grandes voies qui la traversent, publiés d'abord dans l'*Archivio della Societa di storia patria* de Rome, puis à part, sont recherchés et difficiles à réunir. Il faut donc lui être reconnaissant de s'être décidé à les refondre dans une monographie aux vastes proportions, qui nous rendra ses recherches antérieures mises au point et enrichies de beaucoup de détails nouveaux. Le premier volume est une introduction générale, où la campagne romaine est étudiée dans son ensemble au point de vue physique, historique, archéologique et économique, depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque moderne. Dans ce tableau varié, tout attire l'attention de l'historien, même ces grands bœufs blancs aux longues cornes, dont il connaît les ancêtres amenés là par Trajan des pâturages de la Pannonie. Nous avions, jusqu'ici, des connaissances assez vagues sur la Campagna. Bientôt, grâce à M. Tomassetti, à M. R. Lanciani dont on annonce un volume sur le même sujet, à M. T. Ashby dont la *Classical Topography of the Roman Campagna* fait depuis 1902 la joie des lecteurs des *Papers of the British School at Rome*, nous la connaîtrons dans ses moindres recoins, et bien que les

études classiques doivent surtout profiter de ces recherches, l'histoire religieuse en retirera également du fruit. On s'en rendra compte en examinant rapidement ce premier volume de M. T., où il a fallu pourtant s'en tenir aux généralités. L'auteur, qui a parcouru le pays en tous sens, a recueilli, en même temps que les données archéologiques et topographiques qui forment le fond de son travail, une foule de particularités intéressantes qui relèvent du folklore, et qui montrent que là, comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, le peuple se permet, avec les saints, d'étranges familiarités. Qui reconnaîtrait S. Proculus sous le nom de Santa Broccola ; S. Potitus sous celui de S. Appetito, sans parler de Santa Passera qui, comme on sait, n'est autre que S. Abbaciro, et Santa Cornelia et Santa Lorenza, travestissement de S. Corneille et de S. Laurent. Et le choix des patrons. S. Pastore est naturellement devenu le protecteur des bergers, et S. Onesto, à ce que l'on prétend, celui des commerçants de la Campagna; S. Pascal est invoqué par les bergers, à ce qu'il paraît, à cause du souvenir de « l'agneau pascal. » Pourquoi pas à cause de la ressemblance du nom avec *pascualis ?* Je me demande si ces patronages sont vraiment répandus et populaires, comme par exemple celui de S. Martin patron « delle bestie cornute e della ricotta, » de S. Silvestre, « dei muli », de S. Georges, « dei cavalli, » de S. Henri, « delle vacche ». Il y aurait de ce côté des recherches spéciales à faire, et à délimiter les rôles de certaine pédanterie d'une part, de la naïveté du peuple de l'autre. M. T. a été amené à dresser une liste des cimetières ou catacombes creusées sous la Campagna. Elle est assez incomplète, et j'y rencontre certaines dénominations peu usitées, pour le moins, comme celle-ci : *Santa Priscilla e Novella*, *Ciriaco ad balistaria*, cette dernière trouvée par M. T. « negli atti di S. Ciriaco martire e vescovo di Ostia » (p. 131). Le nom est déjà dans la *Depositio martyrum*, mais est-ce vraiment celui d'une catacombe ? A propos du cimetière de la voie de Porto appelé *ad insalatos*, M. T. corrige en *ad infulatos*, allusion à la coiffure des martyrs persans Abdon et Sennen ensevelis en ce lieu. L'auteur se plaint d'avoir été dépouillé de la priorité de cette conjecture ingénieuse par un étranger, qui l'a entendue énoncer dans une conférence. A sa place, je l'aurais laissée pour compte à cet indélicat, qui s'en trouvera peut-être un jour embarrassé.

Le remplacement des cultes païens par des dévotions chrétiennes analogues, les dieux détrônés par des saints ayant un nom à peu près semblable, préoccupent depuis longtemps M. T., qui a déjà écrit sur ce sujet dans les *Atti* du congrès archéologique de Rome en 1900 (p. 141-43). J'ai combattu cette substitution, à ce qu'il paraît, par des *distinctions subtiles* (p. 190). Oh non, je hais ce procédé, outre que je ne nie pas le fait et que j'en ai moi-même apporté des exemples. Mais en présence d'une école qui se contente de quelques syllabes pour conclure à des transformations de ce genre, il a bien fallu examiner dans quels cas la déduction est légi-

time et n'est pas en opposition avec tout ce que nous savons de l'histoire des premiers siècles de l'Église. Pour que la question ait de l'intérêt, il faut qu'il y ait un lien de continuité entre le culte du dieu et le culte du saint. Et on nous donne des exemples où le saint apparaît à une époque où il n'est plus question du dieu. Ainsi, M. T. cite *(Atti*, p. 142) « la surrogazione di S. Giorgio come santo purificatore da mostri al culto pagano dei serpenti. » Je crois avoir montré que l'épisode du dragon, qui a donné à S. Georges la réputation de tueur de monstres, n'appartient pas à sa légende primitive *(Les légendes grecques des saints militaires*, p. 75), et n'y est entré que bien tard, lorsqu'il n'était plus nulle part question d'adorer les serpents.

M. T. a trouvé un auxiliaire dans un de ses élèves, M. Stara-Tedde, dont les recherches intéressantes sur le culte des arbres renferment quelques bonnes observations, mais sacrifient trop à la mode du jour. Il faut montrer ceci dans un exemple. Il s'agit de S. Silvestre, qui serait devenu le successeur immédiat de Silvanus. Le fait est confirmé, d'après M. St. T., par cette circonstance que S. Silvestre est invoqué en Sicile, dans une oraison spéciale, pour éloigner les loups du troupeau. « Cio fa pensare a Fauno Lupercio, di cui è nota l'analogia col classico Silvano. » De plus, à Troina, province de Catane, la fête du saint se célèbre au mois de mai, au moment du grand réveil de la nature ; les gens de là-bas vont à cheval chercher des rameaux dans les bois, et se rendent en procession à l'église, où les rameaux sont bénis. Que de coïncidences qui ne peuvent être fortuites, et comme on retrouve ici les traces du culte des arbres !

Le malheur veut que M. St.-T. a confondu S. Silvestre de Troina, mort à la fin du XI[e] siècle (voir *Act. SS.*, Ian. I, 124-25) avec S. Silvestre pape, le seul qui puisse convenir pour donner quelque fondement à la théorie. Les paroissiens de Troina célèbrent au commencement de mai la fête de l'invention des reliques du saint moine qui est devenu leur patron, et ils ont commencé à le faire assez tard, lorsque Silvain et les Faunes étaient bel et bien oubliés.

Cela ne veut pas dire que S. Silvestre n'a jamais remplacé Apollon, ou Diane, ou quelque divinité champêtre, sur les sommets boisés. Mais il s'agit de savoir quand et comment la substitution s'est faite. On a l'air d'admettre je ne sais quelle loi générale qui permet de conclure infailliblement d'un S. Silvestre à un Silvain, comme Usener concluait d'une Pélagie à Vénus. Il y aurait peut être lieu pour nous de revenir sur cette question, qui exigerait trop de développements. J'indiquerai encore en passant une survivance du culte des arbres que M. St.-T. croit avoir retrouvée dans les madones miraculeuses que, dans tous les pays, on prétend avoir trouvé sur des arbres. Les exemples apportés pouvaient être beaucoup multipliés. Ici non plus l'auteur n'a pas songé aux dates. Les madones *de arbore, della Querce* etc. sont une subdivision de

la grande catégorie des légendes de pèlerinages de la Vierge qui, pour la plupart, ne remontent pas au-delà de la seconde moitié du moyen-âge. Les arbres et les bois n'apparaissent-ils pas ici comme un cadre poétique ? En tout cas, la preuve de l'influence générale d'un culte superstitieux des arbres ne semble pas faite. H. D.

35. — * Ed. Schwartz. **Eusebius Kirchengeschichte.** Dritter Teil. *Einleitungen, Uebersichten und Register.* Leipzig, Hinrichs, 1909, in-8°, CCLXXII-216 pp.

36. — * Otto Stählin. **Clemens Alexandrinus.** Dritter Band. Ibid., 1909, in-8°, XC-231 pp., 3 fac-similés (= Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, Bd. 9³, 17).

37. — * **Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur** herausgegeben von Ad. Harnack und C. Schmidt. Bd. XXXIII, 10-663 pp. ; Bd. XXXIV, 1-3, 108-169-VI-64-84 pp. Ibid 1909.

Voici terminée l'édition de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, et pourvue de prolégomènes en rapport avec l'importance de l'œuvre. M.S. rend compte d'abord de sa classification des manuscrits. Il les divise en deux groupes principaux. Le premier est constitué par les manuscrits suivants : Paris 1431 (= B), Paris 1433 (= D), Venise Marc. 338 (= M), auxquels il faut joindre la traduction latine de Rufin (= Λ) et la version syriaque (= Σ) ; le second est formé par les manuscrits de Paris 1430 (= A), de Florence Laur. 70, 7 (= T) et 70, 20 (= E), de Moscou Syn. 50 (= R). Le groupe BDMΛΣ représente l'œuvre définitive d'Eusèbe ; il se distingue par l'absence d'une série de passages et de morceaux plus importants qui se rencontrent dans les autres manuscrits. ATER remonte également à un exemplaire de la dernière édition d'Eusèbe ; mais on y a introduit les passages que l'avant-dernière édition contenait en plus, ainsi que, comme il est probable, le livre des Martyrs de Palestine, à la fin du livre VIII. L'examen minutieux des manuscrits a en effet amené M. S. à reconnaître quatre éditions différentes de l'Histoire ecclésiastique, toutes de la main de l'auteur lui-même. La première était en huit livres, et fut publiée entre le commencement de 312 et l'été de 313, marqué par la chute de Maximin. Les événements demandaient que l'auteur complétât son ouvrage. Il ajoute le livre IX et la série de documents qui forme actuellement X, 5-7. La grande solennité de la dédicace de la basilique de Tyr et la mort de Dioclétien furent l'occasion de la troisième édition ; on peut la dater de 317 environ. Elle s'est enrichie du Xe livre ; le discours de Tyr y fut inséré et les documents rejetés à la fin ; le VIIIe livre se compléta d'une addition sur la mort des quatre empereurs ; enfin, Eusèbe fit quelques suppressions et des corrections, sur lesquelles il est difficile de se prononcer. Quelques années plus tard, il donna à l'Histoire ecclésiastique sa forme définitive.

Il se passa quelque chose d'analogue pour les livres des martyrs de Pale-

stine. La première édition, dépourvue de prologue et d'épilogue, a été conservée dans le groupe ATER ; le livre avait été publié séparément entre la première et la seconde édition de l'histoire ecclésiastique. Le *libellus prolixior*, dont nous n'avons plus en grec que des fragments, est la seconde édition du livre. M. S. le prouve de la façon suivante. Le *libellus brevior* termine ainsi le récit du martyre de Pamphile (11, 28) : τὰ ἱερὰ καὶ ὄντως ἅγια σώματα.... τῇ συνήθει παρεδόθη ταφῇ. L'autre rédaction ajoute quelque chose : τῇ συνήθει παρεδόθη ταφῇ, ναῶν οἴκοις περικαλλέσιν ἀποτεθέντα ἐν ἱεροῖς τε προσευκτηρίοις εἰς ἄληστον μνήμην τῷ τοῦ Θεοῦ λαῷ τιμᾶσθαι παραδεδομένα. Immédiatement après la mort de Maximin, il ne pouvait pas encore être question de μαρτύρια en l'honneur des victimes de la persécution. D'autres indices confirment ce point de vue, et on peut regarder comme probable, que la seconde rédaction du *De martyribus Palaestinae* est postérieure à 323. De la rédaction dont nous avons publié une collation d'après un ms. du British Museum (*Anal. Boll.*, XXV, 495 ; cf. XXVII, 203), il n'est fait aucune mention.

Nous ne pouvons suivre M. S. dans l'étude détaillée des divers groupes de manuscrits, de la tradition indirecte, des titres, des extraits de Justin et de Josèphe, de l'orthographe, de la chronologie. Suivent l'introduction à Rufin, par Mommsen, et une série de tableaux très utiles : listes des empereurs, des évêques de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, et un plan détaillé, « die Oekonomie der Kirchengeschichte. » Des index très bien dressés mettent le couronnement à cette belle édition de l'œuvre historique la plus importante que nous ait léguée l'antiquité chrétienne.

Le Clément d'Alexandrie de M. Stählin est également achevé, et nous n'avons plus à attendre que les tables. Le présent volume comprend les deux derniers livres des Stromates, les *Excerpta ex Theodoto*, les *Eclogae propheticae*, le *Quis dives salvetur* et les fragments. Nous n'avons pas à revenir sur les mérites exceptionnels de cette édition. De pareils travaux n'inspirent que de l'admiration et de la reconnaissance à ceux qui se font une idée de l'effort qu'ils supposent. Le fragment 13, qui comprend des extraits d'Eusèbe (*H. E.* II, 1, 4 suiv., II, 23, 3) où il est question de l'apôtre S. Jacques, nous ramène à un texte hagiographique récemment publié. Dans le panégyrique de S. Jacques attribué à André de Crète (*BHG*. 766), l'auteur invoque, en même temps que celui d'Hégésippe, le témoignage de Clément, ἐν τῇ ἕκτῃ τῶν λεγομένων Ὑποτυπώσεων. On a essayé de montrer qu'André de Crète a eu entre les mains les Hypotyposes et qu'il y a puisé directement. Ainsi Haussleiter, dans la *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XIV, p. 73-76. M.S. montre qu'il n'en est rien et que le panégyriste est ici tout simplement tributaire d'Eusèbe. Il explique la divergence entre ἐν τῇ ἕκτῃ τῶν ὑποτυπώσεων et la leçon d'Eusèbe : ἐν ἑβδόμῳ τῆς αὐτῆς ὑποθέσεως.

Les *Texte und Untersuchungen*, tout en étant cette fois moins directement utilisables pour nos recherches habituelles, contiennent un certain nombre de travaux d'un intérêt général et qui ne doivent point passer inaperçus. 1°) Le plus important de tous, celui de M. VON SODEN, *Das lateinische Neue Testament in Africa zur Zeit Cyprians*, remplit tout le tome XXXIII. L'auteur, qui s'est déjà fait connaître par une étude considérable sur les manuscrits de S. Cyprien, s'est proposé de reconstituer, dans le sens large du mot, c'est-à-dire dans la mesure du possible, l'ancienne traduction latine du Nouveau Testament dont se servait S. Cyprien, au moyen des citations éparses dans ses œuvres. Les citations répétées et substantiellement uniformes d'un même texte montrent qu'il employait une version unique. Les manuscrits du N. T. *k, e, h*, les *Sententiae LXXXVII episcoporum*, divers écrits africains du III[e] siècle, le commentaire de Primasius sur l'Apocalypse, accusent l'usage d'un texte sensiblement identique à celui de Cyprien. Ses principales caractéristiques consistent en ce qu'il est basé sur un texte grec bien déterminé, qu'il a un lexique spécial, que l'emploi des formes latines, la syntaxe et, d'une certaine manière, l'orthographe même sont partout uniformes et que, dans toutes les parties, on constate une même méthode de traduction. Après avoir rendu compte du résultat de ses recherches, M. von S. dispose ses citations en un texte continu, dont les sources sont partout soigneusement indiquées. Le Nouveau Testament du type africain n'existe pas à l'état d'exemplaire isolé ; mais il est bien connu dans beaucoup de ses parties, grâce à M. von S.

2°) S. HELLMANN. *Pseudo-Cyprianus de XII abusivis saeculi* (t. XXXIV, 1). Édition soignée d'un écrit anonyme qui est le plus souvent attribué à S. Cyprien, mais également à S. Augustin, à Origène, à S. Isidore. L'auteur, qui semble avoir été un Irlandais, écrivait après 630, puisqu'il a lu les Étymologies d'Isidore, et avant 700, date vers laquelle on le trouve cité lui-même dans la collection canonique irlandaise (WASSERSCHLEBEN, 2[e] édition, p. 77). Le traité a été beaucoup lu, et M. H. en a bien suivi les traces à travers la littérature du moyen âge.

3°) J. SICKENBERGER. *Fragmente der Homilien des Cyrill von Alexandrien zum Lukasevangelium* (t. XXXIV, 1, seconde partie). La collection de ces homélies n'existe plus qu'en syriaque ; Payne Smith les a publiées en 1858, W. Wright a complété son édition en 1874. Les fragments grecs épars dans la chaine de Nicétas d'Héraclée sont connus par une double édition du cardinal Mai (*Auctores classici*, t. X, et *Nova Patrum bibliotheca*, t. II), faite exclusivement avec des manuscrits du Vatican. Malheureusement, le meilleur, le Vatic. 1611, est incomplet en plusieurs endroits, et les autres manuscrits employés par Mai ne remplissent pas les lacunes. M. S. a eu recours à divers exemplaires de Nicétas dispersés à Rome, à Florence, à Paris, à Munich, et est parvenu ainsi à compléter l'édition de Mai.

4°) E. Hautsch. *Die Evangeliencitate des Origenes* (t. XXXIV, 2 a). Le titre de cette dissertation en indique bien l'objet. Les résultats sont intéressants. M. H. constate que chez Origène les en-tête des diverses sections ne reproduisent pas toujours le texte que suppose l'interprétation ; ils ont été corrigés plus tard. Dans le commentaire, il faut distinguer entre les textes qu'Origène interprète ex-professo et ceux qu'il cite en passant. Pour les premiers, il a suivi un exemplaire déterminé ; il note les variantes lorsqu'il y a lieu. Pour les simples citations, il se sert tantôt d'un texte, tantôt d'un autre, et souvent il cite de mémoire, non sans mêler parfois des passages parallèles.

5°) Th. Schermann. *Griechische Zauberpapyri und das Gemeinde- und Dankgebet im I Klemensbriefe* (t.XXXIV, 2 b). C'est un bien singulier rapprochement que celui de la lettre de Clément avec une série de textes magiques. M. S., dont on connaît l'érudition étendue et minutieuse, a trouvé dans cette littérature assez spéciale des idées et des expressions tendant à montrer que les prières de la lettre de Clément ne sont pas tout à fait originales, ni pour le fond, ni pour la forme, mais appartiennent à un genre qui n'était pas entièrement inconnu ni aux païens ni aux juifs. Cette conclusion semble bien exacte, mais les papyrus magiques ne sont point par eux-mêmes des parallèles qui la rendent plausibles ; leurs éléments, recueillis partout, sont propres à mettre sur la voie des recherches, et c'est en ce sens surtout que ce fatras n'est pas absolument méprisable. P.18-21, M. S. publie une suite inédite des prières dites de Grégoire le thaumaturge d'après le ms. Grottaferrata B. XIV. Le reste se trouve dans Pradel, *Griechische und Süditalische Gebete*, p. 8 (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, 437) et dans le recueil de Lemberg *Eos*, t. XIII, p. 135-49.

6°) W. Reichardt. *Die Briefe des Sextus Iulius Africanus an Aristides und Origenes*(XXXIV, 3). Les deux lettres de Jules Africain sur les généalogies du Christ et sur l'épisode de Susanne sont célèbres dans l'histoire de la critique exégétique. On les relira toujours avec plaisir, maintenant surtout qu'on en a une édition soignée, avec d'intéressants prolégomènes.

H. D.

38.— * Studien und Mitteilungen aus dem Kirchengeschichtlichen Seminar der theologischen Fakultät der k. k. Universität Wien. 1, 2, 3. Wien, Mayer & Comp., 1908-9, in-8°, v-95, iv-63, vi-134 pp. — La faculté de théologie de l'Université de Vienne a inauguré un séminaire d'histoire, dont les travaux seront publiés. On ne peut qu'applaudir à cette initiative, qui ne manquera pas d'avoir des résultats importants au point de vue de la formation des élèves, et dont le public aussi tirera du profit, nous le souhaitons bien sincèrement. Il y a de la variété dans les trois premiers fascicules du recueil, dont la publication a commencé.Le premier est un numéro d'introduction. Il est intitulé : *Die Chrysostomus-*

Jubiläumsfeier 1908, et composé des travaux lus par MM. Weissenhofer, Waldhör, Horváth, Josika, dans une séance académique tenue à l'occasion du jubilé de S. Jean Chrysostome. Ces travaux, à qui leur destination même interdisait de prendre une tournure scientifique trop accentuée, sont encadrés dans des allocutions de circonstance. Le titre du second fascicule, *Walahfrid Strabo, ein Mönchs- und Dichterleben*, en indique bien le contenu. L'auteur, le P. Eigl, raconte, d'après les sources, la vie du célèbre moine de Reichenau. Cette courte monographie, dans laquelle il ne faudrait pas chercher des vues nouvelles, se lit agréablement. Le travail du Dr P. Asslaber, *Die persönlichen Beziehungen der drei grossen Kirchenlehrer Ambrosius, Hieronymus und Augustinus*, est d'un tout autre caractère. La question est intéressante et méritait d'être examinée avec calme ; car si les relations de S. Ambroise et de S. Augustin ont été ce qu'elles devaient être entre deux grandes âmes, on ne saurait en dire autant de S. Jérome dans ses rapports avec ses deux illustres contemporains, et il est tel incident pénible que ses panégyristes n'aiment guère à rappeler. Je crains que la critique de M. A. n'ait été quelque peu influencée par son admiration pour S. Jérome. Peut-être s'est-il dit qu'un saint ne saurait avoir donné que de bons exemples. De là des discussions embarrassées, comme celle du fameux passage : *praesertim cum a sinistro oscinem corvum audiam crocitantem et mirum in modum de cunctarum avium ridere coloribus, cum ipse tenebrosus sit (Prol. Hom. in Luc.)*. M. A. a beau dire, c'est S. Ambroise qui est l'objet de ces compliments flatteurs, et toutes les raisons de sentiment que l'on peut faire valoir n'effaceront pas ces lignes malheureuses, qui ne sont pas isolées ; car ailleurs encore S. Jérome a parlé de l'évêque de Milan en termes qui ne s'accordent guère avec les sentiments de vénération que lui prête M. A. Il est vrai qu'il ne prend pas toujours ce ton et qu'il lui arrive d'être poli à l'égard du grand évêque ; car, pour le dire en passant, ce n'est qu'une politesse à cette époque de donner à un prélat le titre de *sanctus* (cf. *Anal. Boll.*, XXVIII, 170). Il est vrai aussi qu'il en appelle à Ambroise dans un contexte où il fait profession de s'appuyer sur les colonnes de l'Église (*Adv. Ruf. Apol.* I, 1) ; mais c'est dans une circonstance où Ambroise est avec lui contre Rufin, et la polémique, celle de Jérome surtout, est pleine de ces surprises. La méthode scolastique, qui, appliquée à l'interprétation des textes historiques, donne si souvent le change sur la valeur des arguments, a quelque peu égaré M. A., de même qu'un excès de zèle l'a empêché de rendre justice à M. Grützmacher, dont le livre, très modéré dans le ton, ne mérite à aucun titre la qualification de « Schmähschrift » que lui décerne notre bouillant auteur. Si M. Grützmacher ne goûte pas certains côtés du caractère de S. Jérome, il en a parfaitement le droit, et tout le monde sait qu'en donnant le titre de saint au grand docteur,

l'Église n'entend point proposer à l'imitation des fidèles d'indéniables faiblesses. H. D.

39. — * Eugène Tisserant. **Ascension d'Isaïe.** Traduction de la version éthiopienne, avec les principales variantes des versions grecque, latines et slave. Paris, Letouzey et Ané, 1909, in-8°, 252 pp. — L'*Ascension d'Isaïe* est un vieil apocryphe juif mêlé d'éléments chrétiens, et intéressant à étudier, comme tout ce qui se rattache à cette littérature, à condition que l'on se rende bien compte du genre auquel il se rattache et du milieu qu'il représente. Il ne nous est parvenu au complet que dans une version éthiopienne; mais on a retrouvé des fragments du grec (*BHG*$_2$. 957), d'une double version latine et d'une traduction en slavon. Le martyre grec d'Isaïe, sous forme de légende hagiographique, publié par Gebhardt (*BHG*^{2}. 958), dépend également de l'Ascension, et peut jeter quelque lumière sur la tradition de cet écrit. On sait qu'avec d'autres Dillmann et Charles se sont occupés de l'Ascension d'Isaïe et que le dernier surtout a laissé bien peu à glaner après lui. Ce n'était pas une raison d'exclure cet apocryphe de la collection des *Documents pour l'étude de la Bible*, dont l'utilité principale est de vulgariser pour les lecteurs français des recherches qui se présentent trop souvent sous une forme peu attrayante. M. T. a bien résumé les travaux de ses devanciers et y a mis de la clarté. La traduction française du texte éthiopien est pourvue d'un double commentaire, critique et historique, et suivie de la traduction du martyre grec d'Isaïe. Dans l'introduction, l'auteur analyse le livre et fait ressortir son importance au point de vue des doctrines qui y sont supposées ou exposées. Il insiste avec raison sur le témoignage qu'il rend au martyre de S. Pierre à Rome (p. 25-28, cf. p. 227). L'histoire du livre est retracée avec sobriété. Parmi les synaxaires qui ont conservé le souvenir du supplice d'Isaïe, il y avait lieu de citer, au lieu du martyrologe romain, le synaxaire de Constantinople au 9 mai. Dans un ouvrage scientifique comme celui-ci, les citations des auteurs ecclésiastiques devraient être faites d'après les meilleures éditions, notamment d'après le *Corpus* de Vienne et celui de Berlin, plutôt que d'après la Patrologie de Migne. Je regrette de devoir ajouter que M. T. semble s'être abstenu de relire les textes grecs. Sans doute, le typographe est le coupable; mais l'auteur est responsable. H. D.

40. — * M. Chaine. **Apocrypha de B. Maria Virgine.** Rome, De Luigi, 1909, deux fasc. in-8°, 80 et 68 pp. (= Corpus scriptorum christianorum orientalium. *Scriptores aethiopici*, Series prima, t. VII). — Il n'y a rien de très paradoxal à prétendre que, pour sa première période tout au moins, la littérature éthiopienne est surtout intéressante par ce qu'elle a de moins éthiopien. On n'en tirera guère de choses plus utiles que certaines traductions, dont les unes peuvent suppléer un original disparu, les autres servir

à fixer le texte ou à préciser l'histoire de quelque document d'origine étrangère. Aussi faut-il s'étonner que le Protévangile éthiopien n'ait reçu les honneurs de l'impression qu'après maint et maint autre texte moins connu, mais aussi insignifiant que rébarbatif. Quelle que soit la cause de ce passe-droit, il vient d'être fort heureusement réparé par l'édition du R. P. Chaîne.

La version éthiopienne de la *Dormitio B. M. V.* mérite également d'être bien accueillie. On sait qu'il en existe deux recensions différentes. La plus développée, sur laquelle s'est porté le choix de l'éditeur, fait à première vue l'impression d'un abrégé par rapport aux versions arabe et syriaques. Le premier livre ou, si l'on veut, le chapitre préliminaire, manque en entier. La narration proprement dite semble contenir d'assez notables divergences, surtout dans sa dernière partie.

L'Apocalypse de la Vierge se présente sous un aspect encore plus caractéristique. Le récit est censé adressé par la Vierge en personne à S. Jean, qui le rapporte en propres termes. Il dépasse notablement le cadre connu d'ailleurs. A cela près, le document n'est pas aussi complètement nouveau que l'avant-propos du P. C. le donne à penser. Cinq recensions du texte grec ont été publiées (*BHG*. 1050-1054). En arménien on n'en possède déjà pas moins de sept.

La sincérité nous force d'ajouter que la bibliographie des éditions parallèles n'a pas été dressée avec beaucoup plus de soin pour les deux autres documents compris dans le volume du P. C. Ainsi, par exemple, parmi les rédactions déjà connues du Protévangile,il resterait à signaler au moins le texte syriaque publié par Mme Smith Lewis (le seul complet), deux versions arméniennes complètes et une troisième fragmentaire. L'introduction, par trop sommaire, au *Liber de transitu B. M. V.* confond sous un titre inexact les deux rédactions syriaques publiées par Wright, et ne dit mot de l'édition de Mme Lewis, non plus que de l'abrégé arménien.

Nous n'insistons pas sur ces inadvertances, nous permettant de renvoyer pour plus de détails à la *Bibliotheca hagiographica orientalis*, qui ne tardera plus guère à paraître. Le mal n'est pas dans les erreurs auxquelles pourront donner lieu ces indications incomplètes ou inexactes. Mais il faut avoir la franchise de reconnaître que les textes parallèles sont, pour l'éditeur et l'interprète, un secours qu'il est parfois imprudent de négliger.

La traduction du P. C. a une allure fort dégagée. Elle suit l'agencement des idées en prenant, quant à la contexture de la phrase, la liberté permise ou imposée par le fait que les mêmes formes d'expression n'ont pas la même valeur en latin et en éthiopien. Touchant cette question de principe, nous avons le plaisir d'être entièrement d'accord avec l'auteur, pour des raisons sur lesquelles nous comptons bien nous expliquer à fond un jour ou l'autre. Cependant, là où l'exactitude littérale est possible, il vaudrait mieux ne pas s'en départir sans motif. Voici quelques exemples de licences discutables : P. 47 : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum*

(Ps. 116.15). Cette réminiscence de la vulgate est ici hors de place. Le texte dit (p. 55) : ክቡር፡ ሞቱ፡ ለጻድቅ፡ በቅድመ፡ እግዚአብሔር፡ *pretiosa coram Deo mors iusti.* — Ibid. : *Apud me venisti sicut rosa et odorem incensi paradisi mihi attulisti.* Texte (p. 56) : መጻእኪ፡ ኀቤየ፡ ከመ፡ ጽጌ፡ ረዳ፡ ወጼና፡ ስኂን፡ ዘገነት፡ ፡ ምዕዝክኒ፡ *apud me facta es sicut flos rosae et turis paradisi odorem afflasti mihi.* — Ibid., au lieu de la phrase peu grammaticale : *Tu quae ad iram non me concitasti, ego ad iram non te concitabo* etc., on pouvait dire plus exactement : *quia me non irritasti,* ዘኢያምዓዕክኒ፡ (p. 56), etc.

Après toutes ces remarques, dont l'importance vraie se réduit en fait à peu de chose, nous en revenons à notre premier jugement. La publication de P. C. est un excellent service rendu à tous ceux qu'intéresse l'ancienne littérature chrétienne. P. P.

41. — * Stephan Beissel, S. I. **Geschichte der Verehrung Marias in Deutschland während des Mittelalters.** Freiburg im Breisgau, Herder, 1909, in-8°, xii-678 pp., 292 gravures. Mk. 15.

42. — * Joseph Levy. **Die Wallfahrten der lieben Mutter Gottes im Elsass.** Rixheim, Sutter, 1909, in-8°, xv-365 pp., nombreuses gravures.

L'ouvrage du P. Beissel est un des plus considérables et un des plus savants que nous ayons sur l'histoire du culte de la Ste Vierge au moyen âge. Pour ne rien dire de l'illustration, qui est ce qu'on devait attendre de la maîtrise spéciale de l'auteur, son livre est une mine de renseignements, renfermant la matière de plusieurs volumes, et d'autant plus utile à consulter que les références sont toujours soigneusement indiquées. Il s'agit simplement, pour en tirer parti, de se familiariser avec la méthode de l'auteur et de se rendre compte de son procédé, qui pèche par l'accumulation des détails et l'absence de vues d'ensemble. L'art de la composition n'est pas poussé fort loin ici, et le défaut de proportion pourrait tromper sur la valeur du livre. Voici, dans les grandes lignes, la division du sujet : Généralités et origines. Églises dédiées à la Vierge en Allemagne et en France avant la fin du IXe siècle. Fêtes de la Vierge au IXe siècle. Littérature et iconographie mariale à l'époque carolingienne. Mêmes divisions, en y ajoutant les pèlerinages, du Xe au XIIIe siècle. Culte de Marie dans les divers ordres religieux : Cisterciens, Prémontrés, Dominicains (le rosaire), Franciscains, etc. Culte populaire. Marie dans les révélations, du XIIe au XIVe siècle. Reliques. Liturgie du XIe au XVe siècle. La Vierge des Douleurs. Pèlerinages aux sanctuaires de la Vierge à partir du XIIIe siècle. Églises de la fin du moyen âge. Légendes et prédications. Mystères du rosaire. Joies de la Vierge.

Quatre sujets principaux attireront surtout l'attention : les arts, la légende, les visions, les reliques. Sur le premier point, le P. B. a naturellement été obligé de se restreindre. Les œuvres d'art, de toute

sorte, que le culte de la Vierge a fait surgir, depuis l'humble image attachée au mur jusqu'à la cathédrale, sont en tel nombre qu'à elles seules elles exigeraient des volumes. Il en est un peu de même de la légende. Rien que les légendes des pèlerinages de la Vierge forment une littérature considérable, et on souhaiterait que le P. B. eût poussé plus loin son esquisse de classement. Les mêmes types se répètent souvent, mais il y a une grande variété dans les types eux-mêmes. Voir, par exemple, ceux qui se compliquent d'une intervention des anges. Les anges ne se contentent pas d'attirer l'attention des fidèles par leurs chants célestes, ils transportent des images, voire des chapelles, quand ils ne les bâtissent point, et ils procèdent eux-mêmes à la consécration de l'église, ne laissant à l'évêque que le soin d'y célébrer la première messe. Les images miraculeuses sont souvent mises en rapport avec quelque grand fait religieux ou avec un personnage célèbre. En Autriche, plusieurs statues de la Vierge sont attribuées à S. Thiémon de Salzbourg, et l'on raconte que la Vierge de Wilten avait appartenu à la légion Thébaine. Les soldats l'avaient cachée dans le camp, lors de la persécution ; elle y fut retrouvée après leur martyre.

Faut-il dire que le P. B. donne ces récits pour ce qu'ils sont, et sait fort bien de quoi l'imagination populaire est capable ? Il n'a pas d'hésitation non plus au sujet de la crédulité excessive d'un Césaire d'Heisterbach. Je m'étonne cependant de lui entendre dire, à ce propos : « Pourquoi certaines de ces histoires, comme telles apparitions de la Vierge au lit de la mort, ne seraient-elles pas vraies ? » C'est là une raison de sentiment qui ne saurait résoudre une question de fait, et qui ne suffit pas à inspirer confiance en Césaire d'Heisterbach et ses pareils, qui avaient certainement une psychologie à part. Les principes du P. B. au sujet des révélations nous paraissent manquer également de fermeté. En définitive, nous en sommes toujours réduits, en cette matière, au témoignage du visionnaire lui-même, et s'il suffit, pour le contrôler, de se rendre compte des dispositions et du caractère de la personne (car, quoi qu'on dise, et quelques réserves que fasse le P. B., on en est toujours amené là), il n'est pas de bonne âme d'un tempérament un peu exalté dont il ne faille accepter les imaginations comme des communications célestes. Le P. B. insiste d'ailleurs, en s'inspirant de Benoît XIV, sur l'entière liberté d'appréciation laissée aux catholiques au sujet des révélations privées, et sur l'attitude réservée de l'autorité ecclésiastique, qui examine la teneur et la doctrine de ces manifestations, sans se prononcer sur leur origine.

Dans la question des reliques de la Vierge, le P.B., qui ne se fait sans doute pas beaucoup d'illusions, trouve, dans les ressources de son tempérament optimiste, de quoi tranquilliser jusqu'à un certain point les consciences. Il avoue que les authentiques ne remontent généralement pas au delà de la seconde moitié du moyen âge, et il ajoute que rarement l'existence de ces reliques se constate au IVe ou au Ve siècle. Rarement ? Il y aurait

donc des exemples ? Ce n'est pas l'idée du P. B., car il affirme très nettement ceci : « Nie haben wir ein unmittelbares Zeugnis aus altchristlicher « Zeit zu Gunsten einer bestimmten Reliquie. » Cela étant, je ne saurais me contenter de la règle donnée à ceux qui s'inquiètent : « Il faut appliquer les principes dont on use dans les vieilles familles au sujet des propriétés. On garde et on défend ses droits, alors même que les anciens titres font défaut. » On retrouve ici l'équivoque si fréquemment produite par l'introduction des principes du droit dans les questions critiques. L'axiome *possession vaut titre* peut s'appliquer ici si vous vous contentez de dire : « Nous possédons cette relique de temps immémorial, donc elle est à nous. » Mais si vous ajoutez : « Donc elle est authentique », vous raisonnez mal. Mettons que mes ancêtres m'aient légué un tableau qui a toujours passé dans la famille pour un Rubens. Des connaisseurs à qui je voudrais le vendre en contestent l'attribution et m'en offrent un prix dérisoire. Croyez-vous que je les ferai changer d'avis en leur opposant la *condicio possidentis* et la tradition de famille favorable à l'authenticité ? En matière de propriété possession vaut titre, parce qu'une chose doit être à quelqu'un, et très probablement à celui qui la détient ; sans quoi on serait venu la lui reprendre. Mais de ce qu'une touffe de cheveux passe pour avoir appartenu à la Vierge, il ne suit pas qu'il en soit réellement ainsi, parce que personne n'avait intérêt à protester, et qu'au contraire il fut un temps où l'on acceptait sans contrôle tout ce que des colporteurs sans scrupule inventaient pour tromper une piété trop crédule. Il est à peine besoin de dire que, dans certaines circonstances spéciales, l'antiquité de la possession d'une relique peut entraîner une présomption d'authenticité. Ainsi, le meilleur argument à donner en faveur de l'authenticité du corps d'un martyr, c'est de prouver que vraisemblablement son tombeau est resté intact depuis le temps des persécutions, et je ne crois pas qu'on ait douté jamais de la découverte des reliques de S. Hyacinthe en 1845 par le P. Marchi. Mais tel n'est pas du tout le cas ordinaire, et ce n'est pas de pareilles reliques qu'il est question ici. Le P. B. rappelle en passant un joli trait de la Vie de Ste Catherine de Bologne (*Act. SS.*, Mart. II, * 58, n. 59). Un jour, à Ferrare, où elle était portière, un vieillard vint lui présenter une tasse de porcelaine, assurant que la Ste Vierge s'en était servie pour donner à boire à l'enfant Jésus, et la priant de la garder jusqu'à son retour ; mais le vieillard ne revint pas. La portière en conclut que l'inconnu était S. Joseph en personne ; elle porte la tasse à l'abbesse, et lui persuade d'exposer la relique à la fête du saint. Un pareil exemple aurait dû mettre l'auteur en garde contre l'explication que quelques auteurs ont imaginée de la relique du lait de la Vierge. Elle n'a aucune probabilité, et ceux qui ont mis en honneur cette relique étrange entendaient bien faire vénérer du véritable lait, et non de la craie ou de la galactite. Il n'était peut-être pas inutile de tirer ces conclusions, dont le P. B. donne les prémisses, mais qu'il n'a pas

eu le loisir de développer. Deux légères rectifications, en passant. Le pèlerinage près de Lille est Esquermes et non Erquermes, et l'église située *in oppido Messinensi* n'est pas celle de Mézières, mais l'ancienne église de l'abbaye de Messines (Meessen) dans la Flandre Occidentale. J'ai été étonné de voir le P. B. citer Santa Maria Antiqua comme une fondation du pape Silvestre (p. 20). Ce n'est pas facile à prouver.

Sur les pèlerinages d'Alsace, nous avions jusqu'ici le livre de Th. de Bussière (Paris, 1862) et quelques petits ouvrages qui en sont tributaires. M. Levy, qui embrasse, dans son volume, non seulement les sanctuaires existants, mais encore ceux dont il ne reste plus que le souvenir, est bien plus complet et renseigne mieux. Il a dépouillé une foule d'ouvrages et n'a pas négligé les archives. Les notices sont courtes et précises; mais l'auteur n'a pas prétendu donner à son ouvrage un cachet scientifique. Vis-à-vis du titre, on voit une gravure avec cette légende « Wahre Abbildung Mariens nach dem hl. Lukas. » Les citations ne sont pas toujours exactes ; les Bollandistes en particulier sont cités de différentes façons, toutes assez bizarres : *Guérin, Bollandistes VI, 1439* (p. 38), *Giry, Bol., VI, 439* (p. 121). On finit par comprendre qu'il s'agit des *Petits Bollandistes*. Combien de fois faudra-t-il répéter encore que cette mauvaise compilation n'a rien de commun avec les *Acta sanctorum ?* H. D.

43. — Chrysostome A. Papadopoulos. Μαρτύριον τοῦ ἁγίου Πολυκάρπου, dans Φάρος ἐκκλησιαστικός, t. I (1908), p. 209-30.—Le P. Chrysostome A. Papadopoulos publie quelques fragments du martyre de Polycarpe trouvés dans la bibliothèque de Jérusalem. Les cinq feuillets dont se compose le manuscrit formaient la couverture d'un vieux codex ; à la fin du 4[e] feuillet, on lit la date de 1642. Sans préciser davantage, le P. P. ajoute que l'écriture du manuscrit lui paraît plus ancienne. Voici les passages du Martyrium qui y sont contenus : la fin du ch. v, les ch. vi à ix, la fin du ch. xiv jusqu'au commencement du xix[e]. Pour qu'on puisse mieux se rendre compte des particularités de son manuscrit, le P. P. a publié en regard le texte traditionnel de la Passion. Un rapide examen nous montre que le manuscrit de Jérusalem est étroitement apparenté à celui de Vienne ; quelques chapitres (viii et xviii) sont abrégés ; le dernier s'arrête au même endroit à peu près que le récit d'Eusèbe dans son histoire ecclésiastique. C'est sans doute par distraction qu'au ch. xvi le P.P. donne περὶ στύρακα comme texte de son manuscrit ; plus haut (p. 213) il nous a dit que celui-ci porte περιστερά. V. D. V.

44.— Antonio Rocchi. **L'epitafio di S. Abercio, vescovo di Gerapoli in Frigia,** dans Dissertazioni della pontificia Accademia Romana di archeologia, série II, t. IX (1907), p. 241-350. — Le regretté prieur des Basiliens de Grottaferrata était un homme fort laborieux ; le dernier

travail sorti de sa plume suffirait à le montrer. Le P. Rocchi avait tenu, avant de se mettre à l'ouvrage, à lire tout ou à peu près tout ce qui a été publié ces dernières années sur Abercius et sur sa fameuse inscription. La rigueur de la méthode n'était malheureusement pas en rapport avec l'érudition accumulée au prix de tant d'efforts, et il faut bien constater que cette longue dissertation n'éclaircit aucun point demeuré obscur jusque là. L'auteur est d'avis que la critique a été trop sévère à l'égard des Actes d'Abercius, et il essaie timidement de les réhabiliter. Nous n'insisterons point. Rappelons, avec le P. R., qu'en 1172 un nommé Joannice apporta à Grottaferrata une relique de S. Abercius. On n'en connaît point la provenance. H. D.

45. — * F. C. Burkitt. **The oldest Ms. of St. Justin's Martyrdom.** Extrait de The Journal of Theological Studies, t.XI (1909), p. 61-66. -- La bibliothèque de l'Université de Cambridge a récemment fait l'acquisition d'une série de feuilles de parchemin dont une partie, malheureusement palimpseste, nous intéresse tout particulièrement. M. Burkitt décrit en détail seize de ces feuilles ayant appartenu à un même manuscrit, un ménologe des mois de mai, juin et juillet, du commencement du IXe siècle, précieux par son antiquité. Les pièces dont il reste au moins des fragments sont les suivantes : Christophe (*BHG*$_2$. 310) ; Isidore, recension inédite ; Hermias (*BHG*. 744) ; Constantin et Hélène (*BHG*. 366), Justin (un résumé et *BHG*. 973), Marcien et Nicandre (*BHG*. 1330), Théophane et Pansemne (résumé) ; Barnabé (*BHG*. 225) ; Pierre et Paul (*BHG*. 1490) ; sermon de S. Jean Chrysostome ; Hyacinthe (recension inédite, probablement) ; Cosme et Damien (non identifié) ; Procope. Parmi ces pièces, il y a deux résumés qui portent le titre de ὑπόθεσις et qui ressemblent, pour leur étendue et leur allure, aux notices des synaxaires. M. B. les publie tous deux. Celui de Théophane et Pansemne est sans doute un résumé de la pièce contenue dans le ms. de Paris 1217, fol. 153^{v}-159^{v}. Le morceau capital est la Passion de S. Justin, dont M. B. donne une collation sur l'édition de M. P. Franchi, lequel s'était servi des mss. Paris 1470 (= P), Jérusalem 6 (= H), Vatican. 1667 (= V). Les témoins du texte doivent désormais se grouper comme suit : P d'un côté, H. V. C(antabr.) de l'autre. En cas d'accord des deux familles, il n'y a pas grande difficulté ; c'est autre chose lorsqu'elles se séparent. Un examen approfondi de la question dépasserait les limites de notre bulletin.

La Passion de S. Procope est identifiée avec le n. 1579 de la *BHG*., qui correspond au texte B1 de la première édition. D'autres textes, désormais mieux connus, ont été signalés dans la seconde édition. Les diverses recensions se ressemblant assez pour qu'une erreur soit vite commise dans l'identification, M. B. a bien voulu, à notre demande, examiner le fragment de plus près. L'extrait de la Passion qu'il nous a envoyé permet de

reconnaître, sans hésitation possible, le n° 1577. La précision absolue dans le cas présent n'est pas indifférente. Si le manuscrit de Cambridge contenait le texte 1579, celui-ci serait donc antérieur à Métaphraste et aurait été incorporé dans la collection sans remaniement (voir *BHG*², p. 391). H. D.

46. — Adhémar D'ALÈS. **L'auteur de la Passio Perpetuae**, dans la REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, t. VIII (1907), p. 5-18.— Il y a quelques années, la découverte à Jérusalem d'un manuscrit grec de la *Passio Perpetuae* a derechef attiré l'attention des critiques sur l'auteur de ces Actes célèbres ; plusieurs d'entre eux semblent portés à en attribuer la paternité à Tertullien. C'est à l'appui de cette thèse que M. d'A. apporte quelques nouveaux arguments. Il remarque, tout d'abord, que la dénomination de *fratres et filioli*, donnée aux lecteurs, fait supposer un évêque ou un prêtre, et il y voit une présomption en faveur de Tertullien ; de l'examen linguistique ressortirait une grande analogie entre la manière de Tertullien et celle du rédacteur de la Passion. A ces arguments s'ajoute une ressemblance assez frappante entre un passage du *De virginibus velandis* (1), écrit vers la même époque et le prologue et la conclusion de la Passion ; c'est la preuve principale alléguée par M. d'Alès. Elle est loin d'être décisive.

Dans une seconde partie, il examine les traces de montanisme relevées dans la Passion de Perpétue. Dans une vision de la sainte, nous voyons le Christ lui présenter du fromage de ses brebis ; on a voulu y trouver une allusion à la communion montaniste. M. d'A. pense qu'au commencement du IIIe siècle cette pseudo-eucharistie était inconnue aux montanistes de Carthage. Au cours de sa réfutation, il nous apprend que l'image du Pasteur, empruntée peut-être à Hermas, bien loin d'être un indice de montanisme, comme on l'a prétendu, a fini par devenir spécialement odieuse à Tertullien. N'est-ce pas là une objection qui va à l'encontre de la première partie de la thèse ? V. D. V.

47. — * Pietro KAER. **San Doimo vescovo e martire di Salona nell' archeologia e nell' agiografia**. Sebenico, Fosco, 1908, in-8°, 280 pp.

48. — * P. G. M[ARCOVIĆ]. **Il buon senso comune nella questione di San Doimo vescovo e martire.** Quaracchi, tipogr. del Collegio di S. Bonaventura, 1910, in-8°, 62 pp.

Nous citons ces opuscules pour répondre aux vœux des auteurs qui nous les ont envoyés, nullement pour les discuter. On a dit, de part et d'autre, sur la question de S. Doimo, ce qu'il y avait à dire, et ce que l'on semble chercher cette fois — sans peut-être s'en rendre compte — c'est de jeter dans la balance l'opinion d'un public incompétent, qui finira par

(1) Ed. OEHLER, t. I (Leipzig, 1853), p. 884.

croire de bonne foi que l'honneur de l'Église est compromis et que la religion est en danger. Car si nous voulions être complets, nous signalerions, outre les brochures ci-dessus, des articles de journaux où, pas plus que Mgr Bulić et M. Zeiller, professeur à l'Université catholique de Fribourg, nous ne sommes épargné. Les zélés défenseurs de la tradition qui ont entrepris cette campagne, ne se sont jamais demandé quel intérêt nous pourrions bien avoir à n'être pas d'accord avec eux, Mgr Bulić tout le premier, qui deviendrait grand prophète dans son pays s'il voulait bien essayer de faire parler les pierres comme parlent ses adversaires. Il aurait son portrait dans les journaux qui le traitent maintenant de suspect et d'hypercritique. Au moyen âge, les querelles de ce genre finissaient par des batailles. On sait comment elles se terminent de nos jours. Nous avons vu à l'œuvre d'autres fanatiques de l'apostolicité. Ils ont fini par compromettre leur cause à fond, et par leurs excès même ils ont hâté le triomphe de l'école critique. Il en sera en Dalmatie comme ailleurs, et le temps est proche où tout le monde sera de l'avis de Mgr Bulić. H. D.

49. — F. Bulić. **Proviene qualche cosa nel palazzo di Diocleziano a Spalato, per es. qualche colonna, qualche pezzo architettonico od ornamentale, qualche statua, dalle lapidicine di Sirmium (Fruška Gora nella Slavonia)?** dans Bullettino di archeologia e storia dalmata, t. XXXI (1908), p. 111-27. — Les montagnes voisines de Sirmium (Mitrowitz) et appelées Fruška Gora — de Franaška Gora, montagne des Francs — passent pour avoir été le théâtre de la *Passio SS. Quattuor Coronatorum*. Karajan a proposé en 1853 cette localisation, qui a été généralement acceptée. Mgr. Bulić, en compagnie de M. Zeiller et du D[r] Sv. Ritig de Djakovar, a entrepris, en 1908, un pèlerinage archéologique dans ce pays, avec l'espoir de préciser certaines questions qui se rattachent à la célèbre Passion. Les données topographiques de celle-ci sont malheureusement bien vagues, et l'état des lieux, — la plupart des collines sont boisées, — ne permet guère d'espérer des solutions certaines. Mgr B. place l'action dans la partie de la Fruška Gora qui regarde le Danube; c'est aussi dans ce fleuve, et non dans la Save, comme le pensaient Karajan et De Rossi, que les martyrs doivent avoir été jetés. Le *mons igneus* de la Passion pourrait être Kipovno (colline des statues) ou Crveni-Čot (colline ou mamelon rouge), deux collines voisines, à 5 kilomètres du Danube sur la route de Banoštor (Bononia). Le calcaire rougeâtre de Kipovno expliquerait la dénomination de « montagne de feu », et il est vraisemblable que la « colline des statues » rappelle le souvenir de quelques restes de sculpture trouvés dans les vieilles carrières. Les bois qui couvrent Crveni-Čot empêchent de se rendre compte de la couleur de la pierre; mais le nom est une indication qui a son prix.

On voudrait naturellement aussi savoir où était le *templum solis* bâti

sur l'ordre de Dioclétien, et devant lequel les martyrs furent jugés. Il existe à ce sujet des traditions difficiles à concilier. Est-ce à Banoštor, est-ce à Gradac, éloigné d'une demi-lieue de Kipovno, qu'il faut en chercher la trace ? Mgr B. se prononcerait plutôt pour Gradac. Mais on comprend l'hésitation que l'on doit éprouver devant des identifications reposant sur des traditions locales qui semblent être le commentaire d'un récit. La psychologie populaire — et je donne à ce mot un sens très étendu — a une tendance à la précision qui ne recule devant aucun problème. Un vieil édifice ou des ruines remarquables ont toujours une histoire et un nom, que l'on ne se donne pas la peine de chercher très loin. La connaissance d'un temple du Soleil, propagée par la lecture des Actes, d'une part, et les restes de quelque vieil édifice, de l'autre, ont pu suffire à créer une tradition, dont on apprécie aussitôt l'importance.

Ceci soit dit sans préjuger aucunement les résultats de recherches nouvelles, qui pourraient, à la rigueur, donner un corps à ce qui semble pour le moment du domaine de la fantaisie. Il faut se réjouir de voir le problème des *Acta SS. Quattuor Coronatorum* repris, pour la partie topographique, par les savants du pays, les seuls juges en dernier ressort. Le point spécial abordé cette fois par Mgr B. n'est point sans relations avec l'histoire des cinq sculpteurs Pannoniens. Le palais de Dioclétien est contemporain de leur martyre. La tradition locale, représentée par Thomas, archidiacre de Salone (XIIIe siècle), veut qu'ils aient travaillé à cet édifice. Y a-t-il au moins quelque probabilité à ce qu'une partie des colonnes ou des sculptures du palais aient été fournies par les carrières de Fruška Gora ? Mgr B. est d'avis que ni les colonnes ni les statues ne proviennent de là ; il ne se prononce pas sur les décorations de moindre importance. Je ne sais si l'argument tiré de la difficulté des transports (p. 124) mérite grande considération. Du moment que les routes ne manquaient point, tout dépend, en somme, de l'organisation des charrois, et sur ces détails pratiques nous ne sommes nullement renseignés. A propos, d'un terme un peu étrange qui se rencontre dans la Passion : *conchae ex lapide porphiretico cum sigillis et herbacantis*, Mgr B. note ceci : « Forse : Herba acantho, ornamenti di forma vegetale, a foglie di acanto. » L'explication est excellente, mais la forme *herbacantis* n'a pas besoin de correction. On peut citer Servius (*Comm. in Verg. Aen.* I, 649) : *Acantho genus virgulti flexuosum, quod vulgo herbacanthum dicunt.* Espérons que Mgr Bulić continuera à s'occuper de la Passion des Quatre Couronnés, qui fait depuis longtemps la joie des archéologues et le désespoir des hagiographes.

H. D.

50. — A.-T. Baker. **Vie de S. Panuce,** dans Romania, t. XXXVIII (1909), p. 418-24. — Publie, d'après un manuscrit du duc de Portland, datant de la fin du XIIIe siècle, une légende en vers français sur S. Paphnuce.

C'est la traduction très libre d'un récit de l'*Historia Lausiaca*. M. B. croit pouvoir en attribuer la paternité à Nicole Bozon, l'auteur bien connu d'autres contes moralisés. A. P.

51. — *M. Brière. — **Histoire de Jean le Siloïte.** Extrait de la Revue de l'Orient chrétien, 2e sér. t. IV (1909), p. 155-73. — S. Jean le Siloïte a reçu son nom de M. l'abbé Nau. Ce nom est bien trouvé et mériterait de rester, à la condition que l'on commence par l'identifier avec celui qu'il remplace. Car Jean « le Siloïte » n'est pas aussi peu connu qu'on le supposerait à lire le petit avant-propos où M. Nau présente aux lecteurs de la *Revue de l'Orient chrétien* son élève en mathématiques, M. M. Brière, et le texte syriaque édité par ce dernier. Nos prédécesseurs ont publié, à la date du 30 mars, une Vie grecque de ce même saint, qu'ils appellent *Iohannes in puteo, eremita in Armenia (Act. SS.*, Mart. III, 831-34; 43*-45*; cf. *BHG*. 895). Une recension arménienne de cette pièce a été imprimée jusqu'à trois fois dans les *Vitae Patrum (BHO*. 522). Une autre, moins développée, a paru dans la troisième édition de ce recueil publiée par les RR. PP. Mékhitharistes de Venise en 1855 (I, 113-25; cf. *BHO*. 520). L'original, qui a certainement été rédigé en grec, reste encore à trouver; car le texte des *Acta SS*. semble porter quelques traces d'abréviation.

Dans toutes les versions, l'auteur de la Vie se dit être un solitaire nommé Chrysios ou Chrysès, qui aurait été envoyé vers le saint (comme S. Antoine vers Paul de Thèbes, Paphnuce vers S. Onuphre, Sérapion vers S. Marc l'Athénien) pour assister à ses derniers moments et lui donner la sépulture. *BHO*. 522 ajoute qu'un second vieillard, nommé Chrysion, écrivit, sur la foi d'une révélation, un autre récit, qui fut trouvé identique à à celui de Chrysios. Jean « le Siloïte » passait pour originaire de la ville de Cybistre en Cappadoce, ce qui a conduit à chercher du côté de l'Arménie le vague désert où il s'enferma. La seconde version arménienne le fait naître à Césarée. Le premier texte arménien et le syriaque se taisent de ce menu détail. Mais tous trois s'accordent à dire que Jean se retira dans un désert au delà du Jourdain. On notera aussi qu'il avait pour voisin de solitude un Égyptien nommé Pharmuthi (cf. *Act. SS*., t. c., 44*; *Synax. Eccl. CP*., 590). Il n'est donc pas improbable que le texte primitif ait voulu désigner Césarée de Palestine. D'après le grec, corroboré en ceci par l'arménien, le Chrysios qui fit la rencontre de S. Jean, habitait ἐν τῇ ὕλῃ τῶν Βαρατέων, յանապատի Բարատացւոց : « dans le désert des Baratiens ». On a voulu reconnaître dans ce nom celui de le ville de Barattha en Lycaonie (*Acta SS*., t. c., 48*). Le syriaque porte que Chrysios résidait dans le pays de *Qwrte*. De ܩܘܪ̈ܛܐ à ܒܘܪ̈ܛܐ : *Bârate* il n'y a pas loin, et ܓܒܐ : « côté », peut être corrigé sans crainte d'après la ligne suivante en ܥܒܐ : « forêt ». Reste maintenant à trouver la ὕλη τῶν Βαρατέων.

Les observations qui précèdent réduisent sans doute l'importance du texte syriaque ; elles ne l'annulent pas. Nous ne pouvons donc que remercier M. B. et l'engager vivement à continuer ses excursions à travers l'hagiographie orientale, en compagnie de son distingué professeur. P. P.

52. — * Cyrille Charon (C. P. Karalevskiy). **Le quinzième centenaire de S. Jean Chrysostome (407-1907)**. Rome, 1909, in-8°, xvi-413 pp. —Le travail de M. l'abbé C. fournira dans les *Acta sanctorum* une belle page au chapitre de la gloire posthume de S. Jean Chrysostome, si ce chapitre est récrit un jour. En attendant, il remplira honorablement sa mission propre. Les fêtes du XVe centenaire du saint docteur ont été célébrées par l'église melkite avec un éclat qui ne semble pas avoir été suffisamment remarqué dans le reste de la catholicité. Pour perpétuer le souvenir de ces solennités imposantes et garder vivace l'impression qu'elles ont laissée, M. C. a voulu en écrire une relation détaillée. Il a recueilli avec un soin pieux tous les détails relatifs aux cérémonies commémoratives du grand anniversaire, à leur préparation et à leur épilogue. Rome, l'Italie, Constantinople, toutes les contrées de l'Orient gréco-slave, apportent ainsi, en des formes variées, leur hommage à la mémoire de l'illustre saint. Ce compte rendu en 400 pages serait quand même un peu long, si l'on n'y sentait percer partout l'ardente et enthousiaste espérance que ces fêtes centenaires ouvriront une ère nouvelle pour l'Orient chrétien. Nous n'avons pas de jugement à porter sur ces prévisions optimistes, où les saints ont sans doute leur mot à dire, mais non pas les hagiographes. P. P.

53. — Jacques Rangeard. **Saint Maurille, quatrième évêque d'Angers,** dans L'Anjou historique, t. IX (1909), p. 337-43. — « Extrait de l'*Histoire civile et ecclésiastique de l'Anjou* par Jacques Rangeard, archiprêtre d'Angers (1723-1797), manuscrit conservé à la bibliothèque d'Angers, n° 1013 ». Pas plus que jadis pour la notice sur S. René (cf. *Anal. Boll.*, XXI, 212), on ne nous dit pourquoi on a été exhumer ces quelques pages de Rangeard ; et franchement, je n'en vois aucune raison plausible.
A. P.

54.—*Joseph Dunn. **La vie de saint Patrice. Mystère breton en trois actes.** Texte et traduction. Paris, Champion, 1909, in-8°, xxxii-265 pp. — Poème de 3151 vers, écrit dans le dialecte de Tréguier, probablement avant le milieu du XVIIe siècle, et publié d'après une copie du XVIIIe/XIXe siècle qui fait partie de la collection de feu Arthur de la Borderie. M. J. D. ne surfait nullement la valeur de cet ouvrage, médiocre sous tous les rapports et où pullulent les platitudes, les gaucheries et les idées grotesques (p. x) ; mais il espère que son édition ne sera pas sans intérêt, comme une contribution à la littérature patricienne et à l'histoire du théâtre breton.
A. P.

55.— Dom Ursmer Berlière, O. S. B. **Le prieuré de Saint-Sévère à Meeffe,** dans Leodium, t. VIII (1909), p. 146-53. — Fournit notamment (p. 149-53) des renseignements inédits sur les reliques du patron de Meeffe, S. Sévère de Vienne en Dauphiné ; le texte *De feretro S. Severi in Meffia*, publié (p. 152-53) d'après le ms. de Paris, Bibl. Nat. lat. 17194, concerne l'histoire de ces reliques depuis 1421 jusqu'en 1578. A. P.

56. — Alfred Anscombe. **The Longobardic Origin of St. Sechnall,** dans Ériu, t. VI (1908), p. 74-90.—L'auteur de l'hymne sur Patrice *BHL.* 6495, appelé Secundinus en latin, Sechnall en irlandais, était fils de Dar-Ercae, sœur de S. Patrice, et d'un certain Restitutus, que le *Liber hymnorum* dit avoir été d'origine lombarde : *de Longbardaib Letha*. A déterminer où se trouvait ce « Letha », M. A. déploye une érudition linguistique et historique vraiment débordante. Je crois avoir finalement compris que les « Lombards de Letha » doivent être cherchés en Armorique. A. P.

57. — * Wilhelm Levison. **Sigolena,** dans Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde, t. XXXV (1909), p. 219-231.— La Vie de S[te] Sigolène soulève une série de problèmes qui ont mis à l'épreuve la sagacité des historiens. Frappé de certaines contradictions qu'il y rencontrait, Cuperus concluait mélancoliquement : *Haec combinet qui potest.* Les indications chronologiques font défaut, si bien que, malgré les noms propres qui s'y rencontrent, on ne put déterminer, sinon assez approximativement, du VII[e] au VIII[e] siècle, à quelle époque la sainte avait vécu. En recherchant les sources de cette biographie, M. L. est parvenu à résoudre ces problèmes et à signaler un exemple typique des procédés littéraires de certains hagiographes. Du commencement à la fin, la Vie n'est qu'une transcription ou une paraphrase de Vies célèbres, celles surtout de S. Césaire d'Arles, de S. Columban, de S[te] Eugénie, de S. Germain d'Auxerre, de S[te] Mélanie, de S[te] Radegonde et de S. Sébastien. Elle emprunte aussi aux œuvres de S. Grégoire le Grand, de S. Isidore de Séville et de Sulpice Sévère. Dans ces combinaisons, l'auteur n'a pas pris soin d'éviter certaines incohérences, et plusieurs noms propres qu'il cite, ceux notamment d'Aliphia, Evantius, Gislulfus, Gisloaldus, se retrouvent dans les Vies qu'il a copiées et sont suspects par là même. La série des emprunts permet aussi de dater la Vie de S[te] Sigolène. La Vie de S. Colomban par Jonas, écrite au milieu du VII[e] siècle, y est paraphrasée ; d'autre part, la Vie de S. Wandrille (*BHL.* 8804), composée vers l'année 700, fait des emprunts à celle de S[te] Sigolène. Cette dernière a donc été écrite durant la seconde moitié du VII[e] siècle, et S[te] Sigolène vécut, selon toute vraisemblance, vu le manque d'information que trahissent les procédés de son biographe, assez longtemps avant cette époque. H. Moretus.

58. — * L'abbé Duine. **Saint Samson.** Rennes, Bahon-Rault, s.a. (1909), in-12 carré, 35 pp., illustrations (Les Saints de Bretagne). — M. l'abbé D. a consacré à l'évêque-abbé de Dol plusieurs travaux scientifiques (cf. par ex. *Anal. Boll.*, XXI, 219, 419). Cette fois, il s'adresse au grand public. Dans une première partie, il raconte sommairement l'histoire du saint, « suivant les légendes anciennes », sur un ton à la fois pieux et de bonne humeur. Une seconde partie renferme de nombreux détails sur le culte du saint homme (1). Œuvrette de vulgarisation, sans doute, mais dans laquelle il n'est pas malaisé de retrouver, à côté du gracieux conteur, le bon historien que nous connaissons. A. P.

59. — L. Serrano, O. S. B. **Una legenda del Cronicón Pacense,** Revista de archivos, bibliotecas y museos, 3ª epoca, t. XX (1909), p. 401-411. — Démontre le caractère fabuleux de l'anecdote d'après laquelle l'abbé Taion, qui fut plus tard évêque de Saragosse, aurait, lors de son voyage à Rome, été informé, dans une vision, de l'endroit où il trouverait un exemplaire des *Moralia* de Grégoire le Grand (cf. *BHL.* 3647, 3648). Mommsen avait déjà, en deux mots fort vifs, selon sa manière, fait valoir l'argument décisif qui milite contre cette légende (*MG.*, Auct. ant. XI, 327). Nous profitons de l'occasion pour faire remarquer que le texte *BHL.* 3648 est tout simplement un extrait de la chronique, jadis attribuée à Isidore de Badajoz (*Chronicon Pacense*) et qui est, en réalité, une continuation anonyme ajoutée en 754 à l'*Historia Gothorum, Wandalorum, Sueborum* d'Isidore de Séville (dernière édition de Mommsen, l. c., p. 341-43, § 27-33). Le récit *BHL.* 3647 doit être plus récent que *BHL.* 3648. A. P.

60. — * Jos. Stiglmayr, S.I. **Der heilige Maximus mit seinen beiden Schülern,** dans Der Katholik, t. XXXVIII (1908), p. 39-45. — Les historiens qui se sont occupés de Maxime le Confesseur étaient d'accord pour admettre que, lorsque le saint fut conduit, en 653, sur l'ordre de l'empereur, de Rome à Constantinople, il était accompagné à la fois d'Anastase le moine et d'Anastase apocrisiaire de l'Église Romaine. Le P. S. démontre qu'à cette époque Anastase le moine seul suivit son maître à Byzance; l'apocrisiaire était alors en exil à Mésembria, et c'est seulement en 662 que nous le trouvons dans la capitale de l'empire en même temps que Maxime et Anastase le moine. Ils y subirent tous les trois, avant leur dernier exil, les plus indignes traitements. Dans l'ouvrage du regretté P. Pargoire (*L'Église byzantine de 527 à 847*, 162-64), on peut constater que celui-ci ne partageait pas l'erreur commune. V. D. V.

(1) A la place de M. D., j'aurais hésité à compléter ce paragraphe, volontairement incomplet du reste, par une mention de *L'île des Pingouins* (p. 32).

61. — * L. Gougaud. **Le témoignage des manuscrits sur l'œuvre littéraire du moine Lathcen.** Extrait de la Revue celtique, t. XXX (1909), p. 37-46. — On n'a presqu'aucun renseignement sur l'histoire de S. Lathcen († 660 ou 661), moine de l'abbaye de Clonfert-Mulloe, qu'on trouve inscrit au 12 janvier dans les martyrologes irlandais dès le IXe siècle. Deux ouvrages figurent sous son nom dans les manuscrits. Le premier est bien de lui : c'est un abrégé des *Moralia in Iob* de S. Grégoire le Grand ; de l'autre, une prière célèbre, appelée *Lorica Gildae*, il n'a été que le zélé propagateur. Le R. P. Dom L. G. a rassemblé sur l'un et sur l'autre une quantité de renseignements précis, et la notice bibliographique et critique qu'il leur consacre est un modèle d'exactitude et de solide érudition. A. P.

62. — * L'abbé J.-B. Mesnel, **Saint Aquilin, évêque d'Évreux à la fin du VIIe siècle.** Évreux, Hérissey, 1909, in-8°, 85 pp. Extrait du Recueil de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles lettres du département de l'Eure, 6e sér., t. VI. — Dans ce volume, dédié aux anciens élèves du petit séminaire de Saint-Aquilin, on trouve l'histoire du saint évêque d'Évreux retracée d'après une Vie assez peu ancienne *BHL*. 655, que M. M. interprète avec une sagacité parfois excessive. Il attribue ce document à un moine bénédictin nommé Hécélon, personnage d'ailleurs inconnu, qui semble avoir écrit vers la fin du XIe siècle et s'être servi d'un récit plus ancien. En appendice, la Vie est intégralement réimprimée, telle que le P. Bossue l'avait éditée (*Act. SS.*, Oct. VIII) à l'aide de copies récentes. Quel dommage que, pour découvrir le nom de l'auteur de cette biographie,qu'une lacune du texte rend incertain, M. M. n'ait pas examiné les manuscrits connus, notamment ceux de la bibliothèque nationale de Paris (lat. 815, du XVe siècle, 5296, du XIIIe siècle, nouv. acq. 2261, du XIIe siècle). Il aurait ainsi, sans grande peine, à la fois reconnu la valeur de son hypothèse et amélioré son édition.

Pour mettre le héros dans son cadre historique, M. M. s'est servi aussi des Vies de S. Regnobert, de S. Leufroy et surtout de celle de S. Ansbert par Aigrade.

Ainsi que ses études antérieures le faisaient prévoir, M. M. a surtout porté son attention sur l'histoire du culte de S. Aquilin. La fête du saint est indiquée tantôt au 15 février, tantôt au 18 juillet, tantôt au 19 octobre. Voici l'explication proposée : « L'usage de l'ancienne église d'Évreux, « aussi haut que l'on puisse remonter, était de fêter son saint évêque le « 15 février. » On ne peut « supposer un seul instant que la date que nous « trouvons dans tous nos vieux calendriers et nos vieux missels ne soit « pas la date primitive.D'autant plus que, dans ces âges reculés, la liturgie « avait une fixité qu'elle ne connaît plus maintenant » (p. 51). La fête du 19 juillet, mentionnée dans un bréviaire de la fin du XIIIe siècle (ms.

Paris, Bibl. Nat., lat. 1270), est d'institution « relativement récente, puis- « qu'elle n'est pas au calendrier du commencement du XIII[e] siècle (Paris, « Bibl. Nat., lat. N. A 1773). » Au reste, M. M. n'admet pas qu'on aurait commémoré en ce jour une translation des reliques ; d'après lui, c'était là « une seconde » fête, fixée durant la bonne saison, pour la « plus grande commodité des assemblées patronales » (p. 60). Quant à la fête du 19 octobre, elle est due à une erreur qui s'était glissée dans un calendrier écrit à Corbie au XII[e] siècle (Paris, Bibl. Nat., lat. 12410) ; elle fut accréditée par le martyrologe romain, si bien que, au grand regret de l'auteur, en 1740, à Évreux même, on supprima la fête du 15 février pour lui substituer celle du 19 octobre (p. 52, 53).

Cette théorie ne nous paraît pas tenir assez compte des faits. La fête de juillet (1) coïncide trop bien avec celle de S. Aquilin, l'un des martyrs scillitains inscrits au 17, 18 ou 19 juillet dans le martyrologe hiéronymien et dans les divers martyrologes gaulois du IX[e] siècle, pour ne pas faire songer à une simple confusion. Dans un examen, d'ailleurs trop sommaire pour être concluant, nous n'avons rencontré le nom de S. Aquilin au 15 février que dans des livres liturgiques d'Évreux et pas avant le XIII[e] siècle (Paris, Bibl. Nat., lat. 1270, nouv. acq. 388), tandis que la fête du 19 octobre était célébrée plus anciennement dans beaucoup d'églises, comme le prouvent un bréviaire limousin du X[e] siècle (Paris, B. N., lat. 822) un bréviaire rémois du XII[e] siècle (Paris, B. N. lat. 12601) un bréviaire arlésien du XIII[e] siècle (Paris, B. N. lat. 1018), etc. Le calendrier n'est pour rien, on le voit, dans les divergences des livres liturgiques ; pour déterminer l'origine de ces deux fêtes et expliquer l'usage particulier de l'église d'Évreux, un examen méthodique des manuscrits s'impose. Il reste encore à faire.

H. Moretus.

63. — Vincenzo Crescini. **Del passo relativo a' linguaggi nella biografia di san Mummolino.** Extrait des Memorie storiche Forogiuliesi, t.V (1909), p.1-12. — M.C. propose, à son tour, une interprétation du passage très obscur de la Vie de S. Mommelin *BHL.* 6025 : *utraque autem eruditiori latinorum eloquio, sicut (si cui* correction de M. Novati) *gratia haec concessa fuerit, ad plenum respondere dinoscitur.* Il commence par exposer et par discuter, au long et au large, l'exégèse du P. Van Hecke dans les *Acta sanctorum*, celle de M. Novati, de M. Pellizzari (cf. *Anal. Boll.*, XX, 226-27 ; XXVI, 345), et montre fort bien leurs points faibles. Lui-même interprète : « Ces deux langues (le roman parlé à Noyon et l'alle- « mand parlé à Tournai) correspondent pleinement, on le sait, au latin

(1) Cette fête est déjà mentionnée au XI[e] siècle dans un calendrier de l'église d'Angers : *S. Aquilini episcopi et Arnulphi episcopi* (ms. Amiens, fonds Lescalopier 12).

« savant (dans la prédication), si on obtient la permission (de se servir des « langues vulgaires dans la dite prédication) ». Comme explication, c'est peut-être moins mal que ce qu'on avait proposé ; mais je n'oserais dire que c'est bien. Au surplus, M. C. ne paraît pas avoir remarqué que le texte *BHL*. 6025, d'où est tiré le passage en question, semble bien, depuis les excellentes remarques de M. Van der Essen, devoir être considéré comme postérieur au texte parallèle de la Vie *BHL*. 6206 (cf. *Anal.Boll.*, XXV, 370). Comme nous l'avons déjà dit, ce passage obscur et tant discuté perd, par là même, davantage encore de son importance. A. P.

64.— T.A.Walsh. **Irish Saints in Belgium**, dans The Ecclesiastical Review, t.XXXIX (1908), p.122-40.—Article de vulgarisation.En tête, une vue d'ensemble sur l'évangélisation de la Belgique et sur le rôle qu'y ont joué les Irlandais ; à la fin, quelques pages sur l'abbaye de Waulsort; entre deux, dix-huit courtes notices sur les divers saints irlandais ou réputés tels qui ont vécu en Belgique. M. W. résume les récits connus, vrais ou légendaires, sans un mot qui avertisse le lecteur au sujet de ces derniers (voir par ex. p. 130, S. Liévin, p. 133, Ste Dymphne). A. P.

65.—C.Claireaux. **Les reliques de saint Aubert, évêque d'Avranches et fondateur du Mont-Saint-Michel.** Rennes, Simon, 1909, in-8°, 22 pp. (Extrait des Annales du Mont-Saint-Michel).— Les fêtes du douzième centenaire de la fondation du Mont-Saint-Michel ont été clôturées le 16 octobre dernier, jour auquel se célèbre, dans le diocèse de Coutances et d'Avranches, la fête de l'apparition de S. Michel à S. Aubert. A cette occasion, M. C. a étudié l'histoire de deux reliques conservées dans son église de Nogent-le-Rotrou. Elles proviennent du Mont-Saint-Michel et semblent être les seules qui aient échappé à la dispersion du trésor de cette abbaye lors de la révolution française. L'une est de S. Aubert, l'autre de S. Leofortis, personnage d'ailleurs inconnu. Deux curieux parchemins furent retrouvés dans la même châsse que ces ossements ; l'un, du XIIIe siècle, atteste la translation, en 1252, du corps de S. Aubert d'une châsse dans une autre ; le second, de la fin du XIe siècle, contient une liste de reliques. Comparés à d'autres inventaires, ces documents pourraient servir à l'histoire des reliques conservées dans le célèbre monastère. Malheureusement, M. C. s'est interdit de poursuivre plus loin ses recherches.

H. Moretus.

66. — Archibald B. Scott. **Saint Maolrubha,** dans The Scottish historical Review, t.VI (1909), p. 260-80. – S. Maolrubha est honoré le 21 avril par les Irlandais, qui en font un confesseur ; le 27 août par les Écossais, d'après lesquels il subit le martyre. Il naquit au VIIe siècle et on dit qu'il mourut en 722. Son histoire, faute de documents anciens bien expli-

cites, est fort peu claire. Qu'il suffise de dire, par exemple, que le P. Jean Pien, dans les *Acta sanctorum*, place la mort du saint en 1024, et cela d'après des renseignements venus d'Écosse. La courte notice qu'il a consacrée à « S. Malrubius » (Aug. VI, 131-32) est embrouillée et fort maigre. M. Scott, qui a mis à profit le remarquable travail publié par W. Reeves en 1862, est beaucoup plus abondant et, sur plusieurs points, plus précis. Je ne dirai pas qu'il a tiré au clair la plupart des questions qui touchent à S. Maolrubha. Son article est plutôt une causerie très érudite qu'un travail méthodique, et on souhaiterait souvent un petit bout de preuve, de vraie preuve, à l'appui d'affirmations très catégoriques. N'est-il pas illusoire aussi de vouloir reconstituer les voyages du saint à travers l'Écosse au moyen des localités ou des sanctuaires qui ont conservé son nom ? A. P.

67. — *H. LAMMENS. **Études sur le règne du calife omaiyade Mo'awia Ier**. XIX. *Jean Damascène et Akhtal, commensaux de Yazîd*, dans les MÉLANGES DE LA FACULTÉ ORIENTALE DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH, t. III, 1, (Beyrouth, 1908), p. 248-65.

68.— S. VAILHÉ. **Date la mort de saint Jean Damascène**, dans ÉCHOS D'ORIENT, t. IX (1906), p. 28-30.

Malgré l'incertitude complète où restent enveloppées la jeunesse et presque toute la carrière de S. Jean Damascène, les historiens s'accordent à répéter qu'il descendait d'une lignée de hauts fonctionnaires byzantins, préposés de père en fils au contrôle général des finances dans la Phénicie libanaise. La famille à laquelle convient cette qualité, est la puissante tribu des Mansūr qui, pendant le VIIe siècle, se perpétua à la tête de l'administration fiscale de cette province, sous les trois dominations byzantine, perse et arabe. Jean de Jérusalem, qui rappelle avec complaisance la noble origine de son héros, se garde bien d'évoquer certain souvenir moins glorieux, sur lequel le P. Lammens vient d'attirer l'attention. D'après une tradition persistante, rapportée en termes formels par Eutychius, patriarche melkite d'Alexandrie, ce fut un Mansūr, fils de Sargūn, qui livra aux Arabes, en 635, la ville de Damas, dont il était gouverneur, et, par cette capitulation injustifiée, causa la perte de toute la Syrie.

Si ce personnage appartenait réellement à la dynastie financière des Mansūr, son cas doit être encore plus noir qu'il ne ressort des paroles d'Eutychius. Un fonctionnaire administratif n'avait nulle qualité pour négocier de sa propre autorité la reddition d'une place. Pour se voir imputer la perte de Damas, il a dû commettre une trahison pure et simple. Les Arabes ont dit eux-mêmes qu'ils avaient pris Damas à la fois « de gré et de force », expression qui peut se comprendre, puisque recourir aux services d'un transfuge pour s'emparer d'une ville, c'est à la fois traiter et ne pas traiter. Ajoutons que, d'après un chroniqueur musulman, Damas était commandé pendant le siège par le patrice Anastase (voyez DE GOEJE, *Mémoire*

sur la conquête de Syrie, Leyde, 1900, 82-83; LAMMENS, 250). Balādhori parle d'un évêque, qu'il ne désigne pas autrement. Les deux indications peuvent s'accorder sans grand effort. Entre *batrîq*, « patrice », et *batriark*, « patriarche », la confusion est facile et il est arrivé à des auteurs chrétiens de s'y laisser prendre. De patriarche à évêque, la distance n'est plus longue pour un canoniste de Bagdad.

L'église melkite ne semble pas avoir contesté le déshonneur qui pèse sur la famille d'un de ses plus grands hommes. De tous les témoignages qui prouvent la faute, le plus significatif peut-être est fourni par un manuscrit arabe de l'Université Saint-Joseph, sur lequel le P. L. est un peu sobre de détails. Ce document, à tendances nettement apologétiques, en allègue vaguement un autre, où il serait rapporté que Mansūr avait été averti par une vision céleste de livrer Damas, parce que Dieu avait abandonné la ville pour un temps (LAMMENS, p. 252). Ainsi défend-on une cause perdue ! Le lecteur qui voudra apprécier exactement la vraisemblance du rôle joué par la lignée des Mansūr et la situation que ce rôle implique, fera bien de se reporter un peu plus haut dans les *Études* du P.L. Remontant ainsi de chapitre en chapitre, il lira tout le livre et n'y perdra pas son temps.

Dans les vieux textes arabes, qu'il fait parler avec tant de sagacité, le P. L. a retrouvé aussi la trace d'un chrétien nommé Sargūn, qui aurait mené joyeuse vie à Damas, en compagnie du fils de Moʿāvia I, le futur khalife Iazīd. Selon toute apparence, ce nom désigne un membre de la famille des Mansūr, et le P. L. croit voir de sérieuses raisons pour qu'il appartienne à S. Jean Damascène en personne. Jean Damascène, le moine austère, l'érudit au labeur tenace, le théologien courageux et désintéressé, l'oracle vénéré de toute l'église d'Orient, aurait donc commencé par courir, avec un prince mahométan, les « couvents » de Damas, comme auraient dit les Arabes de l'époque suivante, pour désigner les cabarets ! On conviendra que voilà une révélation piquante, si toutefois le fait est prouvé.

Le sera-t-il ? Le R. P. Vailhé a mis une bonne arme entre les mains de ceux qui tiendront à le contester. En combinant les dates qu'il a relevées dans la biographie de S. Étienne de Sabaïte, neveu de Jean Damascène (*BHG*[2]. 1670), il arrive à cette conclusion que les quinze années qu'Étienne avait passées sous l'autorité de son oncle, quand il en fut émancipé, à l'âge de vingt-quatre ans, prennent fin en 749. Il y a de fortes raisons pour croire que cette date soit celle de la mort du saint docteur. Elle ne s'écarte pas sensiblement du point que l'on avait communément admis par conjecture. Mais il est intéressant de voir marquer une limite supérieure en deçà de laquelle on ne peut plus guère la reculer. Or Iazīd mourut en 681 vers l'âge de quarante ans. Il y a bien quelque chose, non pas d'impossible, mais de peu naturel, à supposer que son ancien commensal lui ait survécu environ 70 ans. Et pour cette même raison, il est certainement

plus vraisemblable de compter au moins deux générations entre Mansūr le traître et son illustre descendant. Au fond, le P. L. n'est pas loin d'en convenir. P. P.

69. — Francesco GASPAROLO. **San Baudolino, patrono della diocesi Alessandrina**, dans la RIVISTA DI STORIA, ARTE, ARCHEOLOGIA DELLA PROVINCIA DI ALESSANDRIA, t. XVIII (1909), p. 83-91. — Après avoir annoncé son intention de publier une étude critique sur S. Baudolin, patron d'Alessandria, M. G. se lance aussitôt dans une digression, qui n'a d'autre excuse que la ressemblance de deux noms. Il rapporte fidèlement les résultats de recherches récentes faites par M. Alvarez, M. Mélida et le P. Fita, au sujet de la diffusion du culte de S. Baudile, évêque de Nîmes, dans la Vieille-Castille et jusqu'en Estramadure. Cette communication se termine par la publication d'une correspondance curieuse échangée en 1733 entre Pusterla, curé de Abbiategrasso, et Sassi, bibliothécaire de l'Ambrosienne. Le curé s'y plaint que quelques-uns de ses paroissiens prétendent célébrer la fête de S. Baudolin le 10 novembre et reconnaître en lui le patron des litigants; il prie son correspondant de vérifier si la fête du patron d'Alessandria se célèbre le 10 novembre. M. G. témoigne de l'intérêt qu'il y aurait à reconnaître comment le culte de S. Baudolin, qui paraissait n'être en honneur que dans son diocèse, s'est propagé jusque dans le Milanais. Comme la lettre de Pusterla indique que la célébration de la fête au 10 novembre constitue une innovation, il y aurait lieu de vérifier quelle était la date antérieurement en usage. La similitude des noms, la proximité des lieux de culte suggère la pensée d'une confusion entre S. Baudile de Nîmes et S. Baudolin d'Alessandria.

Cette courte note montre que M. G. a une bonne méthode historique et une large information. Aussi souhaitons-nous qu'il mette prochainement à exécution son projet d'écrire la Vie de S. Baudolin. H. MORETUS.

70. — M. A. POTTER. **Ami et Amile**, dans PUBLICATIONS OF THE MODERN LANGUAGE ASSOCIATION OF AMERICA, t. XXIII (1908), p. 471-85. — En étudiant naguère la gracieuse légende d'Ami et Amile (cf. *Anal Boll.*, XXVII, 113), M. J. Bédier disait que, comme jadis Gaston Paris, il ne savait pas qu'on lui eût découvert le moindre récit parallèle ni dans l'Inde, ni nulle part en Orient. Il la regardait, jusqu'à plus ample informé, comme une légende d'origine à la fois féodale et chrétienne. Or M. Potter signale, dans les contes de la Sibérie méridionale publiés par Radloff, un parallèle, un peu lointain peut-être, à coup sûr grotesque, mais dont il faudra tenir compte. Pour M. P., « Ami et Amile » est originairement un conte, et le thème primitif des récits qui nous sont parvenus ne serait pas de provenance ecclésiastique. C'est à voir. A. P.

71. — * Gordon Hall Gerould. **Ælfric's Legend of St. Swithin.** Extrait de Anglia, N. F., t. XX, p. 347-57. — Ælfric a rédigé à Winchester, en 996 ou 997, la troisième série de ses « homélies », dans laquelle se trouve la légende de S. Swithun. La source principale, qu'il traduit en la résumant, est le récit composé quelques années auparavant, en 981, à Winchester même par le moine Lantfred (*BHL*. 7944, 7945). Or une comparaison minutieuse de l'original latin et du poème anglais amène M. G. à cette intéressante constatation que parfois Ælfric s'écarte du texte *BHL*. 7944-7945 pour s'attacher à une recension abrégée de l'ouvrage de Lantfred, soit le texte *BHL*. 7948. C'est le cas notamment pour les vers 1-20, qui sont la traduction du début de *BHL*. 7948 et auxquels rien ne correspond dans *BHL*. 7944-7945. Ce début de *BHL*. 7948 et même tout le texte de l'abrégé serait-il aussi de la main de Lantfred? M. G. penche vers cette conclusion, surtout en ce qui regarde le début de *BHL*. 7948. Comme il le dit justement, il faut attendre, pour porter un jugement définitif, que l'on ait une édition critique du texte *BHL*. 7944-7945, le manuscrit de Rouen, seul utilisé par l'abbé Sauvage, n'étant pas unique et ne comprenant pas tout ce qu'on lit dans un des autres manuscrits connus, Brit. Mus. Reg. 15. C. VII, lequel semble au moins aussi ancien que celui de Rouen. A. P.

72. — F. Fita. **San Dúnala, prócer y mártir mozárabe del siglo X,** dans Boletín de la real Academia de la Historia, t. LV (1909), p. 433-442. — La notice du synaxaire de Constantinople au 17 décembre est le seul document que nous possédions sur un saint au nom exotique, Δουναλέ (*Synax. Eccl. CP*. 320). Les diverses rédactions de cette notice représentent une biographie perdue, qui devait être d'un grand intérêt historique, à en juger par les données éparses dans le court résumé qui nous reste. Dounalé vivait au Xe siècle, sous les empereurs Romanos et Constantin (949-959). Il était gouverneur d'une île appelée Ἡβερτίς ou Νιβερτίς, d'autres disent Βερόη, à peu de distance de Cadix. Il fit un pèlerinage à Rome, où il trouva le pape Agapit II sur le siège de S. Pierre (946-955), et eut quelques difficultés avec le tyran Albéric († 955). De là, il se rendit à Constantinople, où il fut reçu avec distinction par les empereurs, puis il entreprit le voyage de Terre-Sainte. A Jérusalem, le patriarche Christodule lui donne le μέγα σχῆμα, et il prend le nom d'Étienne. En Égypte, il est capturé par les Musulmans et succombe aux mauvais traitements qu'ils lui font endurer pour sa foi.

Le P. Fita republie, avec traduction espagnole, le texte du synaxaire, et le fait suivre d'un intéressant commentaire. Le saint descendait d'une noble famille visigothique, comme l'indique son nom, qui n'est pas isolé. On connaît un Dúnila, évêque de Malaga au VIIe siècle, et plus tard les textes signalent d'autres homonymes, comme Danila (878), Donnellus

(967). L'île de l'Océan Atlantique où il naquit, serait l'île de Saltes, qui n'est pas très éloignée de la région de Cadix. Βερόη est rapproché de la forme *la Broa*. Un autre rapprochement indiqué par le P. F. est celui du voyage entrepris en 955 par Recemundus, évêque de Grenade, pour le compte de Abderrahmān III à la cour d'Otton III, et il se demande si Dounalé n'aurait pas été chargé d'une mission analogue auprès du pape et des empereurs de Byzance. S'il faut s'en tenir au texte hagiographique, tel que nous l'avons, ce ne fut certes pas le but principal de son voyage. Ce n'est aussi que par conjecture que l'on arrive à mettre une relation entre la politique et le martyre de Dounalé. Espérons que le P. Fita, qui a eu si souvent la main heureuse, découvrira quelque texte pour compléter les données des synaxaires, qui ne nous apprennent que juste assez pour piquer vivement la curiosité. H. D.

73. — * Léopold Delisle. **Rouleau mortuaire du B. Vital, abbé de Savigny,** *contenant 207 titres écrits en 1122-1123 dans différentes églises de France et d'Angleterre.* Paris, Champion, 1909, in-fol., IX-47 pp., 49 planches. Fr. 40. — C'est la troisième fois que M. Léopold Delisle s'occupe du rouleau du B. Vital, un des plus importants et des mieux conservés qui nous soient parvenus. Il fut l'occasion et en bonne partie l'objet du premier travail de l'illustre savant, et si son mémoire *Des monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts* date de plus de soixante ans,— il a paru en 1846-1847 dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*,— ce premier essai d'un tout jeune homme est à ce point excellent que l'auteur de tant et tant d'ouvrages de premier ordre n'a rien trouvé de mieux à faire que de le reproduire ici tel quel (p. 1-24), quitte à le compléter par un magnifique supplément en 25 articles (p. 25-37), où sont signalés les nouveaux rouleaux ou fragments de rouleaux retrouvés depuis lors.

Plus tard, en 1866, M. L. D. publiait le texte intégral du rouleau qui nous occupe dans son recueil des *Rouleaux des morts*, p. 281-342.

L'histoire et l'histoire littéraire en particulier avaient ainsi leur part. Mais le document est très intéressant, plus intéressant encore, peut-être, au point de vue paléographique, et M. L. D. a rendu un nouveau service à cette science, qui lui doit tant, par la belle reproduction phototypique que nous annonçons. Son importance sautera aux yeux des moins avertis quand on se rappellera que le rouleau contient plus de deux cents notices écrites durant l'espace de moins de deux ans dans diverses localités du nord et du centre de la France et dans différents comtés de l'Angleterre.

En tête du volume (p. I-IX), le sympathique et vénérable savant a raconté, avec la simplicité et la bonne grâce qu'on lui connaît, les circonstances qui l'amenèrent à s'intéresser, il y a tant d'années, au célèbre rouleau. C'est une page bien instructive, bien attrayante aussi, de l'histoire de l'érudition française. A. P.

74. — Th. Ilgen. **Kritische Beiträge zur rheinisch-westfälischen Quellenkunde des Mittelalters.** IV. *Vita Arnoldi archiepiscopi Moguntini,* dans Westdeutsche Zeitschrift, t. XXVII (1908), p. 38-97, facsimilé. — Le travail de M. I. est de ceux où la clarté de l'exposition, l'abondance de l'information et le souci de tenir compte de tous les éléments d'un problème soutiennent l'attention du lecteur et donnent à sa curiosité une pleine satisfaction. Un historiographe du XVIIe siècle, parlant d'une controverse au sujet de l'authenticité de la Vie de S. Arnoul, caractérisait ainsi cette question : *si non curiosum, studiosum !* M. I., qui applique ce texte à son article, aurait pu dire aussi bien : *et curiosum et studiosum.*

L'histoire de S. Arnoul, évêque de Mayence, nous a été conservée dans une Vie (*BHL.* 687) qui fut longtemps regardée par les historiens, même les plus compétents, tels Wattenbach, Boehmer et Will, comme un document de grande valeur. Ce n'est pas le sentiment de M. I. Quelques détails de cette biographie et l'allure même du récit avaient mis sa perspicacité en défiance (p. 45-47). La tradition manuscrite n'était pas pour dissiper ses soupçons. Le plus ancien exemplaire, le ms. 187 de Wurtzbourg, dont se sont servis les deux éditeurs du texte, porte les traces évidentes de la contrefaçon d'une écriture plus vieille. Son ancienneté semblait confirmée par une légende d'après laquelle il aurait appartenu à un certain Krickenberg, qui l'aurait vendu pour deux ducats à Nicolas Schmidt, chapelain vers 1640 du comte de Manderscheid-Blankenheim. Déjà, le P. Gamans accrédita ce racontar en appelant le volume « codex Blanckenheimensis». L'examen des sources de cette Vie rend la supercherie évidente. Aucun des auteurs, assez nombreux du reste, qui,avant le XVIIe siècle,ont eu à parler d'Arnoul de Mayence, n'a connu les détails de la vie du saint ; son martyre même fut longtemps ignoré. Hebelin de Heymbach, Serarius, Brower, Jacques de Kirschgarten, Jacques de Mayence, ont tous emprunté les quelques traits qu'ils rapportent à un ou peut-être deux opuscules (p. 73-75) apparentés entre eux, mais différents de la Vita *BHL.* 687. Le compilateur de la Vita a largement puisé à cette source; il a utilisé aussi la chronique de Wilhelm Werner von Zimmern (p.78), celle d'Otton de Freisingen (p. 85) et quelques pièces d'archives.

M. I. est très heureusement parvenu à découvrir le nom de l'audacieux faussaire. Dans un ouvrage écrit en 1628, Jean Antoni, prieur de l'abbaye de St Jacobsberg près de Mayence, écrivait au sujet de la mort de S. Arnoul : *de hac immani caede ac monasterii calamitosa desolatione et destructione suo tempore, si vita superstes fuerit, agemus latius* (p. 59). L'auteur eut le loisir de mettre son projet à exécution, puisqu'il ne mourut qu'en 1638. M. Ilgen a pu prouver que plusieurs des documents utilisés pour cette compilation se trouvaient dans cette abbaye et furent dispersés peu après la rédaction de la fameuse Vita. Quelques années plus

tard, exactement en 1639, on retrouve dans une note insérée dans le manuscrit de Wurtzbourg certains signes d'inquiétude à l'endroit de cette biographie ; mais la défiance fut peu générale et tomba bientôt. Vers la même époque, le P. Gamans retranscrivit deux fois de sa propre main, et en se permettant de grandes libertés, l'opuscule du prieur. M. I. en conclut, trop hâtivement, peut-être, à la collaboration du jésuite, qu'il traite de parrain de baptême (p. 95).

Différents indices ont permis à M. I. de reconnaître que la mémoire d'Arnoul, demeurée peu en honneur, parfois même assez malmenée durant le moyen âge, fut vers les années 1500 l'objet d'une réhabilitation posthume. M. I. se réserve de revenir dans un prochain article sur quelques détails de ce revirement d'opinion (pp. 87 et 96).

La conclusion principale du travail se dégage avec une parfaite netteté : la Vita Arnoldi n'est qu'un faux document, de composition tardive. Cette constatation n'est peut-être pas aussi neuve que semble le croire M. I. L'authenticité du texte, voire même le martyre d'Arnoul, avait dès longtemps été mis en doute. Ne lit-on pas dans le premier volume de juillet des *Acta sanctorum*, publié en 1719 : *Longum et verbosum de eius (i. e. Arnoldi) vita ac martyrio commentarium ms. legi, in quo de eius virtutibus multa traduntur, ut ferme tantum non sanctus martyr appelletur. Caedis causa apud alios longe abest a martyrio* ; *ipsius vero cum Frederico Aenobardo et Victore antipapa communio non arguit magnam cum ecclesia catholica eiusque capite Alexandro III coniunctionem* (p. 4 b). Il n'est guère douteux que le *longus et verbosus commentarius* n'est autre que la Vie qui nous occupe. Puisque le P. Gamans, qui fut pour les Bollandistes un infatigable pourvoyeur de documents, a transcrit deux fois le texte, il est à croire qu'il le leur a envoyé ; mais cette copie est perdue. Il eût été intéressant de savoir avec plus de détails pour quels motifs le Bollandiste rejetait l'authenticité de la pièce et s'il avait, pour nier la sainteté d'Arnoul, des motifs plus convaincants que les rapports de l'évêque avec l'antipape.

H. MORETUS.

75. — F. MARI. **Di un curioso esempio di piagio agiografico,** dans la RIVISTA STORICO-CRITICA DELLE SCIENZE TEOLOGICHE, t. V (1909), p. 925-933. — Fait voir que la seconde partie de la Vie de S. Rainaldus, évêque de Nocera au XIIIe siècle, a été tout simplement empruntée, fond et forme, aux écrits de Sulpice Sévère sur S. Martin de Tours. M. M. aligne, en de longues colonnes parallèles (p. 926-32), d'une part le texte de Sulpice, d'autre part celui de la Vie de S. Rainaldus, telle qu'elle a été publiée dans les *Acta sanctorum* par Henschenius ; or celui-ci, faute de mieux, avait remis en latin une traduction italienne de l'original latin, qu'il n'était point parvenu à se procurer. La démonstration de M. M., en dépit de ces circonstances défavorables, est convaincante. Néanmoins le plagiat sautera

davantage encore aux yeux dans l'édition du texte primitif que nous donnerons bientôt en appendice au Catalogue des manuscrits hagiographiques de la bibliothèque Vaticane. A. P.

76. — * A. MORTIER, O.P. **Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs.** Index général des noms propres de personnes et de lieux contenus dans les tomes I, II, III et IV. Paris, Picard 1909, in-8°, 91 pp. — C'est déjà quelque chose que cet alignement de noms propres et de chiffres; mais j'ose espérer que ce n'est là qu'une pierre d'attente. Quand cet excellent ouvrage touchera à sa fin, son auteur nous gratifiera, je n'en doute pas, de tables opulentes, à la fois alphabétiques et méthodiques, où par un heureux choix de mots significatifs, de caractères et de chiffres divers, il nous aidera à nous orienter promptement dans ce dédale de richesses : quelque chose qui ressemble aux Indices de chaque volume des *Nuntiaturberichte* et de la Correspondance du B. Pierre Canisius du Père Braunsberger. En attendant, la sèche nomenclature que nous avons sous les yeux ne manquera pas de rendre de bons services. V. O.

77. — * Ferdinando RONDOLINO, Riccardo BRAYDA. **La chiesa di S. Domenico in Torino.** Torino, Celanza, 1909, in-8°, 126 pp., illustrations. — Belle monographie, intéressant à la fois les arts, l'histoire et le culte des saints qui ont leur tombeau ou un autel dans l'église Saint-Dominique à Turin. Les Frères Prêcheurs vinrent s'établir en cette ville en 1257 ou 1258. Leur couvent devint bientôt pour le Piémont un centre florissant d'études et acquit encore de la renommée par le séjour prolongé qu'y firent le B. Pierre Cambiano de Ruffia, martyrisé pour la foi en 1365, et le célèbre prédicateur populaire S. Vincent Ferrier. L'église, qui vient d'être restaurée, date du commencement du XIVe siècle. On y a rendu de tout temps un culte spécial à la Mère de Dieu, en lui associant, dans la suite, le B. Amédée IX de Savoie, dont l'anniversaire liturgique prit les proportions d'une fête nationale et qui devint plus particulièrement le patron *dell' università dei parrucchieri* (p. 103).

Église et couvent, l'église surtout, ont rencontré dans les auteurs de cette dissertation des historiens méthodiques, exacts, scrupuleux, pleins de leur sujet, pour lequel ils se sont livrés à de minutieuses recherches d'archives. C'est sans doute par distraction qu'il leur a échappé de dire que l'empereur Frédéric, l'ennemi de la papauté, favorisa l'hérésie dans ses états (p. 19). Il est bien vrai qu'il n'a pas toujours été tendre, quand ils contrecarraient ses desseins, envers les religieux, fussent-ils même investis de la charge d'inquisiteurs. V. O.

78. — * F. M. PAOLINI. **Un document inédit du XIVe siècle sur la vie de St Jean Discalcéat, recteur, puis frère mineur (1278-1349).**

Rome, 1910, in-8°, xxxvi-38 pp., portrait. — Ce document inédit, apparemment la plus ancienne biographie que l'on possède du saint frère breton Jean le Déchaussé, nous a été conservé dans une copie du XVII[e] siècle, comme l'atteste une note écrite de la main de Bollandus, qui le reçut de Paris le 17 juillet 1642, et une autre note du scribe lui-même (Bibliothèque royale de Bruxelles, Collectanea Bollandiana, 8974-75, fol. 10 et 43[v]). C'est une composition pieuse, écrite dans un piètre latin médiéval, farcie de textes de l'Écriture sainte, et où l'on s'est plu particulièrement à accentuer les traits de mortification de l'humble religieux. Son biographe anonyme a vécu au couvent des Frères Mineurs de Quimper, dans l'entourage du bienheureux. Il se réclame volontiers, pour appuyer ce qu'il avance, de ses relations personnelles avec le frère Jean et des réminiscences d'autres témoins oculaires. Il semble avoir écrit peu après la mort de son héros, qu'il place en l'année 1349. Bien des personnes qui s'étaient confessées au bienheureux étaient encore en vie. Comme il vécut trente-trois ans dans l'ordre de S. François, après avoir administré une paroisse en qualité de prêtre séculier pendant treize ans, et qu'il peut avoir reçu le sacerdoce à l'âge de vingt-cinq ans, le R. P. Paolini présume avec beaucoup de probabilité que le saint homme naquit vers 1278.

Il est incontestable que la pièce découverte et publiée par le docte Frère Mineur est d'une importance capitale pour poursuivre avec succès la cause du B. Jean devant la Congrégation des Rites. Néanmoins à cause de sa latinité barbare et des grossières bévues du copiste, elle donnera du fil à retordre à nos successeurs, quand ils songeront au 14 décembre à la reproduire dans les *Acta sanctorum*. Il leur incombera avant tout d'en faire une collation très attentive sur le manuscrit de Bruxelles. V. O.

79. — * L. Michel, S. I. **Vie de saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon.** Tournai, Casterman, s. a. (1908), in-8°, x-592 pp., illustrations.

80. — * Pío Pi, S. I. **Disertación sobre la venida de san Francisco Javier a Filipinas.** Manila, Santos y Bernal, 1909, in-8°, 33 pp., carte.

81. — * L. Delplace, S. I. **Le catholicisme au Japon. 1540-93. Saint François Xavier et ses premiers successeurs.** Malines, Dierickx-Beke s. a. (1909), in-8°, 282 pp., carte.

Était-il bien besoin d'écrire une nouvelle Vie d'un saint aussi connu que S. François Xavier, et qui a rencontré tant de biographes ? C'est la question que l'on se pose naturellement devant le volume compact du Père Michel. Après l'avoir parcouru, avec intérêt du reste, on voit bien que l'auteur a entassé dans le vieux moule hagiographique bon nombre de renseignements inédits, empruntés aux meilleures sources ; mais l'image qui en est sortie n'a pas assez gagné ni pour l'expression des traits, ni pour la fermeté des contours. Maître François fait trop l'impression d'être, comme

on dit de nos jours, un *surhomme*, et sa vie semble complètement étrangère aux remous terrestres qui emportent autour de lui les autres mortels, Portugais, Indiens, Nippons. L'auteur s'est appesanti très fort sur les événements merveilleux de la carrière de son héros et il se plaît à voir dans la moindre navigation houleuse, dans la moindre traverse, une machination « du démon et de ses suppôts ». C'est excessif, assurément, et, à la longue, cela devient fatigant. D'abondantes citations textuelles, découpées dans la correspondance du saint et de ses confrères, et où il n'y a souvent qu'un détail topique à prendre, viennent encore ralentir la marche du récit et dérouter l'esprit des lecteurs par des idées accessoires au sujet qui se traite.

L'information est abondante et, en général, judicieuse et sûre. L'auteur n'a même pas hésité à porter ses investigations dans plusieurs grands dépôts d'archives du Portugal. C'est fort bien ; ce qui l'est moins, c'est de recourir, quand il s'agit de Xavier, aux mémoires de Menendez Pinto. Il importe une bonne fois de résister à cet entraînement. Ce voyageur, contemporain de Xavier et qui a pérégriné sur ses traces, est un écrivain fantaisiste, un romancier indigne de créance. Il a notamment exagéré le nombre des conversions que le saint opéra au Japon ; et là n'est pas la grandeur extraordinaire de l'entreprise. Une autre fiction de cet esprit inventif est la prétendue dispute théologique qui se tint à Bungo cinq jours de de suite. La principale lacune à signaler au R. P. Michel, c'est d'avoir ignoré le premier volume de l'histoire du christianisme au Japon, composée à Tokyo par H. Haas (*Anal. Boll.*, XXII, 364-66). Si l'écrivain protestant a trop laissé dans l'ombre « l'éminent contemplatif » que fut Xavier, il a réussi par contre, dans une large mesure, à planter de solides jalons chronologiques, qui permettent de retracer l'itinéraire de ses courses apostoliques au Japon. Il y avait lieu encore de s'inspirer de la censure que fit, en ce qui concerne Xavier, le Père Al. Valignani de la Vie de S. Ignace par Pierre Ribadeneira (*Scripta de S. Ignatio de Loyola*, dans *Monumenta Ignatiana*, t. I, p. 741-44). Le Père Astrain ne met pas moins de zèle à dénoncer les pieuses hyperboles dont la légende encombrait la vie suffisamment pleine et merveilleuse du grand apôtre.

En appendice, le R. P. Michel disserte sur la date de sa mort (p. 552-63) et défend résolument le jour traditionnel du 3 décembre. Sa démonstration, où il accumule les témoignages les plus disparates et où il abuse de l'argument négatif, m'a convaincu plus que jamais que la date du 27 novembre, proposée par le Père Cros, est la vraie (*Anal. Boll.*, XXIII, 410-11). Un autre chapitre, très bon celui-ci, est consacré à établir *la chronologie de la Vie de S. François-Xavier* (p. 525-37). C'est peut-être trop laconique de consigner qu'à telle date le saint écrit une lettre à un tel. Il aurait fallu, me semble-t-il, indiquer d'un mot son contenu.

S. François Xavier a-t-il visité les Philippines ? L'enquête, à laquelle

s'est livrée le R. P. Pi, avec beaucoup de circonspection, pour ne point froisser le sentiment national de leurs habitants, aboutit à ce résultat que les contemporains du saint et les auteurs du XVI[e] siècle n'ont rien affirmé de semblable. L'opinion de sa venue a été mise en circulation par des traditions populaires postérieures et par les revendications d'apôtres des Philippines au XVII[e] siècle. C'est ainsi que le Père Mastrilli se réjouit en 1637 de récolter dans ces îles ce qui a été semé par S. François Xavier, et il indique en même temps comment s'est formé son sentiment : « Enfin il « suffit de dire que l'apôtre des Indes S. François Xavier a été le premier « à y prêcher le saint évangile, *como consta de la bula de su canonización* » (p. 15). En effet, Urbain VIII déclare, dans la bulle de canonisation du 6 août 1623, que Xavier *ipse primus Paravis, Malais, Iais, Acenis, Mindanais* (Mindanao, une des plus grandes îles Philippines), *Malacensibus et Iaponibus evangelium Christi annuntiaverat* (p. 9). Or il n'est point interdit de penser que l'on a commis là une légère erreur, tout comme on s'est manifestement trompé en attribuant à Xavier une première expédition apostolique chez les Javanais, dont il n'est resté aucune trace ailleurs, pas même chez Ribadeneira ni chez Nieremberg.

S. François Xavier n'a guère séjourné plus de deux ans dans les îles nipponnes. C'est moins son histoire que celle de la chrétienté qu'il y fonda, que le R. P. Delplace a pris à tâche d'écrire, en se servant presque exclusivement de la correspondance des missionnaires. Comme le saint débarqua pour la première fois au Japon le 15 août 1549, il eût mieux valu inscrire ce millésime sur le frontispice du livre, que 1540.

L'auteur estime avec Baronius que *epistolari historia nulla fidelior vel tutior*. Je n'y contredis pas, pourvu que les lettres émanent d'observateurs attentifs, probes, exercés, soucieux de dire la vérité, et bien placés pour la connaître. C'est le cas des missionnaires-martyrs, qui ont fourni au P. Delplace ses meilleurs matériaux. Sous ce rapport, son livre présente les garanties d'un document de premier ordre. C'est même dommage que, pour des raisons d'économie ou pour quelque autre motif, l'auteur n'ait point donné in extenso le texte des trente lettres fort instructives, qu'il s'est contenté de résumer, très convenablement d'ailleurs (p. 139-70). Ces analyses, si bien faites qu'on les suppose, n'inspirent pas la même confiance que les originaux. Un mérite qu'il importe encore de relever, c'est que le P. Delplace ne s'est pas borné à extraire de la correspondance des missionnaires les seuls détails qui enrichissent leur propre biographie ; mais qu'il a de plus recueilli avec beaucoup de soin et mis en œuvre tout ce qui était de nature à éclairer d'une lumière nouvelle ou plus vive l'âme de la nation nipponne, de ses chefs et de ses bonzes, leur caractère, leurs secrets ressorts d'action, leur degré de civilisation, leurs dipositions envers le christianisme et, en général, la sincérité de leur conversion, leurs intrigues et leurs trahisons, leurs craintes et leurs espérances à leur con-

tact récent avec les Européens, et l'extrême vigilance des missionnaires jésuites à empêcher leurs néophytes, là même où ceux-ci étaient majorité, de détruire les pagodes et les autres monuments du culte ancestral.

Le livre du P. Delplace s'arrête à l'année 1593. L'ère des funestes rivalités entre missionnaires de différents ordres religieux va s'ouvrir, pour la ruine des chrétientés florissantes du Japon. Déjà en 1587 des préoccupations politiques et des visées ambitieuses avaient dicté à Taïkosama un édit de bannissement contre les Pères jésuites. « Notre consolation », écrivait en 1589 un des plus remarquables missionnaires de cette époque, le Père Organtino Gnecchi, « est de songer que nous partageons les dan- « gers et les épreuves de nos saints martyrs d'Angleterre » (p. 270). Lui et ses confrères tinrent bon, mais en redoublant de réserve et de circonspection. Taïkosama leur sut gré de cette attitude et usa envers eux d'une large tolérance. Et le nombre des conversions allait toujours augmentant. Bientôt, hélas ! l'arrivée intempestive d'ouvriers évangéliques d'autres nations, leurs prétentions, leur zèle irréfléchi, déchaînèrent la plus sanglante des persécutions sur la portion déjà défrichée de la vigne du Seigneur. Cette fois le sang des martyrs, répandu à profusion durant de longues années, ne fut pas une semence de chrétiens, mais le prélude de la plus complète destruction. Sur cette période de l'histoire du catholicisme au Japon il plane encore tant d'ombres et d'obscurités. Elle est digne de solliciter l'érudition si sûre et si sincère de notre docte confrère ; et nous lui souhaitons de tout cœur de céder généreusement à la tentation. Il ne sied pas que son histoire du catholicisme au Japon reste à moitié chemin. V. O.

82. — * J. Šusta. **Die Römische Curie und das Concil von Trient unter Pius IV. Actenstücke zur Geschichte des Concils von Trient.** Wien, Hölder, 1904, 1909, deux volumes gr. in-8°, xcii-372 et xxvii-606 pp. Mk. 12 et 17.

83. — * P. O. v. Törne. **Ptolémée Gallio, cardinal de Côme.** Paris, Picard, s. a. (1907), in-8°, xxxviii-292 pp., portrait. Fr. 5.

On s'accorde dans le monde savant à reconnaître qu'il n'existe pas jusqu'ici de véritable histoire du concile de Trente. Fra Paolo Sarpi n'a été qu'imparfaitement renseigné et a trop cédé à son penchant de dénigrer. D'autre part, Pallavicini a eu accès aux archives secrètes du Vatican ; mais préoccupé à l'excès de réfuter son devancier, il n'a puisé dans ce trésor, selon les habitudes de l'époque, que les bribes de documents capables de confondre le moine lige de la république de Venise. Il nous manque toujours un tableau lumineux et complet des préliminaires et des délibérations de l'auguste assemblée, et l'on ne peut se flatter de le posséder un jour qu'à la condition de se mettre d'abord sérieusement à la publication fidèle et complète des pièces importantes qui concernent cet événement capital du XVIe siècle. La vaillante Société de Goerres fut

la première, après une entente préalable avec les autres instituts historiques établis à Rome, à s'atteler à cette tâche de géant. Plus tard, l'Institut autrichien s'en mêla à son tour. Comment a-t-il été amené à jeter la faux dans le champ de son voisin, champ très vaste d'ailleurs et où plusieurs escouades de travailleurs peuvent se mouvoir à l'aise ? C'est ce que feu le professeur Th. von Sickel, alors directeur de l'Institut, s'efforce d'expliquer dans un habile plaidoyer, écrit, sous forme de préface, en tête du premier volume (p. v-xxii). Abandonnant à la société rivale le soin de publier les actes et les délibérations du concile et tout ce qui s'y rapporte, mémoires, dissertations, diaires, il s'était réservé une part des plus intéressantes, puisqu'elle est découpée dans la dernière période (1561-1563) et qu'elle comprend la correspondance entretenue par les légats du concile tant avec la curie romaine — cela constitue le corps de chaque volume — qu'avec les nonces accrédités auprès des différentes cours d'Europe ; c'est la matière d'un copieux appendice. Ces *Beilagen*, avec les documents rapportés en note, occupent presque autant de place que la correspondance officielle du saint-siège et de ses légats. Ils apportent une contribution précieuse à l'histoire politique et religieuse de la France et de l'Espagne, et de leurs souverains.

A en juger par les deux volumes déjà parus, l'ensemble formera un *corpus diplomaticum* de toute première valeur, et la façon de l'exécuter ralliera, je pense, les suffrages de tous les hommes compétents. L'honneur en revient à M. le professeur J. Šusta, un des plus brillants disciples de Sickel. Une introduction critique, claire, sobre, substantielle, ne s'égarant jamais en des digressions oiseuses, rend parfaitement compte des difficultés qu'il a fallu vaincre pour réunir et trier des matériaux fort disparates et dont on est loin de posséder tous les originaux. L'éditeur exerce aussi sa sagacité à retracer les pérégrinations que ces documents ont accomplies, avant d'aboutir à leurs dépôts actuels, et esquisse d'un trait juste les principaux correspondants qui occupent la scène. L'introduction du premier volume contient, en outre, une dissertation très fouillée sur la chancellerie pontificale au temps de Pie IV, et sur le rôle du secrétaire d'état et de ses aides. Une large part de ce travail critique, M. Šusta n'a garde de le dissimuler, revient à son maître, dont les *Römische Berichte*, publiés dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne (1893-1901), sont des modèles de discussion scientifique, qui pèchent peut-être par un scrupule de minutie. C'est Sickel qui a fait adopter un ordre chronologique un peu spécial pour les messages échangés entre les légats du concile et la cour de Rome, sous la rubrique *Proposte* et *Risposte*. Comme les avis du saint-siège influaient sur la marche du concile, on prenait soin à Trente d'annoter à quel jour on les y recevait. C'est à la date de réception que les éditeurs ont jugé bon de placer les *Proposte* dans l'enregistrement chronologique des lettres, pour

qu'on puisse mieux se rendre compte de la suite des affaires. D'autres missives étant aussi apportées en note çà et là, un index strictement chronologique mentionne à sa date propre chaque document, à quelque série qu'il appartienne, et facilite ainsi les recherches.

Le Ier volume comprend la période des préparatifs du concile jusqu'au jour de son ouverture solennelle (mars 1561 - 18 janvier 1562) ; le second s'arrête au 17 septembre 1562, jour où l'on termina la question irritante de la communion sous les deux espèces. Toute la correspondance officielle s'échange entre le secrétaire d'état, S. Charles Borromée, et les agents du saint-siège, nonces et légats du concile ; il est bien rare que Pie IV leur écrive ou qu'il en reçoive des lettres. Et pourtant c'est le pape qui est l'âme de toutes les négociations, de toutes les savantes manœuvres qu'on doit exécuter pour aboutir à des résultats appréciables. C'est lui qui surveille attentivement tous les mouvements des Pères du concile et qui leur imprime, sans violenter leur liberté, une efficace direction. Chaque jour, et parfois bien avant dans la nuit, le cardinal Borromée « più presto semplice esecutore che consigliere » (t. I, p. XXXIV), comme s'exprime l'ambassadeur de Venise, communique à son oncle, en des sommaires succincts, les nouvelles qui lui sont parvenues de partout, et se retire dans ses appartements avec les réponses à faire. Très souvent, le souverain pontife relit lui-même les lettres les plus graves, et s'il découvre qu'on n'a point saisi toutes les nuances de sa pensée, il ajoute, pour la compléter, quelque post-scriptum, démontrant mieux que toute autre preuve qu'il est et veut rester le guide et le maître absolu dans le gouvernement de l'Église et de ses représentants à Trente. J'aurais souhaité que M. Šusta signalât ce dernier point, qu'il n'ignorait pas sans doute, et qu'il s'exprimât avec moins de dédain sur l'action de la contre-réforme catholique, qui commençait à porter des fruits. En revanche, il a observé très justement que, dès le début de son règne, Pie IV prit, en sa qualité de chef suprême de l'Église, une attitude de souverain seigneur. Et pour éviter tout conflit d'autorité, il n'accueillit dans le cercle des confidents intimes, à qui il remit le maniement des affaires courantes, que des personnes de mince crédit, comme son neveu, Charles Borromée, et eut soin d'en exclure systématiquement des cardinaux aussi distingués que Morone, Simonetta, Ferrare et Amulio, dont il sut pourtant à l'occasion se servir magnifiquement.

Le choix des légats du concile ne fut pas moins heureux. Le docte éditeur a consacré une excellente notice à son premier président, le cardinal de Mantoue, Hercule Gonzague, dont il vante à bon droit l'intégrité, le désintéressement, les vertus ecclésiastiques. Litta (*Famiglie illustri*, tav. 5) prétend qu'il a eu trois enfants naturels. Comme M. Šusta, je n'ai rencontré dans mes recherches aucun vestige de cette imputation. Le savant professeur apprécie encore avec modération le rôle effacé que joua au concile un autre légat, qu'on a trop surfait plus tard, le cardinal Hosius, évêque

d'Ermland, et la valeur prépondérante du général des Augustins, le cardinal Seripando. Quant au cardinal Marx Altaemps, qui des camps, où il avait vécu jusque là, vint, à l'avènement de son oncle Pie IV, briguer les honneurs ecclésiastiques à Rome et ne tarda pas à obtenir le plantureux évêché de Constance, est-il bien vrai que S. Charles Borromée le fit nommer cinquième légat du saint-siège pour écarter un dangereux rival (t. II, p. VII) ? Franchement, et à défaut d'autres raisons, le personnage était alors trop insignifiant pour lui porter ombrage.

Dans cette nouvelle publication diplomatique, la part de l'inédit est énorme. Les documents sont annotés avec une discrète ampleur, d'ordinaire en donnant la parole à d'autres témoins contemporains. Je me demande cependant s'il n'eût pas été plus profitable de déverser dans l'Introduction une partie des commentaires, après les avoir condensés et réduits en synthèse. C'était un moyen d'exposer d'un coup et plus complètement certains événements, certaines situations et groupements politiques, dont la connaissance préalable importait à la pleine intelligence de plusieurs documents ; et en outre, on parait ainsi à l'inconvénient de répéter plusieurs fois la même chose, ou à peu près. Des tables abondantes, pourvues d'indications nettes et précises, permettent de tirer bon parti de cette richesse d'informations. Toutes nos félicitations à l'auteur. A bientôt, j'espère, son IIIe volume.

Parmi les fonctionnaires, que S. Charles Borromée eut à la main à la secrétairerie d'État, on discerna bien vite un ancien conclaviste de Pie IV, Tolomeo Gallio, originaire de Cernobbio près de Côme, prélat *di non molto grande spirito*, au dire des Vénitiens, et que le pape estimait *più tosto per la fedeltà, che per sufficienza* (t. I, p. XXXIV). Néanmoins Pie IV, qui se connaissait en hommes, apprécia si haut ses capacités et ses services qu'il le promut en 1565 à la dignité cardinalice et lui confia la charge de premier secrétaire pendant l'absence du cardinal Borromée (septembre à décembre 1565). La pratique de la chancellerie pontificale avait rapproché ces deux prélats, Borromée et Gallio, et avait fini par les unir d'une étroite et inaltérable affection. Tous deux étaient chauds partisans d'une réforme ecclésiastique de haut en bas (t. II, p. 450), le sens politique très affiné de Ptolémée venant à propos tempérer le zèle et la vigueur de son saint ami. A l'avènement de Pie V, tandis que Borromée allait gouverner son église de Milan, Gallio, qui avait pris le titre de cardinal de Côme, se retira dans son humble diocèse de Manfredonia. Mais il revint aux affaires sous le pontificat de Grégoire XIII, qui en fit son premier ministre. Ce fut le point culminant de sa longue carrière (1527-1607). Il se révéla alors véritable homme d'état et gouverna avec un prestige incontesté le département des affaires étrangères. Sa gloire, c'est d'avoir aidé le saint-siège à reprendre à l'hérésie en territoire allemand plusieurs de ses conquêtes. Quand Sixte-Quint ceignit la tiare, Gallio abandonna la vie publique pour consacrer sa

fortune, ses goûts artistiques et son activité à l'embellissement de la ville de Côme et de plusieurs sièges suburbicaires de Rome. Le collège Gallio, fondé pour l'éducation de la jeunesse, est toujours debout à Côme, comme un monument des sollicitudes éclairées du grand cardinal.

Ces quelques traits, auxquels on pourrait en ajouter bien d'autres, montrent assez quel est le personnage considérable dont M. von Törne a entrepris d'écrire la vie. Hélas ! il faut bien l'avouer, l'ouvrage n'a point réussi au gré des bonnes intentions de l'auteur. Malgré quelques recherches dans les dépôts d'archives, à Rome, à Milan, à Florence, l'information est absolument insuffisante ; et la façon de mettre en œuvre les documents exhumés et d'utiliser les sources imprimées, dénote beaucoup d'inexpérience. Pour avoir placé une foi aveugle dans le livre de M. Gothein, *Ignatius von Loyola und die Gegenreformation* (cf. *Anal. Boll.*, XV, 449-54), il débite sur notre compte des énormités. Exemple : « L'obéissance était leur règle cardinale, l'obéissance portée jusqu'au point de « pouvoir au besoin commettre un délit, si c'était sur l'ordre du pape, ou « dans la conviction de le faire pour le bien de leur cause ou pour la gloire « de Dieu » (p. xvi). La contre-réforme catholique n'a guère l'heur de lui plaire davantage ; et il écrit de la meilleure foi du monde : « Ce mouvement religieux, rendu tout puissant vers la fin du siècle, est destiné à « engendrer une forte réaction intellectuelle et morale, qui aura pour toute « l'humanité, et surtout pour l'Italie, les conséquences les plus funestes » (p. 1). Le reste est à l'avenant. Sans parler de la correction du style, qui laisse tout naturellement à désirer chez un étranger, il importe encore de constater que l'art d'écrire ne rachète guère la pauvreté du fond. Quand il aura parcouru cette biographie fort décousue, le lecteur le plus indulgent ne pourra manquer de sourire devant le sous-titre : *Étude sur la cour de Rome, sur la secrétairerie pontificale et sur la politique des papes au XVIe siècle*. Ce serait déjà lui faire beaucoup d'honneur d'y voir un simple essai. V. O.

84. — * Paul Herre. **Papsttum und Papstwahle im Zeitalter Philipps II.** Leipzig, Teubner, 1907, in-8°, xx-660 pp. — Les papes qui défilent successivement dans la puissante synthèse de M. Herre, sont Pie IV, S. Pie V, Grégoire XIII, Sixte V, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX et Clément VIII. Pour la plupart, l'auteur ne se contente pas de raconter leur élévation à la dignité de chef suprême de l'Église, mais il étudie encore leur règne, en s'attardant de préférence aux promotions des nouveaux cardinaux, qui sont les acteurs des élections subséquentes, et aux influences politiques et religieuses des grandes puissances, notamment de l'Espagne et de la France. C'est, de plus, avec une prédilection marquée qu'il tâche de débrouiller les fils secrets des conclaves où furent élus Pie V, Grégoire XIII, Sixte V et Grégoire XIV. Il va de soi que l'exagération et les idées

préconçues ne sont pas toujours absentes de ces sortes de recherches. Ainsi il nous a semblé que l'habile écrivain s'est plu, comme à plaisir, à enfler les complications qui surgissaient à la veille du choix de Grégoire XIII. Au témoignage des contemporains, tant des cardinaux conclavistes que des diplomates résidant à Rome et surveillant les opérations pour en rendre un compte exact à leurs gouvernements, s'il est une élection papale qui fut menée sans heurt et sans intrigues, c'est bien celle-là. Comment, en outre, M. Herre a-t-il pu qualifier le nouvel élu de pape plus insignifiant que S. Pie V (p. VII) ? Il lui eût suffi de parcourir un peu — c'est étrange qu'il ne l'ait pas fait, — les volumes déjà parus des *Nuntiaturberichte* de cette époque, pour se convaincre que, si Grégoire XIII a eu un pontificat moins bruyant que celui de son devancier, il lui revient cependant l'insigne honneur d'avoir arrêté la marche triomphale du protestantisme en Allemagne et de lui avoir même infligé de sensibles défaites. C'est là un résultat acquis à l'histoire de la papauté et reconnu par les maîtres de l'érudition allemande qui ont le mieux exploré ce genre de documents. Au lieu de s'attacher à quelques menues citations de lettres inédites, tirées des archives de Simancas et qui disent peu de chose, il eût été préférable de consulter davantage le livre d'un contemporain, Giampietro Maffei, *Degli annali di Gregorio XIII*. Ce dernier a pu fourrager à son aise dans les papiers secrets concernant le pontificat de Grégoire XIII, et il a composé son ouvrage, —j'en ai amplement la preuve, — avec le butin qu'il en a rapporté. C'est un travail de premier ordre et qui garde encore aujourd'hui toute sa valeur. Les dépêches diplomatiques méritent en général considération. Encore faut-il y puiser avec circonspection, comme aux autres sources d'information. Et l'on ne saurait user d'assez de réserve, quand on a affaire, par exemple, à un Galeazzo Cusano, le secrétaire de l'ambassadeur césarien, Prosper d'Arco. Ce Galeazzo est le type de ces diplomates piliers d'antichambres, qui passent leur temps à papoter et à débiner. C'est inouï, les niaiseries qu'il écrit à son impérial seigneur. J'ajouterai que, sur le conclave qui élut Grégoire XIII en mai 1572, Giovanni Botero n'a pu être renseigné que par des intermédiaires, et cela beaucoup plus tard, puisqu'il n'entra au service du cardinal Borromée qu'après avoir quitté la Compagnie de Jésus, en 1580.

Il ne faut pas pousser bien loin la lecture du volume touffu de M. H., pour constater que l'historien se plaît à spéculer longuement sur chaque promotion de cardinaux et à n'y voir qu'un produit des calculs intéressés et politiques du souverain pontife qui en est l'auteur. Sous ce rapport, il ne traite guère Pie IV avec une bienveillance excessive. Ignore-t-il donc que ce pape, en revêtant de la pourpre cardinalice l'ancien ambassadeur de Venise Amulio, se brouilla avec la sérénissime république ? que l'autre Vénitien compris dans la même promotion, Bernard Navagero, était un des prélats les plus distingués de son temps, formé à l'école de l'illustre

évêque de Vérone, feu Matteo Giberti, et qui eût eu grande chance de succéder au pape régnant, s'il lui avait survécu ? Quant à l'élévation au cardinalat du neveu du pape, Marx Sittich Altaemps, c'était dans les traditions ; et il faut une bonne dose d'ingénuité pour y voir l'intention de susciter un rival à l'autre neveu, S. Charles Borromée, déjà cardinal et préposé à la secrétairerie d'état ?

La vérité est qu'en dépit de tous les entraînements de famille et du désir d'honorer certaines maisons princières, les papes ont eu le souci constant, Pie IV comme ses prédécesseurs, de faire entrer aussi dans le Sacré Collège des esprits éminents, qui pussent leur servir de conseillers et de soutiens. On n'était pas toujours enchanté de ces choix ; mais, quand Sa Majesté impériale observe *quanti cardinali si faccino poco degni di tal grado* (lettre du 19 décembre 1563, adressée par L. Contarini au Doge de Venise, dans TURBA, *Venetianische Depeschen vom Kaiserhofe*, III, 251), c'est une manière de se plaindre que ses candidats n'aient pas été agréés par le pape.

Si les limites d'un compte rendu le permettaient, il y aurait beaucoup à objecter contre la thèse fondamentale du docte professeur. Cette thèse tient en quelques lignes. Durant la première partie de son règne jusqu'à la conquête du Portugal en 1580, les mobiles religieux dictent à Philippe II sa ligne de conduite politique. Dans la suite, la raison d'état prime les préoccupations de la foi et amène un changement de front vis-à-vis de la papauté. Mais cette démarcation, à y regarder d'un peu près, est purement imaginaire. En réalité, le monarque espagnol n'a jamais varié. Dès les premières années de son long gouvernement († 1598), il est, il affecte d'être un chrétien sincère et soumis ; il se pose en champion du catholicisme, mais sans jamais subordonner ses vues politiques aux intérêts de la religion. Pour concilier les uns et les autres et donner à la religion sa plénitude d'influence, il savait s'imposer des sacrifices ; car il était persuadé que l'unité de croyances, la paix avec le saint-siège et la répression de l'hérésie lui assureraient le sceptre de l'hégémonie universelle. D'autre part, il n'entendait pas que le clergé discutât avec son souverain ; et s'il comblait l'Église et le pape de ses largesses, il comptait bien être payé de retour. La concession des galères pontificales en est un lamentable exemple. Au lieu de s'en servir contre les Turcs, — c'était la condition que le saint-siège avait mise à l'octroi de cette faveur, — il fait la paix avec l'ennemi du nom chrétien et applique ces forces navales à réduire le Portugal en son pouvoir.

Ses relations avec les papes sont empreintes de déférence filiale, aussi longtemps qu'ils cèdent à ses exigences et qu'ils reconnaissent son patronage autant que sa protection. Son règne débuta, — M. H. eût bien fait de s'en souvenir, — par une guerre contre Paul IV. Il ne fut guère plus traitable vis-à-vis de son successeur, Pie IV. Il faillit en effet compromet-

tre son œuvre capitale, la réouverture et la conclusion du concile de Trente, qui eut pour la contre-réforme catholique des résultats incalculables. Que M. H. veuille bien parcourir le t. III des *Venetianische Depeschen vom Kaiserhofe* (Wien, 1895) éditées par G. Turba et les deux volumes déjà parus de Šusta concernant *Die Römische Curie und Das Concil von Trient* (cf. ci-dessus, p. 225) ; il arrivera, je pense, à concevoir une idée plus juste des difficultés sans nombre que suscitèrent au saint-siège et à ses légats l'esprit tâtillon et la fierté du gouvernement et des prélats espagnols. Toute cette opposition tracassière n'est guère conciliable avec l'intention que M. H. prête au monarque de sauvegarder à tout prix l'autorité papale. Qu'on se rappelle d'ailleurs en quel état de sujétion, voisin de l'oppression, il avait réduit le bas clergé de son royaume, voire les plus hauts dignitaires ecclésiastiques ; l'histoire de l'archevêque de Tolède est caractéristique à ce sujet. Avec quelle âpreté et quelle finasserie il soutint à Milan et à Naples les empiètements de ses fonctionnaires civils sur la juridiction spirituelle des évêques, et cela malgré les récriminations du saint-siège. Les luttes de S. Charles sur ce terrain sont restées célèbres dans les annales de l'église de Milan. Avec quelle rigueur farouche le roi inquiet fit servir à ses fins de souverain temporel l'Inquisition espagnole, comme si les tribunaux de l'Inquisition romaine péchaient d'ordinaire par un excès de mansuétude. Et s'il ne l'imposa pas à ses sujets de Naples et de Milan, c'est qu'il crut prudent de reculer devant l'émeute et les objurgations de Pie IV et du cardinal Borromée. En résumé, le prestige temporel de la papauté n'a jamais servi dans la pensée de Philippe II, — au demeurant, nous tenons à le répéter, un chrétien très sincère, — qu'à seconder ses desseins politiques de grandeur et de domination. Pour le reste, il se souciait médiocrement d'épouser les querelles du saint-siège dans la vie publique. Son illusion était que la gloire de l'Espagne était l'honneur et la prospérité de l'Église catholique.

Qu'il ait cherché, comme les autres souverains de l'époque, à exercer dans les conclaves une influence prépondérante, rien de plus naturel. Il n'y a pas toujours réussi. Ainsi M. H. a tort de voir dans l'élection du pape S. Pie V une brillante victoire pour l'Espagne. Cette élection fut principalement l'œuvre du cardinal Alexandre Farnèse, qui n'était rien moins, lui et sa famille, qu'un ami de Philippe II. Farnèse manœuvra avec une extrême dextérité. Il fit continuellement échec aux candidats des cardinaux neveux du pape décédé, et contraignit ceux-ci à se rabattre de guerre lasse sur le sujet de son choix, le saint cardinal Alessandrino. Et la preuve encore, c'est qu'aussitôt élu, Pie V fit du cardinal Farnèse son premier ministre. Après coup, Philippe II s'empressa de se réjouir de ce choix providentiel. C'était une manière habile de saluer le soleil levant.

Et je pourrais pousser beaucoup plus loin la critique de cet ouvrage, tout en rendant hommage à la puissance de travail de l'auteur, à son érudi-

tion, à la modération habituelle de ses jugements quand ils ne côtoyent pas sa thèse principale, à la pénétration de son esprit. La personnalité complexe, hautaine et ombrageuse de Philippe II stimula l'ardeur de ce savant plein de promesses. Il crut qu'à l'étudier dans ses rapports et ses conflits avec la papauté, il y aurait matière à écrire un livre original. Si, à mon humble avis, les déductions de l'auteur ne répondent pas toujours à la réalité des faits qui leur servent de prémisses, l'ensemble renferme, avec une solide documentation à l'appui, des groupements de détails inédits, des considérations politiques, des descriptions d'intrigues, des tableaux de mœurs, très intéressants, très instructifs et dignes de retenir l'attention de tous ceux qui cultivent l'histoire civile, religieuse et diplomatique du XVIe siècle. V. O.

85. — * Ange-Marie HIRAL, O. F. M. **Vie de saint François Solano, de l'ordre des Frères Mineurs, apôtre de l'Amérique méridionale, 1549-1610.** Bruges, Desclée, s. a. (1906), in-8°, XVI-304 pp., illustrations. — Vie écrite sans prétention critique ni littéraire. L'auteur, qui a surtout vécu au Canada, laisse parler les faits, tels qu'ils furent exposés aux procès de canonisation du saint, sans exprimer la moindre réserve ni le moindre doute. C'est peut-être professer une confiance excessive en ce genre de documentation, quand on s'imagine qu'on « peut y ajouter foi en toute sûreté » (p. XIII). Les témoins cités aux procès canoniques ont pu, malgré la droiture de leurs intentions, se tromper et égarer les juges. Comme source d'information, je me permets de lui signaler une Vie bien antérieure à celle de 1671 : la biographie parue vingt ans après la mort du saint par les soins du Père Diego de Cordova, et dont j'ai sous les yeux la seconde édition, de 1643, un fort volume de plus de 700 pages. Évidemment, les hagiographes se copient ; mais il peut être instructif de vérifier comment la narration d'un même prodige s'amplifie, à mesure que l'on s'éloigne de ses premiers informateurs. S. François Solano avait beaucoup du tempérament de son maître, le séraphique patriarche d'Assise. Comme lui, il s'entendait à merveille avec les petits oiseaux et déployait une maestria extraordinaire à dompter les taureaux furieux. Sa vie est ainsi remplie d'une foule de singularités et de menus prodiges, auxquels il ne convenait pas de s'attarder et de donner autant de relief qu'aux faits et aux discours qui expriment la véritable physionomie et la sainteté du grand thaumaturge de Lima. Ce n'est point par ce procédé que les simples fidèles, les tertiaires franciscains, se feront une idée exacte du personnage qu'on présente à leur édification. Enfin, le R. P. Hiral a une manière de citer les in-folios des Bollandistes qui prouve bien qu'il n'y a guère regardé. Exemple. A propos du B. Martin de Porrès (et non Perrès), il donne comme référence : « Bollandistes, 5 novembre ». Or le volume, comprenant les saints du 5 novembre, ne doit paraître que dans quelques mois.

Au demeurant, la nouvelle biographie de S. François Solano, toute vibrante des convictions sincères et enthousiastes de l'auteur, ne peut manquer de plaire à beaucoup de pieux lecteurs. V. O.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

* **Ագաթանգեղայ, Պատմութիւն Հայոց** *(Agathangeli historia Armeniae)*, ed. G. TER-MEKERTTSCHIAN et S. KANANIANTZ. Tiflis, 1909, in-8°, LXXX-474-XXX pp.

* ALLARD (Paul). *St Sidoine Apollinaire (431-489).* Paris, Gabalda, 1909, in-12, XII-223 pp. (LES SAINTS). Fr. 2.

* AMANN (ÉMILE). *Le Protévangile de Jacques et ses remaniements latins. Introduction, texte, traduction et commentaire.* Paris, Letouzey et Ané, 1910, in-8° XII-378 pp. Fr. 6.

* ASTRAIN (P. Antonio), S. I. *Historia de la Compañía de Jesús en la asistencia de España.* Tomo III. *Mercurian. Aquaviva (primera parte), 1573-1615.* Madrid, sucesores de Rivadeneyra, 1909, in-8°, XVII-744 pp. Pes. 10.

* BALLESTER Y CLARAMUNT (D. Juan). *Vida de san José Oriol, presbítero beneficiado de la iglesia parroquial de Nuestra Señora del Pino, de Barcelona.* Barcelona, Subirana, 1909, in-8°, XXIV-668 pp., nombreuses illustrations.

* *Barbi (Ludovici) ep. Tarvis. de initiis Congregationis S. Iustine de Padua* Patavii, ex typogr. Antoniana, 1908, in-8°, X-97 pp., fac-similé.

* BARDY (Gustave). *Didyme l'aveugle.* Paris, Beauchesne, 1910, in-8°, XII-279 pp. (ÉTUDES DE THÉOLOGIE HISTORIQUE, I).

* BECCARI (Camillo). *Il Tigrè descritto da un missionario gesuita del secolo XVII.* Roma, 1909, in-8°, 114 pp.

* BEGUIRIZTÁIN (P. Justo), S. I. *San Ignacio de Loyola apóstol de la comunión frecuente.* Barcelona, Subirana, 1909, in-12, 64 pp.

* BESSON (Marius). *L'art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne.* Lausanne, Rouge, 1909, in-4°, 4 ff., 239 pp., 29 planches, 194 figures. Fr. 20.

* BILZ (Jakob). *Die Trinitätslehre des hl. Johannes von Damaskus.* Paderborn, Schöningh, 1909, in-8°, VIII-200 pp. (FORSCHUNGEN ZUR CHRISTLICHEN LITERATUR- UND DOGMENGESCHICHTE, IX, 3). Mk. 6.

* BONGHI (Ruggero). *Francesco d'Assisi.* Con prefazione di Paul SABATIER. Città di Castello, Lapi, 1910, in-12, 146 pp. L. 2.

* BRAUN (Joseph), S. I. *Die Kirchenbauten der deutschen Jesuiten. Ein Beitrag zur Kultur-und Kunstgeschichte des 16., 17. und 18. Jahrhunderts.* Zweiter Teil. Freiburg in Br., Herder, 1910, in-8°, XII-390 pp., 18 planches, 31 gravures (= STIMMEN AUS MARIA-LAACH, Ergänzungsheft 103/104).

* BURTON (Edwin H.). *The life and times of Bishop Challoner (1691-1781).* London, Longmans, 1909, deux volumes in-8°, XXXIV-403 et VIII-367 pp., illustrations. Sh. 25.

* *Catholic Encyclopedia (The).* Volume VI *(Fathers-Gregory).* New-York, s. a., gr. in-8°, xv-800 pp., illustrations.

* CHEVALIER (Le chanoine Ulysse). *Gallia christiana novissima... Saint-Paul-Trois-Châteaux (évêques, prévôts).* Valence, 1909, gr. in-4°, XI pp., 746 col.

* CHEVALIER (Le chanoine Ulysse). *Jean de Bernin, archevêque de Vienne (1218-1266). Mémoire historique.* Paris, Picard, 1910, in-8°, 51 pp.

* CIAVATTONI (P. Giuseppe) da Sulmona, O. F. M. *Il convento di S. Nicola di Sulmona dalle sue origini ai giorni nostri.* Lanciano, Masciangelo, 1909, in-12, 343 pp., gravure. L. 2.

* DEWIT (Abbé J.). *Le meurtre du bienheureux Pierre de Castelnau, légat du pape Innocent III.* Bruxelles, 1909, in-16, 14 pp.

* *Die Nekropole von Kôm-Esch-Schukâfa. Ausgrabungen und Forschungen* herausgegeben von Ernst SIEGLIN, bearbeitet von Theodor SCHREIBER unter Mitwirkung von Friedrich Wilhelm Freiherrn VON BISSING, Giuseppe BOTTI, Ernst R. FIECHTER, Victor GARDTHAUSEN, Jean Paul RICHTER, August THIERSCH. Leipzig, Giesecke und Devrient, 1908, deux volumes in-fol. Textband : XVI-407 pp. et 10 planches. Tafelband : 70 planches.

* DONALDSON (Stuart A.). *Church Life and Thought in North Africa A. D. 200.* Cambridge, at the University Press, 1909, in-8°, XII-200 pp., illustrations. 3 Sh. 6 d.

* DURENGUES (Le chanoine A.). *La question du « De fide. »* Agen, 1909, in-8°, 61 pp.

* ÉDOUARD d'Alençon (Le P.), O. M. C. *L'abbaye de Saint-Benoît au mont Soubase près d'Assise. Essai d'annales de ce monastère.* Couvin, 1909, in-8°, 53 pp., gravures. Extrait des ÉTUDES FRANCISCAINES.

* FEDER (Alfred Leonhard), S. I. *Studien zu Hilarius von Poitiers.* I. *Die sogenannte « Fragmenta historica » und der sogenannte « Liber I ad Constantinum imperatorem » nach ihrer Ueberlieferung, inhaltlichen Bedeutung und Entstehung.* Wien, Hölder, 1910, in-8°, 188 pp., 2 fac-similés en héliogravure (= SITZUNGSBERICHTE DER KAIS. AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN IN WIEN, Phil.-Hist. Classe, CLXII, 4).

* FERRATO (Andrea). *Cronologia Costantiniana e dei Papi S. Eusebio e S. Milziade. Iscrizioni di S. Damaso attribuite erroneamente ai tempi Costantiniani spiegati per i tempi di Liberio papa.* S. Pier d'Arena, 1910, in-8°, XX-143 pp., gravure.

* FOUQUERAY (Le P. Henri), S. I. *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762).* Tome I. *Les origines et les premières luttes.* Paris, Picard, 1910, in-8°, XXV-673 pp. Fr. 10.

* GLASER (Friedrich). *Die Franziskanische Bewegung. Ein Beitrag zur Geschichte sozialer Reformideen im Mittelalter.* Stuttgart-Berlin, Cotta, 1903, in-8°, X-166 pp. Mk. 4.

* GOLUBOVITCH (Fr. Hieronymus), O. F. M. *Acta et statuta generalis capituli Tertii Ordinis Poenitentium D. Francisci Bononiae celebrati an. 1289.— Caeremoniale Ord Min. vetustissimum... — Una pagina dantesca. Notizie inedite sul conte Frate Guido da Montefeltro (c. 1222-1298).* — Extraits de l'ARCHIVUM FRANCISCANUM HISTORICUM, t. II (1909), p. 63-71 ; t. III (1910), pp. 55-81, 214-30.

* GRECH (Mons. S. Can.) *San Publio in un antico dittico del Museo nazionale di Firenze.* Malta, 1910, 18 pp., 2 planches.

* GRONAU (Carolus). *De Basilio, Gregorio Nazianzeno Nyssenoque Platonis imitatoribus. Dissertatio inauguralis,* Gottingae, Hofer, 1908, in-8°, 72 pp.

* GWATKIN (Henry Melvill). *Early Church History to A. D. 313.* London, Macmillan, 1909, in-8°, XII-310 et VI-376 pp., carte. Sh. 17.

* HEMMER (Hippolyte). *Les Pères apostoliques.* II. *Clément de Rome. Épître aux Corinthiens. Homélie du IIe siècle.* Paris, Picard, 1909, in-12, LXXIV-204 pp. (TEXTES ET DOCUMENTS POUR L'ÉTUDE HISTORIQUE DU CHRISTIANISME). Fr. 3.

* HENGSTENBERG (Willy). *Das griechische Januar-Menologium.* Freising, Datterer, 1910, in-8°, 72 pp.

* HOLDER-EGGER (Oswald). *Salimbene und Albert Milioli.* Extrait des *Historische Aufsätze* publiés en l'honneur du Prof. Karl Zeumer, p. 1-32.

* HUGHES (Thomas), S. I. *The History of the Society of Jesus in North America colonial and federal.* Documents. Volume I, part.II. Nos 141-224 *(1605-1838).* London, Longmans, 1910, in-8°, paginé (1)-XI et 601-1222, fac-similés. Sh. 21.

* JORDAN (E.). *Les origines de la domination angevine en Italie.* Paris, Picard, 1909, in-8°, CLIII-660 pp. Fr. 10.

* JORDAN (Louis Henry). *The Study of Religion in the Italian Universities.* In collaboration with Baldassare LABANCA. Oxford University Press, 1909, in-8°, XXVIII-324 pp., portrait.

* JORDAN (Louis Henry). *Comparative Religion. A Survey of its recent Literature.* Second Section. *1906-1909.* Edinburgh, 1910, in-8°, 72 pp.

* JUAN DE T. Y RODRIGUEZ (El P.). *Vidas de los santos más conocidos y venerados en España y en las repúblicas sudamericanas.* Paris, Roger y Chernoviz, 1908-1909, quatre volumes in-12, 432, 468, 456 et 452 pp.

* KAUFMANN (Carl Maria). *Ikonographie der Menas-Ampullen...* Cairo, Diemer, 1910, gr. in-8°, 187 pp., illustrations, carte.

* KOENIGER (Albert Mich.). *Voraussetzungen und Voraussetzungslosigkeit in Geschichte und Kirchengeschichte.* München, Lentner, 1910, in-8°, 50 pp. (= VERÖFFENTLICHUNGEN AUS DEM KIRCHENHISTORISCHEN SEMINAR MÜNCHEN, III, 9).

* KURTH (Godefroid). *La cité de Liège au moyen-âge.* Bruxelles, Dewit, trois volumes in-8°, 1909, 1910, LXXI-323, 346 et 418 pp. Fr. 15.

* LALLEMAND (Léon). *Histoire de la charité.* Tome IV. *Les temps modernes (du XVIe au XIXe siècle).* Première partie. Paris, Picard, 1910, in-8°, IX-624 pp.

* LANZONI (Francesco). *I primordi dell' ordine francescano in Faenza. Conferenza.* Faenza, Novelli e Castellani, 1910, in-8°, 59 pp.

* LAU (Hermann). *Die angelsächsische Missionsweise im Zeitalter des Bonifaz.* Preetz, Hansen, 1909, in-8°, VIII-83 pp. Mk. 1,50.

* LELONG (Auguste). *Les Pères apostoliques.* III. *Ignace d'Antioche et Polycarpe de Smyrne...* Paris, Picard, 1910, in-12, LXXX-187 pp. (TEXTES ET DOCUMENTS POUR L'ÉTUDE HISTORIQUE DU CHRISTIANISME). Fr. 3.

* LEPIN (M.) *La valeur historique du quatrième évangile.* Paris, Letouzey et Ané, 1910, deux volumes in-12, XI-648 et 426 pp. Fr. 8.

* LITTLE (Andrew G.). *Tractatus Fr. Thomae vulgo dicti de Eccleston de adventu*

Fratrum Minorum in Angliam. Paris, Fischbacher, 1909, in-8°, XXIX-227 pp. (= COLLECTION D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTS, VII). Fr. 8.

* MAILLET (Henri). *L'Église et la répression sanglante de l'hérésie*. Edité, avec préface et notes, par Karl HANQUET. Liège, 1909, in-8°, XII-109 pp. (= BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE, fasc. XVI).

* MALE (Émile). *L'art religieux du XIII[e] siècle en France*. Troisième édition revue et augmentée. Paris, Colin, 1910, in-4°, 486 pp., 189 gravures. Fr. 25.

* MARTINEZ (P. Bernardo). *Apuntes históricos de la provincia Agustiniana del santisimo nombre de Jesús*. I. *Filipinas*. II. *América*. Madrid, Gómez Fuentenebro, 1909, in-8°, 552 et XXX-405 pp. Pes. 4 et 3, 50.

* MENÉNDEZ PIDAL (Juan). *San Pedro de Cardeña (Restos y memorias del antiguo monastero)*. Paris, 1908, in-8°, 34 pp., 17 planches. Extrait de la REVUE HISPANIQUE, t. XIX.

* MINGUELLA Y ARNEDO (R. P. Fr.) *Biografía del Ilmo. Sr. D. Fr. Ezequiel Moreno y Díaz, Agustino Recoleto y obispo de Pasto (Colombia), muerto en opinión de santidad*. Barcelona, Luis Gili, 1909, in-8°, XVI-486 pp., illustrations.

* MOLLAT (G.). *Jean XXII (1316-1334). Lettres communes analysées d'après les registres dits d'Avignon et du Vatican*. Fascicule XIII (= tome VI, feuilles 1-39). Paris, Fontemoing, 1910, in-4°, 312 pp.

* MONCEAUX (Paul). *L'épigraphie donatiste*. Extrait de la REVUE DE PHILOLOGIE, t. XXXIII (1909), p. 112-61.

* MONTEFIORE (C. G.). *The synoptic Gospels edited with an Introduction and a Commentary*. Together with a series of additional Notes by I. ABRAHAMS. London, Macmillan, Vol. I & II, 1909, in-8°, CVIII-392 pp.; XII pp. et p. 393-1118. Sh. 18.

* *Pecham (Fratris Iohannis), quondam archiepiscopi Cantuariensis, tractatus tres de paupertate*. Cum bibliographia ediderunt C. L. KINGSFORD, A. G. LITTLE, F. TOCCO. Aberdoniae, typis academicis, 1910, in-8°, IX-198 pp. (= BRITISH SOCIETY OF FRANCISCAN STUDIES, Vol. II).

* PENNACCHI (Francesco). *Legenda sanctae Clarae virginis tratta dal Ms. 338 della Bibl. Comunale di Assisi*. Assisi, tip. Metastasio, 1910, in-8°, LXXIX-139 pp.

* PERRODIL (Édouard DE). *Un an de journalisme à Lourdes*. Paris, Lethielleux, s. a., in-12, 337 pp. Fr. 3,50.

* PFISTER (Friedrich). *Der Reliquienkult im Altertum*. Erster Halbband. *Das Objekt des Reliquienkultes*. Giessen, Töpelmann, 1909, in-8°, XII-399 pp. (= RELIGIONSGESCHICHTLICHE VERSUCHE UND VORARBEITEN, V). Mk. 14.

* PISANI (P.). *L'église de Paris et la Révolution*. II. *1792-1796*. Paris, Picard, 1909, in-12, 424 pp. Fr. 3,50.

* PLUMMER (Carolus). *Vitae sanctorum Hiberniae partim hactenus ineditae...* Oxonii, e Typographeo Clarendoniano, 1910, deux volumes in-8°, CXCII-273 et 391 pp. Sh. 32.

* PREMOLI (Orazio), Barnabita. *Fra' Battista da Crema secondo documenti inediti. Contributo alla storia religiosa del secolo XVI*. Roma, Desclée, 1910, in-12, 161 pp.

* PREUSCHEN (Erwin). *Vollständiges Griechisch-Deutsches Handwörterbuch zu den*

Schriften des Neuen Testaments... VI. u. VII. Lieferung. Giessen, Töpelmann, 1909, in-8°, p. I-VIII et col. 801-1184.

* PREUSCHEN (Erwin). *Analecta. Kürzere Texte zur Geschichte der alten Kirche und des Kanons.* Zweite, neubearbeitete Auflage. Tübingen, Mohr, 1910, in-8°, IV-96 pp. Mk. 1,50.

* PREUSCHEN (Erwin). *Tertullian. De praescriptione haereticorum.* Zweite, neubearbeitete Auflage. Tübingen, Mohr, 1910, in-8°, VII-50 pp. Mk. 1.

* PRUMBS (Anton). *Die Stellung des Trienter Konzils zu der Frage nach dem Wesen der heiligmachende Gnade.* Paderborn, Schöningh, 1909, in-8°, VIII-127 pp. (= EHRHARD-KIRSCH, FORSCHUNGEN ZUR CHRISTLICHEN LITERATUR- UND DOGMENGESCHICHTE, IX, 4). Mk. 4.

* RABBATH (Le P. Antoine), S. I. *Documents inédits pour servir à l'histoire du christianisme en Orient (XVI-XIX siècle).* Tome II, fascicule I. Paris, Picard, 1910, in-8°, 208 pp.

* REICHARDT (Walther). *Die Briefe des Sextus Iulius Africanus an Aristides und Origenes.* Leipzig, Hinrichs, 1909, in-8°, 84 pp. (= TEXTE UND UNTERSUCHUNGEN...., XXXIV, 3).

* ROBINSON (Fr. Paschal), O. F. M. *The Life of saint Clare ascribed to Fr. Thomas of Celano of the Order of Friars Minor (A. D. 1255-1261) translated*... Philadelphia, The Dolphin Press, 1910, in-12, XLIII-169 pp., illustrations.

* RYSTENKO (A. V.) **Легенда о Св. Георгіи и драконѣ въ византійской и славянорусской литературахъ.** Odessa, 1909, in-8°, v-536 pp.

* RYSTENKO (A. V.) **Новогреческая обработка легенды о Св. Георгіи и драконѣ.** Odessa, 1909, in-8°, 28 pp.

* SCHÄFER (J.) *Basilius des Grossen Beziehungen zum Abendlande. Ein Beitrag zur Geschichte des 4. Jahrhunderts n. Chr.* Münster i. W., Aschendorff, 1909, in-8°, VIII-208 pp. Mk. 5.

* SCHMEIDLER (Bernhard). *Italienische Geschichtsschreiber des XII. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte.* Leipzig, Quelle und Meyer, 1909, in-8°, 88 pp. (= LEIPZIGER HISTORISCHE ABHANDLUNGEN, Heft XI).

* SCHRIJNEN (Jos.) *Essays en studiën in vergelijkende godsdientsgeschiedenis, mythologie en folklore.* Venloo, Mosmans senior, s. a. (1910), in-8°, 290 pp.

* SCHÜTZ (Jakob Hubert). *Die Geschichte des Rosenkranzes unter Berücksichtigung der Rosenkranz-Geheimnisse und der Marien-Litaneien.* Paderborn, Junfermann, 1909, in-8°, XXIV-304 pp.

* SIGNORELLI (Giuseppe). *Viterbo nella storia della chiesa.* Volume I. Viterbo, Cionfi, 1907-1908, in-8°, XV-480 pp.

* SNOPEK (František). *Konstantin-Cyril a Methodĕj, slovanšti apoštolé.* U Olomuci, Hölzla, 1908, in-8°, 155 pp.

* SNOPEK (Franciscus). *Methodium orthodoxum fuisse*.. Pragae Bohemorum, 1908, in-8°, 12 pp. Extrait des LITTERAE SLAVORUM THEOLOGICAE.

* SNOPEK (Franciscus). *Methodius Slavorum apostolus quo sensu orthodoxus declaratus sit.* Pragae Bohemorum, 1908, in-8°, 28 pp. Extrait des ACTA I CONVENTUS VELEHRADENSIS THEOLOGORUM.

* SUAU (Pierre), S. I. *Histoire de S. François de Borgia, troisième général de la Compagnie de Jésus (1510-1572).* Paris, Beauchesne, 1910, in-8°, 591 pp., illustrations.

* SYBEL (Ludwig VON). *Christliche Antike. Einführung in die altchristliche Kunst.* Zweiter Band. *Plastik, Architektur und Malerei.* Marburg, Elwert, 1909, gr. in-8°, VIII-341 pp., nombreuses illustrations. Mk. 8,50.

* TACCONE-GALLUCCI (Mons. Domenico). *Monografia del cardinale Guglielmo Sirleto nel secolo decimosesto.* Roma, 1909, in-8°, 72 pp.

* TAURISANO (P. Innocenzo), O. Pr. *La B. Zedìslava dei Berka, matrona del terz' ordine di San Domenico (1210-1252).* Firenze, Tipogr. Domenicana, 1909, in-12, 123 pp., gravure.

* THOMPSON (Francis). *Saint Ignatius Loyola.* Edited by John Hungerford POLLEN, S. I. London, Burns & Oates, 1909, in-8°, VIII-326 pp., 100 illustrations.

* TOCCO (Felice). *La quistione della povertà nel secolo XIV secondo nuovi documenti.* Napoli, Perrella, 1910, in-12, XI-311 pp.

* TOUGARD (L'abbé A.). *Hagiographie Rouennaise.Les saints du diocèse de Rouen...* Sixième édition. Évreux, 1909, in-8°, 21 pp. Extrait de la REVUE CATHOLIQUE DE NORMANDIE.

* TRENHOLME (The Rev. Edward Craig). *The story of Iona.* Edinburgh, Douglas, 1909, in-8°, XV-173 pp., nombreuses illustrations.

* VACANDARD (L'abbé E.). *Vie de saint Bernard abbé de Clairvaux.* Quatrième édition, revue et mise à jour. Paris, Gabalda, 1910, deux volumes in-12, LIV-516 et 576 pp., héliogravure.

* VAN GENNEP (A.). *La formation des légendes.* Paris, Flammarion, 1909, in-12, 326 pp.

* VERNARECCI (Augusto). *Fossombrone dai tempi antichissimi ai nostri, con illustrazioni e appendice di documenti.* Volume I. Fossombrone, Monacelli, 1907, in-8°, XV-562 pp., gravures. L. 4,50.

* VIOLET (Bruno). *Die Esra-Apokalypse (IV Esra).* Erster Teil: *Die Ueberlieferung.* Leipzig, Hinrichs, 1910, in-8°, LXIV-446 pp. Mk. 17,50.

* WILHELM (Friedrich). *Sanct Servatius, oder wie das erste Reis in Deutscher Zunge geimpft wurde.Ein Beitrag zur Kenntnis des religiösen und literarischen Lebens in Deutschland im elften und zwölften Jahrhundert.* München, Beck, 1910, in-8°, XV-XCVI-321 pp., deux planches. Mk. 12.

Rollarii Flandrorum. — Typis JULII DE MEESTER.

LES DOCUMENTS DE CLAUDE DESPRETZ.

Nous avons montré naguère (1), — et, franchement, c'était presque trop aisé, — qu'une lettre d'Hincmar de Laon à S. Jean de Cambrai, utilisée par le P. Ghesquière dans sa notice sur S. Vindicien évêque d'Arras (2), est un faux de basse époque et qu'on doit se garder de prendre pour argent comptant les détails, relativement assez nombreux et tout à fait inédits, qu'elle présente au sujet, non seulement de S. Vindicien, mais aussi de S. Aubert de Cambrai. La pièce avait été, au commencement du XVII[e] siècle, communiquée au prieur du Mont-Saint-Éloy par un certain Cl. Delepretz ; Georges Colveneer en avait reçu, à la même époque, un résumé en français de Claude Despretz, jurisconsulte artésien (3), — apparemment le même personnage, — et nous nous demandions s'il fallait chercher plus loin et si le faussaire n'était pas tout simplement le dit Claude.

Nos soupçons à son endroit se sont accentués depuis lors, Claude Despretz s'étant fait prendre au moment où il lançait dans la circulation d'autres pièces de mauvais aloi. Vers 1620, comme le P. Jean Roberti, S. I., recueillait les éléments de son histoire de S. Hubert, il reçut d'un sien ami, qu'il appelle *Claudius Despretz I. C. Atrebatensis clarissimus et Dominus de Qucant* (4), une gerbe de glanures *(Analecta)* prétendument ramassées dans des manus-

(1) *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 384-92. — (2) *Acta sanctorum Belgii*, t. V (1789), p. 504 et suiv. — (3) Ce jurisconsulte était lettré, comme tant d'autres parmi ses pairs, et sa curiosité se portait sur des matières variées. Un contemporain, F. de Locre († 1614), dans son Catalogue des écrivains de l'Artois, rapporte qu'il composa les ouvrages suivants, qui semblent être restés inédits : 1) des commentaires et des questions sur les *Métaphysiques* et les *Éthiques* d'Aristote ; 2) un *Speculum vitae humanae*, en vingt livres ; 3) des notes sur le *De divinis institutionibus* de Lactance ; 4) des *Analecta* sur la somme de droit canonique d'Henri de Suze. Cf. Ferreolus Locrius, *Chronicon belgicum* (Atrebati, 1616), p. 681. Plus d'un siècle après, Foppens n'avait rien à ajouter à cette liste, *Bibliotheca belgica*, t. I (Bruxellis,1739), p.184.— (4) Iohannes Roberti, *Historia S. Huberti* (Luxemburgi, 1621), p. 166.

crits anciens, mais qui ne laissèrent pas de l'étonner. Il y avait de quoi, vraiment. Car bien que Roberti, au prix de recherches étendues et d'informations demandées partout (1), eût recueilli sur le patron de sa ville natale un dossier considérable, tout ce que lui fournissait Claude Despretz était nouveau et l'on n'en trouvait pas la moindre trace dans les documents antérieurs. Mais la bonne foi de Despretz était pour lui au dessus de tout soupçon, et il admirait fort sa science et la finesse de son jugement (2). Aussi passa-t-il outre et mit-il à profit, dans son histoire, les découvertes de son savant ami. Elles portaient sur cinq points :

1) Le 29 avril 710, S. Hubert aurait tenu, dans l'église Saint-Lambert de Liége, un premier synode diocésain et y aurait fait édicter dix canons, dont Claude Despretz avait transcrit le texte (3). Il suffit de les lire pour voir aussitôt que le fond et la forme sont aussi étrangers que possible au VIII[e] siècle commençant, qu'ils accusent, au contraire, tous deux, un style et une discipline d'époque beaucoup plus récente, si pas même tout à fait moderne.

2) En 720, second synode, dirigé contre les adversaires du culte des images ; car il s'en était trouvé dans le diocèse du saint. Cette fois, Despretz ne donne pas le texte des actes du concile, mais il affirme qu'Hubert y inséra intégralement « le second synode célébré à Rome sous Grégoire II (715-731) au sujet de l'affaire des images » (4). Ici Jean Roberti hésita un moment ; car il avait lu dans Baronius que le second concile romain dont il s'agit avait été tenu en 726. Mais il se rassura bien vite, en conjecturant ou bien qu'il y avait erreur de transcription dans les *Analecta* de Despretz, ou plutôt que le texte du concile romain avait été inséré dans le protocole des Actes du synode liégeois non pas par S. Hubert, mais, plus tard, par un de ses disciples ou par quelque autre per-

(1) Il avait rédigé et fait imprimer en quatre langues (latin, français, flamand, allemand) un questionnaire détaillé, qui parut en 1618 et fut envoyé de tous côtés. Il a réimprimé l'édition latine dans son *Historia S. Huberti*, p. 532-39. — (2) ROBERTI, *Historia S. Huberti*, p. 329. Jean Roberti vint à Douai dans l'automne de 1619, pour y enseigner l'Écriture sainte, et il y resta un an environ. C'est sans doute alors qu'il entra en relations avec Despretz. Jusque là il avait séjourné fort loin d'Arras : à Trèves, à Wurzbourg, à Mayence, à Fulda, à Paderborn, à Luxembourg. Cf. J. VANNÉRUS, dans la *Biographie nationale* de Belgique, t. XIX (1907), col. 515-16. — (3) ROBERTI, *Historia*, p. 166-67. Les canons ont été réédités dans SCHANNAT-HARTZHEIM, *Concilia Germaniae*, t. I (Coloniae, 1759), p. 32-33 ; dans les *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 793, num. 139 (où on ne les prend pas au sérieux) ; dans les *MG.*, Concilia t. II, 2 (1908), p. 816-17 (parmi les *spuria*). — (4) ROBERTI, *Historia*, p. 168 ; SCHANNAT-HARTZHEIM, t. c., p. 33 ; *Act. SS.*, p. c., num. 140.

sonne. Ces conjectures, d'une bienveillance assez naïve, lui eussent paru bien plus nécessaires encore, s'il avait constaté, — ce qu'a établi M. K. Hampe (1), — qu'il n'y eut sous Grégoire II aucun concile romain où ait été traitée la question des images, et que celui dont parlait Claude Despretz eut lieu sous Grégoire III, en 731, c'est-à-dire après la mort de S. Hubert.

3) Il paraît aussi que Claude Despretz avait trouvé dans de vieux manuscrits la liste des évêques qui avaient assisté à la translation du corps de S. Lambert faite par S. Hubert, vers l'an 710 selon les uns, vers 720 environ selon d'autres (2). Ces vieux manuscrits ne sont certainement pas les plus anciens documents qui donnent un récit de cette translation, savoir la Vie de S. Lambert, écrite très peu de temps après l'événement, et la Vie de S. Hubert, rédigée par un clerc contemporain des derniers jours de son héros. Car la première ne signale dans le cortège que des prêtres, des diacres et d'autres clercs inférieurs : *accessit pontifex* (S. Hubert) *cum sacerdotes et levites et cleris* (3). Quant au biographe de S. Hubert, il dit bien que le saint convoqua pour la cérémonie des évêques et des prêtres : *accitis quoque episcopis et sacerdotibus* (4), mais il ne donne aucun nom et l'on sait, du reste, que ce passage, comme plusieurs autres, est copié de la Vie de S. Arnoul de Metz (5), où il s'agit de tout autre chose, et qu'il n'a donc aucune autorité. Au surplus, aucune des autres Vies de S. Lambert et de S. Hubert, — et elles sont nombreuses (6) — ne nomme les prélats qui auraient pris part à la translation. En résumé pas d'évêques — à part S. Hubert, bien entendu, — d'après le seul témoin authentique, la *Vita Lamberti ;* des évêques, mais anonymes, d'après les très nombreux écrivains postérieurs qui, du IX[e] au XVI[e] siècle, ont mentionné ou raconté la translation. Que peuvent bien être les anciens manuscrits découverts enfin par Claude Despretz ?

4) Autre récit, tout aussi inédit que les précédents jusqu'à Claude Despretz (7). Un jour, raconte-t-il, S. Hubert se rendit

(1) *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. XXI (1896), p. 103-10. — (2) Roberti, *Historia*, p. 169. Critique dans *Act. SS.*, t. c., p. 789, num. 120, 121. Sept évêques sont nommés : deux sont de proches voisins d'Hubert, savoir Annon de Cologne et Willibrord d'Utrecht. Les cinq autres se groupent en quelque sorte autour d'Arras : Vindicien d'Arras, Erkembode de Thérouanne, Garulfe de Noyon-Tournai, Rigobert de Reims et Dominique d'Amiens. On remarquera Vindicien, dont Claude Despretz s'était déjà occupé. — (3) J. Demarteau, *La plus ancienne Vie de S. Lambert* (Liège, 1890), p. 61 ; cf. *Act. SS.*, Sept. t. V, p. 580, num. 29. — (4) *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 799, num. 2. — (5) *MG.*, Scr. rer. merov. t. II, p. 442, c. 23 ; cf. *Act. SS.*, t. c., p. 761. — (6) Cf. *BHL.* 4680-4688 et 3994-4002. — (7) Roberti, *Historia*, p. 179-80. Critique dans *Act. SS.*, t. c., p. 788-89, num. 118.

au tombeau de S. Léger ; c'était à un endroit nommé anciennement Sarchinvilla, au diocèse de Cambrai. Comme le siège épiscopal de cette ville était vacant, Hubert construisit une basilique et la dédia au martyr ; elle dépendait du clergé de Saint-Hubert de Cambrai ; au XVII[e] siècle, il y avait dans cette localité une confrérie de S. Hubert et, près de la basilique, un jardin dit « de S. Hubert. » Chose remarquable, *Sarchinvilla* n'est, toujours selon Despretz, que l'ancien nom du village de Quéant, dans l'arrondissement d'Arras, et il se fait que Despretz était « seigneur de Quéant. » Nous avouons ne point parvenir à partager l'imperturbable confiance de Roberti, qui conclut : « Itaque tanto maiore fide « dignus est quod de rebus loquitur sibi familiariter notis, ut qui in « illas procul dubio diligenter inquisierit, tamquam suas. » Au contraire, nous rappelant que c'est, de fait, dans ces parages que S. Léger fut mis à mort et qu'on identifie communément la *villa Sarchingus* avec le village de Saint-Léger (1), situé non loin de là, à deux lieues environ de Quéant, vers l'ouest, nous nous demandons si Despretz n'a pas essayé d'illustrer sa seigneurie en y transportant, de sa propre autorité, le martyre de l'évêque d'Autun (2).

5) Reste un dernier récit (3), pour lequel Despretz donne une référence plus précise. Il l'a trouvé « in perantiquo manuscripto « libro qui passim et semper vagabatur in ecclesia Fratrum Dominicanorum Duaci, hoc titulo : *Vitae sanctorum episcoporum confessorum* », et il semble bien en vouloir donner le texte original : « notandum est me legisse haec verba ». Le latin toutefois est d'allure bien moderne, et la narration inouïe, elle aussi, jusqu'à Claude Despretz. Un jour, est-il dit, et c'était en 719, S. Hubert prêchait au peuple de Ville-l'évêque. Survient un étranger atteint de la rage. La foule effrayée s'enfuit en hâte. L'évêque, affligé de cette désertion, ordonne à la rage de s'en aller et de laisser en paix le malheureux. La rage obéit, et l'homme, rendu à la santé, doux comme un agneau, s'emploie à rassembler autour d'Hubert ses ouailles dispersées et les invite à entendre jusqu'au bout la parole du saint. Le sermon fini, Hubert leur dit de s'en aller en paix, et leur annonce qu'en récompense de leur humilité et de leur

(1) Cf. B. Krusch, dans *Neues Archiv...*, t. XVI (1891), p. 587. — (2) Nous avons conjecturé que la *Bulti-curtis* d'où serait originaire S. Vindicien, d'après le Pseudo-Hincmar de Laon, pourrait bien être identifiée avec Bullecourt (*Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 386, note 3). Il est intéressant de remarquer qu'entre ce village et Quéant il y a à peine quatre kilomètres. — (3) Roberti, *Historia*, p. 328-29. Rapporté, mais avec les plus expresses réserves, dans *Act. SS.*, t. c., p. 893-94, num. 177.

dévotion, eux, leurs enfants et leur lointaine descendance auront jusqu'à la fin des temps le privilège particulier et singulier de guérir de la rage ; Hubert y met toutefois une condition, c'est que ces gens croient en Dieu et en l'église Romaine, *cuius Legia filia est*. Et le récit se termine ainsi : *Inde ii natique ex iis coeperunt sanare, et soli in hoc privilegio perseverant ; quod approbavit suo diplomate Victor secundus anno 1055*. L'histoire, avec la mention de ce monopole fort curieux, a paru extraordinaire à Jean Roberti lui-même : « Nova plane ista mihi ; credo etiam tibi, lector erudite. » Aussi, tout en protestant de sa confiance en Claude Despretz, il laisse au dit lecteur la liberté de se former son jugement.

Nous profiterons de la permission. En somme, quand on ne se borne pas à examiner chacun des récits au fur et à mesure qu'ils nous sont présentés par Roberti ou qu'ils viennent se ranger, d'après l'ordre chronologique, dans l'histoire de S. Hubert, mais qu'on les groupe et qu'on les rapproche, surtout quand on les compare aux données fournies par Despretz sur S. Aubert et S. Vindicien dans la lettre d'Hincmar de Laon, une impression d'ensemble se dégage, très nette. Voilà toute une série de détails historiques, les uns suspects, d'autres au moins étranges, ignorés jusqu'à la fin du XVI[e] siècle et qui apparaissent tout à coup, fournis par un seul et même homme ; et les textes qu'il apporte en témoignage d'après de vieux manuscrits, — quand il en apporte, — n'ont aucunement un cachet antique, mais sont rédigés dans un latin de basse époque, si pas tout à fait moderne. La conclusion se tire d'elle-même. Nous présentions naguère deux alternatives : Despretz se sera laissé tromper et sa bonne foi aura été surprise ; ou bien il est lui-même le trompeur, le faussaire. La seconde solution devient de plus en plus probable ; car depuis que nous l'avons vu produire en témoignage ce très vieux manuscrit où il aurait lu lui-même (« notandum est me legisse ») l'histoire de l'enragé de Ville-l'évêque, il est bien difficile d'expliquer son cas par une intrépide crédulité.

Dès lors on peut, sans être taxé de témérité, se demander s'il ne faut pas porter au compte de Claude Despretz un autre groupe de faux, qui se rapporte aussi, comme la lettre d'Hincmar de Laon et, en partie, comme les anecdotes sur S. Hubert, au diocèse de Cambrai-Arras, et qui se présente dans des conditions analogues : totalement ignoré avant le commencement du XVII[e] siècle, il fournit, dans une langue qui n'a rien d'antique, des renseignements entièrement nouveaux et dont la fausseté est, pour une part du moins, facile à toucher du doigt.

Une des meilleures histoires diocésaines que nous ait laissées le moyen âge est l'ouvrage actuellement connu sous le nom de *Gesta episcoporum Cameracensium*. Le dernier éditeur, L. C. Bethmann, a parfaitement démontré (1) qu'elle a pour auteur un chanoine de Notre-Dame de Cambrai, né dans la ville même ou du moins y ayant vécu depuis sa première jeunesse, familier de l'évêque Gérard Ier (1012-1048). Les deux premiers livres et le commencement du troisième ont été rédigés à Cambrai entre 1041 et 1043 ; la fin du troisième, encore du vivant de Gérard Ier, aux environs de 1044. Voilà tout ce qu'on peut retirer d'important, au sujet de l'auteur, en lisant son ouvrage.

Le premier éditeur, Georges Colveneer, en savait beaucoup plus long, comme le fait pressentir le titre du volume : *Chronicon Cameracense et Atrebatense sive historia utriusque ecclesiae... abhinc DC fere annis conscripta a Balderico Noviomensi et Tornacensi episcopo* (2). Dans le paragraphe préliminaire (3), « De auctore huius chronici », Colveneer précise : l'auteur est Baudry, d'abord chapelain (sacellanus) et secrétaire de l'évêque Gérard Ier, puis secrétaire des évêques de Cambrai Lietbert (1051-1076) et Gérard II (1076-1092), puis chanoine et chantre de Thérouanne, puis archidiacre de Noyon, enfin évêque de Noyon-Tournai. Personne jusqu'ici, dit Colveneer, n'avait donné le nom de l'auteur ; mais, à force de recherches, lui-même est heureusement parvenu à le déterminer. Présentée ainsi par un homme d'une grande érudition et d'une probité au dessus de tout soupçon, à la tête d'une édition de tous points excellente, pour l'époque, cette attribution devait avoir grand succès ; et de fait, elle a été longtemps admise sans conteste (4) et maintenant encore, que l'erreur a été depuis longtemps démontrée à l'évidence, on la voit reparaître à l'occasion sous la plume d'écrivains mal avertis.

Où donc Colveneer avait-il fait cette curieuse trouvaille ? Surtout dans trois lettres, jusque là inédites et même totalement inconnues, qu'il publia dans ses prolégomènes et qui ont très souvent été réimprimées depuis (5). Il ne dit pas d'où il tenait les deux premières ; la troisième aurait été prise aux archives de l'église d'Amiens.

La première, datée de février 1082 (= 1083, si la pièce est authentique), est adressée par Gérard II de Cambrai à Hubert,

(1) *MG.*, Scr. t. VII, p. 393-94 ; réimprimé dans *P.L.*, t. CXLIX, col. 9-10. — (2) Douai, 1615. — (3) Non paginé. — (4) Voir, par exemple, les noms cités dans Bethmann, *MG.*, t. c., p. 395, note 23 ; *P. L.*, t. c., col. 12-13, note 23. — (5) Il suffira de citer *MG.*, t. c., p. 394-95, note 22 ; *P.L.*, t. c., col. 11-12, note 22.

évêque de Thérouanne. « Je vous envoie », dit-il, « Baudry, « longtemps secrétaire de mon oncle Lietbert, maintenant mon « secrétaire à moi. C'est un homme lettré, qui connaît bien les « choses de Thérouanne, comme on peut le voir par sa récente « chronique de Thérouanne et de Cambrai *(ut tuae et meae gentis « chronicon nuperum indicat)*. Il vous renseignera sur l'histoire de « votre siège épiscopal. »

La seconde est de Rainaud, archevêque de Reims. Il écrit à Baudry, chantre de Thérouanne, en janvier 1094, c'est-à-dire 1095, si la lettre est authentique : « Vous demandez mon jugement « sur votre histoire ecclésiastique de Cambrai et d'Arras ? Voici. « Le frère Sigebert » — Sigebert de Gembloux, apparemment — « m'en a fait le plus grand éloge. Cessez donc, par une excessive « modestie, de garder ce travail pour vous. Laissez-le quitter vos « mains, afin qu'il soit répandu dans les églises et dans les mona- « stères. Ce sera tout honneur pour vous, tout profit pour la posté- « rité et, pour les deux églises, un plaisir et un ornement. »

La troisième est de S. Geoffroy, évêque d'Amiens. Nous sommes en mai 1108, et le saint s'adresse à Baudry, devenu son collègue sur le siège de Noyon, pour le prier d'écrire l'histoire de l'église d'Amiens, comme il a fait celles de Cambrai et de Thérouanne.

De plus, Colveneer publie, comme complément, l'épitaphe de Baudry, qui se trouvait, nous dit-il, dans le chœur de la cathédrale de Thérouanne avant la ruine de cette église (en 1553). Voici le morceau, qui était, comme les trois lettres, une nouveauté :

P. Baldericus huius ecclesiae cantor et episcopus Noviomensis an. verbi incarnati M. C. XII, praelationis suae anno XV, pridie kal. iunii obiit, meritis plenus, et chronico Cameracensi illustris.

Nous ne nous attarderons pas à relever en détail — car c'est chose faite depuis longtemps (1), et bien faite — les nombreuses erreurs et invraisemblances dont fourmillent ces textes, en dépit de leur brièveté. Il suffira de rappeler quelques points. Baudry de Noyon n'est pas mort en 1112, puisqu'on a une charte de lui datée de l'année suivante (2). Il n'était pas chantre de Thérouanne en janvier 1094 (à plus forte raison en janvier 1095) ; car dès 1093 on le trouve souscrivant, comme archidiacre de Noyon, à une charte de l'évêque Rabode (3). D'autre part, une lettre du clergé de Noyon (1093-1115), écrite du vivant de Baudry, nous apprend qu'il est né

(1) Voir surtout *MG.*, t. c., p. 395-96 ; *P.L.*, t. c., col. 12-14. — (2) L. D'ACHERY, *Spicilegium*, 2e éd., t. III, p. 463-64. La remarque est de Dom RIVET, *Histoire littéraire de la France*, t. IX (1750), p. 581. — (3) GUÉRARD, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Bertin* (Paris, 1841), p. 206.

à Noyon, qu'il y a été élevé, qu'il y a constamment vécu, qu'il y a parcouru tous les degrés de la carrière ecclésiastique (1) ; ce n'est le cas ni de l'auteur des *Gesta*, ni de l'individu hypothétique, du Baudry de Cambrai-Thérouanne-Noyon, dont Colveneer nous esquisse la vie assez mouvementée. La chronique a été achevée en 1044, un peu avant ou un peu après ; comment peut-on l'appeler en 1083 un *opus nuperum* ? comment, d'ailleurs, si elle est mentionnée en 1083 comme un ouvrage assez connu, l'archevêque de Reims peut-il, en 1095, dire qu'elle n'est pas encore aux mains du public ? L'auteur de la chronique n'était plus un enfant en 1041, quand il commença à rédiger son ouvrage ; la position qu'il occupait et les lectures très étendues dont les *Gesta* témoignent (2), le montrent clairement. Mettons, — ce qui est à peine vraisemblable, — qu'il eût seulement 25 ans ; ce serait donc à un vieillard de 92 ans que S. Geoffroy aurait demandé d'écrire l'histoire de l'église d'Amiens !

Les points essentiels des difficultés que nous venons de résumer avaient été aperçus et fort bien marqués par le bollandiste Pierre Van den Bosch (3). Mais on fut longtemps à tirer pleinement profit de cette observation, faite comme en passant et à propos d'autre chose. Un système fut créé, qui eut un réel succès. L'inventeur en est, je crois, Dom Rivet (4), dont la finesse habituelle a peut-être, cette fois, été mise en défaut. Donc, il est entendu que Baudry de Noyon n'est pas l'auteur des *Gesta episcoporum Cameracensium ;* Van den Bosch l'a démontré. Mais rien n'empêche de croire que les *Gesta* sont d'un autre Baudry, celui dont parlent les deux premières lettres publiées par Colveneer, Baudry de Cambrai-Thérouanne. La troisième lettre, celle de S. Geoffroy d'Amiens, ne permet évidemment point pareille exégèse, étant adressée *Balderico Noviom. episcopo.* Rivet l'explique donc en disant que S. Geoffroy d'Amiens a fait erreur et que, s'il a écrit cette lettre à Baudry de Noyon, c'était dans la persuasion que les *Gesta* étaient son ouvrage « parce qu'on savait dans le public que c'était la production de la plume d'un Baudri ». Quant à l'épitaphe, qui, elle aussi, identifie formellement Baudry de Noyon et l'auteur des *Gesta*, il n'y a pas moyen de plaider, comme

(1) Le document n'a pas été connu de Colveneer et fut publié beaucoup plus tard par BALUZE, *Miscellanea*, t. V (1700), p. 309-10 ; réédition dans *P.L.*, t. CLXII, col. 663-64. Il a été utilisé par le P. Van den Bosch, *Act. SS.*, Aug. t. II, p. 670, num. 22, et par BETHMANN, *MG.*, t. c., p. 395 ; *P.L.*, t. CXLIX, col. 13. — (2) Bethmann a dressé la longue liste des sources utilisées, *MG.*, t. c., p. 394 ; *P.L.*, t. CXLIX, col. 11. — (3) *Act. SS.*, Aug. t. II, p. 670, num. 22. — (4) *Histoire littéraire de la France*, t. VIII, p. 400-407.

pour S. Geoffroy, l'excuse d'erreur. On la jette donc par dessus bord : c'est une « fausse épitaphe » (1), rédigée après coup, « sur la lettre de Geoffroy d'Amiens. » Ainsi, comme le remarque justement Bethmann (2), après avoir fait la part du feu et rejeté l'identité, certainement fausse, de Baudry de Noyon avec l'auteur des *Gesta*, on n'en conserve pas moins tout le reste de ce qui est rapporté dans les trois lettres, et l'on introduit dans l'histoire et dans l'histoire littéraire un Baudry de Cambrai-Thérouanne et une chronique de Thérouanne, lesquels sont tout deux entièrement inconnus par ailleurs et n'ont d'autre attestation que les lettres en question.

Ces lettres avaient paru à Van den Bosch suspectes par plus d'un côté (3). Tel ne fut pas l'avis de Dom Rivet, et c'est là l'explication de son exégèse. « On n'a », dit-il (4), « aucun motif « légitime, ni aucune raison apparente de les regarder (ces docu- « ments) comme supposés. La lettre de S. Godefroi (Geoffroy), en « particulier, se trouve dans les archives de l'église d'Amiens, et « l'on n'y découvre rien, non plus que dans les autres pièces dont « il s'agit, qui ressente la supposition. Il est vrai qu'elles sont « datées des années de l'Incarnation de Jésus-Christ, contre l'usa- « ge ordinaire de ces temps-là, lorsqu'il était question de simples « lettres. Mais les prélats à qui appartiennent ces lettres pouvaient « avoir des raisons d'y employer cette manière de dater, intro- « duite longtemps avant eux dans les actes publics. C'est ce qu'on « a déjà montré à l'égard de Gérard II évêque de Cambrai (5), et « qu'on verra encore à l'article de S. Godefroi (6) ».

Ces explications n'ont pas pleinement satisfait Bethmann, et sans écarter absolument l'hypothèse d'une erreur chez Geoffroy d'Amiens (Bethmann écrit, par distraction, *Gerardum* au lieu de *Godefridum*), il fait valoir les raisons qu'on aurait de regarder les pièces comme apocryphes : leur allure vague, leur style (« color est recentior, non qualis illo tempore esse solebat »), les contradictions et les invraisemblances qu'elles renferment (7). Il conclut en

(1) Ibid., p. 400, et t. IX, p. 581. — (2) *MG.*, t. c., p. 395, note 23 ; *P.L.*, t. c., col. 13, note 23. — (3) *Act. SS.*, l. c. : « instrumenta non uno ex capite suspecta ». —(4) Op. c., t. VIII, p. 401. —(5) Ibid., p. 397. La démonstration se réduit à ceci : « Il paraît extraordinaire qu'elle soit datée suivant l'ère vulgaire portant pour « date le mois de février 1082 ; ce qui ne doit pas au reste faire une difficulté « capable d'arrêter, parce que la lettre est une espèce de Dimissoire accordé à « Baudri, qui passait du diocèse de Cambrai à celui de Terouane. » — (6) Au tome X de l'*Histoire littéraire*, p. 267-68, la lettre de S. Geoffroy est simplement mentionnée, sans plus. Aussi bien ce volume n'est plus de Dom Rivet, qui était mort dans l'intervalle. — (7) *MG.*, t. c., p. 395 ; *P.L.*, t. c., col. 13-14.

déclarant que ces lettres, comme aussi les détails qu'elles fournissent et qui ne sont pas confirmés par ailleurs, — c'est-à-dire à peu près tout, — doivent si non être absolument rejetées, du moins être considérées comme douteuses et non avenues.

Il y a lieu, pensons-nous, d'aller plus loin et de mettre résolument les trois lettres et l'épitaphe, tout le dossier en un mot, au rang des apocryphes.

Le contenu nous y invite. Car rien, à part les *noms* des auteurs des trois lettres et du destinataire de la troisième, et aussi, bien entendu, l'existence d'une « chronique » de Cambrai, rien n'est confirmé par ailleurs. Tout le reste, dès que le contrôle est possible, apparaît aussitôt comme faux, incohérent ou invraisemblable. Aux points qui ont déjà été signalés et que nous avons résumés ci-dessus, ajoutons-en deux qui ont bien quelque importance. La première lettre aurait été adressée, en février 1083, par Gérard de Cambrai au religieux évêque de Thérouanne, Hubert. Or, en 1080, Hubert avait encouru la disgrâce de Grégoire VII (1), et il semble bien que dès 1081 il avait renoncé à l'épiscopat et s'était fait moine à Saint-Bertin ; en 1082, Lambert de Bailleul avait envahi le siège de Thérouanne, d'où il devait être expulsé en 1083 (2). Sans doute, la lettre de Gérard fait une allusion, assez confuse, à des tribulations auxquelles Hubert serait en butte ; mais à la date qu'elle porte, elle n'en reste pas moins fort étrange. L'autre cas est plus clair encore. Dans les pièces qui nous sont restées relativement à l'histoire du chapitre de Thérouanne vers la fin du XIe siècle, nulle part on ne rencontre l'ombre d'un Baudry. Mais il y a plus : en 1094-1095 ce n'est pas Baudry qui est chantre de cette église, comme on le croirait d'après la lettre de Rainaud de Reims, mais un certain Folcuin, que nous trouvons occupant ce poste au moins de 1093 à 1099 (3).

Le style des lettres n'est pas moins probant. Je n'insiste pas sur le libellé de la date, que Dom Rivet a essayé vaille que vaille d'expliquer, ni sur ce bien moderne : « A mon cher confrère », *Dilecto confratri,* par lequel Geoffroy d'Amiens est censé commencer sa lettre, et qu'il est permis de rapprocher du *mi confrater* employé

(1) JAFFÉ-LOEWENFELD, 5157. — (2) *Gesta abbatum Sancti Bertini,* par l'abbé Simon, l. II, ch. 51 (*MG.*, Scr. t. XIII, p. 646) ; Vie de S. Jean de Thérouanne, ch. 5 (ibid., t. XV, p. 1141-42). Cf. *Gallia christiana,* t. X, col. 1539-40 ; A. GIRY, *Grégoire VII et les évêques de Térouane,* dans la REVUE HISTORIQUE, t. I (1876), p. 396-407. — (3) Voir les trois chartes publiées par Th. DUCHET et A. GIRY, *Cartulaires de l'église de Térouane* (Saint-Omer, 1881), p. 6-7. Elles ne sont pas datées, mais se placent respectivement entre les années 1085-1093, 1093-1098, 1099-1130, et couvrent donc à tout le moins la période 1093-1099.

par le Pseudo-Hincmar de Laon (1). Il y a mieux que cela. L'ensemble même des lettres a, comme le sentait fort bien Bethmann, une allure, une couleur, qui ne permettent pas de les mettre au XIe siècle. C'est le style un peu recherché d'un bon humaniste, et autant il est aisé d'y voir un produit du XVIIe siècle, autant on aurait de peine à les attribuer à peu importe quel écrivain du moyen âge. Je transcris, et cela suffira, je pense, quelques lignes prises au commencement de chacune des pièces.

Lettre de Gérard. *Mitto ad te Baldericum, dudum pii Lietberti a secretis, et mihi nepoti ad idem servientem... Vir est litteratus et iis quae Morinensium sunt imbutus...*

Lettre de Rainaud. *Meum, dilecte, de tua historia eccles(iastica) Cam(eracensi) et Atrebaten(si) requiris iudicium. De qua quae accepi a F. Sigeberto tibi rescribo...*

Lettre de S. Geoffroy. *Me indignum ad hanc pastoris curam evexit Deus, ut quod dignum devotione gregis est faciam. Cum itaque in hac dioecesi perantiquae sint ecclesiarum fundationes...* Ajoutons l'étrange fin de cette lettre : *Scripsi ad S. Quintinum, meas delicias, iuxta Peronnae villam* (2), *anno 1108, in maio.*

Mais il y a une troisième raison, et qui nous paraît sérieuse, de suspecter ces pièces ; c'est leur provenance. Dom Rivet nous dit bien que la lettre de S. Geoffroy « se trouve dans les archives de l'église de Cambrai. » C'est une manière de parler, mais la réalité est différente. Nous savons tout simplement, par Colveneer, qu'elle aurait été prise des archives de Cambrai : « quae desumptae sunt ex archivis ecclesiae Cameracensis. » Par qui ? Si c'était par Colveneer lui-même, la chose aurait quelque importance, vu l'intégrité incontestable de cet historien. Mais il a pu la recevoir d'autrui, et alors ? Au surplus, ce n'est pas dans les archives de Cambrai, siège de l'expéditeur, mais dans celles du destinataire, dans celles de Thérouanne, qu'il serait plus naturel que la lettre eût été trouvée. Et cela nous rappelle la lettre du Pseudo-Hincmar, que Claude Despretz prétendait avoir copiée dans les archives de Laon, et non dans celles de Cambrai, où, cette fois, la lettre étant adressée à S. Jean de Cambrai, on aurait songé tout d'abord à chercher le document. Mais, à la rigueur, on pourrait supposer que les lettres

(1) Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 388. — (2) Saint-Quentin du Mont, près de Péronne, au diocèse de Noyon. Le faussaire, qui avait de la lecture, s'est rappelé que S. Geoffroy avait passé dans ce monastère sa jeunesse religieuse, avant de devenir abbé de Nogent-sous-Coucy.

ont été copiées et conservées dans des registres au lieu d'expédition, et c'est de fait ce qui a été imaginé pour la fausse lettre d'Hincmar. Aussi, nous n'insistons pas.

Si nous soupçonnons que les trois lettres ont été communiquées à Colveneer par Claude Despretz et, éventuellement, qu'elles ont été fabriquées par le dit Claude, c'est sur d'autres indices, que nous livrons à l'appréciation des lecteurs. Dans sa notice « de auctore huius chronici », une bonne page après l'endroit où il résume, comme nous l'avons fait avec lui, la biographie de Baudry de Cambrai-Thérouanne-Noyon, Colveneer ajoute d'assez nombreux détails sur la famille du personnage. Il les tient d'un savant homme artésien, qu'il a eu souvent l'occasion de citer dans les notes de son édition : « amica manu communicata a viro docto Atrebatensi, quem in notis saepe nominavi, » c'est-à-dire, sans aucun doute, de Claude Despretz. Aussi bien, les deux points qui regardent plus spécialement Baudry portent la marque des préoccupations de Despretz : Baudry, a-t-il dit à Colveneer, était fils du chevalier Aibert, seigneur de Sarchinville et Quéant : « Baldericus « duos habuit fratres Elboldum et Ellebardum filios Aïberti equitis « rubri, domini de Sarchinville et Queant, prognati ex eodem loco. » Sarchinville et Quéant ou plutôt, selon l'égalité établie par Despretz lui-même, Sarchinville = Quéant, sont des quantités connues ; c'est le lieu dont Despretz se disait le seigneur. Plus loin, Colveneer rapporte, d'après la même source, que Baudry chargea la terre de Quéant d'une redevance en faveur des religieuses du Verger près d'Oisy. On savait que le monastère Cistercien de Notre-Dame du Verger avait été fondé peu avant l'an 1225 (1). Voici que Colveneer, ou plutôt Despretz, nous apprend que la maison était bien plus ancienne, qu'elle existait plus d'un siècle avant le temps où la règle de Cîteaux y fut observée ; de même, il est le premier à produire ce seigneur de Sarchinville et Quéant, qui aurait eu pour fils, outre Baudry, l'archidiacre Ellebard et Elbold ou Elbald, le fondateur de Sainte-Croix. On connaît par les documents anciens (2) un *Erleboldus iudex et procurator civitatis* et un autre *Erleboldus, cognomento Rubeus,* fondateur de Sainte-Croix, tous deux contemporains de l'évêque S. Lietbert (1051-1076) ; mais de leur origine, de leur parenté, de l'archidiacre « Ellebard » ou Erlebold, l'histoire authentique ne sait rien.

Où Claude Despretz a-t-il trouvé tout cela ? Ces notices, qui

(1) Cf. *Gallia christiana,* t. III, col. 185. — (2) Voir la Vie de S. Lietbert de Cambrai (= *BHL.* 4929), num. 30 et 57 (*Act. SS.*, Iun. t. IV, pp. 596,603). Cf. les *Gesta Lietberti episcopi* (= *BHL.* 4928), ch. 24 (*MG.*, Scr. t. VII, p. 497).

regardent spécialement Cambrai et l'Artois, il les a puisées dans un ouvrage relatif... à Thérouanne, *ex antiquitatibus ecclesiae Morinensis*, rédigé par un certain Mathieu archidiacre de Thérouanne et vicaire général de l'avant-dernier évêque, François de Créquy († 1553). C'est du moins ce que Claude affirma à Colveneer, et celui-ci, avec la simplicité des âmes droites, le crut sur parole, comme il accueillit aussi sans hésiter les fables tirées de la lettre apocryphe d'Hincmar de Laon. Il est permis d'être moins confiant. Le *De antiquitatibus ecclesiae Morinensis* est cité çà et là par d'autres écrivains (1). Mais aucun de ceux-ci n'est antérieur ni à Colveneer, ni à Claude Despretz, et c'est à Claude Despretz que tous, sans exception, doivent — directement ou indirectement — tout ce qu'ils savent à ce sujet. Cela n'est pas fait pour nous rassurer, et nous allons voir tout à l'heure que le *De antiquitatibus* est, lui aussi, fort inquiétant.

En tout cas, il est indéniable que, dans les renseignements fournis à Colveneer sur le Pseudo-Baudry de Cambrai-Thérouanne-Noyon nous retrouvons la main de Claude. Il n'est pas défendu dès lors de penser que c'est la même main qui lui a passé les trois lettres apocryphes et l'épitaphe. Aussi bien, nous y avons retrouvé absolument les mêmes procédés, les mêmes caractères plus que suspects constatés déjà dans la lettre apocryphe d'Hincmar de Laon et dans les anecdotes sur S. Hubert. La farine est toute pareille ; il est à croire qu'elle sort du même sac.

Pour les mêmes raisons, il semble bien qu'il faille ranger parmi cette littérature de mauvais aloi le *De antiquitatibus ecclesiae Morinensis* de l'archidiacre Mathieu. Colveneer a-t-il eu l'ouvrage entre les mains ? Ce n'est pas clair, et il est probable que Claude Despretz lui en a simplement communiqué des extraits : « Ut « autem », dit-il, « pauca attexamus, ex Antiquitatibus ecclesiae « Morinensis... desumpta fere ex archivis eiusdem ecclesiae per « venerabilem virum Matthaeum archidiaconum dictae ecclesiae... « mihique amica manu communicata a viro docto Atrebatensi « quem in notis saepe nominavi. » Valère André (2) ne le connaît non plus que de seconde main, vraisemblablement d'après Colveneer : « Matthaeus, archidiaconus Morinensis seu Tervanensis,

(1) Valère André, Jacques Malbrancq, Foppens, Lelong, que nous citerons bientôt. — (2) *Bibliotheca belgica*, 2e édition (Louvain, 1643), p. 654. Cette notice ne figure pas encore dans la première édition, publiée à Louvain en 1623. Elle est reproduite mot pour mot par J. F. Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. II (1739), p. 865.

« conscripsit *Antiquitates ecclesiae Morinensis*, ex archivis eiusdem, « leguntur que MSS. Atrebati » (1). En revanche, le P. Jacques Malbrancq, S. I., non seulement a lu ce que Colveneer dit du *De Antiquitatibus*, mais il a reçu le document lui-même, et cela de Claude Despretz. Et voici que nous apprenons du nouveau : l'auteur supposé du *De antiquitatibus*, dont on n'avait donné jusqu'ici que le prénom, se serait, paraît-il, appelé Mathieu Despretz et serait le grand oncle de Messire Claude : « Alterum *(chronicon « Morinense)* conscripsit D. Matthaeus Despretz, Tarvannensis ante « excidium archidiaconus et vicarius generalis R^{mi} Francisci de « Crecquy, penultimi eiusdem urbis episcopi, cuius participem me « fecit eius pronepos D. Claudius Despretz I. V. licentiatus in « Atrebatensi curia olim advocatus consultissimus, et dominus in « Queant » (2).

L'archidiacre Mathieu Despretz ou même l'archidiacre Mathieu tout court a-t-il réellement existé ? Ce serait peut-être aller un peu vite en besogne que de le nier carrément ; mais tous les doutes sont justifiés. Il n'y avait que deux archidiacres à Thérouanne, celui de Flandre et celui d'Artois (3) ; or durant l'épiscopat de François de Créquy (1535-1553) et précisément à la veille de la ruine de la cité en 1553, nous voyons ces deux postes occupés par Eustache d'Othove, qui fut archidiacre de 1546 à 1553 (4) et par Philippe Nigri ou Lenoir, déjà en fonctions dès 1519 et qui portait encore en 1554 le titre d'archidiacre d'Artois (5). A la rigueur, il y a place pour un archidiacre, non pas précisément au moment du désastre de 1553, mais avant 1546. Cet espace, que les documents connus laissent vacant dans la liste des dignitaires du chapitre (6), le remplira qui voudra en y mettant Mathieu, voire Mathieu Despretz. Mais franchement, on a le droit d'hésiter à le faire, ce personnage n'étant attesté que par Claude Despretz lui-même et ne comparaissant nulle part dans les pièces d'archives (7).

(1) Ce que Valère André dit du manuscrit conservé à Arras peut bien n'être qu'une conclusion tirée du texte de Colveneer. — (2) Jacobus MALBRANCQ, *De Morinis et Morinorum rebus*, t. I (Tournai, 1639), p. 685, dans le paragraphe intitulé : « Auctorum in opere citatorum commendatio ». Mathieu « Despretz » a passé de là dans la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong, t. I, n° 9766. — (3) Cf. O. BLED, *Regestes des évêques de Thérouanne*, t. I (1904), p. 12. — (4) Cf. ibid., p. 19, et t. II (1907), p. 142. —(5) Cf. ibid., t. I, p. 19 ; t. II, p. 141-42, et O. BLED, *Les évêques de Saint-Omer depuis la chute de Thérouanne* (Saint-Omer, 1898 = MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE LA MORINIE, t. XXVI), pp. 7, 13. — (6) Cf. O. BLED, *Regestes*, t. I, p. 11-34 ; t. II, p. 135-50. — (7) M. l'abbé Bled l'inscrit parmi les archidiacres (ibid., t. I, p. 19, avec un point d'interrogation quant à la date), en apportant comme unique garant Malbrancq, c'est-à-dire, en fin de compte, Claude Despretz.

Ce qu'on peut arriver à savoir de l'ouvrage attribué au prétendu chroniqueur, n'est pas de nature à diminuer notre méfiance. Autant que j'ai pu voir, en parcourant page par page, assez rapidement d'ailleurs, les tomes II et III du *De Morinis*, le P. Malbrancq n'a pas eu l'occasion d'y faire usage de la chronique de « l'archidiacre ». En revanche, il l'a citée et utilisée une dizaine de fois au cours du tome I (1). Une bonne moitié de ces citations concerne deux personnages au sujet desquels on ne savait pour ainsi dire rien jusque là et sur lesquels Malbrancq peut, grâce à Mathieu Despretz, fournir une quantité appréciable de renseignements inédits. Il s'agit d'Antimundus et d'Athalbertus, les deux premiers évêques de Thérouanne. Ces deux prélats semblent avoir encore été inconnus au IX[e] siècle. La plus ancienne Vie de S. Omer, qui date de cette époque, raconte longuement les origines chrétiennes de Thérouanne (2) ; or elle ignore Antimundus et Athalbertus, et elle désigne clairement Omer comme le premier évêque de ce siège. Le bollandiste Stilting s'est sagement rallié à cette manière de voir, l'autorité de Malbrancq et de son garant Despretz lui paraissant insuffisante, et les documents qu'ils produisent, suspects (3). Ce n'est pas toutefois que Despretz ait inventé ces deux noms d'évêques. On les trouve déjà, avec de légères variantes pour le premier (4), à la tête des listes épiscopales copiées au XII[e] siècle (5). Claude Despretz ne manquait pas d'une certaine érudition et il possédait d'anciens catalogues épiscopaux, comme on peut le voir par le groupe de prélats qu'il a envoyés assister à la translation de S. Lambert (6). D'autre part, les listes donnent les deux noms sans plus, et depuis lors jusqu'au *De antiquitatibus ecclesiae Morinensis,* silence complet dans les documents historiques au sujet de ces personnages.

Nous ne nous arrêterons pas à ce que le *De antiquitatibus* rapporte au sujet d'Antimundus, qu'il présente comme un contemporain et un compagnon de S. Remy de Reims et de S. Vaast d'Arras (7). Aussi bien, tout se borne ici à des affirmations, et en mettant les choses au mieux, c'est-à-dire en prenant le *De antiquitatibus* pour un ouvrage de l'archidiacre Mathieu et non pour un produit de l'officine de Claude Despretz, nous avons affaire à un document de la seconde moitié du XVI[e] siècle ; ce qui est franchement insuffisant, quand il s'agit de faits arrivés au VI[e].

(1) PP. 48, 50, 202, 221, 229, 230, 240-41, 429, 479, 507. — (2) *Act. SS.*, Sept. t. III, p. 397, num. 5-7. Mêmes données dans les Vies plus récentes. — (3) Ibid., p. 387. — (4) *Audmundus* et *Aimundus.* — (5) *MG.*, Scr. t. XIII, pp. 389 et 751. — (6) Voir ci-dessus, p. 243, note 2. — (7) MALBRANCQ, t. c., p. 202-203.

Il n'en est pas de même pour Athalbertus. Ici, outre des affirmations, on nous exhibe de nouveau un petit dossier de documents, et le contrôle direct est possible. Pour nous en tenir à quelques détails plus marquants, on nous assure qu'Athalbert était bien vu du roi Clotaire Ier, qui aurait énergiquement travaillé à sa promotion au siège de Thérouanne ; qu'il aurait été chargé d'initier à la foi chrétienne la jeune Radegonde, amenée captive dans la villa d'Athies ; que le pape Jean II l'aurait encouragé et dans son labeur apostolique à Thérouanne et dans son ministère près de la future reine des Francs. A l'appui de ces assertions, dont une au moins semble positivement fausse, — Ste Radegonde était chrétienne et catholique quand elle fut emmenée de son pays de Thuringe par les Francs vainqueurs (1), — on apporte trois documents.

D'abord une épitaphe, rédigée, assure-t-on, par Venant Fortunat :

Athalbertus erat Morinis grandaevus et ardens
Pastor, pascebat verbo factoque fidelis.
Regi caelorum Radegundem semine verbi
Reddit namque Deo caram regique potenti
Qui Morinos sceptro premebat (2).

Inutile de dire que cet étrange morceau n'a jamais été rencontré dans les manuscrits, et l'on ne peut que s'étonner de le voir parfois cité comme du Venant Fortunat authentique (3).

Puis, il y a une lettre du pape Jean II à Athalbert. Elle ne figure pas dans Jaffé, pas même comme apocryphe, et pour cause. Il suffira de transcrire, pour édifier pleinement le lecteur, les deux dernières phrases (4) :

Filiam Radegundem reginam tuae caritati committo : timet Deum et apud Regem regum invenit gratiam ampliorem. Remaneat in te et grege tuo benedictio apostolica, quam elargimur.

La troisième pièce est au moins aussi extraordinaire. C'est un billet de félicitations envoyé par le roi Clotaire, qui s'y montre nourri de l'Écriture comme un Père de l'Église. Voici ce morceau, vraiment savoureux (5) :

(1) Cf. P. Joerres, *Chronologische und religionswissentschaftliche Untersuchungen über das Leben der h. Radegunde* (Ahrweiler, 1896), p. 26-33. — (2) Malbrancq, t. c., p. 241. — (3) Par ex. dans J. Corblet, *Hagiographie du diocèse d'Amiens,* t. IV (1874), p. 578. — (4) Malbrancq, t. c., p. 230. — (5) Ibid., p. 221.

Chlotharius rex S. Athalberto sacerdoti Morinorum salutem. Audiens audivi et auditui meo datum est gaudium super promotione tua ad sacerdotium Morinense. Fac inveniaris iustus, tamquam imbres mittens eloquia sapientiae tuae, et in oratione confitere Domino. Cura gregem noviter Christo acquisitum, et regem, qui tuus est, ama.

Si l'on se donne la peine de comparer, on trouvera un étrange air de famille entre la prose du pontife Romain et celle du roi barbare, et tout autant entre ces deux morceaux, prétendûment du VIe siècle, et les quatre lettres qu'on nous a exhibées comme ayant été écrites, l'une plus de quatre cents ans, les trois autres plus de six cents ans après, par les évêques Hincmar de Laon, Gérard de Cambrai, Rainaud de Reims et Geoffroy d'Amiens. N'est-ce pas tout simplement que le pape Jean, le roi Clotaire et les quatre prélats français du IXe et du XIe siècle ont tous eu un seul et même secrétaire, le jurisconsulte artésien Claude Despretz, sire de Quéant ? A. P.

UNE PASSION INÉDITE DE S. PORPHYRE LE MIME.

Dans les fastes des premiers siècles il est fait mention d'une série de saints qui, avant de verser leur sang pour la foi chrétienne, ont exercé la profession de comédien. Ce sont en Orient S. Gélase, S. Ardalion, S. Porphyre ; en Occident S. Genès. On n'a guère parlé de l'un d'entre eux sans évoquer en même temps le souvenir de tous les autres ; c'est qu'en effet, nous le verrons plus en détail, la carrière de ces personnages présente, malgré la distance des lieux, des traits frappants de ressemblance. Ces analogies sont-elles purement fortuites ? cacheraient-elles une véritable dépendance ? Avant d'ajouter une nouvelle pièce au dossier de ces saints, nous voudrions à notre tour reprendre en peu de mots la question.

C'est avant tout sur S. Genès, comédien et martyr à Rome, que notre attention devra se porter. Il y a quelques années, Melle Bertha von der Lage a publié sur ce saint une étude très fouillée (1) et qui a été favorablement accueillie. Sa conclusion fut que S. Genès le mime n'est pas un personnage historique. Jusque là pourtant, après Tillemont (2) et les *Acta sanctorum*, la plupart des critiques avaient été d'un autre avis. Dans son histoire de l'ancienne littérature chrétienne, M. Harnack (3) estime que les Actes de S. Genès reposent pour le moins sur un fond historique. Il n'y a pas longtemps, M. Paul Allard (4) a revendiqué contre Melle von der Lage la pleine historicité sinon de la Passion, du moins de la personne du martyr.

(1) *Studien zur Genesiuslegende*, I. Teil (Berlin, 1898). Cf. *Anal. Boll.*, t. XVIII, p. 186-88. Dans la suite de notre étude nous aurons plus d'une fois l'occasion de mettre à profit les matériaux accumulés dans cette dissertation. — (2) *Mémoires*, t. IV (Paris, 1701), pp. 418-21, 694-95. — (3) *Geschichte der altchristlichen Litteratur bis Eusebius*, I. Teil (Leipzig, 1893), p. 821. — (4) *La persécution de Dioclétien*, t. I^3 (Paris, 1908), p. 7-9.

Le 25 août, jour de la fête de S. Genès de Rome, rappelle également la mémoire de S. Genès d'Arles. Celui-ci remplissait l'emploi de notaire ou de greffier ; selon toute apparence ce fut vers le début du IVe siècle qu'il subit le martyre. De bonne heure il jouit d'une grande célébrité non seulement en France, où bon nombre de localités portent son nom (1), mais même en Espagne. Dès la fin du IVe siècle, Prudence le chante dans ses vers ; au VIe siècle, on retrouve son nom dans les poésies de Venant Fortunat.

Cette identité de noms et de dates est de nature à éveiller les soupçons ; tout naturellement on se demande si les deux Genès, celui de Rome et celui d'Arles, ne doivent pas être identifiés. Le saint d'Arles n'a-t-il pas été honoré de bonne heure à Rome, comme il le fut en Espagne ? n'y eut-il pas un sanctuaire ? plus tard, oubliant ses attaches avec Arles, on lui aurait attribué une légende venue d'Orient; du coup, S. Genès se serait trouvé dédoublé. Avant de nous prononcer sur la valeur de cette hypothèse, examinons les titres du martyr Romain.

On a invoqué en faveur de S. Genès le martyrologe hiéronymien (2) ; dans le manuscrit le plus important, celui d'Echternach (= E), nous lisons au VIIII kal. sept. : *Romae S. Genisi,* et au jour suivant : *in Ariolato Genisi ;* le manuscrit de Wissenbourg (= W) a comme texte : VIIII kal. sept. *Romae natalis S. Genesi* et le lendemain : *In cimit. eiusdem via numentana miliario XVIII Arelato nat. sanctorum Genesi martyris, Iuli, Hermetis.* Sous cette dernière rubrique nous trouvons réunis trois bouts de phrase entièrement indépendants ; quiconque a pratiqué quelque peu le martyrologe hiéronymien ne s'en étonnera pas. Le premier membre jusqu'à *miliario XVIII* est un détail topographique qui se rapportait à un autre saint et que nous pouvons négliger ; nous ne le trouvons pas dans le codex E, qui est plus condensé et où les indications de ce genre sont omises le plus souvent. Les deux derniers noms *Iuli, Hermetis* forment un groupe spécial ; ils sont mentionnés le même jour dans E, mais isolés de Genesius. Entre le codex E et le codex W il y a donc accord dans la question qui nous occupe. Quant au codex Bernensis (= B), malgré les apparences, au fond il ne s'écarte pas des deux précédents. En examinant dans ce manuscrit l'ensemble de la notice placée au X kal. sept. on remarquera qu'en substance elle correspond à celle du VIIII des deux autres manuscrits ; même constatation pour le

(1) Cf. W. Mostert u. E. Stengel, *L'ystoire et la vie de Saint Genis* (Marburg, 1895), pp. 38, 39, et B. von der Lage, op. cit. II. Teil (Berlin, 1899), pp. 20, 21. — (2) *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. [110].

jour suivant : il correspond au VIII kal. sept. de E et de W (1). Le seul point qui peut embarrasser c'est que, contrairement à la leçon de E et de W, *Arelato* est inséré dans la première notice et *Romae* dans la seconde. Mais il se fait que ces deux noms de villes sont d'une main moins ancienne et remplacent d'autres mots effacés ; il est tout naturel de supposer que sous ce grattage se trouvait primitivement ce qu'on lit dans les deux manuscrits parallèles et que, pour ce point comme pour les autres, il y avait accord. Nous avons donc, dans le martyrologe hiéronymien, tel qu'il nous a été transmis, au VIIII kal. sept. : *Romae S. Genesi* et au VIII kal. sept. : *Arelato S. Genesi.* Tout le monde admet que la notice de S. Genès d'Arles appartenait au martyrologe hiéronymien primitif ; si on pouvait en dire autant de celle de S. Genès de Rome, le problème serait tranché et il faudrait attribuer à ce saint une existence distincte. Mais les manuscrits qui nous présentent cette leçon ont passé par bien des vicissitudes. Avant son entrée en Gaule, le martyrologe hiéronymien avait déjà subi la plupart des déformations qui en rendent l'étude si déconcertante (2). Les mots *S. Genesi,* mentionnés au VIIII kal. sept. peuvent fort bien avoir été empruntés à la notice du saint d'Arles qui se lit le jour suivant. Des répétitions de ce genre ne se comptent pas ; elles sont courantes dans l'hiéronymien. Le mot *Romae* peut lui aussi provenir d'ailleurs ; il est probablement à rattacher à l'indication topographique isolée du VIII kal. sept. dont nous avons parlé un peu plus haut, et il fallait lire : *Romae in cimiterio eiusdem via numentana miliario XVIII.* La formule serait tout à fait dans le style du férial Romain ; seulement le nom du saint auquel elle se rapporte serait tombé. En tout cas, on comprendra que pour regarder *Romae S. Genesi* comme la vraie leçon de la compilation hiéronymienne primitive, il nous faudrait des preuves ; ces preuves les avons-nous ?

Le premier témoignage d'où l'on tire argument, est celui des pèlerins qui, à une date très ancienne, ont visité les sanctuaires de la Ville Éternelle. De Rossi, dans la *Roma sotterranea* (3), cite des itinéraires du VIIe siècle où il est fait allusion à S. Genès ; dans l'*Itinerarium Salisburgense,* nous trouvons : « *Postea illam viam demittis et pervenies ad s. Ypolytum martyrem qui requiescit sub terra in cubiculo, et Concordia mulier eius martyr ante fores, altero cubiculo*

(1) Des perturbations de ce genre sont loin d'être exceptionnelles dans le martyrologe hiéronymien. — (2) L. DUCHESNE, *Les sources du martyrologe hiéronymien,* dans MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE, t. V (1885), p. 156. — (3) T. I (Roma, 1864), p. 178.

s. *Tryphonia regina et martyr, et Cyrilla filia eius et martyr, quas meditus* (lege *Messius :* antiqua manus in margine scripsit *Claudius) Decius interfecit uxorem et filiam, et s. Genisius martyr.* » Cette mention est confirmée par l'*Epitome libri de locis sanctorum martyrum* datant de la même époque et également cité par De Rossi. On y lit : « *Inde in boream sursum in monte basilica s. Hippolyti est, ubi ipse cum familia sua tota XVIII martyres iacet. Carcer ibi est in quo fuit Laurentius. Ibi est Triphonia uxor Decii Caesaris et Cyrilla filia eius ; inter utrasque Concordia et s. Geneseus et multi martyres ibi sunt.* » Quelle que soit la valeur de ces documents, sur la nature desquels on n'est pas d'accord (1), il est bien difficile d'en conclure qu'à Rome on vénérait le tombeau d'un S. Genès. Les fouilles sont muettes jusqu'ici (2) et probablement le resteront-elles. Au VIII[e] siècle, le pape Grégoire III fit restaurer à Rome une église de S. Genès : *item in ecclesia beati Genesii martyris tectum noviter restauravit ; ubi et altare erexit in nomine Salvatoris domini Dei nostri, in quo contulit patenam argenteam et calicem, seu coronam argenteam cum delfinis VI, necnon et coronulam auream cum cruce, pendentem super altare* (3). » Voilà le sanctuaire qui, au siècle précédent, avait reçu la visite des pèlerins ; rien ne nous garantit qu'il a été construit sur le tombeau de S. Genès de Rome ; pourquoi n'aurait-il pas été élevé en l'honneur d'un martyr aussi célèbre que celui d'Arles ? A Rome comme en d'autres cités, on ne se bornait pas à élever des sanctuaires à des saints locaux ; dans les itinéraires eux-mêmes, on peut relever les noms d'une S[e] Thècle, d'un S. Timothée, d'un S. Félix de Nole etc., qui n'appartiennent pas en propre à la ville de Rome et qui sont mentionnés indistinctement avec les martyrs de l'endroit. Encore une fois, des preuves positives en faveur d'un saint Genès martyrisé à Rome même ne nous sont pas fournies par ces documents.

Des témoignages écrits passons aux monuments figurés. On possède au Vatican un verre du V[e] siècle (4), trouvé dans une des catacombes romaines et représentant l'image de deux saints avec cette inscription : *Genesius, Lucas* (5). Le premier nom a été généralement regardé comme celui de S. Genès de Rome ; dans la persuasion où l'on était qu'à Rome était mort un martyr de ce nom, c'était tout naturel ; de cette découverte on peut tirer la confirmation du culte rendu à S. Genès ; y voir une preuve de

(1) Cf. ci-dessus, p. 188. — (2) *Bullettino di archeologia cristiana*, 1882, p. 75. — (3) DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis*, t. I, p. 419. — (4) H. VOPEL, *Die altchristlichen Goldgläser* (Freiburg i. B., 1899), p. 54, note 2. — (5) Il a été reproduit par le P. R. GARRUCCI, *Storia dell' arte cristiana*, vol. III (Prato, 1876), tav. 188, 5.

l'origine romaine de ce saint, c'est s'obliger à en dire autant de S. Luc, dont le nom est uni à celui de Genès. Mais l'examen iconographique du verre peint ne fournit-il pas quelque indice révélateur ? On y voit Genès sous les traits d'un adolescent, revêtu du pallium et portant un volume sous le bras ; le volume fait songer au notaire bien plus qu'au mime et l'air candide du saint nous rappelle que le martyr d'Arles lui aussi est représenté comme un tout jeune homme sur les monuments de Gaule (1).

En 1904, M. Gatti (2) a attiré l'attention sur une inscription Romaine portant le nom de *Genesius* et que l'on dit dater de la seconde moitié du IVe siècle. De la plaque de marbre qui servait de couvercle à un sarcophage, trois débris ont été conservés. Ils proviennent de l'église Saint-Martin à Rome et sont actuellement au musée du Capitole. En voici la teneur : *bene me*RENTI . SV...ANO COIVG*i*....... | QVIETEM . PERENNEM FECIT IN PAC*e* | QVI VIXIT ANNOS XXXV DEPOSITVS | SALVATOR . GENESIVS. L'inscription avait déjà été signalée au XVIIe siècle dans le codex Barberini XXX, 135 (aujourd'hui le Barberinianus lat. 2062 à la Vaticane). Depuis lors, un fragment de la dernière ligne a été perdu ; on y lisait anciennement PETRVS . PAVLVS . SALVATOR . GENESIVS ; un cinquième nom s'y ajoutait de façon à ce que le nom du Sauveur fût encadré de chaque côté par celui de deux saints. M. Gatti, en publiant l'inscription, émet l'avis que le mot *Genesius* représente le martyr romain ; il part évidemment, lui aussi, de la supposition qu'à Rome un martyr de ce nom avait son tombeau. L'inscription est une nouvelle preuve qu'à Rome on honorait un S. Genesius ; en conclure que dans cette ville se trouvait la sépulture du saint, serait dépasser les prémisses. De Rossi, dans l'article mentionné plus haut, fait remarquer qu'en Gaule on trouve sur plusieurs sarcophages la représentation de S. Genès d'Arles. Comme la nouvelle inscription provient, elle aussi, d'un sarcophage, la coïncidence mérite d'être signalée ; elle fait songer bien plutôt au martyr de Gaule.

Les témoignages que nous venons de parcourir établissent l'existence à Rome du culte d'un S. Genès. De preuve en faveur d'un martyr Romain nous n'en avons pas encore. La Passion du saint nous la fournirait-elle peut-être ? Ruinart avait inséré dans ses *Acta martyrum sincera* (3) la légende du saint empruntée au martyrologe d'Adon. Tillemont et après lui le bollandiste Cuypers regar-

(1) De Rossi, *Bullettino*, 1864, p. 46 sq. — (2) *Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, t. XXXII (1904), p. 325-30. — (3) T. Ruinart, *Acta primorum martyrum sincera* ed. 2^a^ (Amstelaedami, 1713), p. 269 sq.

daient, eux aussi, le récit comme authentique. Dans un ouvrage récent, Dom Quentin (1) a démontré qu'Adon n'avait fait que remanier le martyrologe de Florus à l'aide d'un passionnaire ancien ; ce dernier appartenait à la même famille de manuscrits que la passion éditée par Mombritius, tandis que le texte de Florus est extrait d'une autre passion publiée d'abord par Surius et reproduite naguère par MM. W. Mostert et E. Stengel (2). Les deux relations plus anciennes auxquelles nous voilà ramenés avaient déjà été regardées comme suspectes par Tillemont ; la critique moderne ne s'est pas montrée plus indulgente. M. Paul Allard (3) les range, avec le P. Delehaye, dans « la classe des romans d'imagination. »

Il reste un dernier témoignage à peser ; il nous est fourni par le *Calendarium Carthaginiense*, qui remonte dans sa rédaction actuelle à la première moitié du VIe siècle. On y lit : ... *k. sept. s. Genesi mimi*, les premières lettres ont disparu : Mabillon suppose qu'il fallait lire < *VIIII* > *k.* ; malgré l'absence de toute indication topographique il est très probable que c'est de Rome que cette mention a passé à Carthage ; à cause de l'épithète *mimi* on ne peut songer à une influence directe d'Arles. Au cours du VIe siècle notre saint jouissait donc d'une célébrité assez grande pour que l'église voisine de Carthage ait cru devoir l'inscrire sur ses fastes à côté d'autres saints illustres dont le culte avait été importé de Rome. Les preuves du culte de S. Genès signalées plus haut ne font que corroborer ce témoignage. Mais n'avons-nous pas davantage ? Le mot *mimi* accolé au nom du saint ne prouverait-il pas qu'il est question d'un Genès distinct de celui d'Arles ? Avant de trancher la question, il sera bon de passer en revue les mimes honorés par l'église d'Orient.

Au sujet de Gélase (27 février), nous possédons, outre quelques maigres notices des synaxaires, où sa fête oscille entre le 26 et le 28 février, une courte passion conservée dans le *Chronicon paschale* ; d'après ce document, qui date du commencement du VIIe siècle, Gelasinus ou Gelasius était comédien à Héliopolis, ville de Libanésie. Un jour que sur la scène il parodiait le baptême, soudain il se déclare chrétien ; le peuple furieux l'entraîne hors du théâtre et le fait périr sous les pierres ; ses parents firent transporter le corps du saint à Mariammé sa patrie et élevèrent un sanctuaire en son honneur. La date du martyre est fixée à l'an

(1) H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques* (Paris, 1908), p. 533-41. — (2) Op. cit., p. 40-51. — (3) *La persécution de Dioclétien* t. I[3] (Paris, 1908), p. 7.

297 sous le cinquième consulat de Maximien Hercule et le deuxième de Maximien Iovius. Le synaxaire, qui entre dans moins de détails, fait mourir le saint par le glaive. Le récit du *Chronicon paschale* dérive probablement d'Actes de martyrs qui avaient cours au début du VII[e] siècle (1). Dans la narration elle-même il n'y a rien qui éveille les soupçons ; la scène est localisée en Syrie ; le nom même de Gélase semble être originaire de ce pays ; il est vrai que l'étymologie populaire a pu y voir un nom de mime ; c'est la seule raison qui doive nous rendre quelque peu circonspects.

De S. Ardalion (2), dont le 18 avril rappelle la mémoire, nous savons peu de chose. Le synaxaire, notre unique source, rapporte qu'un jour au théâtre il contrefaisait le martyre chrétien, lorsque tout à coup il fut touché par la grâce et se convertit.

Il nous reste à parler de Porphyre. Ce saint est mentionné deux fois dans le synaxaire : le 15 septembre et le 4 novembre. Dans le premier récit la scène se passe sous Julien ; dans le second, sous Dioclétien. A part ce détail, les deux narrations se couvrent ; on y trouve relatée la conversion subite d'un mime au moment même où, par dérision, on lui administre le baptême. Aux mêmes dates, nous retrouvons Porphyre dans le ménologe de Basile : le 4 novembre le récit est en substance le même que dans le synaxaire ; mais la notice insérée le 15 septembre s'en écarte quelque peu. Ici il n'est plus question de baptême. Porphyre, comédien de profession, éclate en invectives contre Julien l'apostat, qui le fait mettre à mort. Deux récits plus développés de la Passion de Porphyre nous ont été conservés ; l'un, imprimé d'abord dans les Μνημεῖα ἁγιολογικά de Théophile Ioannu a été reproduit dans le volume II de novembre des *Acta sanctorum ;* dans les pages qui suivent nous publions le second ; il est plus étendu et aussi plus ancien. Nous en parlerons bientôt plus à loisir.

De ce rapide examen du groupe des saints mimes peut-on dégager quelque conclusion ? Tous ces récits ont des airs de famille. Partout des bouffons représentent sur la scène le baptême des

(1) K. KRUMBACHER, *Byzantinische Litteraturgeschichte* [2] (München, 1897), p. 337 sq. — (2) Le nom même d'Ardalion rappelle déjà un personnage de comédie ; cf. REICH, *Der Mimus* t. I, 2 (Berlin, 1903), p. 436 sq. et A. SONNY dans *Archiv für lateinische Lexikographie*, t. X (1898), p. 381.

chrétiens (1) ; le personnage chargé du rôle de néophyte se convertit soudain, soit au contact de l'eau baptismale, soit aussitôt après ; tous aussi ont une vision. Genès rapporte que du ciel une main est descendue sur lui et qu'il a vu des anges à l'aspect de flamme. Gélase a eu dans le bain une apparition terrifiante. Dans la Passion de Porphyre, le rôle des anges est bien plus important : ils lui enseignent à prier ; des phalanges d'esprits célestes remplissent l'église. Entre la Passion de Porphyre et celle de Genès on peut signaler d'autres points de contact : l'un et l'autre s'étaient mis en quête des usages et des rites des chrétiens ; dans les deux récits, l'action de la grâce se manifeste dès avant le baptême (2).

Les ressemblances abondent donc, on vient de le voir. Comme la plupart des Actes que nous avons passés en revue n'ont pas d'attaches historiques, il est tout naturel de supposer qu'ils dérivent d'une légende unique.

Il est certain que, durant les premiers siècles, les rites chrétiens ont été parodiés ; à lui seul le texte classique tiré de *l'Apologeticum* (3) de S. Grégoire de Nazianze en est une preuve. Un passage de Théodoret, non moins connu (4), prouve qu'au V[e] siècle on regardait comme un fait acquis qu'un histrion avait été touché subitement par la grâce et s'était déclaré chrétien ; le langage de S. Augustin dans le *De baptismo* (5),

(1) Il faut laisser ici la Passion d'Ardalion, qui ne parodiait que le martyre lui-même. — (2) Dans la Passion de S. Genès le rédacteur (cf. MOMBRITIUS, *Sanctuarium* t. I, p. 333) raconte qu'avant le baptême fictif le mime est touché par la grâce ; plus tard il met dans la bouche de son héros des paroles qui placent la conversion à un autre moment. Il est bien invraisemblable qu'une fois converti le saint ait continué à jouer son rôle de bouffon et à tourner en dérision des rites que désormais il regarde comme sacrés. Chez Porphyre, au contraire, l'action de la grâce est seulement insinuée : ἐν ᾧ δὴ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον προενήργει (cf. infra, ch. 2). — (3) Καὶ γεγόναμεν θέατρον καινόν, οὐκ ἀγγέλοις καὶ ἀνθρώποις, οἷον ὁ γενναιότατος τῶν ἀθλητῶν Παῦλος, πρὸς τὰς ἀρχὰς καὶ τὰς ἐξουσίας ἀγωνιζόμενος, ἀλλὰ πᾶσι μικροῦ τοῖς πονηροῖς, καὶ ἐπὶ παντὸς καιροῦ καὶ τόπου, ἐν ἀγοραῖς, ἐν πότοις, ἐν εὐφροσύναις, ἐν πένθεσιν. Ἤδη δὲ προήλθομεν καὶ μέχρι τῆς σκηνῆς, ὃ μικροῦ καὶ δακρύω λέγων, καὶ μετὰ τῶν ἀσελγεστάτων γελώμεθα · καὶ οὐδὲν οὕτω τερπνὸν τῶν ἀκουσμάτων καὶ θεαμάτων, ὡς χριστιανὸς κωμῳδούμενος. (*P. G.*, t. XXXV, p. 489). — (4) *Graecarum affectionum curatio*, Ch. IX : Ἀκούω δὲ ἔγωγέ τινας καὶ τῇ σκηνῇ ξυντραφέντας, καὶ ἐξαπίνης τοῖς ἀγωνισταῖς ξυνταχθέντας, καὶ ἀξιονίκους γεγενημένους, καὶ τῶν στεφάνων τετυχηκότας, καὶ μετὰ τὴν ἀνάρρησιν σφόδρα δεδιττομένους τοὺς δαίμονας, οἷς ἦσαν ὑποχείριοι πάλαι. (*P. G.*, t. LXXXIII, pp. 1032, 1033). — (5) *Solet etiam quaeri, utrum approbandum sit baptisma, quod ab eo qui non accepit, accipitur, si forte hoc curiositate aliqua didicit quemadmodum dandum sit : et utrum nihil intersit, quo animo accipiat ille cui datur, cum simulatione, an sine simulatione : si cum simulatione, utrum fallens, sicut in ecclesia, vel in ea quae putatur ecclesia ; an iocans, sicut in mimo* etc. (*P. L.*, t. XLIII, p. 242).

s'il ne fournit pas une preuve directe, montre au moins que ces récits de conversions subites n'étaient pas étrangers à sa pensée. N'est-il pas vraisemblable qu'une conversion de ce genre se trouve au fond de ces témoignages ? Elle a dû avoir du retentissement ; l'imagination populaire s'en est emparée ; sous la plume d'hagiographes peu scrupuleux elle est devenue une espèce de lieu commun. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de préciser davantage. Toutefois si, parmi tous les personnages que nous venons de passer en revue, il fallait décider lequel a exercé la profession de comédien, c'est sur S. Gélase que se porterait notre choix, non sans quelque hésitation pourtant ; plus haut nous en avons indiqué les raisons. A défaut de preuve positive, nous pouvons invoquer en faveur de notre hypothèse un rapprochement assez frappant. La Passion de ce saint, nous l'avons déjà dit, trahit une origine syrienne. Or parmi les auteurs qui ont parlé de la conversion soudaine d'un mime, c'est Théodoret qui est le plus explicite. Y aurait-il témérité à supposer que ce dernier, syrien de naissance et écrivant en Syrie, a eu connaissance de cette même conversion dont nous trouvons un écho dans le *Chronicon paschale* ?

Quelle que soit la valeur de ce rapprochement, puisque dès le Ve siècle on racontait des conversions de mimes, pourquoi ces récits n'auraient-ils pas pénétré jusqu'à Rome, et, la similitude de nom aidant (1), pourquoi un S. Genesius n'aurait-il pas hérité de la légende d'un S. Gelasius ? Pareilles métamorphoses ne sont pas rares ; pour n'en citer qu'un exemple, mis récemment en lumière (2), S. Procope, qui était clerc de l'église de Scythopolis, n'est-il pas devenu, sous l'action de la légende, un saint militaire ? Mais il y a moyen de préciser davantage. De très bonne heure nous constatons à Rome l'influence de l'hagiographie orientale. On connaît le martyre de S. Laurent et la scène où, étendu sur le gril, il crie à son bourreau : *assasti unam partem, regyra aliam et manduca*. Ce trait, on l'a noté il y a quelques années (3), semble emprunté à la Passion des martyrs Phrygiens qu'on lit dans Socrate (III, 15) et dans Sozomène (V, 11). Les Actes de S. Cassien rapportent que ce saint fut martyrisé par ses propres écoliers qui le percèrent de leurs styles ; on trouve un récit analogue dans Sozomène (V, 10) ; la conversion du mime ne se rattache-t-elle pas à la même série, et n'est-elle pas due au même courant d'idées ?

(1) Cf. B. von der Lage op. cit., I. T. p. 19 sq. Il suffisait du changement de la lettre *l* en *n* pour aboutir à la confusion des deux noms. — (2) H. Delehaye, *Les légendes grecques des saints militaires* (Paris, 1909), p. 77 sq. — (3) Cf. *Anal. Boll.*, t. XIX, p. 453.

On connaît la fortune de cette légende à Rome. Toutefois à Arles la Passion de S. Genès était trop connue pour qu'un récit venu d'ailleurs la supplantât aisément. Le résultat fut qu'une double version (1) eut cours et fit croire à l'existence de deux saints. Dès lors le mot *mimi* qui, dans le calendrier de Carthage, accompagne *Genisi*, ne peut plus créer de difficulté ; il prouve seulement que vers le commencement du VI[e] siècle la légende a dû gagner assez de crédit à Rome, pour qu'une église voisine ait accueilli dans ses fastes le nom de S. Genès avec l'épithète de mime.

Résumons en quelques mots les conclusions de cette étude :

1. La mention de S. Genès de Rome dans le martyrologe hiéronymien est suspecte ; il est fort probable qu'elle n'est due qu'à la répétition du nom de S. Genès d'Arles.

2. De nombreux témoignages attestent l'existence à Rome d'un culte rendu à S. Genès ; comme le saint d'Arles, célèbre en Gaule et en Espagne, se trouve inscrit au martyrologe hiéronymien primitif, rien ne s'oppose à ce qu'il ait été l'objet de ce culte.

3. La légende du mime importée d'Orient et qui très probablement repose sur un fond historique explique fort bien le dédoublement du saint.

Il y a peu d'années la passion de S. Genès a fait l'objet d'un travail tout différent, qu'il n'est peut-être pas inopportun de rappeler ici. Dans son ouvrage *Der Mimus*, M. Hermann Reich estime que le récit du martyre (2) de ce saint est un précieux vestige de ce que devaient être les représentations des bouffons au début du IV[e] siècle ; il en tire des conclusions au sujet du nombre de comédiens, des différents actes ; dans la mise en scène du drame son imagination se donne libre carrière. Comme la valeur historique de la Passion est très sujette à caution, nous l'avons dit plus haut, il est bien à craindre que les théories bâties sur un fondement si fragile ne soient pas fort consistantes. Nous l'accordons volontiers, la Passion de Genès a une saveur toute spéciale ; il se peut qu'elle

(1) Le légendier d'après lequel Mombritius a publié la Passion de S. Genès le mime localise son martyre à Arles ; c'est le cas aussi de plusieurs autres manuscrits (cf. *BHL.* 3320), p. ex. le codex 14 de la bibliothèque des Bollandistes, du X[e] siècle (cf. *Anal. Boll.*, t. XXIV, p. 432). On peut se demander si, originairement, le texte ne portait pas *Arelato* plutôt que *Romae*. La chose n'a rien d'invraisemblable, vu qu'au moment où la légende est accueillie à Rome, un S. Genès y est honoré comme saint des Gaules. L'examen complet de la tradition manuscrite pourrait seul trancher la question. — (2) Hermann REICH, *Der Mimus*, t. I, 1 (Berlin, 1903), p. 87 sq.

remonte à une époque où la tradition des anciens *mimi* était encore vivante ; à ce titre, elle peut fournir d'utiles renseignements. Pour en tirer sagement parti, il fallait une plus grande circonspection et une plus grande réserve que n'en a montrées M. Reich. Celui-ci est encore beaucoup moins heureux lorsque, des quelques notices de *mimi* que nous venons de rappeler et qui apparemment dépendent les unes des autres, il conclut à l'immense diffusion de ces parodies du christianisme. Dans tout le monde gréco-romain, elles auraient été pendant longtemps un des morceaux les plus goûtés du répertoire des mimes (1).

Il nous reste à dire un mot du texte même de la Passion de Porphyre, qui a été l'occasion de ce travail. Dans sa *Bibliotheca graeca* Fabricius avait signalé (2) une vie de Porphyre dont l'*incipit* différait quelque peu du texte publié depuis par Théophile Ioannu. Dans le tome II de novembre (3) des *Acta sanctorum*, cette passion échappa aux recherches du rédacteur ; certains indices du reste faisaient soupçonner une erreur chez Fabricius. Depuis lors grâce à la publication du catalogue grec du Vatican (4), la pièce a été retrouvée. Elle vaut, semble-t-il, la peine d'être publiée. Non pas qu'elle présente la légende sous des aspects bien nouveaux ; mais elle en donne une forme plus ancienne. Nous avons ici la source où le synaxariste a puisé directement sa notice du 4 novembre ; la dépendance verbale est des plus frappantes ; certains détails, obscurs dans le résumé s'expliquent d'eux-mêmes (5) lorsqu'on les rapproche du texte complet. Il est vrai que l'abréviateur omet le miracle du bœuf ressuscité (6) et que de cette façon son récit prend un air de vraisemblance qui peut donner le change ; mais chez les synaxaristes des omissions de ce genre n'ont rien d'insolite ; du reste dans les mots ξίφει τὴν κεφαλὴν τέμνεται, μεγάλα θαύματα ἐργασάμενος qui terminent la notice du 15 septembre, on peut voir une allusion à ce miracle. Si maintenant nous comparons à la nouvelle Passion

(1) Ibid., p. 96. Ailleurs (op. cit., pp. 87, 94) M. Reich, rappelant que, dans certaines localités, S. Genès a été invoqué comme patron contre l'épilepsie, suppose fort gratuitement qu'avant sa conversion le martyr a fait semblant de ressentir les atteintes du même mal. — (2) *Bibliotheca graeca*, t. X, p. 316. — (3) Pp. 228 F, 229 A. — (4) *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae* (Bruxellis, 1899), pp. 45. 54. — (5) Par ex., ὡς διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν, la vraie raison se comprend, lorsqu'on lit le texte complet. Il en est de même de l'expression obscure οἱ καὶ διὰ νεφέλης ἐβαπτίσθησαν. — (6) Le récit de la résurrection du bœuf est fort ancien ; on retrouve le même motif dans la légende des SS. Pierre et Paul (*Anal. Boll.*, t. XXI, p. 132), dans la Passion de S. Georges (ib. t. XXVIII, pp. 256, 257) et sans doute ailleurs encore.

le texte de Ioannu, reproduit dans les *Acta sanctorum*, on constate que la trame du récit est identique ; au ch. 1, nous retrouvons souvent les mêmes mots ; à la fin de ce chapitre il y a quelques paroles d'édification qu'on ne trouve pas dans l'original ; le ch. 2, très condensé, omet des détails, indiqués par les synaxaires, p. ex. le passage où les anges apprennent à Porphyre à prier. Dans les trois derniers chapitres, où il est question de la résurrection du bœuf, le récit est abrégé également, mais sans gagner en vraisemblance. Bref, nous nous trouvons en présence d'un βίος ἐν συντόμῳ. Il n'est pas certain pourtant que l'abréviateur, à moins de supposer chez lui beaucoup de négligence, ait puisé directement dans la Passion publiée ci-dessous ; d'autres Vies parallèles ont eu cours peut-être. La notice du ménologe de Basile relate que le préfet de la ville fait mettre à mort le saint ὡς γόητα διαβαλών ; ce détail rappelle un passage du βίος ἐν συντόμῳ où on lit : οὐ μάγον σε, Πορφύριε, ᾔδειν ἀλλὰ μῖμον ; il ne se trouve pas, au moins dans des termes aussi précis, dans la recension plus longue. Notons en passant que le reproche de sorcellerie adressé au martyr est apparemment une allusion au miracle du bœuf. Tout converge pour faire regarder le récit le plus développé comme étant aussi le plus ancien : le texte publié par les *Acta sanctorum* et celui des synaxaires ont chacun des détails qui leur sont propres ; nous les trouvons à peu près tous dans la nouvelle Passion. C'est aussi l'impression d'ensemble qui se dégage de la lecture du morceau.

Nous publions la Passion de Porphyre d'après les manuscrits 808 et 803 de la bibliothèque Vaticane ; on en trouvera la description détaillée dans le catalogue cité plus-haut ; le codex 808 (= **A**) est du XIe s. ; il est écrit sur deux colonnes et renferme le ménologe de novembre ; la Passion de S. Porphyre, assignée au 9 de ce mois, y occupe les feuillets 100^v à 104^v ; le codex 803 (= **B**), également écrit sur deux colonnes, est plus récent. C'est un ménologe de novembre et décembre du XIIe siècle ; aux feuillets 58^v à 61 on lit, à la même date, la Vie de S. Porphyre. Dans B la rédaction est quelque peu abrégée surtout vers la fin ; à part cela les deux manuscrits sont étroitement apparentés. C'est A qui est à la base de notre texte. Çà et là, il a fallu modifier l'orthographe et faire disparaître les négligences du copiste. V. D. V.

Μαρτύριον[1] τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Πορφυρίου τοῦ ἐν Καισαρείᾳ[2] τῆς Καππαδοκίας μαρτυρήσαντος.

Porphyrius mimus

1. Βασιλεύοντος τοῦ παρανόμου καὶ ἀσεβεστάτου Αὐρηλιανοῦ[3] ἐν τῇ πρεσβυτέρᾳ τῶν πόλεων Ῥώμῃ, πρόσταγμα ἐξέδοτο σκληρὸν καὶ ἀπάνθρωπον, ὥστε πάντας τοὺς ὑπὸ τὴν βασιλείαν αὐτοῦ θύειν τοῖς ἀκαθάρτοις καὶ μὴ οὖσιν θεοῖς· τοῦ οὖν σκληροῦ καὶ χαλεποῦ τούτου δόγματος ἐκπεμφθέντος καὶ ἐπὶ τὰ μέρη τῆς ἀνατολῆς, κατήντησεν καὶ μέχρι Καισαρείας τῆς Καππαδοκίας· ὅθεν καὶ ὁ ἅγιος καὶ ἔνδοξος μάρτυς τοῦ Χριστοῦ Πορφύριος ἦν καὶ αὐτὸς[4] ἐπὶ τῆς βασιλείας Αὐρηλιανοῦ[3], Ἀσιανὸς μὲν τῷ γένει ἀνατραφεὶς ἐν τῇ Ἐφεσίων πόλει, ἐκ παιδόθεν δὲ ὑπῆρχεν μῖμος[5] ἐν τῇ θεατρικῇ θυμέλῃ[6] ἀνατραφείς. Τοῦτον ἰδών ποτε Ἀλέξανδρός τις κόμης τὴν τύχην ὑπάρχων, καὶ πρωτεύων τῆς Καισαρέων πόλεως τῶν Καππαδοκῶν, πάνυ εὐφυῶς προσφερόμενον τοῖς αὐτοῖς θεατρικοῖς παιγνίοις, τότε παντόμιμον[7] τοῦ τεχνίτου λεγομένου Φυλιστίωνος καὶ τῶν λοιπῶν καὶ πάνυ τερφθεὶς εἰς αὐτόν, μετῴκισεν[8] αὐτὸν ἀπὸ Ἐφέσου ἐν τῇ αὐτῇ Καισαρείᾳ.

Caesareae in theatro

2. Ἐγένετο δὲ ἐν μιᾷ τῶν ἡμερῶν, κελεύσαντος τοῦ Ἀλεξάνδρου, θέατρον ἀχθῆναι ἐν τῇ αὐτῇ Καισαρέων πόλει ἐπὶ τὸ κατὰ τὰς μυσαρὰς αὐτῶν τέρψεις συνέρχεσθαι ἐν τῷ θεάτρῳ εἰς θεωρίαν πλείστων ὄχλων. Καὶ δὴ προκαθημένου τοῦ κόμητος ἐν τῷ θεάτρῳ, ἐπετέλουν τὰ παίγνια ἐπὶ τοῦ δήμου, ὡς ἅτε ἐμπαίζοντες[1] τὴν ἁγίαν καὶ ἄχραντον μυσταγωγίαν τῆς ἁγίας Τριάδος τὴν γινομένην εἰς τὸ βάπτισμα τοῦ Χριστοῦ· καὶ δὴ καταστήσαντες εἰς ἑαυτοὺς οἱ τῆς αὐτῆς θυμέλης[2], ἀπὸ ἐπισκόπου δῆθεν καὶ πρεσβυτέρων, διακόνων τε καὶ μέχρι ψαλτῶν[3] και ἀναγνωστῶν, προεβάλοντο τὸν αὐτὸν Πορφύριον ὑποδέξασθαι τὸ βάπτισμα τῶν Χριστιανῶν· καὶ σχηματίσαντες ἑαυτοὺς κατὰ τὸν[4] τύπον τῆς ἁγίας ἐκκλησίας καθὼς ἤδη παρὰ πιστῶν χριστιανῶν μεμαθηκότες ὑπῆρχον, ἐκαθέστησαν μετὰ τὸ πολλὰ ἐμπαῖξαι τὰ τῶν χριστιανῶν μυστήρια. Τότε λέγει ὁ τῶν θυμελικῶν[5] καὶ οὐ χριστιανῶν ἐπίσκοπος

1. — [1] Ἄθλησις B. — [2] Καισαρία B. — [3] Αὐρηλλιανοῦ A, B. — [4] καὶ αὐτ. *om.* B. — [5] μῆμος A, B (παιγνιώτης B *in marg.*). — [6] θυμέλλῃ A, B. — [7] παντέμημον (*in marg. inf.* τὸ πάντας μιμεῖσθαι) A, παντέμιμον B. — [8] μετώκησεν A, B.

2. — [1] ἐμπέζοντος B. — [2] θυμέλλης A, B. — [3] ψαλμῶν B. — [4] *om.* B. — [5] θυμελλικῶν A, B.

per ludibrium baptizatus

ὥστε προσφέρειν αὐτῷ τοὺς μέλλοντας βαπτίζεσθαι· προβαλόντες δὲ τὸν αὐτὸν μακαριώτατον Πορφύριον, ἐν ᾧ δὴ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον προενήργει, ἤνεγκαν ὕδωρ· εἶτα ἐκδυσάμενος τὴν τῆς παλαιότητος ἐσθῆτα, εἰσῆλθεν ἐν τῷ ὕδατι καθὼς προσετάχθη αὐτῷ· καὶ ἐπικαλεσάμενος ὁ αὐτὸς δῆθεν ἐπίσκοπος Πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ τὸ ἅγιον Πνεῦμα, ἐβάπτισεν αὐτόν.

christianus fit.

3. Μὴ εἰδότες οἱ ἄθλιοι καὶ ἀσεβεῖς ἀχλεύαστον καὶ ἀνεπηρέαστον [1] εἶναι τὴν δύναμιν τοῦ Χριστοῦ τοῦ τὸ ἴδιον πρόβατον ἐξαρπάσαντος ἐκ στόματος λύκου καὶ ἀγαγόντος εἰς τὴν μάνδραν [2] τῆς αὐτοῦ χάριτος· ἐκεῖνοι μὲν γὰρ ἐν χλεύῃ καὶ γέλωτι ἐμπαίζοντες τῷ Χριστῷ, μᾶλλον δὲ ἑαυτοῖς [3], ἐξετέλεσαν ὅπερ ἠγνόουν μυστήριον ἐπικαλεσάμενοι τῆς ἁγίας Τριάδος τὸ ὄνομα. Ὁ δὲ κύριος καὶ Θεὸς ἀληθῶς δῶρον ἑαυτῷ τίμιον ἐξελέξατο ἐν τῇ αὐτοῦ βασιλείᾳ. Βαπτισθεὶς δὲ ὁ αὐτὸς ἁγιώτατος Πορφύριος ἐνεδύσατο ὑπ' αὐτῶν στολὴν λευκήν· καὶ εὐθέως ἦλθεν ἐπ' αὐτὸν τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον. Καὶ ἰδοὺ ἄγγελοι Κυρίου ἔμπροσθεν αὐτοῦ [4] κρατοῦντες λαμπάδας καὶ οὕτως προηγοῦντο τῷ μακαρίῳ Πορφυρίῳ ὥστε ἀπὸ τῆς φωνῆς τῶν ἁγίων ἀγγέλων σεισθῆναι [5] καὶ τὴν πόλιν· ἐν δὲ τοῖς ὄχλοις ἦν οὐ μικρὸν θέαμα [6]. Οἱ μὲν γὰρ ἔλεγον· « Οἱ θεοί εἰσιν οἱ θεωρούμενοι σὺν τῷ Πορφυρίῳ », οἱ δὲ ἔλεγον ὅτι « φάντασμά ἐστιν ». Ἄλλοι ἔλεγον ὅτι « εἰ [7] τὸ βάπτισμα Πορφυρίου ψευδὲς ὂν [8] τοιαύτας δυνάμεις ἔχει, πόσῳ μᾶλλον οἱ ἐξ ὅλης καρδίας προσερχόμενοι τῷ Χριστῷ [9] καὶ βασιλεῖ τῶν χριστιανῶν [10] οὗτοι κληρονόμοι ἀναδειχθήσονται τῆς βασιλείας τῶν οὐρανῶν· » ὅθεν παραχρῆμα καταλείψαντες τὰς ἑαυτῶν καθέδρας ἔρριψαν ἑαυτοὺς ἐπὶ τῶν ποδῶν τοῦ ἁγίου Πορφυρίου ἀξιοῦντες τῆς τοιαύτης τυχεῖν χάριτος λέγοντες αὐτῷ· « Ἀδελφὲ Πορφύριε, πρόσευξαι καὶ περὶ ἡμῶν τῶν ταπεινῶν ἵνα φθάσῃ καὶ ἐφ' ἡμᾶς ἡ δωρεὰ τοῦ ἁγίου Πνεύματος. »

Angelis apparentibus

et orare docentibus

4. Ὁ δὲ μακάριος Πορφύριος ταῦτα ἀκούσας καὶ κατανυγεὶς [1] οὐκ ᾔδει [2] πῶς [3] προσεύξεται [4]· τότε προσελθὼν αὐτῷ ὁ τοῦ Κυρίου ἄγγελος ὑπέδειξεν προσέχειν [5] πρὸς ἀνατολάς· καὶ τούτου γενομένου καὶ τοῦ θείου ἀγγέλου ὑποδείξαντος αὐτῷ [6], εὐθέως ὁ μακάριος [7] ἐπῆρεν αὐτοῦ τὰς ὁσίους χεῖρας εἰς τὸ προσεύξασθαι πρὸς

3. — [1] ἀνεπερέαστον A, B. — [2] μάνδρα B. — [3] ἑαυτοὺς A, B. — [4] *addendum fortasse* ἔστησαν. — [5] σεισθεῖναι A, B. — [6] τὸ θέαμα B. — [7] εἰς A. — [8] ψευδῆ ὄντα A, B. — [9] θεῷ B. — [10] βασιλεῖ τῶν βασιλεῖ B.

4. — [1] ταῦτα ἀκ. κ. κατ. *om.* B. — [2] οὐκήδει A, B. — [3] *om.* B. — [4] προσεύξασθαι B. — [5] προσέχειν αὐτῷ A, B. — [6] αὐτὸν A, κ. τ. θ. ἀγ. ὑπ. αὐτ. *om.* B. — [7] ὁ μακ. *om.* B.

Κύριον. Εὐχομένου δὲ αὐτοῦ ἦλθεν νεφέλη φωτὸς καὶ ἐπεσκίασεν ἐν τῷ θεάτρῳ· καὶ οὕτως κατὰ μικρὸν ἦν δροσίζων καὶ φωτίζων[8] τοὺς προσελθόντας τῷ ἁγίῳ βαπτίσματι· οἵτινες φωτισθέντες εὑρέθησαν καὶ αὐτοὶ στολὰς λευκὰς φοροῦντες, ὥστε ὑπὸ[9] τῆς χάριτος τοῦ ἁγίου Πνεύματος ἐξελθόντες ἐκ τοῦ θεάτρου σὺν τοῖς ἁγίοις ἀγγέλοις ἐπεκατελάμβανον τὴν ἁγίαν τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίαν. Γνωστὸν δὲ ἐγένετο τοῦτο τῷ θεοσεβεστάτῳ ἐπισκόπῳ τῆς πόλεως Καισαρείας καὶ προσαπαντήσας[10] ἠσπάσατο αὐτοὺς ἐν φιλήματι ἁγίῳ· καὶ οὕτως εἰσῆλθεν σὺν αὐτοῖς εἰς τὴν ἁγίαν τοῦ θεοῦ ἐκκλησίαν, καὶ ἐπληρώθη ὁ ναὸς ἀπὸ ἄκρας εἰς ἄκραν ἁγίων πολλῶν ἀγγέλων σὺν τοῖς φωτισθεῖσιν. Κλινάντων δὲ αὐτῶν τὰ γόνατα καὶ προσευξαμένων ἐπὶ ἱκανὸν καὶ ἀναστάντων πάντων, κατελείφθη[11] μόνος ὁ ἐπίσκοπος σὺν τοῖς βαπτισθεῖσιν.

ab episcopo recipitur.

Coram praeside ductus

5. Ὁ δὲ κόμης, ἰδὼν τὸ παράδοξον, ἀπηνεώθη[1]· τῇ δὲ ἐπαύριον προκαθίσας ἐπὶ τοῦ θεάτρου ὁ κόμης ἐκέλευσεν προσαχθῆναι αὐτῷ τὸν ἅγιον Πορφύριον. Ἀχθέντος δὲ αὐτοῦ λέγει πρὸς αὐτὸν ὁ κόμης· « Οὕτως εὐθέως ἐκ τῶν ἐνθάδε ἀπέδρας, Πορφύριε; » Ὁ ἅγιος Πορφύριος λέγει· « Μωρὲ καὶ ἀναίσθητε ἄρχων, οὐκ ἔγνως τὰ κατ' ἐμὲ πάντα γεγενημένα ὑπὸ τοῦ Θεοῦ; τάχα, ὡς δοκῶ, καὶ σὺ ἤδη συνῆκας, εἰ καὶ τὴν ἀλήθειαν οὐ θέλεις ὁμολογῆσαι[2]. » Ὁ κόμης λέγει· « Ἔγνων, ἀλλὰ μὴν καὶ φαντασίαν δοκῶ εἶναι. » Ὁ ἅγιος Πορφύριος λέγει· « Ταῦτα πάντα, τρισάθλιε, φαντασία σοι δοκεῖ εἶναι; ἡ τῶν ἁγίων ἀγγέλων χοροστασία καὶ ἡ ἐν αὐτοῖς κρατουμένη λαμπὰς φάντασμά σοι δοκεῖ εἶναι; ἡ πεφωτισμένη τοῦ Πνεύματος δύναμις καὶ ἡ ἀπ' αὐτῆς εἰς ἡμᾶς φθάνουσα εὐεργεσία οὐ δοκεῖ σοι εἶναι τοῦ Θεοῦ δημιουργία; » Ὁ κόμης λέγει· « Ὦ κακὴ κεφαλή, μωρός σοι δοκῶ εἶναι καὶ τρισάθλιος; » Ὁ ἅγιος Πορφύριος εἶπεν· « Ναί, καὶ πῶς γὰρ οὐκ εἶ μωρὸς καὶ τρισάθλιος; ἰδὲ γὰρ ἐφ' οἷς σέβῃ· ἓν δέ σοι λέγω, κόμης· εἰ δίκαιος εἶ[3] κριτής, κέλευσον παραστῆναι τοὺς ἱερεῖς τῶν θεῶν καὶ προσευξάμενοι ποιησάτωσαν σημεῖον ἵνα ἴδω καὶ πιστεύσω· ἀμήχανον γάρ μοί ἐστιν μὴ ἰδόντα αὐτῶν σημεῖον πιστεῦσαι[4] εἰς αὐτούς.....[5] καὶ ἀποθανεῖν. » Καὶ ἐκέλευσεν ὁ κόμης τοῦτο γενέσθαι.

6. Παραστάντων δὲ αὐτῷ τῶν ἱερέων τοῦ τε Ἀπόλλωνος καὶ τοῦ

— [8] *exspectes* δροσίζουσα κ. φωτίζουσα — [9] ἀπὸ B. — [10] πρὸς ἀπαντήσας A, B. — [11] κατελήφθη B.

5. — [1] ἑστὼς ἐν σιωπῇ ἐννεῶς *add.* A, B. — [2] ὁμολ. οὐ θέλ. B. — [3] εἰ A, B. — [4] ἵνα ἴδω καὶ πιστεύσαι A. — [5] *aliquid deesse videtur.*

Κρόνου, οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ ἄλλων διακοσίων ἱερέων συναχθέντων λέγει αὐτοῖς ὁ κόμης· « Ὃ λέγω ὑμῖν, ποιήσατε ἐν τάχει· προσευξάμενοι ἐπιδείξατε σημεῖον ἵνα ἰδὼν ὁ Πορφύριος τοῦτο, ὃν ἐγὼ κακῶς ἤγαγον ἐνταῦθα, πιστεύσῃ τοῖς μεγίστοις θεοῖς. » Τότε οἱ ἱερεῖς τῆς ἀπωλείας φέρουσι ταῦρον, καὶ στήσαντες αὐτὸν μέσον

bovem a sacerdotibus

τοῦ θεάτρου, λέγουσι τῷ ἁγίῳ Πορφυρίῳ· « Πορφύριε, ἐὰν τοῦτον [1] θανατώσωμεν τὸν ταῦρον καὶ πάλιν ζωοποιήσωμεν, πιστεύεις τοῖς θεοῖς; » Ὁ ἅγιος Πορφύριος εἶπεν· « Ναί [2], κἂν μὴ θέλω πιστεύω. » Τότε οἱ ἄθλιοι ἱερεῖς σταθέντες εἰς τὰ δεξιὰ μέρη τοῦ ταύρου ἤρξαντο φθέγγεσθαι εἰς τὸ οὖς αὐτοῦ· καὶ παραχρῆμα πεσὼν ὁ ταῦρος ἀπέθανεν. Καὶ ἔκραξαν [3] φωνῇ μεγάλῃ λέγοντες·

occisum

« Μέγας εἶ, ὦ [4] Ἀπόλλων, καὶ πάντες οἱ λοιποὶ θεοί. » Ὁ δὲ κόμης λέγει· « Τί ἐστιν, Πορφύριε, πιστεύεις ἢ συντόμως ἀποφαίνομαι κατὰ σοῦ; » Ὁ ἅγιος Πορφύριος εἶπεν· « Σὺ αὐτὸς ἀκήκοας παρ' αὐτῶν ὅτι θανατώσομεν [5] τὸν ταῦρον καὶ πάλιν ζωοποιήσομεν. Ἐὰν οὖν ζωοποιήσωσιν [6] αὐτὸν καθὼς εἶπον, πιστεύω κἀγώ. » Τότε ἤρξαντο πάλιν οἱ μ<ιαροὶ> ἱερεῖς [7] προσεύχεσθαι ἀπὸ ὥρας τρίτης ἕως ὥρας ἐννάτης [8] καὶ ἀναστῆσαι αὐτὸν οὐκ ἴσχυσαν. Ἰδὼν δὲ ὁ ἅγιος Πορφύριος ὅτι ἀποροῦσιν οἱ ἱερεῖς τοῦ ἐγεῖραι τὸν ταῦρον, λέγει τῷ ὄχλῳ· « Τί ἔνι, [9] μὴ ἰσχύει [10] τι Ἀπόλλων [11]; οὐκέτι Ἄρης, οὐκέτι Κρόνος, οὐκέτι Ἀπόλλων, οὐκέτι γὰρ ἀληθῶς ἰσχύει τι τὰ σεβάσματα ὑμῶν· Χριστοῦ γὰρ φανέντος τὰ εἴδωλα πάντα κωφὰ καὶ κενὰ [12] μένουσιν ἅμα τῶν ἐπ' αὐτοῖς πεποιθότων. » Τότε λέγουσιν οἱ ἱερεῖς τῆς ἀπωλείας· « Ἡμεῖς ἀπεκτείναμεν, σὺ ζωοποίησον· καὶ ἐὰν τοῦτο γένηται, πιστεύομεν [13] καὶ ἡμεῖς τῷ θεῷ σου. »

suis precibus

7. Ἤρεσεν δὲ ὁ λόγος οὗτος τῷ τε δήμῳ καὶ τῷ [1] κόμητι. Τότε στὰς ὁ ἅγιος Πορφύριος ἄντικρυς κατὰ ἀνατολὰς καθὼς καὶ [2] ἐδιδάχθη ὑπὸ τοῦ ἀγγέλου καὶ ἐπάρας τὰς ὁσίας αὐτοῦ χεῖρας, ηὔξατο τὴν εὐχὴν ταύτην καὶ εἶπεν· « Ὦ [3] Θεὸς ὁ μέγας καὶ αἰνετός, ὁ τῶν κρυφίων γνώστης καὶ τῶν ἀδήλων ἐξεταστής, ὃν οὐδεὶς εἶδεν ἀνθρώπων οὐδὲ ἰδεῖν δύναται, ὁ διὰ σπλάγχνα ἐλέους καὶ ἀγαθότητος κἀμὲ τὸν ταπεινὸν καὶ ἀπολλύμενον μὴ ἀποστραφείς,

6. — [1] ἐαν τοῦ B. — [2] *om.* B. — [3] ἔκραν B. — [4] ὁ A, *om.* B. — [5] θανατώσωμεν A, B. — [6] ἀναζωοποιήσωσιν B. — [7] οἱ μιερεῖς A, οἱ μηερεῖς B, — [8] θ' A. — [9] τί ενι A. — [10] ἰσχύη A, B. — [11] Ἀπώλλων B. — [12] *fortasse legendum est* ἐνεά. — [13] πιστεύω μὲν A, πιστεύωμεν B.

7. — [1] τὸ A, B. — [2] *om* B. — [3] ὁ A, B (εὐχή A *in marg.*).

ἀλλ' οἰκτείρας καὶ ἐπιστρέψας εἰς τὴν αἰώνιον ζωήν, ἐπίφανον τῇ ὥρᾳ ταύτῃ τῷ τε δήμῳ τούτῳ καὶ τῷ κόμητι, καὶ δεῖξον ἐν τῷ ἀλόγῳ τούτῳ ζῴῳ τὴν τῶν νεκρῶν ἀναβίωσιν, ὅτι πάντα δύνασαι, δέσποτα,[4] ἀδυνατεῖ δέ σοι οὐδέν. Σοὶ[5] γὰρ μόνῳ[4] πρέπει ἡ[4] δόξα καὶ τὸ κράτος, Υἱὲ τοῦ Θεοῦ, ἅμα τῷ Πατρί σου καὶ τῷ ἁγίῳ Πνεύματι εἰς τοὺς αἰῶνας, ἀμήν.» Καὶ ταῦτα εἰπὼν ὁ ἅγιος Πορφύριος, ἐπιστραφεὶς ἐπὶ τὸν ταῦρον λέγει[6] · « Σοὶ[7] λέγω ἐν ὀνόματι τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος, ὃν ἀδίκως ἀπέκτειναν οἱ ἄνομοι ἱερεῖς, ἔγειρε ζῶν καὶ ἁλλόμενος, ἵνα γνῶσιν ἅπαντες οἱ περὶ τὸν ἄρχοντα καὶ τὸν δῆμον, ὅτι οὐκ ἔστιν θεὸς ἕτερος πλὴν τοῦ Θεοῦ ἡμῶν.» Καὶ παραχρῆμα ἠγέρθη ὁ ταῦρος ἐν ὀνόματι Κυρίου καὶ ἤρξατο περιπατεῖν καὶ μυκᾶσθαι, ζητῶν τὸ ἴδιον ὁμόζυγον καὶ οὕτως ἐξῆλθεν ὁ ταῦρος ἀπὸ τοῦ θεάτρου[8] ἔμπροσθεν πάντων.

ad vitam revocat.

Postquam eius iussu

8. Τότε ἔλαβεν[1] πάντας φόβος καὶ ἔκστασις καὶ ἐδόξασαν τὸν Θεόν. Ὁ δὲ κόμης οὐδ' ὅλως συνῆκεν · ἀλλὰ κεπφωθεὶς τὸν νοῦν ὑπὸ τοῦ σατανᾶ διέμεινεν ἄπιστος · ὅθεν[1] περιπατοῦντος τοῦ ἁγίου Πορφυρίου ἐν τῷ θεάτρῳ ἐν τοῖς ἐπιλεγομένοις προσκηνίοις[2] εἶδεν ἀγάλματα πολλὰ ἑστῶτα · ἐν οἷς ἦν καὶ ὁ Ἀπόλλων καὶ[3] ἐκ δεξιῶν μὲν αὐτοῦ ὑπῆρχεν[4] ὁ Ἀσκληπιός, ἐξ εὐωνύμων δὲ ἡ Ἄρτεμις καὶ ἡ Ἀφροδίτη[5]. Λέγει οὖν ὁ ἅγιος Πορφύριος τῷ ἀγάλματι · « Σοὶ λέγω, λίθε ἄψυχε, τέχνῃ ἀνθρώπων κατασκευασμένε, οἰκητήριον δαιμόνων, ἀπώλεια ψυχῶν, κωφὸν καὶ[3] ἄλαλον, ἐν ὀνόματι τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος, ἐλθὲ ἐπ' ὄψιν ἐπὶ τῆς γῆς ἅμα τῶν λοιπῶν ἀγαλμάτων.» Καὶ εὐθέως ἅμα αὐτοῦ ἔπεσον ὅλα τὰ ἀγάλματα ἐπ' ὄψεσιν ἐπὶ τοῦ ἐδάφους. Καὶ γενόμενος ψόφος μέγας, ἐλεπτύνθησαν ἅπαντα καὶ ἐγένοντο ὡσεὶ[6] ψάμμος λεπτή. Ἐξ ὧν ἡ κεφαλὴ μόνη τοῦ Ἀπόλλωνος κατέλαβεν τὸν ἴδιον[7] ἱερέα · καὶ πεσὼν ἐπὶ τὴν κοιλίαν αὐτοῦ διεσκορπίσθη πάντα αὐτοῦ τὰ ἔγκατα καὶ τὰ μέλη. Τότε ἀγανακτήσας ὁ κόμης πάνυ εὐθέως ἀπεφήνατο κατὰ τοῦ ἁγίου τὴν διὰ[8] ξίφους τιμωρίαν.

idolorum simulacra corruerant,

9. Λαβὼν δὲ τὴν τοιαύτην ἀπόφασιν ὁ ἅγιος Πορφύριος καὶ χαρᾶς πολλῆς καὶ εὐφροσύνης πλησθεὶς μετεπέμψατο παραχρῆμα τὸν ὅσιον καὶ θεοσεβέστατον ἐπίσκοπον Καισαρείας, ὥστε κοινωνῆσαι αὐτὸν τοῦ ἀχράντου σώματος καὶ τοῦ τιμίου αἵματος Ἰησοῦ

— [4] *om.* B. — [5] σύ A, B. — [6] λέγω B. — [7] σύ A, B. — [8] ἀπ. τ. θεατ. ὁ ταῦρ. B.

8. — [1] (ἔλαβεν... ὅθεν) *om.* B. — [2] πρισκίνοις A, B. — [3] *om.* B. — [4] αὐτ. ὑπ. *om.* B. — [5] Ἀφροδίτης A, B. — [6] ὡσή A, B. — [7] *om.* B. — [8] διὰ τοῦ A.

Χριστοῦ τοῦ κυρίου ἡμῶν καὶ οὕτως διὰ τοῦ ξίφους τελειωθῆναι. Τότε ἐλθὼν ἐν σπουδῇ ὁ ὅσιος ἐπίσκοπος καὶ τὴν θείαν καὶ ἄχραντον αὐτῷ κοινωνίαν παρασχόμενος ἔφη πρὸς αὐτόν· « Μακάριος εἶ, τέκνον Πορφύριε, ἀληθῶς ἄρρηκτός σου ἡ πίστις, εὐσεβὴς ὁ λογισμὸς καὶ τέλειος ὁ στέφανος, ἡ ὄντως πορφύρα τῆς πίστεως, ἡ πέτρα ἡ ἀσάλευτος τῆς ἐκκλησίας, ὁ εὔδιος λιμὴν τῶν χειμαζομένων· παρακαλῶ δέ σε ἵνα, ὅταν μέλλῃς παραστῆναι Χριστῷ, πρεσβεύσῃς καὶ ὑπὲρ ἐμοῦ τοῦ ἐλαχίστου καὶ ταπεινοῦ [1]. » Καὶ ταῦτα εἰπόντος τοῦ ἐπισκόπου, ἀσπασάμενοι ἀλλήλους ἐν φιλήματι ἁγίῳ καὶ δακρύσαντες ἐφ' ἱκανὸν ἀπεχωρίσθησαν ἀπ' ἀλλήλων. Τότε ὁ ἅγιος μάρτυς τοῦ Χριστοῦ Πορφύριος ἐκτείνας τὰς χεῖρας καὶ ἐπὶ πολὺ προσευξάμενος καὶ ἑαυτὸν καθ' ὅλου τοῦ σώματος κατασφραγίσας, ἐτελειώθη διὰ τῆς τοῦ ξίφους τιμωρίας μηνὶ νοεμβρίῳ θ' ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς [2] αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν [3].

ab episcopo recreatus,

capite plectitur.

9. — [1] ταπ. καὶ ἐλαχ. B. — [2] τοὺς ἀτελευτήτας B. — [3] *om.* A.

LES ACTES DE S. BARBARUS.

S. Barbarus est en grande vénération dans les pays balkaniques. Il compte, comme S. Démétrius, parmi les saints myroblytes, et le patriarche Calliste, écrivant en 1355 au clergé de Trnovo, constate chez les Bulgares l'abus de remplacer dans les cérémonies du baptême le saint chrême par le baume que distillent les reliques du grand martyr Démétrius ou de S. Barbarus (1).

Ce n'est pas un mince indice de popularité d'être mis, pour ainsi dire, au même rang que le patron de Thessalonique, dont la renommée est devenue universelle, et il convient de se demander ce qui a valu, à un saint que nous ne connaissons guère, une pareille célébrité.

Qui était S. Barbarus ? Quand vécut-il ? Où se trouvait son tombeau ?

Avouons sans détours que notre information actuelle ne semble pas nous permettre de trouver à ces questions essentielles une solution définitive. La plupart des données sont d'un vague désespérant et celles qui semblent d'une précision absolue, présentent entre elles des contradictions inquiétantes. Sauf la diffusion du culte en Occident, le cas de S. Barbarus rappelle celui de son homonyme féminin Barbara, que personne ne peut se flatter d'avoir résolu. Avant d'exposer l'état de la cause, il nous faut verser au dossier une pièce qui a été négligée jusqu'ici. C'est la Passion de S. Barbarus dont nous publions plus loin le texte grec et la vieille traduction latine.

*Nous prenons le texte grec dans un manuscrit de la fin du IX*e *siècle, le 1470 de la bibliothèque Nationale de Paris* (2). *Le* Μαρτύριον τοῦ ἁγίου πανενδόξου μάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Βαρβάρου *(fol. 25-28*v*) n'a pas encore tenté la curiosité des critiques, et on le comprend sans peine. Il suffit d'en lire quelques lignes pour apprécier la qualité de cette hagiographie ; on n'aborde ce genre de textes que forcé par le devoir ou les*

(1) Miklosich-Müller, *Acta et diplomata graeca*, t. I, p. 441. — (2) *Catal. Gr. Paris.*, p. 148.

nécessités du métier. Nous le donnons au lecteur sans nous mettre en frais de conjectures. Les grosses fautes du manuscrit seront corrigées, et l'orthographe retouchée selon les règles usuelles.

Voici, en peu de mots, l'histoire de S. Barbarus d'après notre document.

L'empereur Julien, après avoir lancé un édit contre les chrétiens, s'en va faire la guerre aux Francs. Il y avait dans son armée un soldat chrétien fort distingué, nommé Barbarus. L'armée ennemie ayant proposé de terminer le différend par un combat singulier, Barbarus est chargé de représenter l'armée romaine. Avec l'aide de Dieu, il tue son adversaire, et les Francs se retirent. Barbarus alors est invité à sacrifier aux idoles ; il refuse, et reconnaît avoir reçu le baptême des mains de l'évêque Cyriaque.

Alors commence la série des supplices. On lui racle le ventre jusqu'à ce que les entrailles s'échappent. Mais l'ange Gabriel arrive et les remet en place. A cette vue, Bacchus, le général, et deux soldats, Callimaque et Denys, se convertissent ; Julien les fait décapiter.

Le lendemain, Julien essaie inutilement de gagner Barbarus par des promesses. Il fait amener une roue armée, que l'on chauffe et sur laquelle Barbarus est jeté et arrosé d'huile bouillante. Le martyr adresse une prière à Dieu, et le feu dévore deux mille idolâtres. Reconduit en prison, Barbarus y est visité par le Christ. Julien le fait alors précipiter dans une fournaise ; il en sort sain et sauf. On l'accuse de magie et on le met aux prises avec des serpents, qui vont lui lécher les pieds.

Julien imagine de le faire jeter dans un bœuf d'airain rougi au feu. Dès que le martyr y est entré, le feu s'éteint et le bœuf se met à marcher. Enfin, Barbarus est condamné à avoir la tête tranchée. Il fait une longue prière, une voix du ciel lui répond, et la sentence est exécutée. L'évêque Phénix réclame le corps et l'ensevelit ἐν πόλει λεγομένῃ Μοθόνῃ. *Cela se passait le 8 mai.*

On éprouve quelque répugnance à s'engager dans l'étude d'un pareil document ; ce serait évidemment perdre son temps que de chercher à en déterminer minutieusement les sources. Sauf les dernières phrases, qui n'ont avec l'ensemble qu'un lien artificiel, et sur lesquelles nous aurons à revenir, la Passion de Barbarus, où tout élément historique fait évidemment défaut, (1) *n'a pas même le mérite des œuvres d'imagination du genre le plus modeste. C'est une compilation dont toutes les parties*

(1) Sur le choix de Julien comme persécuteur, voir *Act. SS.*, Maii t. III, p. 286.

sont empruntées à des textes hagiographiques populaires dans le goût des Passions de S. Georges, de S. Théodore et des autres saints militaires. En la parcourant, on se souvient d'avoir rencontré ailleurs non seulement les traits les plus saillants, mais jusqu'aux phrases elles-mêmes. Quelques exemples pour préciser.

D'abord, l'édit du persécuteur. Les hagiographes en imaginent volontiers le texte. Voir les Actes de S. Procope, de S. Mercure et plusieurs autres (1). *Le duel que doit terminer la guerre semble une réminiscence du combat de Nestor avec le gladiateur Lyaeus dans les Actes de S. Démétrius. Puis vient le lieu commun des supplices inefficaces, soit que le martyr n'en sente pas les atteintes, soit qu'un miracle guérisse presque aussitôt ses blessures. On n'a qu'à se rappeler les Actes de S. Théodore, de S. Georges, de S. Procope, de Ste Catherine. Les divers genres de supplices sont aussi des emprunts. Ainsi, la roue est assez connue par l'histoire de S. Georges et par celle de Ste Catherine ; le bœuf d'airain de Phalaris se retrouve dans les Actes de S. Georges, de S. Antipas, de Ste Pélagie de Tarse, de S. Eustache, de S. Héliodore ; mais l'hagiographe a su dépasser ses modèles en imaginant de mettre le bœuf en mouvement.*

L'accusation de magie est des plus communes ; S. Georges et S. Mercure, pour ne citer que ceux-là, en sont l'objet. Non moins fréquente est la vision du martyr, à qui le Christ se fait voir dans la prison, comme on le raconte dans les Actes de S. Georges, de S. Théodore, de S. Procope. Ajoutons encore les conversions en masse provoquées par le spectacle de la constance du martyr et par ses miracles, et l'épisode où est racontée en détail la conversion de deux ou trois notables, suivie de leur martyre. C'est ainsi que le groupe Bacchus, Callimaque et Denys a son pendant les Actes de S. Georges, de S. Procope, de S. Théodore. Enfin, la prière du martyr au moment du dernier combat et la voix céleste qui lui répond sont une réminiscence d'autres Actes. Ces traits sont étroitement apparentés à l'épisode final de la Passion de S. Georges, dans certains manuscrits. La réminiscence biblique Ἴσχυε καὶ ἀνδρίζου *a passé du* Martyrium Polycarpi *dans un grand nombre de Passions. Je n'ai rien dit de bien d'autres emprunts moins saillants.*

Si l'on veut, après cela, se rendre compte de ce qui reste comme élément primitif et original de la Passion de S. Barbarus, on sera suffisamment

(1) Nous renvoyons une fois pour toutes à notre recueil *Les saints militaires,* (Paris, 1909), où l'on trouvera soit l'analyse soit le texte des Passions des SS. Georges, Théodore, Procope, Mercure et Démétrius.

édifié sur la valeur historique de la pièce, et personne, croyons-nous, ne sera tenté de chercher le noyau historique qui se dissimule sous la rhétorique de l'hagiographe. Barbarus est le nom d'un saint vénéré à Méthone où l'on croyait posséder son corps. Voilà, je pense, tout ce que l'on peut retirer de la lecture des Actes.

On n'apprendra rien de plus dans la Passion latine que nous publions en même temps d'après le manuscrit de la bibliothèque Saint-Marc de Venise 356, fol. 232ᵛ-286ᵛ, écriture du XIIIᵉ siècle (1). *C'est une traduction de la pièce grecque, faite sur un manuscrit qui s'écarte légèrement de celui de Paris. La date de la mort est ici le 14 mai. La Passion grecque de S. Barbarus aura été apportée de Méthone à Venise, en même temps que le corps du saint, que l'on prétend garder dans l'église de Saint-Laurent* (2), *et traduite aussitôt. Il est assez étrange que le traducteur ne fasse aucune allusion à la translation des reliques ; mais je dois dire que la date de cet événement nous est inconnue* (3). *La notice de Pierre de Natalibus sur S. Barbarus est un résumé de la traduction latine* (4).

D'après notre hagiographe anonyme, Barbarus est un martyr de la persécution de Julien. Toute autre est la version de Constantin Acropolite, auteur du commencement du XIVᵉ siècle, qui nous a laissé un λόγος εἰς τὸν ἅγιον Βάρβαρον (5). *D'abord, nous sommes ramenés aux temps de Michel II le Bègue (820-829). Les Arabes infestent la mer Ionienne et attaquent les villes de la côte. Ils s'emparent de Nicopolis, et de là se dirigent sur Ambrakia. Là s'arrêtèrent leurs succès. L'armée arabe fut détruite près de Dragamest. Barbarus, qui servait dans cette armée, fut du petit nombre de ceux qui parvinrent à se sauver. Voici ce que le panégyriste sait sur l'origine de son héros :* Ἦν μὲν ἐκ βαρβάρων, ὡς ἡ περὶ αὐτοῦ φησιν ἱστορία καὶ ἡ μεθ' ὧν συγκατάλεικτο στρατιὰ μαρτυρεῖ, ὡς δὲ λόγος αἱρεῖ καὶ πόλεως οὕτω παρωνομασμένης περίπου τὰ τῶν Ἄφρων ὅρια τυγχανούσης (6). *On ne peut s'empêcher de trouver que c'est beaucoup de coïncidences. Le saint s'appelait Barbarus, il était barbare, il servait dans l'armée des*

(1) A. M. Zanetti, *Latina et italica D. Marci bibliotheca codicum manuscriptorum,* p. 149. — (2) Flaminius Cornelius, *Ecclesiae Venetae,* t. XI (Venetiis, 1749), p. 74. — (3) *Act. SS.*, Maii t. VII, p. 770. — (4) Lib. V, c. 170. Les leçons du second nocturne de l'office de S. Barbarus tel qu'on le récitait à Venise résument également la pièce. Fl. Cornelius, t. c., p. 75-76.— (5) *BHG*². 220.— (6) A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, t. I, p. 410.

barbares, il était originaire d'une ville d'Afrique nommée Barbara. Mais laissons cela, et suivons le récit.

Barbarus échappé au désastre de l'armée arabe, se fait voleur de grand chemin. Il arrive dans une localité appelée Nysa (Νύσα), *où il y avait une église de S. Georges desservie par un prêtre nommé Jean, de Nicopolis. Le brigand attend le prêtre à la porte de l'église ; mais durant l'office divin, une vision a transformé son âme ; il demande d'être instruit, reçoit le baptême et se soumet à la pénitence. Le prêtre lui met des fers aux mains et aux pieds, et au cou une chaîne reliée aux mains, qui le force à baisser la tête :* πεδεῖται χεῖρας ἅμα καὶ πόδας βαρυτάτοις ὅτι κλοιοῖς, καὶ ἐξαρτᾶται τούτῳ τοῦ τραχήλου σειρὰ τὴν κεφαλὴν συγκατακλίνουσα ταῖς χερσί (1).

Alors Barbarus se retire dans la montagne, où il vit, exposé à toutes les rigueurs de la température, avec les animaux sauvages et ne se nourrissant que d'herbes.

Il se livrait depuis trois ans à ces austérités, lorsque des chasseurs, venus de Nicopolis, trompés par la demi-obscurité, lui envoient leurs flèches croyant viser un fauve. Mortellement blessé, il demande qu'on aille lui chercher le prêtre Jean. Celui-ci arrive trop tard. On se met en devoir de transporter le corps à Nicopolis ; mais subitement il se dérobe dans le sein de la terre. On bâtit à cet endroit une chapelle, qui fut agrandie et embellie plus tard. Du sol s'échappe en sources abondantes le baume miraculeux qui guérit toutes les maladies. Βούλονται δ'οὖν παρὰ τὴν πλησιαιτέραν τῶν πόλεων ἀγαγεῖν — ἡ Νικόπολις αὕτη γε ἦν — ὡς ἂν δὴ τιμήσαιεν μὲν αὐτὸν ὡς εἰκός, κοσμήσαιεν δὲ καὶ τὴν πόλιν οὐχ ἥκιστα · ἀλλ' ἔλαθεν αὐτοὺς ἐκφυγών, γῆς μυχοῖς ἐναποκρυβεὶς καὶ ὡς Ἐνώχ τις ἄλλος μετατεθείς · ἵνα δὴ καὶ νεὼς τότε μὲν πρὸς αὐτὸν σχεδιάζεται, ἀνοικοδομεῖται δ'εἰς αὖθις πολυτελέστερον καὶ λαμπρότερον. Τὸ δὲ μεῖζον, καὶ μύρον τὸ ἀπ' ἐκείνου τῶν τῆς γῆς λαγόνων δαψιλῶς ἀναδίδοται καὶ νάει ποταμηδόν · τὸ δὲ μέγιστον καὶ θαυμασιώτερον, καὶ ἰάσεις παντοίων ἐκτελεῖ νοσημάτων χριόμενον ἢ ὁπωσοῦν μεταλαμβανόμενον (2). *Constantin Acropolite raconte en terminant la guérison d'un de ses enfants par l'application du baume de S. Barbarus.*

Il faut rapprocher du panégyrique de Constantin Acropolite la Vie bulgare de S. Barbarus publiée en 1898 par A. J. Jacimirskij, dont

(1) T. c., p. 414. — (2) T. c., p. 418.

nous dirons quelques mots d'après l'analyse détaillée qu'en a donnée M. K. Radčenko (1). *Elle a pour auteur un certain Cyprien, qui la traduisit du grec ou simplement se servit d'un original grec qu'il arrangea à sa façon. Le gros de l'histoire ne diffère point du récit de Constantin. Seulement, l'addition de nouveaux épisodes et des retouches notables à toutes les parties de la narration ont légèrement modifié la physionomie du saint ; l'éditeur de la légende bulgare a trouvé les divergences assez marquées pour ne pas hésiter à distinguer ce Barbarus de celui du panégyriste grec.*

Barbarus, cette fois, est un égyptien qui, ayant perdu ses parents à l'âge de vingt ans, se joint à une bande de pirates. Dans une expédition aux environs de Durazzo, le navire qui les portait fait naufrage ; Barbarus, qui était chrétien, ayant seul échappé au désastre, se retire dans un endroit désert pour faire pénitence. Une année après, il est découvert par un chasseur. Il va se cacher ailleurs, pendant trois ans ; découvert de nouveau, il se fait recevoir dans un monastère. Il finit par quitter ce couvent et se rend à Pelagonia. Arrivé dans un village, il s'arrête dans le vestibule de l'église. Le prêtre l'engage à se reposer ; mais Barbarus demande à faire pénitence. Le prêtre lui fait mettre les fers, et donner tous les jours un peu de pain et d'eau. Barbarus mène cette vie durant 19 ans, au bout desquels, le prêtre étant mort, il se retire dans la montagne. Un jour, on le trouve percé d'une flèche par un chasseur ; de la plaie découle un baume miraculeux. Les habitants du village voisin vont par mer chercher le saint corps. La nuit étant tombée, ils s'arrêtent à quelque distance du village, et le corps est déposé dans le lit desséché d'un ruisseau ; le lendemain on remarque que le baume coule vers la mer. On essaie en vain de ramener le corps. Alors on fait chercher l'archevêque de Pelagonia, Thomas, qui résidait à Achrida. Cependant, des Égyptiens étaient arrivés, qui réclamaient les reliques de leur compatriote. On convient de s'en rapporter au saint lui-même, et tout le monde fléchit le genou. Or, durant la prière, les deux rives du ruisseau se rejoignent et recouvrent les reliques, tandis que le baume continue à couler vers la mer. Une église et un monastère sont bâtis au lieu où s'est accompli le prodige.

On a reconnu les traits principaux de la précédente légende. Barbarus a d'abord vécu de rapines ; il se fait charger de chaînes et se soumet à

(1) *Einige Bemerkungen zur neugefundenen Abschrift des Lebens des heil. Barbar in bulgarischer Uebersetzung*, ARCHIV FÜR SLAVISCHE PHILOLOGIE, t. XXII (1900), p. 575-94.

une rude pénitence, jusqu'à ce qu'il soit tué par un chasseur ; son corps disparaît miraculeusement. Mais toute attache chronologique fait défaut — il y a lieu de croire que l'archevêque Thomas n'est qu'un figurant — et le milieu géographique est modifié. Nous sommes transportés des environs de Nicopolis à Durazzo et au pays d'Achrida.

Une autre version de l'histoire de S. Barbarus nous est fournie par un de ces petits livres populaires de la classe des ἀκολουθίαι, *genre cultivé par les hagiographes de quatrième ordre et justement suspect aux historiens. L'*ἀκολουθία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Βαρβάρου τοῦ Πενταπολίτου ψαλλομένη τῇ ιε' τοῦ μαίου μηνός, *publiée à Venise en 1734* (1), *et réimprimée en 1886 à Corfou* (2), *contient un assez long synaxaire* (3), *dont la source est indiquée :* ταῦτα δὲ πάντα ἐγράφησαν καὶ ἐσυντάχθησαν παρὰ τοῦ πανοσιωτάτου καὶ λογιωτάτου κυρίου Ματθαίου ἡγουμένου τε καὶ πνευματικοῦ τοῦ αὐτοῦ ἁγίου Βαρβάρου, ἐκ τῆς σεβασμίας μονῆς τοῦ ἁγίου ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου, ἐν τῇ Καρνανίᾳ (4). *Le moine Matthieu, dont il est d'ailleurs question dans le récit, ne serait pas seulement un contemporain, mais le père spirituel de S. Barbarus.*

Le saint est originaire de la Pentapole. Il est réduit en esclavage ἀπὸ τοὺς μπαρπαρέσους ; *après vingt quatre ans, il réussit à recouvrer la liberté, mais c'est pour s'enfoncer dans la solitude, gardant au cou une longue chaîne et des entraves au pied droit. Il s'établit près d'un endroit nommé* Τρύφων. *Un jour il est remarqué par un chasseur* (5), *puis visité par deux prêtres Jean et Démétrius, qui essaient en vain de le faire renoncer à ses liens, devenus des instruments de pénitence. Il continue son genre de vie dix-huit ans durant. Parmi le très petit nombre de personnes qui connaissaient sa retraite, il y avait le moine Matthieu,* ἐκ τῆς σεβασμίας μονῆς τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου τοῦ τροπαιοφόρου καλουμένης Πόρτας. *Une vision lui apprend un jour que Barbarus n'est plus : c'était le 23 juin. On lui fit des funérailles solennelles, et on l'enterra au lieu dit* Τρύφων, *avec sa chaîne.*

(1) Voir *Synax. Eccl. CP.*, p. 1013. — (2) Ἀκολουθία καὶ βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Βαρβάρου τοῦ πενταπολίτου ψαλλομένη τῇ ιε' μαίου, νῦν τὸ δεύτερον ἐκδιδομένη μετὰ τῆς εἰκόνος τοῦ ἁγίου ὑπὸ Ἰωάννου Ἀλεξάκη. Ἐν Κερκύρᾳ, 1886. — (3) P. 13-24 de l'édition de Corfou. Le Μέγας Συναξαριστής, mai, p. 297-303, le reproduit, en meilleur style, d'après l'édition de Venise. — (4) Ἀκολουθία, p. 24. — (5) L'édition de 1886 porte ἕνας πιστικός ; le μέγας Συναξαριστής, dit, probablement d'après l'édition originale, ἕνας κυνηγός.

Les principaux traits des légendes précédentes se dessinent encore. La Pentapole, patrie de S. Barbarus, accentue l'origine égyptienne. S'il n'a plus à expier de grands crimes, il porte toujours des chaînes ; le chasseur et les prêtres rappellent ceux que nous connaissons déjà. La topographie du récit nous rapproche de nouveau de Nicopolis. Bonitza, Prebetza, lieux principaux de la scène sont bien connus, et le τόπος καλούμενος Νησί *doit être la* Νύσα *de Constantin Acropolite. Il y a également de part et d'autre une église ou monastère de S. Georges. En revanche, il est absolument impossible de mettre d'accord la chronologie de Constantin avec celle de l'acolouthie. Celle-ci est d'une précision absolue et fait commencer l'histoire proprement dite exactement en 1544. On ne peut s'empêcher de nourrir quelque défiance à l'égard du moine Matthieu, l'auteur présumé de la relation qui a fourni au rédacteur de l'acolouthie la matière de son récit. Il se dit père spirituel de Barbarus, et raconte de lui une histoire qui avait déjà cours sur un homonyme au moins deux siècles plus tôt. Matthieu nous a tout l'air d'être un confrère de Pasicrate et d'Augarus, les prétendus compagnons et secrétaires de S. Georges et de S. Théodore.*

A la fin du récit il est question d'une translation des reliques de S. Barbarus à Rome : διὰ προσταγῆς τοῦ τότε πάππα Ῥώμης, ἐμεταφέρθη τὸ ἅγιον λείψανον εἰς αὐτὴν τὴν μεγαλόπολιν Ῥώμην, τὸ ὁποῖον βάλλει αὐτὸ εἰς ἕνα μοναστήριον (1). *Bien entendu, aucune source digne de foi ne confirme ce renseignement, qui n'est peut-être qu'une réminiscence de la translation de S. Barbarus à Venise. Quoi qu'il en soit, l'hagiographe raconte que le navire qui portait les reliques fit escale dans un port de l'île de Corfou, nommé Potamos ; le capitaine les débarqua même, pour deux jours, afin de permettre aux habitants de satisfaire leur dévotion et au saint d'opérer plusieurs miracles. On bâtit une église en mémoire de l'événement, et une fête fut instituée pour en rappeler la date, c'est-à-dire le 15 du mois de mai* (2). *La chaîne du saint fut laissée à* Τρύφων. *Mais en 1688, elle disparut également :* ἠχμαλώτισαν οἱ Τοῦρκοι τὰ Ξερόμερα καὶ τὸ χωρίον Κατοῦνα καὶ Ἀλευρὰ, καὶ ἀκόμη καὶ τὸ χωρίον Τρύφων καὶ... ἐχάθη καὶ ἡ ἅλυσος ἀπὸ τὸν τόπον της [3].

(1) Μέγας Συναξαριστής, t. c., p. 303. — (2) L'auteur de la nouvelle édition de l'Ἀκολουθία τοῦ ὁσίου Βαρβάρου se déclare desservant de l'église commémorative τοῦ ἐν προαστείῳ Ποταμοῦ ἱεροῦ ναοῦ τοῦ ἁγίου Βαρβάρου. — (3) Μέγας Συναξαριστής, t. c., p. 303.

Malgré des lacunes évidentes, la série des textes que nous venons de parcourir donne quelque idée de la tradition littéraire concernant S. Barbarus. Elle se partage, on le voit aisément, en deux branches principales, l'une qui fait de S. Barbarus un martyr, l'autre qui le présente comme un pénitent et un ascète. La légende du martyr est localisée à Méthone; celle du solitaire a pour centre tantôt Nicopolis, tantôt Achrida, et tandis qu'une des versions place l'action au IXe siècle, une autre la fait descendre jusqu'au XVIe.

Si l'on veut donc s'en tenir à la légende et faire entrer en ligne de compte tous ses éléments y compris la topographie et la chronologie, il faudra distinguer quatre saints du nom de Barbarus: celui de la Passion grecque; celui de Constantin l'Acropolite, qui vivait au IXe siècle non loin de Nicopolis; celui de la Vie bulgare, dont la retraite était voisine d'Achrida; celui de l'acolouthie qui rappelle le second en beaucoup de points, mais qui vivait sept siècles plus tard.

Pourtant, on a quelque peine à se persuader qu'il ait existé dans le même pays quatre saints célèbres, portant le même nom, assurément étrange, et que trois de ces saints aient mené, chacun de son côté, le même genre de vie, plus étrange encore; on cherche instinctivement le moyen de concilier les traditions, en apparence inconciliables, qui nous obligent à admettre d'aussi graves invraisemblances.

C'est ici le lieu de rechercher si l'on ne constate pas l'existence d'un autre courant historique qui, comme il arrive souvent en hagiographie, se déroule indépendamment de la tradition littéraire et permet de remonter plus sûrement à l'origine du culte populaire.

La fête de S. Barbarus est célébrée partout au commencement du mois de mai. Dans les synaxaires nous relevons son nom le 5, le 6, le 7, le 8, le 14 de ce mois (1). *Le 14 est aussi la date de la version latine.*

Les recueils récents ajoutent encore le 15 (2), *qui est aussi le jour de la fête à Corfou, comme nous l'avons vu dans l'*ἀκολουθία, *bien qu'elle donne une autre date — isolée celle-là — de la mort du saint, le 23 juin. La répétition d'un même nom à des dates voisines du même mois dans des compilations de la classe des martyrologes et des synaxaires n'est pas d'ordinaire un argument en faveur de la multiplication des homonymes, bien au contraire, et si nous n'avions pour nous décider que ces notices liturgiques, les plus grandes probabilités pencheraient en faveur d'un seul et unique Barbarus.*

(1) *Synax. Eccl. CP.*, pp. 659, 661, 666, 684. — (2) Μέγας Συναξαριστής, t. c., p. 297.

Mais les légendes ? En général, dans les questions de ce genre, les textes légendaires ne sont pas, malgré leur caractère disparate, un argument décisif en faveur de la distinction des personnages. Leur multiplicité atteste ordinairement la diversité et la célébrité des sanctuaires, qui cherchent, chacun à sa manière, à se rattacher au patron par les liens les plus intimes. La précision de la topographie donne parfois le change sur la valeur des récits inspirés par cette tendance. Elle tient uniquement à ce fait que le récit a été écrit au lieu même où le ferment légendaire a travaillé. L'existence de quatre versions ne s'oppose donc pas, par elle-même, à ce que quatre homonymes ne représentent qu'un seul personnage.

Il y a bien la difficulté que l'on pourrait tirer du groupement des légendes. On accordera sans peine que les trois récits où Barbarus apparaît chargé de chaînes et menant dans les bois une vie solitaire et pénitente, dérivent d'une source unique et se rapportent probablement à un même saint honoré en divers lieux. Mais comment concilier la tradition qui en fait un confesseur du IXe siècle avec la version, remontant probablement au delà du IXe siècle, de la Passion grecque ? Barbarus était honoré à Méthone comme martyr avant la mort de Barbarus pénitent.

Telle est l'objection principale que l'on peut faire valoir contre la thèse du Barbarus unique. Elle aurait quelque poids si la légende du Barbarus enchaîné, notamment d'après la version de Constantin Acropolite, la plus simple et la mieux équilibrée, nous permettait de remonter à un texte historique. Mais on a beau appuyer, on ne sent nulle part sous le pied ce terrain solide, et s'il arrive une fois au rhéteur byzantin de faire allusion à une source écrite, c'est pour donner l'impression qu'elle avait un caractère nettement légendaire : ὡς ἡ περὶ αὐτοῦ φησιν ἱστορία, *ceci à l'endroit où il justifie le nom de Barbarus porté par le saint. L'histoire du brigand converti et de la rude pénitence imposée par le prêtre est dans le goût oriental, et racontée avec une certaine vivacité ; il serait imprudent de se laisser prendre aussitôt à l'habile mise en scène de l'écrivain, dont il conviendrait de contrôler les dires.*

Malheureusement, la source est perdue pour nous ; tout ce que nous pouvons en deviner c'est qu'elle était un développement du thème suggéré par le nom du saint. Elle nous le montrait barbare d'origine, exerçant un métier barbare et se soumettant à une pénitence qui ne l'était pas moins, fuyant la société humaine, finalement tué comme une bête fauve. La mention si précise du règne de Michel le Bègue ne doit pas nous en imposer. Il n'est pas certain que Constantin l'ait prise dans sa source. Les procédés de la rhétorique comportaient quelque étalage

d'érudition et il était de bon ton de rattacher les récits à des épisodes historiques. La manière dont notre panégyriste s'exprime en cet endroit permet de penser qu'il a puisé cette fois dans le trésor de ses souvenirs.

Si nos défiances sont justifiées, il resterait qu'un saint nommé Barbarus, dont le culte s'est répandu vers le IXe siècle, beaucoup plus tôt peut-être, dans la presqu'île des Balkans, a été honoré tantôt comme martyr, tantôt comme confesseur, et que deux légendes sont nées, en harmonie avec ses titres, lesquelles ont été diversement modifiées, l'une d'elles du moins, suivant les lieux.

Joseph Bryennios († vers 1436), dans son discours Περὶ τῆς ἡμῶν πίστεως, *nomme en passant S. Barbarus, au milieu d'une phrase qui mérite d'être remarquée* (1). *Nous citerons aussi le contexte, car tout le passage est intéressant pour l'histoire du culte des reliques dans l'empire byzantin au XVe siècle.*

Δεῖ δὲ κᾀκείνου μεμνῆσθαι, ὅτι πρὸ χρόνων διακοσίων τῶν ἐξ Ἰταλίας κρατησάντων τῆς Κωνσταντίνου καὶ κατασχόντων ναοὺς ἁγίους ἔτι θαύματα βρύοντας, καὶ καθ' ὃν χρόνον ἐτυράννουν τὴν πόλιν ἐν τοῖς ναοῖς ἐκείνοις θαῦμα γέγονεν οὐδαμῶς, καὶ τὰ μετενεχθέντα ἐντεῦθεν λείψανα τῶν ἁγίων οὐκέτι θαυματουργεῖ· καὶ μαρτυρεῖ τὰ εἰσέτι κείμενα ἐν τῇ Ἠπείρῳ. Ὅσα δὲ ἐναπελείφθη λανθάνοντα, οὐ διαλείπει θαυματουργοῦντα ὡς ἐξ ἀρχῆς· ὡς τὸ τῆς παρθένου Θεοδοσίας λείψανον, ὡς τὰ τῶν ἁγίων Εὐδοκίμου καὶ Μιχαὴλ · καὶ σιγῶ φάναι, τὸ ἐν τῇ Δαμασκῷ ἐκβλυζόμενον ἔλαιον ὑπὲρ λόγον, ἐκ τῆς εἰκόνος τῆς οὕτω καλουμένης Σαγιτανάγια· τὸ ἐν τῇ Θεσσαλονίκῃ κρουνηδὸν προεκχεόμενον μύρον, παρὰ τοῦ καλῶς ἐν μάρτυσι λάμποντος Δημητρίου, τὸ ἐν τῇ Ἑλλάδι πρὸς τοῦ ἁγίου Βαρβάρου ποταμηδόν, καὶ τὸ ἐν τῇ Αἰγύπτῳ βάλσαμον, ἐν τῇ τοῦ ὀνόματος τοῦ Χριστοῦ ἐπικλήσει ἐκ φυτοῦ ἐξαντλούμενον· τὰ πρὸς τῆς Ὁδηγητρείας δι' ὅλου καὶ τῆς θαυματοβρύτου Πηγῆς καὶ τοῦ θείου Προδρόμου τῆς Πέτρας τελούμενα (2).

Ainsi donc, suivant Bryennios, les sanctuaires tombés au pouvoir des Latins cessèrent d'être le théâtre des prodiges ordinaires, de même les corps saints dont ils s'emparèrent ne firent plus de miracles. Parmi ceux

(1) Sur la personne et les œuvres de Joseph Bryennios, voir Ph. Meyer, dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. V (1896), p. 74-111. — (2) Ἰωσὴφ μοναχοῦ τοῦ Βρυεννίου τὰ εὑρεθέντα... δι' ἐπιμελείας Εὐγενίου διακόνου τοῦ Βουλγάρεως, t. II (Leipzig, 1768), p. 35.

qui échappèrent à ce qu'il appellerait volontiers leurs profanations, il cite S[te] *Théodosie et S. Eudocime, qui nous sont assez connus, et un saint Michel qu'il est difficile d'identifier, mais qui probablement aussi appartenait à Constantinople. Puis il passe à des sanctuaires où le miracle du baume continue à se produire, celui de Saïdnaia* (Σαγιτανάγια) *près de Damas* (1), *la basilique de S. Démétrius à Thessalonique, l'église de S. Barbarus dans l'Hellade, et l'*Hortus Balsami, *près du Caire* (2) ; *il revient alors à Constantinople, où trois églises, celles de l'Hodigitria, de la Source, de S. Jean-Baptiste* τῆς Πέτρας *attirent les foules par un miracle du même genre.*

Remarquons d'abord que le tombeau de S. Barbarus est placé cette fois dans l'Hellade. Bryennios ne songe donc pas, semble-t-il, au solitaire Barbarus, dont les diverses légendes, on l'a vu, sont localisées ailleurs. S'il est vrai que le centre du culte du martyr Barbarus est Méthone, dans le Péloponnèse, comme on l'a admis jusqu'ici (3), *nous aurions à enregistrer un nouvel homonyme, honoré dans l'Hellade. Mais on ne sait trop pourquoi, entre les diverses villes du nom de* Μεθώνη, Μοθώνη, *on s'est décidé pour Méthone de Messénie ou Modon* (4). *D'autant plus que le patron de cet évêché paraît avoir été non pas S. Barbarus, mais S. Jean l'évangéliste. Les sceaux des évêques de Modon portent le buste de l'apôtre avec la légende* ὁ ἅγιος Ἰωάννης ὁ θεολόγος (5).

Ne faudrait-il pas plutôt identifier la Μοθώνη *de la Passion avec Méthone de Thessalie* (6), *qui appartenait au thème de l'Hellade ? Dans ce cas, la phrase de Bryennios se rapporterait au même sanctuaire que les derniers mots de notre texte grec, et nous aurions un nouvel argument pour identifier le martyr de Méthone avec le saint myroblyte honoré ailleurs. Il est certainement bien étrange que le phénomène miraculeux du baume qui coule en ruisseau,* ποταμηδόν, *est censé se passer dans trois endroits au moins où l'on prétend posséder le corps du saint. Quelle que puisse être la réalité qui répond à ce trait de la légende, on ne s'avisera guère, croyons-nous, de tirer de l'identité du prodige une objection contre l'identité des homonymes.*

On a remarqué que Bryennios parle de S. Barbarus comme d'un des saints thaumaturges que les Latins ont respecté ; or, à cette époque, les

(1) Voir *Anal. Boll.*, t. XXV, p. 137-57. — (2) *Anal. Boll.*, t. c., p. 143. — (3) *Act. SS.*, Maii t. III, p. 285. — (4) C. Bursian, *Geographie von Griechenland*, t. II, p. 175. — (5) G. Schlumberger, *Sigillographie de l'empire byzantin*, p. 186. — (6) Bursian, op. c., t. I, p. 102.

Vénitiens croyaient, depuis deux siècles au moins, posséder ses reliques. Faudrait-il en conclure qu'une fois de plus les Grecs ont joué un tour de leur façon aux occidentaux amateurs de reliques ? Il n'est peut-être pas téméraire de le penser.

Nous voudrions bien dire qui était, en définitive, le saint dont l'histoire se dérobe à toutes les recherches, et essayer d'indiquer ses véritables titres à la vénération populaire. On a compris qu'aucune solution certaine ne saurait être proposée. Mais il est permis d'énoncer une conjecture. Les dates du culte de S. Barbarus oscillent autour du 9 mai. Or, le 9 mai est, dans l'église grecque, la date de la fête de S. Christophe. S. Christophe — qu'on se rappelle sa légende — est non seulement le martyr barbare d'origine, d'aspect et de langage, mais Barbarus *est une des épithètes dont on s'est servi pour le désigner. La version syriaque de la Passion de S. Christophe porte ce titre :* Martyre du Barbare Christophe et de ses compagnons (1) *S. Christophe n'aurait-il pas été honoré, en certains endroits, sous le vocable de Barbarus, et le vocable n'aurait-il pas, comme il arrive fréquemment créé une légende nouvelle et la légende un personnage nouveau ?*

Il suffira cette fois de poser la question. Il doit y avoir, dans le pays où fleurit le culte de S. Barbarus, des documents ou des souvenirs dont on pourrait tirer parti pour appuyer ou pour ruiner notre conjecture. La parole est à ceux qui les ont à leur portée.

H. D.

(1) J. Popescu, *Die Erzählung oder das Martyrium des Barbaren Christophorus und seiner Genossen*, Inaugural-dissertation (Strassburg), Leipzig, 1903, p. 31.

Μαρτύριον τοῦ ἁγίου πανενδόξου μάρτυρος τοῦ Χριστοῦ Βαρβάρου.

1. Ἔτους πρώτου τῆς βασιλείας Ἰουλιανοῦ ἐγένετο διωγμὸς μέγας κατὰ τῶν χριστιανῶν. Καθίσας οὖν Ἰουλιανὸς ὁ βασιλεὺς ἐν ἐπισήμῳ τινὶ τόπῳ, γράφει διάταξιν περιέχουσαν οὕτως· « Βασιλεὺς Ἰουλιανὸς πάσῃ τῇ οἰκουμένῃ χαίρειν. Εἴ τις ἀκούσει τοῦ διατάγματος τούτου καὶ μὴ προσκυνήσει τοῖς ἀηττήτοις θεοῖς Ἀπόλλωνι καὶ Ἡρακλεῖ καὶ τῇ μεγάλῃ Ἀρτέμιδι, τοῦτον παρακελεύομεν δεινοτάταις συμφοραῖς καὶ βασάνοις ἀναιρεῖσθαι. » Τοῦ δὲ προστάγματος πεμφθέντος καθ' ὅλης τῆς οἰκουμένης, τὸ προσταχθὲν ἀπετελεῖτο καὶ κνῖσα μεγάλη εἰδώλων ἐγένετο. Τότε πορευομένου τοῦ βασιλέως Ἰουλιανοῦ ἐπὶ τῇ τῶν Φράγγων χώρᾳ, προχειρίζεται ἐκ προσώπου αὐτοῦ στρατηλάτην τινὰ ὀνόματι Βάκχον ἐπὶ τῇ συγκρούσει τοῦ πολέμου. Καί τις ἐκ τῶν στρατιωτῶν χριστιανὸς ὑπάρχων, < Βάρβαρος τοὔνομα[1], > νῖκος μέγα πεποίηκεν ἐν τῷ πολέμῳ. Καὶ γνοὺς ὁ Βάκχος ὃ ἐποίησεν ὁ Βάρβαρος, ζώννυσιν αὐτὸν κόμητα.

[1] *supplevi, om. cod.*

Passio sancti Barbari martyris.

1. Regnante imperatore Iuliano, anno primo imperii eius, facta est persecutio magna contra christianos, et sedente eo pro tribunali scripsit praecepta haec : « Rex Iulianus universo orbi salutem. Si quis non audierit praeceptum hoc et non adoraverit magnum deum Apollinem et Herculem et magnam deam Artemiam, praecipimus ut patentes angustias et afflictiones atque diversa paciatur tormenta. » Iussione hac missa in universum orbem, ut disposuit, factum est ut odor sacrificii multis adoleretur [1] idolis. Tunc Iulianus rex abiit in regione Francorum bella ordinans ante faciem eorum. Et miles quidam erat primarius, Bacho nomine, in illa expeditione. Quidam vero ex ipsis militibus, nomine Barbarus, christianus erat et victoriam magnam fecit in ipso praelio. Sciens Bacho hoc quod fecit Barbarus praefecit eum honore comitatus.

[1] Adoletur *cod.*

2. Μετὰ δὲ ἡμέρας ὀλίγας ἐπανέρχεται τὸ αὐτὸ ἔθνος τῶν Φράγγων καὶ αἰτεῖται παρ' αὐτῶν μονομάχον, ἵνα μονομαχήσωσιν. Ἐν ἀμηχανίᾳ οὖν πολλῇ τυγχάνων ὁ Βάκχος περὶ τούτου μετακαλεῖται τὸν κόμητα Βάρβαρον καὶ λέγει αὐτῷ· « Κόμης Βάρβαρε, οἶδα ὅτι ἀνὴρ δυνατὸς εἶ καὶ πρῴην νῖκος οὐκ ὀλίγον πεποίηκας· καὶ νῦν αἰτοῦσί με οἱ τοῦ ἔθνους τῶν Φράγγων τοῦ μονομαχῆσαι μετ' αὐτῶν, καὶ ἑτέρου οὐδενός ἐστι τοῦ[1] πορευθῆναι εἰ μή τι γε σοῦ[2]. Νῦν οὖν ἄκουσόν μου καὶ πορεύου. » Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ Βάρβαρος λέγει τῷ Βάκχῳ· « Μὴ νομίσῃς ὅτι πρῴην ἐγὼ πεποίηκα τὸ νῖκος, ἀλλ' ὁ κύριός μου. » Λέγει αὐτῷ ὁ Βάκχος· « Οὐκ οἶδα εἰ ὁ Χριστός σου ἐποίησε πρῴην τὸ νῖκος ἢ οἱ θεοί· πορεύου καὶ νῦν ». Καὶ πορευομένου αὐτοῦ, ἐπῆρεν τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ ὁ ἅγιος Βάρβαρος εἰς τὸν οὐρανὸν καὶ εἶπεν· « Κύριος ὁ Θεός, ὁ παραδοὺς τοὺς ἑπτὰ βασιλεῖς εἰς χεῖρας τοῦ θεράποντός σου Μωϋσέως, ὁ καταβαλὼν τὸν ἀλλόφυλον Γολιὰθ ἀπὸ προσώπου τοῦ δούλου σου Δαβίδ, αὐτὸς καὶ νῦν, δέσποτα οὐρανοῦ καὶ γῆς, ἐπάκουσόν μου τοῦ ἁμαρτωλοῦ καὶ παράδος τὸν ἄθεον τοῦτον εἰς τὰς χεῖράς μου, ἵνα γνῶσιν πάντες ὅτι σὺ εἶ ὁ Θεὸς μόνος καὶ οὐκ ἔστιν ἄλλος πλὴν σοῦ, ὅτι δεδοξασμένος εἶ εἰς τοὺς

[1] *forsitan legendum* τὸ. — [2] σοι *cod.*

2. Post paucos dies iterum venit gens Francorum et querens ab eo monomachiam, hoc est singulare certamen, in studiis multis, contigit Bacho ut vocaret comitem barbarum pro hoc et dixit ad eum : « Comes Barbare, scio quia vir potens es et antea victoriam non modicam fecisti ; sed nunc querit a me generatio Francorum hominem in sui singulare certamen, et alius non est qui exeat nisi tu. Sed audi me et vade. » Respondens Barbarus dixit Bachoni : « Ne cogites neque arbitreris ut ego primus fecissem victoriam, sed dominus meus Iesus Christus. » Dixit ad eum Bacho : « Nescio si Christus tuus fecisset victoriam aut dii nostri. Vade et nunc iterum. » Et abiit elevans oculos suos ad celum, et dixit : « Domine Deus, qui tradidisti septem reges in manu electi tui Moysi et prostravisti alophilis Golam ante <faciem[1]> servi tui David, tu es et nunc dominator cęli et terrę ; exaudi me peccatorem et trade istum infidelem in manu mea, ut cognoscant omnes quia tu es Deus solus regnans et vivens in secula seculorum, amen. » Com-

[1] *supplevi, om. cod.*

αἰῶνας, ἀμήν. » Καὶ τελειώσαντος αὐτοῦ τὸ ἀμήν, ἐποίησεν τὸ σημεῖον τοῦ σταυροῦ ἐπὶ τοῦ μετώπου αὐτοῦ καὶ οὕτως ἐπορεύετο.

3. Συναντήσας δὲ αὐτῷ ὁ Φράγγος, ἐξέτεινε τὴν χεῖρα αὐτοῦ τοῦ καταβαλεῖν τὸν ἅγιον Βάρβαρον, καὶ εὐθὺς αὐτῇ τῇ ὥρᾳ ἐλύθησαν τὰ ὅπλα αὐτοῦ ἀπ' αὐτοῦ, καὶ αὐτὸς διελύθη ὑπ' ἀγγέλου καὶ ἔμεινε νεκρός. Ἰδόντες δὲ οἱ Φράγγοι ὅτι τέθνηκεν ὁ δυνάστης αὐτῶν, ἔφυγον ἀπὸ προσώπου τοῦ Βάκχου. Ἰδὼν δὲ ὁ Βάκχος ὅτι ὁ πόλεμος εἰρηνεύεται, προεκαλέσατο τὸν κόμητα Βάρβαρον καὶ λέγει αὐτῷ· « Ἰδοὺ ὑπέαξα τὸ ἔθνος τῶν Φράγγων· καὶ νῦν πρόσελθε καὶ θῦσον τοῖς θεοῖς. » Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ ἅγιος Βάρβαρος λέγει· « Δαίμοσι ἀκαθάρτοις θῦσαι οὐ βούλομαι. » Ταῦτα ἀκούσας ὁ Βάκχος ἀνήγγειλε τῷ βασιλεῖ Ἰουλιανῷ ὅτι Βάρβαρος, ὁ τὸ ἐπινίκιον ποιήσας ἐν τῷ πολέμῳ, θῦσαι οὐ βούλεται τοῖς θεοῖς, ἀλλὰ καὶ χριστιανὸν ἑαυτὸν εἶναι λέγει.

4. Τότε ἐκέλευσεν ὁ Ἰουλιανὸς παραστῆναι αὐτὸν καὶ λέγει αὐτῷ· « Τί τὸ ὄνομά σου ; » Ὁ ἅγιος Βάρβαρος εἶπεν· « Τὸ πρῶτον ὄνομά μου χριστιανός εἰμι· εἰ δὲ ζητεῖς ὃ ἐπωνόμασέν με ὁ ἁγιώτατος καὶ θεοφιλέστατος Κυριακός, ὁ καὶ βαπτίσας με, Βάρβαρος λέγομαι. » Ἰουλιανὸς λέγει· « Κυριακὸν ἐγὼ ἐκόλασα μὴ

pleta oratione, fecit signum crucis in fronte sua et in pectore suo, et sic habiit obviam Franco illi.

3. Et extendit manum suam Francus ille ut interficeret beatum Barbarum. Et ceciderunt arma de manu eius et membra eius dissoluta sunt. Et sic expugnatus ab angelo cecidit mortuus. Videns gens Francorum quia vir potens illorum mortuus esset, fugierunt ante faciem Bachonis. Videns Bacho quia quievit prelium, vocavit comitem Barbarum et dixit ad eum : « Ecce subiugavi gentem Francorum ; modo veni et sacrifica diis. » Respondit sanctus Barbarus dicens : « Ego demonibus inmundis non sacrifico. » Hęc audiens Bacho nunciavit regi Iuliano quia Barbarus, qui victoriam fecit in prelio, non vult sacrificare diis, sed pronunciat se christianum esse.

4. Tunc precepit Iulianus eum adduci ante tribunal suum et dixit ei : « Nomen tibi quale vocatur ? » Sanctus Barbarus respondit : « Si nomen meum scire volueris, christianus sum. Sed si queris qualiter vocavit me sanctissimus Ciriacus, qui et me baptizavit, Barbarus mihi nomen est. » Iulianus dixit : « Cyriacum ego cola-

πεισθέντα μοι θῦσαι τοῖς θεοῖς. » Ὁ ἅγιος Βάρβαρος εἶπεν · « Κἀγὼ κιβδήλοις θεοῖς θῦσαι οὐ βούλομαι οὐδὲ προσκυνῆσαι δαίμοσιν ἀκαθάρτοις · ἀλλὰ προσκυνῶ καὶ θύω τῷ ἐμῷ δεσπότῃ καὶ βασιλεῖ Ἰησοῦ Χριστῷ. » Ταῦτα ἀκούσας ὁ Ἰουλιανὸς ἔβρυξεν ἐπ' αὐτὸν τοὺς ὀδόντας αὐτοῦ καὶ κελεύει ἐνεχθῆναι κλίμακα καὶ σιδήροις τοιχίζεσθαι[1] αὐτὸν εὐτόνως, λέγων αὐτῷ · « Βάρβαρε, ἐὰν μὴ ἐπακούσῃς μου καὶ προσελθὼν θύσῃς τοῖς θεοῖς, ἐν πᾶσι τούτοις βασανισθήσῃ. » Ὁ ἅγιος Βάρβαρος εἶπεν αὐτῷ · « Νομίζεις, τύραννε, ὅτι εὐλαβοῦμαί σου τὰ βασανιστήρια καὶ ἀρνοῦμαι τὸν Θεόν μου ; Μὴ γένοιτο τοῦτο · τοῦτο δὲ λέγω σοι ὅτι τῶν χριστιανῶν · ἡ πολιτεία διαφέρει τῶν βασάνων σου. Ἐν πολλαῖς γὰρ τιμωρίαις καὶ στενοχωρίαις δεῖ ἡμᾶς εἰσελθεῖν εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ. Ὁ γὰρ δεσπότης ἡμῶν Θεὸς ἐνεδυνάμωσεν ἡμᾶς. » Ἰουλιανὸς εἶπεν · « Μακρολογεῖς, Βάρβαρε, καὶ οὐκ ἀνέχομαί σου. » Τότε ἐκέλευσεν αὐτὸν ἀνασταθῆναι καὶ ξέεσθαι. Ἀνασταθέντος δὲ αὐτοῦ καὶ ξεομένου, τὰ μὲν ἔγκατα αὐτοῦ ἔπιπτον χαμαί · τὸ δὲ σῶμα αὐτοῦ ὅλον ἐμολύνετο τῷ αἵματι.

5. Ἐπάρας δὲ τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ εἰς τὸν οὐρανὸν ὁ ἅγιος Βάρβαρος ἔλεγεν · « Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, οὐκ ἀποφεύγω τὴν οἰκο-

[1] *ita cod.* ; *melius* τειχίζεσθαι ?

phizavi, quia non credebat mihi nec sacrificabat diis. » Sanctus Barbarus respondit : « Non fiat michi ut incurvatus diis sacrificem, neque spero me adorare dęmones iniquos deos. Ego vero adoro et sacrifico dominatori et regi Iesu Christo. » Hec audiens Iulianus et stridens in eum dentibus suis precepit eum in vinculis ferreis teneri et dixit ad eum : « Barbare, si non audieris me et non sacrificaveris diis, tormentis omnibus cruciabo te. » Sanctus Barbarus respondit : « Putas tu, tyranne, quia nocebunt michi tormenta tua et negabo Deum meum ? Non fiet istud. Hec dico tibi quia regnum christianorum regni cęlorum preparatio est his qui diligunt eum. Minę tuę et tormenta tua vana computantur. Per multas enim tribulationes et angustias oportet nos intrare in regnum Dei, quia in hoc pater noster cęlestis confortavit nos. » Iulianus dixit : Multa loqueris Barbare, et non consentio tibi. » Tum precepit eum suspendi et cum acuto gladio ventrem eius radi, donec interiora eius in terram caderent et sanguis illius tota membra perfunderet.

5. Elevans oculos suos in cęlum sanctus Barbarus dixit ;

νομίαν σου· κατηρτισμένος γάρ εἰμι ὑπὲρ τοῦ ὀνόματός σου παθεῖν· ἀλλά γε παρακαλῶ καὶ δέομαί σου, Κύριε, μὴ κελεύσῃς νυνὶ ἀποθανεῖν με, ὅπως καταισχυνθῇ ὁ Ἰουλιανός.» Τότε ἄγγελος Κυρίου Γαβριὴλ ἔστη ἐκ δεξιῶν τοῦ ἁγίου Βαρβάρου, καὶ λαβὼν τὰ ἔντερα αὐτοῦ ἀπέθετο εἰς αὐτὸν καὶ σφραγίσας αὐτὸν ἐποίησεν ὑγιῆ, καὶ ἦν σῷος ὅλος λυτρωθεὶς τῶν βασάνων. Βάκχος δὲ ὁ στρατηλάτης καὶ οἱ ξέοντες αὐτὸν Καλλίμαχος καὶ Διονύσιος, ἰδόντες τὴν χεῖρα τοῦ ἀγγέλου ἐμβάλλουσαν τὰ ἔντερα τοῦ ἁγίου Βαρβάρου, παραχρῆμα ἐπίστευσαν, καὶ τὰς ἑαυτῶν ζώνας διαρρήξαντες ἔστησαν ἔμπροσθεν Ἰουλιανοῦ, βοῶντες καὶ λέγοντες ἐν παρρησίᾳ· « Χριστιανοί ἐσμεν καὶ ἡμεῖς. » Ἰουλιανὸς δὲ θυμωθεὶς εἶπεν αὐτοῖς· « Τί ἴδετε ὅτι εἰς τοσαύτην μανίαν ἐτράπησαν καταφρονήσαντές μοι, καὶ τῶν δικαίων θεῶν ἔξαρνοι ἐγένεσθε; εἴπατέ μοι.» Οἱ δὲ κατὰ ὁμοφωνίαν ἀπεκρίθησαν· « Οἴδαμεν, ἀλλ' οὐ δυνάμεθά σοι εἰπεῖν· γέγραπται γὰρ ἐν τῇ θείᾳ γραφῇ· μὴ
δότε τὰ ἅγιά μου τοῖς κυσὶν μηδὲ τοὺς μαργαρίτας ὑμῶν βάλλετε Matth. 7, 6.
ἔμπροσθεν τῶν χοίρων.» Ὁ Ἰουλιανὸς εἶπεν· « Ὁμοιάζετέ με τοῖς χοίροις καὶ τοῖς κυσίν; » Οἱ δὲ ἅγιοι εἶπον αὐτῷ· « Δεδικαίωταί σοι· πᾶν γὰρ ζῷον ἄγριον τῇ ἰδίᾳ φύσει τὸν Θεὸν δοξάζει· σὺ

« Domine Iesu Christe, non fugio tuam operationem ; paratus sum enim mori pro nomine tuo ; sed deprecor te, domine, ut non moriar modo ; forsitan confundetur Iulianus tyrannus ob meam liberationem [1]. » Tunc angelus Domini Gabriel stetit invisibilis ad dexteram sancti Barbari et levavit interiora eius et revocavit ea in corpus eius et signavit eum et totus sanus factus est, et liberatus est a tormentis Iuliani persecutoris. Bachus vero miles et qui radebant eum Callimachus et Dionisius videntes manus que [2] restituebant interiora sanctissimi Barbari tota mente crediderunt et zonas quibus precincti erant iactaverunt ante faciem Iuliani dicentes: « Quia et nos sane christiani sumus. » Iulianus iratus dixit : « Que vidistis quia in tantum furorem conversi estis ad despiciendum me et deos iustos negatis [3] ? Non possumus narrare tibi. Scriptum est : Non licet sanctum dare canibus nec margaritas porcis offerri. » Iulianus dixit : « Ut quid me comparatis canibus et porcis ? » Qui dixerunt ad eum : « Iustum est tibi quia omnes bestie et reptilia in sua natura propria Deum collaudant, tu vero reprobas illum

[1] *supra lin. corr.*, tribulationem *prima manu* — [2] qui *cod.* — [3] *nonnulla desunt.*

δὲ ἀποδοκιμάζεις αὐτὸν καὶ ἀρνεῖσαι. » Τότε Ἰουλιανὸς ἠγανάκτησε κατ' αὐτῶν πάνυ καὶ ἐκέλευσεν ἀποκεφαλισθῆναι αὐτοὺς σημειωσάμενος τὰ ὀνόματα αὐτῶν. Καὶ ἐξήνεγκεν αὐτοὺς ἔξω τῆς πόλεως καὶ ἀπεκεφάλισεν αὐτοὺς καὶ ἐτελειώθησαν ἐν καλῇ ὁμολογίᾳ καὶ εἰς οὐρανοὺς παρεγένοντο ἐν τιμῇ καὶ δόξῃ.

6. Ἰουλιανὸς δὲ ὁ βασιλεὺς ἀνέστη ἀπὸ τοῦ βήματος καὶ ἀπῄει εἰς τὸ παλάτιον καὶ ἐκέλευσεν τὸν ἅγιον Βάρβαρον σιδηρωθέντα ἀναρτηθῆναι εἰς τὸ δεσμωτήριον. Τῇ δὲ ἑξῆς ἡμέρᾳ προκαθίσας ἐπὶ τοῦ βήματος, ἐκέλευσεν εἰσελθεῖν τὸν ἅγιον Βάρβαρον· καὶ προσκαλεσάμενος αὐτὸν λέγει πρὸς αὐτόν· « Βάρβαρε, ἄκουσόν μου καὶ πείσθητι καὶ θῦσον τοῖς θεοῖς, καὶ δώσω σοι χρήματα ὅσα ἂν αἰτήσῃς, καὶ δεύτερος ἔσῃ ἐν τῇ βασιλείᾳ μου. » Ἀπεκρίθη αὐτῷ ὁ ἅγιος Βάρβαρος καὶ εἶπεν· « Τεθανατωμένε ὑπὸ πάσης[1] ἁμαρτίας, υἱὲ τοῦ διαβόλου, ἐχθρὲ πάσης δικαιοσύνης, χρήματα μὴ ὑπέσχου δοῦναι ἵνα ἀρνήσομαι τὸν δεσπότην μου Ἰησοῦν Χριστόν; Μὴ
Act. 8, 20. γένοιτό μοι τοῦτο, ἀλλὰ τὸ ἀργύριόν σου καὶ τὸ χρυσίον σου σὺν σοὶ εἰς ἀπώλειαν ἔσονται. » Τότε ἐκέλευσεν ὁ Ἰουλιανὸς ἐνεχθῆναι τροχὸν σιδηροῦν καὶ ἐν αὐτῷ βληθῆναι τὸν ἅγιον Βάρβαρον, καὶ

[1] *ab hoc loco usque ad verba* ἀόρατος *multa lectu difficilia inducto atramento renovata sunt.*

et negas. Iulianus hęc audiens, iratus est nimis et iussit ut decollarent eos, signantes nomina eorum. Et eiecerunt eos extra civitatem et sic decollaverunt eos. Feceruntque finem in bonam confessionem et in celis facti sunt in honorem et gloriam magnam.

6. Iulianus rex surgens a tribunali sede, perrexit ad palacium et iussit sanctum Barbarum mitti in ferreis vinculis et tradi in custodiam. Alia vero die sedens Iulianus rex pro tribunali iussit ante suam presentiam eum adduci. Adveniente autem eo, Iulianus rex dixit : « Barbare, audi me et crede michi ; sacrifica diis et dabo tibi pecuniam quantam postulaveris, et secundus eris in regno meo. » Respondens sanctus Barbarus dixit ei : « Mortificate in omni peccato, fili diaboli et inimice omnis iusticie, pecuniam vis michi dare ut et ego negem dominum meum Iesum Christum ? Non fiet istud ; pecunia tua tecum sit in perdicione. » Tunc rex Iulianus precepit rotam ferream venire, et vehementer eam igne accendi et super eam beatissimum Barbarum extendi, ut totus igne cremaretur, et desuper oleum fundi praecepit, ut fortiter caro illius cremaretur. Dixit tirannus : « Hanc pęnam nullatenus poterit

ὑποκαίεσθαι τὸν τροχὸν εὐτόνως καὶ ἔλαιον ἐπιχέεσθαι ἐπάνω αὐτοῦ ὥστε κατακαῆναι καὶ ἀναλωθῆναι αὐτοῦ τὰς σάρκας. Ἔλεγε γὰρ ὁ τύραννος ὅτι · « Οὐ μὴ διαφύγῃς τὴν κόλασιν ταύτην. » Ὁ δὲ ἅγιος Βάρβαρος ἀναβλέψας εἰς τὸν οὐρανὸν πρὸς τὸν ἑαυτοῦ εὐεργέτην εἶπεν · « Κύριε ὁ Θεὸς τοῦ οὐρανοῦ, ὁ ἀόρατος καὶ ἀκατάληπτος, ὁ τανύσας τὸν οὐρανὸν καὶ θεμελιώσας ἐν αὐτῷ στοιχεῖα διάφορα, ὁ τὴν γῆν κρεμάσας ἐπὶ τῶν ὑδάτων καὶ τοῖς ἄνθεσι κατακοσμήσας αὐτήν, ὁ τὸν ἀνθρωποκτόνον βυθῷ ταρτάρου [1] παραδοὺς καὶ τοὺς ἐζωγρημένους ὑπ' αὐτοῦ διασώσας, ὁ τὸν τύραννον Γολιὰθ καταβαλὼν καὶ εἰς τὴν ἄβυσσον οἰκεῖν αὐτὸν προστάξας, ὁ τὴν εἰκόνα τὴν χρυσῆν Ναβουχοδονόσορ καταστρέψας, ὁ τοὺς τρεῖς παῖδας ἐκ πυρὸς τῆς καμίνου διασώσας, αὐτὸς καὶ νῦν, κύριέ μου Ἰησοῦ Χριστέ, τὸ φῶς τῶν ἐν σκότει καθημένων, ἐπίδε ἐπὶ τὴν Luc. 2, 79.
ταπείνωσίν μου καὶ μὴ ἐγκαταλίπῃς με εἰς τὸν αἰῶνα, ἀλλ' ἔκτεινον τὴν χεῖρά σου τὴν κραταιὰν ἐπὶ τὸ πῦρ τοῦτο τὸ προκείμενόν μοι, ὅπως μὴ ἐπιχαρῇ μοι ὁ λυμεὼν Ἰουλιανός. » Καὶ προσευξαμένου τοῦ ἁγίου Βαρβάρου, ἐξῆψεν ἄφνω τὸ πῦρ καὶ ἀπέκτεινεν δισχιλίους εἰδωλολάτρας.

7. Ἰδὼν δὲ ὁ Ἰουλιανὸς τὸ γεγονὸς ἔντρομος γενάμενος ἐκέ-

[1] ταρτάρῳ *cod.*

effugere. » Beatissimus Barbarus elevans oculos suos ad cęlum omnipotenti Domino taliter preces effudit : « Domine Deus cęlestis et invisibilis, qui nullam habes indigentiam, qui cęlum extendisti diaforum et terram fundasti super aquas et terram floribus variis florere fecisti et pro deceptrice serpente primum hominem in profunda tartara detruxisti et inde per ipsum cunctos qui decepti sunt redemisti et tyrannum Goliam seve morti tradidisti et tres pueros de camino ignis ardentis illesos liberasti eosque, ne statuam quam Nabuchodonosor rex erexit adorarent, ullatenus permisisti, et nunc, Iesu Christe Domine, qui es verum lumen et illuminator omnium qui in tenebris et in umbra mortis sedent, respice in humilitatem meam et ne derelinquas me in finem, sed extende manum tuam magnam in ignem super quem posuerunt me, ne gaudeat super me vorax et iniquus Iulianus. « Dum itaque beatus Barbarus orationem complesset, subito exiens flamma ingens et combussit duos viros cultores ydolorum.

7. Iulianus imperator videns hoc quod factum est, tremens et pallens effectus, iussit eum in vinculis teneri et in ima carceris

λευσεν αὐτὸν σιδηρωθέντα ἀπενεχθῆναι ἐν τῇ φυλακῇ, ἕως ἂν σκέψηται περὶ αὐτοῦ, ποίῳ θανάτῳ ἀναλώσει τὸν δίκαιον. Καὶ ἰδοὺ ἐπιφανεὶς ὁ Κύριος τῷ ἁγίῳ Βαρβάρῳ τῇ νυκτὶ ἐκείνῃ λέγει
Deut. 31, 6. αὐτῷ · « Ἀνδρίζου, Βάρβαρε, καὶ ἴσχυε · ἐγὼ γάρ εἰμι μετὰ σοῦ, ὁ ῥυόμενός σε ἐκ τῶν βασάνων τούτων. » Καὶ ἀσπασάμενος αὐτὸν ὁ Κύριος ἀνῆλθεν εἰς τοὺς οὐρανοὺς μετὰ τῶν ἁγίων ἀγγέλων αὐτοῦ. Αὐτὸς οὖν μάρτυς <ὁ> ἄυπνος διετέλει ἕως ὄρθρου. Πρωΐας δὲ γεναμένης, ἐκέλευσεν αὐτὸν ὁ Ἰουλιανὸς ἐξελθεῖν ἐκ τῆς φυλακῆς καὶ ἄγεσθαι ἐπὶ τοῦ βήματος. Ἀγόμενος δὲ ὁ δίκαιος ἐπὶ
Ps. 30, 2. τοῦ βήματος, ἔψαλλεν τὸν ψαλμὸν τοῦτον · « Ἐπὶ σοί, Κύριε, ἤλπισα, μὴ καταισχυνθείην εἰς τὸν αἰῶνα · ἐν τῇ δικαιοσύνῃ σου ῥῦσαί με καὶ ἐξελοῦ με · κλῖνον πρός με τὸ οὖς σου καὶ σῶσόν με. » Ἔπειτα ἐλθὼν ἐπὶ τοῦ βήματος ἔλεγεν · « Καθ' ὑμῶν ἦλθον ἐπὶ τοῦ σοῦ βήματος, Ἰουλιανέ, καὶ Ἀπόλλωνος καὶ Ἡρακλέως καὶ τῆς Ἀρτέμιδος · ἔχω δὲ μετ' ἐμοῦ πατέρα καὶ υἱὸν καὶ τὸ πανάγιον πνεῦμα, τριάδα ὁμοούσιον. » Τότε Ἰουλιανὸς κελεύει αὐτὸν τανυσθῆναι ἐκ τεσσάρων καὶ δοθῆναι αὐτῷ βούνευρα πολλὰ κατά τε τοῦ νώτου καὶ τῆς κοιλίας, καὶ κελεύει καῆναι κάμινον ἐπὶ ἡμέρας τρεῖς, καὶ βληθῆναι αὐτὸν ἐν τῇ καμίνῳ καὶ χρισθῆναι τὴν κάμινον ἕως ἡμέρας ἑπτά, ὅπως ἀναλωθῇ ἐν τῇ καμίνῳ.

trudi, donec cogitaret quali morte eum interficeret. Et apparuit ei Dominus in nocte illa. Dixitque illi : « Barbare, esto fortis et virilis quia ego sum tecum et eruam te ex hac angustia. » Et osculatus est eum Dominus et sic ascendit in cęlum. Et ipse martir vigilavit usque mane. Mane autem facto, precepit eum Iulianus exire de carcere et duxit eum ante tribunal suum et ipse psallebat dum usque perveniret ad eum : « In te, Domine, speravi, non confundar in ęternum, in tua iusticia libera me ; inclina aurem tuam ad me et exaudi me. » Et dum perveniret ante tribunal, dicebat : « Tribunal tribunal contra nos ; et nos venimus ad te, Apollo et Hercules <et[1]> Arthemia [2] ; habeo mecum patrem et filium et spiritum sanctum trinitatem inseparabilem unius substantie. » Tunc iussit eum Iulianus in quattuor partes extendi et cedi cum nervis taurinis ante et retro et iussit caminum ignis succendi usque in diem tercium et misit eum ibi usque in diem septimum, ut dissolverentur membra eius.

[1] *supplevi, cod. om.* — [2] Arthemiam *cod.*

8. Τούτων δὲ γεναμένων ὁ ἅγιος Βάρβαρος ὕμνους ἀνέπεμπεν τῷ Κυρίῳ καὶ φωνὴ ἐξήρχετο ἐκ τῆς καμίνου μεγάλη. Ἀκούσαντες δὲ οἱ στρατιῶται τῆς φωνῆς, ἐδειλίασαν καὶ ἀπελθόντες ἀνήγγειλαν τῷ Ἰουλιανῷ λέγοντες · « Μεγάλους φόβους καὶ φωνὰς ἀκούομεν ἐξερχομένας ἐκ τῆς καμίνου. » Καὶ ἀκούσας Ἰουλιανὸς ἐκέλευσεν ἀνοιχθῆναι τὴν κάμινον · καὶ εὑρέθη ὁ ἅγιος Βάρβαρος ὡς ἀπὸ λουτροῦ ἐξερχόμενος. Καὶ ἀγαγὼν αὐτὸν ἐπὶ τοῦ βήματος, λέγει αὐτῷ Ἰουλιανός · « Εἰπὲ δέ μοι, Βάρβαρε, καὶ ὁμολόγησον τὰς γοητείας σου. Εἰ δὲ ἀρνεῖσαι καὶ οὐ προσέρχῃ τοῖς θεοῖς, ἑτέρας τιμωρίας προσάξω σοι. » Ὁ ἅγιος Βάρβαρος εἶπεν · « Ἄνομε καὶ ἀναίσθητε, ποίαις τιμωρίαις μέλλεις με βάλλειν ; Ὄνομα ἔχεις καὶ γνώμην ἀδύνατον · οὐ φοβοῦμαί σου τὰ βασανιστήρια, τύραννε · ἔχω γὰρ τὸν οὐράνιόν μου δεσπότην τὸν ἐνδυναμοῦντά με καὶ οὐ πτοοῦμαι τὰς βασάνους σου οὐδὲ μὴ ἀπαρνήσομαι τὸν κύριόν μου Ἰησοῦν Χριστόν. »

9. Τότε Ἰουλιανὸς ἐκέλευσεν θηριομάχους ἐλθεῖν, καὶ βληθῆναι ἐπάνω αὐτοῦ δύο ἀσπίδας καὶ ἐχίδνας. Καὶ λέγει αὐτῷ · « Εἰπέ μοι, Βάρβαρε, μὴ καὶ θηρία δύνασαι ἡμερῶσαι ; » Ὁ δὲ

8. Sanctus vero Barbarus hymnum psallebat Domino, et vox magna facta est de camino. Audientes milites vocem timuerunt valde et abierunt et nunciaverunt Iuliano dicentes : « Magnum sonum audivimus cum voce de camino, et territi sumus. » Hęc audiens Iulianus precepit caminum ignis apperiri et inventus est sanctus Barbarus quasi ex balneo exiens et adduxerunt eum ad pretorium. Tum dixit ad eum Iulianus : « Dic michi, Barbare, et manifesta quę sunt magie tuę ; quod si negas et non supplicas diis, alia tormenta pacieris. » Sanctus Barbarus dixit : « Inique et impie, qualiacumque tormenta michi imposueris, non me habes terrere et emolimentum tuum quasi ex nichilo non timebo, quia habeo confortatorem meum celestem dominatorem Ihesum Christum, qui potest exsolvere magias tuas et cogitationes tuas et confortare me, ut non timeam tormenta tua et non negabo dominum meum Iesum Christum. »

9. Tunc precepit in claustra mitti scorpiones duos et aspides <seu [1]> serpentes et dixit ad eum Iulianus : « Barbare, numquid et serpentes obediunt tibi ? » Sanctus Barbarus respondit : « O

[1] *supplevi, cod. om.*

ἅγιος Βάρβαρος εἶπεν · « Ὦ ἄπιστε καὶ πεπληρωμένε πάσης ἀδικίας καὶ ἀνομίας, ἀνόητε, ὁ μὴ τηρῶν τὴν τοῦ Θεοῦ δύναμιν · ἐγὼ δὲ ἐλπίζω εἰς τὸν δεσπότην μου Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν παραστaθέντα μοι εἰς πάσας τὰς τιμωρίας σου · εἰς αὐτὸν γὰρ πέποιθα τὸν ποιοῦντα ἔλεος καὶ λυτρούμενόν με καὶ ἐκ τούτων τῶν θηρίων. » Τότε Ἰουλιανὸς ἐκέλευσεν ἐνεχθῆναι τὰ θηρία καὶ ἀπολυθῆναι ἐπάνω αὐτοῦ · καὶ προσδραμόντα τὰ θηρία περιέλειχον τὰ πέλματα τοῦ ἁγίου Βαρβάρου κατὰ κέλευσιν Χριστοῦ. Ὁ δὲ ἅγιος Βάρβαρος ἀναβλέψας εἰς τὸν οὐρανὸν μετὰ δακρύων ἔλεγεν · « Εὐχαριστῶ σοι, κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, ὅτι κατηξίωσάς με γνωρισθῆναι ὑπὸ τῶν ἑρπετῶν τούτων. » Καὶ στραφεὶς ὁ ἅγιος λέγει τοῖς ἑρπετοῖς τῆς γῆς · « Ἀπέλθετε εἰς τὸν τόπον ὑμῶν καὶ μηδένα ἀδικήσητε. » Καὶ εὐθὺς ἀνεχώρησαν τὰ θηρία.

10. Ἰδὼν δὲ ὁ Ἰουλιανὸς ὅτι οὐδὲ τὰ θηρία αὐτὸν ἠδίκησαν, ἐνεὸς γενάμενος ἐλογίζετο ἐν ἑαυτῷ ἐπὶ ὥρας δύο · « Τί ποιήσω τῷ λυμεῶνι τούτῳ, ὅτι βάσανος αὐτοῦ οὐχ ἅπτεται ; » Καὶ προσκαλεσάμενος τὸν ἅγιον Βάρβαρον, λέγει αὐτῷ · « Ἀρκεῖ σοι λοιπόν · ἔδειξας τὰς γοητείας σου · δεῦρο λοιπὸν ἐπίστρεψον ἐπὶ τοῖς ἀνεχομένοις θεοῖς · εἰ δὲ μὴ βούλει, δεινοτάτοις βασάνοις σε ἀναλώσω. » Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ ἅγιος εἶπεν αὐτῷ · « Ἀνάσκαφε καὶ

infidelis et omni iniquitate replete et stulte, nesciens virtutem Dei. Ego fiduciam habeo in Christum dominum, qui astitit michi in omnibus tormentis meis ; in eo habeo fiduciam, qui facit mecum misericordiam et liberabit me de istis tormentis et serpentibus. » Tunc ipsi serpentes ceciderunt ad pedes sancti Barbari martiris. Sanctus vero Barbarus elevans oculos suos ad cęlum cum lacrimis dicebat : « Gratias tibi ago, domine Iesu Christe, quia dignum me fecisti tua sancta gratia, ut et isti serpentes michi ignoscerent et illesum me sinerent permanere » Tunc sanctus Barbarus dixit ad serpentes : « Ite ad loca vestra neminem ledentes. » Et abierunt.

10. Videns Iulianus quod neque serpentes in eum lesionem fecissent, stupefactus est. Et cogitare cepit intra se quasi horis duabus et dixit : « Quid faciam de isto sceleroso quia tormenta eum non ledunt ? » Et iterum vocavit sanctissimum Barbarum et dixit ei : « Barbare, sufficit tibi ; demonstrasti enim magias tuas. Nunc redi ad benefactores deos et dona michi quasi patri iniuriam tuam ; quod si non vis, patenter tormenta pacieris. » Respondens sanctus Barbarus dixit ad eum : « Stulte et ignorans Deum, tot

ἄθεε, τοσαύτας βασάνους καὶ αἰκισμοὺς ἐπήνεγκάς μοι καὶ ἐκ πάντων ἐρρύσατό με ὁ Κύριός μου · καὶ νῦν δεινοτάτας βασά- Ps. 33, 20.
νους ἀπειλεῖς μοι, ἐὰν μὴ θύσω τοῖς θεοῖς σου ; μὴ δῴη μοι Κύριος ποιῆσαι τοῦτο · οὐ γὰρ μὴ καταλείψω τὸν Θεόν μου τὸν δόντα μοι τὸ ζῆν καὶ ῥυσάμενόν με ἐκ πάντων τῶν βασάνων σου. Λοιπὸν ὃ οἶδας, βασιλεῦ, πρᾶττε. » Τότε ὑποβάλλει ὁ Σατανᾶς εἰς τὴν καρδίαν τοῦ τυράννου καὶ ἐκέλευσε χαλκοῦν βοῦν ὑποκαίεσθαι εὐτόνως καὶ ἐν αὐτῷ βληθῆναι τὸν ἅγιον Βάρβαρον. Ὁ δὲ ἅγιος ἐλθὼν ἐπὶ τὸν βοῦν, ἐποίησε τὸ σημεῖον τοῦ σταυροῦ ἐπὶ τοῦ μετώπου αὐτοῦ καὶ οὕτως εἰσῆλθεν εἰς τὸν βοῦν Σβεσθείσης δὲ τῆς φλογός, ὁ βοῦς περιεπάτει. Ἰδόντες δὲ οἱ ὄχλοι ὅτι ὁ βοῦς περιεπάτει, ὡς ἐν σεβεῖ[1] ἔλεγον πρὸς ἀλλήλους · « Τίς ἔγνω ὅτι ὁ χαλκὸς περιεπάτησέ ποτε ; » Ἐθαύμασε δὲ καὶ ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τοῦτο. Αἴφνης οὖν ἐρράγη ὁ χαλκοῦς βοῦς, καὶ ἐφάνη ὁ τοῦ Χριστοῦ ἀθλητὴς μηδὲν[2] πεπονθώς. Ἰδόντες δὲ οἱ ὄχλοι ὅτι οὐκ ἐκυρίευσεν αὐτοῦ τὸ πῦρ, ἔκραζον πρὸς κύριον τὸν Θεὸν λέγοντες · « Ἐλέησον ἡμᾶς, κύριε ὁ Θεός, κατὰ τὸ μέγα σου ἔλεος, ὁ Θεὸς ὁ διὰ Βαρβάρου ποιῶν θαυμάσια. » Ἐπίστευσαν δὲ ἐπὶ τὸν Κύριον πλήθη πολλά.

[1] *lectio non admodum certa.* — [2] μηδὲν εν *cod.*

tormenta michi intulisti et de his omnibus liberavit Dominus ; et nunc minas profers michi, si non sacrificabo diis tuis. Non faciat michi hęc Deus, quia non derelinquam neque negabo dominum meum, qui dedit michi vitam et liberavit me a tormentis tuis. Ergo quod vis, rex, age. » Tunc diabolus misit in cor tyranni Iuliani et iussit ęreum bovem nimis succendi et in eum mitti sanctissimum Barbarum martirem. Sanctus vero et famulus Christi Barbarus veniens ad bovem fecit signum sanctę crucis in fronte sua, et sic introivit in bovem ereum et ignis qui erat in bove quievit et ipse bos cepit ambulare. Videntes turbę bovem ereum ceperunt dicere intra[1] se : « Quis unquam vidit bovem ęreum ambulare ? » Et miraculum factum est magnum in hoc facto. Et rex turbatus est, et subito bos excisus est et apparuit famulus Christi qui erat in eo. Videntes vero turbe quia non dominaretur eum ignis, ceperunt clamare et dicere : « Miserere nobis, Domine, secundum magnam misericordiam tuam ; tu es Deus, qui per beatum Bar-

[1] infra *cod.*

11. Καὶ ἰδὼν ὁ τύραννος ὅτι πολλοὶ ἐπίστευσαν ἐπὶ τὸν Κύριον καὶ ὅτι οὐ δύναται μεταποιῆσαι τὸν ἅγιον Βάρβαρον, θυμοῦ καὶ ὀργῆς πλησθεὶς ἐκέλευσεν συρθῆναι τὸ βῆλον. Καὶ συμβουλευσάμενος δόγμα ἐξήγαγεν κατὰ τοῦ ἁγίου Βαρβάρου τοιοῦτον λέγων · « Βάρβαρον ἀθετήσαντα τοὺς θεοὺς καὶ προσελθόντα τῷ Χριστῷ κεφαλικῇ τιμωρίᾳ ἀπολέσθαι κελεύομεν. » Καὶ λαβὼν τὴν ἀπόφασιν ὁ ἅγιος ἦλθεν ἐπὶ τὸν προκείμενον τόπον χαίρων. Ἰδὼν δὲ πολλοὺς χριστιανοὺς ἀκολουθοῦντας καὶ δακρύοντας, εἶπεν τῷ κατέχοντι αὐτὸν στρατιώτῃ · « Μεῖνον μικρόν, ὅπως προσεύξομαι. » Καὶ ἑστὼς προσηύξατο οὕτως · « Κύριε Ἰησοῦ Χριστέ, ὁ βοηθήσας μοι πλειστάκις, ἀπόδος τῷ βασιλεῖ Ἰουλιανῷ, κύριε παντοκράτορ, ἀθάνατε βασιλεῦ, αἰτοῦμαι τὴν σὴν ἀγαθότητα · παράσχου τὸ ἔλεός σου, καὶ δὸς χάριν τῷ ὀνόματί μου, ἵνα πᾶς ἄνθρωπος ἔχων βραχύ τι τοῦ λειψάνου μου μὴ ἐπέλθῃ ἐπ' αὐτὸν νόσος μήτε δαίμων παρενοχλήσῃ αὐτόν ποτε · Μὴ ἐπέλθῃ ἐπ' αὐτὸν χάλαζα [1] μήτε θυμός · ἀλλὰ εἰ καὶ ἠδικήθη ποτέ, δὸς χάριν τῷ ὀνόματί μου, ἵνα πᾶς ὁ μνημονεύων μου [2] καὶ ποιῶν τὴν ἄθλη-

[1] χάλαξα *cod.* — [2] μοι *cod.*

barum facis mirabilia. » Et crediderunt in illa die in Dominum de turba multi.

11. Videns tyrannus Iulianus quia multi crediderunt in Dominum et quia non potuit ad se convertere sanctum, ira et furore repletus est et iussit ante faciem suam adtrahi velum, et cepit consiliari : « Iste qui negavit deos, capitalem sententiam subeat. » Et adduxerunt illum in locum ubi decollandus erat. Ille autem gaudens vidit christianos multos sequentes et lacrimantes <et [1]> dixit ad milites qui eum portabant : « Patientiam habete in me, donec orem. » Et stetit et oravit : « Domine Iesu Christe, qui semper adiuvisti me, redde retributionem Iuliano; domine Deus omnipotens, immortalis rex, quod ego postulo a te prepara michi ; Deus cęlestis, da gratiam corpori meo, ut omnis homo qui habet de reliquiis meis non veniat super eum infirmitas neque demon perturbet eum aliquando, neque veniat super eum grando nec ira tua, Domine ; et si iniusta patitur a qualicumque homine, esto illius adiutor et refugium. Domine, da nomini meo gratiam ut omnis qui invocat [2] me et facit meam commemorationem exaudiatur in die angustie dum

[1] *supplevi, om. cod.* — [2] invocant *cod.*

σίν μου, ἐπακουσθῇ ἢ ἐν δικαστηρίῳ ἢ ἐν στενοχωρίᾳ, εἴτε ἐπὶ γῆς εἴτε ἐπὶ θαλάσσης.»

12. Καὶ ἦλθεν αὐτῷ φωνὴ παρὰ Κυρίου λέγουσα· « Βάρβαρε, ὁ θησαυρὸς ὁ τίμιος, ὁ στέφανος ὁ ἀμαράντινος, εἰσηκούσθη ἡ δέησίς σου κατὰ τὸ αἴτημά σου· οὕτως καὶ γενήσεταί σοι, καὶ οὐ μὴ λυπήσω σε εἰς τὸν αἰῶνα. Σὺ δὲ ἀναπαύου, ὁ παῖς μου, καὶ δεῦρο εἴσελθε εἰς τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν.» Καὶ ταῦτα εἰπόντος τοῦ Κυρίου, εἶπεν ὁ ἅγιος Βάρβαρος τῷ σπεκουλάτορι· « Δεῦρο, λοιπὸν τέμνε τὴν κεφαλήν μου.» Καὶ προσελθὼν ὁ σπεκουλάτωρ ἔτεμεν τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ, καὶ ἐτελειώθη αὐτοῦ ἡ καλὴ μαρτυρία. Παραγενάμενος δὲ Φοίνιξ ὁ ἐπίσκοπος ᾐτήσατο τὸ σῶμα τοῦ ἁγίου Βαρβάρου καὶ ἀπέθετο αὐτὸ ἐν λάρνακι, οἰκοδομήσας καὶ τὸ μαρτύριον αὐτοῦ ἐν πόλει λεγομένῃ Μοθόνῃ. Ἐμαρτύρησε δὲ ὁ ἅγιος Βάρβαρος μηνὶ μαΐῳ η', ἐπὶ βασιλέως Ἰουλιανοῦ τοῦ τυράννου, κατὰ δὲ ἡμᾶς βασιλεύοντος τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

Ἐπλήσθη σὺν Θεῷ τὸ μαρτύριον τοῦ ἁγίου Βαρβάρου.

invocaverit me, sive in contentione sive in angustia sive in terris aut in mari, exaudi eos velociter.»

12. Et subito venit ad eum vox a Domino dicens: « Barbare, famule meus, thesaurus pretiosus, corona immarcessibilis, exaudivit Dominus Deus deprecationem tuam; per me ipsum iuro et per angelos meos quia secundum postulationem tuam fiet tibi et non contristabor te in eternum. Tu requiesce, electe meus, et veni ad regnum cęlorum.» His expletis, sanctus Barbarus dixit ad spiculatorem: « Age quod cepisti et tolle caput meum.» At veniens spęculator tulit corpus sanctissimi Barbari martyris et completum est per gladium martirium sanctissimi Barbari martyris quarto decimo die mensis madii. Et factum est ut episcopus Felicius peteret corpus sancti Barbari martiris Christi; et posuit illud in monumento et dedicavit martirium eius in civitate que vocatur Muthonis, in diebus Iuliani tyranni regis, regnante domino nostro Iesu Christo qui cum patre et spiritu sancto vivit et regnat in secula seculorum. Amen.

LA VISION DE DENYS L'ARÉOPAGITE A HÉLIOPOLIS.

L' « autobiographie » du Pseudo-Denys est proprement le récit de sa conversion au christianisme. Voici en abrégé, comment le soi-disant aréopagite la rapporte :

Un jour dans sa jeunesse, se trouvant à Héliopolis (de Syrie), il y fut témoin d'une éclipse de soleil accompagnée d'un tremblement de terre et d'autres phénomènes terrifiants. Après avoir inutilement essayé de les expliquer par une cause naturelle, il eut recours aux enseignements occultes de l'astrologie. Alors, dans une sorte d'évocation mystagogique, il entrevit que ce bouleversement de la nature était déterminé par la mort d'un dieu fait homme, qui, à ce moment même, avait été crucifié par les Juifs. Quatorze ans plus tard, S. Paul vint annoncer l'évangile aux Athéniens. En l'entendant raconter la passion du Sauveur, Denys se ressouvint de la vision d'Héliopolis, dont il avait gardé une relation écrite. Il compara son propre mémorial au récit de l'apôtre : toutes les indications y concordaient de point en point. A cette preuve évidente, l'aréopagite reconnut la vérité de l'évangile, et, sur le champ, il demanda le baptême, qu'il reçut de la main de S. Paul, avec tout le peuple d'Athènes.

Telle est l'histoire que le soi-disant Denys met en scène avec une liberté d'invention audacieuse et grossière, dont on pourra juger par le texte que nous allons traduire. Quant à l'histoire elle-même, elle n'est pas neuve. Elle appartient au plus ancien fonds de la littérature pseudo-aréopagitique. La lettre à Polycarpe la mentionne incidemment, en des termes qui semblent supposer un récit déjà connu (1), *mais qui peuvent aussi*

(1) Εἰπὲ δὲ αὐτῷ · Τί λέγεις περὶ τῆς ἐν τῷ σωτηρίῳ σταυρῷ γεγονυίας ἐκλείψεως ; ἀμφοτέρω γὰρ τότε κατὰ Ἡλιούπολιν ἅμα παρόντε τε καὶ συνεστῶτε παραδόξως τῷ ἡλίῳ τὴν σελήνην ἐμπίπτουσαν ἑωρῶμεν — οὐ γὰρ ἦν συνόδου καιρός · — αὖθίς τε αὐτὴν ἀπὸ τῆς ἐννάτης ὥρας ἄχρι τῆς ἑσπέρας εἰς τὸ τοῦ ἡλίου διάμετρον ὑπερφυῶς ἀντικαταστᾶσαν. Ἀνάμνησον δέ τι καὶ ἕτερον αὐτόν · οἶδε γὰρ ὅτι καὶ τὴν ἔμπτωσιν αὐτὴν ἐξ ἀνατολῶν ἑωράκαμεν ἀρξαμένην καὶ μέχρι τοῦ ἡλιακοῦ πέρατος ἐλθοῦσαν, εἶτα ἀναποδίσασαν καὶ

avoir été calculés pour dissimuler, sous une allusion fictive, la supercherie du faussaire. Quoi qu'il en soit de sa première origine, la fraude participa au succès déconcertant des œuvres du Pseudo-Denys. On retrouve l'éclipse miraculeuse d'Héliopolis à travers toute la tradition, indéfiniment ramifiée, qui prend naissance dans ces apocryphes célèbres. Il n'y a pas si longtemps qu'elle a disparu pour tout de bon des traités d'apologétique et d'exégèse (1). *Aussi faudrait-il de vastes recherches pour déterminer la place exacte qui revient à l' « autobiographie » du faux aréopagite dans le développement de cette légende. On nous pardonnera de n'avoir pas envisagé dans toute son ampleur ce sujet assez peu intéressant. Quelques observations instructives, auxquelles se prête notre document, peuvent être dégagées sans un effort aussi démesuré.*

L'autobiographie est présentement connue en quatre recensions différentes.

1) *Une version copte-saïdique, dont un long fragment a été publié et traduit avec un commentaire philologique, presque toujours excellent, par M. O. von Lemm, d'après le manuscrit copte* 129^{18} *de la Bibliothèque Nationale de Paris* (2). *Ce manuscrit, dans son état actuel, se compose de 10 feuillets de papier. M. Amélineau en date l'écriture du XVe siècle. M. von Lemm se range avec quelque réserve à la même estimation* (3). *Les pages sont numérotées* (ⲕ̄ⲉ̄) — ⲙ̄ⲃ̄, ⲙ̄ⲉ̄ — ⲙ̄ⲁ̄.

Le texte débute à peu près vers le milieu du récit. Il est interrompu par une lacune de quelques lignes, juste à l'endroit où se termine la rédaction syriaque dont nous allons parler. Les quatre dernières pages sont occupées par une sorte de prière lyrique ou de louange à Dieu, auteur de la sagesse. Ce développement oratoire paraît se rattacher immédiatement à la partie narrative. Il est impossible de deviner comment il se terminait ou de quoi il était suivi.

Ce texte copte est une traduction du grec. Il est sensiblement plus

αὖθις οὐκ ἐκ τοῦ αὐτοῦ καὶ τὴν ἔμπτωσιν καὶ τὴν ἀνακάθαρσιν, ἀλλ' ἐκ τοῦ κατὰ διάμετρον ἐναντίου γεγενημένην. Τοσαῦτά ἐστι κτἑ. *P. G.*, t. III, p. 1081. Sur l'origine de ce motif légendaire, cf. J. Stiglmayr, *Zur Lösung « Dionysischer Bedenken »*, dans Byzantinische Zeitschrift, t. VII (1891), p. 108-109.

(1) Voir Cornelius a Lapide, qui a servi de source à la plupart des modernes, *Commentaria in Matthaeum*, c. xxvii (Antverpiae, 1732), p. 541-42; *Commentaria in Actus apostolorum*, c. xvii (Antverpiae, 1717), p. 277-78. — (2) *Eine dem Dionysius Areopagita zugeschriebene Schrift in koptischer Sprache*, dans Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de St.-Pétersbourg, 5e série, t. XII (1900), p. 268-306. — (3) T. c., p. 268.

développé qu'aucune autre des rédactions connues. Il se peut que le traducteur y ait ajouté du sien, mais, plus vraisemblablement, les longueurs qui caractérisent sa recension appartiennent au modèle qu'il a reproduit, car elles renferment plusieurs singularités d'expression qui ont l'air d'hellénismes mal traduits. A cela près le copte ne présente rien de très original. La ville où se passent les événements est par deux fois appelée ⲡⲉⲗⲡⲁϩ (1) *transcription de* Ba'lbek. *La forme de ce nom et le nom lui-même ont quelque chose d'assez imprévu dans une version copte d'un texte grec. On n'en pourrait évidemment pas conclure que le nom d'Héliopolis ou la périphrase équivalente : « ville du soleil » était omise dans ce dernier. Il n'en est pas moins étrange qu'un traducteur égyptien n'ait pas songé d'abord à Héliopolis d'Égypte ; d'autant plus que c'est bien en cette ville que l'inventeur de la légende, ou du moins la tradition dont il a créé le thème, semble avoir situé le lieu de la scène*(2).

Il convient également de relever l'expression suivante : ⲡⲥⲓⲥⲙⲟⲥ ⲇⲉ (ⲧⲏⲣⲉϥ) ⲛ̄ⲧⲁϥϣⲱⲡⲉ ⲙⲛ̄ ⲧϭⲓⲛϣⲓⲃⲉ ⲛ̄ⲛⲉⲫⲱⲥⲧⲏⲣ ⲛ̄ⲧⲁⲩϣⲱⲡⲉ ⲉⲧⲃⲉ ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲩⲥⲧⲁⲩⲣⲟⲩ ⲙ̄ⲙⲟϥ : omnis iste terrae motus et astrorum perturbatio quae acciderunt propter Deum qui crucifixus est (3). *Cette formule est manifestement un écho antidaté de la célèbre controverse théopaschite. Elle ne se lit dans aucune des autres recensions connues de l'autobiographie. Il serait intéressant de savoir comment elle s'est glissée — ou maintenue — dans la traduction copte. Au reste, on ne saurait, en bonne logique, en tirer une indication précise ni sur la date ni sur la provenance du document.*

2) *Rédaction syriaque. On en connaît trois exemplaires. M. le professeur M.-A. Kugener, qui les a publiés cette année même dans l'*Oriens christianus (4), *les groupe en deux rédactions. La première est contenue dans le manuscrit British Museum add. 12151. Deux autres manuscrits représentent la seconde : ce sont le manuscrit British Museum add. 14645, et celui de la Bibliothèque Nationale de Paris, syriaque 235. Ils se distinguent l'un de l'autre par des variantes à peine moins tranchées que celles par où ils s'écartent, chacun pour soi, de la rédaction précédente. Si l'éditeur, dont on connaît l'irréprochable méthode philologique, les a réunis en un groupe distinct, c'est, croyons-nous, pour un*

(1) Von Lemm, t. c., pp. 270, 275. — (2) Voir ci après, p. 319, n. 1. — (3) Von Lemm, p. 270. — (4) *Une autobiographie syriaque de Denys l'aréopagite,* dans Oriens christianus, t. VII, p. 292-348. Ce tome, qui porte le millésime de 1907, n'a paru effectivement qu'en 1910.

motif d'une autre portée, sur lequel nous demanderons la permission de nous expliquer plus loin.

3) *Rédaction arménienne. Elle débute à peu près comme le texte syriaque* (1) *; c'est malheureusement tout ce que l'on en pourra dire jusqu'à ce qu'un arméniste ait la complaisance de nous la faire connaître. Mais le colophon dont elle s'est suivie dans certains manuscrits, contient une indication précieuse. Le voici :* **Այս պատմութիւն սրբոյն Դիոնեսիոսի՝ ի սուրբ քաղաքն Երուսաղէմ էր թարգմանեալ ի յունականէն ի վիսիականն. իսկ ի մեր թարգմանեաց Յովաննէս բժիշկ. ՅԻԹ թուականիս Հայոց** : Haec historia sancti Dionysii in sancta civitate Hierosolymis e graeco sermone in *visiacan* translata est ; in nostrum autem eam transtulit Iohannes medicus, anno Armeniorum CCCXXIX. *Un autre exemplaire porte :* **Այս պատմութիւն Դիոնեսիոսի սրբոյ ի քաղաքս Երուսաղէմ թարգմանեալ երիցու յունական. իսկ ի մեր թարգմանեաց Յովհաննէս բժիշկ. ՅԺԸ՝ թուաբերութեանս Հայոց** : Haec historia sancti Dionysii in urbe Hierosolymis a presbytero graeco translata est ; in nostram autem (linguam) transtulit (eam) Iohannes medicus anno Armeniorum CCCXIX (2).

La première de ces deux notices est rendue obscure par le mot **վիսիական**, *auquel on ne trouve pas de sens acceptable. Le P. Dashian en fait abstraction et s'en tient à une interprétation qui permet de laisser la difficulté sans réponse. D'après lui, la traduction de Jean le médecin a été faite directement sur le grec* (3) *et ne dépend pas de la version qui est désignée par cette expression énigmatique.*

G. Zarbhanalian entend la phrase tout autrement : l'histoire de Denys a été traduite d'abord du grec en **վիսիական**, *et c'est cette version qui ensuite a été mise en arménien* (4). *Il faut reconnaître que cette seconde*

(1) J. Dashian, *Catalog der armenischen Handschriften in der Mechitharisten-Bibliothek zu Wien* (Wien, 1895), partie arménienne, p. 224. — (2) J. B. Aucher, **Լիակատար վարք և վկայաբանութիւն սրբոց** : *Pleniores Vitae Passionesque sanctorum*, t. VII (Venetiis, 1813), p. 171. Sur les manuscrits d'où proviennent ces deux notices, voir ibid. t. XI (1814), p. 71-72. Cf. G. Zarbhanalian, **Մատենադարան հայկական թարգմանութեանց նախնեաց** : *Bibliotheca veterum interpretationum armeniarum* (Venetiis, 1889), p. 382, et Dashian, t. c., p. 224. — (3) Dashian, t. c., p. 34 de l'abrégé allemand. — (4) **Յովհաննէս անուանով բժիշկ մը, որ սրբոյն Դիոնեսիոսի պատմութիւնը գտնելով՝ ի**

*interprétation s'accorde mieux avec le contexte. On ne voit pas à quoi il sert de rappeler, à propos de la version arménienne, une autre version dont elle serait tout à fait indépendante. Mais quelle peut être cette langue sur laquelle un traducteur arménien exerçait son art au IX*e *siècle ? Nous nous permettons de suggérer que* **վիխիական** *ressemble d'assez près à* **վրացական**, *« ibérien » ou « géorgien », pour qu'un copiste s'y soit trompé. Au prix de cette correction, en somme assez plausible, le texte se comprend sans difficulté. Il n'est pas déraisonnable de s'attendre à voir reparaître quelque jour une version géorgienne de l'autobiographie qui confirmerait cette conjecture.*

Quant à la seconde notice, Zarbhanalian, qui a vu le manuscrit d'où elle est tirée, semble la tenir pour non avenue. En fait, elle a tout l'air d'un remaniement artificiel et malencontreux de la notice précédente. Le copiste aura cru reconnaître dans le mot **վիխիական** *un dérivé de* **վիճակ**, κλῆρος, *et pour plus de précision, il aura remplacé « clerc » par « prêtre ». Seulement, il néglige tout à fait de nous dire sur quel texte a travaillé ce « prêtre grec », et en quelle langue il l'a traduit. On peut supposer — conformément à une opinion que nous discuterons plus loin — que le dit prêtre grec a traduit le document du syriaque en sa langue maternelle. Mais le libellé de la notice ne le dit pas et, pour cette raison, il ne dit exactement rien du tout.*

Quoi qu'il en soit, deux choses restent certaines jusqu'à présent : l'histoire de l'Aréopagite a été mise en arménien en 880 (ou peut-être en 869) ; et cette traduction a été faite d'après une rédaction grecque ou d'après une recension traduite du grec.

4) *Rédaction arabe. Il en existe au moins un exemplaire dans un manuscrit de Paris, Bibliothèque Nationale, arabe 212, fol. 122-134, lequel est daté de l'an 1601, et, semble par son contenu être de provenance égyptienne* (1). *Nous n'avons pas eu l'occasion de l'examiner. Mais à défaut de ce document, il nous est tombé sous la main un abrégé*

յունականէն փոխադրեալ ի Վ̦ խիականն (?) **հայերէն թարգմանեց** (**Հայկական հին դպրութեան պատմութիւն** ։ *Historia litterarum armeniarum antiquiorum*, ed. 2a, (Venetiis, 1897, p. 530.)

(1) Voir le catalogue du Bon de Slane, p. 53. Mgr Chébli s'en est servi pour éditer le traité de Sévère d'Ašmunaïn contre Eutychius (cf. *Patrologia orientalis*, t. III, p. 126). Il ne donne aucune indication complémentaire sur le ms., dont il semble ne pas faire grand cas.

arabe de l'autobiographie, qui a été incorporé dans une histoire du Pseudo-Aréopagite. Elle se trouve dans un manuscrit récemment acquis par la bibliothèque de la Faculté Orientale de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth, et dont nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs (1).

Ce volume est composé de deux manuscrits sur papier, d'âge inégal et d'écritures différentes, lesquels ne tiennent l'un à l'autre que par la reliure. Celui qui nous intéresse peut être vieux de deux siècles environ. Il comprend 1° (fol. 1-54), la Vie de S. Euthyme dont il a été question ici même ; 2° (fol. 54v-104), les miracles de S. Basile ; enfin 3° (fol. 104v-120), une histoire de S. Denys l'aréopagite dont la composition n'est pas longue à détailler. D'abord, un préambule, où l'auteur prend occasion du savoir encyclopédique attribué à son héros, pour expliquer à sa manière l'invention des arts et des sciences et comment ils apparurent chacun en un pays déterminé. Il est probable que cet aperçu ne vient pas de lui et qu'avec un peu d'application on en retrouverait la source. Après ce hors d'œuvre, le narrateur tourne court et revient par une transition artificielle à Denys et à son histoire.

Cette histoire, qu'il prétend avoir écrite d'après des renseignements recueillis sur place à Athènes même, est en réalité faite de deux pièces qui ne lui ont coûté ni l'une ni l'autre un aussi long voyage. L'exposition rappelle à grands traits, d'après les données de l'autobiographie, comment Denys, fils de l'illustre Socrate, fut voué par ses parents au culte des idoles, et fut instruit dans tous les arcanes de la sagesse antique, avant d'être éclairé par la foi chrétienne. Puis le narrateur s'interrompt, et interpellant Denys en personne, dans une apostrophe on ne peut plus gauchement simulée, il le prie de raconter lui-même ce qui lui advint après son entrée au temple des faux dieux. Et grâce à ce puéril artifice de rhétorique, il insère en propres termes, dans sa rhapsodie, l'autobiographie du faux Aréopagite, sans qu'il lui en coûte seulement le soin de mettre le récit à la troisième personne.

La seconde partie du récit est un plagiat comme la première. Elle est empruntée à la Passion de Denys attribuée à Métaphraste (2) *et répète trait pour trait la légende connue : mission de l'Aréopagite en Gaule, son arrivée à Paris et son martyre en compagnie de Rustique et d'Éleuthère. Cette juxtaposition de deux légendes disparates, sinon contradictoires, donnerait lieu à quelques observations intéressantes, mais qui sortent du cadre de la présente étude.*

(1) *Anal. Boll.*, t. XXVIII. p. 494-95. — (2) *BHG*[2]. 555.

Le texte arabe de l'autobiographie, tel qu'il se trouve rapporté dans notre manuscrit, est un abrégé, soit que le compilateur y ait fait des coupures, soit qu'il ait utilisé une recension déjà écourtée. Sous sa forme actuelle, il est facile d'y reconnaître une traduction du grec. Le tour de phrase hellénique s'y devine à travers l'arabe, et plus d'une expression doit être retraduite en grec pour devenir intelligible. Exemple, au § 5, les mots: كان مكتوب على بعض الدكك *et au § 13,* على بعض البيوت والدكك *Par le contexte, par le parallélisme des autres versions et, à leur défaut, par l'allusion évidente à un passage des Actes des Apôtres (ch. XVII, 33), il est clair que ces mots se rapportent à l'autel « du Dieu inconnu ». Or* دكك *ne peut être ici que le pluriel du* دكّ *qui signifie : tertre ou mamelon. Le traducteur s'est visiblement mépris sur le sens du mot* βωμός. *Inutile de nous attarder à chercher d'autres exemples : notre texte n'est certainement que du grec très mal habillé de mots arabes.*

On peut ajouter que la rédaction d'où il dérive était apparentée à la recension B de M. Kugener, et plus spécialement au manuscrit Brit. Mus. add. 14 645 (M) ; car, en deux endroits au moins, elle se rencontre avec ce dernier à l'exclusion des deux autres. Les voici :

§ 9 : وعبرة (وعبرت) في الطريق التى تحت الارض = *M* : ܘܗܠܟܬ ܒܗܠܝܢ ܪ̈ܗܛܐ ܕܬܚܝܬ ܡܢ ܐܪܥܐ : et incessi per itinera quae sunt sub terra ; *L et P* : ܘܗܠܟܬ ܒܗܠܝܢ ܪ̈ܗܛܐ ܬܚ̈ܬܝܐ : et incessi per itinera inferiora.

Ibid : والبحر الذي تحت ادرض = *M* : ܘܝܡܐ ܗܘ ܕܬܚܝܬ ܡܢ ܐܪܥܐ : et mare illud quod est sub terra ; *L et P* : ܘܝܡܐ ܗܘ ܬܚܬܝܐ : et mare illud inferius.

§ : 4 وكنت اقرى (اقرأ) باقتدار بين الحكماء : et legebam (illum) cum auctoritate inter sapientes = *M.* : ܩܪܐ ܗܘܝܬ ܩܕܡܝܗܘܢ ܒܫܠܝܛܘܬܐ : coram eis legebam cum potestate. *L et P omettent ce dernier mot.*

Cette concordance littérale se produisant par deux fois sur un détail précis ne saurait être fortuite. Et la conclusion qui s'en dégage est rendue plus vraisemblable pas d'autres indices, sur lesquels, d'ailleurs, il n'y a pas d'intérêt spécial à insister dans l'état présent de la question.

Voyons maintenant ce qu'il est possible de savoir quant à l'âge et à la provenance de notre document. Les quelques points de repère certains

que nous avons pu relever, n'autorisent pas sous ce rapport une espérance bien assurée.

1° *L'autobiographie fut traduite en arménien, à Jérusalem, par Jean le médecin, en 880 (ou 869). D'où l'on peut conclure, ce semble, avec assez de vraisemblance, qu'elle n'était pas comprise dans la version des œuvres du faux aréopagite exécutée un siècle et demi plus tôt par Étienne de Siunie* (1). *Rien ne permet d'aller plus loin et d'affirmer qu'Étienne ne l'a pas traduite parce que le texte grec n'existait pas encore à cette époque*

2° *Une des traductions syriaques de l'autobiographie se trouve dans un manuscrit daté de l'an 804 de notre ère, à savoir le ms. Brit. Mus. add. 12151 (le codex L de M. Kugener)* (2). *On remarquera qu'elle y fait suite à une collection des* Areopagitica *copiée d'un exemplaire transcrit ou compilé au siècle précédent par Phocas bar-Sergius d'Édesse. Le diacre Georges, qui a calligraphié l'add. 12151, a même reproduit textuellement la note libellée par Phocas au moment où il achevait son travail* (3). *Ce colophon précède immédiatement l'intitulé de l'autobiographie, ou, pour conserver la rubrique même du diacre Georges, « l'histoire de Denys, l'ancien juge de l'Aréopage ». On peut en déduire, et cette fois avec une entière certitude, que l'autobiographie n'appartient pas à la collection transcrite ou colligée par Phocas. Ainsi donc la rédaction syriaque de cette pièce était encore, au VIIIe siècle, ignorée d'un lettré qui avait fait des* Areopagitica *son étude spéciale. C'est au moins une grave raison de soupçonner qu'elle n'existait pas.*

3° *Au milieu de VIIe siècle, S. Maxime le confesseur n'en connaissait pas davantage le texte grec. Ses scolies sur les œuvres du Pseudo-Denys comprennent un long commentaire de la lettre à Polycarpe* (4) *dans laquelle le soi-disant aréopagite parle de l'éclipse, dont il aurait été témoin avec Apollophane, pendant son séjour à Héliopolis* (5). *Ce commentaire ne fait pas la plus lointaine allusion à un autre récit où Denys aurait relaté les mêmes faits avec plus de détails. Bien plus, il est en contradiction flagrante avec les données fondamentales de l'autobiographie. Du reste, entre cette dernière et la lettre à Polycarpe, l'incompatibilité est complète et irréductible. Maxime admettant l'une devait rejeter l'autre ; mais il serait inexplicable qu'il eût omis de mentionner, ne fût-ce que pour la déclarer apocryphe, une relation développée des*

(1) DASHIAN, t. c., abrégé allemand, p. 155, cf. p. 133. — (2) WRIGHT, *Catalogue*, p. 493. — (3) WRIGHT, ibid., p. 495-96. — (4) *P. G.*, t. IV, p. 536-44. — (5) Voir ci-dessus, p. 303.

faits dont il s'occupait ex professo. *Son silence prouve qu'il ne la connaissait pas.*

La scolie sur la lettre du Pseudo-Denys à S. Jean n'est pas moins décisive. S. Maxime y fait un calcul chronologique, dont le point de départ est que l'aréopagite devait être âgé d'à peu près vingt-cinq ans lors des événements d'Héliopolis ; et il base sa supposition sur cette circonstance que Denys, à cette époque, n'avait pas encore achevé ses études : Ὑποθῶμεν δὲ τὸν θεῖον Διονύσιον, ὅτε τὰ ἐπὶ τῷ σταυρῷ τοῦ Κυρίου εἶδεν, εἶναι κε' ἐτῶν, ἅτε οἶμαι καὶ ἔτι ἀναγινώσκοντα (1). *C'est tout. Si Maxime avait lu l'autobiographie, il ne pouvait négliger plus mal à propos l'occasion d'en parler, ni la démentir tacitement avec une intention plus marquée. Mieux vaut croire qu'il l'ignorait. Ainsi donc, après le milieu du VIIe siècle — S. Maxime est mort le 13 août 662* (2) *— cette pièce énigmatique n'était pas encore arrivée à la connaissance de l'homme qui, pendant si longtemps, avait poursuivi avec une curiosité passionnée, l'étude des* Areopagitica. *Ce n'est pas une preuve suffisante pour déclarer qu'elle était encore à naître, mais c'est au moins une très grave raison de le supposer.*

4° *Il faut ici prendre en considération un autre document, dont nous nous sommes systématiquement abstenu de parler. Il s'agit de la lettre de Denys au philosophe Apollophane. On sait que cette lettre, dont l'authenticité n'est plus défendue et n'a jamais été sérieusement défendable, apparaît pour la première fois dans une prétendue traduction latine insérée par Hilduin au ch.* XIV *de sa* Passio sanctissimi Dionysii (3). *Jamais le texte grec n'en a été retrouvé. Quant au texte latin, son origine ne serait peut-être que trop facile à découvrir.*

Le fameux abbé de Saint-Denys, qui a le premier exhibé cette fausse pièce, est assez mal défendu par sa réputation contre le soupçon de l'avoir fabriquée. Nous n'irons pas jusqu'à dire que la prévention est accablante, mais elle est certainement trop vraisemblable, et parmi les critiques qui s'interdisent d'accuser Hilduin, la plupart sans doute ne se

(1) *P. G.*, t. IV, p. 573. Comparer la scolie sur la lettre VII (ibid. p. 541) : Τὴν ἐν Αἰγύπτῳ Ἡλιούπολιν ἴσως φησίν · ἔτι γὰρ ἀνεγίνωσκον ἐκεῖ ἅμα. A propos de la ville d'Héliopolis en Égypte, qui est ici nommée par S. Maxime, nous rappellerons que l'intitulé de l'autobiographie syriaque, d'après le ms. M, porte la même indication, bien que Ba'lbek soit nommé en toutes lettres dans le corps du récit ; cf. KUGENER, t. cit., p. 342, cf. pp. 312, 320, 338, et supr. p. 303. — (2) Voir E. MONTMASSON, *Échos d'Orient*, t. XIII (1910), p. 149-54. — (3) *BHL.* 2172 ; cf. *P. G.*, t. CVI, p. 33-34.

chargeraient pas de le disculper. En tout cas, s'il ne s'agit que de dater la lettre à Apollophane, c'est au début du IX[e] siècle qu'elle appartient jusqu'à nouvel ordre.

Voici maintenant le passage par où elle intéresse la recherche qui nous occupe : «...penetralibus cordis mei (lux superna) infudit ut tibi memoriale piissimum recordarer, qualiter in Heliopoli, paene coaeve mihi, ego quinque et viginti annorum fere tempus exsolvens, pariter morabamur, cum feria quadam sexta, ferme hora etiam quasi sexta, luna se ei iniciente, sol est horribiliter obscuratus, quia non Deus sed creatura, Dei lucis suae occubitu, lucere nequivit. Questusque sum apud te, quid hinc tibi, prudentissime, videretur ; ex quo prudentia tua respondit quod adeo tenaciter, cordi mentis meae inhaesit, ut nulla obliteratione abradi nullaque mortis imagine valeat aboleri. Obfusi namque orbe uniformiter tenebrarum caligine tabescente, ut purgatum rediit solis diametrum, regulam Philippi Aridaei assumpsimus ; cumque repperimus, quod et erat notissimum, eo tenus fatigatione ecliptica solem pati molestias non debere .. praesertim cum lunae (luna ?) deesset et nec conventus tempus propinquaret, aio ad te, peritiae vastae sacrarium, adhuc nescius tantae rei mysterium : « Quid, inquam, « speculum doctrinae, Apollophani, his secretis ascribis ? » Ad quae mihi tu inquiens omine divo, et non humani sensus sermone : « Ista, o bone Dionysi, divinarum retributiones sunt rerum. » Denique notatum feriae diem et annum, annuntiationi, quam Paulus auribus nostris suspensis insonuit, signis acclamantibus concordare expertus, dedi veritati manus et falsitatis sum nexibus absolutus.... » (1)

Il y a dans cet extrait plusieurs détails dignes d'attention. D'abord l'âge vers lequel le soi-disant Denys prétend avoir séjourné à Héliopolis est exactement celui que S. Maxime lui attribue par conjecture dans la scolie qui vient d'être rappelée (2). *Cette coïncidence peut n'être que fortuite ; mais tout le monde ne consentira pas à l'admettre. On a même prétendu invoquer ce parallélisme pour authentiquer la lettre à Apollophane* (3). *Le moindre défaut de cette argumentation est de s'appuyer sur une fausse interprétation du texte de S. Maxime* (4). *Maxime donne*

(1) Comparer une autre rédaction de la même pièce, *P. G.*, t. IV, p. 1119-22. — (2) Ci-dessus, p. 309. — (3) Voir, par ex., la note de Pierre Lansel, reproduite dans *P. G.*, t. III, p. 1121-22. — (4) Traduction de Lansel : *Supponamus autem sanctum Dionysium, quando ista propter Domini crucem prodigia conspexit,*

le chiffre qu'il propose, comme une estimation conjecturale, déduite par lui-même d'une circonstance historique ou prétendue telle. Si l'on veut absolument voir dans ses paroles une allusion à un document écrit, à la lettre à Apollophane, non. Toutes les suppositions restent permises sauf celle-là. Le plus simple est d'admettre que la conjecture de S. Maxime aura fait son chemin et sera tombée sous une forme quelconque entre les mains d'Hilduin ou de son pourvoyeur.

Non moins digne de remarque est la manière dont le récit de l'éclipse est arrangé dans la lettre à Apollophane. La donnée fondamentale est restée la même que dans la lettre à Polycarpe ; mais deux détails au moins rappellent d'étrange sorte la mise en scène de l'autobiographie. Comme dans l'autobiographie, Denys et son compagnon consultent un ouvrage d'astrologie, espérant y trouver la cause du phénomène miraculeux qui les déconcerte. Comme dans l'autobiographie encore, Denys consigne par écrit une relation authentique des événements d'Héliopolis, et c'est en comparant son procès verbal à la prédication de S. Paul, qu'il est amené, dans la suite, à reconnaître la vérité du christianisme. Cette fois il devient difficile sinon impossible de croire à une pure coïncidence. La lettre à Apollophane et l'autobiographie sont les deux premiers documents où apparaisse ce développement légendaire (1). *Est-ce pas hasard, et comme par l'effet d'une inspiration identique, qu'ils se seraient rencontrés sur un détail d'une telle précision ?*

Enfin nous ne pouvons manquer de noter que la Vita sanctissimi Dionysii, *dont l'auteur a — mettons : découvert — l'épître* ad Apollophanem *n'est pas sans rappeler, elle aussi, certaines données fantaisistes de l'autobiographie. De part et d'autre, Denys fait figure de juge suprême de l'aréopage et, en cette qualité, il cite S. Paul devant son tribu-*

fuisse viginti quinque annorum quemadmodum me adhuc legisse arbitror. Balth. Cordier est tombé dans la même méprise, en traduisant : *Quemadmodum me adhuc legisse autumo* (*P. G.*, t. IV, p. 574). Comparer le texte grec ci-dessus.

(1) Michel le Syncelle dans son panégyrique de S. Denys, écrit, semble-t-il, vers le milieu du IXe siècle (*BHG*². 556), se contente de dire que l'aréopagite, ayant observé le moment où l'éclipse s'était produite, se livra là dessus à toutes sortes de conjectures pour deviner la signification du phénomène : τὸν χρόνον καθ' ὅν τουτὶ τὸ παγκόσμιον ἐτετέλεστο τερατούργημα τεκμηριωσάμενος ἐτήρει παρ' ἑαυτῷ τοὐντεῦθεν διαγγελούμενον καραδοκῶν (*P. G.*, t. VI, p. 628 ; cf. KUGENER, t. c., p. 347). Il n'attribue d'ailleurs aux observations de Denys aucune influence sur la conversion de ce dernier (voir *P. G.*, t. c., p. 629).

nal,pour le forcer à rendre compte de sa doctrine (1).*Ce trait de ressemblance, joint à ceux qui précèdent, ne laisse pas que de donner à réfléchir. Hilduin traducteur des œuvres de l'aréopagite, et auteur pour son propre compte d'une histoire de S. Denys où l'invention ne manque pas, n'était en peine ni de lire une légende grecque ni de la travestir. Il n'y a vraiment rien de téméraire à supposer qu'il a eu entre les mains une recension de l'autobiographie et qu'il s'est borné à en extraire, pour l'ornement de son récit, certains détails conciliables avec la traduction plus ancienne, créée ou reflétée par la lettre de Denys à Polycarpe. On conviendra tout au moins que la lettre à Apollophane, qui est aussi clairement que possible une réplique de cette dernière, donne un corps palpable à notre supposition.*

*S'il en est ainsi, le texte grec de l'autobiographie, postérieur à S.Maxime et antérieur à Jean le médecin (vers l'an 880), serait attesté pour le commencement du IX*e *siècle, donc à peu près vers l'époque où l'on voit apparaître pour la première fois l'autobiographie syriaque.*

*Une question se pose dès lors à propos de ce texte grec : original ou traduction ? Nous avouons en toute franchise que la première réponse nous semblait s'imposer d'avance, quand M. le professeur Kugener s'est résolument prononcé pour la seconde. Au gré du savant orientaliste, l'autobiographie a « été écrite par un Syrien, en langue syriaque, » vers la fin du VI*e *siècle ou au début du VII*e (2).

Deux motifs appuient cette manière de manière de voir. C'est d'abord l'évidente parenté de l'autobiographie avec un traité syriaque de cosmographie et de météorologie, qui nous est parvenu sous le nom de Denys ; c'est ensuite, et subsidiairement, la couleur araméenne du style, qui est exempt de tout hellénisme (3). *On nous permettra de ne point nous arrêter à cette seconde considération, puisque dans la pensée du judicieux critique elle n'a de force que solidairement avec la précédente. En fait, elle implique une supposition trop peu assurée pour former le point de départ d'une démonstration rigoureuse. De quel droit poserait-on en principe qu'un texte proprement écrit n'est ni ne peut être une version ? Il n'est pas sans exemple qu'un traducteur manie sa langue avec la correction et l'élégance d'un puriste. On connaît même, en Arménie et ailleurs, des traductions qui ont rang de chefs d'œuvre classiques pour la perfection du style. L'autobiographie n'en est un à aucun égard. L'interprète*

(1) *P. L.*, t. CVI, p. 27. — (2) *Oriens christianus*, t. c., p. 293. — (3) Ibid., p. 293-94.

qui en aurait façonné d'après le grec, directement et sans retouches, la rédaction la plus lisible, n'aurait rien fait de miraculeux. Si donc il faut la regarder comme une production syriaque originale, ce ne peut être que pour la raison alléguée en premier lieu. Mais que penser de cette raison?

Nous conviendrons sans nulle difficulté qu'il existe un lien de parenté indéniable entre l'autobiographie et la dissertation cosmographique attribuée à Denys. On peut là dessus s'en rapporter de confiance à M. Kugener, qui a lui-même édité, traduit et commenté cette dissertation avec un soin digne de tout éloge (1). *Il a fort bien montré que notre document la reflète tantôt par des emprunts, tantôt par des allusions, tantôt par des idées qui visiblement s'inspirent des mêmes conceptions* (2). *S'il était certain que la première a été primitivement rédigée en syriaque, il faudrait en dire autant de la seconde et la question serait tranchée. Seulement le traité cosmographique a-t-il été d'abord écrit en syriaque? M. Kugener le pense, et cette fois pour l'unique raison qu'il ne voit pas trace d'hellénisme dans le style* (3). *Dans le style, c'est possible, malgré le grand nombre de termes et de locutions insolites auxquels il a fallu trouver une explication* (4). *Le Syrien qui a tenu le calame savait sa langue. Mais ce qu'il paraît savoir moins bien, ce sont les choses qu'il veut dire, parce que, manifestement, il ne les a pas pensées lui-même. M. Kugener nous permettra d'invoquer ici contre son avis et contre son autorité l'excellence de sa propre traduction. Les logogriphes qu'il y a laissés appartiennent au texte et nous doutons fort que d'autres réussissent mieux que lui à les débrouiller. Le sens qu'il n'a pas vu chez son auteur ne s'y trouve pas. Pourquoi, sinon parce que nous avons affaire à un traducteur répétant vaille que vaille des phrases qu'il ne comprenait guère ?*

Voici un exemple de ce style incohérent et désarticulé, où nous croyons reconnaître l'embarras d'un esprit qui pense par à peu près, sous la dictée d'autrui. Nous citons la traduction de M. Kugener.

« *Le vent n'est pas* [*d'*]*une seule variété, parce qu'il n'a pas un maga-*
« *sin (seulement). En effet, les douze magasins constituent douze variétés*
« *pour les douze vents qui sont renfermés en eux, de même que les douze*
« *apôtres ont reçu douze langues différant l'une de l'autre. Les apôtres*
« *étaient aussi des magasins du vent de sainteté (du Saint-Esprit). Or,*

(1) *Un traité astronomique et météorologique syriaque attribué à Denys l'aréopagite,* dans les ACTES DU XIV[e] CONGRÈS INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES, t. II (Paris, 1907), p. 137-98. — (2) *Oriens christianus,* t. c., p. 342-47. — (3) *Congrès des Orientalistes,* t. c., p. 144-45. — (4) Voir, en particulier, l'*index syriacitatis* dressé par M. Kugener lui-même, *Congrès des Orientalistes,* t. c., p. 195-98.

« *ce n'est pas parce que les apôtres ont reçu douze langues, qu'ils les ont* « *reçues de douze vents (Esprits), mais (ils les ont reçus) d'un seul vent* « *(Esprit). De même, les douze magasins n'(ont) pas reçu douze vents* « *non visités (par Dieu), mais un seul vent, celui qui parlait par les* « *apôtres, habite en eux* (1). »

Cette traduction, si peu satisfaisante, est pourtant irréprochable et nous n'entendons pas la corriger, puisque le texte, en effet, ne dit pas autre chose. Mais en partant de la supposition que ce dernier a été pensé en grec, voici le sens que nous serions tenté d'y remettre. Il s'agit des douze θησαυροί *ou* ταμιεῖα (2) *dans lesquels le vent se diversifie.*

ܠܐ ܓܝܪ ܚܕ ܫܘܚܠܦܐ ܗܘܐ
ܪܘܚܐ. ܡܛܠ ܕܠܐ ܚܕ ܐܘܨܪܐ
ܐܝܬ ܠܗ̇. ܗܠܝܢ ܓܝܪ ܬܪ̈ܥܣܪ
ܐܘܨܪ̈ܐ ܬܪ̈ܥܣܪ ܫܘܚܠ̈ܦܐ
ܐܝܬ ܠܗܘܢ ܠܗܠܝܢ ܬܪ̈ܬܥܣܪܐ
ܪ̈ܘܚܐ ܕܚܒܝ̈ܫܢ ܒܗܘܢ.
ܐܝܟܢܐ ܕܬܪ̈ܬܥܣܪ ܠܫ̈ܢܐ
ܕܡܫܚܠܦܢ ܚܕ. ܡܢ ܚܕ. ܩܒܠܘ
ܬܪ̈ܥܣܪ ܫ̈ܠܝܚܐ ܐܦ ܓܝܪ
ܗ̇ܢܘܢ ܫ̈ܠܝܚܐ ܐܘܨܪ̈ܐ
ܕܪܘܚܐ ܕܩܘܕܫܐ ܐܝܬܝܗܘܢ
ܗܘܘ. ܠܐ ܓܝܪ ܡܛܠ ܕܩܒܠܘ
ܫ̈ܠܝܚܐ ܬܪ̈ܥܣܪ ܠܫ̈ܢܐ: ܡܢ
ܬܪ̈ܬܥܣܪܐ ܪ̈ܘܚܐ ܩܒܠܘ.
ܐܠܐ ܡܢ ܚܕܐ ܪܘܚܐ. ܗܟܢܐ
ܘܠܐ ܗܠܝܢ ܬܪ̈ܥܣܪ ܐܘܨܪ̈ܐ
ܬܪ̈ܬܥܣܪܐ ܪ̈ܘܚܐ ܕܠܐ
ܡܬܦܩ̈ܕܢ. ܐܠܐ ܚܕܐ ܪܘܚܐ
ܕܡܡܠܠܐ ܒܫ̈ܠܝܚܐ ܥܡܪܐ
ܒܗܘܢ (4)

Τοῦ δὲ πνεύματος οὐ μία μεταβολή, ἐπεὶ οὐχ εἷς αὐτοῦ ὁ θησαυρός. Οὗτοι γὰρ θησαυροὶ οἱ δώδεκα μεταβολαὶ δώδεκά εἰσιν τῶν πνευμάτων δώδεκα ἐν αὐτοῖς ἐγκεκλεισμένων. Ὥς γὰρ τὰς δώδεκα γλώσσας ἀλλήλων διαφερουμένας, <ἃς> ἐδέξαντο οἱ δώδεκα ἀπόστολοι — ἦσαν γὰρ καὶ οἱ ἀπόστολοι θησαυροὶ τοῦ Πνεύματος ἁγίου — οὐκ ἐπεὶ δώδεκα [γλώσσας] ἐδέξαντο [οἱ ἀπόστολοι] ἀπὸ δώδεκα πνευμάτων ἐδέξαντο, ἀλλ' ἀφ' ἑνὸς πνεύματος· ὡσαύτως οἱ θησαυροὶ οὗτοι δώδεκα οὐ πνεύματα δώδεκα· ἐπεὶ οὐ <πνεύματα> διῃρημένα (3) ἀλλ' ἓν Πνεῦμα, τὸ ἐν τοῖς ἀποστόλοις λαλοῦν, αὐτοῖς ἐνῳκεῖτο.

(1) Ibid., p. 183-84. — (2) Cf. ⲦⲀⲘⲒⲞⲚ, von Lemm, loc. cit., p. 276, l. 6. — (3) Nous lisons ܡܬܦܩ̈ܕܢ. — (4) Kugener, *Cong. des Or.*, p. 156-57.

Quoi qu'il en soit de notre essai de rétroversion, une chose au moins nous paraît claire. Le traducteur syrien s'est vu en présence d'une comparaison symétriquement exprimée dans une période, dont la protase et l'apodose sont encore indiquées par les mots ܐܝܟܢܐ : ܗܟܢܐ. *Ne saisissant pas le point précis sur lequel portait le rapprochement, il en a démembré les deux termes et les a rejoints tant bien que mal, en dépit de leur agencement logique. Le même malheur lui est arrivé en plus d'un autre endroit.*

Pour ce motif, que nous remettons volontiers à l'appréciation du lecteur, nous ne sommes pas persuadé que le traité cosmographique soit d'origine syriaque. Loin de s'opposer à l'hypothèse que l'autobiographie a été primitivement rédigée en grec, il en fournirait plutôt une nouvelle confirmation.

M. Kugener nous permettra de nous en tenir à cette hypothèse qui nous paraît s'accorder le mieux avec l'ensemble des faits et des témoignages connus, comme aussi avec le mouvement général des échanges entre les littératures grecque et syriaque. Enfin, si le récit pris en lui-même peut fournir un argument dans un sens ou dans l'autre, le genre littéraire auquel il appartient de par sa forme autobiographique, est grec plutôt que syriaque (1).

Encore un détail avant de clore ces trop longues observations. Si l'on part de la supposition que l'autobiographie est d'origine grecque, le classement des rédactions syriaques doit être modifié en conséquence. La première place revient à celle qui reflète le mieux le texte grec tel que celui-ci nous apparaît à travers les autres versions parallèles. D'après l'indication, toute provisoire, que fournit notre abrégé arabe, c'est le texte du manuscrit add. 14645 — le manuscrit M de M. Kugener — qui justifie cette condition (2). *La rédaction A — celle du manuscrit add. 12151 — serait donc une métaphrase. A parler franc, c'est un peu la figure qu'on lui trouve à une simple comparaison avec la rédaction B. Si l'autobiographie avait été rédigée d'abord sous sa forme la plus littéraire, les copistes ne l'auraient retouchée que pour lui donner, comme à dessein, un tour moins cultivé. Au reste il serait inconsidéré de préten-*

(1) Cf. G. Misch, *Geschichte der Autobiographie*, I. *Das Altertum* (Leipzig-Berlin, 1907). Cf. *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 436-37. — (2) Nous ferons remarquer que précisément ce manuscrit donne une leçon correcte, en un endroit où, d'après les deux autres, Denys parle de lui-même à la troisième personne. Cf. Kugener, t. c., pp. 300 et 322.

dre décider cette question tant que l'on ne disposera pas d'une base de contrôle plus sûre et plus étendue.

En attendant et faute de mieux, nous donnons ci-après la traduction du résumé arabe. Nous en avons cité le texte original dans la revue al-Machriq, *au cours d'une étude où se trouvent rapidement indiquées les considérations qui précèdent* (1). *Le manque de place nous avait forcé d'en retrancher quelques lignes. Nous rétablirons dans la traduction ci-après, celles qui intéressent le sens du document* (2).

P. P.

(1) قصة القديس ديونيسيوس الاريوباغي ورسالته الى ابولوفانيس : *De historia sancti Dionysii Areopagitae huiusque epistula ad Apollophanem*, AL-MACHRIQ, t. XII (1909), p. 118-27. — (2) Les paragraphes correspondent à ceux du texte syriaque dans l'édition de M. Kugener. Les passages où la leçon du manuscrit a dû être corrigée sont mis en italique.

---

1. <Haec> dixit sanctus <et> sapiens Dionysius : « Intellegite, qui auscultatis, ut describam vobis quam bona sit sapientia diligentibus eam. Equidem scientiam eius aliquanto tempore desideravi, et ex meo adversus eam amore sapientibus omnibus eius ope restiti. Advocavit me sapientia eique respondi et attrahenti mihi obsecuta est.

2. Porro die quodam festo (1) ingressus est Arius Pagus in aedes deorum. Et cum esset hic archon daemonum, ingressus est deorum aedes, ut inspiceret aedes et modum quo sacerdotes iis ministrarent. Ut autem aspexit sedulitatem meam et in ministrando navitatem, ilico me arcessivit meque interrogavit de nomine meo et de parentibus meis. Cui me Atheniensem esse renuntiavi, Socratis viri clarissimi filium, meque diis consecratum fuisse. Praecepit ille sacerdotibus idolorum ut de me solliciti essent meque omnia disciplinarum genera edocerent.

3. Me igitur tradiderunt Democrati philosophorum principi, qui instituendo mihi naviter incubuit. Didici sapientiae ingressum et exitum (1) ; didici argutissima cognitione quae in excelsis sunt et (quae) in infimis ; didici fines (2) siderum et horarum, et ventorum

2. — (1) Lege : اعياد

3. — (1) Intellege, ex usu biblico, sapientiam universam. Syr. M. et P : ܟܠܗܘܢ ܡܥܠܢܐ ܘܡܦܩܢܐ ܕܚܟܡܬܐ — (2) مبلغ = τέλος.

cursus (3), fulgurum tempora, et Caniculae ordinationem (4), et ventorum mutationes ; didici et ordinationem diluculi et muneris eius festinationem (5) ; didici conversiones sphaerae motusque Gigantis et Pleiadum ; didici mutationes temporis (6) et momenta defectionis solis ac lunae ; didici portas siderum et efficientias stellarum quae in sphaera moventur (7), causasque cur a suis gradibus recedant.

4. Atque ad extremum assecutus sum etiam librum Astronomiae illumque cum auctoritate *legebam* (1) inter sapientes, et doctrinam <eius> perlegi <in> philosophorum ordinibus.

5. Die quodam prodiit edictum ab archonte ut Athenis aedificaerentur aedes magnae sapienti Ario Pago. Quae postquam exaedificatae ac *perfectae sunt*, convenerunt Athenienses, ut sacrificia sua offerrent. Porro super unum e tumulis (1) qui sacrificiis destinabantur, scriptum erat : « Deus absconditus deorum est dominus ». Cum autem Arius Pagus aedes deorum ingressus esset, praecepit ut me principem iudicum crearent. Quod ut resciverunt Athenienses, ingenti laetitia mea causa perfusi sunt.

6. Porro tempore quodam convenerunt incolae Urbis <Solis>, quae est Baalbek, deieceruntque idolum quod Sarapion vocatur et *comminuerunt* (1) cervices eius. Quapropter commoti sunt cives atque coniecerunt in vincula sacerdotem qui illud (idolum) deiecerat litterasque de eius causa Athenas miserunt. Postquam autem hac de re Arius Pagus certior factus est, praecepit archonti ut me

(3) Hic versus aliquot supplendi sunt in textu edito : ومجاري الرياح وزمان البروق وتدبير الشعرى وتعيير (تغيير) الرياح وعرفت تدبير البكرة وعجلة ترتيبها وعرفت دورات الفلك وحركات الجبار والثريا وعرفت تعيير (تغيير) الزمان واوقات كسوف الشمس والقمر وعرفت ابواب البروج وافعال الكواكب السائرة في الفلك وسبب نقلها من عن مراتبها وبلغت ايضاً الخ

(4) وتدبير syr. ܡܕܒܪܢܘܬܐ = οἰκονομία. — (5) Ita vertendum. Profecto scriptor inepte عجلة « *festinationem* » legit, pro عجلة = ܥܓܠܬܐ, Plaustrum, nomen sideris de quo in syriacis sermo habetur (cfr. KUGENER, pp. 296, 316). — (6) Pro الزمان « *tempus* », legendum fortasse : الميزان = ܡܣܐܬܐ, « *Libra* » (cf. KUGENER, ibid.). — (7) Id est *planetarum*.

4.—(1) باقتدار (اقرا) اقرى = syr. M. ܡܫܠܛܐܝܬ, αὐθεντικῶς.

5. — (1) Id est *altaribus* (βωμοῖς). Vid. supr. p. 307.

6.— (1) Cod. دفنوا, leg. دقوا. — (2) Cod. لاجل الحكومة وشاهدتها ; leg. وشهادتها

Heliopolim mitteret, ut negotium expedirem quod de hoc idolo acciderat.

7. Profectus sum igitur Heliopolim, sicut iussus eram. Adventu meo commota est civitas universa, conveneruntque omnes cives et omnes principes ex urbibus pagisque illi circumiacentibus. Porro advenerant isti propter sententiam quam illic edere decreveram et *ut eius testes essent* (2). Tunc illis edixi ut plateas ornarent dieque crastino ad aulam iudicialem convenirent. Omnes igitur primo mane convenerunt.

8. Equidem sedi in solio aureo, omnes vero principes, proceres, sacerdotes, archontes, philosophi astabant, neque eorum quemquam sedere iussi : ut nempe in deorum ministerio diligentiores fierent. Deinde iudicium protuli iustum, secundum probatas leges, sicut decet aequum iudicem. Porro, ut venit hora sexta, cum sol in medio gradu esset omnesque oculi in me intenti (exspectarent) quonam pacto causam expediturus essem — hoc autem tempore (agebatur) passio Christi Domini — ecce subito contremuit terra universa et obscuratus est sol et idola universa collapsa confractaque sunt. Tres porro (ita) continuatae sunt horae. Postquam autem tenebrae dimotae sunt, sacerdotes, principes universi et quotquot mihi astabant, se prostraverunt meque interrogarunt quid in mundo accidisset.

9. Accepi igitur Librum Numerorum et decurri viam solis portasque lucis, et inspexi omnia sidera neque inveni causam huius perturbationis. Scrutatus (1) sum gradus scalarum sphaerae, et

9. — (1) Hic add. in textu edito : وفتشت درج سلم الكرة ودوران الصرف (الصرن) وترديد الكواكب ودخات في الشمس التي بين الشتاء والصيف وطفت بين مخازن الرياح وعبرة (عبرت) في الطريق التي تحت الارض فلم اجد اضطراب ونظر (ونظرت) الى البحر السفلي وهو هادي من الامواج ومخازن الرياح مربوطة ساكنة والشمس سالمة وابواب البروج مفتوحة قدّامها ومسلك الساعات سالم وبعيد من التشويش والقمر متدّر وليس هو وقت مولده والجبا لم يدنوا (والجبار لم يدن) الى العجالة والتريا (والثريا) ليس فيها نقصان والشعرى فلم يكسيها (يكبسها) النير ونظرت والعجالة لم تتحرك عن المسير والبروج دائرة قطب صرف (صرن) الفلك بلا تشوّش والبحر الذي تحت الارض الذي يتقاب في كل خمسمائة سنة ويزلزل الارض وجدته هادي (هاديا) واركون لم يكن له حزن (حرب) ودم يحرق عند ذلك

rotationem *axidis* (2) vicesque stellarum. Ingressus sum <mansiones> solis quae sunt inter hiemem et aestatem ; circuivi thesauros ventorum, et incessi per viam subterraneam : neque ullam perturbationem deprehendi. Aspexi mare inferius : erat autem a fluctibus tutum. Thesaurique ventorum clausi erant et quieti, sol integer, portae siderum apertae coram eis, meatus horarum expeditus et a perturbatione remotus. Luna erat plena neque aderat tempus interlunii (3). Neque *Gigas* ad Plaustrum accesserat, neque Hyades < numero > imminutae erant ; neque Canem Iugum *domuerat*. Inspexi : neque Plaustrum ex itinere suo deflexerat ; sidera circumvolvebantur ; polique axidis (4) sphaerae imperturbati erant. Mare quoque subterraneum, quod quingentesimo quoque anno commovetur et concutit terram, repperi quietum. Neque archon bellum gesserat (5) in quo sanguinem funderet. Quae cum ita essent, obstupui. Angor me legentem tenuit, si forte causam reperirem qua perturbatae essent creaturae (6) ; vertigo (7) me afficiebat et mens mea concutiebatur. Itaque sapientiam advocavi, ut mihi praeiret meque ad veritatem perduceret. Quae respondit et mihi dixit : « Haec profecto causa quam inquiris, o sapiens, neque in summis est neque in infimis. Enitere igitur ad inquirendam eam, si quidem sapiens es, et Sphaerarum librum decurre reperiesque quod desideras. »

10. Quocirca praecepi discipulo meo Asclepio, ut mihi afferret librum Sphaerarum, quae est Astronomia (1). Et cum illum accepissem, terram omnem coram me *traduxi*. Et ecce vidi hominem eumque crucifixum in media terra, qui in ligno pendebat ; et supra caput eius tabella (posita) erat, in qua (litteris) occultis erat scriptum : « Hic Deus absconditus, clam descendit in terram incarnatusque prodiit ex virgine, cum (tamen) sit ipse effector omnium creaturarum visibilium et invisibilium. Crucifixores vero eius ex vecordia stultitiae suae crucifixerunt eum imprudentes. »

11. Quae cum aspexissem, converti manus meas ad vestem

(2) Vid. syr., et cf. PAYNE SMITH, *Thesaurus syriacus*, col. 2742, in n. ܡܬ̈ܢܐ — (3) Proprie : *tempus nativitatis eius*. — (4) Vid. supr. annot. 2. — (5) Cod. pro حرب, evidente errore habet حزن *dolor*. — (6) Cod. استقصات, quod ibi et §§ 11, 3 et 14 dictum puto pro κτίσεις. — (7) Cod. الاقرن vel الاقون quod glossema omni sensu caret, nisi forte fictum est pro ἴλιγγος. Syr. hoc loco : ܕܘ̈ܪܐ

10. — (1) De hoc opere fabuloso, cf. KUGENER, *Oriens christianus*, t. c., p. 345.

meam eamque discidi. Ut autem me sic agentem viderunt sacerdotes et sapientes qui aderant, obstupuerunt. Deinde accedentes ad me, petierunt ut docerem eos quod esset hoc portentum ingens quod in mundo ita advenerat, sicut ista evenerant. Tum eis manu significavi ut ne quis quidpiam loqueretur. Ipse vero stupore attonitus dixi : « Auscultate, o sapientes, neque dubitent animi vestri, quia veritas apparuit. Neque frustra laboremus, o popule ! Deus a mundo absconditus in terram sponte sua descendit, incarnatus est eumque crucifixerunt homines gentis suae ; neque tamen id cognoverunt, quia de eius incarnatione impie errabant. Propterea obscuratum est lumen, et contremuit terra et perturbatae conversaeque sunt creaturae (1). » Quae cum ita essent, scripto notavi diem et horam et momentum et mensem et annum ; atque <scripta> asservavi ut futuris saeculis innotescerent.

12. Post haec autem tempora, quattuordecim annis elapsis, advenit inclitus apostolus Paulus ut Athenis praedicaret. Et cum eius praedicationem audiissent commoti sunt omnes cives : docebat enim cum auctoritate ac de cruce disserebat. Congregati sunt igitur omnes homines ac principes et ad me venerunt dicentes : « Ecce nuper in urbem nostram homo peregrinus advenit. Qui vir <... (1)> similis est et aspectu <decorus (2)> est, nobisque ex eius sermone manifestum est eum esse ex numero sapientum ac philosophorum. Hic modo verbis et adhortationibus suis homines obstupefecit. Doctrinam vero annuntiat nobis ignotam et mirabilem, quippe nobis praedicat Deum quendam crucifixum, nosque ad illum eiusque cultum pertrahere et ab immolationibus et sacrificiis avertere conatur. Propterea tibi renuntiatum venimus, ut de eo consilium capias, quod tibi visum fuerit. »

13. Quod cum me docuissent, iis praecepi ut multos praecones mitterent et ut omnes homines convenirent. Ipse equidem in suggestu consedi in gradu summo, atque sapientes omnesque philosophos, sacerdotes regnique proceres sedere iussi. Deinde, misso (nuntio), arcessivi Paulum, et prohibui ne quis hominum quid diceret. Ut autem ingressus est (Paulus), eum verba facere iussi et proferre rationem doctrinae suae. Exorsus est igitur ille electus

11. — (1) Vid. supr. ad § 9.

12. — (1) Hic aliquot voces a librario omissae sunt. — (2) Cf. Syr. et Copt. (von Lemm, l. c., p. 271, l. 1-3).

Spiritu sancto (fretus), cum potestate et audacia, sine timore nec commotione. Et ait : « Vos equidem, o Athenienses, excellentiores (1) esse video quam omnes gentes in daemonum cultu. Cum quondam transirem per quasdam domos et *altaria* (2), (illic) inscriptum vidi : « Deum absconditum ». Iamvero ille idem est quem vobis praedico ; ille est quem nescientes adoratis. Exopto equidem ut illum in veritate cognoscatis. Ille est qui (3) .....crucem ascendit, tormenta pertulit in corpore suo ad salutem mundi, filiosque hominum a daemonum servitute liberavit. Atque in eius passione doluerunt creaturae (4), sol obscuratus est, terra contremuit, saxa diffissa sunt, idola corruerunt et confracta sunt. »

14. Ut autem (Paulus) commemoravit crucem et <....> creaturarum (1), recordatus sum ea quae acciderant cum essem Heliopoli, et praecepi discipulo meo Asclepio, qui mecum Heliopoli fuerat, ut afferret commentarios illos (qui) ab isto tempore <scripti erant>. Hos autem cum attulisset, aperui et praelegi coram omnibus principibus. Sanctum vero Paulum interrogavi de tempore, die, mense, anno, et quo in signo sol (tunc) fuisset, et in quoto gradu, et lunae dies quotus esset. Porro, comparatione a nobis facta, verba eius se congruentia praestiterunt, iis quae apud me scripta erant, in illa historia. Comperi ergo crucifixum illum esse Deum, effectorem omnium creaturarum.

15. Quae cum audivissem, temperare mihi non potui, sed veritatem confessus sum et agnovi. Atque baptizatus sum sancti Pauli manu ipse ego et omnis populus Athenarum. Ille vero mihi addixit sacerdotium. Gratias igitur Deo reddidi, qui me per sapientiam perduxit ad cognitionem veri, mihique per sapientiam auctoritatem quoque cum fiducia concredidit.

13. — (1) Proprie : *nobiliores*. — (2) Proprie : *tumulos*. Cf. supr. pp. 307 et 317. — (3) Hic desunt pauci versus, qui in textu edito brevitatis causa omissi sunt, nec in apographo nostro nunc habentur. — (4) Vid. supr. ad § 9.

14. — (1) Cod. *creaturas*. Cf. supr. ad § 9.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

86.—*Hippolyte DELEHAYE. **Les légendes grecques des saints militaires.** Paris, Picard, 1909, in-8°, IX-271 pp. — Parmi les saints honorés par l'Église grecque, bon nombre, d'après la légende, ont suivi la carrière des armes ; c'est à cette catégorie spéciale que le P. Delehaye a consacré son nouvel ouvrage ; non pas qu'il ait voulu passer en revue tous les saints qui ont porté l'épée ; il s'est attaché à ceux-là seuls que les Grecs regardaient comme les saints militaires par excellence : les deux Théodore, S. Georges, S. Procope, S. Démétrius, auquel est venu se joindre S. Mercure. Après avoir établi les attaches historiques de chacun de ces personnages, le P. D. recherche sa Vie la plus ancienne et montre par quel procédé littéraire d'autres légendes en sont issues. Grâce à ce classement, les Vies secondaires, négligées à dessein, se grouperont tout naturellement autour des grandes divisions tracées ici. En cours de route, nous pourrons constater comment maint personnage, créé pour l'agrément du récit, a passé dans les synaxaires. On saura gré à l'auteur d'avoir mis un peu de lumière dans une des questions les plus embrouillées de l'hagiographie ; en même temps, et ce n'est pas le moindre intérêt de cette étude, il nous fournit une application des principes posés dans les *Légendes hagiographiques*. Autour des saints les plus anciens et les plus authentiques, l'imagination populaire a fait naître tant et de si fantastiques récits, que la vue nette du personnage se dérobe souvent entièrement à nous. A cet égard, la palme revient assurément à S. Georges, dont, à part le fait de son existence et de son culte, nous ne savons absolument rien. Toutefois l'exemple le plus typique, auquel le P. D. revient avec prédilection, est celui de S. Procope, dont Eusèbe nous a conservé en quelques mots les Actes authentiques. En l'opposant à ce qu'en a fait la légende, on peut se rendre compte des déformations que subissent au cours des temps les récits les plus fidèles, et on conviendra que, placé en face d'Actes suspects, l'hagiographe ne saurait se montrer critique trop circonspect.

Parmi les personnages passés en revue, deux au moins n'ont pas exercé

le métier des armes ; ils doivent leur baudrier à l'imagination populaire. Pourquoi cette prédilection de la légende pour la carrière de soldat? Après avoir discuté les principales hypothèses, l'auteur trouve « plus naturel d'attribuer à la vogue d'un modèle la fréquente répétition du type militaire ».

A la suite de l'ouvrage que nous venons d'analyser, se rangent en appendice onze textes hagiographiques inédits, publiés d'après les manuscrits occidentaux les plus anciens. Les cinq premiers se rapportent à S. Théodore ; le Martyre de S. Eutrope et de ses compagnons, qui leur fait suite, se rattache au même cycle. Parmi les derniers, nous comptons deux Passions de S. Procope, autant de S. Mercure ; celle qui a trait à S. Démétrius clôt la série.

Le mémoire a été lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et publié avec son concours. V. D. V.

87. — * A. Papadopoulos-Kerameus. **Varia graeca sacra.** Сборникъ греческихъ неизданныхъ богословскихъ текстовъ IV-VX вѣковъ. Saint-Pétersbourg, Kirschbaum, 1909, in-8°, XLIV-320 pp.

88. — * A. Papadopoulos-Kerameus. **Denys de Fourna. Manuel d'iconographie chrétienne,** *accompagné de ses sources principales inédites et publié pour la première fois en entier d'après son texte original.* Saint-Pétersbourg, Kirschbaum, 1909, in-8°, να' -353 pp.

Des dix-huit pièces inédites réunies par M. P.-K. dans ses *Varia graeca sacra*, la moitié exactement, soit les neuf premières, viennent enrichir le trésor de la littérature hagiographique. Nous devons à l'exquise amabilité du savant éditeur d'avoir pu les enregistrer, avant l'apparition du volume, dans la seconde édition de la *BHG*. Il convient de les signaler plus clairement ici à l'attention du lecteur. 1°) La pièce de résistance est celle qui ouvre le volume, le recueil des miracles, au nombre de quarante-cinq, de S. Artémius, d'après les manuscrits de Paris 1468, de Jérusalem S. Sabas 27, de l'Université de Messine 30. Les miracles sont censés avoir été obtenus au tombeau de S. Artémius à Constantinople : εἰς τὸν ἅγιον Ἰωάννην τὸν Βαπτιστὴν εἰς τὴν Ὀξεῖαν, πλησίον τῶν Δομνίνου ἐμβόλων. Le saint avait la spécialité de guérir de certaines misères, que l'auteur décrit avec une simplicité et une crudité de langage que nous supportons difficilement. Ses récits sont parsemés de détails topographiques et de traits de mœurs qui suffiraient à leur assurer une place importante dans cette classe de textes, et l'on se souvient qu'ils ont été exploités, au point de vue chronologique, dans la question de la date de Romanos. Comme nous nous proposons d'y revenir, nous n'en dirons pas davantage en ce moment. 2°) Petit recueil de six miracles du même saint, d'après le manuscrit de Paris Coislin 304. 3°) Discours (ὑπόμνημα) de Jean Tzetzes sur Ste Lucie, d'après un manuscrit appartenant à M. P.-K. et le n° 30 de

Messine. 4° Scolies sur la pièce précédente, d'après les mêmes manuscrits. 5° Histoire de l'apparition de l'image du Christ dans le monastère τῶν Λατόμων à Thessalonique, par Ignace, abbé du monastère τοῦ Ἀκαπνίου dans la même ville, d'après le manuscrit 34 du monastère Κοσινίτζης et le 390 de la bibliothèque synodale de Moscou. C'est une histoire des plus bizarres, faite en grande partie de réminiscences qu'il ne sera pas difficile de préciser. L'empereur Maximien a une fille, nommée Théodora, qui, se trouvant à Thessalonique, embrasse la foi chrétienne et se fait baptiser par l'évêque Alexandre (personnage fictif, bien entendu). Devant son père, elle feint d'être malade et elle obtient qu'il lui fasse construire un bain au lieu appelé Λατόμια. L'empereur parti, elle transforme le bain en chapelle. Elle y fait peindre une image de la Mère de Dieu; la peinture se transforme miraculeusement en une image du Christ. L'impératrice cherche à faire apostasier sa fille, qui est condamnée à mort. La chapelle est livrée aux flammes, mais l'image miraculeuse ne souffre aucun dommage. Après les persécutions, un moine égyptien, nommé Senufios, arrive à Thessalonique, découvre l'image, et meurt aussitôt. A partir de ce moment il y eut au monastère un grand concours de fidèles. 6°) Vie de S. Agapit, évêque de Synaos, d'après le manuscrit 375 de la bibliothèque synodale de Moscou. Cet évêque Phrygien est connu par les synaxaires, au 18 février, et par Suidas, qui a puisé dans Philostorge. La vie est édifiante; mais elle est bien loin de ressembler à un document contemporain. 7°) Office (ἀκολουθία) du même saint, tiré du manuscrit 294 de Moscou. La date indiquée en tête de l'office est le 12 février; la Vie portait, je crois, le 18 (dans l'édition η au lieu de ιη', le premier chiffre étant tombé), comme les synaxaires. L'hymnographe dans l'acrostiche s'appelle Joseph, ce qui ne signifie pas nécessairement Joseph l'Hymnographe. 8°) Panégyrique de S. Athanase d'Atramyttion, un saint inconnu d'ailleurs. Il naquit à Derkos en Thrace, embrassa le sacerdoce, et arriva à Atramyttion, τὸν ἐν αὐτῇ ποιμαίνειν λαὸν πιστευθείς. Il y mourut, et ses miracles le font ranger parmi les saints myroblytes. C'est à peu près tout ce qu'on peut tirer de cette pièce, conservée dans le manuscrit de Jérusalem S. Sépulchre 40. 9°) Miracle de la Vierge, d'après le manuscrit de Jérusalem S. Sabas 332. C'est un miracle se rattachant au sanctuaire de l' Ὁδηγήτρια de Constantinople. L'histoire se passe en 1426, sous Manuel Paléologue.

Les autres numéros du volume n'ont que des rapports indirects avec l'hagiographie. Nous y signalerons encore la liturgie de la bénédiction du Nil, des lettres d'Aréthas de Césarée et de Joseph Bryennios. Il y a aussi une lettre de Macaire métropolite de Pisidie à Michel τὸν Δισύπατον au sujet de Joseph le Galésiote. Deux bonnes tables, l'une des noms propres, l'autre des mots remarquables, complètent le recueil.

Le premier fascicule du Manuel d'iconographie chrétienne publié en 1900 par M. P.-K. et que nous avons annoncé alors (*Anal. Boll.*, XIX, 451), n'a

pas été suivi d'un second. L'auteur a préféré reprendre l'œuvre entière, dont nous avons enfin une bonne édition, suivie d'importants appendices, sous le titre de *Sources du Manuel de Denys*. Dans l'introduction, il retrace l'histoire du fameux traité, sur lequel circulent tant de données erronées, et fait une fois de plus le procès du faussaire Simonidès, qui avait également exercé son talent spécial sur l'œuvre du moine Denys. Dans la partie de l'édition de Simonidès qui concerne les saints, M. P.-K. a relevé un certain nombre de leçons qui ont passé dans l'édition d'Athènes de 1885, et contre lesquelles il était opportun de mettre le lecteur en garde, pour qu'il ne perde pas son temps à chercher des détails sur des saints comme ceux-ci : Ποδάσιος, Θωμᾶς ὁ μελῳδός, Ἰουλῖνος, Σεραπῖνος, Θεόπομπος, Ταπεινή, Ἀβάκιος, Βασάνη etc. etc., dans lesquels il aurait de la peine à reconnaître respectivement Patapios, Romain le mélode, Justin, Sérapion, Theopemptos, Tatiana, Abercius, Bassa, et ainsi de suite. H. D.

89.—* Carolus Plummer. **Vitae sanctorum Hiberniae partim hactenus ineditae...** Oxonii, e Typographeo Clarendoniano, 1910, deux volumes in-8°, cxcii-273 et 391 pp. Sh. 32.— L'année 1910 aura été particulièrement fertile pour l'hagiographie. Sans parler de nombreuses monographies, parmi lesquelles il en est d'importantes, elle sera marquée par l'apparition de deux publications d'ensemble d'une haute valeur et d'un intérêt considérable. Pour être complet, je devrais dire trois, mais, cela s'entend, sans qualifier la troisième : nous espérons bien, en effet, achever avant la fin de l'année l'impression d'un nouveau volume des *Acta sanctorum*. Les deux autres ouvrages sont le tome V des *Scriptores rerum merovingicarum*, qui vient de nous arriver et dont nous parlerons bientôt plus en détail, quand nous aurons pu l'étudier à loisir, et les deux beaux volumes de M. Charles Plummer. Ces derniers ne sont pas inférieurs, ils dépassent peut-être même en mérite l'admirable édition de l'Histoire ecclésiastique de Bède publiée en 1896 par le même savant (cf. *Anal. Boll.*, XVI, 200). Depuis lors, il a dû consacrer à peu près tous ses loisirs à la préparation de l'ouvrage qu'il nous donne aujourd'hui. Aussi bien, d'un bout à l'autre, depuis l'introduction jusqu'aux tables : *index locorum, index nominum, index rerum, glossary*, très amples (t. II, p. 312-87), très travaillées, il porte la trace d'un labeur énorme, d'une science solide et étendue, et des soins les plus minutieux.

Outre les textes qui se rencontrent à l'état isolé dans certains manuscrits, il existe trois grandes collections de Vies latines des saints irlandais, contenues respectivement 1) dans le manuscrit de Bruxelles connu sous le nom de *codex Salmanticensis* ; 2) dans deux manuscrits étroitement apparentés entre eux et tous deux conservés à Dublin : Marsh's Library V. 3. 4 et Trinity College E. 3. 11 ; 3) dans deux manuscrits de la Bod-

léienne, Rawlinson B. 485 et 505, le second étant la copie du premier (cf. *Anal. Boll.*, XXVI, 319-20). Le Salmanticensis ayant été reproduit intégralement en 1888, dans une publication luxueuse surveillée par deux de nos confrères (cf. *BHL.*, p. XVI), M. P. a renoncé à réimprimer les Vies qu'il contient, de même que celles qui, dans les mss. Rawlinson, ne font que représenter, entièrement ou en abrégé, les recensions propres au Salmanticensis. On peut regretter cette décision, l'édition de 1888 étant insuffisante au point de vue scientifique. Du moins M. P. a-t-il pris soin de comparer constamment, quand il y avait lieu, tant dans l'introduction que dans l'appareil critique, la teneur du Salmanticensis — collationné à nouveau — avec celle des autres exemplaires. En fait, l'objet propre de son ouvrage a été de rendre utilisables les textes contenus dans les manuscrits de Dublin et d'Oxford. Il publie ainsi trente-deux Vies, dont un tiers environ étaient inédites (1), sans compter trois pièces qui figurent dans l'appendice et qui sont prises à d'autres exemplaires.

En voici la liste : Vies des SS. Abban (*BHL.* 1 a), Aedh évêque de Cillair (*BHL.* 188), Ailbe (*BHL.* 199, inédite), Barr ou Findbarr (*BHL.* 2983), Berach (*BHL.* 1168), Boecius ou Buite (*BHL.* 1388, inédite), Brandaine (*BHL.* 1439, inédite), Cainnech (elle n'est pas inédite, comme le croit M. P. [t. I, p. XLIII] ; voir *BHL.* 1520), Cartach (*BHL.* 1624), Ciaran de Clonmacnois (*BHL.* 4654, inédite), Ciaran de Saigir (*BHL.* 4657), Coemgen (*BHL.* 1866), Colman de Lann Ela ou Lynally (inédite), Comgall (*BHL.* 1910), Cronan de Roscrea (inédite), Declan (*BHL.* 2116), Enna ou Endeus (*BHL.* 2549), Fechin (*BHL.* 2845), Finan abbé de Kinnity (inédite), Fintan de Clonenagh (*BHL.* 2993), Gerald de Mayo (*BHL.* 3410), Ita de Killeedy (*BHL.* 4497), Lasreanus de Devenish (*BHL.* 4725, inédite), Aedh ou Maedoc, évêque de Ferns (*BHL.* 185), Mochoemhog ou Coemgen de Leamokevoge (*BHL.* 5975), Mochua de Timahoc (*BHL.* 5977), Moling ou Dairchellus (inédite et très intéressante), Molua ou Lugid (*BHL.* 5059), Munnu ou Fintan de Taghmon (*BHL.* 2997), Ruadan abbé de Lothra (inédite), Samthanna abbesse de Clonbroney (inédite ; c'est le seul texte qu'on ait sur cette sainte, et il est intéressant), Tigernach de Clones (*BHL.* 8287). L'appendice contient deux textes sur S. Brandaine, publiés d'après deux autres mss. de la Bodléienne : une Vie inédite qui, comme le montre M. P., est la source du poème anglo-normand publié par Francisque Michel et par Suchier, et un poème satirique, qu'il croit inédit (t. I, p. XLIII), mais qui avait déjà été donné en 1902 par M. Paul Meyer dans *Romania* (XXXI, 378-79) ; enfin, une autre vie de S. Aedh de Ferns

(1) Ce qui ne veut pas dire qu'elles étaient toutes inconnues. Des fragments de beaucoup d'entre elles avaient été publiés, notamment par Colgan, de sorte que, comme on le verra, nous avons pu, il y a dix ans, en cataloguer la moitié dans la *BHL.*

(*BHL*. 184), conservée dans un ms. du British Museum et dont on n'avait qu'une édition peu exacte par Rees.

L'introduction met admirablement en valeur cet imposant ensemble de documents, et M. P. y prodigue une quantité prodigieuse de renseignements, puisés dans les annales, les généalogies, les martyrologes etc. etc., notamment dans les Vies irlandaises, qu'il a étudiées de très près et dont il publiera un jour, nous l'espérons, celles qui en valent la peine. Ces amples et précieux prolégomènes sont répartis dans cinq paragraphes. Le premier (p. IX-XXIII) est consacré à une étude approfondie sur les manuscrits utilisés. Dans le second (p. XXIII-LXXXIX), M. P. passe en revue, un à un, les différents textes qu'il va publier. Ce sont autant de petites dissertations, très serrées, très précises et pleines de choses : critique littéraire de la pièce ; comparaison, quand il y a lieu, avec les autres Vies latines ou irlandaises (1) ; résumé des données fournies, tant par la Vie que par les autres documents historiques, sur l'histoire du saint, sa chronologie, son culte etc. Le troisième paragraphe (p. LXXXIX-XCV) groupe quelques considérations générales sur la composition et le caractère des Vies. Peu d'entre elles sont très vieilles, mais elles contiennent des matériaux plus anciens et en partie primitifs. Le dessein des hagiographes était de glorifier le fondateur ou le patron de leur église ou de leur monastère, et souvent aussi d'expliquer les liens qui unissaient tels et tels de ces établissements, de revendiquer pour eux des propriétés, des droits etc... ; en quoi, ce nous semble, ils ne se distinguent pas essentiellement de beaucoup de leurs confrères non-irlandais. De même, comme chez tant d'autres hagiographes, mais à un degré plus aigu peut-être, le saint est avant tout considéré comme un thaumaturge. La religion des écrivains et celle qu'ils prêtent à leurs ancêtres ont un caractère matériel fort accentué. De beaux traits d'un esprit vraiment religieux ne manquent pas, sans doute, mais ils sont isolés et ont une tendance à disparaître dans les rédactions plus récentes des Vies. Le paragraphe IV, intitulé « Contenu des Vies » (p. XCV-CXXIX) présente une ample synthèse des « traits » qui y sont rapportés. En général, elles sont trop récentes et trop fabuleuses pour qu'il soit sage d'y aller chercher des « faits » ; mais elles sont une source abondante et précieuse d'information historique indirecte, comme on peut le voir dans les deux sections entre lesquelles M. P. a réparti une foule de détails typiques a) sur la vie sociale et les mœurs et usages du peuple, et b) sur tout ce qui regarde les hommes et les choses d'église. Enfin, si le dernier paragraphe (p. CXXIX-CLXXXVIII),

(1) Très souvent le texte publié par M. P. et celui qui se lit dans le codex Salmanticensis sont deux recensions indépendantes d'un même original ; la plupart du temps, la version du Salmanticensis est plus proche de l'ancêtre commun, mais il est des cas où celle qui est publiée ici se trouve être, au contraire, la meilleure.

où sont recherchés et groupés les souvenirs du folk-lore païen et de la mythologie dans les Vies des saints celtiques, remplit tant de pages, bourrées de citations et de menus détails, cela n'étonnera personne de ceux qui ont abordé cette étrange littérature. Le sujet est, scientifiquement parlant, délicat et prête, on le sait, à la controverse. M. P. n'appartient pas à l'espèce des mythologues exagérés, et il rappelle nettement que beaucoup des coutumes et des manières de voir dont il est question dans ces pages, ne sont spécifiquement ni chrétiennes ni païennes, mais simplement humaines. On n'en consultera qu'avec plus d'intérêt et même de confiance, — en dépit des doutes qui pourraient s'élever sur tel ou tel cas particulier, — l'ensemble imposant des faits par lesquels il s'attache à faire voir, dans la littérature hagiographique, l'influence d'un passé qui ne meurt jamais entièrement. A. P.

90.— * El P. Juan de T. y Rodriguez. **Vidas de los santos más conocidos y venerados en España y en las repúblicas sudamericanas.** Paris, Roger y Chernoviz, 1908-1909, quatre volumes in-12, 432,468,456 et 452 pp.—L'ouvrage est visiblement destiné à fournir quotidiennement une très courte lecture édifiante, tirée de l'histoire — ou de la légende — des saints. Il est disposé d'après l'ordre du calendrier ; à chaque jour on trouve une notice, souvent deux, parfois davantage ; à la suite, la traduction de l'évangile de la messe du jour. Les notices sont au nombre de 670 environ ; les unes tiennent en quelques lignes ; les plus longues ne dépassent guère dix petites pages, et l'on ne se rend pas bien compte du principe qui a présidé à la répartition de l'espace disponible (par ex. S. Antoine l'ermite se voit adjuger dix pages, tandis que S.Grégoire le Grand et S. Benoît n'en ont pas quatre). Même incertitude quant aux raisons du choix de ces saints « plus connus et plus vénérés en Espagne etc. »; exemple, au 7 novembre, où l'on trouve trois notices : sur S. Florent de Strasbourg, S. Amaranthe d'Albi et S. Willibrord d'Utrecht. Aucun effort pour tenir compte des travaux scientifiques consacrés depuis trois siècles à la vie des saints. Pas de préface, pas de notes ou de références quelconques. A. P.

91. — * Fernand Baumes. **La Vie de saint Benoît d'Aniane, par saint Ardon, son disciple,** traduite sur le texte même du cartulaire d'Aniane.

92. — * René Aigrain. **Vie de sainte Radegonde, reine de France, par saint Fortunat.** Traduction publiée avec une introduction, des appendices et des notes.

Paris, Bloud, s. a. (1910), deux volumes in-12, 64 et 64 pp. (= Science et religion, nos 562 et 564. La vie des saints. Chefs-d'œuvre de la littérature hagiographique).

Le choix est heureux, et ces deux documents méritaient de figurer dans

la collection. Le traitement qu'on leur a fait subir est très inégal. Il n'y a, en somme, que du bien à dire de l'opuscule de M. l'abbé Aigrain. Il a traduit la biographie de Ste Radegonde par Fortunat, en y joignant des extraits de l'autre Vie de la sainte, écrite par la moniale Baudonivie, et quelques fragments de Grégoire de Tours; le tout expliqué par une annotation sobre, mais parfaitement suffisante et d'une très louable érudition. L'introduction, assez ample (p. 3-24), présente les trois auteurs, Grégoire et Baudonivie sommairement, Fortunat avec plus de détails, comme il convenait ici. C'est un très intelligent résumé des travaux antérieurs, à part ceux d'Ebert et de W. Meyer, que M. A. connaît, mais qu'il n'a pu consulter.

S. Benoît d'Aniane a été moins bien partagé. L'introduction, assez maigre (p. 3-7), met à peu près suffisamment en relief les mérites et du saint abbé et de son biographe. Encore ce dernier est-il flatté quand on trouve qu'il porte les marques distinctives de l'époque carolingienne, la supériorité de la forme et un latin plus soigné (p. 5). Le style d'Ardon est, sans doute, simple et sans recherche, mais cet auteur est visiblement resté en dehors du mouvement de rénovation littéraire qui donna, du temps de Charlemagne, un essor si puissant aux études latines en France ; sa prose est la langue incorrecte et barbare des VIIe et VIIIe siècles.

Le traducteur, dans le but de « rendre plus nettement la physionomie du texte primitif », a eu la singulière idée de « calquer la phrase française sur la phrase latine » ; aussi bien, « il ne se pique pas de faire de l'écriture artiste. » Mais entre la dite écriture et le pénible décalque qu'on nous offre, il y a de la marge ! A certains endroits même, le lecteur aura peine à comprendre, et peut-être se demandera-t-il, non sans quelque raison, si le traducteur a compris. Exemple, le commencement du ch. 31 des éditions : *Piissimus quoque Ludoycus rex, quo ab insanis magis magisque inridebatur Benedictus venerabilis abba, eo sibi cum in dilectione sociabat multocius amore*, lequel est rendu ainsi : « Mais le très pieux roi Louis, plus les « insensés tournaient en ridicule Benoît, le vénérable abbé lui témoignait « une affection plus grande » (p. 45). Ce n'est pas cela ; il fallait à tout le moins : « Mais... en ridicule le vénérable abbé Benoît, plus il [le roi !] lui « témoignait d'affection. » Ou encore p. 59 : « Il eut sous sa direction douze « monastères :... celui de Maur en Elizaz » ; on prétend traduire par là les mots : *Monasterium Maurum in Elizaz*, c'est-à-dire « Maursmünster en Alsace ». M. B. semble avoir renoncé à traduire les vers latins qu'il transcrit, faute de mieux, p. 63. De fait, tels qu'il les transcrit, ils sont intraduisibles, le premier mot des vers 2 et 3 étant décapité : *Ore poli madidos...* pour *<R>ore poli m.*, et *Ordis opimus ager* pour *<C>ordis o. a.* Au lieu d'aller chercher le texte d'Ardon dans le cartulaire même d'Aniane, — lequel, du reste, est l'unique manuscrit ancien qui nous reste de la Vie, — que n'a-t-il pris tout simplement une édition convenable de ce texte, par exemple celles de Mabillon ou de Waitz.

A. P.

93. — * Henry Melvill GWATKIN. **Early Church History to A. D. 313.** London, Macmillan, 1909, deux volumes in-8°, XII-310 et VI-376 pp. —L'auteur de cette nouvelle histoire de l'Église primitive a longtemps enseigné, et les deux volumes qu'il donne au public sont le fruit d'une longue préparation. Mais ils n'ont rien du manuel d'histoire que l'on pourrait attendre d'un professeur, ni la forme didactique, ni la rigueur de l'ordre chronologique, ni encore, ce qu'on ne peut s'empêcher de regretter malgré tout, le système de références continues qui permet de remonter aux sources. La bibliographie est réduite au strict nécessaire, on pourrait même dire que l'auteur est resté en deçà. Et c'est évidemment parce qu'il l'a voulu, car il connaît bien les sujets qu'il traite, et sa lecture ne se borne pas aux ouvrages cités sous la rubrique laconique *Books* qui termine la plupart des chapitres. Voici la disposition adoptée: Généralités sur l'histoire ecclésiastique. Décadence de l'ancienne religion. L'empire Romain. L'âge apostolique. Persécution de Néron. Période Flavienne. Trajan. Adrien et Antonin le Pieux. Marc Aurèle. Commode. Les Apologistes. Vie chrétienne. Les églises et l'Église. Influences païennes. Gnosticisme. Montanisme. Irénée. Les empereurs d'Orient. L'école d'Alexandrie. Origène. L'église Romaine. L'Afrique, Tertullien. Dèce et Valérien. Les questions de discipline. La longue paix. La grande persécution. Chacun de ces chapitres constitue un récit très vivant, d'un tour personnel et souvent piquant, qui soutient l'attention. Sur toutes choses, l'auteur dit rondement son avis, et là même où l'on se sent un peu surpris par sa franchise, on l'écoute avec plaisir et sans être choqué. Il caractérise très heureusement le rôle de l'historien de l'Église : les sources dont il dispose ne valent pas moins que les sources profanes, et il n'a qu'à appliquer les bonnes méthodes pour aboutir à des résultats aussi certains et aussi définitifs que dans les autres branches de l'histoire (p. 9). L'auteur est d'avis que, si les écrivains catholiques (Roman- and Anglo-Catholics) ne sont pas les seuls à pécher contre les lois de l'histoire, ils ont certainement plus de reproches à se faire que les protestants. Ce ne sont évidemment pas les historiens dignes de ce nom que l'auteur a en vue, mais sans doute cette classe, nombreuse d'ailleurs, de polémistes et d'apologistes qui, tout en protestant de leur absolue impartialité, donnent dans tous les travers des avocats et des orateurs. Mais n'en rencontre-t-on pas de pareils dans tous les camps ? La littérature religieuse prête plus que toute autre à ce genre spécial, qui n'a pas grand' chose de commun avec l'histoire ; mais qui oserait dire qu'il n'y a pas moyen de s'en affranchir ?

L'auteur porte sur les textes hagiographiques un jugement plein de bon sens. Si les Vies des saints, dit-il, ne sont pas la vérité pure, les lettres des diplomates ne le sont pas davantage (I, 7), et il fait bien ressortir le ton calme et digne sur lequel sont rédigés les anciens Actes des martyrs, contrastant ainsi avec les récits de date postérieure (I, 274-75). La Vie de

S. Grégoire le thaumaturge (II, 312) est bien appréciée ; il va de soi que le trait des dix-sept chrétiens et des dix-sept païens n'est que de la légende ou du style. Je m'étonne de lui voir attribuer sans hésitation à Tertullien la *Passio Perpetuae*, mais nullement d'éprouver quelque défiance à l'égard de la *Passio S. Savini*. Les textes auxquels il est fait allusion t. II, p. 328, sont de valeur très inégale. Il est exact que le martyre des Quatre Couronnés tombe, d'après les Actes, en dehors de la grande persécution. Mais les circonstances très spéciales dans lesquelles se passe cet épisode — nous nous en expliquerons ailleurs — rendent le fait parfaitement vraisemblable. On nous permettra de faire remarquer que la note concernant les Actes d'Apollonius (I, 169) est rédigée de façon à attribuer à l'éditeur du texte grec, dans les *Analecta*, les « gross blunders » énumérés par l'auteur. Ces grosses bévues sont simplement imputables à l'hagiographe et à nul autre. H. D.

94. — * G. Ter-Mekerttschian et St. Kanajeants. ***Ագաթանգեղայ պատմութիւն Հայոց*** (**Agathangeli Armeniae historia**). Tiflis, Martiroseants, 1909, in-8°, ձ-474-լ pp. **ՊԱՏՄԱԳԻՐՔ ՀԱՅՈՑ** : Historici Armeniae). — Tous les genres de célébrité se sont réunis sur l'histoire d'Agathange. Pour les vrais Arméniens, ce petit livre est à la fois la légende héroïque de leurs origines chrétiennes, une épopée nationale et un monument vénérable de la langue des aïeux. La foi religieuse, les traditions du pays et de la race, la littérature et les arts l'ont environné d'une admiration pieuse, rendue plus ardente encore par les longs malheurs de la patrie. Enfin la critique s'est emparée de ces pages éloquentes et naïves et leur a donné, par surcroît, la maussade notoriété de ses disputes. Cet ouvrage tant lu et tant commenté n'avait pourtant pas encore été publié avec le soin convenable. On n'en possédait que des éditions provisoires, établies comme au hasard, sans étude approfondie de la tradition manuscrite. Les lecteurs ordinaires n'en demandaient pas davantage. Mais ce qui est plus grave, philologues, historiens et critiques raisonnaient, à qui mieux mieux, sur les menus détails d'un texte maintes fois remanié, dont la forme primitive leur échappait. Le travail qui restait à faire vient d'être excellemment accompli par le savant archimandrite d'Etschmiadzin G. Ter-Mekerttschian et par M. St. Kanajeants, deux érudits formés aux meilleures méthodes occidentales. Leur publication, irréprochable pour la clarté, l'élégance et le bon goût, se présente, au point de vue scientifique, sous les apparences les plus favorables. Évidemment, ils n'ont pu songer à épuiser la masse énorme de matériaux qui attendaient encore leur emploi. Devant cette abondance, en partie assez stérile, les consciencieux éditeurs n'ont rien négligé de ce qui était pratiquement réalisable. Outre les cinq éditions précédentes, ils ont utilisé plus de cinquante manuscrits, avec un soin clairvoyant dont leur introduction témoigne à l'évidence. Tout au

plus pourra-t-on regretter qu'ils n'aient pas formulé dans un aperçu plus synthétique les résultats généraux de leur longue et consciencieuse enquête. Leur pensée est certainement fort claire ; mais il faut la chercher en plusieurs endroits qui se complètent l'un par l'autre.

Les manuscrits d'Agathange se divisent en trois groupes, abstraction faite de certains exemplaires hybrides qui se dérobent à un classement ferme (cf. p. **իէ**). Le second groupe, qui a donné naissance aux deux autres, dérive lui-même d'une rédaction plus ancienne, dont on retrouve les traces dans la Vie de Mesrob par Koriun. C'est donc lui qui représenterait le texte fondamental, celui duquel dérivent les Actes grecs de S. Grégoire l'Illuminateur. Le premier groupe s'est détaché du second à la suite d'une mutilation accidentelle qui en a tronqué le prologue : ***պատահական անդամատութեան չնորհիւ.... որով ստացուել է « Համառօտ » Յառաջաբանը*** — De cet exemplaire estropié est sortie toute une famille qui a vécu de sa vie propre (p. **խդ**).

Le troisième groupe, lui, est plutôt une rédaction artificielle, caractérisée par de légères retouches intentionnelles : ***արդիւնք դիտակցաբար կատարուած թեթեւ խմբագրութեան*** (ibid.). L'archétype de cette recension dérive de quelque ancien manuscrit de la seconde classe. De cet exemplaire procèdent d'autres copies, remaniées plus librement encore, au point que le texte contenu dans certains ***ճառընտիրներ***, ou *libri eclogariorum*, fait aux savants éditeurs l'effet d'une rédaction entièrement neuve (***բոլորովին նոր խմբագրութիւն***), qui aurait vu le jour dans le canton de Varag (p. **ծբ**).

Cette rapide esquisse ne donne qu'une pâle idée du travail énorme sur lequel repose l'édition de MM. Ter-M. et K. Ils ont dans la plénitude du terme fait œuvre d'initiateurs. Leur remarquable publication assure enfin une base solide aux recherches dont le texte d'Agathange continuera d'être l'objet. Les éditeurs de la collection des historiens arméniens ont en préparation un Moïse de Choren. On ne peut que lui souhaiter de ressembler au modèle que MM. Ter-M. et K. viennent de lui donner. P. P.

95. — * Kirsopp Lake. **The early days of Monasticism on Mount Athos.** Oxford, Clarendon Press, 1909, in-8°, 117 pp., carte. — Au cours de divers voyages d'études, M. Kirsopp Lake, professeur d'ancienne littérature chrétienne à l'université de Leiden, eut l'occasion de séjourner à l'Athos. Il en a profité pour publier, à côté d'autres travaux, un livre qui traite des origines du monachisme sur la sainte montagne. Dans cet ouvrage, qui sera accueilli avec faveur par les byzantinistes, M. K. L. essaie de montrer qu'au mont Athos le monachisme a passé par les mêmes

phases de développement que dans les autres pays où il a fleuri. Les solitaires, qui l'habitaient au début, commencent vers la seconde moitié du IXe siècle à se réunir en laures, tandis qu'au Xe siècle on voit triompher le système cénobitique, qui, avec peu de changements, restera en vigueur jusqu'à nos jours. S. Pierre l'Athonite personnifie la vie érémitique ; dans S. Euthyme de Thessalonique, qui, tour à tour anachorète, fondateur de laures et de monastères, termine ses jours comme ermite, nous voyons la période de transition ; enfin, après que diverses causes extérieures ont contribué à multiplier les liens entre les anachorètes de l'Athos, ils parviennent, sous l'impulsion de S. Athanase l'Athonite, à la forme définitive.

Parmi les pièces justificatives placées à la fin des chapitres, nous devons mentionner la Vie de S. Pierre l'Athonite, qui jusqu'ici n'avait été publiée qu'en grec vulgaire. Bien que le codex Δ 79 de l'Athos fournisse très probablement le texte le plus ancien (il est du XIIe siècle), on regrettera que M. K. L. se soit contenté de le reproduire sans vouloir examiner de plus près la tradition manuscrite. Aux exemplaires récents de Paris et du Vatican cités par M. K. L. je joindrais le Vindobonensis theologicus graecus 148 (olim 150), du XIIe/XIIIe siècle. On y trouve (fol. 134^v^-139), parmi d'autres miracles de S. Nicolas, un passage assez long qui se rapporte à Pierre l'Athonite. Je soupçonne fort que nous nous trouvons en présence d'un fragment de la même Vie.

D'après les calculs de M. K. L., Pierre l'Athonite aurait vécu au IXe siècle ; je crains que cette chronologie ne repose sur des fondements trop fragiles pour faire la conviction. La Vie de Pierre, M. K. L. est le premier à le reconnaitre, paraît légendaire d'un bout à l'autre. Des deux ou trois détails plus précis qu'elle renferme y a-t-il vraiment beaucoup à tirer ? Le voyage à Rome de notre anachorète, si tant est qu'il soit historique, doit-il nécessairement être placé dans la première moitié du IXe siècle ? Au moins deux cents ans plus tôt nous trouvons déjà à Rome des couvents byzantins (cf. L. Bréhier, *Les colonies d'Orientaux en Occident*, dans Byzantinische Zeitschrift, XII, 7-8).

A la fin de son livre, M. K. L. nous donne, pour la bibliothèque de l'Athos et pour celle du couvent du Prodromou près de Serres, l'*incipit* des Vies de saints grecques encore inédites. Ces listes, qui assurément sont les bienvenues, auraient été réduites quelque peu, si l'auteur avait pu utiliser la 2e édition de la *BHG*. V. D. V.

96. — Is. Armalé لمعة تاريخية في اديار ماردين (**Aperçu historique sur les couvents de Mardin**), dans al-Machriq, t. XII (1909), p. 760-70. — A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation du couvent de Saint-Éphrem à Mardin, M. l'abbé J. Armalé s'est chargé d'écrire une courte notice sur cette institution. S'inspirant de souvenirs plus lointains,

qui étaient de mise en cette circonstance solennelle, il a rappelé, par manière de préambule, les anciennes gloires monastiques de Mardin. L'article débute par une évocation de la légende de Mār Augin, que les hagiographes ne liront pas avec une admiration extraordinaire. Mais ils auront profit à consulter les pages qui suivent. M. A. y a dressé une liste assez longue, sinon absolument complète, des anciens couvents de la ville et du pays environnant, avec une brève indication topographique, qui pourra suffire éventuellement à les identifier. Plusieurs de ces couvents ont un rapport étroit avec le culte du saint ou des saints sous le vocable desquels ils étaient placés. Nous regrettons vivement que M. A. ait été par trop sobre de références aux sources historiques et hagiographiques. Il est facile de reconnaître qu'un bon nombre d'indications ont été fournies par la biographie de Jean de Mardin (ASSEMANI, *Bibliotheca orientalis*, II, 217-29); mais il en reste plusieurs autres sur la source desquelles on aimerait d'être édifié. On nous permettra de placer ici une rectification, qui nous concerne également. Le couvent de Qarqaftā, autrement dit couvent du « Crâne » ou du « Sommet », qui occupe le n° 3 dans la liste de M. A., était connu notamment par un passage de la vie de Mār Benjamin (SCHEIL, *Zeitschrift für Assyriologie*, XII, 92). Il y est dit formellement que ce monastère était situé sur la montagne de Mardin. Néanmoins les souvenirs rappelés par M. A. peuvent tout aussi bien se rapporter à un autre monastère de même nom, situé près de Rešaina-Theodosiopolis, qui jouit d'une certaine notoriété dans l'histoire de la Bible syriaque (cf. G. HOFFMANN, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, XXXIII, 745). Ayant commis ailleurs la même confusion, nous ne croyons pas inutile de la réparer ici (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, 163). P. P.

97. — * Edward Craig TRENHOLME. **The Story of Iona**. Edinburgh, Douglas, 1909, in-8°, xv-173 pp., illustrations. — C'est au cours d'un voyage à travers l'île d'Iona que surgit l'idée de ce livre. Les études faites sur place ont été poursuivies par des recherches dans les bibliothèques et complétées, pour la littérature gaélique, avec le concours de spécialistes. Le volume garde l'empreinte de son origine par la vive sympathie pour la contrée, son histoire, ses sites, par le grand nombre de reproductions d'intérêt architectural ou simplement pittoresque, qui en font un livre d'aspect élégant et d'une lecture captivante. Bien que l'histoire monumentale ait été traitée avec prédilection par M. T., la partie hagiographique doit surtout retenir notre attention. La vie de S. Colomba et celle de son biographe S. Adamnan occupent d'ailleurs, ainsi qu'il convenait, une assez large place dans l'ouvrage (p. 20-61). La vie du saint fondateur d'Iona est retracée d'après le récit de son successeur S. Adamnan (*BHL.* 1886) et complétée par des anecdotes empruntées à la littérature gaélique. Il eût valu la peine de préciser quels étaient ces documents et d'établir leur

valeur. On est étonné de voir inutilisée la Vie la plus ancienne de S. Colomba, celle attribuée à Cummeneus (*BHL*. 1884) dont feu d'Arbois de Jubainville avait récemment encore signalé l'importance. M. L. n'a pas cru devoir tenir compte des hypothèses de M. Anscombe sur la chronologie de S. Colomba et de la polémique à laquelle elles ont donné lieu ; c'était son droit. Encore eût-il été utile de signaler ces ouvrages dans la bibliographie du sujet (p. 165-68). L'article de W. Stokes, *The adventure of St. Columba's clerics* (*Revue celtique*, XXVI, 130-70) aurait pu fournir d'utiles renseignements. H. MORETUS.

98. — * J. Armitage ROBINSON and Montagne Rhodes JAMES. **The Manuscripts of Westminster Abbey.**

99. — * J. Armitage ROBINSON. **The History of Westminster Abbey by John Flete.**

Cambridge, at the University Press, 1909, deux volumes gr. in-8°, VIII-151 et VII-108 pp. (= NOTES AND DOCUMENTS RELATING TO WESTMINSTER ABBEY, I, II). Sh. 5 et 5.

Il existe deux histoires anciennes de Westminster, écrites toutes deux par des moines de l'illustre abbaye, l'une au XIIe siècle par Sulcard, l'autre au XVe par John Flete. La première est et reste presque entièrement inédite. De la seconde, les six premiers chapitres seulement avaient été publiés (dans le *Monasticon* de Dugdale, t. I, p. 288-91 de la nouvelle édition). Malgré sa date relativement tardive, elle méritait de sortir de l'oubli. Car Flete est un historien consciencieux, et il a utilisé, souvent même transcrit, un bon nombre de documents anciens. En commençant presque, par la publication de cet ouvrage, une série de notes et documents, — que nous souhaitons longue et dans laquelle il faut espérer que l'histoire de Sulcard prendra un jour place, — le savant doyen de Westminster s'est avant tout préoccupé d'en établir fidèlement le texte d'après un manuscrit fragmentaire, qui pourrait bien être original, et d'après plusieurs copies complètes. S'il a renoncé à l'annoter et même à faire la critique approfondie tant des récits que des pièces d'archives transcrites par Flete, du moins une intéressante préface amorce en quelque sorte cette critique et fournit, provisoirement, les renseignements essentiels. Nous y signalerons surtout une étude (p. 2-11) de la légende qui remplit les six premiers chapitres de l'ouvrage, celle de la consécration de l'église de Westminster au VIIe siècle par l'apôtre S. Pierre, opérant, bien entendu, *in spiritu*. Aux textes rassemblés par Flete — celui-ci s'est borné à compiler, à juxtaposer, cinq récits anciens — M. J. M. Robinson ajoute une relation inédite (p. 9-10), qu'il emprunte à la Vie de S. Édouard le Confesseur par Osbert de Clare (*BHL*. 2422 ; M. R. transcrit non pas la recension abrégée qui seule avait été utilisée jusqu'ici, mais le texte original fourni par le ms. du British Museum add. 36737). Les hagiographes remarqueront aussi, entre

autres, le ch. 14, qui contient une longue et curieuse liste des reliques de l'abbaye (p. 68-73). En appendice, M. R. a dressé et commenté un très utile catalogue provisoire des abbés de Westminster, des origines à 1386 (p. 139-44).

La bibliothèque du doyen et du chapitre de Westminster ne renferme plus que quelques manuscrits. Ceux que possédaient jadis les moines furent dispersés ou détruits lors de la suppression de l'abbaye ; l'importante collection formée plus tard, au cours du XVIIe siècle, périt misérablement dans l'incendie de 1694. Ce que l'on peut savoir de l'histoire et de la composition de la bibliothèque aux différentes époques a été soigneusement recueilli et méthodiquement exposé dans le premier volume des « Notes et documents », pour lequel le doyen de Westminster s'est assuré la collaboration d'un spécialiste bien connu, le très distingué prévôt de King's College à Cambridge. A. P.

100. — * Friedrich PFISTER. **Der Reliquienkult im Altertum.** Erster Halbband. *Das Objekt des Reliquienkultes.* Giessen, Töpelmann, 1909, in-8°, XII 399 pp. (RELIGIONSGESCHICHTLICHE VERSUCHE UND VORARBEITEN, V. Band). Mk. 14.— Les formes extérieures du culte des saints et surtout certaines manifestations de la piété populaire rappellent de plus d'une manière toute une série de pratiques religieuses dont la littérature classique a gardé le souvenir. Nous avons relevé nous-même maint exemple de ces analogies, surtout dans l'histoire du culte des héros (*Les légendes hagiographiques*, 181 et suiv.). Le sujet méritait d'être repris en détail, et M. P. s'est attaché principalement à retrouver dans l'antiquité grecque et romaine ce qui répond à notre culte des reliques. Il a même notablement élargi le sujet ; car les récits imaginés à la gloire des héros sont fréquemment examinés et mis en parallèle avec les inventions des hagiographes; comme nous l'avons constaté en plus d'une circonstance, une source commune et mystérieuse alimente souvent ces deux courants, si divergents, de la légende populaire. Quant à ce qui fait l'objet propre du livre, on pourra se convaincre, non pas que le culte des saints dérive en ligne directe de celui des héros du paganisme, mais que certains de ses développements ont suivi une marche identique. Telles incontestables déviations de la discipline primitive qui nous ont, pour ainsi parler, gâté l'austère simplicité des manifestations du culte, se retrouvent trait pour trait chez les anciens et se présentent à nous moins comme des phénomènes religieux que comme les effets lointains du travail inconscient de la légende. On ne dira pas que, parce que les anciens ont dédoublé certains de leurs dieux ou de leurs héros, les chrétiens ont traité de même quelques saints célèbres. Si l'on signale par ci par là des multiplications de reliques chez les anciens, des compétitions entre plusieurs villes au sujet de la possession d'un tombeau ou d'un objet consacré par la mémoire d'un héros,

ira-t-on jusqu'à prétendre que de pareilles erreurs ne se seraient point produites dans l'Église s'il n'y avait pas eu de précédents parmi les païens ? La religion du souvenir produit partout les mêmes effets, en raison de son intensité et du nombre de ceux qui en sont les gardiens. Partout et toujours on cherchera à se rendre présents ceux qui ne sont plus dans quelque objet matériel où l'on croit retrouver leur empreinte ; si ce n'est pas une partie d'eux-mêmes ce sera une arme, un outil, un meuble qui a été à leur usage, une maison qu'ils ont habitée, une place où ils se sont signalés par quelque exploit. Et nous savons que l'imagination populaire est ingénieuse à créer des relations de cet ordre, et qu'il se trouve partout des gens peu scrupuleux habiles à exploiter la crédulité. La curieuse liste des *Reliquien aus der Heroenzeit* dressée par M. P. (p. 331 et suiv.), et où l'on trouve la lance d'Achille, l'épée de Memnon, le bouclier d'Énée, le vaisseau d'Agamemnon, témoigne du même état d'esprit qui nous a valu les invraisemblables collections d'objets sacrés vénérés dans certains sanctuaires du moyen âge : respect profond et puérile curiosité chez le peuple, négligence ou connivence de la part des chefs.

La lecture du livre de M. P., où sont groupés un très grand nombre de faits, pourrait suggérer bien d'autres réflexions. Mais nous ne voulons point préjuger les conclusions de l'auteur, qui s'est contenté, jusqu'ici, de réunir des matériaux et de faire connaître l'objet du culte des reliques chez les anciens. Matériellement parlant, cet objet est le même que chez nous. Le mode de vénération n'est pas en tout le même. On ne voit pas, par exemple, que les païens aient attribué à leurs reliques les mêmes vertus que les chrétiens, ni qu'ils aient jamais poussé le respect jusqu'à se contenter d'un linge sanctifié par le contact de l'objet sacré. Mais M. P. nous expliquera la raison de cette différence dans son second volume. H. D.

101. — * Adolph Franz. **Die kirchlichen Benediktionen im Mittelalter.** Freiburg im Breisgau, Herder, 1909, deux volumes in-8°, xxxviii-646 et vii-764 pp. Mk. 30. — Voici un ouvrage sur lequel les professeurs de théologie, qui en sont réduits à dire sur les sacramentaux les choses vagues que l'on sait, se jetteront avec avidité. Puisque c'est trop leur demander que de les renvoyer à quelques centaines d'ouvrages, de revues et de manuscrits d'où ils pourraient tirer les faits qui doivent servir de support aux théories, ils se réjouiront d'avoir trouvé en Mgr Franz — qui d'ailleurs n'a pas seulement travaillé pour eux — un précieux auxiliaire. Rien n'a été négligé pour découvrir tout ce qui peut éclairer la question des bénédictions liturgiques. Et il faut entendre ici le mot liturgie dans un sens large et ne point insister sur l'idée d'universalité qu'il évoque d'ordinaire, ni sur le caractère officiel de tout ce qui s'y rattache. A côté de certaines bénédictions qui sont devenues des pratiques générales dans l'Église, il y en a d'autres qui n'ont eu qu'une diffusion restreinte ; il en est un bon nombre

aussi qu'on s'imagine malaisément avoir été répandues avec les encouragements de l'autorité ecclésiastique, tant est sensible le relent de superstition qui s'en dégage. La distinction ne sera pas difficile à faire, grâce au classement méthodique de l'énorme masse des matériaux. Voici, après l'introduction sur les sources et les concepts théologiques, les grandes sections qui divisent l'ouvrage : 1°) L'eau bénite ; 2°) bénédictions du pain et du sel, 3°) du vin, 4°) de l'huile, des fruits et légumes ; 5°) bénédictions usitées aux jours de l'épiphanie, de la chandeleur, de S. Blaise ; 6° du carême et de Pâques ; 7°) bénédictions de la maison, de ses attenances, des instruments des métiers ; 8°) bénédictions monastiques ; 9°) phénomènes naturels ; 10°) animaux ; 11°) mariage, la mère et l'enfant ; 12°) dangers divers ; 13°) maladies ; 14°) possession diabolique. Le chapitre final résume l'histoire de la polémique engagée par les réformateurs contre l'usage des bénédictions. Les textes nouveaux que l'étude des manuscrits pourra amener au jour (l'auteur a surtout exploré les bibliothèques allemandes) seront très aisés à classer sous ces rubriques.

L'auteur n'a eu garde de négliger une catégorie de sources spécialement riche en renseignements, les Vies des saints et les recueils de miracles. C'est une mine inépuisable, que l'on pourra continuer à exploiter avec succès. Le chapitre des eulogies est un de ceux qui gagnera à être complété au moyen des renseignements épars dans les pièces hagiographiques grecques. La Vie ancienne de Ste Matrone (*BHG*.² 1221), qui paraîtra sous peu, renferme sur les eulogies des textes curieux, et il en reste bien d'autres à étudier.

Mgr F. cite (I, 272) l'usage allemand de bénir, le jour de Ste Agathe, 5 février, des billets portant ces mots *Mentem sanctam † spontaneam † honorem Deo † et patriae liberationem. Ignis a laesura protege nos, Agatha pia*. Ces billets bénits étaient gardés comme préservatif contre l'incendie, ou jetés dans la flamme pour l'éteindre. Les huit premiers mots sont empruntées à la Vie de Ste Agathe (*Act. SS*., Febr. I, 618) où ils sont donnés comme le texte d'une inscription placée par les anges dans le tombeau de la sainte. On les rencontre souvent ailleurs. Mgr F. publie (II, 94) une *benedictio aure*, entremêlée de formules magiques, une autre *contra nebulas* (II, 10), une *coniuratio contra tempestatem* (II, 101), où ils figurent, de même que dans le texte suivant, destiné aux femmes en couches (II. 199) : *Haec verba scribe in pergameno vel in folio porri et pone super pectus eius: « Mentem sanctam spontaneam, honorem Deo et patrie liberationem », et fac per domum portari, ut intus non maneat.* On pouvait ajouter que dans l'Italie centrale, et probablement ailleurs, ils étaient fréquemment inscrits sur les cloches. Pourquoi ? La sainte qui protégeait Catane contre les embrasements de l'Etna, était spécialement invoquée contre le danger d'incendie. D'autre part, les cloches étaient considérées comme un moyen d'écarter la foudre, et l'inscription qu'elles portent souvent : *a fulgure et*

tempestate libera nos, Domine, rappelle cette croyance. Ne faut-il pas dire que la devise de S[te] Agathe en est une sorte de pendant ?

Comme complément au recueil déjà si riche de Mgr F. on pourra lire la τάξις ἁγιασμοῦ τῶν ὑδάτων τοῦ ποταμοῦ Νείλου, récemment publiée par M. Papadopoulos-Kerameus (plus haut, p. 325), presque au même temps que paraissait l'ouvrage du savant allemand. H. D.

102. — *Georg Gromer. **Die Laienbeicht im Mittelalter. Ein Beitrag zu ihrer Geschichte.**

103. — * Dionys Stiefenhofer. **Die Geschichte der Kirchweihe vom 1.-7. Jahrhundert.**

104. — * Albert Mich. Koeniger. **Voraussetzungen und Voraussetzungslosigkeit in Geschichte und Kirchengeschichte.**

München, Lentner, 1909, 1909, 1910, trois volumes in-8°, VIII-95, VIII-141 et 50 pp. (= Veröffentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München, III, 7-9).

Les trois opuscules, dont nous venons de transcrire le titre, sont des publications du séminaire d'histoire ecclésiastique de Munich ; comme la plupart des travaux dûs à l'initiative de M. le professeur Knöpfler, ils se distinguent à la fois et par l'intérêt du sujet traité, et par la rigueur de la méthode.

Pendant plusieurs siècles, les fidèles,en cas de nécessité,lorsque le prêtre faisait défaut, ont demandé à des laïques de recevoir l'aveu de leurs fautes. C'est cette pratique, qu'on rencontre principalement sur les champs de bataille ou dans les récits de naufrage, que M. G. Gromer a pris comme sujet de sa dissertation et dont il nous montre tour à tour la genèse, le développement et le déclin. Parallèlement, il étudie l'interprétation théorique qui en fut donnée aux différentes époques. Regardée par des théologiens comme obligatoire, par d'autres comme facultative, elle finit, surtout sous l'influence de l'école franciscaine, par être rejetée en principe, pour tomber ensuite de plus en plus en désuétude. Aux historiens du dogme de passer au crible de la critique les différentes conclusions de ce travail ; ils seront au moins d'accord avec nous pour en reconnaître le haut intérêt.

M. D. Stiefenhofer a pris pour objet de son étude la consécration des églises durant les sept premiers siècles. Aucun indice ne montre qu'elle soit d'origine apostolique ; pendant les premiers temps du christianisme la cène se célébrait dans les maisons particulières ; au III[e] siècle seulements les églises proprement dites commencent à s'élever. Si aux yeux des fidèles elles sont regardées comme sacrées, ce n'est pas par l'effet d'un rite particulier, mais par la seule célébration de l'Eucharistie. Les raisons que M. D. S. fait valoir en faveur de sa thèse paraissent très plausibles. Dans une seconde partie, l'examen porte sur la période qui s'étend à partir de l'édit de Milan jusqu'au VII[e] siècle. Nous ne pouvons suivre l'auteur

dans tous les détails de cette étude ; le point qui nous intéresse plus spécialement, c'est le rapport que l'on trouve entre les martyrs et les locaux destinés au culte. Parmi les églises, les unes étaient élevées sur les tombeaux des confesseurs de la foi ; d'abord petites, elles devinrent souvent, une fois la paix rendue aux chrétiens, de superbes basiliques ; d'autres églises, qui servaient de lieu de réunion aux fidèles, furent bientôt placées, elles aussi, sous le vocable de quelque saint ; non pas qu'elles fussent construites sur sa tombe, mais parce qu'elles en possédaient les reliques ; celles-ci étaient le plus souvent un peu d'huile puisée à la lampe de son sanctuaire, des linges qui avaient touché ses ossements, un peu de poussière rapportée du lieu de sa sépulture. Peut-on y ajouter dès cette époque les instruments de torture ? Le gril de S. Laurent, auquel il est fait allusion (p. 96), paraît bien être du domaine de la légende (*Anal. Boll.*, XIX, 452). Posséder quelques-unes de ces reliques, c'était posséder le corps même du saint. Cette fiction légale, qui ne tarda pas à être perdue de vue, explique en certains cas comment, dans les siècles qui suivirent, plusieurs églises prétendirent posséder réellement le tombeau du même martyr.

Dans la même collection, M. A. M. Koeniger a reproduit, enrichie de quelques notes, une conférence prononcée au début de cette année à Cologne. La condition d'historien de l'Église, M. K. le démontre fort bien, ne diffère pas essentiellement de celle de n'importe quel historien. En restant aussi objectif que possible, il rend les meilleurs services à l'Église, qui n'a besoin que de la vérité. V. D. V.

105. — * Die Nekropole von Kôm-esch-Schukâfa. *Ausgrabungen und Forschungen*, herausgegeben von Ernst Sieglin, bearbeitet von Theodor Schreiber. Leipzig, Giesecke und Devrient, 1908, deux volumes in-folio. Textband : xvi-407 pp. et 10 planches. Tafelband : 70 planches.— Il n'est point de ville dont les antiquités aient été moins respectées que la capitale de l'Égypte. Alors que des textes innombrables attestent sa gloire, et qu'elle ne le cède en importance qu'à Rome dans l'histoire des premiers siècles chrétiens, elle n'a presque rien gardé de ses monuments et c'est à peine si les archéologues connaissent l'emplacement de ses plus célèbres édifices. La splendide publication que nous avons sous les yeux ne peut qu'aviver nos regrets. Avec un soin pieux on recueille et on met en lumière les moindres vestiges d'un passé glorieux. Mais on voit aussitôt combien est borné le champ des recherches : *etiam periere ruinae*. Le premier tome publié par l'expédition Sieglin, composé d'un volume de planches, presque toutes en héliogravure et admirablement réussies, et d'un volume de texte, lui-même abondamment illustré, a pour objet la nécropole de Kôm-esch-Schukâfa située non loin de la colonne de Pompée.

C'est à Botti que revient l'honneur de l'avoir découverte, et la mission allemande rend pleinement hommage à l'activité de ce savant trop tôt

enlevé à ses travaux ; un long rapport et plusieurs articles de Botti sont reproduits dans le volume,où l'on voit d'ailleurs figurer, à côté du principal auteur, M. Schreiber, les noms de MM. J. P. Richter, von Bissing, Ehrlich, Gardthausen, Fiechter et A. Thiersch.

Le présent volume, qui sera suivi de deux autres, est divisé en sept parties. M. Schreiber, après avoir fait connaître les travaux de la mission Sieglin, commence par trois chapitres d'introduction, où il est question de l'étendue des nécropoles d'Alexandrie, de la situation et des conditions géologiques de la colline Kôm-esch-Schukâfa, de l'origine des débris de poteries *(monte testaccio)* trouvées en grand nombre dans le voisinage des tombes. La seconde partie est une histoire, en huit chapitres, des recherches entreprises avant 1900. Dans la troisième partie il est question spécialement des découvertes de la mission Sieglin de 1900 à 1902, et surtout d'une vaste sépulture (Hauptgrab) avec rotonde, triclinium, escalier tournant, chapelle centrale, chambres, galeries garnies de loculi. Les œuvres d'art du grand tombeau et des catacombes secondaires sont étudiées par M. v. Bissing dans la quatrième partie. Dans la cinquième, M. Schreiber consacre plusieurs chapitres à l'étude de la sépulture gréco-égyptienne, disposition générale, tombe proprement dite, usages funéraires, mobilier et ornementation des nécropoles. C'est un véritable traité sur la matière, se terminant par l'histoire de la construction de la grande catacombe. La VIe partie traite des menus objets trouvés dans les fouilles de Kôm-esch-Schukâfa et dans les environs. La VIIe partie se compose principalement des mémoires de Botti et de quelques dissertations sur des points spéciaux.

Les conquêtes nouvelles de l'expédition Sieglin ont été faites presque exclusivement sur le domaine de l'antiquité païenne. Ce n'est pas à dire que ce volume puisse être négligé par ceux qui s'intéressent aux origines chrétiennes de l'Égypte. Outre la connaissance générale du milieu, singulièrement élargie par l'abondant commentaire auquel les découvertes archéologiques servent pour ainsi dire de prétexte, on cherchera dans ce volume la description exacte et développée d'un des principaux souvenirs chrétiens d'Alexandrie, la catacombe chrétienne creusée, elle aussi, dans les flancs de la colline de Kom-esch-Schukâfa, et qui aujourd'hui a totalement disparu. La *catacombe Wescher*, ainsi désignée du nom du savant français qui fut le premier à l'étudier scientifiquement, est bien connue des archéologues par les travaux de De Rossi *(Bullettino*, 1865, p. 57), et les descriptions de Néroutsos *(Bulletin de l'Institut égyptien*, 1875 ; *L'ancienne Alexandrie*, 1888). Nous trouvons réunies ici, dans les contributions de MM. Schreiber, Botti et Richter, toutes les données qu'il a été possible de recueillir sur ce dernier vestige des nécropoles chrétiennes d'Alexandrie.

Le chapitre V, intitulé *Die Wescher-Katakombe im Jahre 1876*, de M. Richter, acquiert une importance spéciale par ce fait que l'auteur a

visité Alexandrie à une époque où la catacombe existait encore, et a pu contrôler sur place les renseignements de ceux qui l'ont précédé. La catacombe renfermait-elle le tombeau d'un martyr ? Cette question, qui nous intéresse tant, reste malheureusement sans solution précise. M. Schreiber me permettra en terminant une petite critique. Il appelle Alexandrie (p. 18) la ville de S. Marc, de Ste Catherine, de S. Ménas et de S. Georges. Pour S. Marc il n'y a pas d'objection ; pas davantage pour S. Ménas, si l'on veut se rappeler le texte de S. Sophrone (plus haut, p. 118), bien que le sanctuaire du martyr fût situé dans la Maréotide. Mais où sont les pèlerins qui vont à Alexandrie pour faire leurs dévotions à Ste Catherine et à S. Georges ? M. S. aurait de la peine à en découvrir. H. D.

106. — Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma. Roma, Loescher, anno XXXIII-XXXVII, 1904-1909, in-8°. — Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont mis en retard avec le *Bullettino*, qui n'a point cessé d'apporter à l'archéologie chrétienne d'importantes contributions. Force nous sera de nous en tenir à de brèves indications. Les discussions de détail nous mèneraient trop loin.

1°) G. Gatti. *Di un frammento marmoreo col nome del martire Genesio*, 1904, p. 325-30. Parmi les inscriptions venues de droite et de gauche et employées à la réparation du pavement de S. Martino ai Monti, se trouvait un fragment de sarcophage portant, avec une épitaphe, les noms suivants : *Petrus, Paulus, Salvator, Genesius*. Il existait de l'ensemble de mauvaises copies. On a retrouvé le marbre original, déposé actuellement au musée du Capitole. Les quatre noms étaient disposés sur la largeur du couvercle du sarcophage, et correspondaient aux personnages qui s'y trouvaient figurés :

PETRVS . PAVLVS . SALVATOR . GENESIVS....

Le Sauveur au milieu, à droite les princes des apôtres, à gauche deux autres saints dont le second n'est pas connu. S. Genès d'Arles était honoré à Rome ; il avait une petite chapelle sur la voie Tiburtine. On finit par lui donner une légende romaine, et à en faire un personnage distinct du martyr d'Arles (voir ci-dessus, p. 258 et suiv.). L'inscription que nous venons de citer, pas plus que le verre doré, bien connu, portant les noms *Genesius, Lucas*, ne prouve rien en faveur de la distinction.

2°) P. Spezi. *S. Salvatore de Gallia*, 1905, pp. 62-103, 233-63. Parmi les lettres pontificales données à S. Lorenzo in Damaso, on compte la bulle *Apostolicae sublimitas dignitatis* d'Urbain III, datée de Vérone, 14 février 1186, sur l'authenticité de laquelle on ne s'est pas pleinement mis d'accord (Kehr, *Regesta*, I, p. 94), mais qui, en toute hypothèse, a une certaine importance à cause de sa liste des églises dépendantes de la basilique, au nombre de plus de soixante. M. S. s'occupe spécialement ici de l'église qui porte le n° 51 sur la liste, et le nom de *S. Salvatoris de Gallia*. Elle est mentionnée dans d'autres documents, que M. S. examine avec

beaucoup de soin. Il écarte d'abord l'identification qui a été faite de cette église avec *S. Salvator in Thermis,* et arrive à la conclusion que primitivement elle s'appelait *S. Salvator de Galla.* Ce nom rappellerait une sainte Romaine, Ste Galla (5 octobre), celle dont parle S. Grégoire dans ses Dialogues (IV, 13). Lorsque les Français quittèrent leur hospice de S. Sauveur *in Ossibus* près du Vatican, ils vinrent se fixer près de S. Sauveur *de Galla.* De là le changement de vocable, *de Gallia,* qui se fit tout naturellement. Telle est l'explication de M. S., que nous ne discuterons pas cette fois, mais qui est à retenir pour le moment où il faudra revenir à l'histoire du culte de Ste Galla.

3°) G. Gatti. *Capselle reliquiarie cristiane e misure romane di capacità,* 1905, p. 316-28. A propos d'une cassette de plomb donnée par M. P. Pieri à la municipalité de Rome, et dans laquelle on a voulu voir une de ces boites à reliques que l'on déposait dans les autels, M. G. étudie un certain nombre d'objets du même genre. Il rappelle que les *capselle reliquiarie* étaient généralement assez petites et en métal précieux. Le volume des récipients de plomb, dont il compare divers exemplaires, semble exclure l'usage religieux auquel on les a parfois crus destinés, et les signes dont ils sont marqués ne sont pas nécessairement des symboles chrétiens. M. G. croit que ce sont simplement des mesures de capacité, l'*amphora quadrantal* dont parle le jurisconsulte Maecianus.

4°) F. Tomassetti. *Notizie intorno ad alcune chiese di Roma : S. Maria in Aventino, S. Stefano del Cacco, S. Gregorio in Martio, S. Giovanni dei Genovesi,* 1905, p. 329-43. Parmi les inscriptions réunies par M. T., nous relevons celle d'un reliquaire de marbre, que l'on dit du VIe siècle, et qui fut retrouvé en 1765 sous le pavement de la première des églises mentionnées : *† Hic reconditum est caput sancti Savini Spolitini episcopi et martyris et costa sancti Caesarii martyris et sanguinem sancti Sebastiani martyris et reliquie sancti Abundi martyris et reliquie sancti* (sic) *quadrag(inta).* Il peut paraître téméraire d'énoncer un avis sur l'âge d'un monument qu'on n'a pas vu. Nous sera-t-il permis de dire que la teneur de l'inscription ne ferait guère songer à une époque aussi reculée que le VIe siècle ?

5°) P. J. Blok. *Le antiche memorie dei Frisoni in Roma,* 1906, p. 40-60. L'église des SS. Michel et Magnus, voisine de Saint-Pierre, et peu visitée par les étrangers, peut être considérée comme l'église nationale des Frisons. M. B. esquisse l'histoire de la *Schola Frisonorum,* étudie la légende de S. Magnus, qui rappelle à sa manière les services rendus au saint-siège par les Frisons contre les invasions sarrasines ; il commente ensuite deux inscriptions conservées dans l'église. Celle qui rappelle la translation de S. Magnus — une histoire fort obscure et qui mériterait d'être examinée de nouveau — est datée par M. B., qui l'analyse fort bien, des environs de 1300. L'auteur a été moins heureux dans le déchiffrement de l'épitaphe

de *Hebi, genere Frisonorum*. La note de M. Gatti (p. 54) donne les éléments d'une lecture beaucoup meilleure.

6°) G. Tomassetti. *Dei sodalizi in genere e dei marmorari Romani*, 1906, p. 235-69. Travail d'ensemble, publié à l'occasion du cinquième centenaire de l'*Università dei marmorari* de Rome. Il y est question, en passant, des patrons des ouvriers et artistes du marbre, et M. T. admet encore que les Quatre Couronnés sont des intrus qui ont supplanté les cinq martyrs de Pannonie Claudius, Castorius, Simpronianus, Nicostratus, et Simplicius, sculpteurs de leur métier. Nous espérons montrer bientôt que les Quatre Couronnés et les cinq Pannoniens ne sont qu'un seul et même groupe. M. T. rappelle, p. 261, l'inscription d'une statuette provenant de l'ancienne église de S.Matteo in Merulana, et qu'il transcrit comme suit : *S(anctus) Simplician(us), Aug(ustinianus) ci(n)xit ci(n)g(u)lu(m), ex corio*. Quel est ce saint Simplicien ?

7°) P. Spezi. *Ricerche di topografia medievale di Roma*, 1906, p. 270-307. C'est encore la bulle d'Urbain III (plus haut, n. 2) qui fournit la matière de cette dissertation. Elle ne cite pas moins de trois églises de S. Pantaléon parmi les filiales de S. Lorenzo in Damaso. La discussion des textes en laisse tout au plus subsister une seule.

8°) G. Stara Tedde. *Ricerche sulla evoluzione del culto degli alberi dal principio del sec. IV in poi*, 1907, p. 129-81. Nous avons fait connaître déjà les conclusions de ce travail (plus haut, p. 33).

9°) G. Gatti. *Notizie di recenti trovamenti di antichità in Roma e nel suburbio*, 1909, p. 113-45. Un cippe de marbre découvert dans l'église de S.Marcel in Via Lata, avec l'inscription suivante : *† Hic requiescunt corpora sanctorum Iohanni presbyteri, Blasti, Diogeni et Longini marturum*, est l'objet d'une suite de remarques intéressantes. Les quatre martyrs en question étaient d'abord honorés au *clivus cucumeris*, sur l'ancienne voie Salaria. Le corps du prêtre Jean était déposé dans le cimetière souterrain ; la tête sous l'autel d'une petite basilique au-dessus du sol ; de là le nom du cimetière *ad caput S. Iohannis*. A l'époque des translations, VIIIe-IXe siècle, les corps des quatre saints furent portés à Saint-Marcel. On ne sait ce qu'il advint de la tête du martyr Jean. M.G. se demande si le pape Paul I (787-797) ne dota point de cette relique l'église des SS. Martin et Silvestre *in via Lata*, et si cette église ne doit pas à cette circonstance le nom de S. Silvestre *in capite*. On est d'accord pour expliquer le vocable par la possession de la tête d'un S. Jean. Mais on entend S. Jean-Baptiste, comme si assez d'églises déjà ne se disputaient son chef sacré. On conviendra que l'hypothèse de M. G. mérite considération. Sur les martyrs de Saint-Marcel je citerai en terminant le mémoire du P. G. Albarelli, *Il cimitero « in clivum cucumeris »* (Aquila, 1909), sur lequel nous aurons bien l'occasion de revenir. H. D.

107. — * Karl Jaisle. **Die Dioskuren als Retter zur See bei Griechen und Römern und ihr Fortleben in christlichen Legenden.** Tübingen, Heckenhauer 1907, in-8°, xii-74 pp.

108.—K.Lübeck.**Das angebliche Fortleben der Dioskuren in christlichen Legenden**,dans Der Katholik,vierte Folge,t.XL (1909),p. 241-65.

109. — K. Lübeck. **Der hl. Phokas von Sinope**, dans Historisches Jahrbuch, t. XXX (1909), p. 743-61.

Dans la dissertation de M. Jaisle, les Dioscures sont considérés comme sauveurs des marins et des voyageurs sur mer, d'abord chez les Grecs, puis chez les Latins. Ces deux premiers chapitres, assez développés, sont intéressants et ne prêtent pas à des critiques bien graves. Je voudrais pouvoir en dire autant du chapitre III, où M. J. essaie de retrouver les Dioscures dans la légende chrétienne. Nous avons dit et répété que certaines survivances et réminiscences païennes dans le culte populaire et dans la littérature sont incontestables, tout en repoussant la méthode qui se contente des plus futiles rapprochements pour conclure à l'identité d'un saint avec quelque dieu du paganisme. Le malheureux essai tenté par M. Rendel Harris pour retrouver les Dioscures en vingt endroits du martyrologe (*Anal. Boll.*, XXIII, 427 ; XXVI 332), semble n'avoir pas eu l'effet salutaire qu'on pouvait raisonnablement en attendre. Qu'un débutant soit ébloui par l'abondance de l'érudition et la nouveauté des combinaisons, on le conçoit encore. Mais que des maîtres l'encouragent dans cette voie ! Pour être juste, il faut ajouter que M. J. ne donne pas dans tous les excès de ses modèles. Il ne voit pas les Dioscures partout, et il semble expliquer la survivance d'une façon plus modérée qu'on ne le fait d'habitude. Mais enfin, le fait de rapprocher les SS. Pierre et Paul, S. Polyeucte, un martyr bien historique, et S. Phocas, de Castor et Pollux autrement que pour constater que les chrétiens s'adressent à eux en vue d'obtenir une protection que les païens attendaient peut-être des Dioscures, suppose une telle suite d'idées fausses qu'on croit perdre son temps à relever tous les détails de l'argumentation.

M. Lübeck, qui a déjà rendu d'autres services de ce genre, a eu la patience de reprendre les différents cas traités par M. J. Dans le premier article, il s'occupe des SS. Pierre et Paul, de S. Castor de Coblence, de S. Polyeucte, et d'un saint *Policetus diaconus martyr Caravis in Hispania*, lequel, pour le dire en passant, est bien suspect, mais nullement de parenté avec les Dioscures. M. L. connaît bien le sujet et a certainement le bon sens de son côté. De tous les rapprochements ingénieux accumulés par M. Jaisle, je retiendrais ce fait curieux, dont je m'étonne qu'il n'ait pas essayé de tirer meilleur parti. C'est la coïncidence, le même jour, de la commémoraison de S. Castor et de S. Polyeucte. Mais n'oublions pas que l'un demeure à Coblence, l'autre à Mélitène. Les Dioscures n'étaient point séparés par de pareilles distances.

M. Lübeck s'est occupé spécialement de S. Phocas dans le second des articles cités. Ce saint s'est peut-être recommandé à la dévotion des marins par son nom, qui rappelle le phoque. M. L. serait prêt à l'admettre, après M. Rademacher. Ce n'est pas impossible. Mais on voudrait quelque indice pour se décider à allonger la liste des patronages déterminés par des étymologies ou des jeux de mots. J'ai peine à croire qu'à l'époque où S. Phocas commença à être invoqué par les marins, la mode fût déjà à ces bizarreries. Et comment M. L. s'est-il laissé prendre à la fantaisie de M. E. Maas sur le nom de S. Gilles (cf. *Anal. Boll.*, XXVIII, 202), invoqué contre la violence des ouragans parce qu'il s'appelait Aegidius (αἰγίς), et cela par des gens qui ne savaient pas le grec ? H. D.

110. — * Angelo Monteverdi. I. **La leggenda di S. Eustachio.** II. **I testi della leggenda di S. Eustachio.** Bergamo, 1909, 1910, deux volumes in-8°, 65 et 108 pp. Extrait des Studi medievali, t. III, pp. 169-229 et 392-498. — M. M. ne s'attarde pas à critiquer le joli roman hagiographique qu'est la légende de S. Eustache, et il a raison. Comme il arrive souvent pour les récits merveilleux, la vogue de celui-ci semble avoir crû en raison directe de son manque de réalité historique.On s'en convaincra en parcourant le second travail de M. M., où sont passées en revue les innombrables rédactions de la légende : textes grecs (4 pages), latins (21 pages), français (31 pages), italiens (38 pages), parmi lesquels il en est beaucoup d'inédits. L'exposé très clair, très précis (1), de M. M. tend à mettre bien en relief les variations, même les plus minimes, de la légende, et à reconstituer ainsi, dans la mesure du possible, la généalogie des diverses recensions. Le résultat essentiel, parmi tant de conclusions particulières (2), est que toute cette végétation légendaire est sortie en définitive d'une seule racine, le texte grec *BHG*[2].641. Il faut en dire autant des rédactions en langue espagnole, anglaise, allemande, islandaise, au rapide examen desquelles M. M. a consacré son premier appendice (3). Les deux autres appendices contiennent respectivement d'abondantes indications sur les productions de la littérature moderne (depuis le XVII[e] siècle) au sujet de la légende, et à

(1) M. M. a raison de dire (p. 8 [398], note 4) que le texte contenu dans le Sessorianus 5 (cf. *Catal. Lat. Rom.*, p. 100[11]) n'est autre que la « version libre » publiée dans la *Bibliotheca Casinensis* (= *BHL.* 2761) ; il aurait pu ajouter qu'il présente de très nombreuses variantes de forme, comme on peut constater rien qu'à comparer les *incipit* et les *desinit.* La fin de sa note « e ad essa poscia rimanda ogni volta... » est absolument inexacte. Cf. *Catal. Lat. Rom.*, pp. 327[7], 354[59]. — (2) J'en signale au moins une, qui contredit une idée émise par nous ci-dessus, p. 23-24. D'après M. M. (p. 12-13 [402-4]), l'*Abreviatio in gestis et miraculis sanctorum* aurait été utilisée et copiée par Vincent de Beauvais. — (3) Tant qu'à faire, pourquoi ne pas signaler aussi les deux recensions orientales, l'une en syriaque et l'autre en arménien (voir *BHO.* 298, 299) ?

l'énumération d'une trentaine d'œuvres d'art où elle a été représentée, du XIIe au XVIe siècle.

Nous disions que toute la documentation se réduit, en somme, à la vieille rédaction grecque. Dans sa première étude, M. M. établit clairement que cette rédaction même a été utilisée et copiée par S. Jean Damascène, qu'elle n'est donc pas postérieure au commencement du VIIIe siècle. Partant de là, il s'efforce, dans une dissertation érudite et fort intéressante, d'en déterminer l'origine. Il commence par examiner ses rapports avec d'autres légendes plus ou moins semblables, la légende française du roi Guillaume d'Angleterre, les poèmes allemands de la Bonne Dame et du Comte de Savoie, le poème anglais de sir Ysambrace, le roman espagnol du chevalier Cifar, une nouvelle hébraïque du *Midrasch* sur le Décalogue, une nouvelle arabe des *Mille et une nuits*, etc. etc. La conclusion est nette et paraît bien fondée : toutes dérivent, en fin de compte, des Actes de S. Eustache (1). Mais ceux-ci d'où viennent ils ? M. M. y distingue trois parties : 1°) la conversion d'Eustache ; 2°) ses aventures, savoir les malheurs qui frappent et dispersent sa petite famille et les événements qui la réunissent et la rétablissent dans une situation prospère ; 3°) son martyre. La partie centrale, de loin la plus importante assurément, serait un roman d'origine grecque et païenne, composé avec des éléments grecs. Plus tard, il aurait été adapté par une main chrétienne, complété par la première et la troisième partie, et serait ainsi devenu, d'un simple roman d'aventures, un ouvrage à tendances religieuses et morales. On lira avec plaisir, avec un intérêt soutenu, les pages dans lesquelles M. M. dépense, à exposer et à soutenir cette explication, une ingéniosité et une érudition remarquables. La question est complexe et ardue et il n'était pas possible, à notre avis, d'arriver à une démonstration péremptoire. Du moins M. M. a-t-il réussi à rendre sa solution très vraisemblable (2).

Quoique la légende chrétienne soit d'origine grecque, on ne manqua pas de la localiser en Occident. Quant au sanctuaire de la Mentorella, près de Tivoli, l'endroit où se serait converti S. Eustache, M. M. adopte et confirme les conclusions de M. Attilio Rossi (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 284-85).

(1) Dans l'appendice, qui occupe les trois dernières pages, M. M. maintient, avec raison, nous paraît-il, sa manière de voir, contrairement à la thèse défendue naguère par M. L. Jordan, *Die Eustachius-Legende, Christians Wilhelmsleben, Boeve de Hanstone und ihre orientalische Verwandten*, dans ARCHIV FÜR DAS STUDIUM NEUEREN SPRACHEN, t. CXXI, p. 341-67.— (2) Ce n'est pas à dire, d'ailleurs, que tous les détails de son long exposé nous paraissent également solides. Ainsi, malgré ses explications, nous avons de la peine à trouver dans l'épisode de l'enlèvement des deux fils d'Eustache par des animaux féroces, un souvenir des antiques légendes sur les bêtes fauves qui allaitent des enfants (la louve romaine etc...).

Sur sa prétendue sépulture à Rome, M. M. utilise et met bien en valeur la courte notice que nous avons publiée naguère d'après le Vallicellanus VII (*Catal. Lat. Rom.*, 326[220]). A. P.

111.—*Friedrich Wilhelm. **Sanct Servatius, oder wie das erste Reis in Deutscher Zunge geimpft wurde. Ein Beitrag zur Kenntnis des religiösen und literarischen Lebens in Deutschland im elften und zwölften Jahrhundert.** München, Beck, 1910, in-8°, xv-xcvi-321 pp., 2 planches. Mk. 12. — Le volume s'ouvre par une préface (p.v-xii) qui sent la poudre. Après avoir carrément dit leur fait aux critiques éventuels de son ouvrage, l'auteur s'en prend à ses confrères en philologie germanique. C'est un véritable manifeste, très franc, très net et, pour tout dire, très batailleur, en faveur d'une compréhension plus large, plus rationnelle, des études germanistiques. N'étant pas de la partie, nous ne nous doutions pas qu'elles fussent depuis quelque dix ans tombées si bas, à force de se perdre dans des minuties inutiles et d'en arriver à une étroitesse de vues qui va parfois jusqu'à faire négliger de parti pris la chronologie, l'histoire et l'histoire littéraire elle-même. Quoi qu'il en soit, les idées préconisées par M. W. sont pure sagesse et on ne peut qu'applaudir quand il rappelle à ceux qui seraient tentés de l'oublier que la philologie est une science historique; quand, en termes chaleureux, il demande aux germanistes d'élargir leur horizon et de faire œuvre d'historiens en même temps que de philologues.

Les lecteurs que l'allure combative de la préface auraient pu inquiéter, se rassureront dès qu'ils aborderont l'introduction (p. iii-xcvi), laquelle forme la partie principale du volume. Celui qui a écrit ces pages excellentes était incontestablement qualifié pour proférer les véhémentes objurgations qui précèdent. Il s'y montre en pleine possession de son sujet, doué du sens de l'histoire autant que versé dans la technique philologique, voyant de haut et armé d'une érudition très exactement informée.

Le premier chapitre est consacré aux légendes latines relatives à S. Servais jusqu'à la fin du XII[e] siècle. Il débute par un fort bon et intéressant exposé de l'évolution des légendes « hunniques » : celles de S. Servais, de S. Aignan, de S. Mémoire, de S. Loup, des Onze mille vierges. Puis vient l'histoire du développement de la légende de S. Servais. Les textes *BHL.* 7611-7615 sont bien caractérisés, et l'on remarquera l'élégante conjecture proposée au sujet du dernier, à savoir que son auteur, Hériger de Lobbes, aurait eu en vue de répliquer à l'auteur de la Vie des SS. Euchaire, Valère et Materne (*BHL.* 2655) et de montrer que les églises de Tongres et de Cologne n'avaient rien à envier, en fait d'ancienneté, à celle de Trèves. Nous arrivons ainsi aux *Gesta S. Servatii*, lesquels sont, quant à S. Servais, le trait d'union entre les récits latins et les anciens poèmes allemands et constituent un des points capitaux sur lesquels se sont portées les investigations de M. W. Cela n'a pas été sans fruit. On le sait, il y a

au moins quatre recensions différentes, et en bonne partie inédites, des *Gesta* ; en cataloguant cette littérature assez complexe et d'une respectable longueur (*BHL*. 7617-7637), nous disions, il y a dix ans, qu'elle n'avait pas encore été l'objet d'une étude critique un peu approfondie. Voici le classement établi par M. W. : la plus ancienne recension est le groupe *BHL*. 7633-7637 ; elle a été rédigée postérieurement à l'année 1087, mais encore du vivant de l'empereur Henri IV († 1106). L'auteur est un partisan décidé de ce prince ; M. W. appelle même son ouvrage « eine Parteischrift zugunsten Heinrichs IV » et croit qu'il a eu notamment pour but de combattre la doctrine du pouvoir des clefs défendue par Grégoire VII et en même temps la primauté de l'église Romaine, intimement liée à ce pouvoir. En imaginant la légende de la clef que S. Pierre, dans une vision, aurait remise à S. Servais, lors du prétendu voyage à Rome, entrepris par celui-ci après le concile de Cologne de 346, l'auteur des *Gesta* entendait, nous dit-on, faire passer Servais « pour le successeur immédiat de Pierre dans le pouvoir des clefs » (p. xv); nous en reparlerons. Viennent deux autres romans, foncièrement fabuleux, tout comme le premier : le texte *BHL*. 7617-7621, combinaison de la rédaction originale et des légendes *BHL*. 7613 et 7615, et le texte 7626-7632, dont l'auteur, le prêtre Jocondus, a utilisé à la fois la rédaction originale et la recension *BHL*. 7617-7621. Cette dernière, combinée avec l'ouvrage de Jocondus, a donné naissance au texte *BHL*. 7622-7625.

Nous avons repris, rapidement du reste, l'examen des quatre rédactions, et la contre-épreuve nous porte à regarder comme fort acceptables les conclusions de M. W. au sujet de leur dépendance mutuelle et de leurs dates respectives. Mais si son esprit d'observation l'a bien servi sur ce point, nous craignons que, sur d'autres, il ne se soit mépris. L'explication qu'il donne de la fable de la clef d'argent nous paraît risquée. Que l'auteur primitif des *Gesta* polémique pour Henri IV, contre le pape qui l'a excommunié, cela ne fait aucun doute. Qu'en faisant donner par Pierre à Servais la clef symbolique, marque d'un pouvoir dont les évêques, eux aussi, ont une part d'après les doctrines les plus orthodoxes, il ait voulu présenter l'évêque du IVe siècle comme le successeur immédiat de Pierre dans ce pouvoir, c'est là une énormité que l'on a de la peine à prêter même à un écrivain qui, comme lui, prend avec l'histoire les libertés les plus excessives. Aussi bien, l'ensemble des passages, d'ailleurs fort courts, qu'il consacre à cette clef (pp. 47, 56, 85, 140, 142 de l'édition de M. W.), ne paraît pas indiquer qu'il lui attribue une pareille importance. Si S. Pierre l'a remise à Servais comme un *signum mirabile claudendi celum et aperiendi potestatis accepte* (p. 47), si en la lui donnant Pierre lui confie le pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel *sua vice* (p. 142), du temps de l'auteur elle est devenue un talisman d'ordre bien moins noble : *Que huius virtutis esse dinoscitur ut, si quando soricum pestis aut tale aliquid agros invase-*

rit, ipsa per agros deportata omnem huiusmodi putredinem funditus extinguat (p. 140). Nous avons plus de peine encore à croire que Jocondus ait écrit son ouvrage « pour rayer de la légende de S. Servais la tradition des clefs de S. Pierre à Servais » (p. XXVIII). Il n'en parle qu'une fois, et encore en passant, dit M. W. Mais s'il écrivait pour faire disparaître la légende *(um zu tilgen)*, que ne la supprimait-il entièrement ! Au surplus, ce n'est pas une, c'est deux fois qu'il en parle : *MG.*, Scr. t. XII, p. 95, l. 34 : *clavem, de qua dictum est superius, argenteam* ; p. 96, l. 6 : *quid de clave ?... Hanc in testimonium visionis a beato Petro datam...* Mais ce n'est pas assez dire. Sans doute le chapitre, jusqu'ici inédit et que M. W. publie p. 278-80, dans lequel Jocondus raconte l'apparition de S. Pierre à Servais (1), ce chapitre ne dit rien de la clef ; il est souverainement probable toutefois qu'il avait — dans un autre passage inédit — relaté plus longuement le don de cette clef. Lui-même ne l'atteste-t-il pas : *de qua dictum est superius*. Donc trois fois il est revenu sur ce sujet ; c'est beaucoup chez quelqu'un qui veut le faire oublier !

Le second chapitre de l'introduction, chapitre très fouillé lui aussi, traite des deux poèmes allemands écrits au XII[e] siècle sur S. Servais : 1) celui d'Henri de Veldecke, en bas-allemand ou néerlandais, rédigé après 1165. Le poète est un partisan de Frédéric I et un adversaire d'Alexandre III, et son ouvrage trahit clairement les tendances politico-religieuses de l'auteur ; celui-ci a utilisé la rédaction latine *BHL.* 7617-7621 des *Gesta* ; 2) un poème en haut-allemand, postérieur à Veldecke, mais antérieur à l'année 1190. L'auteur anonyme a utilisé, outre le texte original des *Gesta*, le poème de son devancier ; mais ses sentiments, ses tendances, à lui, sont tout autres et ses idées politico-religieuses essentiellement modérées et pacifiques. On avait conjecturé jadis qu'il avait composé son œuvre à l'hôpital d'Augsbourg. Par une suite de déductions brillantes, M. W. montre qu'il faut le chercher au diocèse de Freising, probablement dans le monastère des chanoines augustins d'Indersdorf.

Enfin, après un dernier chapitre, rempli par les prolégomènes techniques des éditions qui suivent, le corps même du volume. Abstraction faite des appendices et des tables, il comprend deux textes : le poème haut-allemand (p. 149-269), dont une première édition avait été donnée il y a quelque cinquante ans par M. Haupt, et la recension originale des *Gesta* (p. 1-147). Du poème allemand, on n'a retrouvé qu'un seul exemplaire complet, plus quelques fragments de deux autres manuscrits. Les *Gesta*, au contraire, sont conservés dans une quantité de manuscrits et, vu la

(1) Pour le dire en passant, on se demande comment M. W. a bien pu voir dans ce chapitre l'expression d'une «joie diabolique» chez Jocondus. Il faut pour cela toute la vive imagination de l'auteur ; elle l'a bien servi dans plus d'un cas, mais je crains que parfois elle ne lui joue de mauvais tours.

longueur de la pièce, la tâche de l'éditeur était particulièrement lourde. M. W. n'a pas reculé et, par surcroît, il s'est donné beaucoup de peine pour annoter son texte. Au risque de paraître ingrat et très exigeant, je me demande si, tant qu'à entreprendre l'édition princeps du document, il n'eût pas été bon de tenir compte d'une manière plus complète de la tradition manuscrite. Sans doute, M. W. n'a pas tort quand il raille agréablement dans sa préface (p. VII) les éditeurs par trop consciencieux qui renonceraient à publier un ouvrage si, sur « 21 » manuscrits connus, il en était un qu'ils ne pouvaient atteindre. Mais ce n'est pas précisément le cas ici. L'apparatus de M. W. se compose essentiellement de douze exemplaires des *Gesta* primitifs : un du XIIe siècle, deux du XIIe/XIIIe, six du XIIIe, trois du XVe. Or, sans chercher bien loin, on en trouverait pas mal d'autres et rien que parmi les manuscrits du XIIe siècle, je lui signalerais le ms. theol. qu. 188 de Berlin (catalogue de V. Rose, II, 2, p. 845-46), le ms. 72 de notre bibliothèque (cf. *Anal. Boll.*, XXIV, 443[22]), le ms. 466 (catal. 507) de Cambrai, le ms. 471 B (catal. 514) de Valenciennes, et à la Vaticane, un exemplaire complet dans le ms. 711. II de la Reine, et dans le ms. 498 de la même série, lequel est du commencement du XIIe siècle, les chapitres 54-57.

Quoi qu'il en soit, et malgré quelques autres petites critiques de détail qui pourraient être faites (1), il serait injuste de ne pas remercier chaleureusement M. W. du labeur ingrat auquel il s'est livré pour publier enfin un ouvrage étrange, qui semblait avoir rebuté jusqu'ici les éditeurs les plus courageux, et surtout de la remarquable et suggestive introduction, qui montre à l'évidence qu'on peut unir à un haut degré les dons d'un germaniste compétent et d'un historien très averti. A. P.

(1) Par exemple, d'après M. W. (p. XXVII-XXVIII), le *pontifex Adelbertus* nommé par Jocondus serait S. Albert de Liége († 1192) et l'ouvrage de Jocondus pourrait bien dater seulement du XIIIe siècle. Et cependant le ms. qui nous a conservé cet ouvrage (Trèves, Ville 46, jadis LIX) a été transcrit au commencement du XIIe siècle, comme en a jugé Köpke (*MG.*, Scr. t. XII, p. 87) et comme nous l'avons nous-même constaté. P. 16, note *e*, M. W. regrette que personne ne se soit jusqu'ici sérieusement occupé des écrits liturgiques du moyen-âge et, en conséquence, il se sert, pour commenter le récit que font les *Gesta* de l'ordination épiscopale de S. Servais, du *Pontificale Romanum* actuellement en usage. Il aurait pu cependant trouver, rien que dans le *De antiquis ecclesiae ritibus* de Dom Martene, plus de 300 pages de renseignements et de textes anciens sur les ordinations (tome II, p. 258-595). Du texte (p. 111, l. 18) : *Ierat idem frater quodam tempore Stabulaus...* : « Un jour ce même frère s'était rendu à Stavelot », il conclut à l'existence d'un *frater Stabulaus* (p. 110, l. 38 et à la table, p. 298) ; ce qui prouve qu'on peut être fort érudit et prendre le Pirée pour un homme.

112. — * J. Schäfer. **Basilius des Grossen Beziehungen zum Abendlande. Ein Beitrag zur Geschichte des 4. Jahrhunderts n. Chr.** Münster i. W., Aschendorff, 1909, in-8°, VIII-208 pp. — M. J. S. étudie dans ce livre les rapports de S. Basile avec l'Occident. Après avoir fait connaître ses sources, qui sont constituées en grande partie par les lettres de Basile, il examine dans le détail la chronologie de cette correspondance; c'est le fondement sur lequel repose tout l'ouvrage. La première partie de la vie du saint et la position prise par lui dans les controverses trinitaires avant son élévation au siège de Césarée, sont passées rapidement en revue ; comme de juste, c'est à la carrière épiscopale du grand évêque (370-379) que l'auteur s'est attaché de préférence. Frappé de la triste situation de l'église d'Orient, Basile ne saurait retenir son zèle dans le cercle de sa province ecclésiastique ; il veut ramener l'union et l'entente parmi les évêques orientaux restés fidèles à la foi de Nicée ; ce but, il comptait l'atteindre grâce à l'appui de l'Occident ; aussi est-ce de ce côté que se porte l'effort principal de son activité. Il charge le diacre Dorothée de lettres pour Alexandrie et pour Rome ; on ne sait pourquoi Dorothée n'arriva pas en Italie. Damase, en ce moment, venait de remplacer le pape Libère ; de nouveau les regards de Basile se tournent vers Rome. Cette fois, c'est le diacre Sabinus qui est porteur du message ; hélas ! le succès ne répondit pas à l'attente ; les lettres de l'évêque de Césarée furent renvoyées ; Damase exigeait une profession de foi plus développée. D'autre part, la délégation d'évêques occidentaux, sollicitée vivement par Basile, n'arriva pas. Déçu dans ses espérances, et froissé quelque peu du procédé dont on avait usé envers lui, c'est vers l'Orient qu'il dirige surtout ses efforts. Il faudra des prières instantes de ses amis pour qu'après quelques années il se décide à tenter personnellement près de Damase de nouvelles démarches, qui ne furent couronnées que d'un succès partiel. Lorsque, l'année suivante, en 377, il demandera à Rome la condamnation de ceux qu'il regardait comme les adversaires principaux de la foi de Nicée : Eustathe, Apollinaire, Paulin d'Antioche, il n'aboutira qu'en partie. Malgré toute l'énergie dépensée, Basile ne devait pas, de son vivant, voir se réaliser son rêve d'union ; mais si, peu de mois après sa mort, au synode d'Antioche, 153 évêques se prononcèrent en faveur de la foi de Nicée, on put dire que ce fut l'œuvre du grand évêque.

L'ouvrage de M. J. S. fait l'impression d'une étude très consciencieuse et très objective, où, chemin faisant, plus d'un point obscur ou controversé est éclairci. S'il constitue une utile contribution à l'histoire ecclésiastique du IVe siècle, il met aussi en pleine lumière le noble caractère d'un grand saint.

V. D. V.

113. — Ioannes Sajdak. **Quaestiones Nazianzenicae.** Pars prima : *Quae ratio inter Gregorium Nazianzenum et Maximum Cynicum interce-*

dat, dans Eos, COMMENTARII SOCIETATIS PHILOLOGAE, t. XV (1909), p. 18-48.

114. — Ioannes SAJDAK. **Nazianzenica.** IBID., p. 123-29.

115. — * Carolus GRONAU. **De Basilio, Gregorio Nazianzeno Nyssenoque Platonis imitatoribus dissertatio inauguralis.** Gottingae, Hofer, 1908, in-8°, 71 pp.

S. Grégoire de Nazianze, au début de son séjour à Constantinople, avait admis dans son intimité un certain Maxime le Cynique, qui bientôt devait abuser étrangement de sa confiance. Soutenu par Pierre, patriarche d'Alexandrie, le fourbe ne songea à rien moins qu'à usurper le siège épiscopal de son ami. L'entreprise avorta, et pendant plusieurs années Maxime continuera sa carrière d'intrigant, sans arriver davantage à ses fins.

Parmi les œuvres de Grégoire se trouve un écrit intitulé εἰς Ἥρωνα τὸν φιλόσοφον. Sur la foi de S. Jérôme, on admit que ce discours, où Grégoire fait le plus vif éloge du philosophe, avait été adressé à Maxime le Cynique; pour ne pas mettre le saint en contradiction avec lui-même, les éditeurs se seraient avisés de changer le titre. Bien des essais ont déjà été tentés pour tirer au clair cette question. M. Sajdak, dans un intéressant travail, la reprend à son tour et présente une solution qui semble devoir être définitive. En comparant ce que Grégoire dit de Héron avec tout ce que nous savons de Maxime, force est de reconnaître qu'on se trouve devant deux personnages dont la carrière, à côté de quelques points de contact, offre de grandes divergences. Dès lors, comment se rendre compte de l'erreur de Jérôme, qui peu de temps après fit un long séjour à Constantinople et y fut l'élève de Grégoire ? Voici l'explication de M. S. Au moment où Héron quittait Constantinople, Grégoire prononça le discours que nous possédons; quelques années après, il aurait fait également l'éloge de Maxime le Cynique. Comme, cette fois encore, il s'agissait d'un philosophe, il aurait, suivant son habitude, utilisé plusieurs parties de la première harangue. Plus tard, lors de la rupture entre Grégoire et Maxime, le souvenir de cet éloge se présenta tout naturellement à l'esprit des habitants de Constantinople, et l'évêque crut devoir se justifier. Jérôme, trouvant dans ses notes un discours de Grégoire adressé à un philosophe, crut avoir entre les mains le second discours, le seul dont il avait entendu parler, et imagina l'explication que l'on sait.

Dans le même article, M. S. touche quelques points de moindre importance. Maxime le philosophe à qui S. Athanase adressa une lettre, doit-il être identifié avec le personnage dont nous venons de parler? Avec de bonnes raisons à l'appui, M. S. conclut pour la négative. Dans les œuvres de S. Basile on trouve également deux lettres dont l'une a comme suscription Μαξίμῳ φιλοσόφῳ, l'autre Μαξίμῳ σχολαστικῷ. De ces deux personnages, qui sont certainement distincts, le premier serait, selon M. S., le compétiteur de Grégoire; il serait peut-être plus simple de l'identifier avec le correspondant d'Athanase dont il vient d'être question.

Avant de terminer cette étude, M. S. revient à Héron. Le même nom se retrouve dans les Vies de S. Euthyme et de S. Sabas par Cyrille de Scythopolis, avec l'épithète de philosophe et de confesseur, qui convient parfaitement à notre personnage. On peut en dire autant de la courte mention qu'un synaxaire consacre le 11 août à Héron : Ἥρων ὁ φιλόσοφος ἐν εἰρήνῃ τελειοῦται. Je serais porté à croire que c'est par voie littéraire qu'il a passé dans le catalogue des saints ; l'éloge qu'a fait de lui S. Grégoire de Nazianze suffisait pour qu'un synaxariste enregistrât son nom.

Nous nous contentons de signaler ici les résultats d'un second travail de M. Sadjak sur S. Grégoire de Nazianze. En 1901, M. A. Hausrath avait publié dans la *Byzantinische Zeitschrift* (p. 93-103) une partie du commentaire de Maxime Planude sur Ésope. Les citations de S. Grégoire que M. Hausrath n'avait pu identifier, l'ont été par M. S. ; il en est de même d'un autre texte de S. Grégoire signalé par Fr. Boissonade dans ses *Anecdota graeca*. Il y a peu d'années, Mgr Mercati a édité une lettre d'un certain Grégoire aux moines de Sannabadaen. M. S., après avoir rappelé qu'elle a déjà été imprimée à Cologne en 1690, parmi les œuvres de Grégoire de Nazianze, montre qu'elle doit avoir été écrite avant l'arrivée du saint à Constantinople. Au cours de sa carrière, celui-ci modifia entièrement son opinion au sujet des monastères doubles, auxquels, dans la lettre en question, il s'était montré favorable.

La dissertation de M. Gronau a pour objet les emprunts faits à Platon par les trois grands évêques Cappadociens du IV[e] siècle. Après avoir constaté qu'ils n'ont pas été tributaires des platoniciens, il examine dans le détail ce qu'ils doivent au prince des philosophes. Dans les écrits de S. Grégoire de Nysse, à l'étude desquels M. G. s'est attaché plus spécialement, on trouve des traces des dialogues suivants : le Phédon, Phèdre, le Banquet, la République, le Timée et Cratyle. L'examen des ouvrages de S. Grégoire de Nazianze et de S. Basile montre que ces deux Pères avaient eu également connaissance d'autres écrits de Platon. Sur tel point particulier on trouvera peut-être que M. G. cherche un peu loin les réminiscences ; mais l'ensemble du travail fournit d'utiles renseignements.

V. D. V.

116. — * Pierre de Labriolle. **Un épisode de la fin du paganisme. La correspondance d'Ausone et de Paulin de Nole**, avec une étude critique, des notes et un appendice sur la question du christianisme d'Ausone. Paris, Bloud, 1910, in-12, 64 pp. (= Science et religion, 561. Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse). — Traduction, fort bien annotée, de ce qui nous reste des lettres échangées entre Ausone et son ancien disciple, à l'occasion de la « conversion » de celui-ci. En tête, une étude excellente sur « Ausone et Paulin de Nole » (p. 3-20). Elle porte surtout sur le premier, qui est dépeint et apprécié à la fois avec sympathie et avec

une équitable sévérité. Un premier appendice (p. 51-52) confirme la chronologie des lettres en question, telle qu'elle est généralement fixée de nos jours. Un second (p. 53-63) fait voir qu'Ausone était « nominalement » chrétien, mais tout juste nominalement.

La seule chose que nous aurions à critiquer dans le solide et élégant opuscule, c'est la longueur des titres, sous-titres etc... Au point de vue bibliographique, c'est bien compliqué, surtout qu'il s'agit d'une petite brochure. La responsabilité, du reste, n'en incombe probablement pas à l'auteur. A. P.

117. — * Paul Allard. **Saint Sidoine Apollinaire (431-489).** Paris, Gabalda, 1910, in-12, xii-213 pp. (Les Saints). (1) — Peu d'existences offrent des aspects aussi multiples et contrastants que celle de Sidoine Apollinaire. Issu d'une famille sénatoriale et gendre de l'empereur Avitus, comte sous Majorien, puis préfet de Rome, mais plus réputé encore comme poète que comme fonctionnaire, il obtint, durant la première partie de sa carrière, toutes les dignités auxquelles pouvaient conduire le mérite, la protection ou seulement l'art de flatter en vers. Puis, brusquement, Sidoine quitte Rome, renonce aux charges publiques et bientôt même à la poésie, pour mener dans ses terres d'Auvergne la vie seigneuriale. A cause de sa bienfaisance, la voix populaire l'appelle malgré lui à l'évêché de Clermont. Durant cette seconde période de sa vie, Sidoine, qui jusque là ne s'était montré que mondain patriote et épris des lettres, se révèle tout à coup pasteur d'âmes dévoué, habile à apaiser les rivalités intestines, comme à conjurer les dangers d'invasion. Ce contraste soudain a frappé tous les biographes du saint. On s'est plu à insister sur le caractère païen de ses poésies, où abondent les allusions mythologiques, sur ses panégyriques flatteurs jusqu'à l'adulation, sur son ardeur excessive, meurtrière même, à réprimer la violation du champ de sépulture de ses ancêtres. M. A., rencontrant un à un tous ces griefs, montre que l'on a souvent exagéré les écarts de pensée et de conduite de Sidoine et qu'on a suspecté sans aucun motif le caractère moral de ses poèmes. En somme, d'après M. A., le fonctionnaire n'avait pas tant à se convertir qu'à réformer un peu et à épurer son idéal pour se trouver être un saint évêque. Cette transition est, comme M. A. l'a parfaitement remarqué, le point le plus délicat et le plus intéressant de cette vie. Il déclare dans sa préface s'être spécialement appliqué à l'élucider ; mais, à dire toute notre pensée, il ne suffit pas de diminuer l'ampleur d'une conversion pour supprimer le problème psychologique qu'elle soulève. Le mobile intime, ou les circonstances qui

(1) Cette monographie avait paru en 1908-1909, sous forme d'articles, dans les tomes LXXXIII, LXXXIV et LXXXVI de la *Revue des questions historiques.*

transformèrent brusquement le préfet de Rome en un seigneur rural capable d'être élevé à l'épiscopat, nous restent inconnus.

Ce qui fait le principal intérêt de ce livre, c'est que Sidoine y revit dans son milieu. Il fallait la connaissance approfondie qu'a M. A. de l'histoire de la Gaule à cette époque, pour dépeindre si pleinement l'existence des grandes familles gauloises, tantôt opulente dans leurs vastes domaines, tantôt enfiévrée parmi les intrigues des cours, pour condenser en quelques pages vigoureuses les principaux bouleversements politiques et religieux qui transformèrent la Gaule au Ve siècle, et pour faire connaître le monde littéraire dans lequel Sidoine aimait à se distinguer. H. MORETUS.

118. — * Hermann LAU. **Die angelsächsische Missionsweise im Zeitalter des Bonifaz.** Preetz, Hansen, 1909, in-8°, 83 pp. Mk. 1,50. — Cette thèse donne un exposé méthodique et fort clair de l'apostolat des Anglo-Saxons en Hesse, en Thuringe, en Frise et en Saxe, depuis S. Willibrord jusqu'à la mort de S. Willehad, survenue en 789. L'étude est précédée d'un court aperçu sur la situation religieuse de ces contrées. M. L. examine ensuite quelles étaient les relations des missionnaires avec le saint-siège, avec les rois Francs et avec leur ancienne patrie. Leur méthode d'évangélisation, leur prédication, la construction de leurs monastères, leur organisation hiérarchique, font l'objet d'autant de paragraphes, où se retrouvent, dans leur grandes lignes, les appréciations exprimées par M. Hauck dans sa *Kirchengeschichte Deutschlands* et par les collaborateurs de la *Realencyklopädie für protestantische Theologie und Kirche*. Ces ouvrages forment la plus grande partie de la bibliographie de M. L. Chacune de ses assertions, et c'est ce qui fait le principal mérite de son travail, est appuyée de textes empruntés à la correspondance ou à la Vie des saints missionnaires. L'excellente bibliographie critique publiée par M. Kurth dans son *Saint Boniface* (p. 183-95) aurait avantageusement complété celle de M. L. H. MORETUS.

119. — P. K. KEKELIDZE. Симеонъ Метафрастъ по грузинскимъ источникамъ (**Syméon Métaphraste d'après une source géorgienne**), dans Труды Кiевской Духовной Академiи, 1910, t. II, p. 172-91. — On ne s'attendait plus guère à découvrir de l'inédit sur Syméon Métaphraste ; en voici pourtant. Dans le manuscrit géorgien n° 90 du Musée d'archéologie ecclésiastique à Tiflis, M. P. K. Kekelidze a trouvé une courte mais intéressante notice sur Syméon le logothète et son œuvre littéraire. Le manuscrit est un vénérable codex sur parchemin, du XIIIe siècle, en écriture *khutsuri* ou hiératique, et que certaines méprises de transcription font reconnaître pour une copie plutôt que pour un exemplaire original (KEKELIDZE, p. 175, note). La notice vient de bonne source. Elle est de cet Éphrem le Petit (Mtsyre), dont M. le professeur Marr, a

déjà si bien fait ressortir la féconde et intelligente activité (Церковныя Вѣдомости, 1907, 13 janvier, supplément, p. 104-106). Éphrem vécut en solitaire, dans la Montagne Noire près d'Antioche, dans la seconde moitié du XI[e] siècle. Il mourut au plus tôt vers l'année 1110. C'était un écrivain remarquable : poète, chroniqueur, grammairien, il est à tous ces titres une des figures les plus éminentes de la littérature géorgienne. Le tour exact et consciencieux de son esprit l'a fait regarder comme un précurseur de la philologie. On lui doit surtout des traductions raisonnées et annotées de livres grecs, parmi lesquels un bon nombre de pièces hagiographiques.

Éphrem, qui se connaissait en métaphrases, caractérise avec beaucoup de netteté l'œuvre du logothète et l'état de choses auquel elle prétendait remédier. Son témoignage concernant la chronologie de Métaphraste aurait été une trouvaille inappréciable il y a quelques années. Il garde presque la même valeur aujourd'hui que la question est tranchée par un témoignage plus ancien. Syméon, nous dit Éphrem, se révéla comme hagiographe dans la sixième année du règne de Basile (Kekelidze, p. 189). Cette date tombe exactement dans la période indiquée par le célèbre texte de Iaḥia d'Antioche — qu'il faudra désormais citer dans la belle édition que le P. Cheïkho et MM. B. Carra de Vaux et H. Zayyat viennent d'en donner en appendice aux annales d'Eutychius (*Corpus scriptorum christianorum orientalium*, scr. arabici, textus, ser. 3, t. VII, Paris, 1909 ; cf. p. 159). M. K., qui rapproche ces deux témoignages, paraît s'étonner que deux auteurs s'accordent sur une même assertion. Il prend la peine d'expliquer que dans une ville comme était Antioche au XI[e] siècle, on ne devait pas manquer de documents écrits sur l'histoire contemporaine de Constantinople et que Iaḥia et Éphrem, chacun de son côté, ont pu trouver, l'un en arabe, l'autre en grec, un renseignement provenant de la même source (p. 178). Pourquoi de la même source, si le renseignement est vrai ? Ou bien estime-t-on que le fait est mieux attesté, si les deux témoins qui le rapportent se réduisent à un seul ? Ceci nous amène à dire que les commentaires de M. K. n'offrent pas le même intérêt que le document qui en est l'occasion. Il y aurait évidemment, de l'injustice à lui reprocher de n'avoir pas connu la dernière étude consacrée à la chronologie du Métaphraste (*BHG*[2]., p. 269-71). ; mais les phases antérieures de la controverse auraient pu être plus fidèlement indiquées. Entre le regretté Wassiliewskij et ses contradicteurs la question n'était pas posée exactement comme M. K. paraît le croire. Et quand lui-même répond à la fameuse difficulté déduite de la Vie de S[te] Théoctiste (p. 178-80), il se trouve, pour le fond des choses, en parfait accord avec un auteur qu'il croit combattre (H. Delehaye, *La Vie de S. Paul le Jeune et la chronologie de Métaphraste*, Revue des questions historiques, juillet 1893, p. 68-70).

On nous permettra de placer ici, d'après Éphrem (Kekelidze, p. 189), une anecdote, qui mérite au moins d'être jointe à la légende de l'homme

aux légendes. Si elle est authentique, elle jette un jour intéressant sur l'histoire littéraire de Métaphraste. Il paraît donc qu'un jour l'empereur Basile assistant à l'office, entendit la lecture du ménologe, qui contenait précisément ce jour-là la Vie de S[te] Théoctiste. Quand le lecteur arriva à ces paroles du prologue : ἐπὶ Κρητὴν διέπλεον ὑπὸ τοῦ μακαρίου Λέοντος, ἐκεῖσε πεμφθείς, Λέοντος, φημί, τοῦ εὐτυχοῦς ὄντος βασιλέως καὶ τὴν εὐτυχίαν Ῥωμαίων τῷ τάφῳ συνθάψαντος (cf. Theophilos Ioannu, Μνημεῖα ἁγιολογικά, 19), l'empereur entra dans une violente colère et ordonna de livrer au feu les écrits du logothète. Si l'on s'en rapporte au texte de Iaḥia, cet incident dut éclater sous le patriarche Nicolas Chrysoberges († 995). Éphrem ne dit pas si le Métaphraste, après sa disgrâce, renonça au dangereux métier d'écrire des Vies de saints ou s'il continua d'enrichir la collection de chefs d'œuvre, que des admirateurs cachés lisaient encore clandestinement. Quand Basile mourut († 1025), Syméon n'était plus de ce monde. Sous le règne suivant, un saint homme du clergé de Constantinople reçut par une révélation céleste la mission de réhabiliter les écrits du prince des hagiographes. Le ménologe reparut au grand jour, pour entretenir la piété parmi les fidèles et la noise parmi les critiques.

La notice d'Éphrem se termine par une nomenclature des traducteurs géorgiens qui ont travaillé sur le texte de Métaphraste. Ces données précises et circonstanciées sont à retenir pour le jour, prochain, espérons-le, où nous pourrons faire ici à l'hagiographie géorgienne la place qu'elle réclame impérieusement. P. P.

120. — * Henry Thode. **Saint François d'Assise et les origines de l'art de la Renaissance en Italie.** Traduit de l'allemand sur la 2[e] édition par G. Lefèvre. Paris, Laurens, s. a. (1909), deux volumes in-8°, xvi-326 et 334 pp., 64 planches hors texte (inaugure la collection : Les Études d'art a l'étranger).

121. — * Johannes Jörgensen. **Der heilige Franz von Assisi. Eine Lebensbeschreibung.** Autorisierte Uebersetzung aus dem Dänischen von Henriette Gräfin Holstein Ledreborg. Die Einleitung übersetzt von A. Hesse. Kempten, Kösel, 1908, in-13, xviii-676 pp., portrait. Mk. 5.

122. — * Johannes Joergensen. **Saint François d'Assise, sa vie et son œuvre,** traduits du danois avec l'autorisation de l'auteur par T. de Wyzewa. Paris, Perrin, 1909, in-12, cii-536 pp., illustrations. Fr. 5.

123. — * Johannes Joergensen. **Pèlerinages franciscains,** traduits du danois par Téodor de Wyzewa. Paris, Perrin, 1910, in-12, x-324 pp., illustrations. Fr. 3,50.

124. — * J. Jörgensen. **Un pèlerinage dans l'Italie franciscaine,** traduit par L. d'Yve, dans la Revue générale, t. XCI (1910), pp. 40-73, 225-55, 403-22, 552-72, 740-61, 840-49....

Les traductions annoncées ci-dessus prouvent la vogue considérable de leurs originaux et le succès, plus grand encore, qu'on se flatte d'atteindre, en élargissant le cercle de leurs lecteurs. Je me réjouis particulièrement de voir vulgarisée en français l'histoire artistique de M. Thode. Quand parut la 2[de] édition, en 1904, nous nous sommes empressé de louer les qualités solides de l'ouvrage (*Anal. Boll.*, XXV, 380-85), et nous l'avons fait avec la liberté du critique qui ne ferme pas les yeux sur les imperfections. S'il se présente quelques lacunes dans l'information et s'il faut convenir que le portrait du saint se ressent parfois de la mentalité confessionnelle de l'auteur et de ses aspirations démocratiques, on a pu, en revanche, recommander presque sans restriction l'étude des sources de la vie de S. François, poussée avec vigueur et pénétration et appliquée à démolir les positions de certaine école récente de franciscanisants.

Cela regarde les érudits. La partie artistique, au contraire, de beaucoup la plus considérable de l'ouvrage, ne peut manquer d'intéresser le grand public cultivé et tous les amateurs d'art et d'esthétique ; et c'est pourquoi le livre de M. Th. mérite de figurer en tête de la nouvelle collection des *Études d'art à l'étranger*. Livre riche d'idées, de conclusions imprévues et variées sur le puissant élan qu'imprimèrent au XIII[e] siècle la vie et la prédication du poverello d'Assise aux diverses manifestations de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, des arts décoratifs, de la poésie, voire de la musique.La mort du séraphique patriarche fit sortir de terre la superbe basilique d'Assise et ses trésors de beauté, que M. Th. ne se lasse pas d'étudier et de décrire avec prédilection (t. I, p. 196-322). On ne résiste pas à l'émotion qui l'étreint quand il détaille l'œuvre de Giotto, véritable initiation à l'art le plus pur, le plus élevé, sans qu'il cesse pour cela d'être profondément humain et naturel. Et l'on est heureux de constater que des pages aussi doctes, aussi attrayantes, aient été rendues dans une traduction très littéraire à la fois et très fidèle.

Comme beaucoup d'esprits d'élite, l'éminent poète et romancier catholique danois qui porte le nom de Johannes Jørgensen a éprouvé le charme fascinateur du plus populaire des saints. Après avoir étudié convenablement les sources, — sur ce terrain nous sommes loin de nous rencontrer toujours, — il a composé une ample biographie de S. François, d'une orthodoxie impeccable et qui tient en même temps de la légende et de l'histoire. Nous n'avons pas reçu l'original danois ; mais les traductions allemande et française, exécutées de main d'ouvrier, permettent de se rendre compte du mérite littéraire de l'ouvrage (1). S'il fallait établir une différence entre les deux traducteurs, on n'aurait pas de peine à montrer que la version alle-

(1) Depuis il a paru également, en 1909, une traduction flamande par le R. P. Stanislas Vandevelde. Je ne l'ai pas vue, non plus que la version italienne annoncée par un éditeur de Palerme.

mande se distingue par plus de rigueur dans l'interprétation, tandis qu'on reconnaît dans le travail de M. de Wyzewa la plume si fine, si délicate, si souple, du collaborateur assidu de la *Revue des deux mondes*. Il importe encore de noter que l'édition française renferme un double appendice. Le premier, *Sur l'indulgence de la Portioncule*, est une rétractation, l'auteur admettant maintenant l'authenticité du célèbre pardon, qu'il avait d'abord niée. Nous y reviendrons une autre fois. Dans le second appendice, M. T. de Wyzewa énumère, en les classifiant judicieusement, les plus anciennes *Représentations artistiques de S. François*. Ce qui donne plus de prix encore à l'édition française, c'est qu'elle est pourvue, à l'exclusion de l'autre, d'un très utile index alphabétique. Enfin, à la place de l'avant-propos de la version allemande, signé par M. Jørgensen lui-même et où celui-ci exprime sa gratitude à tous les Frères Mineurs qui lui ont prêté assistance pour la composition de son livre, le traducteur français a esquissé, avec un charme tout franciscain, la carrière antérieure de l'écrivain danois, on pourrait dire les dernières étapes de sa conversion au catholicisme. L'auteur étant ainsi connu, il est plus aisé de se faire une idée juste du type de biographie qu'il a voulu composer, mélange de poésie et de réalité historique.

C'est l'impression que la lecture de l'ouvrage nous a laissée dès les premières pages de l'introduction. Pour avoir entendu M. J. proclamer tout bonnement « la valeur que peuvent avoir des sources même relativement « tardives, lorsque ces sources nous transmettent une tradition authenti- « que, et entretenue dans sa pureté avec un zèle pieux » (p. XVI), je me suis senti peu rassuré sur la trempe critique de l'écrivain, surtout en voyant dans la suite l'application qu'il faisait de ce principe. Or il est incontestable que la nature primesautière du mystique troubadour d'Assise, comme il aimait à s'appeler, ses qualités captivantes de l'esprit et du cœur, les saillies originales de son caractère, sa sainteté à la fois transcendante et profondément humaine, l'ambiance de l'Ombrie où il naquit et vécut, la masse de disciples qui se façonnèrent à son image et à sa ressemblance, tous ces facteurs ont agi puissamment et de bonne heure sur l'imagination populaire, — comment cet examen ne s'est-il pas imposé à l'attention du biographe? — et donné un rapide essor à un travail intense de la légende. Ainsi ont vu le jour les *Actus* ou *Fioretti*, le *Speculum perfectionis*, dont la plupart des chapitres ne font que diluer par des explications de détail les anecdotes beaucoup plus sobres rapportées dans la 2e Vie de Thomas de Celano; la légende traditionnelle des trois intimes de S. François, qui s'est alimentée à la même source et à des écrits postérieurs ; les biographies des premiers compagnons du saint, où le merveilleux bizarre et les singularités se donnent libre carrière, comme l'histoire invraisemblable du pied de porc, coupé par le frère Junipère à l'animal vivant, histoire que M. J. a insérée tout au long dans son ouvrage ; *les Rotuli* du frère Léon et toute la

littérature de combat éclose avec les querelles sur la pauvreté franciscaine. Si l'on prend cet ensemble d'écrits pour de l'argent comptant, pour « une tradition authentique et entretenue dans sa pureté avec un zèle pieux », et qu'on l'emploie sans réservee, on a chance de dépeindre assez exactement la mentalité des premières générations de l'ordre, mais on sera loin d'atteindre la réalité vraie et exacte de S. François et de son œuvre.

L'âme poétique de l'écrivain danois a respiré trop complaisamment le parfum capiteux de cette floraison apocryphe. Tout en rendant justice à l'œuvre hagiographique de Thomas de Celano, il a voulu remonter le courant de la haute critique. Le *Speculum perfectionis*, il l'accepte comme une source très pure, mais il en place la rédaction définitive en 1318. La légende traditionnelle des trois compagnons, non seulement il la tient pour authentique, mais il lui semble qu'elle revit entière — et ceci est un symptôme alarmant — dans l'essai de reconstruction intégrale tenté par les PP. Marcellino da Civezza et T. Domenichelli. Les *Actus B. Francisci et sociorum eius* sont à ses yeux un « trésor de pures traditions franciscaines..., un recueil infiniment précieux de traditions franciscaines » (p. LXXXIX). Le ramassis d'historiettes, tirées de fonds divers et qui a pris le nom de *Legenda antiqua*, a été composé vers 1318 à l'aide des fameux *Rotuli* du frère Léon. Barthélemy de Pise, qui a terminé vers la fin du XIVe siècle son livre des Conformités, a employé une méthode d'examen et de comparaison, qui en fait « l'un des précurseurs de notre critique moderne » (p. XCII). Hélas ! Les Pères de Quaracchi, après avoir étudié à fond son œuvre à l'occasion de la nouvelle édition qu'ils ont commencé d'en donner dans leurs *Analecta Franciscana* (t. IV, 1906), ne partagent pas cet enthousiasme pour un compilateur soigneux et fidèle, autant qu'on voudra, mais « magis pius et credulus » comme s'exprime le bollandiste Stilting, « quam crisi severa usus ». En effet, ajoutent-ils, « nimis credulus « revera fuit et clausis oculis saepe omisso examine acceptavit quae « pia gens et fratres simplices retulerunt ; narrat miracula, prophetias, « visiones, ridicula et absurda » (cf. *Anal. Boll.*, XXVI, 364). Par contre, M. J. cherche à déprécier l'autorité de Jourdain de Giano et de sa chronique, et cela parce que l'honnête vieillard appréhende au début de son travail de s'être trompé sur quelque date. Qu'il prenne connaissance de l'étude placée par M. H. Boehmer en tête de la nouvelle édition de cette chronique (cf. *Anal. Boll.*, XXVIII, 335-37), et je ne doute pas qu'il ne revienne à de meilleurs sentiments. Ce qu'il a dit encore de la chronique de Thomas d'Eccleston sur l'arrivée des Frères Mineurs en Angleterre, pourra être utilement complété et rectifié par le docte commentaire de son nouvel éditeur, M. A. Little (cf. ci-après, p. 369). L'autorité de Vincent de Beauvais, de Jacques de Voragine, de S. Antonin de Florence et de Pierre Natal est nulle pour l'histoire de S. François ; leurs résumés peuvent servir tout au plus à résoudre de menus problèmes littéraires. C'est

une erreur de croire que Bonaventure n'a connu et copié la 1re Vie de Thomas de Celano qu'à travers le remaniement de Julien de Spire ; il a puisé séparément chez tous les deux. Erreur aussi de dire que les principaux mss. de la *Légende antique* se conservent à la bibliothèque Vaticane (p. LXXXVI) ; un seul s'y trouve, le Vatic. 4354. L'Histoire des sept Tribulations d'Ange Clareno a été reproduite presque en entier par Doellinger, *Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters*, II, 417-526. Enfin, pour une prochaine édition, on fera bien de repasser les références bibliographiques, qui sont souvent erronées ; et ceci n'est pas la faute du traducteur.

Si donc le travail historique de l'écrivain, en tant qu'il dépend çà et là de sources troubles et suspectes, prête flanc à la censure, en revanche son mérite littéraire demeure intact et digne de tout éloge. Partout où il applique son merveilleux talent de psychologue, la grâce de son style et son exquise sensibilité à caractériser les personnages en scène, à situer les événements qu'il raconte, à analyser et à commenter des textes authentiques, comme ceux de Thomas de Celano et les écrits du saint, il est bien près d'approcher de la perfection. Tel est en particulier le premier livre de l'ouvrage (p. 1-84), celui où il raconte la conversion de François (1). Quelles que soient ses défectuosités, la nouvelle biographie, solidement charpentée, dénote un grand effort artistique et littéraire ; elle comptera parmi les meilleurs ouvrages de l'espèce, pour avoir rendu avec une profonde expression de vie, de douceur et de netteté, l'impérissable physionomie du séraphique patriarche d'Assise.

Décidément, on se passionne à l'étranger pour les œuvres du poète danois Jørgensen. Tandis que la *Revue générale* de Bruxelles, sous la signature de M. L. d'Yve, sert par menues tranches à ses lecteurs une traduction française de ses *Pèlerinages franciscains*, M. T. de Wyzewa vient d'achever le même travail et de le publier en un joli volume, finement illustré de quelques reproductions artistiques d'André della Robbia. C'est sur le texte primitif, retouché par l'auteur, que M. de W. a pu exercer son talent de fidèle et harmonieux interprète, soucieux de rétablir dans l'édition française de nombreux passages qui avaient été exclus de la version allemande. Très maître de sa langue, il a réussi à rendre au naturel la fraîcheur descriptive, la suave et profonde émotion de l'original.

Le livre de M. Jørgensen est écrit avec un art consommé ; nulle part on ne sent l'effort ni l'apprêt. Tout y est vie, lumière, chaleur. Le pittoresque semble jaillir spontanément des spectacles variés qui s'offrent au regard observateur de l'écrivain. C'est du Karl Huysmans, mais moins cru, moins impétueux, plus idéalisé. Les rêveries du poète danois sur les souvenirs du passé ont un charme indéfinissable. Sa description de l'Al-

(1) Les cinq premiers chapitres de la traduction française ont été offerts en primeur à ses abonnés par *Le Correspondant*, t. CCXXXIV (1909), p. 1147-71.

verne, celle du minuscule couvent de Greccio et le portrait des rudes frères mineurs qui l'habitent, expriment d'une façon intense l'attrait austère de la vie franciscaine. Ses colloques avec les différents pères gardiens qui l'accueillent sous leur toit hospitalier, font songer aux entretiens faciles et spirituels dont le séraphique patriarche d'Assise récréait la solitude de ses premiers disciples. Les lieux mêmes qu'il visite fournissent souvent à l'auteur l'occasion de faire des emprunts discrets à l'histoire primitive de l'ordre. Et ces retours continuels vers le passé mettent sur les réalités présentes comme une empreinte archaïque et achèvent de donner au récit une saveur franciscaine. N'étaient certaines considérations trop précises sur des points scabreux d'histoire, comme sur les réformes opérées au sein de l'ordre, sur la règle primitive, etc. (1), n'était encore un penchant excessif à moraliser, je n'aurais pas de peine à voir dans le nouveau livre de M. Jørgensen un petit chef-d'œuvre. Ce sentiment sera, je pense, partagé par quiconque a parcouru l'Ombrie franciscaine ou s'apprêterait à entreprendre ce pèlerinage en compagnie de ce guide, unique en son genre. V.O.

125.— * Leonhard Lemmens, O.F.M. **Der hl. Bonaventura, Kardinal und Kirchenlehrer aus dem Franziskanerorden (1221-1274)**. Kempten, Kösel, 1909, in-12, VIII-288 pp., portrait.—Quoique cette nouvelle Vie de S. Bonaventure ait été écrite avec le cœur autant qu'avec l'esprit, *con intelletto d'amore*, selon l'expression si chère aux Italiens, on n'a pas de peine cependant à y reconnaître les qualités qui en font un véritable livre d'histoire : l'information sûre et abondante, autant que le comporte le sujet, le jugement sain et perspicace, la discrétion dans l'éloge et une sincérité que ne recule pas devant des aveux pénibles à la piété filiale d'un véritable franciscain, une compréhension suffisante des situations embrouillées et des affaires épineuses qui pesèrent sans relâche sur un généralat de dix-sept ans, l'habileté à extraire d'une féconde production littéraire les multiples détails capables de révéler le professeur, l'écrivain, le prédicateur, le chef d'ordre, le saint que fut Bonaventure. Sans l'édition critique des œuvres du séraphique docteur exécutée par les Pères de Quaracchi et sans leurs doctes et copieuses introductions, il est probable que le courage du Père L. se serait rebuté à la tâche. D'autres trouveront peut-être que la suave onction du style de son héros, son art de nuancer sa pensée, de lui communiquer de la vie et de la couleur, n'ont guère déteint sur la manière de l'auteur. Soit. Mais ces défectuosités ne sont guère sensibles,

(1) Dans la *Revue générale*, p. 569-70, on prétend que Mgr Faloci Pulignani est l'auteur de la première et de la meilleure Vie de la Bse Claire de Montefalco. A la vérité il n'en a été que l'éditeur, comme a très bien traduit M. de Wyzewa (p. 191).

tant la *silva rerum* patiemment amassée, même abstraction faite de la mise en œuvre, renferme de charme et d'intérêt.

Pour apprécier ce trésor d'informations, qu'on se souvienne du peu d'empressement qu'ont mis les Frères Mineurs de la fin du XIII[e] siècle à transmettre à la postérité les faits et gestes de leur savant et vertueux contemporain. S'il est une gloire bien posthume, c'est celle du plus illustre successeur de S. François d'Assise. Le Père L. a beau prétendre que l'obscurité et l'effacement furent, au XIII[e] siècle, le lot de beaucoup de grands hommes de son ordre ; il n'en demeure pas moins une énigme que l'oubli et l'insouciance aient également atteint celui en qui les Frères Mineurs de nos jours aiment à voir le sauveur, l'organisateur incomparable et comme le second fondateur de leur institut. Et ce mystère s'épaissit d'autant que les représentants les plus authentiques du parti des *zélateurs*, les Ange Clareno et les Hubertin de Casale, ne se sont point fait faute d'allonger à Bonaventure de bons coups de griffe dans leurs ouvrages. La vérité est — comment ne l'avoir pas aperçue ? — que des masses compactes de franciscains ont méconnu au XIII[e] siècle les services que la sagesse et la modération de leur saint général ont rendus à l'ordre séraphique. Malgré toute sa vertu, son tact, son savoir, ses éminentes qualités d'administrateur, il fallut attendre deux siècles et un pape conventuel, Sixte IV, pour lui décerner en 1482 les honneurs de la canonisation. Un siècle plus tard, en 1588, un autre pape conventuel, Sixte V, se décida à le proclamer docteur de l'Église universelle.

Faut-il en conclure que les rigoristes de la famille ont eu raison de ranger Bonaventure parmi les partisans de la vie des grands couvents, qu'ils taxaient volontiers de relâchement ? On l'a cru parfois ; mais pour comprendre combien cette imputation a peu de consistance, il suffit de se rappeler qu'il fut le candidat favori d'un rigoriste et d'un joachimite de la plus belle eau, le B. Jean de Parme. Contraint d'abdiquer le généralat, celui-ci le désigna comme son successeur. Il lui reconnaissait apparemment les capacités et les vertus nécessaires pour remédier à la déchéance et aux querelles intestines de l'institut. D'autre part, notre saint n'exclut point systématiquement certaines dispositions pratiques adoptées par les conventuels. C'est ainsi qu'il jugea plus utile à la réforme et au maintien de la discipline religieuse que le grand nombre habitât des locaux spacieux, simplement et solidement bâtis en pierre, plutôt que des ermitages ou de misérables petits couvents. Mais en même temps, il dénonçait et poursuivait avec tant de vigueur les abus, les folles dispenses de la règle, la recherche des honneurs et du casuel d'église, que les conventuels peu fervents ne se sentirent guère à l'aise sous sa férule pendant son long généralat. Partant, à sa mort, qui arriva un an après qu'il eut quitté ces hautes fonctions pour revêtir la pourpre cardinalice, ceux qui gémirent de sa fermeté ne se soucièrent point de préserver sa mémoire de l'oubli.

A la vérité, le séraphique docteur constitue un type à part dans la grande famille franciscaine de la seconde moitié du XIII[e] siècle: c'était un homme de juste milieu. Tandis que toute une catégorie profite des moindres occasions pour se soustraire aux exigences gênantes de l'observance religieuse et que, à l'autre extrémité, les zélateurs fanatiques prônent à outrance la pauvreté la plus rigoureuse, la vie dans les ermitages, le travail manuel, la pratique scrupuleuse du testament de S. François, Bonaventure, tout en vénérant les faits et gestes du fondateur et son idéal primitif, ne leur reconnaît aucune force de loi et ramène toute la perfection religieuse pour les siens à l'observance stricte de la seconde règle, de celle, bien entendu, qui fut sanctionnée en 1223 par Honorius III et qui implique une atténuation des aspirations religieuses de la première heure. C'est sur ce terrain que le clairvoyant général se maintint inébranlable, pour relever son ordre et lui donner une vigoureuse impulsion. Les constitutions narbonnaises de 1260 consolidèrent encore l'édifice. Il paraît, d'après le P. L., qu'ils furent légion ceux qui agréèrent le nouveau système. Je me permets d'en douter. En général, aux périodes tumultueuses et passionnées, les gens de juste milieu reçoivent un accueil plutôt froid. Seulement, à la longue, après les bourrasques du XIV[e] siècle, le malheur aidant et des déchets s'étant produits de toutes parts, on comprit que les principes et la ligne de conduite de S. Bonaventure réalisaient la vraie forme de gouvernement pour l'ordre des Frères Mineurs. On finit par y adhérer complètement, et vers le milieu du XV[e] siècle la plus complète réhabilitation échut au génie administratif du docteur séraphique.

Le Père L. n'a pas de peine à avouer les torts réciproques des deux partis rivaux de l'ordre. Mais il se montre très chatouilleux sur l'honneur de Bonaventure ; et il y a plaisir à voir qu'il en prend le plus souvent la défense avec force et dignité. Parfois cependant son zèle l'entraîne à de pures chicanes de mots. Ainsi, lorsqu'on fait remarquer que le saint général s'en tint toujours à l'observance légalement mitigée par les indults du saint-siège (1), le Père L. se récrie contre ce qu'il appelle un langage imprécis et trompeur. Ne serait-il donc plus permis de constater que la pauvreté en usage du temps de S. Bonaventure s'écarte notablement de la pratique de S. François (p. 159-60)? D'autre part, le biographe approuve pleinement les récriminations d'Hubertin de Casale contre les suppressions intentionnelles, *ex industria*, du docteur séraphique, qui élimina de sa légende de S. François un certain nombre de faits et de réflexions, propres à mettre en lumière l'idéal primitif du saint fondateur et la déchéance d'un bon nombre de ses enfants (p. 128-29). Pourquoi ces deux poids et ces deux mesures, sinon que, inconsciemment, la mémoire et les idées de ce vision-

(1) EHRLE, *Die Spiritualen*, dans ARCHIV FÜR LITERATUR-UND KIRCHENGESCHICHTE, t. III, p. 591.

naire dévoyé demeurent toujours sympathiques à toute une catégorie de fervents frères mineurs ?

Sans amoindrir le mérite littéraire de la Vie de S. François écrite par Bonaventure, laquelle est une véritable perle biographique, il est bon de ne point perdre de vue qu'à sa composition présida une pensée de conciliation et d'édification, le même esprit, en somme, qui dicta au chapitre général de Narbonne des atténuations jusque dans l'office liturgique du séraphique patriarche. Interprétant exactement le texte de la 1re Vie, approuvée, comme on sait, par l'ami intime de François, le pape Grégoire IX, Julien de Spire avait dit : *Hic vir in vanitatibus nutritus indecenter*. Le chapitre prescrit : *Fiat talis mutatio : divinis charismatibus praeventus est clementer*. Il importe de noter que Thomas de Celano n'a rien retracté, dans sa 2de Vie, de ce qu'il a avancé dans la première. Le chapitre ordonne encore de poursuivre, au dedans et au dehors de l'ordre, la destruction de toutes les légendes de S. François antérieures à celle de Bonaventure. Pourquoi cet édit de proscription ? Quel aliment pouvaient bien offrir les textes de Celano et de son abréviateur, Julien de Spire, aux discordes qui commençaient à fermenter au sein de l'ordre ? Les questions brûlantes regardaient la pauvreté. Sous ce rapport, certes, Celano avait réussi à se maintenir en parfait équilibre entre les deux factions. Je persiste donc à croire que le décret des Pères de Narbonne visait avant tout des convenances liturgiques. J'y reviendrai. Le style parfois très cru de Celano aurait détonné sous les voûtes du sanctuaire. Il en était tout autrement du texte soigneusement expurgé de Bonaventure, onctueux, mystique, une vraie musique de poète, comme s'exprime Fr. Ozanam.

A quelle école se forma cet esprit d'élite? Nous sommes hélas ! réduits à l'ignorer et le Père L. lui-même n'a presque rien à dire sur les 25 premières années de cette belle existence. On sait qu'il étudia à l'université de Paris, et cela, avant son entrée en religion, si l'on admet, comme le fait son nouveau biographe, les principaux repères chronologiques que j'ai tâché de fixer pour cette période obscure (*Anal. Boll.*, XXII, 361-62). Il fut sans doute un novice exemplaire ; mais il ne me semble pas qu'il suffise, pour le prouver, de dégager les idées maîtresses de deux opuscules qu'il composa plus tard sur la *Regula novitiorum* et l'*Epistola continens 25 memoralia* (p. 53). Comme il ne se met nullement en scène dans ces écrits, il va de soi qu'on n'en peut tirer que des renseignements vagues et conjecturaux. Certaines anecdotes, mises en circulation deux ou trois siècles après sa mort et devenues fort populaires, ne méritent que bien peu de créance. Tel, le concours auquel le pape Urbain IV convia S. Thomas d'Aquin et S. Bonaventure pour la composition d'un office de la Fête-Dieu. Ce dernier, au rapport de Denys-le-Chartreux († 1471), accepta sa défaite de la meilleure grâce du monde (p. 94). Une autre fois S. Thomas aurait dit à son compagnon, à la vue de S. Bonaventure absorbé par la composition de sa

légende de S. François : « Laissons un saint écrire la vie d'un saint » ; et dans une autre circonstance encore, le séraphique auteur aurait désigné au Docteur angélique son crucifix comme renfermant toute sa bibliothèque (p. 268-69). Ces traits curieux ne reposent sur aucun témoignage plausible. Le Père L. le laisse suffisamment entendre. Du reste, l'accent de sincérité que l'on perçoit à travers tout l'ouvrage, communique un charme particulier à cette nouvelle Vie de saint. La maîtrise de l'auteur illumine dans toute la force du terme la grande figure de S. Bonaventure et ajoute une belle page aux fastes déjà si glorieux de l'ordre des Frères Mineurs. V. O.

126. — * Heribertus Holzapfel, O. F. M. **Manuale historiae ordinis Fratrum Minorum,** latine redditum a P. Gallo Haselbeck. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1909, in-8°, xxi-662 pp. Mk. 9,50. — On a cru nous faire plaisir en nous envoyant la traduction latine de ce Manuel, plutôt que l'original allemand, paru presque en même temps. C'est une attention dont nous savons gré à l'éditeur ; mais nous le prions de ne plus pousser si loin, à l'avenir, la délicatesse, l'original étant toujours préférable pour des gens de notre métier.

Ce manuel de 700 pages embrasse l'histoire de toutes les familles et de toutes les branches de l'ordre de S. François d'Assise qui ont jamais existé depuis sept siècles : Frères Mineurs proprement dits, avec les différentes réformes opérées dans leur sein, celles notamment des Coletains, des Alcantarins et des Récollets, les Conventuels depuis la scission définitive de 1517, les Capucins qui, prenant prétexte de la forme du capuchon et d'autres détails du costume, se détachèrent des observants en 1525 et devinrent en peu de temps un des rameaux les plus vigoureux du vieux tronc franciscain, les Clarisses, comprenant les Urbanistes, qui adoptèrent la règle mitigée d'Urbain IV, les Colettines, qui suivirent au XVe siècle la réforme de Ste Colette de Corbie, les Conceptionistes, de création espagnole, et d'autres groupements moindres, enfin le tiers ordre laïque, qui en évoluant engendra un tiers ordre régulier distinct, tant pour hommes que pour femmes ; celui des religieuses pullula et se ramifia au XIXe siècle en de multiples congrégations nouvelles.

On comprend que l'histoire de chacun de ces groupes n'ait pas été traitée avec la même ampleur. La part du lion est faite, comme de juste, aux franciscains de la première heure, que le P. H. a tort de nous représenter comme une libre réunion d'hommes (p. 5), puisqu'il les considère comme liés par les trois vœux essentiels de religion (p. 16). On pourrait relever bien d'autres inconséquences, inévitables au cours d'une encyclopédie de cette espèce ; on pourrait lui reprocher un manque de calme et de sérénité à répartir les torts entre conventuels et spirituels observants dans leurs luttes séculaires, sans que du reste l'écrivain se laisse dominer, en d'autres sujets, par l'esprit de corps et les querelles de clocher ; un enthou-

siasme excessif pour les vertus, le zèle et le savoir qui ont brillé parmi les membres du premier ordre, quoiqu'on se garde de dissimuler les faiblesses et les excès des communautés comme des individus ; une admiration trop exclusive pour l'œuvre réformatrice de S. Jean de Capistran, dont les procédés ne paraissent pas toujours imprégnés de la plus suave charité chrétienne ; un exposé par trop sommaire et incomplet de l'apostolat franciscain aux Philippines et au Japon : à tout le moins aurait-il fallu caractériser d'un mot les agissements du B. Louis Sotel (cf. *Anal. Boll.*, XXVI, 507-8). En revanche, l'auteur a été bien inspiré en laissant complétement de côté les discussions critiques et les controverses courantes, lorsqu'elles n'ont pas influé sur l'histoire proprement dite de l'ordre.

Quoiqu'il y ait des lacunes dans l'information et que les matériaux utilisés ne soient pas tous de premier choix, que la composition se ressente d'une certaine hâte et qu'on y rencontre trop rarement l'expression juste et frappante, propre à caractériser une situation ou un personnage, il convient néanmoins de recommander, à côté de l'ancien *Compendio di storia Minoritica* du conventuel Fr. Benoffi (Pesaro, 1829), le Manuel du P. H., comme un exposé clair, substantiel, méthodique et, tant que faire se peut, chronologique, de l'histoire parfois embrouillée de l'ordre des Frères Mineurs, de son développement intérieur, de sa législation, — ici les gens de la maison formuleront quelques restrictions, — de ses travaux apostoliques et scientifiques, de ses célébrités qui brillèrent sur les différents théâtres de l'activité humaine, le tout entrecoupé d'excellentes statistiques. Peut-être a-t-on fait une place trop restreinte aux saints et aux bienheureux, qui constituent, parmi la postérité du séraphique patriarche, une catégorie originale, très attrayante à contempler et à étudier. Les multiples tableaux de la fin et l'index général font de ce manuel, rédigé par ordre supérieur, il est vrai, mais dans un esprit large et sincère, un répertoire commode et très utile à consulter. V. O.

127. — *Andrew G. Little. **Tractatus Fr. Thomae vulgo dicti de Eccleston de adventu Fratrum Minorum in Angliam**. Paris, Fischbacher, 1909, in-8°, XXX-228 pp. (Collection d'études et de documents sur l'histoire religieuse et littéraire du moyen-age, t. VII.) Fr. 8. — Je ne sais ce qu'il faut le plus louer de la nouvelle publication de M. L., ou l'esprit critique qui l'anime ou l'érudition très sûre et très ferme dont elle déborde. Le texte, déjà édité deux fois, avait absolument besoin d'une révision. A l'aide d'un ms. Phillips inconnu à ses prédécesseurs et grâce à un examen plus attentif du ms. d'York, le savant professeur a pu accomplir sérieusement ce travail d'épuration et remédier ainsi aux erreurs et aux lacunes des manuscrits employés par ses devanciers. Quelques corrections sont de la plus haute importance. L'annotation, fort drue, a été

puisée en majeure partie aux archives et aux publications du Record Office de Londres. Ce dépôt, on le constate ici une fois de plus, est une mine de renseignements unique au monde. M. L. y a trouvé de quoi compléter les données fournies par Thomas d'Eccleston et déterminer avec précision les progrès de l'établissement des Frères Mineurs en Angleterre (voir le sommaire, p. XXVI-XXIX) durant la période qu'embrasse le récit du chroniqueur anglais (1224-1258).

Sur la vie du frère Thomas planent d'épaisses ténèbres. Il semble qu'il entra dans l'ordre vers 1232-1233. Lui-même nous apprend qu'il mit vingt-six ans à réunir les matériaux de sa chronique, qu'il étudia et qu'il professa à Oxford. La rédaction du texte est quelconque. C'est plutôt un fouillis de notes, où l'auteur rappelle à ses confrères des traits de mortification et de pauvreté de leurs ancêtres et tâche ainsi de provoquer une salutaire émulation. Mais en même temps il leur fournit, sur leurs bienfaiteurs et sur la fondation de leurs maisons en Angleterre, une foule de détails qu'on ne rencontre guère ailleurs. Comme une partie de ces informations sont confirmées par des documents officiels, pour le reste, qui échappe à ce genre de contrôle, il sied aussi d'accepter l'autorité de Thomas d'Eccleston. Il est moins au courant de l'histoire générale de l'ordre, quoique, ici encore, il nous ait gardé quelques précieux souvenirs. En somme, tout le mémorial méritait le soin méticuleux que M. L. a mis à en donner une édition irréprochable.

L'appendice renferme, entre autres pièces excellentes, une réédition de la chronique abrégée de Pérégrin de Bologne (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, 248), un *Catalogus Ministrorum Provincialium in Anglia*, et une *Liste des custodies et des couvents de la province d'Angleterre, avec les dates approximatives de leur fondation*. C'est M. Little (p. 227) encore qui a découvert le nom de l'auteur de la Vie versifiée de S. François d'Assise (*BHL.* 3101). Dans le ms. de l'université de Cambridge Dd. XI, 78, fol. 200, le texte porte en effet cette inscription : « *Super vita beati Francisci magistri Henrici Abrincensis* » ; Maître Henri d'Avranches, et non Henri de Pise ou Henri de Burford, comme on avait conjecturé jusqu'ici (cf. *A Catalogue of the Mss. of the University of Cambridge*, I, 476). Le nouvel Eccleston se termine, comme tous les volumes de la même collection, par une table alphabétique détaillée et très pratique à manier. V. O.

128. — * Paulus von Loë und Benedictus Maria Reichert. **Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens in Deutschland.** Leipzig, Harrassowitz, 1907-1910, quatre fascicules in-8° de VIII-55, XXIV-112, VI-168 et 66 pp. Mk. 2, 5, 7 et 2,60. — Trois excellentes publications inaugurent ce nouveau recueil de documentation dominicaine. La première, due à la plume érudite du R. P. Paul de Loë, est intitulée : *Statistisches über die Ordensprovinz Teutonia*. Cette statistique con-

tient : 1) l'énumération et l'année de fondation des différentes provinces et, après les réformes du XVe siècle, des différentes congrégations issues peu à peu de la province teutonique primitive. Celle-ci embrassait à l'origine d'immenses territoires, tous les pays situés au nord des Alpes et s'étendant depuis les frontières naturelles de la France jusqu'à la Hongrie et la Pologne. Sur ce nouvel organisme des congrégations, voir en particulier Mortier O. P., *Histoire des Maîtres Généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs*, IV (cf. *Anal. Boll.*, XXVIII, 139) ; 2) la nomenclature des couvents proprement dits, avec la date du moins approximative de leur érection ; 3) la liste complète des prieurs provinciaux depuis les origines de la province de Teutonie jusqu'à nos jours. Il convient d'ajouter, d'abord, que le savant auteur s'est livré à de laborieuses recherches pour fixer les années que dura chaque provincialat ; et en second lieu, qu'il a été singulièrement secondé dans ses investigations, pour la période antérieure au XVIe siècle, par la découverte de quatre anciens catalogues manuscrits de son ordre, qui se conservent actuellement aux bibliothèques de Stuttgart, de Vienne et de Bâle. Le texte de ces catalogues lui aura suggéré, je suppose, l'idée de ce travail de statistique; fort correctement publiés en appendice, ils servent, partiellement du moins, de pièces justificatives.

C'est un travail analogue que le R. P. de Loë a entrepris dans le 4e fascicule sur la province de Saxe : *Statistisches über die Ordensprovinz Saxonia*. Entre autres matières intéressantes, ce fascicule, digne de retenir spécialement l'attention des historiens, comprend 1) une liste des Frères Prêcheurs élevés à la dignité épiscopale en pays saxon ; 2) la nomenclature des écrivains de l'ordre qui appartiennent à la province dominicaine de Saxe ou qui sont originaires de ce pays : c'est un complément appréciable à l'ouvrage bio-bibliographique de Quétif et Echard ; 3) enfin, une exposition fort soignée de la réforme tentée au XVe siècle dans les couvents saxons de l'ordre. Ce précis renferme des pages inédites et lumineuses sur les origines, jusqu'ici très obscures (voir H. Mortier, t. c., 442-50), de la congrégation de l'observance dominicaine en Hollande.

Dans les fascicules 2 et 3, le R. P. B.-M. Reichert donne une nouvelle édition, cette fois complète, de l'ouvrage de Jean Meyer, O. P., *Buch der Reformacio Predigerordens*, en cinq livres. Le récit du fécond chroniqueur que fut J. Meyer († 1485) embrasse particulièrement la réforme des couvents des sœurs dominicaines d'Allemagne de la fin du XIVe siècle au dernier tiers du XVe. Le point de départ de ce relèvement spirituel fut le monastère de Schönensteinbach. Au XVIIe siècle, des confesseurs de cette maison, puristes un peu indiscrets, retouchèrent la rédaction de leur devancier jusqu'à y pratiquer des suppressions. L'ouvrage, ainsi corrigé et mutilé, parut en 1897 par les soins de M. J. von Schlumberger, sous le titre de *Seraphin Dietlers Chronik des Klosters Schönensteinbach*. Le P. Reichert s'applique avant tout à rendre au texte son intégrité et sa

physionomie primitive. C'est dommage que pour s'acquitter pleinement de sa tâche, il n'ait point connu les deux manuscrits sur lesquels M. K. Bihlmeyer vient d'attirer son attention (*Theologische Quartalschrift* de Tubingue, t. XCII, 1910, p. 300-301). Quant aux autres questions critiques, de fond et de forme, que soulève la chronique de Meyer, le docte éditeur leur a donné une solution fort satisfaisante. A signaler spécialement son tableau des couvents dominicains, tant d'hommes que de femmes, réformés en Allemagne de 1389 à 1468 (fasc. III, introduction, p. II-VI). V. O.

129. — * **San Carlo Borromeo nel terzo centenario della canonizzazione, 1610-1910**. Anno I et II (depuis novembre 1908). Milano, 1908-1910, grand in-8°, 416 pp., nombreuses illustrations.

130. — * Virginio CIVATI. **S. Carlo Borromeo nelle opere e nello spirito. Storia narrata al popolo.** Milano, Libreria Salesiana, 1909, in-12, X-300 pp.

131. — Orazio PREMOLI. **Il duello nella pubblica opinione**, dans RIVISTA INTERNAZIONALE DI SCIENZE SOCIALI, t. LII (1910), p. 489-501.

132. — [E. MOTTA]. **Il supplizio dei congiurati contro S. Carlo Borromeo**, dans l'ARCHIVIO STORICO LOMBARDO, ser. IV, t. IX (1908), p. 187-88.

133. — Ed. WYMANN. **Karl Borromeo und seine Metropole im Jahre 1581**, dans ZEITSCHRIFT FÜR SCHWEIZERISCHE KIRCHENGESCHICHTE, t. II (1908), p. 131-37.

134. — Ed. WYMANN. **Ein Brief des Kardinals Karl Borromeo.** IBID., t. III (1909), p. 300-302.

A l'approche du IIIe centenaire de la canonisation de S. Charles Borromée, quelques esprits distingués de Milan se sont concertés pour raviver et alimenter le zèle de leurs concitoyens envers l'illustre archevêque de la Lombardie. Le moyen dont ils ont fait choix est un périodique mensuel qui, commencé en novembre 1908, a déjà dépassé les 400 pages d'impression. De toutes parts on lui a prodigué un sympathique accueil ; et nous ne voulons pas être les derniers à lui apporter l'hommage de notre sincère admiration. Ceux qui sont à la tête de la nouvelle publication ont parfaitement compris que, pour réchauffer l'enthousiasme des masses, il fallait viser beaucoup moins à produire de l'inédit qu'à mettre en belle lumière la carrière féconde du saint cardinal, ses œuvres multiples, et la gloire posthume qui en a perpétué le souvenir.

Ce but a été notamment poursuivi et atteint dans une large mesure par une *Vita di S. Carlo Borromeo*, assez développée, fort diserte et bien écrite, dont il a paru dès le début quelques pages dans chaque livraison du périodique. L'absence de toute ombre au tableau et de toute référence bibliographique indique que le biographe a voulu se restreindre à une œuvre de pure vulgarisation. Une note exclusivement laudative se perçoit

de même dans quelques chapitres spéciaux, que d'autres écrivains consciencieux ont consacrés à la famille de S. Charles (1), à ses visites pastorales, à son amour des pauvres, des malades et des pestiférés, à son influence dans les conclaves, qui a été fort exagérée, à son ardeur à promouvoir l'œuvre catéchétique du saint prêtre Castellino da Castello, à ses relations avec les souverains pontifes et quelques hauts personnages de son temps, à son savoir théologique, à son éloquence : ici on aurait pu accentuer l'éloge et le proclamer le plus grand orateur sacré parmi ses contemporains d'Italie. Qu'il aimât le clergé régulier et qu'il en employât volontiers les membres dans les ministères variés de son diocèse, le fait est par trop patent; mais il n'est pas moins notoire,— pourquoi le dissimuler? — qu'entre les supérieurs de ces religieux et le saint archevêque tout ne se passa point toujours sans heurt. C'est ce dont font foi, entre autres, certaines lettres de S. Philippe de Néri et de S. François de Borgia, qui se conservent à la bibliothèque Ambrosienne. Il advint même que le pieux prélat se crut obligé de retirer aux jésuites la direction de son grand séminaire. La principale raison n'en fut pas, comme on aime à le répéter, le trop grand nombre de jeunes lévites qui sollicitaient leur admission dans la Compagnie de Jésus, ce à quoi aurait pu aisément remédier le règlement encore en vigueur au collège germanique de Rome, mais les importunités toujours croissantes du zélé pasteur. Il réclamait sans cesse pour son service nos meilleurs sujets et entendait les soustraire à l'obédience religieuse et en disposer entièrement à sa guise. Cependant il n'était pas, comme on semble le croire (p. 164), notre cardinal protecteur, pour la raison bien simple que la Compagnie de Jésus n'en a jamais eu depuis la mort de son fondateur. C'est sans doute encore par scrupule d'édification qu'on n'a pas osé apprécier les réformes introduites par S. Charles dans la liturgie ambrosienne. Toutes ces réformes en effet ne constituent pas un progrès; plusieurs même méritent d'être qualifiées de véritables bévues. L'auteur responsable en fut un certain Pierre Galesini, *librorum helluo*, comme s'exprime Silvio Antoniano, et qui avait fini par accaparer toute la confiance du saint archevêque. Une note de Mgr Ratti (p. 384) l'appelle plus justement un fatrassier manquant absolument de critique : au demeurant, un esprit fantasque, au témoignage même de son maître. C'est peut-être la seule erreur que commit S. Charles dans le choix des hommes qu'il attacha à son service. Il en est un surtout, que je voudrais voir figurer dignement dans cette publication jubilaire, avant qu'elle prenne fin. C'est Nicolas Ormaneto, Véronais de vieille roche, formé à l'école sévère de Matteo Giberti et qui, après avoir travaillé avec éclat à la réforme de Milan et de la Ville Éternelle, fut promu au siège épiscopal de Padoue

(1) A signaler paticulièrement l'article de M. Alex. Giulini sur un thème demeuré obscur : *Lo stemma dei Borromei* (p. 292).

et s'en alla mourir nonce du saint-siège à Madrid. L'article qu'il convient de lui dédier sera tout entier à l'honneur de S. Charles.

Quoi que fassent les heureux inspirateurs de ce magnifique recueil jubilaire, malgré de précieuses pièces inédites dont il est émaillé et qui lui assurent sa place dans la littérature documentaire de la vie de S. Charles Borromée, les faits et gestes du héros, tels qu'ils y sont exposés, prêteront toujours flanc à la censure d'Aristarques pointilleux. Mais il est un aspect du volume qui lui vaudra de plaire à tout le monde indistinctement et de vivre bien au delà des publications occasionnelles du même genre : c'est l'illustration historique. Par le choix et l'exécution des sujets, portraits, médailles, fac-similés, tableaux, édifices publics et privés, par les commentaires artistiques et numismatiques qui encadrent et rehaussent ces représentations multiples, les collaborateurs du *San Carlo Borromeo* de 1910 ont érigé à leur saint et illustre compatriote un *monumentum aere perennius*, monument d'érudition, d'art, de critique et de bon goût. Puisse la splendeur des fêtes qui se préparent répondre à leurs talents et à leurs efforts !

Le livre de M. l'abbé Civati, qui semble la réédition d'un travail paru en 1884 en réponse à un injurieux pamphlet, rentre dans la catégorie des ouvrages de vulgarisation populaire. C'est une biographie édifiante, taillée sur un vieux patron : dans une première partie, on expose les œuvres ou la vie du saint ; dans la seconde, ses vertus. Le style est clair, imagé, alerte, çà et là quelque peu agressif ; ce qui provient sans doute des circonstances spéciales qui ont vu naître la première ébauche. L'ensemble forme un récit agréable et édifiant. L'intention de l'auteur étant de se faire lire du peuple, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, nous osons lui promettre que son vœu sera pleinement exaucé.

L'article de R. P. Premoli renferme trois lettres de S. Charles Borromée de 1582, par lesquelles le pieux cardinal prie le grand duc de Toscane, le duc de Ferrare et le duc de Mantoue d'empêcher deux gentilshommes de leurs états de se battre en champ clos. Le duel eut lieu quand même à Florence et coûta la vie à l'un des deux adversaires.

Une lettre inédite du Baron Paul Sfondrati datée du 5 août 1573 et publiée dans l'*Archivio storico lombardo* raconte le supplice des Frères Humiliés, qui attentèrent aux jours de S. Charles Borromée.

Enfin, M. Ed. Wymann, qui s'est fait une spécialité de recueillir tout ce qui peut jeter du jour sur les rapports des cantons suisses et de S. Charles Borromée, publie une lettre inédite de l'illustre archevêque aux magistrats d'Uri, au sujet de certaines cures à conférer dans la vallée de Bregno, lettre pleine d'une aimable condescendance, et des extraits très intéressants de l'*Itinerarium Hierosolymitanum* du prévôt de Fribourg, Sébastien Werro. Auparavant déjà M. W. avait tiré du même ouvrage des détails fort instructifs sur Pie V et Grégoire XIII (même revue, I, 219-223). Car Werro, en se rendant en Palestine l'an 1581, passa par Rome et s'y

arrêta une quinzaine de jours. Le pieux prévôt était un pèlerin très averti. Le récit de son voyage en Terre Sainte est parsemé d'observations fines et curieuses. Quand donc un archiviste de la valeur de M. W. se résoudra-t-il à publier in extenso, sans retouches et sans suppressions, un document aussi précieux ? V. O.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

* ALESSANDRI (Sac. Paolo D'). *Atti di S. Carlo riguardanti la Svizzera e i suoi territorii.* Locarno, tipografia artistica, 1909, in-8°, VIII-427 pp.

* ANCEL (D. René), O. S. B. *Nonciatures de France. Nonciatures de Paul IV.* Tome Ier. Première partie. Paris, Gabalda, 1909, in-8°, CX-253 pp. (ARCHIVES DE L'HISTOIRE RELIGIEUSE DE LA FRANCE.)

* BOJANI (F. de). *Innocent XI. Sa correspondance avec ses nonces, 21 septembre 1676-31 décembre 1679.* Rome, Desclée, 1910, deux volumes in-8°, VI-712 et VI-602 pp., portraits.

* CAMERLINCK (Le R. P.), O. P. *Saint Léger, évêque d'Autun (616-678).* Paris, Gabalda, 1910, in-12, XXIII-177 pp.

* CANDOTTI (P. Clemente), O. F. M. *Il santuario della Madonna dei miracoli presso Motta di Livenza.* Motta di Livenza, Pezzutti, 1909, in-12, 290 pp., 3 ff., gravures. Avec un album oblong de 14 planches.

* *Catholic Encyclopedia (The).* Volume VII : *Gregory-Infallibility.* New York, Appleton, s. a. (1910), gr. in 8°, XV-800 pp., illustrations.

* CHARON (Le P. Cyrille). *Histoire des patriarcats Melkites (Alexandrie, Antioche, Jérusalem)...* Tome II. *La période moderne (1833-1902).* Fasc. I. Rome, Pustet, 1910, in-8°, XV-400 pp., illustrations.

* [CORDEIRO (Valerio Aleixo)]. *P. Matheus Ricci, S. I. Relação escripta pelo seu companheiro P. Sabatino de Ursis S. I.* Publicação commemorativa do terceiro centenario da sua morte... Roma, Voghera, 1910, in-8°, 67 pp., portrait.

* DELEHAYE (H.), S. I. *Le leggende agiografiche.* Seconda edizione italiana con notevoli aggiunte : appendice sui martirologi e indice onomastico. Firenze, 1910, in-12, XVIII-391 pp.

* DELPLACE (L.), S. I. *Le catholicisme au Japon.* Tome II. *L'ère des martyrs, 1593-1660.* Bruxelles, Dewit, 1910, in-8°, 278 pp., gravure.

* *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique* (voir ci-dessus, p.157). Fascicule II : *Achot-Adulis.* Paris, Letouzey et Ané, 1910, in-4°, paginé 321-640.

* DIETRICH (P. Adolf), O. Cist. *Der selige Vincentius Bischof von Krakau.* Extrait de CISTERCIENSER-CHRONIK, mars-juillet 1909.

* DOELLER (Ioannes) *Compendium hermeneuticae biblicae.* Editio altera, emendata et aucta. Paderborn, Schöningh, 1910, in-8°, VII-167 pp. Mk. 3,20.

* FRAZER (J. G.) *Totemism and Exogamy. A Treatise on certain early Forms of Superstition and Society.* London, Macmillan, 1910, quatre volumes in-8°, XIX-579, VII-640, VII-583 et V-379 pp., 8 cartes. Sh. 50.

* GERTZ (M. Cl.). *Vitae sanctorum Danorum.* Andet Hæfte. København, Gad, 1910, in-8°, paginé 167-390. Kr. 2,75.

* Goetz (Walter). *Assisi.* Leipzig, Seemann, 1909, in-12, 164 pp., 177 illustrations (Berühmte Kunststätten, 44).

* Gregory (Caspar René). *Textkritik des Neuen Testaments.* Dritter Band. Leipzig, Hinrichs, 1909, in-8°, paginé 995-1485. Mk. 12.

* Harnack (Adolf). *Enstehung und Entwicklung der Kirchenverfassung und des Kirchenrechts in den zwei ersten Jahrhunderten...* Leipzig, Hinrichs, 1910, in-8°, xi-252 pp.

* Hoffmann (Georg). *Die Lehre von der Fides implicita.* Dritter Band : *Vom Ende des Reformationszeitalters bis zur Gegenwart.* Leipzig, Hinrichs, 1909, in-8°, vii-536 pp. Mk. 10.

* Holweck (F. G.). *Mariä Himmelfahrt.* In-4°, 17 pp. Extrait du Pastoral-Blatt de St. Louis Mo, avril-juin 1910.

* Hulst (Cornelia Steketee). *St. George of Cappadocia in Legend and History.* London, Nutt, 1909, in-8°, xii-156 pp., 21 planches hors-texte.

* Krusch (B.) et W. Levison. *Passiones Vitaeque sanctorum aevi merovingici.* Hannoverae et Lipsiae, Hahn, 1910, in-4°, viii-834 pp., 22 planches en phototypie (Monumenta Germaniae historica, *Scriptores rerum merovingicarum*, V). Mk. 40.

* Laurentie (Joseph). *Saint Ferdinand III (1198 ? -1252).* Paris, Gabalda, 1910, in-12, xi-197 pp. (Les Saints). Fr. 2.

* Link (Guilelmus). *De vocis « Sanctus » usu pagano quaestiones selectae.* Königsberg, Hartung, 1910, in-8°, 91 pp.

* Ponschab (P. Bernhard), O. S. B. *Die seligen Utto und Gamelbert. Die Geschichte ihrer Verehrung und ihres Lebens.* Metten, s. a. (1910), in-8°, viii-108 pp., 15 planches.

* Preuschen (Erwin). *Tertullian. De paenitentia. De pudicitia.* Zweite, neubearbeitete Auflage. Tübingen, Mohr, 1910, in-8°, vii-91 pp. Mk. 1,60.

* René de Nantes (Le P.), O. M. C. *Histoire des Spirituels dans l'ordre de Saint François.* Couvin, 1909, in-8°, xvi-501 pp.

* Schmitz (Johannes). *Sühnewallfahrten in Mittelalter.* Bonn, Hanstein, 1910, in-8°, 67 pp.

* Sevesi (P. Paolo Maria), O. F. M. *Storia del culto prestato ab immemorabili al beato Bernardino Caimi da Milano dei Frati Minori.* Novara, Gaudenzio, 1909, in-8°, 101 pp., gravure.

* Stoeckius (Hermann). *Forschungen zur Lebensordnung der Gesellschaft Jesu im 16. Jahrhundert.* I. *Ordensangehörige und Externe.* München, Beck, 1910, in-8°, viii-57 pp. Mk. 2.

* Teresa (Santa). *Las Moradas.* Madrid, ediciones de « La Lectura », 1910, in-12, xix-329 pp.

* *Texte und Untersuchungen...* Leipzig, Hinrichs, 1910, in-8°. — XXXIV, 4. Felix Haase, *Zur Bardesanischen Gnosis,* 98 pp. — XXXV, 1, Hugo Koch, *Cyprian und der Römische Primat,* vi-174 pp. — 2. Erwand Ter-Minassiantz, *Irenaeus gegen die Haeretiker... Buch IV. u. V. in armenischer Version...,* viii-264 pp. — 3. Bernhard Weiss, *Der Hebräerbrief in zeitgeschichtlicher Beleuchtung,* 110 pp.

* Tomassetti (Giuseppe). *La Campagna Romana antica, medioevale e moderna.* Volume II. *Via Appia, Ardeatina ed Aurelia.* Roma, Loescher, 1910, in-8°, xi-562 pp., 3 planches, 124 gravures. L. 30.

La lettre de Valérius aux moines du Vierzo sur la bienheureuse Aetheria.

Le récit du pèlerinage en Terre sainte, publié pour la première fois par M. Gamurrini sous le titre Sanctae Silviae Aquitanae peregrinatio ad loca sancta, *continue toujours d'attirer l'attention des amateurs d'ancienne littérature chrétienne. On sait que Dom Férotin est arrivé à identifier, à l'aide d'une lettre du saint abbé Valérius, qui vivait dans la seconde moitié du VIIe siècle en Galice, son véritable auteur avec une vierge appelée Aetheria ou Egeria* (1). *En esquissant l'histoire des manuscrits contenant l'opuscule, il a été facile à Dom Wilmart* (2) *de faire voir que le titre traditionnel de celui-ci était* : Itinerarium Aetheriae (Eucheriae *d'après Dom Wilmart)* abbatissae. *Les deux premiers mots se lisent dans une charte de donation de Celanova de 935, et le titre tout entier nous a été conservé par trois catalogues de manuscrits de Limoges, du XIIIe siècle. Le nom de la pèlerine, sa patrie et la date à laquelle elle vécut, ont fait récemment l'objet d'une étude approfondie de M. A. Meister* (3). *Sur les deux premières questions nous aurons bientôt à nous prononcer. Quant à la date du pèlerinage, M. Meister la place au commencement du VIe siècle. Quelque intéressante que soit cette conclusion, qui semble solidement établie* (4), *nous nous contenterons de la signaler ici. Aussi bien, la question doit être décidée à l'aide de l'*Itinerarium *lui-même et n'entre donc pas dans le cadre de notre travail.*

La lettre de Valérius, adressée aux moines du Vierzo, contient l'éloge de notre héroïne et restera désormais unie au récit du pèlerinage. Si nous nous sommes décidé à en donner une édition critique, et à reprendre en partie le travail déjà fait par Dom Férotin, nous y avons été surtout amené par la découverte du manuscrit de Tolède de 902,

(1) *Le véritable auteur de la « Peregrinatio Silviae », la vierge espagnole Éthéria,* dans la Revue des questions historiques, t. LXXIV (1903), p. 367-97. — (2) L'*Itinerarium Eucheriae,* dans la Revue bénédictine, t. XXV, (1908), p. 458-467. — (3) *De Itinerario Aetheriae abbatissae perperam nomine S. Silviae addicto,* dans Rheinisches Museum für Philologie, 1909, p. 337-92. — (4) Elle a déjà été acceptée par Dom De Bruyne. *Revue Bénédictine,* t. XXVI (1909), p. 483.

que le savant bénédictin avait cherché en vain (1) *et que tous ceux qui en ont parlé après lui, considèrent à tort comme perdu.*

La tradition manuscrite, aujourd'hui en somme assez pauvre, était plus abondante autrefois.

Il faut d'abord signaler deux volumes découverts par Ambrosio de Morales, lors de son voyage à l'église d'Oviedo (2) *et qui contenaient les œuvres de Valérius. Il est probable qu'on y trouvait aussi la Vie d'Aetheria. Dom Férotin croit pouvoir identifier l'un d'eux avec l'Escurialensis a. II. 9* (3), *dont il sera question bientôt ; l'autre a disparu.*

Un troisième manuscrit est celui de S. Millán de la Cogolla (**A**). *D'après Loewe-Hartel, il se conserverait actuellement à la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid, n° 6* (4). *Nous avions prié le R. P. Frías de vouloir bien l'examiner pour nous ; mais il n'a pas pu le retrouver sous cette cote. Hartel en donne du reste une description détaillée, qui suffira, on va le voir, pour le présent travail. Ce serait un volume en écriture wisigothique du Xe ou XIe siècle, comprenant 393 feuillets. Au folio 287^v^ se lisait :* Epistola de beatae eiheriae laude ; *mais le texte aurait disparu. Le manuscrit avait été connu par Nicolas Antonio, d'après une communication qui lui avait été faite par Antonio Zapata y Aragón* (5). *Celui-ci le croyait écrit par S. Braulius et il apportait en preuve cette rubrique :* Explicitus est liber iste a Braulione, episcopo Caesaraugustano, era sescentessima septuagessima quarta. *L'erreur fut acceptée plus tard par Risco et Castro* (6).*Nicolás Antonio, esprit beaucoup plus critique, laisse à Zapata la responsabilité de son assertion. De fait, toujours d'après Hartel, A serait de trois siècles postérieur à l'évêque de Saragosse, et dans la description qu'il en donne, cet* explicit *n'apparaît nulle part. La méprise de Zapata provient probablement de ces mots, intercalés par un faussaire du XIIIe siècle au folio 286^v^ :* Sub die pridie nonas aprilis luna nona decima, era sexcentessima septuagessima quarta, Ioannes abbas est in Sancto Emiliano. *C'est précisément le temps, où vivait l'évêque de Saragosse. Comme, d'autre part, le manuscrit contient quelques-uns de ses écrits, la combinaison de Zapata n'était pas difficile à faire.*

Flórez parle aussi d'un codex de San Millán qui ne contenait des œuvres de Valérius que le traité De vana saeculi sapientia *jusqu'au numéro 16 de son édition et la première révélation au bienheureux*

(1) L. c., p. 378, note. — (2) *Viage de Ambrosio de Morales, por orden del Rey Felipe II, à los reinos de Leon y Galicia y principado de Asturias*, édité par FLÓREZ (Madrid, 1765), p. 95-96. — (3) L. c., p. 377, note 2. — (4) *Bibliotheca Patrum latinorum hispanensis*, t. I (Wien. 1887), p. 484-90. — (5) *Bibliotheca hispana vetus*, t. I, p. 376. — (6) R. BEER, *Handschriftenschätze Spaniens* (Wien, 1894), p. 128.

Donadeus avec l'acrostiche (1). *Ces données s'accordent parfaitement avec notre manuscrit (fol. 208v-212v). Flórez ne dit rien de l'épître en l'honneur d'Aetheria. Il peut se faire qu'il n'ait pas vu lui-même le manuscrit ou, s'il l'a vu, qu'il n'ait pas remarqué le titre du folio 287v. Pourtant dans ce folio on trouve une intéressante table des chapitres :*

Incipiunt capitula libri huius. Vita sanctae Constantinae virginis. Vita sanctae Melaniae. Vita sanctae Castissimae. Vita cuiusdam sanctae virginis, quae *(cod.* qui) in extasin fuit scripta. Epistola de beatae Eiheriae laude. Vita sanctae Pelagiae. Vita sanctae Mariae aegyptiae.

Jusqu'ici tout est écrit par une main du Xe ou du XIe siècle. Le faussaire du XIIIe siècle a ajouté Vitae sanctae Mariae virginis. *Le reste jusqu'à la fin est de la même main que le début, et le manuscrit finit brusquement dans la première partie de la Vie de Ste Constantine.*

Ces trois caractéristiques nous font songer au manuscrit a. II. 9, de l'Escurial (**E**). *Il est du même temps et se compose de deux parties, l'une comprenant les folios 1-58, 133-140 en gros caractères, l'autre les folios 59-132 écrits en plus petits caractères par le notaire Jean, l'an 954. Ces deux parties semblent, d'après le bibliothécaire actuel de l'Escurial, le R. P. G. Antolín, avoir appartenu à deux manuscrits différents* (2). *Or il arrive précisément que dans les feuillets 59-132 se rencontre la même série de Vies dont A nous a conservé l'index, sauf une* Vita sanctae Haeliae, *qui se lit aux fol. 72-93 de E et n'a pas été marquée dans A ; chose du reste facile à expliquer dans la confection d'une table des chapitres. Mais ce qui est encore beaucoup plus frappant, c'est que la Vie de Ste Constantia, qui dans l'Aemilianensis finit brusquement au premier livre, commence aussi dans E brusquement dans le même livre. Il aurait été intéressant de constater si l'un finit précisément là où l'autre commence. Malheureusement, le codex A n'ayant pas pu être retrouvé, il nous a été impossible de contrôler ce point. Il est hors de doute que le codex Escurialensis était au XVIe siècle, lorsque Jorge de Beteta l'offrit à Philippe II, tel qu'il est actuellement. La séparation des feuillets serait antérieure et, pour en déterminer la date avec certitude, il faudrait étudier l'histoire et les péripéties des deux manuscrits avant le XVIe siècle et les comparer au point de vue paléographique. Quoi qu'il en soit, puisque la lettre de Valérius a disparu de l'Aemilianensis, nous n'avions à signaler, dans notre édition, que les trois variantes que présente le titre. Nous les avons prises dans Hartel.*

Quant au manuscrit de l'Escurial, il a été décrit plusieurs fois et il

(1) *España sagrada*, t. XVI², no 52, p. 366. — (2) G. Antolín, *Códice a. II. 9 de la Biblioteca del Escorial* (Madrid, 1909), pp. 18, 20 (= Boletin de la Real Academia de la historia, t. LIV, pp. 117-18, 120).

est inutile que nous y revenions (1). *Rappelons simplement qu'il a une double numérotation, l'une à l'encre, qui n'est pas complète et porte sur 132 feuillets seulement, les premiers n'étant pas numérotés ; l'autre au crayon et récente, qui compte 141 folios. La lettre de Valérius se lit aux folios 108-110 de la première numérotation, 117-119 de la seconde. Pour notre texte, nous nous servons de la reproduction faite par dom Férotin d'après une collation du R. P. G. Antolín.*

Dans le monastère de Carracedo existait un manuscrit wisigothique (**C**), *utilisé par Flórez pour son édition, d'après la copie que lui avait envoyée Fray Alonso Ambrosio* (2). *Ni l'original, ni la copie ne nous ont été conservés. Une autre copie du même manuscrit avait été faite par Ambrosio de Morales. C'est celle que le P. Cifuentes, bibliothécaire de l'Escurial, a reproduite, en notant une partie des leçons par lesquelles elle s'écarte du manuscrit E et de l'édition de Flórez* (3). *J'ai relevé les variantes d'après l'édition du P. Cifuentes, qui semble rendre C assez fidèlement.*

Un manuscrit de Silos (**S**), *qui est maintenant à Paris (Bibl. Nat. lat. nouv. acq. 2178), renferme, f. 262v-264, la lettre de Valérius. Cet exemplaire date du XIe siècle* (4).

Nous avons encore à mentionner, dans l'histoire de la tradition manuscrite, l'édition princeps de la lettre de Valérius, publiée par Francisco Xavier Manuel de la Huerta y Vega (5) *d'après un manuscrit que l'auteur n'indique pas et que nous tâcherons de déterminer bientôt. Nous pouvons dès maintenant l'appeler* **H.**

Venons en au manuscrit de Tolède de 902 (**T**). *Il est maintenant à la bibliothèque nationale de Madrid. On sait que plusieurs manuscrits furent transportés du chapitre de Tolède à cette bibliothèque. Plus tard on donna l'ordre de les rendre à Tolède ; mais quelques-uns restèrent toujours à Madrid. Parmi ceux-ci se trouve le codex 10,25, anciennement 15,5, aujourd'hui n° 10007. Comme pour beaucoup d'autres manuscrits, Hartel en a donné une description très soignée* (6). *C'est un volume de grand format, écrit sur deux colonnes en écriture wisigothique et comprenant 263 feuillets. Sur la couverture une main récente donne en espagnol le contenu du codex, en indiquant qu'il avait été copié par D. Juan Bauta Pérez et que dans la même bibliothèque existaient deux copies du manuscrit. Au folio 147v se rencontre cette notice, d'une main*

(1) LOEWE-HARTEL, l. c., p. 19-21 ; FÉROTIN, l. c., p. 377, note 2 ; ANTOLÍN, *Códice...*, p. 18 sqq. (= BOLETIN, p. 117 sqq.). — (2) L. c., p. 324. — (3) *Ambrosii Morales opuscula historica*, collectore annotatoreque Fr. Francisco Valerio CIFONTANO, t. III (Matriti 1793). p. 154-59. — (4) Cf. L. DELISLE, *Mélanges de paléographie et de bibliographie* (Paris, 1880), p. 85 ; *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 474. — (5) *Anales del reyno de Galicia*, t. II. (Santiago, 1736), p. 379-81. — (6) L. c., p. 265-69.

du IXe siècle d'après Hartel, mais plutôt du Xe, puisque le codex est de 902 : Hunc librum dedit domnus pe//////// ti deo et ecclesia<e> sanctae mariae sedis toletanae pro redemtione animae suae et omnium parentorum suorum : in tali vero ratione ut nullus, nec episcopus, nec clericus vel etiam laicus eundem librum ab eadem ecclesia auferat, sed semper ibi maneat. *Au dernier feuillet, 263, on lit :* Explicit liber in era DCCCCXL *(= an. 902),* regnante domno adefonsum princeps, armentarius indignus et grave onus peccatorum depressus scripsit, hora pro me sic inveniad requiem animae tuae. Amen. *La lettre sur Aetheria, se trouve aux f. 223-225. Le reste du volume est rempli des Vies des Pères orientaux et par des ouvrages de Valérius. Le texte du manuscrit m'a été remis par le R. P. Frías, qui l'a copié et collationné avec soin sur l'original.*

Flórez a eu entre les mains pour son édition une copie de ce manuscrit, faite par le P. Burriel S. J. Elle est maintenant à la Bibliothèque nationale de Madrid (1).

Il existait encore au chapitre de Tolède un autre manuscrit du XIIe siècle, qui semble, d'après Flórez, n'avoir été qu'une copie de celui de 902 ; il note, en effet, que dans tous les deux manquait la phrase : et (Moyses) in eodem loco decidens dicitur ab angelis fuisse sepultus (2).

De tout ce qui précède il résulte que, pour établir le texte, nous avons les manuscrits TES, celui de Carracedo représenté par la copie d'Ambrosio de Morales publiée par le P. Cifuentes, et un autre encore indéterminé (H), dont s'est servi Manuel de la Huerta y Vega pour son édition princeps. Il nous importe donc de fixer leurs relations. Commençons par les manuscrits dont la date est connue, T de 902 et E de 954. Nous croyons pouvoir affirmer qu'ils sont indépendants l'un de l'autre.

D'abord, dans T la lettre sur Aetheria n'est pas, comme dans E, au milieu d'une série de Vies de saintes, mais parmi les ouvrages de Valérius.

Une note caractéristique et frappante est la différence dans l'orthographe. Tandisque T a conservé presque partout et multiplié sans mesure l'ę cedillé (par ex. ęvęhente), *E au contraire l'a souvent supprimé. De plus,*

T écrit toujours : abitatio, abitare, abere	*E* habitatio, habitare, habere
T holim, holeo, homnis, *excepté deux fois*	*E* olim, oleo, omnis

(1) Cf. *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, t. XIII, p. 341. — (2) L. c., p. 348.

T karitas *les deux fois que s'y lit ce mot*	*E une fois* caritas, *une autre fois* charitas
T magestas *les trois fois que s'y trouve le mot,*	*E* maiestas
T Egeria *deux fois*	*E* eiheria *et* aiheria
T quur *interrogatif*	*E* cur

Devant ces divergences, on serait tenté de conclure à l'indépendance des manuscrits. Mais, après tout, un copiste habitué à l'orthographe propre à E a pu la rétablir mécaniquement.

Les variantes proprement dites fournissent, en faveur de l'indépendance des deux exemplaires, un argument beaucoup plus fort.

T	*E*
Quaeso... SANCTI ET DEO PLACITI FRATRES	Quaeso... SANCTIS ET DEO PLACENTIS FRATRES
heteria... MAGESTATIS DOMINI OPITULANTE VIRTUTE... arripuit iter	Etheria... MAIESTATIS OPITULATIONE DOMINI VIRTUTE arripuit iter
ceterisque desertis REPPERIT esse conscripta	caeterisque desertis REPPERITQUE esse conscripta
PEREGRINANDO proficiscens	PEREGRINATIONE proficiscens
unde benedictionibus sanctorum PLERUMQUE munita, et dulce alimonia KARITATIS REFECTA	unde benedictionibus sanctorum PLERIQUE munita, et dulce alimonia CARITATE REFECTA
fons aquae vibe salientis IN VITAM AETERNAM	fons aque vivae salientis IN VITA ETERNA
ista CIBO Dei refecta	ista CIVOS Dei refecta
toth montium INACCESSIBILIBUS... verticibus	toht montium INCESSABILIBUS... verticibus
quam gentium impiorum truculentissima atrocitas non perterruit, nisi omnem sui desiderii devotionem... usque in finem PROPERAVIT	quam gentium impiorum truculentissima atrocitas non perterruit, nisi omnem sui desiderii devotionem... usque in finem PERPETRAVIT
hic terrenum corpus terreno **onore** macerabit, ut caelesti domino caeliculam animam innocuam PREPARARET	hic terrenum corpus terreno **onere** maceravit, ut celesti domino celicolam animam innocuam REPARARET
sic nos debemus die noctuque infatigabiliter PREPARARE	sic nos debemus die noctuque infatigabiliter REPARARE

Toutes les leçons de T sont correctes, à l'exception de onore, *tandis que celles de E sont fautives, excepté les deux variantes* onere, perpetravit. *Ce fait ne s'expliquerait pas suffisamment dans le cas où E serait une copie de T ou d'un manuscrit de la famille T. On se trouverait alors en face d'un copiste qui, tout en corrigeant assez habilement l'orthographe de T, aurait altéré son texte, en substituant à de bonnes leçons des fautes ou des contresens.*

Une dernière preuve, sans doute la plus décisive, est fournie par les omissions. E a omis et varias pulchritudines. *D'autre part il contient la phrase :* et in eodem loco decidens (Moyses) dicitur ab angelis fuisse sepultus, *qui manque dans T. E n'a donc pas transcrit cette phrase de T, ni d'aucun autre manuscrit dérivant de celui-ci.*

Cette conclusion est confirmée par l'examen du manuscrit de Silos. S ne présente des ressemblances importantes avec T que dans les variantes karitatis, viror, *et dans les mots :* Sancti et deo placiti fratres. *Il reproduit en revanche toutes les fautes de E :* Domini opitulatione virtute, repperitque, sollicite, plerique, civos, audientis, iterum, repararet. *Il conserve les leçons* peregrinatione, onere, tendunt, quisque, exultatione et laetitia, *propres à E. Les mots* monachorum, et varias pulchritudines *manquent aussi dans S. Remarquons enfin que la phrase* et in eodem loco decidens (Moyses) dicitur ab angelis fuisse sepultus *se trouve dans le Silensis. Il est donc hors de doute que ces deux manuscrits sont étroitement apparentés et représentent une famille tout à fait différente de celle de T.*

Ce résultat est confirmé par l'examen du Carracedensis. Ce manuscrit appartient évidemment à la famille T. Pour s'en rendre compte, il suffit de rappeler que toutes les leçons, qui distinguent T de E, à savoir : sancti et deo placiti fratres, maiestatis Domini opitulante virtute, reperit, peregrinando, plerumque, exultationis laetitia, item horum, honore, praepararet, pergunt, et varias pulchritudines, *sont scrupuleusement conservées par C, où l'on constate aussi l'omission de :* et in eodem loco... sepultus. *Au reste, de même que S a gardé quelques ressemblances avec T, de même C se rapproche de E dans les variantes* incessabilibus, perpetravit *et dans les mots* atque ignis *qui ont disparu dans T, ce qui prouve que ces manuscrits, quoique appartenant à la même famille, ne sont pas de simples copies les uns des autres.*

C'est surtout le cas du manuscrit H utilisé par Manuel de la Huerta y Vega. Après avoir examiné le texte, on ne peut pas douter de sa parenté avec T. Les preuves en sont les mêmes que nous venons de donner pour C et il est inutile de les répéter. On remarque néanmoins que H s'écarte beaucoup plus de T que C. Outre les variantes incessabilibus, perpetravit, atque ignis, *on y lit* huius montis qui, *avec la suppres-*

sion des mots ardua proceritate... cacumen *et surtout la phrase* et in eodem loco decidens (Moyses) dicitur ab angelis fuisse sepultus *H dérive donc de la même famille que T, mais il n'est pas une copie de celui-ci.*

En résumé, les manuscrits se divisent en deux familles, dont la meilleure est représentée par CHT, l'autre par ES.

La lettre a été publiée plusieurs fois, mais toutes les éditions sont incomplètes. Il y a d'abord, nous l'avons dit, l'édition de Manuel de la Huerta y Vega (1), *accompagnée d'une traduction espagnole* (2). *Puis celle de Flórez dans l'*España sagrada (3), *reproduite par Migne* (4). *Flórez n'a pas fait usage du manuscrit E. Il n'avait à sa disposition que les deux copies de CT mentionnées plus haut. Mais pour T, dont nous possédons maintenant l'original, il a omis de relever des variantes qui ne manquent pas d'intérêt. On en jugera par ces quelques exemples* : Incipit epistola de beatissimae Echeriae laude *F(lorez)* item epistola beatissime egeriae laude *T* ; quaeso ut *F* quaeso et *T* ; fortior virorum *F* fortioris viror *T* ; dulci alimonia claritatis referta *F* dulci alimonia karitatis refecta *T*. *Nous avons parlé déjà de l'édition donnée en 1736 par le P. Cifuentes* (5). *Dom Férotin, dans son étude sur l'auteur de l'*Itinerarium, *a reproduit le manuscrit E, en le corrigeant parfois à l'aide de CT d'après l'édition de Flórez* (6). *Mais après la découverte de T, nous avons pu voir que quelques-unes des leçons attribuées à ce manuscrit ne s'y rencontrent pas. T n'a dans le titre ni* incipit, *ni* de *(p. 379, note 3)* ; virtutum *ne manque pas dans T (p. 380, 2)* ; fortior *n'existe pas dans T, mais* fortioris, *et la leçon* fortior, *jugée par Dom Férotin comme la meilleure, n'a pas de sens (380, 3) ; T donne* sanctarum *de même que E (381, 5) ; E n'est pas le seul qui porte* refecta *au lieu de* referta, *la même leçon se trouve aussi dans T (382, 3) ; T écrit aussi* per singulis hisdem locis *(386,3) et* itinera, *pas* iter *(386, 5) ; T porte enfin* prevaleamus *(388, 3). Naguère le texte de Dom Férotin a été réédité, avec quelques petites corrections, par Geyer, dans l'*Archiv für lateinische Lexikographie (7).

Le latin de la lettre est un peu barbare. On y rencontre... epistola... conscripta fratrum Bergidensium monachorum *(titre)*, multarum animarum... praebuit documentum *(ch. 4)*, *au lieu de* fratribus *etc.*, multis *etc. Une construction encore plus bizarre se rencontre au ch. 1 :* Itaque dum olim almifica fidei CREPUNDIA lucifluaque sacrae religionis immensa claritas huius occiduae plagae sera processione tandem refulsisset EXTREMITAS. *Dom Férotin et M. Geyer corrigent:...*

(1) L. c., p. 379-81. — (2) L. c., p. 73-75. — (3) L. c., p. 366-70. — (4) *P. L.*, t.LXXXVII, col. 421-26. — (5) L. c., p. 154-59. — (6) L. c., p. 379-88. — (7) T.XV (1908), p. 240-45.

dum... crepundia PULLULARENT lucifluaque... claritas IN huius... EXTREMITATE. *Le mot* pullularent *a été emprunté à un texte parallèle, extrait par S. Benoît d'Aniane d'un ouvrage de Valérius, aujourd'hui perdu :* Cum in ista ultimae extremitatis occiduae partis confinia rara videlicet et exigua pullularent sacrae religionis crepundia (1). *Nous croyons qu'il n'est pas besoin de rien suppléer.* Crepundia *peut très bien s'accorder avec* refulsisset. *On connaît l'usage espagnol de transformer des neutres pluriels (par exemple* vota, arma = *boda, arma) en féminins singuliers. Valérius lui-même a employé cette forme au singulier dans son autobiographie...* pro adipiscenda sacrae religionis crepundia (2). *La terminaison* extremitas *peut très bien avoir été inspirée par l'assonance du mot* claritas. *Quoi qu'il en soit, cette leçon fautive est confirmée par une expression parallèle du même Valérius dans la Vie de S. Fructueux...* Postquam antiqui mundi tenebras supernae veritatis nova inradiavit claritas... et huius occiduae plagae exigua perluceret EXTREMITAS (3).

La question du nom de la pèlerine est aussi en quelque sorte une question philologique. On le rencontre trois fois dans la lettre, une fois dans le titre et deux fois dans le texte. C portait Echeria *et* Etheria *d'après Flórez,* Echeria *seulement d'après Cifuentes ; E donne* Eiheria Aetheria, Aiheria ; *S et A* Eiheria ; *T* Egeria *deux fois,* Heteria *une fois ; H toujours* Aetheria ; *la charte de Celanova de 935 donne* Ingerarium Geriae, *et les trois catalogues de Limoges, du XIIIe siècle,* Itinerarium Egeriae abatissae.

Dom Férotin a adopté, comme plus probable, la lecture Etheria (4). *Le R. P. Bouvy a proposé celle d'*Eucheria (5). *Cette leçon, admise par Dom Wilmart* (6), *cadrait très bien avec ce qu'on savait alors de la pèlerine. D'après son récit, elle appartient à une noble famille. D'autre part, on la croyait espagnole et de la dernière moitié du IVe siècle. Or, précisément en 381, il y avait à Constantinople un consul d'origine espagnole de la famille de Théodose, appelé Flavius Eucherius ; il semblait donc tout naturel de faire de notre pèlerine un membre de sa famille. Cette hypothèse perd ce point d'appui si la conclusion de M. Meister, qui fait vivre la pèlerine au commencement du VIe siècle, est vraie, comme il semble. En tous cas, le nom Eucheria ne peut guère se réclamer de la tradition manuscrite. L'unique exemplaire qui se rapprocherait de cette leçon, serait celui de Carracedo, où on lisait, dit-on,* Echeria. *Malheureusement le manuscrit est perdu aujourd'hui et le renseignement nous arrive par Flórez et Cifuentes, lesquels n'avaient pas vu l'original,*

(1) *España sagrada*, t. c., p. 388 ; *P. L.*, t. c., col. 437, l. 26. — (2) *P. L.*, t. c., col. 439, l. 29. — (3) Ibid., col. 459, prologus. — (4) L.c., p. 378. — (5) *Revue Augustinienne*, 1903, p. 514. — (6) L.c., p. 463.

*mais simplement les copies faites par Fray Alonso Ambrosio et par Ambrosio de Morales. Est-il impossible que ceux-ci, en copiant le manuscrit, aient changé l'*i *en* c *? Notons encore que C portait aussi, d'après Flórez,* Etheria. *Comme, d'autre part, le nom ne se rencontre que deux fois dans le texte et une fois dans le titre, la leçon* Eucheria *serait représentée dans un seul codex et tout au plus deux fois.*

Cette leçon présente de plus des difficultés phonétiques. D'après Dom Wilmart, la transformation se serait produite ainsi: Eucheria, E^u^ cheria, Echeria (1). *Mais précisément le Carracedensis provient de l'Espagne, où la diphtongue* eu *s'est conservée jusqu'à nos jours aussi bien dans l'écriture que dans la prononciation (à comparer Euquerio, Eugenio, Eulogio)* (2). *Nous ne voyons pas non plus que le simple fait que la tradition (lire une partie de la tradition) orthographiait en France et en Espagne* Egeria, *suffise à expliquer ce changement* (3).

Que les formes Egeria *et* Eiheria *soient des équivalents phonétiques, c'est clair. On sait que, dans le latin vulgaire,* g *devant* e *se transforme souvent en* i, *et nous venons de voir que T écrit* magestas, *tandisque E a toujours* maiestas. *Donc il ne nous reste que le choix entre la leçon* Egeria-Eiheria *et la leçon* Aetheria. *Nous préférons cette dernière. Les raisons que nous en avons sont les mêmes qui ont été déjà indiquées par Dom Férotin et dernièrement par M. Meister. D'abord, elle est paléographiquement bien fondée, puisqu'elle nous a été conservée par H et une fois par CET. On explique facilement le changement du* t *en* g. *Dans le latin vulgaire, on permuta quelquefois ces deux lettres. Rappelons-nous le titre de la charte de Celanova :* Ingerarium Geriae. *Valérius lui-même semble faire une allusion au nom* Aetheria *dans cette phrase de l'épître* : ut (Aetheria) ETHEREA hereditaret regna. *Enfin, on chercherait en vain dans la littérature chrétienne le nom de la nymphe classique* Egeria. *Au contraire, M. Meister n'a pas eu beaucoup de peine à trouver le nom* Aetherius, Aetheria *plusieurs fois dans les auteurs chrétiens des VIe et VIIe siècles, aussi bien en France qu'en Espagne*(4). *Le nom est orthographié dans EH avec* ae *et nous choisissons cette forme, avec M. Meister, comme plus correcte.*

Pour ce qui regarde la patrie d'Aetheria, il faut enregistrer trois opinions. La première la plaçait, avec M. Gamurrini, dans la Gaule narbonnaise. Après la découverte de Dom Férotin, on admit avec lui

(1) L. c., p. 464. — (2) Cf. Cod. Escurial R. II. 18, saec. VIII, fol. 87 : « *Incipit opusculum sancti* EUCHERII » (HARTEL, l. c., p. 134) ; cod. Escurial. a. II. 3, saec. X, fol. 75^v^ : *Epistola* EULOGII ; fol. 99^v^, *Paule et* EUSTOCHIUM (HARTEL, l. c., p. 16) ; cod. Acad. Hist. Matr. saec. X, fol. 115^v^ : « *incipit liber instructionum beati* EUCERII » (HARTEL, p. 500). — (3) *Le « De mysteriis » de S. Hilaire au Mont-Cassin*, dans REVUE BÉNÉDICTINE t. XXVII (1910), p. 19, note 2. — (4) L. c., p. 340.

qu'elle était du nord-ouest de l'Espagne, près de l'océan. M. Meister revient à la première opinion et place son monastère à Arles ou à Marseille. Nous ne sommes pas du même avis et nous croyons qu'Aetheria était née en Galice.

Pour que l'argumentation soit plus claire, nous grouperons ici de nouveau les témoignages. Il y en a quatre en tout. Deux sont tirés de l'Itinéraire ; un autre d'un fragment du même Itinéraire, conservé par Pierre Diacre, et le quatrième de l'épître de Valérius.

L'évêque d'Édesse, s'adressant à la pèlerine, lui dit : Video te, filia, gratia religionis tam magnum laborem tibi imposuisse ut de extremis porro terris venires ad haec loca (1). *La portée géographique de cette phrase a été déterminée par Geyer à l'aide des textes parallèles des auteurs latins. Elle peut s'appliquer aussi bien à la France qu'à l'Espagne ou à l'Angleterre* (2).

Le second témoignage de l'Itinéraire est un peu plus précis. Aetheria écrit aux sœurs : Perveni ad fluvium Euphraten, de quo satis bene scriptum est esse flumen magnum Eufraten et ingens et quasi terribilis est ; ita enim decurrit habens impetum, sicut habet fluvius Rodanus, nisi quod adhuc maior est Eufrates (3). *Cette comparaison de l'Euphrate avec le Rhône prouve qu'Aetheria connaissait celui-ci ; elle prouve en plus que ses sœurs le connaissaient aussi. Mais lorsque M. Meister en conclut qu'elles le connaissaient parce qu'elles vivaient tout près de lui, il tire une conséquence qui n'est pas contenue, au moins clairement, dans le texte. Celui-ci est susceptible d'une double explication, proposée par Geyer et que M. Meister n'est pas arrivé à exclure* (4). *Il est possible que, dans la partie du pèlerinage aujourd'hui perdue, Aetheria ait donné une description du Rhône, et alors la comparaison était intelligible et naturelle. Même sans cela, il n'était pas difficile pour ces sœurs, dont l'érudition est louée par notre pèlerine, de connaître un fleuve, dont l'impétuosité était proverbiale. Il est appelé constamment dans la littérature latine* praeceps, velox, ferox, gurges Rhodani (5).

Le troisième témoignage est un fragment de Pierre Diacre, extrait de la partie de l'Itinéraire qui n'existe plus aujourd'hui : Mare autem rubrum non ob hoc habet nomen, quia rubra est aqua aut turbu-

(1) GEYER, *Itinera Hierosolymitana* (1897), p. 62,5. — (2) Tite Live (V,37) dit des Celtes : *tunc inusitato atque inaudito hoste ab Oceani terrarumque ultimis oris bellum ciente.* Cf. S. JÉROME, ep. 121 : *Filius meus Apodemius, qui interpretationem nominis sui, longa ad nos veniens navigatione, signavit et de oceani litore atque ultimis Galliarum finibus Roma praeterita quaesivit Bethlehem,* et S. AUGUSTIN, ep. 166, 2, qui dit d'Orosius : *Qui ad nos ab ultima Hispania, id est ab oceani litore advenit.* (ARCHIV, l. c., p. 236). — (3) GEYER, *Itinera hierosolymitana*, p. 61,9. — (4) L. c., p. 363. — (5) GEYER, *Archiv*, l. c., p. 236.

lenta, sed adeo est limpidus et perlustris et frigidus ac si mare oceanus. Ibi elecessae nimii saporis et suavitatis sunt. Omne autem genus piscium in eodem mare sunt tanti saporis ut pisces maris Italici... Corallum vero in eodem littore plurimum est, ipse autem mare rubrum pars oceani est (1). *D'après ce passage, Aetheria avait savouré les poissons de cette mer italienne, dont l'identification précise est assez difficile à faire. On peut admettre toutefois comme probable, avec M. Meister, qu'elle répond à celle que les italiens appelaient* mare Gallicum, *c'est-à-dire la partie de la Méditerranée qui baigne les côtes de France. S'ensuit-il pour cela, comme prétend M. Meister, que les sœurs connaissaient aussi par expérience ces poissons savoureux et par conséquent que leur monastère devait être dans la Gaule narbonnaise?* (2) *Avec le même texte et le même raisonnement on pourrait prouver que leur monastère était tout près de l'océan. Aetheria et ses sœurs savaient que l'océan était* limpidus *et* perlustris *et* frigidus ; *donc elles l'avaient vu et connaissaient par expérience ses eaux froides ; donc leur monastère devait en être tout proche.*

Venons au témoignage de Valérius, de beaucoup le plus important : Itaque dum olim almifica fidei catholicae crepundia, lucifluaque sacrae religionis inmensa claritas huius occiduae plagae sera processione tandem refulsisset extremitas, eadem beatissima... Aetheria... inmensum totius orbis arripuit iter. *Vers la fin il dit* : Quae extremo occidui maris oceani litore exorta, Orienti facta est cognita. *Pour Dom Férotin, le second texte précise ce qu'a d'un peu vague le premier et indique clairement qu'Aetheria était née en Galice* (3). *MM. Anglade et Geyer, tout en acceptant cette opinion, ont exprimé des doutes sur la portée de l'argument* (4). *Il est vraiment étonnant que Valérius n'ait pas ajouté aux derniers mots le pronom déterminatif,* hoc *ou* huius, *comme il l'a fait dans le texte qui nous a été conservé par S. Benoît d'Aniane, cité plus haut. On pourrait se demander si cette phrase ne dérive pas des paroles de l'évêque d'Édesse. M. Meister revient de nouveau sur ces difficultés, et il les juge d'autant plus fortes que, dans le cas où la pèlerine serait née en Galice, Valérius, si enthousiaste des gloires de sa petite patrie, n'eût pas manqué de le faire ressortir* (5).

Ces objections enlèvent-elles leur force aux passages de l'épître ? Nous nous trouvons ici en face d'une expression géographique, dont il faut fixer la signification et la portée. Le recours aux paroles de S. Jérôme sur Apodemius (6) *nous semble hors de propos. Il omet le mot* extremus, *qui a, dans le témoignage de Valérius, une importance capitale. Comme d'ailleurs le pays où S. Jerôme écrit, a une situation topographique*

(1) Geyer, *Itinera*, p. 117, 17. — (2) L. c., p. 667. — (3) L. c., p. 387, note 2. — (4) Geyer, *Archiv*, p. 239. — (5) L. c., p. 365. — (6) Cf. ci-dessus, p. 387, note 2.

complètement différente de celle qu'a la Galice par rapport à la Gaule, le parallélisme des deux passages n'est qu'apparent. La phrase de S. Augustin sur Orosius (1) *jette un peu plus de lumière sur la question. Ici, les deux difficultés qu'on peut faire valoir sur le texte de S. Jerôme, sont considérablement diminuées par le seul fait que le nord de l'Afrique est beaucoup plus près de la Gaule et de la Galice et que sa situation topographique par rapport à ces deux pays est tout autre que celle de la Palestine. Or il est évident que si le texte de S. Augustin prouve quelque chose, il prouve que la phrase de Valérius sur la patrie d'Aetheria doit s'appliquer à la Galice.*

*Laissons cependant de côté ce témoignage et tâchons de saisir la pensée de Valérius par d'autres moyens. Il est d'abord à noter que la phrase en question n'est pas arbitraire chez Valérius ; elle a bien plutôt une signification fixe et technique. C'est ce que prouvent le passage de la Vie de S. Fructueux et le texte conservé par S. Benoit d'Aniane, cités ci-dessus. La Galice y est présentée comme l'*extremitas occiduae plagae. *Cette conception géographique répond du reste très bien aux idées des écrivains dont dépend Valérius. Il connaissait les écrits de S. Isidore, son contemporain* (2). *Il a probablement connu aussi le* chronicon Hydatii, *écrit au Ve siècle en Galice. En tout cas, les données géographiques d'Isidore sur la Gaule et l'Espagne dans son* historia Gothorum, Vandalorum et Suevorum *ont été empruntées en grande partie à la chronique d'Idace. Valérius l'a donc connue au moins indirectement. Or en suivant année par année la narration des événements dans cette chronique, on remarque que lorsqu'on parle des Gaules en général, on ne signale jamais sa situation topographique par rapport à l'océan. Même remarque pour Narbonne et la Gaule narbonnaise :* Gothi Narbonam ingressi vindemiae tempore (3). *Pour l'Aquitaine, au contraire, on trouve cette notice* : Gothi intermisso certamine quod agebant, per Constantium ad Gallias revocati, sedes in Aquitania usque ad oceanum acceperunt. (4). *Quant à la Galice, les données sont beaucoup plus précises. Idace dit de lui-même qu'il est* ut extremus plagae, ita extremus et vitae (5). *Il écrit* : intra extremam universi orbis Gallaeciam (6). *L'arrivée des Suèves en Galice est racontée en ces termes :* Gallaeciam Vandali occupant et Suevi, SITAM IN EXTREMITATE OCEANI MARIS OCCIDUA (7).

Ces textes nous permettent de reconstruire les idées géographiques d'Idace autant qu'il est nécessaire pour notre question. Pour lui, c'était

(1) Cf. ibid. — (2) *P. L.*, t. LXXXVII, col. 459, prologue. — (3) *MG.*, Auct. ant. t. XI, p. 18, no 55. Cf. nos 57, 60, 92, 163, 176, 177, 186, 192, 193, 210, 217, 223, 237, 242.— (4) L. c., p. 19, 276. — (5) L. c., p. 13.— (6) L. c., p. 14. — (7) L. c., p. 18, 49.

l'Aquitaine, qui était située ad oceanum, *pas la Gaule narbonnaise. Il est du reste clair que, pour un écrivain Gallego, la Gaule narbonnaise ne touchait pas l'océan. On constate aussi que les mots* in extremitate oceani, *d'après Idace, ne conviennent qu'à la Galice. Puisque Valérius avait la même conception géographique qu'Idace, dont il dépend directement ou par l'intermédiaire de S. Isidore, et puisque lui aussi était un* Gallego *et écrivait en Galice, l'expression dont il se sert pour indiquer la patrie d'Aetheria,* extremo occidui maris oceani litore exorta, *doit avoir la même valeur que dans Idace et ne peut pas se rapporter à la Gaule narbonnaise. Cette conclusion ne saurait être renversée qu'en prouvant que cette expression dérive des mots de l'évêque d'Édesse et renferme une exagération de Valérius; mais jusqu'à présent on n'a rien apporté de positif à ce sujet. C'est une simple conjecture, fondée, il est vrai, sur une certaine ressemblance des phrases. Mais n'oublions pas que celle de Valérius est plus restreinte et précise; n'oublions pas surtout que c'est une phrase technique, dans le langage géographique de son temps et de son pays, pour signaler la Galice.*

Cette conclusion est confirmée par le premier texte : dum olim... *On ne comprend pas autrement la connexion de ces deux idées, que Valérius donne comme corrélatives : le voyage d'Aetheria d'un côté et, de l'autre, l'état du christianisme en Galice à ce temps-là.*

Il nous reste à examiner si les expressions de Valérius excluent aussi la possibilité qu'Aetheria soit originaire de l'Aquitaine. Au point de vue philologique, il n'y a pas de doute. Rien n'autorise à altérer leur signification techniqne. On pourrait peut-être songer à la combinaison qu'Aetheria, née en Galice, aurait habité un monastère d'Aquitaine et aurait adressé sa relation à des sœurs connaissant le Rhône « de visu ». Le témoignage de Valérius conserverait encore toute sa force. D'autre part, on éliminerait ainsi tout à fait la difficulté créée par la comparaison de l'Euphrate et du Rhône, au sujet de laquelle les solutions proposées par M. Geyer ne tranquillisent pas complètement l'esprit. Il faut tout de même avouer que cette hypothèse, bien qu'elle soit possible, ne saurait être poussée plus loin à l'aide des documents que nous possédons aujourd'hui. Seule la découverte de la partie perdue du pèlerinage pourrait donner la réponse définitive. M. Meister apporte encore, en faveur de sa thèse, deux autres arguments qu'il nous faut examiner brièvement. Il ne croit pas qu'au commencement du VIe siècle il y ait eu en Galice des monastères de vierges. On connaît la fâcheuse situation du christianisme dans cette contrée pendant la domination des Suèves. S. Isidore lui-même semble indiquer que ce fut S. Martin de Braga le premier qui y introduisit la vie monastique vers l'an 550 : « Ex Orientis partibus navigans (Martinus) in Gallaeciam venit, ibique conversis ab ariana impietate ad fidem catholicam Suevorum populis, regulam fidei et

sanctae religionis constituit, ecclesias confirmavit, MONASTERIA CONDIDIT, copiosaque praecepta piae institutionis composuit. Floruit regnante Theudomiro († 570) rege Suevorum temporibus illis, quibus Iustinianus in republica et Athanagildus († 568) in Hispaniis imperium tenuerunt (1).

Cet argument ne tient pas. Un texte d'Idace nous apprend qu'en 456, c'est-à-dire en pleine domination suève, il y avait en Galice des monastères de vierges consacrées à Dieu : Theodorico rege cum exercitu ad Bracaram, extremam civitatem Gallaeciae, pertendente V. Kal. Novembris die Dominico, etsi incruenta, fit tamen satis maesta et lacrimabilis eiusdem direptio civitatis. Romanorum magna agitur captivitas captivorum : sanctorum basilicae effractae, altaria sublata atque confracta, VIRGINES DEI EXIM QUIDEM ABDUCTAE, sed integritate servata.... (2). *Ces vierges consacrées à Dieu vivaient donc en communauté dans ces basiliques et près des autels, d'où elles furent expulsées par les Suèves. Ce mot* exim *ne laisse aucun doute sur cette interprétation.*

Nous sommes arrivé au dernier argument de M. Meister, tiré du latin de l'Itinéraire. Il pense y trouver des traces du langage de la Gaule narbonnaise. Nous n'allons pas suivre dans le détail son exposé, car nous serions obligé de répéter ce qui a été déjà dit plusieurs fois. Remarquons simplement que les arguments de M. Meister n'ont pas fait avancer de beaucoup la question. Aux gallicismes signalés jusqu'ici : pullorum cantus *au lieu de* gallorum cantus (3) *et* hostium, *il n'a pu ajouter que quelques mots dont voici les principaux :* liberare *dans le sens de* livrer, donner, *en provençal* liurar *(p. 378) ;* primus *avec la signification de* praeclarus, subtilis, elegans *(p. 379) ;* sic *au lieu de* deinde *(p. 379) ;* benedicens, *qui rappelle la forme provençale* benezir, bendir *(p. 382) ; l'emploi du génitif* quadragesimarum septimanarum *sans le mot* tempore *(p. 383), du mot* parvus *au lieu de* paucus *(p. 374) et de la préposition* ad *avec l'accusatif à la place de* in *avec l'ablatif dans les noms de lieux (p. 387).*

Mais M. Meister reconnaît lui-même que liberare, *dans le sens de* dare, *se rencontre aussi dans le latin d'Espagne, et que* sic *à la place*

(1) MEISTER, l. c., p. 363 ; *P. L.*, t. LXXXIII, col. 1100, 35. — (2) *MG.*, Auct. ant. t. XI, p. 29, nº 174. — (3) GEYER, *Archiv*, t. c., p. 252 ; HAEREUS, *ibid.*, p. 549. Notons que Valérius dans son autobiographie emploie cette phrase : *Cum enim primi galli insonuisset canor*, ce qui semblerait prouver que l'expression *pulli cantus* n'était pas en usage en Espagne, au moins au VII[e] siècle, puisque Valérius connaissait l'expression par Aetheria. Celle-ci a pu l'apprendre en Aquitaine, au cas où elle aurait vécu dans un monastère de cette province. Il nous paraît peu probable que cette expression, si souvent répétée dans la narration, dérive de l'Écriture sainte (Tobie, 8, 11).

de deinde *n'appartient pas exclusivement à la Gaule.* Quadragesimarum... septimanarum *peut être une faute ou encore le résultat d'une lacune : il faudrait suppléer* tempore *ou* ieiunio, *comme l'a conjecturé Geyer. En tout cas, M. Meister lui-même nous apprend que cette construction est* occitana ; *donc pas spéciale à la Gaule narbonnaise. Cette dernière remarque vaut aussi pour le mot* parvus *au lieu de* paucus. *L'usage de* primus *avec la signification de* praeclarus *n'a rien d'extraordinaire et se trouve aussi dans le latin vulgaire des autres régions romaines. La forme* benedicens, *si elle n'est pas une faute de copie, peut aussi être attribuée à un écrivain espagnol ; on conserve encore aujourd'hui dans cette langue les formes* bendecir, bendice, bendiciendo... *Pour ce qui regarde l'emploi des prépositions, on sait qu'il fut trop arbitraire dans tous les pays de langues romanes, pour qu'on puisse en tirer un argument sûr.*

En revanche, il y a plusieurs hispanismes, relevés par Dom Férotin et par M. Anglade (1), *que M. Meister n'a pas encore éclaircis. En voici quelques-uns :* tenere consuetudinem (= *esp.* tener costumbre) *ne peut pas être expliqué à l'aide des phrases* tenentes traditionem seniorum *(Marc, 7, 3) et* aestimantes propositum se tenere *(Act., 27, 3) ; dans aucun de ces textes n'apparaît le mot* consuetudo, *qui est aussi essentiel pour l'hispanisme que le verbe* tenere. *Laissons de côté le participe* venitum (= *esp.* venido), *la leçon étant douteuse.* Virgultas *accusatif féminin pluriel appartient exclusivement à l'Espagne. Meister lui-même avoue (p. 387) que* plicare *(esp.* llegar), *dans le sens de s'approcher ne se rencontre que dans les glossaires espagnols, et dans le dialecte basque. La construction* habebat autem de eo loco ad montem Dei forsitan quatuor millia *(p. 384) se rapproche singulièrement de l'espagnol* habia de aquel lugar al monte de Dios quizás cuatro millas. *Le verbe* subire, *qui se lit si souvent dans l'Itinéraire, avec la signification d'*ascendere, *ne s'est conservé dans aucune langue romane, sauf dans la langue espagnole...* subire montem, in monte (= *esp.* subir al monte). *M. Meister, il est vrai, l'a trouvé une fois dans la Vulgate avec le même sens :* Subiit ergo in montem, Iesus *(Ioh. 6, 3). Mais cet exemple ne prouve pas beaucoup. Il s'agit de savoir si ce mot avec cette signification a été aussi employé hors de l'Espagne, ou s'il est propre à elle, et nous constatons ce dernier fait.*

En résumé, les efforts de M. Meister pour placer la patrie d'Aetheria dans la Gaule narbonnaise n'ont pas réussi, à ce qu'il nous semble. Reste le témoignage de Valérius, qui objectivement ne peut être appliqué qu'à la Galice, avec la combinaison possible qu'Aetheria, née dans cette contrée, aurait habité un monastère d'Aquitaine.

(1) *De latinitate libelli qui inscriptus est peregrinatio ad loca sancta*, Paris, 1905.

L'identité d'Aetheria avec l'auteur de l'Itinéraire a été établie par Dom Férotin et nous n'avons rien à ajouter à sa démonstration. Le contenu de la lettre, le style, parfois même les mots de Valérius sont en parfait accord avec la relation de la pèlerine. Nous indiquerons, au bas des pages de notre édition, les endroits parallèles de l'Itinéraire (1), *déjà signalés en partie par Dom Férotin, en partie par Geyer et que nous avons revus de nouveau et parfois complétés. Cela facilitera la comparaison à ceux qui voudront la faire par eux-mêmes.*

Oña. Zacharie GARCÍA, S. I.

(1) Nous le citons d'après l'édition de Geyer (= **P**).

Incipit [1] vita et [2] epistola de [3] beatissimae [4] Aetheriae [5] laude [6] conscripta fratrum Bergidensium [7] monachorum [8] a Valerio conlata [9].

1. Quaeso [1] ut [2] intento corde pensetis, sancti et Deo placiti fratres [3], quanta sit exercitatio [4] operum diversorum praemia [5] adispicendi regni caelorum [6]. Dum fortissimorum [7] sanctorumque virorum [8] virtutum adtendimus [9] acta [9*], femineae [10] fragilitatis magis constantissima admiratur [11] virtutis efficacia [12], sicut beatissimae [13] Aetheriae [14] cunctorum saecularium [15] fortioris [16] virorum [17] eximia narrat storia [18].

Itaque dum olim [19] almifica fidei catholicae [20] crepundia [21] lucifluaque sacrae [22] religionis inmensa [23] claritas huius occiduae plagae [24] sera processione [25] tandem refulsisset extremitas [26], eadem [27] beatissima sanctimonialis Aetheria [28], flamma [29] desiderii

Titre. — [1] item T ; *om.* A. — [2] (vita et) *om.* ACHST. — [3] in C ; *om.* EHST. — [4] beate A ; beatissime EST. — [5] etherie AES ; echeriae C ; egeriae T. — [6] laudes C. — [7] Bergendensium E ; Berginensium H. — [8] *om.* E ; (f. B. m.) ad fratres Bergendenses *corr.* FÉROTIN ; fratribus Bergidensibus monachis ; « *nisi forte* » consortio « *excidit* » GEYER. — [9] collata H.

1. — [1] queso ES. — [2] et T. — [3] (s. et D. p.) sanctis et D. placentis E ; placitis *sed litt.* s *erasa* S. — [4] exercitio T. — [5] premia T. — [6] coelorum CH ; celorum E. — [7] fortissimum E. — [8] fortissimorum virorum sanctorumque CH.— [9] attendimus H.— [9*] hacta S.— [10] feminae C. — [11] *sensu passivo notat* GEYER.— [12] efficatia H. — [13] beatissime EST.— [14] echeriae C ; eiheriae S ; egeriae T. — [15] secularium EHST. — [16] fortior C; fortiosis E; fortiorum. H. — [17] viror ST. — [18] historia CH. — [19] holim T. — [20] catholice E. — [21] pullularent *suppl.* GEYER. — [22] sacre EST. — [23] immensa H. — [24] occidue plage E ; plage S. — [25] praecissione H. — [26] extrenuitas C; in huius occiduae plagae... extremitate *scrips.* FÉROTIN *et* GEYER ; extremitati *conj.* MEISTER. — [27] idem EST. — [28] echeria C ; etheria E ; eiheria S ; heteria T. — [29] flama E.

gratiae divinae [30] succensa, maiestatis [31] Domini opitulante [32] virtute, totis viribus [33] intrepido corde inmensum [34] totius orbis arripuit iter. Sicque [35] paulisper duce Domino gradiendo [36] pervenit ad sacratissima [37] et desiderabilia [38] loca nativitatis, passionis et ressurrectionis Domini (1) atque innumerabilium [39] sanctorum per diversas provincias [40] vel [41] civitates corpora martyrum [42] orationis gratia (2) aedificationisque [43] peritia. Quanto plus sancto dogmate indepta, tanto amplius inexplicabilis exaestuabat [44] in corde [44] eius sancti [46] desiderii flamma [47] (3).

Cuncta igitur Veteris ac [48] Novi [49] testamenti omni indagatione [50] percurrens volumina (4) et quacumque [51] sanctorum [52] mirabiliorum loca in diversis mundi partibus [53], provinciis [54], civitatibus, montibus ceterisque [55] desertis reperit [56] esse [57] conscripta, sollicita [58] expeditione, licet per multa annorum spatia (5) peregrinando [59] proficiscens, tamen cuncta cum Dei [60] iuvamine [61] perlustrans, tandem partes [62] Orientis ingressa sanctorum summo cum desiderio Thebeorum [63] (6) visitans monachorum gloriosissima congregationum caenobia [64], similiter et sancta anachoretarum [65] ergastula, unde benedictionibus sanctorum plerumque [66] munita et dulce alimonia caritatis [67] (7) refecta, ad cunctas [68] se [69] Aegypti [70] convertit provincias [71] et omnes [72] antiquae [73] peregrinationis Srahelitici [74] populi summa intentione perquirens habitationes [75] (8) singularumque [76] provinciarum [77] magnitudines, uberrimas fertilita-

[30] gratie divine ST. — [31] magestatis ST. — [32] opitulatione D. E ; D. opitulatione S. — [33] nisibus CES ; visceribus H. — [34] immensum H. — [35] sic quae C. — [36] gaudiendo C. — [37] sanctissima CH. — [38] desiderauilia E ; desiderabile T. — [39] innumeravilium E. — [40] provintias C. — [41] et H. — [42] martirum T. — [43] haedificationisque E ; hedificationisque S. — [44] aestuabat CH ; exestuabat ES ; extuabat T. — [45] corda H. — [46] *additum manu prima supra lineam* S. — [47] flama T. — [48] hac ST. — [49] nobi ET. — [50] indignatione ; *sed litt.* n *del.*, *litt.* a *super* i *scripta* T. — [51] quaecumque CH. — [52] sanctarum ET ; sancta S. — [53] *om.* C. — [54] provintiis C. — [55] caeterisque CEH. — [56] repperitque ES ; repperit T. — [57] *om.* H. — [58] solicita C ; sollicite ES. — [59] peregrinatione ES. — [60] domini H. — [61] iubamine EST. — [62] parte *codd.* — [63] Tehbeorum E. — [64] coenobia CH ; cenobia EST. — [65] anachoritarum T. — [66] plerique ES. — [67] claritatis CH ; caritate E ; karitatis T. — [68] cunctis T. — [69] *om.* HT. — [70] egypti ES. — [71] provintias C. — [72] homnis T. — [73] antique T. — [74] *litt.* h *super scripta* T ; israletici C ; israelitici HS. — [75] habitationis H ; abitationes T. — [76] singulorumque C. — [77] provintiarum CS. —

(1) Haec pars Itinerarii desideratur. — (2) P. 402. s. v. *gratia* in indice. — (3) 38, 30 ; 41, 10 ; 46, 26 ; 55, 26 ; 70, 10 ; s. v. *desiderare* in indice. — (4) 40, 7 ; 41, 23 ; 42, 3, 27 ; 47, 8 ; 51, 31 ; 52, 4 ; 53, 3 ; 57, 27 ; 58, 5, 25 ; 61, 19, 28 ; 65, 13 ; 68, 9 ; 70, 8. — (5) 60, 7. — (6) 49, 22 ; 50, 14 ; 100, 19. — (7) 40, 10, 19 ; 45, 16 ; 52, 25 ; 58, 15. — (8) 43, 26 ; 51, 15.

tes [78] (1) atque [79] perspicuas [80] urbiumque munitiones et varias pulchritudines [81], per singula describens [82] cunctarum venustissimam laudem (2).

2. Post haec [1] sacratissimi [2] montis Domini, gratia orationis [3], desiderio denique inflammata [4], egressionis filiorum Srahel [5] ex Aegypto [6] sequens vestigia, ingressa est vastas [7] solitudines et diversa eremi [8] deserta (3) quae [9] ad singula Exodi [10] libri declarat historia [11] (4). Ubi Sraheliticus [12] populus triduo sitiens, ambulans [13] sine aqua atque ubi illis murmurantibus ex durissima petra eduxit Dominus per Moysen [14] inaestimabilem [15] aquam et eorum fides permansit ingrata; ibi in corde istius Dominum [16] sitientis [17] influit fons aquae vivae [18] salientis in vitam aeternam [19]. Et ubi [20] multitudo illa esuriens ex [21] dispensatione divina sancta [22] de [23] caelo [24] fluente percepit manna, insuper fastidiens Aegypti [25] exsecranda [26] quaesivit [27] alimenta ; ibi ista cibo [28] verbi Dei [29] refecta, infatigabiliter (5) agens gratias Deo [30] (6), carpebat iter intrepida. Illi autem crebro [31] vocem Domini audientes [32], gratiam eius die [33] noctuque in columna nubis atque ignis [34] praecedere cernebant, insuper ambigui retro redire (7) cogitabant; haec [35] evangelica voce semel indepta, ad montem Domini procul dubio gaudens properabat, nulla haesitatione [36] detenta [37]. Illi quadraginta dierum spatio Moysen [38] cum lege Domini [39] non sustinentes, idolum [40] sibi pro Deo fabricaverunt [41] sculptile [42] ; haec [43] autem adventum Domini post finem saeculi [44] exspectans [45] velut praesentem [46],

[78] fertiles C. — [79] *om.* S. — [80] praespicuas E ; prespicuas ST ; praecipuas *corr.* Geyer ; perspicuas *scripsi cum* CH *et* Férotin. — [81] (et v. p.) *om.* ES. — [82] discribens T.

2. — [1] hec S. — [2] sanctissimi CH. — [3] horationis T ; orationis gratia CES. — [4] inflamata T. — [5] Israel CH. — [6] egypto ES ; egypti T. — [7] bastas T. — [8] haeremi C ; heremi S. — [9] que E. — [10] exvodi T, *sed litt.* v *del.* — [11] storia ST. — [12] israeliticus CH. — [13] ambulas C. — [14] Moysem CH. — [15] inestimabilem E ; inextimabilem ST. — [16] Deum S. — [17] sitiens S. — [18] aque vive S ; vibe T. — [19] in vita eterna E ; in vita aeterna S. — [20] hubi T. — [21] *om.* T. — [22] sanctum CH. — [23] dae S. — [24] coelo CH ; celo E. — [25] *om.* T ; Egypti ES. — [26] execranda EST. — [27] quesivit E ; quesibit ST. quaesibit H. — [28] civos ES. — [29] divini H. — [30] Domino C. — [31] crebo T. — [32] audientis ES. — [33] diae S. — [34] (a. i.) *om.* T. — [35] hec E. — [36] hesitatione E ; esitatione S ; aesitatione T. — [37] detemta S ; detempta T. — [38] Moysem CH. — [39] legi Dei S ; Dei CT. — [40] idola CHT ; ydolum S. — [41] fabricaverant S. — [42] scultile S ; sculptilia C. — [43] hec E. — [44] seculi EST. — [45] spectans CH ; expectans ST. — [46] presentem EST. —

(1) P. 47, 1 ; 50, 3 ; 115, 13. — (2) 44, 14. — (3) 402, s. v. *heremus* in indice. — (4) 44... — (5) 39, 15. — (6) 52, 2 ; 60, 4 ; 70, 23, 28. — (7) 47, 14.

attendens [47] ad montem sanctum Sina [48] (1), unde eum speramus in nubibus [49] caeli [50] suo tempore [51] advenire, feminea [52] fragilitate oblita huius montis ardua<m> proceritate<m> [53], cuius cacumen [54], ad nubium altitudinem contiguum eminet [55] (2), infatigabili gressu dextera divina sublevata [56] pervolat (3). Sic ope divinae [57] pietatis evehente [58] ad eius saxei montis (4) sanctam [59] pervenit summitatem (5), ubi ipsa divina maiestas [60], omnipotens Deus, dum beato Moysi sanctam [61] praeberet [62] legem, dignatus est habitare [63] ; ubi cum omni exultationis laetitia [64] inter crebra orationum praeconia [65] salutares Deo [66] obtulit hostias [67] (6) et infinitas gloriosae maiestati [68] eius referens gratias ad visenda ulteriora [69] processit.

Denique super quod universi paene [70] orbis terrarum lustravit [71] confinia, etiam et [72] aliorum similiter curavit [73] ingentissimorum (7) conscendere cacumina montium, id est praecelsum [74] montem Nabau (8), saepe [75] dicti Sinae [76] similem [77], de cuius summitatis [78] vertice beatus Moyses terram repromissionis est intuitus et in eodem loco decidens dicitur ab angelis fuisse sepultus [79], alium supereminentem [80] Faran [81] valde procerrimum, in cuius summitate [82] erectis brachiis [83] oravit [84] Moyses pugnante [85] populo, donec victoria fieret, nec non (9) et immanissimi [86] montis Thabor [87] supercilium (10), ubi Dominus cum Moyse [88] et Eliam [89] discipulis glorificatus apparuit, atque alium eiusdem comparem [90] valde ingentem, qui vocatur Hermon [91] (11), in quo se Dominus [92] cum discipulis suis reficere consuevit [93] aliumque valde excelsum [94], in quo Dominus discipulos [95] beatitudines docuit (12),

[47] adtendens ST. — [48] syna ST. — [49] nuvibus H. — [50] coeli CH ; celi E. — [51] tempore suo ST. — [52] foeminea H. — [53] ardua proceritate AEST. — [54] (montis a. p., c.c.) montis quousque ad C; montis qui usque ad H. — [55] contiguus H ; aeminet T. — [56] sublebata T. — [57] divine EST. — [58] aevaehentae T. — [59] *om.* E. — [60] magestas CT. — [61] secundam H. — [62] preberet ET. — [63] abitare T. — [64] exultatione et laetitia ES ; homni e. letitia T. — [65] preconia ES. — [66] domino H. — [67] ostias T. — [68] gloriose maiestatis ES ; magestatis T ; magestati C. — [69] ultiora S ; alteriora T. — [70] pene CEHS. — [71] lustrabit ST. — [72] *om.* C. — [73] curabit ST. — [74] precelsum ES. — [75] sepe EST. — [76] sine CET ; syne S — [77] simile ES. — [78] sumitatis E. — [79] (et in... sepultus) *om.* CHT. — [80] super inminentem S. — [81] Pharam CH ; Pharan S. — [82] sumitate S. — [83] herectis braciis T. — [84] orabit ST. — [85] pugnantem S. — [86] inmanissimi S. — [87] Tabor CST. — [88] Moysen T. — [89] Elia CH. — [90] conparem S. — [91] ermon CST. — [92] (se D.) sedens H. — [93] consuebit ST. — [94] excaelsum T. — [95] (suis... discipulos) *om.* CH. —

(1) P. 37, 7 ; 39, 22. — (2) 38, 19. — (3) 39, 4-24 ; 40... — (4) 40, 11. — (5) 39, 21. — (6) 40, 7 ; 56, 21. — (7) 37, 16. — (8) 50-55 ; 53, 9 ; 55, 12. — (9) 407. — (10) 112, 22. — (11) 111, 28. — (12) 113, 15.

qui appellatur Eremus [96], et alium similiter altum montem [97] nimis, qui [98] dicitur mons Eliae [99], in quo habitavit [100] Elias propheta [101] et centum prophetae absconsi sunt (1), item [102] horum [103] similem super [104] Hiericho [105] imminentem [106] (2) similiter a Domino consecratum; quos cunctos pari praedestinatione [107] conscendens et quia per singulis hisdem locis [108] singula sanctarum ecclesiarum [109] constructa sunt altaria, ubique cum gaudii exsultatione [110] et gratiarum actione sua omnipotenti Deo [111] obtulit vota.

3. Igitur palam [1] datur intelligi, quia, dum altitudinem regni caelorum [2], consortium [3] sanctarum [4] virginum in paradiso [5] deliciarum et praemia [6] gratiarum ardenti animo et totis visceribus summoque desiderio impetrare [7] quaesivit [8], tot [9] montium infatigabiliter inaccessibilibus [10] saltim inlata [11] verticibus, opitulante Domino, tam ingentis fastigii [12] penuriam (3) ferventi [13] animo leviter tulit. Quis pensare poterit, quantus [14] in corde eius riguerit futuri iudicii timor, quantus dilectionis summae caritatis [15] fluctuaverit [16] amor [17] quantusque exarserit [18] spei divinae [19] ac [20] fidei ferventissimus [21] ardor, quam [22] totius mundi itinera [23] non quassavit [24], maria procellosa ac [25] flumina ingentia (4) non conclusit, montium immanitas [26] diraque asperitas non imminuit [27], gentium impiarum [28] truculentissima atrocitas (5) non perterruit, nisi omnem [29] sui desiderii [30] devotionem, iuvante [31] Domino, usque in finem inrevocabili [32] audacia procul dubio perpetravit [33]? (6)

4. Ideo [1], fratres dilectissimi, cur [2] non erubescimus qui viribus

[96] haeremus appellatur C; heremus ST. — [97] *om.* CES. — [98] quae S. — [99] Heliae S. — [100] habitabit S; abitabit T. — [101] Helias prophete S; prophete E. — [102] iterum ES. — [103] orum T. — [104] per T; *om.* H. — [105] Icrico C; Iericho E; Hyerico H; iherico S; hierico T. — [106] inminentem S. — [107] predestinatione ET. — [108] per singula eadem loca CH. — [109] aeclesiarum S; eclesiarum T. — [110] exultatione EST. — [111] Domino S.

3. — [1] pala ST. — [2] coelorum CH; celorum E. — [3] consortiumque CH. — [4] sacrarum C. — [5] paradyso H. — [6] premia EST. — [7] inpetrare S. — [8] quesivit E; quesibit T. — [9] toth E; thot S. — [10] incessabilibus CEH. — [11] illata H. — [12] fastigiis, *sed litt.* s *erasa* S; fastidio T. — [13] ferbenti S. — [14] quantas T. — [15] summe charitatis E; summe karitatis ST. — [16] fluctuaberit ST. — [17] timor C. — [18] exurrexit T. — [19] divine EST. — [20] hac S. — [21] ferbentissimus S. — [22] quae H. — [23] iter C. — [24] quassabat E; quassabit ST. — [25] hac S. — [26] inmanitas S. — [27] inminuit S. — [28] impiorum *codd.* — [29] hominem S. — [30] desiderii sui CH. — [31] iubante ST. — [32] irrevocabili H. — [33] properabit T.

4. — [1] In domino H. — [2] quur T.

(1) P. 114, 2. — (2) 118, 32. — (3) 40, 11. — (4) 61, 7. — (5) 70, 4; 116, 16. — (6) 38, 30; 39, 20; 41, 10; 55, 26; 70, 10.

corporis et integritate salutis consistimus, mulierem patriarchae Abrahae [3] sanctum [4] complesse [5] exemplum, quae [6] femineum fragile<m> [7] sexum [8] propter vitae aeternae praemium [9] sempiternum in fortitudine produxit [10] ut ferrum [11] ? Quoniam, dum in penuriis constrictionum [12] calcat hunc [13] mundum, in requiem et gloriam [14] exultationum [15] adepta est paradisum [16]. Quae [17] extremo occidui maris oceani [18] litore exorta [19] orienti facta est cognita. Dum animae suae [20] quaereret [21] remedium, multarum animarum [22] sequendi Deum [23] mirabile [24] praebuit [25] documentum. Hic requiem noluit habere [26], ut ad sempiternam gloriam [27] fiducialiter cum palma victoriae [28] perveniret ; hic terrenum corpus terreno onere [29] maceravit [30], ut caelesti [31] Domino caelicolam [32] animam innocuam praepararet [33] ; hic se exercuit [34] ultronea [35] libertate peregrinam [36], ut in choro [37] sanctarum virginum cum gloriosa caeli [38] regina, Domini genitrice [39] Maria, aetherea [40] hereditaret regna [41].

Interdum, dilectissimi, qui [42] ultro nos vovimus [43] in religionis habitu [44] fideliter Domino deservire, ac [45] si non praevaleamus [46] huius ineffabilis [47] exempli tantae [48] feminae [49] meritis aequiparando [50] gratiam [51] Domini [52] promereri, tamen, quia multae sunt viae [53] meritorum, quae [54] ad unam patriam [55] pergunt [56] regni caelorum [57], in quantum, opitulante Domino, virtus substiterit [58], in laboribus, in vigiliis, in ieiuniis crebrisque orationibus atque diverso regulari<s> [59] officiositatis exercitio, sic nos debemus die noctuque [60] infatigabiliter praeparare [61] ab omnibusque inlicitis [62] voluptatibus et mundanis inlecebris [63] atque diversis

— [3] patriarche E ; patriarce Abraae S ; patriarcae T. — [4] semen H. — [5] complesse S. — [6] qui E. — [7] foemineum fragilem H ; fragile CEST. — [8] sexu C. — [9] vite eterne premium ES ; premium T. — [10] perduxit H. — [11] fertur H. — [12] *ita corr.* Geyer ; contrictionum *codd.* ; contritionum H *et* Férotin. — [13] hic ST, *sed litt.* i *erasa in* T. — [14] gloria S ; gloriam T, *sed litt.* m *del.* — [15] exultationem C. — [16] paradysum H. — [17] qui C ; que ES. — [18] occeani C. — [19] litoris E ; litoris exhorta S. — [20] anime sue E. — [21] querereret EST. — [22] multis animabus H ; animis *corr.* Geyer. — [23] sequenti Deo T ; Dominum H. — [24] mirabilem ST. — [25] prebuit ET. — [26] abere T. — [27] requiem CES. — [28] victorie ES. — [29] honore CH ; onore T ; honere S. — [30] macerabit ST. — [31] celesti E ; coelesti CH. — [32] celicolam ES ; coelicolam CH ; caeliculam T. — [33] repararet ES ; prepararet T. — [34] exerevit C. — [35] ultimonia H. — [36] peregrinans H ; peregrinum T. — [37] coro ST. — [38] coeli CH ; celi E. — [39] genetrice S. — [40] etherea *codd.* — [41] reg///na S. — [42] quia CH. — [43] vobimus T. — [44] abitu T. — [45] hac S. — [46] valemus C ; praevalemus H. — [47] inefabilis H. — [48] tante EST. — [49] femine ES. — [50] equiparando ES. — [51] gratia E. — [52] Domino S. — [53] multe vie EST. — [54] que E. — [55] *om.* T. — [56] tendunt ES. — [57] coelorum CH ; celorum ET. — [58] subsisterit CH ; subsistere T. — [59] regulari CEH ; regulare ST. — [60] nocteque CH. — [61] preparare T ; reparare ES. — [62] illicitis CH. — [63] illaecebris C ; illecebris H. —

flagitiis abstinere, ne forte, dum sub neglegentia [64] hoc exiguum temporis spatium expendimus, tunc [65], quando [66] illa [67] cum sanctis virginibus illic ubi in hac vita [68] pedibus peregrinavit [69], venienti [70] Domino clarificae [71] sanctitatis oleo flagrante [72] lampade cum ceteris [73] sanctis in medio aere cum omni [74] gaudio occurrerit, nos quippe [75], quod absit, ianuis clausis, fuscatis lampadibus foras [76] exclusi atque nequiter abiecti [77] remaneamus et frustra introitum vitae [78] poscamus, qui adventum Domini cum [79] desidioso [80] torpore segniter exspectamus [81].

Reminiscamur [82] Domini nostri verba dicentis : *Ambulate, dum lucem habetis* [83], *ne tenebrae* [84] *vos comprehendant* [85] et : *Qui perseveraverit* [86] *usque in finem, hic salvus* [87] *erit.* Quia qualis [88] hinc quis [89] egreditur [90], talis [91] in iudicio praesentatur [92], ut recipiat unusquisque secundum opera sua. **Finit. Explicit epistola de laude Aetheriae virginis** [93].

[64] necglegentia E. — [65] tum C ; tot H. — [66] quam H. — [67] illam, *sed* m *del.* S. — [68] *om.* S. — [69] peregrinabit T ; peregrinans H. — [70] veniente T. — [71] clarifice EST. — [72] holeo T ; fraglante ET. — [73] caeteris CH. — [74] homni T. — [75] *om.* C. — [76] foris ES. — [77] ablecti T. — [78] vite EST. — [79] dominicum T. — [80] desiderii C. — [81] expectamus EST. — [82] reminiscamus CH. — [83] abetis T. — [84] tenebre EST. — [85] compraehendant C. — [86] perseveraberit S. — [87] salbus S. — [88] qualiter C. — [89] quisque ES. — [90] agreditur C. — [91] taliter C. — [92] presentatur EST. — [93] (finit... virginis) *om.* CHT ; explicit epistola eiherie virginis S.

LA VIE GRECQUE DE S. LÉON LE GRAND.

Tout ce que l'on sait des vertus, de la science, de la sagesse de gouvernement de S.Léon justifie pleinement le titre de grand, que lui a décerné la postérité. Ce pontife exerça une forte et salutaire influence sur l'Église universelle et de bonne heure l'Orient, aussi bien que l'Occident, le rangea parmi les saints.

En 518, au concile de Constantinople, on demanda et on obtint que le nom de S. Léon fut inscrit sur les diptyques au même titre que celui de S. Cyrille d'Alexandrie. Cette décision fut confirmée par le concile œcuménique de 536, qui inséra dans ses actes (1) la pièce rédigée en 518. Depuis lors, la mémoire de Léon ne cessa d'être en vénération chez les Grecs.

On regrette que quelque contemporain n'ait pas fixé les traits de cette noble figure. Sans doute, la chronique de Prosper, les actes des conciles, et surtout les nombreux écrits de S. Léon éclairent d'un jour suffisant la carrière publique de ce pape ; sur sa naissance, son éducation, sa formation, nous ne sommes malheureusement guère renseignés. L'histoire ne s'est préoccupée que du rôle éclatant joué par Léon dans l'Église ; elle a laissé dans l'ombre ce que nous aurions voulu savoir sur sa vie intime.

Le *Liber pontificalis* (2) se contente de dire que Léon naquit en Tuscie et que son père s'appelait Quintianus ; encore le premier détail est-il loin d'être sûr ; la plupart des historiens placent le berceau de Léon à Rome même.

Trouverions-nous par hasard sur ce pontife romain des renseignements plus abondants chez les Byzantins que chez les Occidentaux ? De tous les ménologes grecs aujourd'hui dépouillés il n'y en a qu'un seul, à notre connaissance. qui renferme une Vie de S. Léon quelque peu développée : c'est l'addit. 36589 du British Museum. Les ménées et les synaxaires ne parlent guère que de la lutte de Léon contre Eutychès et de la part prépondérante qu'il prit, par ses légats, au concile de Chalcédoine.

Comme ces brèves notices ne dépendent pas de la Vie conservée

(1) Hardouin, t. II, p. 1324 c (actio 5a). — (2) Ed. Duchesne, t. I, p. 238.

au British Museum et trahissent néanmoins une origine commune, il faut qu'une autre biographie ait eu cours. Il est même fort probable qu'elle existe encore ; voici en effet ce que nous lisons dans le Συναξαριστής (1) de Nicodème Hagioreitos : Τὸν ἑλληνικὸν τούτου βίον συνέγραψεν ὁ Μεταφραστής, οὗ ἡ ἀρχή · « Βούλομαι, διηγήσασθαι », καὶ σώζεται ἐν τῇ τῶν Ἰβήρων καὶ ἐν ἄλλαις. La même note a été reproduite par Dukakis dans son Μέγας συναξαριστής (2). Une Vie de S. Léon se trouverait donc à la bibliothèque du couvent d'Iviron et ailleurs encore. Nous l'avons vainement cherchée dans le catalogue de Lambros. Quoi qu'il en soit de l'existence de cette pièce, à en juger d'après les résumés qui apparemment en dérivent, elle ne semble guère plus riche en particularités que celle du ménologe de Londres, dont nous devons parler plus dans le détail.

Voici en substance ce que nous y apprenons au sujet de Léon. Ses parents avaient par leurs prières et leurs larmes obtenu du ciel la naissance de ce nouveau Samuel. Après leur mort, Léon se retire au désert pour s'y préparer dans les austérités à la mission qu'il remplira un jour. Au sortir de la solitude, l'ascète sent le besoin d'une haute culture intellectuelle ; c'est à l'école des Grecs qu'il ira la chercher. Bientôt le renom de sa sainteté attire les foules, et sous ses pas les miracles se multiplient. Un concile l'élit pape. Champion de l'orthodoxie, il défend la vraie foi contre les attaques de Nestorius et d'Eutychès, et l'on voit sa sollicitude s'étendre à toutes les églises. Pourtant l'envie se déchaîne contre lui : excommunication, exil, mauvais traitements, tout est mis en œuvre, mais Léon tient tête à l'orage ; il dévoile les hérésiarques Dioscore et Eutychès, approuve le concile de Chalcédoine. Lorsqu'il aura dépensé ce qui lui reste de vie à extirper les vices, une mort bienheureuse viendra mettre fin à cette carrière si bien remplie.

Le lecteur n'a pu manquer d'être frappé par maint détail de haute fantaisie dont est émaillé ce récit ; il se dira sans doute que, si le biographe n'était guère mieux informé que nous, il était assurément moins scrupuleux. Malgré tout, il peut y avoir quelque intérêt à démêler les traits dont se compose cette biographie, où nous découvrons certes plus de rhétorique que d'histoire.

(1) Συναξαριστὴς τῶν δώδεκα μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ, 3e éd. (ἐν Ζακύνθῳ, 1868), t. II, p. 133. — (2) Ἐν Ἀθήναις, 1890, février, p. 298.

Ce qui frappe tout d'abord à la lecture, c'est le vague et l'imprécision de ces pages. Laissez de côté Nestorius, Eutychès, Dioscore, Chalcédoine, vous n'y lirez pas un nom de personne ou de localité; pas de date non plus. Par un procédé trop habituel, l'hagiographe a recours aux lieux communs pour combler les lacunes de son information. Dans combien de Vies de saints ne nous parle-t-on pas de parents dont l'union d'abord stérile n'est bénie qu'après de longues années de prières ? On se demande où notre biographe peut avoir puisé les détails sur la vie érémitique de S. Léon (1). A première vue on songerait à Moschos, qui, dans son *Pré spirituel* (2), consacre quelques chapitres à Léon ; s'il ne fait aucune allusion à son séjour au désert, il y parle, au moins incidemment, de ses prières, de ses jeûnes, de ses austérités. Je serais plus porté à croire que le biographe s'est inspiré de ce qu'il a lu dans la Vie des trois grands évêques cappadociens, Basile, Grégoire et Chrysostome. Ces saints n'avaient-ils pas commencé par s'exercer à la vie ascétique dans le désert, avant de jouer leur rôle dans l'Église ? La biographie, telle qu'elle nous est présentée, offre suffisamment d'analogies avec celle de S. Jean Chrysostome pour que cette réminiscence, inconsciente peut-être, ne puisse parfaitement s'expliquer.

Au sortir de la solitude, Léon s'adonne à l'étude de la théologie et de l'Écriture. Que Léon ait été un esprit très cultivé, ses écrits le prouvent surabondamment ; on est plus étonné d'apprendre que c'est dans l'empire d'Orient qu'il a été se former. Sans aller, avec

(1) Un auteur du XVII[e] siècle, J.-B. Guesnay S.J., dans une étude sur Cassien (*S. Ioannes Cassianus illustratus*, Lugduni, 1652) rapporte (p. 126) que S. Léon avait conçu le projet de quitter le monde et de suivre Cassien dans la solitude. Comme Guesnay ne cite aucune source, il est probable que ce détail ne mérite pas plus de créance que d'autres dont Guesnay s'est fait crédulement l'écho. On sait que Cassien dédia à S. Léon, encore avant son élévation au siège de S. Pierre, un ouvrage contre Nestorius. Ce fut peut-être ce qui donna à Guesnay l'idée d'imaginer des relations plus étroites entre ces deux personnages. Il ne paraît pas vraisemblable que le biographe grec, dont l'information est plus que pauvre, ait connu les rapports qui unissaient Cassien à Léon et en ait inféré, à tant de siècles de distance, les mêmes conclusions que l'auteur dont nous venons de parler. — (2) *P. G.*, t. LXXXVII, p. 3012-13, c. 147 sq. Dans ces chapitres est rapportée la légende d'après laquelle S. Léon, avant d'envoyer à Flavien sa fameuse épître dogmatique, la déposa sur la tombe de S. Pierre, demandant à l'apôtre de vouloir bien corriger ce qui pourrait être moins exact. Cette anecdote, très répandue, se retrouve dans les récits des synaxaires et a donc été une des sources de la Vie dont ceux-ci dérivent. Du chap. 148, également consacré à Léon, dépend la notice d'Eulogius (*Synax. Eccl. CP.*, p. 464).

Tillemont, jusqu'à prétendre qu'il entendait peu ou point le grec (1), il résulte des lettres (2) du saint qu'il n'écrivait pas cette langue ; à plus d'une reprise nous le voyons demander à ses correspondants, en particulier à Julien, évêque de Cos, de traduire ou de faire traduire en grec les documents destinés à l'Orient. De ce passage de la Vie on peut induire que l'auteur avait connaissance de la traduction des lettres de Léon, et qu'il a peut-être regardé le texte grec de celles-ci comme l'original. On sait que bon nombre de ces lettres eurent cours en Orient et que quelques-unes se trouvent insérées dans les actes du concile de Chalcédoine. Dans leur édition des œuvres de S. Léon, les Ballerini ont publié le texte grec de 41 de ces lettres (3).

Pour achever le portrait de Léon, on nous le montre comme thaumaturge. Il ne fallait pas grand effort d'imagination pour trouver les généralités qu'aligne notre auteur et qu'il regarde comme le complément indispensable de toute vie de saint. On est plus étonné d'apprendre que S. Léon a été nommé pape par un concile.

(1) Tillemont (*Mémoires*, t. XV, p. 415) s'appuie sur la lettre 113 adressée par Léon à Julien, évêque de Cos ; on y lit au ch. 4 : « *Gestorum synodalium, quae omnibus diebus concilii in Chalcedonensi civitate confecta sunt, parum clara propter linguae diversitatem apud nos habetur instructio. Et ideo fraternitati tuae specialiter iniungo, ut in unum codicem universa facias congregari, in latinum scilicet sermonem absolutissima interpretatione translata, ut in nulla parte actionum dubitare possimus, neque ullo modo esse possit ambiguum, quod ad plenam intelligentiam te fuerit studente perductum.* Si on rapproche de ces lignes ce qu'écrit Léon aux moines de Palestine (epist. 124, ch. 1): *dum aut imperiti, ut apparet, interpretes, aut maligni, quaedam vos aliter intelligere, quam a me sunt praedicata, fecerunt, non valentes in graecum eloquium apte et proprie latina transferre, cum in rebus subtilibus et difficilibus explicandis, vix sibi etiam in sua lingua disputator quisque sufficiat*, on peut trouver le jugement de Tillemont un peu sévère ; lorsqu'il s'agit de concepts subtils, la lumière ne saurait être trop grande. D'ailleurs dans la lettre 113 Léon parle probablement de son entourage, qui pouvait avoir quelque peine à comprendre le grec. Cette interprétation plus bénigne s'impose, semble-t-il, lorsqu'on met en parallèle avec le passage cité plus haut la lettre 133, ch. 9, où nous voyons S. Proterius d'Alexandrie adresser à Léon une lettre écrite en grec : *Transferre vero hanc epistolam in latinae vocis eloquium non satis certum esse putavimus, ne forte graecizantes potius apud nos, nec iam valentes haec diligenter exprimere, laederent veritatem propter informem sermonem atque incongruum.* Il préfère envoyer l'original, de peur que les traducteurs n'en modifient le sens. Léon semble donc connaître suffisamment le grec pour le lire. — (2) Cf. epist. 130, ch. 3 ; 131, ch. 1 ; de même epist. 113, ch. 4, cité dans la note précédente. — (3) De ce nombre quelques-unes sont écrites par les correspondants de Léon. *S. Leonis opera* (Venetiis 1753), t. I, p. 559.

Dans les pages consacrées à la carrière pontificale de Léon, on a sous les pieds un terrain plus solide ; l'auteur, un peu mieux renseigné, décrit à grands traits la lutte de Léon contre l'hérésie. Bien qu'il ne fasse pas mention explicite de la lettre dogmatique à Flavien, les termes dont il se sert au chap. IV semblent montrer qu'elle ne lui était pas tout à fait étrangère. Viennent ensuite les épreuves du grand pape. Le concile ou plutôt le brigandage d'Éphèse, comme l'histoire l'a nommé, n'est pas cité, mais il y est clairement fait allusion. On n'est pas peu surpris de lire que l'exil, les mauvais traitements, la déposition, qui furent le partage de Flavien, de Théodoret etc., c.-à-d. des partisans de Léon, sont censés avoir frappé le pontife romain lui-même. C'est un fait avéré que Dioscore a lancé contre lui l'anathème (1) ; mais, pour tout le reste,le biographe se met fort à l'aise avec l'histoire ; à le voir pris en flagrant délit, on se rend compte de ses procédés par trop sommaires. L'historien est plus exact lorsqu'il nous montre Léon demeurant ferme au milieu de l'orage et continuant sa lutte contre l'hérésie. Nous le voyons approuver de son autorité pontificale le concile de Chalcédoine, et il se peut que le texte même de la lettre que Léon adressa aux Pères réunis (2) se soit trouvé sous les yeux de l'auteur, qui ne ferait du reste que s'en inspirer. Après nous avoir décrit ce que fit Léon pour la défense de la foi, il nous le montre aux prises avec les vices. A-t-il lu les sermons de Léon ? ceux-ci n'étaient pas traduits en grec, nous nous permettons d'en douter. Rien n'empêche pourtant que la renommée de ce que le pontife avait accompli sous ce rapport ne soit parvenue jusqu'à lui.

Après la lecture de ce document, nous ne connaissons guère mieux S. Léon ; au moins avons-nous pu saisir sur le vif le procédé essentiellement superficiel de notre auteur, qui, sans se donner beaucoup de mal, a tracé d'une plume assez alerte le portrait du grand évêque de Rome.

Peut-être même nous trouvons-nous simplement en présence d'un βίος ἐν συντόμῳ, qu'un rédacteur aurait arrangé fort librement, en ayant au besoin recours à d'autres pièces. Les inexacti-

(1) Nous en trouvons la preuve dans le « Libellus Theodori diaconi Alexandrini contra Dioscorum exhibitus » adressé au concile de Chalcédoine : οὐδὲν ἡγησάμενος τὸ παρ' αὐτοῦ κατὰ τοῦ τῆς ὁσίας καὶ ἁγίας μνήμης Φλαβιανοῦ τολμηθέν, ἐπὶ μεῖζον τὸ κακὸν τρέπεται · ἀκοινωνησίαν κατὰ τοῦ ἁγιωτάτου καὶ ὁσιωτάτου ἀποστολικοῦ θρόνου τῆς μεγάλης Ῥώμης παρασκευάζει... (Mansi, t. VI, col. 1009). — (2) Epist. 114.

tudes et l'absence de détails caractéristiques s'expliqueraient encore mieux de cette façon. Ce que nous savons du contenu du manuscrit (1) n'est pas fait pour infirmer cette hypothèse. Dans la pénurie de documents qui concernent S. Léon, il n'était pas sans intérêt pourtant de mettre sous les yeux du lecteur la seule Vie grecque un peu développée que nous eussions sur ce pape et d'examiner la valeur des matériaux dont elle se compose.

Le manuscrit auquel nous empruntons notre texte semble d'origine italo-grecque et a été décrit ici même (2). C'est un ménologe de février, du XI-XIIe siècle, écrit sur deux colonnes. La Vie de S. Léon porte la date du 18 février et occupe les feuillets 134-135^v^; c'est à peine si çà et là il a fallu faire subir au texte quelques légères retouches.

V. D. V.

Βίος ἤτοι ἄθλησις τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Λέοντος πάπα Ῥώμης. f. 134.

1. Ἐπαινετοὶ μὲν πάντες οἱ κατὰ Θεὸν τὸν ζῆλον καὶ τὸν ἔνθεον ἀγῶνα ἐπιδειξάμενοι, πλέον δὲ τὸ ἐπαινετὸν καὶ μακάριον ἔχουσιν οἱ μετὰ τοῦ ζήλου καὶ τὴν ἀλήθειαν κινδυνεύουσαν ἀναστήσαντες καὶ τὸν εὐσεβῆ καὶ ὀρθὸν λόγον πολεμούμενον τῇ συμμαχίᾳ τοῦ Πνεύματος ὑπέρτερον ἥττης ἀπεργασάμενοι · οἷς καὶ μεγάλα ὀφείλεται ἔπαθλα καὶ τιμαὶ καὶ στέφανοι καὶ τῶν παρ' ἡμῶν ἐπαίνων τὰ κάλλιστα. Καὶ πολλοὺς μὲν ὁ χρόνος ζηλωτὰς τῆς ἀληθείας ἀπέδειξεν καὶ ἄλλον ἄλλη χώρα τὸν ἑαυτῆς προβαλλομένη ἐπαγάλλεται κήρυκα, Ῥώμη δὲ πλείονα τὴν ἀγαλλίασιν καὶ τὸ καύχημα κέκτηται, τὸν μέγαν πρόεδρον Λέοντα ὑπέρμαχον τῆς ἀληθείας καὶ τῆς ὀρθοδόξου <πίστεως [1]> πλουτήσασα [2]. Prologus.

2. Τοῦτον γὰρ ὥσπερ τι φυτὸν εὐγενὲς παντοδαποῖς ἐκθρέψασα κάλλεσι καὶ τοὺς κλῶ|νας [1] τῶν ἀρετῶν πολυειδεῖς καὶ ποικίλους f. 134^v^. αὐξήσασα ἔδειξεν ἐν καιρῷ τῷ προσήκοντι καρπὸν ὡραῖον καὶ τρόφιμον γεωργοῦντα τοῖς πέρασιν · ὃς καὶ πρὸ συλλήψεως, ὡς

1. — [1] *deest in cod.* — [2] πλουτίσασα *cod.*
2. — [1] κλόνας *cod.*

(1) *Notes sur un manuscrit du Musée Britannique*, ANAL. BOLL., t. XXV, p. 495 sq. — (2) Ibid.

ὁ πάλαι Σαμουήλ, ἀρχιερεὺς Θεοῦ καὶ θύτης ἀφώριστο [2], εὐχῆς τε καρ-

Leo, piis parentibus natus,

πὸς τοῖς αὐτοῦ γεννήτορσιν ἐγνωρίζετο νύκτωρ καὶ μεθ' ἡμέραν τὸ θεῖον ἐκλιπαροῦσιν καὶ νηστείαις καὶ δάκρυσιν τῆς ἄνωθεν χάριτος τυχεῖν ἱκετεύουσιν· οἷς ὥσπερ τι ἆθλον τῆς ἀρετῆς καὶ τῆς εὐγενείας ἀψευδέστατον γνώρισμα ὁ θαυμαστὸς ἀναπέφηνεν. Ἐπεὶ δὲ εὐσεβείᾳ τραφέντα καὶ δικαιοσύνῃ σπαργανωθέντα, ἤδη τῶν γονέων αὐτοῦ πρὸς τὰς θείας λήξεις μετατεθέντων, ἔρημος

adulescens vitam in solitudine degit;

εἶχε τοῦτον ἀγωνιστὴν ἰσχυρότατον, τί δεῖ καὶ λέγειν, ὅσα πρὸς κακουχίαν τῆς σαρκὸς ἐμελέτησεν, σπηλαίῳ ὑποδὺς στενοτάτῳ καὶ ποτῷ μόνῳ καὶ βοτάναις ἀγρίαις τρεφόμενος καὶ τούτων ἅπαξ τῆς ἑβδομάδος μεταλαμβάνων πρὸς εὐτονίαν τοῦ σώματος καὶ πρὸς τὴν τῶν εὐχῶν διακαρτέρησιν ἄϋπνον.

3. Οὕτως τοίνυν τῇ κατὰ Θεὸν φιλοσοφίᾳ προβαίνων καὶ τὰ θεῖα μελετῶν ἐπιμόνως καὶ τὸ σῶμα διὰ τῆς πολλῆς ἐγκρατείας νεκρὸν πρὸς πᾶσαν ἐπιθυμίαν καὶ κίνησιν ἐργαζόμενος ἐζήτει καὶ

apud Graecos sacras litteras discit.

λόγον τῷ βίῳ συνᾴδοντα. Διά τοι καὶ τὴν ἑλληνικὴν παιδείαν παιδεύεται, πολλαῖς καταπυκνώσας ἑαυτὸν ἐπιστήμαις· ἐφάπτεται δὲ ἀνδρικώτερον καὶ τῆς καθ' ἡμᾶς τελεωτάτης καὶ ἀρίστης παιδείας, πᾶσαν γραφὴν παλαιάν τε καὶ νέαν τῷ ταμιείῳ τῆς ἑαυτοῦ ψυχῆς θησαυρίζων· οἷς καὶ πρὸς ὕψος θεολογίας τὸν νοῦν ἑαυτοῦ ἀνεβίβασε καὶ τὴν γλῶσσαν ἠκονημένην μάχαιραν ἐξειργάσατο τὰ νόθα [1] δόγματα καὶ πονηρὰ διακόπτουσαν. [2]

Eius miracula.

4. Τῆς τοίνυν φήμης πανταχόθεν διαθεούσης, ἐν ταῖς ἁπάντων ἀκοαῖς διηκούοντο καὶ τὰ ἐκείνου ἀνδραγαθήματα· συνέτρεχον οὖν τὰ πλήθη ἐκ πάσης χώρας καὶ πόλεως, νέοι τε καὶ πρεσβῦται καὶ γυναῖκες τῆς ἑαυτῶν ἐκλανθανόμεναι [1] ἀσθενείας· καὶ τὴν πίστιν πάντες εἰσφέροντες ἄλλος ἄλλην τὴν ὠφέλειαν ἐκαρποῦντο·

f. 135.

οἱ δὲ καὶ νόσοις ἐ|ξεταζόμενοι καὶ ἀλγηδόσι βαλλόμενοι σώματος τῇ προσψαύσει μόνῃ τῶν ἐκείνου χειρῶν τὴν εὐρωστίαν καὶ τὴν ἀπαλλαγὴν τῶν νόσων ἐλάμβανον.

Pontifex factus,

5. Ἐπεὶ δὲ νόμῳ θείῳ καὶ ψήφῳ ὀρθοδόξου συνόδου ποιμὴν ἄξιος τῆς θείας καὶ πρώτης ἐκκλησίας προβέβλητο, εἶχε μὲν παραυτίκα ὁ Λόγος τὸν ἑαυτοῦ σύμμαχον, εἶχε δὲ καὶ ἡ ἀλήθεια τὸν προστάτην καὶ κήρυκα. Διανίσταται τοίνυν πρὸς βασιλεῖς αἱρετίζοντας, ἐλέγχει, θριαμβεύει τὴν ἄνοιαν, στηλιτεύει τὰ ῥήματα,

[2] ἀφόριστο //// *cod.*

3. — [1] νωθα *cod.* — [2] διακόπτουσα *cod.*

4. — [1] εἰσλανθανόμεναι *cod.*

λόγους ἐγγράφως ἐκτίθησι δήλην ποιῶν τὴν ἀλήθειαν· διδάσκει μίαν μὲν ἐπὶ Χριστοῦ οὐσίαν[1] καὶ φύσεις δύο τελείας[2] τιμᾶν καὶ σέβεσθαι, τὴν κατατομὴν Νεστορίου ὡς βδελυρὰν[3] ἀπωθούμενος καὶ τὴν σύγχυσιν Εὐτυχοῦς διαπτύων ὡς ἄλογον καὶ ἀνόητον· ὅθεν ὡς ἐκ πυξίδος τοῦ πνεύματος τῆς ἑαυτοῦ καρδίας λογογραφεῖ τὴν ἀλήθειαν· διασπείρει πάσαις ταῖς τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίαις τὸ κήρυγμα, ἐπαφίησι πανταχοῦ τὰς ἀστραπὰς τῆς θείας διδασκαλίας, τοὺς πεπλανημένους πρὸς τὸ τῆς θεογνωσίας[4] φῶς ἐπιστρέφει, ἐξαλείφει τῆς καρδίας αὐτῶν τὰ πονηρὰ τῆς ἀσεβείας διδάγματα.

adversus haereticos pugnat

6. Ἐντεῦθεν πονηραὶ γλῶσσαι καὶ βάσκανοι κατὰ τοῦ κήρυκος τῆς ἀληθείας ὁπλίζονται, παντοδαπὰς τὰς τιμωρίας καὶ ἐπηρείας ἐπάγουσιν, ἀπελαύνουσι θρόνου, ὑπερορίαν καταδικάζουσιν, εἱρκταῖς καὶ δεσμοῖς καὶ στερήσει τῶν ἀναγκαίων καταπιέζουσιν. Ἀλλ' ὁ μὲν ταῖς βασάνοις ἐπὶ πλέον στομούμενος θερμότερον πρὸς τὴν ἀλήθειαν διηγείρετο· διὸ καὶ γράφει καὶ νομοθετεῖ τὰ καθήκοντα καὶ τοὺς ἀρχηγοὺς τῆς αἱρέσεως προδήλως ἀποκηρύττει,. Εὐτυχῆ καὶ Διόσκορον, καὶ τῶν θείων περιβόλων πόρρωθεν αὐτοὺς ἀπελαύνει, τὰ σαθρὰ τούτων καὶ φρυγανώδη διδάγματα τῷ πυρὶ τῆς θεολόγου γλώσσης ἀποτεφρώσας· οὐ μόνον δέ, ἀλλὰ καὶ χεῖρα βοηθὸν δίδωσι τοῖς πατράσιν, ὑπὲρ τοῦ ὀρθοῦ λόγου ποιούμενος ἀγῶνα· κρατύνων τὰ ἐν Καλχηδόνι ὑπὸ τῆς πολυανθρώπου συνόδου ἐκτεθέντα ὀρθότατα[1] δόγματα, καταλαμπρύνει τὴν οἰκουμένην, ὀρθῶς βαίνειν διδάσκει, διδασκαλίαις παραινεῖ ἀκολουθεῖν πατέρων, φεύγειν τὰ κίβδηλα καὶ νόθα διδάγματα, τοὺς κατεφθαρμένους f. 135v. ποιμένας ὡς λύκους ἅρπαγας ἀποστρέφεσθαι.

nec persecutionibus frangitur.

7. Οὗτος τοίνυν ὁ θαυμάσιος καὶ νύκτωρ καὶ μεθ' ἡμέραν ἐπαυξάνων τὸ παρὰ Θεοῦ ἐμπιστευθὲν αὐτῷ[1] τάλαντον, ῥυθμίζει μὲν ἅπαν ἔθος ἀνθρώπων, παιδεύει δὲ φρονεῖν τὰ τῇ ψυχῇ συμφέροντα καὶ συνοίσοντα, τροφῆς ἐκβάλλει τὸ ἄμετρον, βάδισμα ταπεινὸν ὑποτίθησι, χιτῶνος τὸ ἀφιλόκομπον[2] τε καὶ ἄτυφον· ἑνὶ λόγῳ, ἀπάγει τῶν γηΐνων καὶ πρὸς οὐρανὸν τοὺς αὐτῷ πειθομένους καὶ τοῖς ἐκείνου τρόποις ἀκολουθοῦντας μεθίστησιν.

Postquam bonis moribus instruxit populum,

8. Ἐπεὶ δὲ καὶ αὐτὸν ἐλεγχθῆναι ἔδει ἄνθρωπον ὄντα, καὶ τῇ τῆς φύσεως φθορᾷ ὑποκείμενον, χρόνοις ὅτι πλείστοις τοῖς κατὰ Θεὸν τρόποις ἀγωνισάμενος καὶ παλαίσμασιν, ἐν γήρᾳ καλῷ κατα-

in senectute bona

5. — [1] *in marg. alia manu.* — [2] τελεῖν *cod.* — [3] βδελλυράν *cod.* — [4] θεογν σίας *cod.*

6. — [1] ὀρθώτατα *cod.*

7. — [1] αὐτὸ *cod.* — [2] ἀφιλόκομπτον *cod.*

λύει τὸν βίον, χερσὶν ἀγγέλων τὴν ψυχὴν παραθέμενος, ὀδύνην καὶ λύπην ἀπαρηγόρητον τῷ ἰδίῳ καταλιπὼν ποιμνίῳ· διὸ καὶ περὶ τὸν θρόνον τὸν θεῖον σὺν τοῖς ὁμοίοις ἀθληταῖς καὶ πατράσιν ἐφίσταται, ἀλήκτου εὐφροσύνης καὶ θυμηδίας πολλῆς ἐμφορούμενος, καὶ τὴν Τριάδα ἐποπτεύει τρανότερον, ἧς μετρίως τὰς ἐμφάσεις καὶ ἐντεῦθεν πεπλούτικεν[1]. Ἡμεῖς δὲ ταῖς εὐχαῖς αὐτοῦ καταξιωθείημεν τῆς τῶν οὐρανῶν βασιλείας, χάριτι τοῦ μόνου Θεοῦ, ᾧ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκύνησις σὺν τῷ ἀνάρχῳ αὐτοῦ Υἱῷ καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ζωοποιῷ Πνεύματι, νῦν καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων[2], ἀμήν.

quiescit.

8. — [1] πεπλούτηκεν *cod.* — [2] αἰώνω *cod.*

LA TRANSLATION DES SS. ÉLEUTHÈRE, PONTIEN ET ANASTASE.

On sait de quelles obscurités est entourée l'histoire et même la légende de l'évêque S. Éleuthère martyr à Rome sous Adrien. M. Pio Franchi de' Cavalieri a commencé à débrouiller quelque peu l'écheveau, en établissant que la légende écrite est d'origine grecque; que le texte primitif est la Passion *BHG*[2]. 568-570; que la Passion latine *BHL*. 2451 est la traduction de cet original; que la Passion latine *BHL*. 2450 est une autre traduction, qui serre de moins près le texte grec : il y a des raisons de croire qu'elle est indépendante de *BHL*. 2451 et faite directement sur le grec; mais s'il fallait admettre une dépendance, *BHL*. 2451 devrait être considéré comme antérieur et *BHL*. 2450 comme un remaniement et une amplification de la première recension latine (1).

Sans parler d'autres détails, auxquels il n'y a pas lieu de nous arrêter, les trois textes, quoique parallèles et presque identiques par ailleurs, présentent deux divergences caractéristiques. La première porte sur le siège d'Éleuthère, que *BHL*. 2450 ne désigne pas, tandis que la Passion grecque fait de lui un évêque d'Illyrie et *BHL*. 2451 un évêque de Troja (anciennement *Aecae, Aecana civitas)*, en Capitanate.

BHG[2].568,ch.1 : προήγαγεν αὐτὸν εἰς ἐπίσκοπον καὶ ἔδωκεν αὐτὸν ἐν τῷ Ἰλλυρικῷ, μετὰ πολλῆς σπουδῆς αἰτουμένων δηλονότι τῶν ἐκεῖσε ὄντων. Ch. 2. Τότε Ἀδριανὸς ἐπιδημήσας τῇ Ῥώμῃ ἤκουσεν τὰ κατ' αὐτόν... (2)

BHL. 2451 : *petentibus saepe multis eum episcopum ordinari, in Apuliam civitatem Hecanam destinavit; Dominus autem semper erat cum Eleutherio. Tunc Adrianus imperator, Romam de partibus Orientis advenit, audiensque Eleutherii famam...* (3)

(1) Cf. Pio Franchi de' Cavalieri, *I martirii di S. Teodoto e di S. Ariadne, con un appendice sul testo originale del martirio di S. Eleuterio* (Roma, 1901 = Studi e Testi, 6), p. 135 et suiv. — (2) Ibid., p. 150. — (3) Mombritius, t. I, fol. 250. Cf. *Act. SS.*, April. t. II, p. 533, note *a*; H. Quentin, *Les martyrologes historiques du moyen âge* (Paris, 1908), p. 257, et la nouvelle édition de Mombritius par deux moines de Solesmes (Paris, 1910), t. I p. 658.

BHL. 2450, ch. 1 : *fecit eum episcopum.* Ch. 2. *Tunc Adrianus imperator audiens haec...* (1)

L'autre variante concerne l'endroit où auraient été transférées les reliques du saint. Autant les récits grec et latins sont d'accord pour localiser à Rome son martyre et pour faire entendre que la translation suivit de près celui-ci, autant ils diffèrent l'un de l'autre quant au lieu de la translation. Nous trouvons ici trois versions opposées : ce serait l'Illyrie, d'après la Passion grecque ; Troja, d'après la traduction *BHL.* 2451 ; Rieti, enfin, d'après la traduction *BHL.* 2450.

Les deux premiers récits, donc, font retourner les restes du saint dans l'église qu'il aurait gouvernée de son vivant ; aucun document antérieur n'atteste que S. Éleuthère ait été honoré, soit en Illyrie, soit à Troja, et ces textes sont manifestement fabuleux et pas bien anciens (2). Rieti est-il mieux fondé à revendiquer S. Éleuthère ? Il est permis de se le demander. Sans doute, certains auteurs modernes parlent d'un monastère de Saint-Éleuthère qui aurait existé près de la ville dès le temps de S. Grégoire le Grand (3) ; mais quand on va aux sources, on constate qu'il est simplement question d'un *monasterium iuxta Reatinae urbis moenia constitutum* (4), sans que le nom du patron soit mentionné. Grégoire le Grand raconte une vision dont fut gratifié l'évêque de Rieti Probus (VIe siècle) et dans laquelle lui étaient apparus *sanctus Iuvenalis et sanctus Eleutherius martyres* (5). Enfin, un acte de l'année 747 nous montre le roi Luitprand († 744) passant par un endroit appelé *Ad sanctum Heleutherium* et situé vraisemblablement pas bien loin de Rieti (6). Mais, même en admettant qu'il s'agisse dans ces documents de l'évêque martyr qui nous occupe, ils prouvent tout au plus que S. Éleuthère était honoré dans le diocèse de Rieti à une époque reculée. Ses restes y avaient-ils été transportés ou bien le culte dont il était l'objet a-t-il fourni aux gens du pays l'occasion d'imaginer une translation, telle que la rapporte le

(1) *Act. SS.*, t. c., p. 530. — (2) L'original grec, d'après M. P. Franchi, n'est guère antérieur au Ve siècle. — (3) Cf. P. Kehr, *Regesta pontificum Romanorum. Italia pontificia*, t. IV (1909), p. 21. L'auteur s'en réfère à Aug. Lubin, *Abbatiarum Italiae brevis notitia* (Romae, 1693), p. 320, et à un article de V. Boschi, *Di un antico cimitero in Rieti presso i corpi de' ss. martiri Eleuterio ed Anzia*, dans Bollettino della Regia Deputazione di storia patria per l'Umbria, t. VIII (1902), p. 1-28 ; ce dernier montre plus d'érudition que d'esprit critique. — (4) Grégoire le Grand, *Hom. in evang.*, l. II, hom. 35, ch. 8 (*P. L.*, t. LXXVI, col. 1263). — (5) Id., *Dial.* l. IV, ch. 12 (*P. L.*, t. LXXVII, col. 340). — (6) Cf. I. Giorgi e U. Balzani, *Il Regesto di Farfa*, t. II (1879), p. 41.

texte, assurément peu ancien, de la version *BHL.* 2450 ? Il nous suffit de poser la question et nous n'avons pas l'intention de nous attarder à un problème dont les éléments sont forts obscurs.

Le cas de Troja est moins clair encore. Car, chose singulière, on semble y avoir totalement perdu de vue la « tradition » d'après laquelle le saint, aussitôt après son martyre, aurait été rapporté dans sa ville épiscopale. L'étrange récit que nous publions ci-après nous fait, en effet, assister à une translation des reliques de S. Éleuthère à Troja en l'an 1104. L'auteur, Roffredus, préchantre de cette église, n'écrivait pas fort longtemps après l'événement ; car son ouvrage nous est parvenu dans un manuscrit du XIIe siècle. Il est malaisé d'être plus précis ou, du moins, plus affirmatif. Car Roffredus n'insinue aucunement qu'il ait assisté à la translation, et s'il déclare avoir vu quelques-uns des miracles qu'il raconte dans la suite (1), il n'indique pas bien clairement de quels miracles il a été témoin. On serait tiré de l'incertitude s'il était possible d'identifier l'évêque Guillaume auquel Roffredus a dédié son opuscule. Mais, comme nous le verrons (2), il y a eu à Troja, au cours du XIIe siècle, quatre évêques de ce nom et l'on a vraiment, dans toute la force du terme, l'embarras du choix.

Le récit est bien singulier. Il s'agit de la translation à Troja de S. Éleuthère — l'auteur l'appelle *Euletherius* — l'évêque de Troja, de S. Pontien pape et d'un confesseur nommé Anastase. Il n'y a rien de spécial à dire sur ce dernier. Le pape S. Pontien avait été enseveli au cimetière de Calliste (3), où l'on vient de retrouver son épitaphe (4), et aucun document authentique ne parle d'un transfert quelconque de ses reliques. Quant à S. Éleuthère, nous avons vu que la Passion *BHL.* 2451, d'origine « troyenne » assurément et sans aucun doute antérieure au XIIe siècle (5), fait reporter à Troja, aussitôt après le martyre, les restes sacrés du saint, et personne depuis lors n'a raconté comme quoi ils auraient été transférés ailleurs. Et cependant c'est assez loin de Troja qu'on va les chercher, les enlever, pour tout dire ; non pas en Illyrie, ni à Rieti, mais au monastère de Saint-Éleuthère, distant d'un mille *a civitate Tibera.* Cette « cité » qu'on a, bien à tort,

(1) Fin du ch. 13. — (2) Voir ci-après, p. 416, note 1. — (3) *Liber pontificalis* (éd. DUCHESNE, t. I, p. 145). — (4) Cf. R. KANZLER, dans *Nuovo Bullettino di archeologia cristiana*, t. XV (1909), p. 118 ; J. WILPERT, *Die Papstgräber und die Cäciliengruft* (Freiburg im Br., 1909), p. 2-3. — (5) Il suffira de signaler, parmi beaucoup d'autres, les manuscrits de Turin D. V. 3, du VIIIe/IXe siècle ; F. III. 16, du Xe siècle ; de Paris Bibl. Nat. lat. nouv. acq. 2179, du XIe siècle ; le Vaticanus 7810, du XIe siècle, etc.

identifiée avec Tivoli, *Tibur* (1), n'est autre que Tivera, localité du diocèse de Velletri non loin de Ninfa et de Norba (2), et précisément un privilège d'Hugues évêque d'Ostie et Velletri (3), daté de 1154, mentionne un *monasterium Sancti Eleutheri* situé dans ces parages (4) et pour lors abandonné depuis des années (5) ; et ce dernier détail ne concorde vraiment pas mal, comme nous le verrons, avec le récit de Roffredus.

D'où les reliques avaient-elles été apportées au monastère de Saint-Éleuthère ? Roffredus n'en dit rien. D'autre part, des inscriptions qu'on dit avoir été lues sur le reliquaire de Troja, viennent non pas éclaircir, mais plutôt embrouiller davantage l'affaire. Dans un « Chronici Troiani fragmentum » publié par Pelliccia, après un très court résumé de l'opuscule de Roffredus, on trouve ceci : *Hoc erat scriptum in latere sepulchri :* EGO PERISENTIA PEREGRINA CUM GAIO ET AURELIO MARITO MEO INVENIMUS CORPORA SANTOR. EULECTERII EPISCOPI ET PONTIANI PP. IUXTA VIAM FRAMINEAM IN LOCO V..... (6) La fin manque dans ce document ; l'inscription entière, et un peu moins incorrecte, a été publiée naguère par Stefanelli (7), qui ne dit pas d'où il la tire : EGO PERISSENA CUM GAISO ET AURELIO MARITO MEO INVENIMUS CORPORA SANCTORUM ELEUTERII EPISCOPI, PONTIANI PAPAE ET ANASTASII LEVITAE, IUXTA VIAM FLAMINIAM IN LOCO QUI DICITUR PALATIUM. TULIMUS EOS INDE ET POSUIMUS IN DOMO S. IOANNIS BAPTISTAE, QUAE EST IUXTA CIVITATEM TYBERAM MILLIARIO UNO. Outre cette inscription, placée « sul frontespizio dell' urna marmorea in cui rinchiusero l'urnetta delle ossa », Stefanelli en

(1) PAPEBROCH, dans *Act. SS.*, t. c., p. 538-39, num. 41, 42 ; V. STEFANELLI, *Memorie storiche della città di Troia* (Napoli, 1879), p. 83 et suiv. — (2) Cf. Al. BORGIA, *Istoria della chiesa e città di Velletri* (Nocera, 1723), pp. 74-75, 286 ; KEHR, op. c., t. II (1907), p. 108. — (3) BORGIA, t. c., p. 232-33 ; cf. E. STEVENSON, *Documenti dell' archivio della cattedrale di Velletri*, dans l'ARCHIVIO DELLA R. SOCIETA ROMANA DI STORIA PATRIA, t. XII (1889), p. 107-8. — (4) Cf. BORGIA, t. c., p. 234. — (5) *Praeterea monasterium Sancti Eleutheri, quod nec per me nec per antecessores meos a XL* (*XV* Stevenson) *annis ordinari potuit, imo inter manus predecessorum nostrorum redactum est in solitudinem, possessiones dirutae, molendina diruta, ita quod nec etiam personam invenire pot<u>erimus ut ibi habitaret....* — (6) *De christianae ecclesiae... politia*, tomi III pars I (Bassani, 1782), p. 345 ; *id.* ed. I. W. I. BRAUNIUS, t. II (Coloniae ad Rhenum, 1838), p. 281 ; *Raccolta di varie croniche.... appartenenti alla storia del regno di Napoli*, t. V (Napoli, 1782), p. 131. Dans sa courte préface à l'édition du fragment en question, Pelliccia dit qu'il le publie d'après une copie faite par Jean-François de Rossi, lequel l'avait pris d'un manuscrit sur parchemin. L'éditeur promet de disserter, dans sa *Neapolitana bibliotheca*, sur la date et l'authenticité de la chronique ; mais de la *Neapolitana bibliotheca*, il n'a jamais paru, sauf erreur, que le prospectus, publié en 1778. — (7) Op. c., p. 84.

transcrit une seconde (1), qu'on avait mise « sul chiusino dell' urnetta » : HIC REQUIESCUNT CORPORA SANCTORUM ELEUTERII ET PONTIANI PONTIFICUM ET ANASTASII LEVITAE, TEMPORE LEONIS TERTII INVENTA. De quand date la chronique ? de quand les inscriptions ? Les éléments nous manquent pour le déterminer, même approximativement. Certes, les derniers mots de la seconde inscription ne permettent pas de penser qu'elle date de l'époque de l'invention dont il s'agit, c'est-à-dire du commencement du IX[e] siècle. Mais il est bien possible que toutes deux soient beaucoup plus récentes, et ce sont des témoins peu sûrs.

Avant d'arriver au récit de Roffredus et pour en finir avec les versions opposées qui compliquent si extraordinairement l'histoire des reliques de S. Éleuthère, rappelons que, contrairement à l'affirmation de Roffredus, les reliques des SS. Éleuthère et Pontien — on ne parle pas de S. Anastase — auraient été transportées de Tivera non pas à Troja, mais à Velletri. On n'en a d'ailleurs aucune attestation antérieure à un sermon en l'honneur de S. Pontien écrit au XV[e] siècle par Antoine Mancinelli (2). Celui-ci ne donne pas la date de la translation ; mais les historiens du crû croient pouvoir la fixer dans le deuxième quart du XIII[e] siècle (3), soit un siècle au moins après que les reliques des SS. Pontien et Éleuthère, au dire de Roffredus, presque contemporain du fait, avaient été emportées clandestinement à Troja.

Mais il suffit. On a cru pouvoir concilier ces « traditions » divergentes et parfois même contradictoires, en faisant voyager beaucoup les reliques et en en attribuant une part aux diverses églises qui prétendent les posséder. Il y a lieu toutefois de se demander si les textes qui garantissent les revendications de chacune des églises sont assez anciens et d'une autorité suffisante pour nous amener à recourir à cette solution plus commode que satisfaisante.

Dans tous les cas, le récit de Roffredus, qui semble se présenter dans des conditions meilleures, puisqu'il émane presque d'un contemporain, n'est pas rassurant. Un moine du Mont-Cassin et un clerc de Saint-Éleuthère de Tivera vont, nous dit-il, trouver l'évêque de Troja, Guillaume, et lui promettent, sous la foi du serment, de lui procurer des corps de saints — ou les corps des

(1) Ibid. — (2) Extrait dans BORGIA, t. c., p. 283-84. — (3) BORGIA, t. c., p. 283 ; T. BAUCO, *Compendio della storia Veliterna*, t. II (Roma, 1841), p. 165-66. Nous n'avons pas sous la main la *Storia della città di Velletri* publiée par le même auteur en 1851.

saints. — L'évêque encourage par des présents leur bonne volonté, et tous deux « retournent » à Tivera. Là, ils s'abouchent avec l'abbé du monastère, situé à un mille de la bourgade. Le dit abbé, se rappelant les persécutions que lui ont fait souffrir les oppresseurs des églises, considérant du reste que les reliques des saints ne sont pas honorées comme il convient dans sa maison, entre dans les idées des deux émissaires de l'évêque Guillaume. La nuit venue, les trois « confrères » déterrent les corps saints et les emportent hors de l'église. Le lendemain, à la grande joie de l'abbé et de ses compagnons et fort à propos pour faciliter leur exploit, — *sed ut res tutius perageretur*, — l'église dépouillée de son trésor périt dans un incendie. Il faut croire qu'il n'y avait plus guère de moines ou de clercs au monastère, ou bien qu'ils ne s'inquiétaient pas plus que leur abbé de lui conserver son dépôt sacré. Car Roffredus nous montre l'abbé préoccupé avant tout de l'opposition que feraient les habitants de Tivera au rapt des corps saints conservés dans leur voisinage. On avertit ces braves gens du désastre et on les prie de venir en aide au monastère. Et comme ils prennent les armes pour empêcher qu'on ne leur ravisse les reliques des saints, l'abbé prétexte un voyage, dans le but de trouver des ressources pour reconstruire l'église ; et il s'en va, emportant les reliques. Et Roffredus nous décrit en détail le voyage des trois ravisseurs, comme aussi leurs inquiétudes et leurs tribulations. Il semble, à le lire, que les trois complices s'étaient vite départis de la prudence bien nécessaire pour cacher leur larcin ; car la renommée des saints s'étant répandue « sur toute la terre du Mont Cassin », on s'efforçait de les leur ravir. Il paraît même — le récit de Roffredus est embrouillé, mais laisse suffisamment deviner les faits — que l'abbé du Mont Cassin était arrivé à enlever aux porteurs leur précieux dépôt. On comprend que ces faits, soigneusement rapportés à l'évêque de Troja (1), ne pouvaient que le confirmer dans la haute idée qu'il avait du trésor dont on enrichissait son église. Mais ce que nous en avons dit suffit, croyons-nous, pour faire voir combien tout le récit est suspect. Il n'y a pas lieu, semble-t-il, de mettre en doute la simplicité et la bonne foi de Roffredus. Mais ces gens de Saint-Éleuthère, ou du moins qui se donnaient pour tels, ne nous inspirent aucune confiance.

Il semble qu'il n'existe plus qu'un seul exemplaire ancien du récit de Roffredus. On le trouve, transcrit au XIIe siècle en écriture bénéventaine, aux feuillets 260-267^{v} du manuscrit VI. AA. 4

(1) Voir le ch. 10.

de la bibliothèque nationale de Naples. C'est un volume factice, dans lequel ont été reliés trois manuscrits ou fragments de manuscrits. Il appartenait jadis à l'évêque de Troja, Émile-Jacques Cavalieri (élu en 1694). Le bas des feuillets sur lesquels se lit la translation est usé, et quelques mots sont presque illisibles. Heureusement, nous pouvons les suppléer ou les compléter grâce à la copie faite d'après un exemplaire écrit « charactere longobardico » qui se conservait à la cathédrale de Troja (1), — sans doute le manuscrit même qui se trouve maintenant à Naples ; — cette copie, envoyée à nos devanciers par le P. Antoine Beatillo (2), remplit les feuillets 190-204 du manuscrit 8949 de la Bibliothèque Royale de Bruxelles. Elle concorde parfaitement avec l'exemplaire de Naples, sauf certaines corrections, visiblement faites par le copiste, au texte parfois fautif de l'exemplaire original. Naturellement, c'est ce dernier que nous avons reproduit, en mettant entre parenthèses ( ) les lettres suppléées grâce à la copie récente, les crochets < > étant réservés aux additions que nous avons cru nécessaire de faire nous-mêmes à quelques endroits.

La pièce a été lue par Papebroch dans la copie dont nous venons de parler, et il la mentionne brièvement à la fin de sa notice sur S. Éleuthère (3). Il a pris Tivera pour Tivoli et se demande, de plus, si Éleuthère et Anastase ne sont pas des pontifes romains, tout comme Pontien. Une telle conjecture suppose que l'on a une confiance très ferme dans la réalité de la translation racontée par Roffredus. Je crains qu'elle n'embrouille encore davantage une question déjà suffisamment obscure.

Stefanelli, qui confond aussi Tivera et Tivoli, a raconté la translation en résumant fidèlement le récit de Roffredus (4). De même qu'ailleurs ses références ne sont pas toujours précises, ainsi à cet endroit il ne dit pas où il a pris le texte du préchantre de Troja. Je me demande si ce n'est pas dans la *Troia sacra*, composée vers 1728 par le chanoine Vincent Aceto. Cet ouvrage, accompagné de nombreux documents, a été une des sources principales de Stefanelli (5). A-t-il été imprimé ou est-il resté manuscrit ? Stefanelli s'est abstenu de nous renseigner sur ce point. Il est certain que nous ne l'avons trouvé cité nulle part ailleurs et que, s'il a jamais été imprimé, nous ne sommes pas arrivé à en rencontrer un exemplaire dans les quatre principales bibliothèques de Naples, pas plus qu'à Rome, à Paris, à Londres et dans de très nombreux dépôts de

(1) Note de la main de Papebroch dans le ms. 8949 de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, fol. 188. — (2) Ibid. — (3) *Act. SS.*, t.c., p. 538-39, num. 42, 43.— (4) Op. c., p. 83-88. — (5) Cf. ibid., pp. 8, 10.

l'Italie et de l'étranger. Nous croyons donc pouvoir regarder l'opuscule de Roffredus comme inédit, et nous le publions ci-après, non sans faire toutefois de larges coupures dans le recueil de miracles qui suit le récit de la translation. A. P.

f. 260.

In translatione sanctorum martirum Eul<etherii>, Pont<iani> atque confessoris Anastasii.

Domino ac venerabili Guillelmo, Troianae sedes antistiti (1), Roffredus eiusdem dictus indignus precentor (2). Vestre religionis studio commonente sollicitus, quo divinitatis in actibus sacre proposito conversationis iugiter meditaris intentus, ut liquidum sit ac valde perspi-

(1) Ughelli et, après lui, Cappelletti et Gams, ne signalent au XII[e] siècle qu'un seul évêque de Troja du nom de Guillaume, qui aurait siégé au moins de 1106 à 1133. Il faut descendre jusqu'à l'an 1309 pour rencontrer un homonyme. Au contraire, le fragment de chronique publié par Pelliccia (voir ci-dessus, p. 412) mentionne, rien que pour le XII[e] siècle, quatre Guillaume : le premier, surnommé Bigoctus ou Bigottus, élu le 13 janvier 1102 ; le second siégeait en 1114 et était décédé au plus tard en 1124 ; le troisième élu en 1154 et mort en 1170 ; le quatrième mort en 1187, déjà signalé en 1182. Divers documents cités, malheureusement sans assez de précision, par Stefanelli, confirment en partie cette chronologie, qui doit être exacte dans ses grandes lignes. On nous dit que Guillaume I[er] mourut le 8 décembre 1106 (Stefanelli, p. 88). C'est fort vraisemblable : en effet, une inscription de la grande porte de la cathédrale nous apprend que, en 1119, *Willelmus secundus huius Troianae ecclesiae episcopus* était dans la douzième année de son épiscopat (ibid., p. 108), et une autre inscription, relative aux petites portes de bronze de la même église, atteste qu'elles ont été données par *Guglielmus secundus Dei gratia venerabilis huius Troianae sedis episcopus nonus*, en l'an 1127, la vingt-et-unième année du pontificat de Guillaume (ibid., pp. 92-93, 107). Donc il avait succédé immédiatement à Guillaume I[er] ; donc, aussi, il n'était pas mort en 1124 et c'est par erreur que le fragment de chronique mentionne, à cette année, un *Honorius episcopus Troyanus*. Stefanelli (p. 103) le fait mourir en 1141, et, de fait nous voyons, dans la chronique de Falcon de Bénévent (Muratori, *Rer. ital. scr.*, t. V, p. 129), qu'il vivait encore en 1139. Deux pièces, insérées dans le fragment de chronique, montrent que Guillaume III était, en mai 1169, à la quinzième année de son pontificat, et que Guillaume IV, en mai 1182, gouvernait l'église de Troja ; d'après Stefanelli (p. 119), il aurait été élu en 1179. Ces données suffisent ici. C'est sous l'épiscopat d'un Guillaume que la translation s'est faite et que le récit en a été rédigé. La translation même, arrivée en 1104, d'après Roffredus, se place donc sous l'épiscopat de Guillaume I ; quant au récit, comme nous l'avons fait observer (ci-dessus, p. 411), on peut hésiter entre les quatre Guillaume. Ajoutons toutefois que Roffredus n'insinue pas le moins du monde que l'évêque auquel il dédie son ouvrage serait celui-là même qui aurait procuré à Troja les reliques dont il s'agit. — (2) Nous avons signalé, en les imprimant en petit texte, les nombreux emprunts que Roffredus a faits dans la préface à la préface de la Vie de S. Hilaire de Poitiers par Venant Fortunat, *BHL*. 3885.

cuum ad catholice et autentice doctrine culturam et fuisse te educatum, et in tante provectionis cacumine esse promotum, cum irreprehensibiliter et veteris et nove dispositionis ecclesiastici dogmatis fundamenta custos observas, et ad edificationem plebium tibi commissarum veluti sapiens architectus componendo aliquid supra firmum fundamentum cura egregia fabricare procuras ; quod non sine timore caritatis, cuius amore preventus michi cunctorum tibi subditorum infimo dignatus es iubere quod de translatione et miraculorum glorificatione sacratissimorum martirum Euletherii et Pontiani pontificum atque Anastasii confessoris ad laudem Dei et domini nostri Iesu Christi eiusque genitricis et intemerate virginis Marie, que me primis a cunabulis in domo sua quasi peculiarem vernaculum enutrivit ac docuit, etsi non ad plenum, vel ex parte secundum meam capacitatem perstringerem. Sed cum mei ingenioli brevitatem considero, adeo sanctorum.miraculorum inmensitatem mirabilem perpendo ut pene michi videatur tam omnia eorum miracula posse describere quam digito montes transferre. Sed ne inerti stilo composita descriptio peritis lectoribus, potius quam provocet auscultantem, fastidium generet, licet cum mea verecundia, tibi quidem, pater, obedientiam et sanctis martiribus, de quorum translatione agitur, debite servitutis famulatum impendere gestio. Sed quia devotione me facere credo, cum ad eorum virtutes non reticendas nequaquam sufficiam, det ipse, rogo, veniam et parcat ori meo, cuius ope vel instinctu seriem translationis temerarius narrator attingo.

(**1**.) Igitur omnibus in Christo credentibus qualiter corpora sanctorum martirum Euletherii Ecane urbis episcopi, que nunc Troia dicitur, et Pon|tiani pape atque Anastasii confessoris de ecclesia f. 260v. eiusdem Sancti Euletherii, a civitate Tibera miliario uno distante, in eandem Troianam urbem, divina Dei gubernante providentia, transvecta sint, stilo veritatem exarante, ordine patefacio. Fuerunt enim duo viri, quorum alter monachus Casini Montis, alter eiusdem sancti Euletherii clericus, qui, Spiritu sancto monente, sine quo nullum rite fundatur exordium, ad Guillelmum episcopum venerabilem properantes ac iureiurando sanctorum corpora pollicentes, precibus ac nobilibus honorati muneribus, ad beatorum martirum limina cum gaudio remearunt. Ubi cum essent, ceptum magnificum ad effectum ducere sedulo meditantes, abbate<m> monasterii, virum sanctum et religiosum, Benedictum nomine, super hoc valde <desi>derabili et iam diu premeditato circumvenere negotio.

(**2**.) Tunc misericordia et voluntate Dei omnipotentis, qui omnia

Dan. 13, 42. novit ante quam fiant, et meritis beati Euletherii episcopi et martiris ad propriam sedem remeare volentis, necnon interventionibus sanctorum Pontiani pape et martiris atque Anastasii confessoris, (fra)trem (et co)episcopum comitantium, (excogi)tans abbas ille, de quo iam mentionem fecimus, multas et innumerabiles quas ibi ab ecclesiarum violatoribus passus est oppressiones, perpendens etiam sanctorum corpora prout deberent non venerari, confratrum dictis prebuit assensum. Quid plura ? Nec multo post, licet multo confratres prephati terrore perterriti, cum magno tamen cautele studio ac reverentie cultu, locum adeunt sepulture. In quo, signo sancte Trinitatis expresso, confidentes de misericordia et pietate Omnipotentis, qua pretermissa nullum bonum legitur principium, sarculo arrepto, ubi mirificus latet thesaurus manu non timida [1] securi confodiunt. Quo facto, tanto sunt odore sanctorum respersi, quod se in amenitate paradisi florigera putantes, vix vite quiverunt reminisci presentis. At ubi ad se reversi sunt,sanctorum corpora Euletherii et Pontiani pontificum et martirum atque Anastasii confessoris de loco in quo iacebant cum summa reverentia tulerunt. Et illa quidem deportantes, sicut a sancto Spiritu fuerant educti, in loco sancto optime reposuerunt.

f. 261. (**3.**) Altera autem die, quod credimus non sine iudicio Dei fac|tum, sed ut res tutius[1] perageretur, ignis copiosissimus de silvis vehementi saliens stridore templum sanctorum martirum reliquiis desolatum ita consumpsit quod preter muros omnia redegit in pulverem. Videntes hec sanctorum corpora custodientes, quamquam in rebus adversis non sit exultandum, gavisi tamen, Tiberanis, ut monasterio subvenirent, festinanter nuntiare curarunt. Qui venientes ac sacrosanctum locum taliter destructum reppërientes, et patrie desolationem adhuc ignorantes, vocibus mestis ululatus ad celum dederunt. Cum autem iam in multa dementatione populus esset, consolationem tristitia magna resumente, ne sanctarum reliquiarum raptum vel furtum paterentur, cum armis die noctuque usque ad ecclesie reparationem vigilare indixerunt.

(**4.**) Interea dum hec et his similia agerentur, preparato translationis sanctorum itinere, abbas cum suis ad ecclesie rehedificationem igne consumpte lucratum ire[1] longius finxit[2]. Cumque pro dubitatione civium Tiberanorum amputanda licentia accepta iter

2. — [1] ·di *rescriptum al. man.*
3. — [1] totius *cod.*
4. — [1] iri *cod.* — [2] fixit *cod.*

arriperet, ita ut nescirent qualiter se habere deberent, sicque facili cursu ad ecclesiam Sancti Petri que de Hiscleta dicitur, secus castrum Ceccanum (1), in Campanie videlicet partibus sitam, applicuerunt[3], ibique ospitati Deo et sanctis eius Euletherio et Pontiano martiribus ac pontificibus atque Anastasio confessori se devotissime commendaverunt. Exeuntes autem inde die sequenti per Ciperanum (2) tramite recto et per Aquinum, castrum quod Sancti Stephani dicitur (3) cum sanctorum martirum reliquiis applicantes intraverunt. In quo loco[4] securos se esse sperantes, monachus ille Casinensis iam supra memoratus cum grandi gaudio, sicut per sacrosancta[5] spoponderat, de adventu sanctorum nuntians Troiam ad predictum pontificem sine mora festinavit, ibi cum reliquiis abbate remanente

(**5.**) Quo audito, prephatus antistes dictis fidem non statim adhibuit; sed postquam rei veritatem comperit, quibusdam sani consilii adhibitis, causam serio enucleavit. Interim, dum talia sermocinarentur, iure pastorali, ut bonus pater, de fide sancte Trinitatis eos alloquitur, dicens : « Christiani sumus, a Christo « vocati, christiane legi noscamur famulari. Quem vero Christum « et corde credamus, et ore non desistemus confitendo collaudare. « Confiteamur ergo Pa|trem et Filium et Spiritum sanctum, f. 261v. « Patrem ingenitum, Filium unigenitum, Spiritum sanctum ab « utroque credamus procedentem. Christum Dei filium, natum ex « Maria virgine, quem cunctis populis credentibus necdum etiam « credentibus certa pronuntiemus audacia. In hac enim sancta et « catholica fidei constantia permanentibus nil umquam deesse « poterit. Hanc igitur nos fidem habentes, Deum Patrem perpetua « mundum ratione gubernantem atque regentem, ut per gloriosos « martires suos Euletherium[1] urbis nostre patronum et beatum « papam Pontianum atque Anastasium confessorem ecclesiam « nostram visitare et exaltare dignetur, suppliciter oremus, quati- « nus patrociniis[2] suffragati celestis hereditatis coheredes esse « mereamur. » Cumque circumstantes respondissent « Amen », tum sanctorum gavisi relatione, tum pia boni pastoris refecti exortatione, ad propria sunt reversi. Sicque factum est ut tres viri divinis ministeriis honorati, persone probate et meritis digne, cum confratre Casinensi ad sanctorum corpora sunt destinate.

(**6.**) Qui cum perrexissent et ad locum ubi corpora sanctorum erant

— [3] applicuerant *cod.* — [4] loquo *cod.* — [5] sacrosanctam *cod.*
5. — [1] Euletherii *cod.* — [2] *add. in marg.*

(1) Ceccano. — (2) Ceprano. — (3) De quo cf. E. Gattola, ***Ad historiam abbatiae Cassinensis accessiones*** (1734), p. 752.

pervenissent, abbatem sanctorum reliquias custodientem adeo insidiis circumdatum invenere, quod nullo prorsus ingenio, nullo penitus arbitrio de domo in qua [1] ospitatus fuerat procedere valeret. Nam per totam terram Montis Casini fama sanctorum ita iam divulgata fuerat ut nemo de illorum manibus quolibet [2] modo posse
Ps. 67, 36; 85, 10. abstrahi [3] crederet. Sed mirabilis Deus in sanctis suis, ipse faciens mirabilia, cooperatus est in bonum, dans servis suis consilium.
Rom. 8, 28. Quidam enim ex tribus paulo ante recitatis, licet in multa iam desperatione positus, castrum Pontecorvum dictum, ubi tunc Sancti Benedicti venerabilis abbas Oderisius (1) presens fuerat, adit [4]. Qui causam clerico sibi narranti se respondit scire per ordinem. Ad quem clericus : « Iube tamen, pater sanctissime, quia non ita. Res « enim alia est domini mei, de ultramontanis advecta finibus ; « ideoque huc usque me transmisit ad vos, quatinus vestro ducatu « vestroque, pater venerande, consilio secure, si placet, remeare « faciatis. » Et vale dicens abbati, quia secundum petitionem,
f. 262. prout sibi videbatur, | acceperat, cum gaudio reversus est ad socios.

(**7.**) Ad quos cum venisset, invenit eos pre nimia angustia flentes nimiumque merentes, mantica, in qua sanctorum reliquie sigillate erant, ab illorum potestate ablata. Quod audiens probus ille clericus, confortatus in Domino, mox pervolanti cursu se ad abbatem iterum contulit, dicens : « Decepisti, pater ; quem non debueras, « decepisti. Miserere sociosque iube resolvi captivos. Miserere et « precipe reddi quod illis ablatum est. Dux enim magnificus filius « vester est ; presul autem noster fidelis et amicus ; quorum iussu « vel instinctu hec perpetrata sunt. Noli amplius retinere ; noli, sed « festinanter reddi iubeto. Apula quidem tellus, Principatus, Cala« bria necnon et Sicilia ecclesie beati Benedicti Montis Casini « omnia haec non modicum necessaria. Quod quidem nisi emenda« tum fuerit, ad tantum res illius deveniret infortunium quod pror« sus in partibus illis nullum deinceps quiverit retinere domi« nium. » Tandem pietate ac nutu Dei omnipotentis, qui omnia creavit ex nihilo, atque interventionibus sanctorum, ad Troianam urbem, propriam videlicet sedem, properare volentium, sine mora, omni infestatione retroacta, remota reddi et usque ad Sanctam Mariam in Cingla (2) conduci secure precepit.

(**8.**) **Aliud miraculum.** Factum est autem, dum benedictione

6. — [1] (de d. in q.) in q. de d. *cod.* — [2] quolibed *cod.* — [3] abstrai *cod.* — [4] addit *cod.*

(1) 1087-1105. — (2) In territorio Alifano. Cf. Leonis Chronicon Casinense, lib. I, c. 6 (*MG.*, Scr. t. VII, p. 583, l. 18).

<ab> abbate venerabili postulata pluribusque interpositis sermonibus, clericus ille recederet, certus sanctorum redditione reliquiarum, cum omni alacritate reversus est ad socios. Quibus sibi adhibitis et, sicut imperatum fuerat, sanctorum redditis cum eodem quo prius fuerat sigillo sigillate reliquiis, licet insidiantium terrore perculsi, gaudentes tamen et exultantes, quasi de tenebris ad lucem venientes, Sanctum Germanum (1) petierunt. Inde procedentes ad castrum quod Sancti Victoris dicitur (2) cucurrerunt ; ubi ospitati sibi valde iam fessis necessaria exhibuerunt. Deinde montana transcendentes et per castrum Sextum noncupatum (3) non sine laborioso certamine pretereuntes, domum Sancte Marie in Cingla ingressi sunt, ibique cibo refecti et sine mora recto calle per civitatem Alifiam (4) ecclesiam Sancti Salvatoris Telesini (5), quasi iam securi, aggredientes, membra quieti dederunt.

(**9.**) Die vero alia, non tamen sine cautela, quia fama sanctorum martirum per | Samnium iam pullulaverat, sapienti indagando f. 262v. examine, ne quis eos sacra ferentes perciperet, ad urbem Beneventanam sine mora festinare studuerunt. Ubi, quamquam nondum plenam securitatem habentes, repleti gaudii canebant : « Magna « est gloria tua, Domine, in servis tuis, quos huc usque cum tanto « dignatus es custodire thesauro. » Qui instantius adhuc orabant, dicentes : « Domine, adesto nobis servis tuis et ne deseras nos « usque in finem, ut per merita sanctorum tuorum martirum Euleterii et Pontiani pontificum atque Anastasii confessoris, confisi « gratuita misericordia et pietate tua, cum Troianis magna nos « cum devoti<on>e prestolantibus nomen tuum glorificemus in « secula. » Et hec orantes maturius solito accel<er>averunt gressum. Transeuntes autem vulgo ecclesiam Sancti Laverii dictam et a declivi Sancte Crucis portula (6),quasi iam propria cernentes, extensis manibus ad celum, excelsa voce dixerunt : « Gratias tibi agimus, Domine Deus Iesu Christe, quoniam consolata « est nos virtus sua, et non permisisti perdere thesauros incompa- « rabiles, sed donasti nobis gratiam benedictionis tue. Confirma Ps. 67, 29. « nunc quod actenus operatus es in nobis ; aperi fontem misericor- « diae tuae, quatinus Troia, pre ceteris Apulie urbibus munere « sanctorum provecta, carmen letitiae valeat sine fine sonare. »

(**10.**) Talibus et his similibus expletis, iam diu rei eventum desideranti audire prescripto antistiti nuntius veniens omnia intimavit

(1) Haec est nota civitas sub Montis Cassini rupe sita.— (2) De quo Gattola, t. c., p. 749.— (3) Sesto Campano.— (4) Alife.— (5) Telese. — (6) « S. Croce in portula, Casale nel Buccalo, alcuni chilometri lontano dalla città nostra » (Stefanelli, op. c., p. 85).

et quod actum fuerat per ordinem pandit. Qui audiens quanto gestiverit [1] tripudio quantasque cum tota civitate Deo gratias egerit, dictis vel scriptis facile explicari non potest. Non immemor tamen sani consilii providus antistes, convocatis de familiaribus quos placuit, sanctorum reliquiis obviam misit. Qui pergentes ac II Mach. 10, 38. tentorium non procul ab urbe figentes, in ymnis et confessionibus sanctorum corpora susceperunt atque in tentorio usque in crastinum cum decore ac reverentia honestissime reposuerunt. Videntes haec Troiani Deo preces et lacrimas pre gaudio effundere ceperunt, magnaque ad Dominum voce conversi, gratias agentes ad locum ubi sanctorum sunt reliquie corruunt, magnalia Dei mirantes.

(**11.**) Interea dum hec aguntur, et sanctorum vigilie sub voce preconia parantur, venerabilis presul convicinos, Tortibulensem (1) videlicet ac Bivinensem (2), huius tanti operis testes et cooperato- f. 263. res invitare fecit antistites. Quibus val|de mane sibi adhibitis, ac prece ingenti rite et cum magno decore ordinata, sanctis martiribus obviam procedentes cum fere decem milibus utriusque sexus exeunt civitatem. Expectantibus autem ibi, singula corpora sanctorum singula feretra habentia de campo, ubi per totam noctem fuerant, cum processione plenaria summa veneratione religiosorum humeris imposita sacerdotum ad eos usque provecta sunt. Venerabiles ergo episcopi mox cum thi<mi>amatibus religiose et grandi <........> cum omni humilitate appropinquantes, proni adoraverunt in terram. Factaque oratione, imperato et voce et manu silentio, de nativitate et de vita sanctorum martirum, de diversis et illorum variis tormentorum generibus, necnon de veneratione et observatione eorum, de vite etiam emendatione et remissione peccatorum populi multitudinem circumstantis pontifex Bivinensis pia exortatione sic alloquitur, dicens :

(**12.**) « Audite, cives et fratres, quoniam dominus noster Iesus « Christus, cuius ministros vos credimus esse, per gloriosos san- « ctos martires suos Euletherium et Pontianum pontifices atque « Anastasium confessorem hac nostra tempestate civitatem Troia- « nam dignatus est visitare. Rogat vos dominus et pater vester « Guillelmus venerabilis episcopus una nobiscum et obsecrat ut in « his que ad sanctorum martirum venerationem pertinent iugiter « meditantes, emendationem vitae eorum, precedentibus meritis, « omni intentione queratis, et curam de preteritis plangendis et

10. — [1] gestivit *cod.*

(1) Tortiboli. — (2) Bovino.

« futuris iterum non committendis habere studeatis. Officium enim « pastoris tale est ut et sibi commissis necessaria suadeat et in se « ipso et in aliis, in quantum vires suppetunt, exempla bonorum « exercere non desinat. Nos autem, divina instigante clementia, « pervigili cura hanc perpendentes sententiam, vos ut filios karis- « simos paterno monemus affectu ut sic vivere satagatis, quatinus « post vite decursionem ad aeternae remunerationis bravium per- « tingere valeatis. »

(**13.**) Interim autem dum hec et alia ad salutem animarum prosequerentur, et venerabilis ille abbas sanctorum conductor reliquiarum iureiurando corpora sanctorum proprie supra memoratorum[1], quod postea adimpletum[2] est, non alia esse firmare disponeret, manibus ad celum extensis, omnes populi qui ibidem aderant[3], quod virtuti Dei et sanctorum meritis adtribuendum est, terribili voce una eademque hora, ac si illis per singulos | iniunctum esset, f. 263v. « Deo gratias » sub trina exclamaverunt invocatione. Episcopi vero et quam plures circumstantes, quid hoc esset hesitantes, responso videntium illos virtutem Domini et sanctorum beneficia persensisse didicerunt. Qui episcopi dum relatione gavisi cuncta prosequi tacito ordine precepissent, sacramento supra textum Evangelii cunctis qui aderant[3] id ipsum spectantibus, ut prescriptum est, suptili examinatione completo, ac processione rite et ordinabiliter preparata, pro cognito et satis aperto miraculo, quod alias recitabitur, *Te Deum laudamus* incedentes voce excelsa ad honorem Omnipotentis et gloriosorum martirum canere ceperunt. Quibus ingredientibus cum multitudine inenarrabili ac canticis angelicis in civitatem Troianam, plura et innumerabilia signa fecit dominus noster Iesus Christus in magnificatione sanctorum martirum ; de quibus oculis nostris vidimus, pauca ad eorum reverentiam singulariter subter annecti studuimus.

(**14.**) Sed ne transgressionem facere videamur, audito qualiter ecclesiam intraverint et cum quanto decore, sic postea stilum vertamus ad miraculorum ordinem. Ubi enim per mediam civitatem cum tam magno et ineffabili laudis honore ante ecclesiae valvas sanctorum corpora provecta sunt, venerabiles presentes episcopi feretra sanctorum martirum humeris propriis summa cum humilitate imponentes et *Te Deum laudamus* voce excellentiori iterum incipientes, usque ad sacrosanctum altare, ubi dominicum corpus cotidie immolatur, ducentes honore dignissimo superimposuerunt. In quo per merita et orationes eorum in virtute et

13. — [1] -ra- *add. a corr. sup. lin.* — [2] ad- *add. a corr. sup. lin.* — [3] adherant *cod.*

triumpho Omnipotentis multa beneficia et innumerabilia <a> Christo praestantur credentibus. Quorum gloriosa translatio quarto decimo kalendas augusti anno dominice incarnationis millesimo centesimo quarto, indictione tertia decima, procurante totius orbis monarchiam Pascali papa secundo (1), imperante etiam gloriosissimo ac sanctarum pre ceteris ecclesiarum cultore Rogerio duce nobilissimo (2), sub cuius vicesimo primo regni sui anno et in sancte Dei genitricis basilica devotissima celebratur subsceptio. Ubi ex longinquis mundi partibus multitudines variis et diversis infirmitatum passionibus laborantes confluunt, quae de f. 264. misericordia Dei et sanctorum meritis pre|sumentes, ad laudem et gloriam nominis eius, qui omnia creavit cum non essent, pristine sanitati redduntur, regnante domino nostro Iesu Christo, cui est honor et gloria, laus et potestas in secula seculorum. Amen.

15. Quidam igitur veniens de Equitanie finibus, nomine Stephanus, hic iam diu moratus in civitate Arianensi (3), qui (id)em apud[1] Troianos per multa iam tempora non multum ignotus, crure et pede adeo exiccatus quod nullo modo absque vehiculis de loco se removere[2] valeret ad locum, (cor)rigia quidem baculo affixa sustentante genu, cum crure sicco et pede natibus adherentibus, ut Deus per eum gloriosos martires mirabiliter glorificaret, audita fama sanctorum, prout potuit, contulit se ad eos. Ubi cum esset et bonorum substentatione virorum sub feretris iaceret in via prostratus, sic eius a prope stantibus audita ossa[1] sunt insonare ac si nuces humi prostratas pedibus homines insilirent. Unde factum est quod, misericordia Dei preeunte et gloriosorum martirum meritis, ita sanus et incolumis vehicula in collo gestans usque ad ecclesiam Sancte Marie, in qua eorum recondite sunt reliquie, processit[3] ac si nullam corporis infirmitatem actis temporibus passus esset. Qui postea in eorum servitio vitam finire devovit.

(**16.**) Dum autem missa solito more ageretur per ordinem, perlecta lectione evangelica, cum quidam toto latere exiccatus, Riccardus nomine, divino adtentus officio ac visis stupefactus miraculis, Omnipotentis misericordiam ac sanctorum merita postulans anxius et gemens flagitare non cessat. Unde factum est quod in tantum ex nimia multitudinum vexatione hinc[1] et inde ageretur, ut etiam magis mori quam sic vivere optaret. Sustentatus itaque a viris Deum timentibus, ante sacrosanctum altare ad sanctorum reliquias perductus est. Qui mox prostratus ante sanctorum corpora, cepit

15. — [1] *add. al. m. sup. lin.* — [2] ·ve· *add. al. m. sup. lin.* — [3] precessit *cod.*

(1) 1099-1118. — (2) Rogerius dux Apuliae et Calabriae, † 1111. — (3) Ariano di Puglia.

flere dicens : « Sanctissimi martires et a Deo excelso dilecti, con-« spicite miseriam huius miserrimi corporis et subvenite michi « misero iam per multorum annorum[2] curricula lateris dolore « exiccati laboranti[3]; porrigite manum misericordie vestre, quatinus « tanta alleviatus doloris oppressione cum ceteris misericordiam « consecutus Deo gratias merear decantare. » Et hec dicens ab omni egritudine lateris | exiccati liberatus, surrexit gaudens et cum f. 264v. omnibus astantibus benedicens Dominum, qui talem sanctis suis gloriosus contulerit gloriam.

(**17.**) Quadam itaque die iuvenis quidam de urbe Roma, Petrus nomine, audiens famam gloriosorum martirum, de terra Fundana, in qua cum patre tunc ipse degebat, contractus, ut erat, toto latere ad ecclesiam Troianam, in qua sanctorum sunt corpora, quantocius super (anim)al diurno pretio emptum deferri se fecit. Qui veniens summa cum devotione[1] proiecit se ante sanctorum reliquias[2], flagitans Omnipotentis misericordiam et sanctorum suffragia. Gloriosi autem martires, qui ideo in seculo passi sunt tormenta ut per martirii palmam fideles a tormentis liberare mererentur, non diutius passi sunt hunc pro miseria sua exaudire rogantem. Nam toto latere amisso[3] sibi reddito[4], sanus ex toto effectus surrexit et abiit[5] propriis ad propria gressibus, glorificans Deum et sanctos martires eius.

(**18.**) Alia vero die sequenti quidam vir de Hispanis finibus f. 265. adveniens, Petrus Raimundus nomine, qui iam per multorum annorum spatia lumine amborum oculorum privatus et cruribus et pedibus et, ut verius dicam, corpore sic ex toto contractus ut sine geminis vehiculis per tria spatia pedum ambulare non posset, hic denique idem, ut ipse multis qui aderant[1] id ipsum audientibus proprio ore testatus est plurima per orbem se circuisse sanctuaria ; qui audita tantorum fama miraculorum...

(**19.**) Eodem itaque tempore ac die quidam infantulus de civitate Troiana idemque Grimaldus appellatus, qui manum adeo contractam habens...

(**20.**) Nec multo post quidam vir de civitate Telesina, Organellus nuncupatus, auditis et visis tot sanctorum prodigiis, ad sanctos Dei, ut eum saluti pristine redderent[1], devote advenit...

16. — [1] hunc *cod.* — [2] *add. al. m. sup. lin.* — [3] la- *add. al. m. sup. lin.*

17. — [1] -tio- *add. al. m.* — [2] -li- *add. al. m.* — [3] ammisso *cod.* — [4] redito *cod.* — [5] habiit *cod.*

18. — [1] adherant *cod.*

20. — [1] redderet *cod.*

(**21.**) Quedam vero mulier de civitate Montis Corbini (1), Maria vocabulo, dum a primis annis totum sinistrum latus amitteret[1]...

(**22.**) Quedam itaque infantula, filia cuiusdam paupercule, natione Troiana, cum ducta esset ad basilicam...

f. 265v. (**23.**) Accidit autem quod cum venerabilis supra memoratus, qui tunc preerat, antistes die dominico supra defunctum in ecclesia iacentem funeris exequias ageret, quidam vir de civitate Asculo cum puero adveniens...

(**24.**) Mulier de castro Manuplello (2) in provincia Teatina (3), — non est nostrum nosse quo preventa peccato, — filiam, nomine
f. 266. Oblandinam,| primis a cunabulis omnibus attractam nervis, venarum arefactis discussionibus, miserabilis edidit. Que tristitia ac tanti supereminentis peccati confusa verecundia, relicta mansione propria, notos et affines postposuit et ad ignotas se contulit regiones cum filia ; quam plura post tempora propriis humeris baiulans, ad sanctissimi Nycolay oraculum proficiscitur, de loco in locum cotidiana corpori mendicans necessaria...... Transacto igitur multo tempore,... ad Troianam Dei genitricis Marie basilicam, in qua sanctorum sunt corpora, ... iter gratanter arripuit. Hec cum quadam die vehementi estu ac longo fatigata in via Florentina sederet itinere...

f. 266v. (**25.**) Miraculum, quod per gloriosos martires in castro Montoro (4), in principatu videlicet Salerni, accidit, propter quosdam Troiane ecclesie invidos ad penitentiam eorum cunctis denotetur fidelibus, ut resipiscentes emuli et in fide solidentur, et deinceps in virtute Dei et sanctorum beneficiis nullum scrupulum patiantur...... Enimvero vir quidam Narniensis ad monasticum habitum conversus, Benedictus nomine, ut mos est, ad sancti Mathei apostoli orationis causa venit oraculum (5). Qui cum in reversione esset et sub arbore quadam iuxta castrum praedictum sompno gravatus quiesceret...

f. 267. (**26.**) Hec, fratres dilectissimi, de translatione et miraculis sanctorum martyrum Euletherii et Pontiani pontificum atque Anastasii confessoris, gratia opitulante superna, pro viribus meis exposui. Multas et alias et eorum innumerabiles virtutes... nulla potest
f. 267v. lingua retexere. Tanta est enim......| Poscite Christum pro omni aetate et omni sexu... quatinus, vobis custodientibus, vobis atque ducentibus, pervenire mereantur ad gaudia sine fine mansura, prestante ipso... Amen.

21. — [1] ammitteret *cod.*

(1) Montecorvino. — (2) Manopello. — (3) Chieti. — (4) Montoro superiore. — (5) Ad ecclesiam cathedralem Salernitanam.

LES PREMIERS « LIBELLI MIRACULORUM »

Le chapitre VIII du dernier livre de la *Cité de Dieu* est consacré à la question du miracle en apologétique, notamment du miracle contemporain ; et à ce propos S. Augustin rapporte une série de guérisons et de faveurs obtenues de son temps, particulièrement dans les sanctuaires des martyrs, dans ceux de S. Étienne en toute première ligne. M. Harnack a récemment analysé et commenté cette page si vivante et si curieuse de l'œuvre du saint docteur, et insisté avec raison sur les moyens pratiques préconisés par lui pour donner un cachet d'authenticité aux récits déjà nombreux de grâces surnaturelles qui circulaient dans la chrétienté (1). Nous ne reprendrons que cette partie du mémoire de M. Harnack, sans examiner cette fois à fond les considérations très intéressantes sur les Actes des martyrs que l'auteur y rattache.

Les événements qui ont agi d'une manière décisive sur les idées de S. Augustin en cette matière sont étroitement liés à la découverte fameuse des reliques de S. Étienne à Caphar-Gamla 415. Nous n'avons pas à rappeler les circonstances de cette invention, connue par la relation de celui qui en fut l'instrument ou, si l'on aime mieux, l'artisan (2). Il nous importe de savoir qu'elle eut un très grand retentissement surtout dans l'église d'Afrique, et que les transports de reliques qui la suivirent donnèrent une vigoureuse impulsion au culte du premier martyr. En 418, des reliques de S. Étienne arrivèrent dans l'île de Minorque. L'évêque Sévère a laissé une relation de l'événement et de la conversion en masse des juifs de l'île (3). Cet écrit circulait déjà lorsque l'évêque d'Uzalum, ville située aux environs d'Utique, reçut à son tour une part du trésor sacré ; on le lut au peuple le jour même de la translation solennelle : *Eodem namque die in quo ingressae sunt ecclesiam beati Stephani reliquiae, in ipso principio canonicarum lectionum, epistola ad nos quoque delata cuiusdam sancti episcopi, Severi nomine, Minoricensis*

(1) *Das ursprüngliche Motiv der Abfassung von Märtyrer-und Heilungsakten in der Kirche*, SITZUNGSBERICHTE DER K. PREUSSISCHEN AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, 1910, p. 106-25. — (2) *BHL*. 7850-7853. — (3) *BHL*. 7859.

insulae, de pulpito in aures ecclesiae cum ingenti favore recitata est (1). Après l'église d'Uzalum, ce sont celles d'Aquae Tibilitanae (2), du Castellum Sinitense aux environs d'Hippone (3), de Calama (4), d'Hippone enfin (5), qui s'enrichirent d'une part des reliques du premier martyr et qui élevèrent des *memoriae* en son honneur.

Partout ce fut un grand concours, et la confiance des fidèles fut récompensée par des miracles. Mais les sanctuaires qui acquirent une plus grande célébrité furent celui d'Uzalum, dont les miracles furent écrits en deux livres par l'ordre de l'évêque Evodius (6), celui de Calama, ville épiscopale de Possidius, l'ami et le biographe d'Augustin ; c'est par ce dernier, qui en donne quelques échantillons, que nous savons qu'il s'y faisait des miracles en très grand nombre (7). Enfin, il y a la *memoria* d'Hippone (8) où se passèrent des faits miraculeux importants, dont Augustin lui-même fut témoin ou qui, du moins, eurent lieu dans son voisinage.

S. Augustin qui, depuis longtemps — il n'ignorait pas les merveilles opérées par les saints de Milan Gervais et Protais (9) — avait l'attention attirée sur les faveurs célestes obtenues par l'intercession des martyrs, ne pouvait s'empêcher de les comparer aux miracles rapportés dans les livres saints, et de constater qu'ils étaient bien moins connus et moins appréciés. Grâce aux écritures canoniques, disait-il, les miracles d'autrefois sont dans la mémoire de tous ; ceux d'aujourd'hui sont à peine connus de tous les habitants de l'endroit où il s'opèrent. Le plus souvent, surtout dans les grandes villes, ils arrivent à la connaissance du petit nombre ; et quand on les raconte, on a quelque peine à les faire accepter (10). Et pourtant, il s'en produit en telle quantité qu'on en remplirait des volumes (11). Frappé de cette sorte de défaveur si peu justifiée, il chercha le moyen de donner aux miracles contemporains une notoriété égale à celle des miracles canoniques, et d'appuyer en quelque sorte les témoignages d'un brevet d'authenticité. De là naquit l'idée des *libelli*, qui étaient des relations destinées à être lues au peuple. On n'a pu recueillir, dit-il à propos des sanctuaires de Calama et d'Hippone, tous les miracles qui s'y sont opérés, *sed tantum de quibus libelli dati sunt qui recitarentur in populis.* Et il ajoute aussitôt : *id namque fieri voluimus, cum videremus antiquis similia divinarum signa virtutum etiam nostris temporibus frequen-*

(1) *BHL.* 7860,c. 2. — (2) *De civitate Dei*, l. XXII, 8, HOFFMANN, t. II, p. 604. — (3) *Ibid.*, p. 605. — (4) *Ibid.*, p. 605-606. — (5) *Ibid.*, p. 607-608. — (6) *BHL.* 7860-7862. — (7) *De civitate Dei*, l. c. p. 608. — (8) Nous verrons plus loin s'il y a lieu de distinguer deux *memoriae* à Hippone. — (9) *Confess.* IX, 7 ; *De civitate Dei*, l. c. p. 596. — (10) *De civitate Dei*, l. c. p. 596. — (11) *Ibid.*, p. 607.

tari (1). Il résulte de ces dernières paroles que la pensée d'authentiquer les miracles en les faisant consigner dans des *libelli*, appartient à S. Augustin, et c'est bien lui qui, d'accord avec l'évêque Évode d'Uzalum, amena une miraculée, nommée Petronia, à écrire un *libellus* sur le cas de sa guérison : *Petroniam... hortati sumus, volente supradicto loci episcopo, ut libellum daret, qui recitaretur in populo ; et oboedientissime paruit* (2).

On est tout naturellement désireux de savoir comment fonctionnait cette institution, dont Augustin attendait de si grands résultats. Il y revient assez souvent dans le chapitre de la *Cité de Dieu* plusieurs fois rappelé.

C'est surtout dans le récit du miracle opéré à Hippone en 425, durant les fêtes de Pâques, en faveur d'un certain Paul de Césarée et de sa sœur Palladia, qu'il accumule les détails (3). M. Harnack a recueilli soigneusement ces renseignements épars, tout en exprimant le regret de ne pouvoir produire aucun *libellus* dans sa forme authentique (4). Il croit en effet que les seules traces qui soient restées de ce genre de documents doivent être cherchées dans les compilations.

Heureusement, il n'en est rien. Parmi les sermons de S. Augustin, il s'est conservé tout un petit dossier sur l'événement du jour de Pâques (5) et au milieu de la série des allocutions prononcées par l'évêque d'Hippone en cette circonstance, nous trouvons le texte même du *libellus* de Paul, sous ce titre et avec cette introduction : *Exemplar libelli a Paulo dati Augustino episcopo. Rogo, domine beatissime papa Augustine, ut hunc libellum meum, quem ex praecepto tuo obtuli, sanctae plebi iubeas recitari* (6). Suit le récit circonstancié dont nous connaissons les grandes lignes par le résumé de la *Cité de Dieu*.

Maudits par leur mère, que le désespoir finit par conduire au suicide, les dix enfants dont se compose la famille sont successivement saisis par le même mal mystérieux : tout leur corps est agité d'un violent tremblement. Ils quittent leur ville natale, Césarée de Cappadoce, et se dispersent pour aller chercher dans les *celeberrima sanctorum loca* un remède à leurs maux. Le second des sept frères obtient sa guérision de S. Laurent à Ravenne, *ad gloriosi martyris*

(1) *Ibid.*, p. 608. — (2) *Ibid.*, p. 608-609. — (3) *Ibid.*, p. 609-612. — (4) *Das ursprüngliche Motiv* etc., p. 113. — (5) *Serm.* 320-324, *P. L.* t. XXXVIII, p. 1442-47. M. Harnack ne s'est pas servi non plus des deux livres de miracles d'Uzalum, ni du sermon 287, où il est également question des libelli. — (6) *P. L.*, t. c., p. 1443.

Laurentii memoriam quae apud Ravennam nuper collocata est (1). Lui Paul, le sixième, et sa sœur Palladia, vont partout sans éprouver aucun soulagement. Leurs pérégrinations les conduisent à Ancône, *ubi per gloriosissimum martyrem Stephanum multa miracula Deus operatur.* Mais S. Étienne ne les y exauce pas, et pas davantage à Uzalum. Enfin, le premier janvier, un vénérable vieillard apparaît à Paul et lui annonce qu'il sera guéri dans trois mois ; sa sœur voit en esprit Augustin lui-même, et Paul aussi reconnaît l'avoir vu souvent dans les villes qu'il a traversées. Les deux malheureux arrivent donc à Hippone quinze jours avant Pâques. Paul va tous les jours prier à l'endroit où est la *memoria* de S. Étienne. Le jour de Pâques, comme il se tenait à la balustrade, il tombe subitement et perd le sentiment. En revenant à lui, il constate que le tremblement a disparu. *Huic itaque tanto beneficio non ingratus,* dit-il en terminant, *hunc libellum obtuli, in quo etiam quae de nostris calamitatibus ignorabatis et quod de mea incolumitate et salute cognovistis, exhibui ; ut et pro mea sorore orare dignemini et pro me agere Deo gratias.* A ce moment, Palladia n'est pas encore délivrée de son mal.

Le récit d'Augustin dans la *Cité de Dieu* et les pièces publiées sous le nom de *sermones* se complètent, et permettent de se rendre très bien compte de tout ce qui s'est passé.

Le jour de Pâques, au matin, il y a foule à l'église. La guérison se produit. Des cris de joie se font entendre. On se précipite auprès de l'évêque ; on lui raconte ce qui est arrivé et il est forcé d'entendre plusieurs fois de suite le même récit. Enfin, avec la foule, arrive le miraculé lui-même. Il se jette aux genoux de l'évêque, qui l'embrasse. Voici la suite: *Procedimus ad populum, plena erat ecclesia, personabat vocibus gaudiorum : « Deo gratias, Deo laudes, » nemine tacente, hinc atque inde clamantium. Salutavi populum, et rursus eadem ferventiore voce clamabant. Facto tandem silentio, scripturarum divinarum sunt lecta solemnia. Ubi autem ventum est ad mei sermonis locum, dixi pauca pro tempore et pro illius iucunditate laetitiae.*

Les paroles prononcées par Augustin nous ont été conservées. Il débute en rappelant l'usage de donner lecture des relations de miracles : *De miraculis Dei per orationes beatissimi martyris Stephani libellis solemus audire.* Puis, en désignant sans doute du geste le héros du jour, il ajoute : *Libellus huius aspectus est ; pro scriptura notitia, pro charta facies demonstratur.* Vous avez vu ses souffrances,

(1) Sans doute l'église de S. Laurent in Caesarea, fondée par Lauricius. AGNELLUS, *Lib. pontif. eccl. Ravenn.*, XX, *M G.* Script. rer. langob., p. 298.

« lisez » sa joie, et fixez dans votre souvenir ce qui est écrit sur ce livret vivant. Puis il s'excuse sur les fatigues de la veille de ne pas en dire davantage (1). Le même jour, Paul de Césarée dîna avec l'évêque et lui raconta en détail toute son histoire (2).

Le lundi, après un sermon, dont nous n'avons plus le texte, Augustin rappela la scène de la veille, et ajouta que, malgré tout, il convenait de donner un *libellus*, contenant tout ce que Paul lui avait raconté de vive voix. Et s'il plaît à Dieu, dit-il en terminant, on le préparera pour vous le lire demain (3). Il n'est pas probable que Paul de Césarée ait rédigé de sa main le texte latin du rapport.

Suivant sa promesse, l'évêque fit lire le document à l'office du lendemain, et pendant la lecture, il fit monter sur les degrés de l'exèdre, d'où il parlait lui-même, le frère et la sœur (4), celle-ci encore en proie au terrible mal. « Je veux, dit-il, que le frère et la sœur se tiennent en votre présence, afin que ceux qui n'ont pas vu le frère se rendent compte de ses souffrances par celles de sa sœur. »

Après la lecture, il les pria de se retirer (5) et se mit à commenter le texte qu'on venait d'entendre : des considérations morales, d'abord sur le respect des parents, puis sur le pèlerinage d'Ancône resté sans résultat. A ce propos, l'orateur raconte l'origine de ce sanctuaire d'après une légende populaire, que l'on s'étonne de cueillir de la bouche d'un homme tel qu'Augustin. Puis il passe aux miracles d'Uzalum ; mais à peine a-t-il commencé que des cris partent de la *memoria* de S. Étienne : *Deo gratias, Christo laudes* (6). On apprend que Palladia vient d'être guérie comme son frère. Lorsque le silence s'est un peu rétabli, Augustin prononce quelques paroles d'action de grâces. Le lendemain seulement il achève

(1) *Sermo* 320, *P. L.*, t. c. p. 1442. — (2) *De civitate Dei*, t. c., p. 611. — (3) Dans le *De civitate Dei*, S. Augustin dit : *Sequenti itaque die post sermonem redditum narrationis eius libellum in crastinum populo recitandum promisi.* Ces paroles dites après le sermon, portent maintenant le titre de *Sermo 321*, *P. L.*, t. c. p. 1443. — (4) *De civitate Dei*, t. c., p. 611.— (5) *De civitate Dei*, t. c., p. 611. (6) De tout l'ensemble de ces récits, il ressort que la *memoria* de S. Étienne était attenante à la basilique ou, si l'on veut, à la cathédrale d'Hippone. Y en avait-il une seconde aux environs de la ville ? La réponse à cette question dépend de la leçon qu'on adopte dans le passage suivant du *De civitate Dei*, l. XXIII, c. 8 : *apud nos vir tribunicius Eleusinus super memoriam martyrum quae in suburbano eius est....* C'est la lecture de Hoffmann, t. c., p. 607, de Dombart, t. II, p. 577. D'autres ont lu *memoriam martyris*, qui semble mieux d'accord avec le contexte. Le fait raconté à cet endroit continue une série de miracles de S. Étienne, et dans le paragraphe suivant il est question des *miracula... quae per hunc martyrem, id est gloriosissimum Stephanum, facta sunt* ; ce qui semble supposer qu'on n'a pas cessé de parler de lui.

son sermon, qu'il reprend au point où il a été interrompu la veille (1).

Tout ceci nous fait bien comprendre ce qu'étaient les *libelli* dont S. Augustin recommandait la pratique, et quels avantages il en attendait. C'étaient des témoignages authentiques, en ce sens qu'ils émanaient de celui-là même qui paraissait le mieux renseigné. C'est Petronia elle-même qui rédige la relation du miracle dont elle a été l'objet (2), et si Paul de Césarée, un Cappadocien, n'a probablement pas tenu la plume, le libelle a été écrit en son nom et sous sa dictée.

La relation est soumise à l'approbation de l'évêque. Quand Augustin décida Petronia, qui appartenait au diocèse d'Uzalum, à écrire son récit, ce fut *volente episcopo*, lequel sans doute en prit connaissance avant qu'il fût lu au peuple. Paul de Césarée remet son *libellus* à Augustin, avec prière d'en faire donner lecture.

Pour impressionner davantage les assistants, on fait en même temps comparaître celui qui reconnaît par écrit avoir été l'objet d'une faveur céleste. La scène du mardi de Pâques à Hippone n'est nullement isolée. Au début du second livre des miracles d'Uzalum, on rappelle ce qui s'est passé lors de la lecture du premier. A chaque miracle on était allé chercher dans la foule le privilégié dont il était fait mention : *Ubi enim pronuntiaverat lector quamlibet historiam, verbi gratia primitus de quadam caeca postea illuminata* (3), *statim terminato sermone, haec eadem persona requisita in populo, et inventa, et in medium omnis ecclesiae producta, admirantibus et congratulantibus, videbatur sola iam sine ullo comite ac duce, sicut prius solebat, incedere, ipsaque etiam per se gradus absidae conscendens, universis eminus conspicienda astabat... Item cum de paralitico sanato multis antea cognito praecessit lectio* (4), *continuo idem qui ab eiusmodi infirmitate fuerat curatus, similiter productus populo propriis gradiens passibus, cum totius ecclesiae magno gaudio cernebatur* (5).

S. Augustin a l'air de dire que les *libelli* ne sont destinés à être lus qu'une fois, c'est-à-dire, comme nous le voyons, presque aussitôt après l'événement même : *semel hoc audiunt qui adsunt pluresque non adsunt, ut nec illi qui adfuerunt post aliquot dies quod audierunt retineant* (6). Il ne faut pas entendre la phrase avec cette

(1) *Sermo* 324, t. c., p. 1446-47 ; *De civitate Dei*, Hoffmann, t. II, p. 612. — (2) *De civitate Dei*, t. c., p. 608. — (3) *BHL*. 7860, c. 3. — (4) *Ibid*. c. 12. — (5) *BHL*. 7861, c. 1. — (6) *De civitate Dei*, l. c., p. 609.

rigueur. Le saint docteur oppose la publicité des miracles canoniques, constamment rappelés aux fidèles par la lecture des saints livres, à celle, beaucoup plus restreinte, des miracles modernes. Il n'est pas improbable qu'on reprenait quelques-uns de ces *libelli* à l'occasion de la fête de S. Étienne, comme cela semble s'être pratiqué à Uzalum : *Haec interim de multis et pene infinitis miraculis pauciora decerpsimus, ne in praesenti auditoribus propter festivitatem martyris de longinquo advenientibus forsitan oneri esse possemus* (1).

S. Augustin, dans ses sermons, rafraîchissait parfois la mémoire de ses auditeurs en tirant quelque leçon d'un *libellus* présenté peu de temps auparavant : *Ego aliquando memoror de libellis miraculorum martyrum quae in conspectu vestrum leguntur. Ante dies lectus est quidam libellus* etc. (2). On peut croire, d'après ce texte, que d'autres martyrs que S. Étienne faisaient également des miracles à Hippone. Et en effet, les XX martyrs y étaient également invoqués avec succès (3).

Il va sans dire que les *libelli* étaient conservés dans les archives de l'église. En moins de deux ans, S. Augustin en avait recueilli près de soixante-dix à Hippone ; à Calama, où l'usage était mieux observé et datait de plus haut, on en avait incomparablement plus.

Nous ne savons si la méthode introduite par S. Augustin dans son diocèse et dans les diocèses voisins franchit ces étroites limites et passa à d'autres provinces. Considéré en lui-même, comme simple relation ou procès-verbal, la pratique du *libellus* paraît si naturelle que l'idée en a dû venir un peu partout où se produisaient des faits extraordinaires dont la mémoire méritait d'être conservée. On sait que les ἰάματα écrits sur le bronze ou le marbre dans les temples d'Esculape rappellent souvent, à s'y méprendre, les récits de guérison de nos sanctuaires ; il serait étonnant que, de bonne heure, dans les *loca sanctorum,* on n'eût pas tenu registre des faveurs qu'on y obtenait.

Il était naturel aussi qu'après un certain temps, ces récits fussent réunis en collection, et c'est ainsi qu'ils donnèrent naissance à un genre de littérature qui prit, au moyen âge, un immense développement. Les premiers échantillons que nous avons de recueils de Miracles sont le chapitre VIII du livre XXII de la *Cité de Dieu*, et les deux livres de miracles de S. Étienne d'Uzalum. Nous y trouvons déjà en germe tout ce qui donne à cette classe

(1) *BHL.* 7860, c. 15, 2. — (2) *Serm.* 286, *P. L.*, t. XXXVIII, p. 1210. — (3) *De civitate Dei*, t. c., p. 604.

d'écrits sa physionomie et sa valeur un peu spéciale. A peu près tous les genres de faveurs temporelles y sont représentés : des aveugles, des sourds, des paralytiques, des malades de toute sorte sont guéris, des morts ressuscités, des biens recouvrés, des captifs délivrés ; tantôt le miracle est instantané, tantôt il est le fruit de la persévérance ; souvent le saint lui-même se montre à son client.

Déjà aussi s'affirme le caractère composite de ces compilations. A côté des *libelli* mis à profit et par S. Augustin et par le secrétaire d'Évode, il y a des récits où l'imagination populaire joue un rôle incontestable, et à côté de narrations qui ont une allure documentaire, on en trouve qui rappellent plutôt l'anecdote et ne manquent pas d'un certain piquant. L'ensemble est d'un haut intérêt pour la connaissance des mœurs du temps et de la discipline ecclésiastique.

Que faut-il penser de la méthode de S. Augustin et de ses résultats ? Elle est incontestablement efficace pour donner aux faits une grande notoriété ; elle l'est beaucoup moins pour arriver à définir leur nature, et l'appel à la foule est ce qui doit paraître aux hommes de notre siècle ce qu'il y a de plus opposé à tous les procédés scientifiques. Mais on ne niera pas la sincérité de l'effort, et une collection de *libelli* originaux, n'ayant point subi les déformations habituelles pour passer dans une compilation, serait pour nous un trésor inappréciable, un document autrement sûr que la prose des meilleurs hagiographes. Mais il nous manquerait toujours quelques éléments essentiels, dont Augustin sentait déjà vaguement la nécessité, et auxquels il essayait de suppléer de son mieux. Il n'y a point réussi, et il le constate avec quelque mélancolie : *semel hoc audiunt qui adsunt pluresque non adsunt ut nec illi qui adfuerunt, post aliquot dies quod audierunt mente retineant et vix quisque reperiatur illorum, qui ei, quem non adfuisse cognoverit, indicet quod audivit* (1). Malgré tout, on ne réussissait pas à vaincre l'indifférence que le public semblait éprouver pour les miracles modernes. Quel que fût, à toute époque, le goût du peuple pour le merveilleux, on ne parvint jamais, même au moyen âge, à donner un sérieux crédit aux recueils de miracles. Les théologiens n'y vont point puiser, et semblent affecter de les ignorer. L'autorité de S. Augustin aurait pu leur donner droit de cité dans l'école, et il travailla à les faire entrer dans le cadre de la démonstration chrétienne. Là encore son rêve ne fut point réalisé.

H. D.

(1) *De civitate Dei*, t. c., p. 609.

GAIANOPOLIS.

L'archéologue digne de ce nom n'est pas celui qui s'entend à fouiller le sol, à lever le plan d'un vieil édifice, à déchiffrer une inscription. Il doit savoir interroger les ruines, donner une voix à la matière inerte et recueillir un témoignage là où le profane n'aperçoit la plupart du temps que des débris informes, des traces d'écriture sans signification.

Sir William M. Ramsay est depuis longtemps classé parmi les archéologues les plus habiles et les plus heureux de notre époque. Ses fréquentes expéditions,— un de nos amis a relevé en 1908, sur le registre de l'hôtel de Gondjeli, la dix-huitième — lui ont assuré une autorité incontestée en tout ce qui touche à la connaissance de l'Asie Mineure. Servi, dans ses explorations, par une vaste érudition et une imagination toujours en éveil. il nous a rapporté plus d'une fois des découvertes de premier ordre. Aussi n'est-ce pas sans une certaine joie, mêlée d'une vive curiosité, qu'en parcourant son dernier ouvrage nous avons rencontré à propos d'une inscription nouvellement découverte, cette phrase, pour nous pleine de promesses : « Nous retrouvons donc, grâce à cette « borne miliaire, en même temps que le nom byzantin de la cité le « souvenir d'un événement intéressant dans l'histoire des origines « chrétiennes, un grand massacre de martyrs à Ancyre sous Tra« jan ou sous Domitien (1). »

Ce ne serait pas la première fois qu'un monument, banal en apparence, donnerait la clef d'un problème historique de grande importance. Suivons donc M. Ramsay dans ses recherches.

La pierre a été trouvée au Kara Dagh à près de soixante milles de Konia, l'ancienne Iconium en Lycaonie. Elle ne paie pas de mine, au moins s'il faut en juger par le dessin un peu sommaire de la pl. 378, n. 5. Ni la paléographie, qui est d'une extrême rudesse, ni la disposition, ni aucune particularité caractéristique ne parlent à l'œil, outre que le texte n'offre aucun sens bien saisissable. C'est une de ces inscriptions sans âge et sans cachet qu'on est tenté de dédaigner pour courir à des marbres plus élégants qui se classent sans difficulté ; et il faut vraiment s'appe-

(1) W. M. Ramsay and Gertrude Bell, *The thousand and one Churches* (London, 1909), p. 514.

ler Ramsay pour deviner qu'il y a là un lambeau d'histoire à recueillir. Lisons d'abord le texte, tout en déplorant de ne pouvoir l'accompagner d'une reproduction exacte donnant la physionomie de l'ensemble.

IOKONIOY	ἀπ]ὸ Κονίου
ΟΓΔΟΗΝ	ὀγδόη ν'
ΝΗΕΙϹΓΑ	νη'. εἰς Γα
ΕΙΑΝΟΥ	ειανοῦ
IIIΓ	III Γ

La transcription est celle de M. Ramsay. Elle est ingénieuse et, malgré tout ce que ces quelques lignes présentent de détails inusités, nous devons jusqu'à meilleur avis, nous y tenir, sur l'autorité d'un homme qui a lu plus d'inscriptions que n'importe qui d'entre nous, et qui les a lues sur place. M. Ramsay regarde donc la pierre en question comme une borne miliaire, et traduit : « De Konia cinquante huit 58. A la (ville) de Gaianus trois (milles). »

On aura remarqué les particularités les plus saillantes du texte. Le premier nombre des milles est exprimé de deux façons, en chiffres ν' et en toutes lettres, du moins pour les unités (ὀγδόη), celles-ci précédant les dizaines (ν'). M. Ramsay n'est point choqué de ces anomalies, qui se rencontrent, dit-il, dans les manuscrits. Et il cite comme parallèle le texte des Actes, XIX. 9, d'après le codex Bezae : ἀπὸ ὥρας ε' ἕως δεκάτης.

Ceci est incontestable, et l'on pourrait multiplier les exemples du mélange des styles. Ce n'est pas seulement dans les vieux manuscrits qu'on en découvrirait. On citerait telle annonce nécrologique contemporaine d'un défunt âgé de *quinze ans, 4 mois et 11 jours*. Mais de pareilles analogies ne suffisent pas pour nous tranquilliser tout à fait. Outre qu'un texte lapidaire serait bien plus concluant qu'une phrase de manuscrit, il faudrait, pour avoir un cas tout à fait similaire, trouver une rédaction où le mélange se combine d'une répétition, quelque chose comme : *cinquante-8 58*. Et notez cette bizarrerie que, dans le grec, la première notation met les unités avant les dizaines, tandis que la seconde fait normalement précéder les dizaines. Tout cela est unique en épigraphie et, comme un miliaire est avant tout destiné à renseigner les voyageurs, on en arriverait à soupçonner ceux qui ont placé celui-ci d'avoir cherché à dérouter le monde. Pour l'honneur des gens du pays, il faut souhaiter qu'on découvre une meilleure lecture.

A la fin du texte, M. Ramsay trouve également une double notation du chiffre des milles, l'une en latin, l'autre en grec. Ceci est

encore bien étrange. Le double chiffre se rencontre sur les miliaires bilingues. On conçoit à la rigueur que pour guider le voyageur, les inscriptions latines du pays portent le chiffre grec à côté du latin, et M. Ramsay en donne un exemple qui ne paraît pas bien certain (1) et sur la lecture duquel il a lui-même éprouvé des hésitations (2). Mais pourquoi le chiffre III sur une inscription destinée à des passants qui ne savaient que le grec — car elle serait de l'époque byzantine ? Enfin pourquoi le nombre cinquante huit marquant la distance à partir d'Iconium n'est-il pas compté également en latin ? Ce serait, me semble-t-il, réduire les difficultés de l'inscription en lisant simplement Μ(ιλλιάριον) Γ'.

Mais n'insistons pas outre mesure sur ce qui peut paraître accessoire à notre point de vue. Venons-en aux parties de l'inscription qui lui donnent un sens historique.

La forme Κόνιον pour Ἰκόνιον ne peut créer aucun embarras. M. Ramsay rappelle à propos, en le corrigeant, un passage de Chalcondyle, où figure Τοκόνειον = τὸ Κόνειον (3).

Il s'agit surtout de savoir ce que veut dire le mot que M. Ramsay lit Γαειανοῦ. Il n'hésite pas à suppléer le mot πόλις, et à créer le nom, inconnu jusqu'ici, de Γαιανούπολις, la ville de Gaianus. La suppression du mot πόλις n'est pas sans exemple. On dit : εἰς τὴν Φιλαδέλφου, ἡ Κωνσταντίνου etc. Pour M. Ramsay Γαιανούπολις est une sorte de surnom chrétien dans le genre de Stauropolis donné à Aphrodisias, de Théopolis à Prusa. Gaianus est un martyr célèbre dont le tombeau est devenu un grand centre de pèlerinage. La ville qui l'abritait, située à quelques soixante milles au sud-est d'Iconium, a fini par être désignée sous son vocable.

Ce n'est pas au nom de la pure vraisemblance que nous hésiterions à souscrire à l'hypothèse hardie de M. Ramsay. Rosapha en Syrie doit son nom de Sergiopolis au tombeau de S. Sergius ; Euchaïta dans le Pont a de même reçu de son patron S. Théodore le titre de Théodoropolis, et s'il était constant que dans les environs du Kara Dagh un saint du nom de Gaianus était spécialement honoré, si l'on connaissait seulement S. Gaianus comme un martyr de Lycaonie, on applaudirait à la perspicacité de l'archéologue, devinant, sur les vagues indications d'un texte obscur, l'emplacement de son tombeau et révélant en même temps l'antique célébrité d'un pèlerinage depuis longtemps oublié. Mais si du culte d'un S. Gaianus on ne retrouve pas la moindre trace qui puisse

(1) *C. I. L.* III. 7171. — (2) *Mittheilungen des deutschen Archaeologischen Institutes in Athen*, t. VII (1882), p. 130. — (3) *Histor.*, l. V., Bekker, p. 243.

donner quelque consistance à l'identification du problématique Γαιανός avec ce martyr et à toutes les conséquences qu'on en tire ?

Or, je crains bien que ce ne soit là la conclusion dernière devant laquelle vont échouer les ingénieuses combinaisons de M. Ramsay.

Bien entendu, il n'a pas créé un S. Gaianus pour les besoins de la cause, et il n'a pas manqué d'aller à la seule source qui, en pareille occurrence, puisse donner un résultat satisfaisant, le martyrologe oriental représenté par l'abrégé syriaque et par l'hiéronymien. Les martyrs du nom de Gaianus n'y manquent pas; mais, en y regardant, on voit que ceux du 31 août et du 4 septembre seuls doivent être pris en considération.

Le martyrologe syriaque, porte à ces deux dates :

31 AOUT : ἐν Ἀγκύρᾳ Γῖλος μάρτυρ καὶ ἕτεροι ϛʹ
4 SEPTEMBRE : ἐν Ἀγκύρᾳ Μάρκελλος καὶ ἕτεροι ηʹ.

Il va sans dire que Γῖλος n'est pas Gaianus, et représente peut-être le nom de la province de Galatie accolé à celui d'Ancyre. Mais il faut consulter l'hiéronymien aux dates correspondantes.

31 AOUT : *in Ancira Galitiae Gaiani, Iuliani, Rufini, Vincenti, Silvani et Italicae, Emiliani, Florenti* etc.

4 SEPTEMBRE : *in Ancira Galitiae Marcelli, Gaiani, Belpidi, Antoni, Rufini, Silvani, Eustoci, Maximi, Eusebi, item Gaiani, Italicae, Gausuti* etc.

Nous nous heurtons ici aux obscurités habituelles de la compilation hiéronymienne. Elle présente deux listes confuses avec des répétitions évidentes et des contaminations dont il est presque impossible de la dégager. Le procédé sommaire de M. Ramsay, consistant à corriger « the obvious errors » ne saurait nous satisfaire, et dans les séries ci-dessus, nous n'oserions rattacher à Ancyre que Marcellus, suffisamment attesté par le martyrologe syriaque, et aussi *Gaisutus*, *Gaisatus*, un nom celtique bien caractérisé, suivant la remarque de M. Ramsay.

Mais n'y mettons pas de mauvais vouloir, et acceptons provisoirement les deux listes de M. Ramsay, avec Gaianus en tête, malgré la difficulté résultant de la présence du même personnage dans deux groupes différents, que le syriaque distingue nettement. Il restera toujours que Gaianus est un martyr d'Ancyre, et qu'Ancyre est très loin d'Iconium, plus loin encore de la ville qui serait Gaianopolis.

Mais M. Ramsay a pensé à tout, et explique aisément que Gaianus a pu souffrir le martyre à Ancyre et être enterré ailleurs. « La troupe des martyrs », nous fait-il remarquer, « était, cela va « sans dire, recrutée de divers points de la province, et pour une « certaine raison, Gaianus en était la figure la plus en vue (the « striking figure). Si l'événement eut lieu avant que Hadrien pla- « çât Maden-Sheher (1) dans la triple éparchie (Cilicie — Isaurie « — Lycaonie), un natif de cet endroit devait être jugé et exécuté « à Ancyre ; plus tard il l'aurait été à Tarse (2). »

Mettons encore que tout cela se vérifie. Il faudra conclure,avec M. Ramsay, que Gaianus, originaire de la ville qui porta plus tard son nom, fut englobé dans des poursuites dirigées contre une troupe de chrétiens à l'époque où la Lycaonie était rattachée à la Galatie. Le procès eut lieu à Ancyre et se termina par une condamnation. Le corps de Gaianus fut ramené dans sa ville natale, où il devint le centre d'un culte intense.

Que d'hypothèses accumulées ! Oublions qu'il y a deux troupes de martyrs d'Ancyre, et que c'est de sa propre autorité que le subtil archéologue expulse Marcellus de celle du 4 septembre pour mettre à sa tête Gaianus. Pour défendre la thèse, il est en outre amené à affirmer ou à sous-entendre que le Gaianus du martyrologe hiéronymien n'était pas originaire d'Ancyre, qu'il était le personnage le plus en relief de tout le groupe, que les jugements et les exécutions n'avaient jamais lieu que dans les métropoles, qu'une translation de reliques priva la ville d'Ancyre d'un de ses martyrs.

Mais c'est précisément là le point que l'on ne saurait établir, le témoignage du martyrologe ne portant pas sur le lieu où les martyrs ont souffert la mort, mais sur celui de leur sépulture. En effet, le martyrologe est une liste de fêtes locales ; en règle générale, la fête qu'il enregistre est celle de l'anniversaire du martyr, et dans les temps antiques, l'anniversaire se célèbre ordinairement sur le tombeau. De la formule *In Ancyra Galatiae Gaiani* il faudrait donc logiquement conclure que Gaianus était vénéré à Ancyre en Galatie. De son culte en Lycaonie il n'y a pas la moindre trace ni dans l'hiéronymien ni ailleurs.

Le lecteur qui a escompté la bonne fortune d'une inscription

(1) Maden-Sheher = cité des mines, est le nom officiel de Bin-Bir-Kilsise = Les mille et une églises. — (2) *The thousand and one Churches*, p. 514. A la fin de la phrase, M. Ramsay renvoie le lecteur aux Actes des SS. Claudius etc. 23 août, p. 597. Ce doit être une distraction. Ni les Actes indiqués ni la page des *Acta sanctorum* ne contiennent rien qui se rapporte à la question.

attestant le culte d'un martyr historique et mettant en lumière une page oubliée des annales des persécutions, éprouvera quelque déception. Notre attente n'a pas été moins trompée que la sienne. Qu'il ne nous demande pas comment, en définitive, nous comprenons le texte si ingénieusement commenté par M. Ramsay, et si l'inscription porte bien le nom de Gaianus, et quel est ce Gaianus. Nous n'en savons rien. Il est beau de faire parler les pierres, à condition qu'elles aient quelque chose à dire. La prudence semble exiger que, jusqu'à plus ample informé, on s'abstienne d'inscrire sur la carte d'Asie Mineure le nom de Gaianopolis et d'ajouter une page essentielle à la *gloria postuma* de S. Gaianus.

H. D.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES.

N. B. Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

135. — Bibliotheca hagiographica orientalis. Ediderunt Socii Bollandiani. Bruxellis, 1910, in-8°, xxiii-288 pp. — Depuis le jour où nous avons annoncé le prochain achèvement de ce volume, nos lecteurs ont eu le temps de se demander s'il paraîtrait jamais. Le voici enfin, non pas tel en tous points que nous l'avions d'abord projeté, mais tel que les circonstances nous ont permis de le réaliser. Les textes hagiographiques édités en arabe, arménien, copte, éthiopien et syriaque, y sont enregistrés d'après les règles suivies dans la *BHL.* et la *BHG.*, sauf quelques différences imposées par la nature spéciale du sujet. Avec le temps, s'il plaît à Dieu, la série ainsi commencée se complétera par d'autres répertoires consacrés aux anciennes littératures slave, romane, celtique, etc. Pour justifier son titre, celui-ci devrait encore comprendre au moins l'hagiographie géorgienne, si importante à tant d'égards. Il a fallu y renoncer provisoirement, pour des raisons d'ordre pratique. Sur d'autres points, notre programme s'est trouvé limité par le degré d'avancement de certaines publications orientales, notamment des éditions de synaxaires commencées dans la *Patrologia orientalis* et le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*. Nous aurons à cœur de combler ces lacunes, en devançant au besoin le jour, peut-être bien éloigné, où ce livre pourra être refait sur un plan élargi.

Le personnel de l'Imprimerie Catholique de Beyrouth s'est employé avec autant d'habileté que de complaisance à nous faciliter la tâche malaisée d'imprimer à si longue distance un ouvrage de cette nature. Malgré ses efforts et les nôtres, bien des erreurs ont dû nous échapper. Nous espérons que la bienveillance des lecteurs, pour qui nous avons travaillé, nous aidera à les réparer. P. P.

136. — Albertus Poncelet, S. I. Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae. Bruxellis, 1910, in-8°,

VIII-595 pp. — Ce volume est le pendant et, en quelque sorte, le complément de celui que nous avons consacré à l'ensemble des autres bibliothèques romaines et qui, publié en appendice à nos *Analecta*, a été achevé en 1909. La Vaticane méritait une place à part, ne fût-ce que pour l'abondance des manuscrits hagiographiques qu'elle renferme. Grâce à un renvoi constant, chaque fois que c'était praticable, à la bibliographie enregistrée dans la *Bibliotheca hagiographica latina*, il a été possible d'identifier dans ce volume, relativement peu étendu, les documents hagiographiques antérieurs au XVI[e] siècle contenus dans environ 650 manuscrits des divers fonds qui composent la Vaticane.

L'antique et illustre bibliothèque a été et est plus que jamais un centre si intense de travail qu'il ne fallait pas espérer rencontrer beaucoup de textes inédits de quelque valeur. On trouvera toutefois dans l'appendice (p. 493-554) une bonne quinzaine de pièces, de longueur variable. Ce sont presque tous de ces textes qui ne sont ni assez importants pour mériter d'être publiés à part, ni assez insignifiants pour qu'il ne fût pas désirable de les voir imprimés un jour ou l'autre. Plusieurs, par ex., les numéros III et VI, ont du moins l'avantage de compléter les notices très sommaires que nos prédécesseurs, faute de documents, avaient consacrées dans les *Acta SS*. à tel ou tel groupe de saints. A. P.

137. — * **Martyrologium Romanum**, *Gregorii XIII iussu editum, Urbani VIII et Clementis X auctoritate recognitum ac deinde anno MDCCXLIX Benedicti XIV labore et studio auctum et castigatum.* Editio V Taurinensis, in qua sanctorum et beatorum extant elogia ad haec usque tempora adprobata. Taurini, Marietti, 1910, in-8°, XCII-446 pp. L. 3,50. — Édition très commode et à la portée de toutes les bourses du martyrologe Romain, avec les dernières retouches officielles, parmi lesquelles nous signalerons, au 22 juin, cette addition à la notice de S. Paulin de Nole, relatant un fait assez rare dans l'histoire du culte des reliques : *Eius corpus Beneventum, inde Romam translatum, iussu Pii papae decimi Nolae restitutum fuit*. Et cette autre, en tête des notices du 6 mars : *Sanctarum Perpetuae et Felicitatis martyrum, quae nonis martii gloriosam martyrii coronam a Domino receperunt*. L'annonce traditionnelle au 7 mars est demeurée, avec un rappel au 6. On sait que la fête des deux célèbres martyres, obscurcie depuis longtemps par celle de S. Thomas d'Aquin, sera désormais célébrée sous le rite double ; ce qui ne manquera pas de réjouir tous les *cultores martyrum*. H. D.

138. — Boninus Mombritius. **Sanctuarium seu Vitae sanctorum.** Novam hanc editionem curaverunt duo Monachi Solesmenses. Paris, Fontemoing, 1910, deux volumes gr. in-8°, XXXI-687 et 835 pp. Fr. 60. — C'est une excellente idée qu'ont eue les Pères de Solesmes de réimprimer

le Mombritius. On sait combien le précieux incunable est rare, combien aussi il est important ou, pour mieux dire, indispensable à quiconque doit utiliser, d'une manière un peu étendue, la littérature hagiographique. Nombreuses sont les Vies et Passions de saints dont l'unique édition doit être cherchée dans ces vénérables volumes ; nombreuses aussi celles dont Mombritius seul donne jusqu'à présent le texte original, que des éditeurs plus récents, Surius par exemple, ont abrégé, retouché, récrit souvent en latin classique. Mais même les quelques privilégiés qui possédaient l'édition originale seront heureux d'avoir sous la main, dans deux volumes de format maniable et d'une typographie fort claire, le contenu intégral des deux in-folios criblés d'abréviations et d'une lecture parfois malaisée.

Il ne pouvait être question, cela va de soi, d'entreprendre une édition critique des trois cent et quelques pièces que comprend le *Sanctuarium*. Le seul parti sage et pratique était de réimprimer tel quel, avec la plus grande exactitude, le Mombritius lui-même, et c'est à cela que les nouveaux éditeurs ont donné tous leurs soins. Ils ont voulu faire plus cependant, mais en s'abstenant de toucher au texte. Sans parler d'une abondante table analytique (t. II, p. 761-833), qui est la bienvenue, ils ont mis à la fin de chaque volume un dossier considérable de « Correctiones, variae lectiones et notae » (t. I, p. 615-684 ; t. II, p. 657-758). On y constatera et on y regrettera, je le crains, l'absence d'un plan méthodique. La répartition des notes est inégale et semble même capricieuse ; leur nature aussi est très disparate : pour tel texte, elles concernent la bibliographie, pour tel autre l'étude critique de la légende, le culte liturgique du saint, etc. etc. Quant aux « Variae lectiones », souvent, et on ne peut que s'en louer, le texte de Mombritius étant bien fautif par endroits, elles sont empruntées soit à quelques manuscrits anciens, soit à une édition récente et meilleure ; mais il arrive aussi, et pas si rarement, que ce qu'on donne comme variantes, ce sont les leçons d'une autre recension de telle Vie ou Passion, ou même que ce sont tout simplement les changements apportés au texte original par les éditeurs du XVI[e] siècle (Beauxamis, Surius), qui « stilum mutaverunt ».

En tête du premier volume, outre des « selecta testimonia de vita et operibus Bonini Mombritii » (p. XIII-XXIX), empruntés à des bibliographes du XVIII[e] siècle (1), on trouve une préface (p. VII-XI), où l'on met en relief l'importance du *Sanctuarium* et où l'on explique la nature de la présente réimpression. Il y avait lieu, et les éditeurs n'y ont pas manqué, de se préoccuper des sources manuscrites auxquelles Mombritius a puisé ; mais

(1) A la liste des œuvres de Mombritius, reproduite d'après ces auteurs, on aurait pu ajouter la Vie de S[te] Catherine d'Alexandrie en vers italiens, signalée par le P. VAN DEN GHEYN dans la *Revue des bibliothèques et archives de Belgique*, 1905, p. 261-66.

le paragraphe consacré à cette question importante (p. x) est sommaire et peu satisfaisant. Les éditeurs ont trouvé dans un ouvrage postérieur de deux siècles environ à Mombritius, le *Hierolexicon* de Domenico Magri, l'affirmation suivante : « Mombritianus, qui ex antiquo Passionario in per-« gameno manuscripto, in archivio Lateranensi conservato, Acta sancto-« rum descripserat. » Ils constatent, d'autre part, que les quelques légendiers actuellement conservés au Latran (cf. *Catal. Lat. Rom.*, 49-79) n'ont pas servi à Mombritius, et se croient dès lors autorisés à conclure : « Ignotos « igitur, sed etiam, res dolenda, forsan ex toto deperditos codices a Mom-« britio exscriptos fateri necesse est », et quelques lignes plus loin, oubliant, semble-t-il, le *forsan* qu'ils viennent d'écrire, ils disent : « Hinc etiam non « minime crescit *Sanctuarii* nostri pretium, quod deperditorum codicum « locum tenens, pro ipsis iure haberi iam non tantum possit, sed et debeat. » Conclusion prematurée, croyons-nous. Il ne fallait pas abandonner si tôt la partie et se borner à examiner les cinq manuscrits du Latran. Qui sait si ceux de Milan, où Mombritius a vécu et où il a imprimé son *Sanctuarium*, ne réservent pas d'heureuses surprises ? A. P.

139. — * B. Krusch et W. Levison. **Passiones Vitaeque sanctorum aevi merovingici.** Hanovre, Hahn, 1910, in-4°, VIII-834 pp., 22 fac-similés en phototypie (= Monumenta Germaniae historica. Scriptorum rerum merovingicarum tomus V). Mk. 40. —Les trois volumes précédents des *Scriptores rerum merovingicarum*, parus respectivement en 1888, 1896 et 1902, sont tout entiers de la main robuste et experte de M. Bruno Krusch. Or voici qu'après avoir porté seul, durant tant d'années, le poids d'une tâche ardue, un collaborateur lui est venu, et il en exprime sa joie dans la préface du tome V. Le professeur W. Levison n'est du reste pas un inconnu. Depuis tantôt dix ans, il n'est guère de volume des *Analecta* où nous n'ayons eu à signaler, de lui, un ou même plusieurs travaux hagiographiques, tous marqués au coin de la science la plus probe et de la critique à la fois la plus ferme et la plus éclairée. Formé à bonne école et rompu aux vraies méthodes, il a, lui aussi, rendu déjà des services éminents à nos études. Bref, comme le constate M. Krusch, si la page de titre porte désormais deux noms, l'esprit est resté le même, et les deux éditeurs montrent une égale fermeté à réaliser ce qu'on attend d'eux : séparer, dans la masse énorme et fort mêlée de la littérature hagiographique mérovingienne, l'ivraie du bon grain, le vrai et les pièces authentiques du faux et des faux, les légendes sans valeur des documents de bon aloi ; tous deux aussi font preuve, dans l'édition des textes ainsi étudiés et critiqués, d'une admirable compétence, et la maîtrise avec laquelle M. Krusch manie, cette fois encore, les ressorts délicats de la technique philologique, est plus d'une fois égalée par son jeune collègue.

A part l'histoire de Wamba, roi des Wisigoths, par S. Julien de Tolède

(nº XVI, p. 486-535, de M. Levison), tout le volume est rempli par des pièces hagiographiques, qui concernent vingt-sept saints. Elles sont rangées chronologiquement — d'après la date certaine ou approximative de la mort de chacun — et nous mènent à la fin du VIIe siècle. Parmi elles, il en est d'excellentes et qui présentent, même au point de vue strictement historique, un intérêt considérable. Mais les autres aussi, dont le caractère légendaire et le peu de valeur est, soit mis en lumière ici pour la première fois, soit simplement confirmé, ce n'est pas sans profit que les savants éditeurs s'en sont occupés. Outre qu'ils nous donnent, presque toujours, un texte notablement amélioré des documents dont il s'agit, les prolégomènes de ces éditions renferment sur chaque saint autant de petites dissertations très fouillées et où une multitude de choses sont mises au point. On y refait notamment, d'après les pièces d'archives, l'histoire des églises et des abbayes, de leur fondation, de la constitution de leurs domaines. Les historiens y trouveront des matériaux mis à pied d'œuvre et des renseignements précis et solides, et s'ils hésiteront parfois à adopter telle ou telle opinion énoncée par les éditeurs, ils ne pourront jamais se dispenser d'en tenir compte.

La disposition et l'allure générale du travail étant les mêmes que dans les volumes précédents — aussi bien, on trouverait difficilement à faire mieux, — nous nous permettons de renvoyer à ce que nous avons écrit jadis sur les tomes III et IV (*Anal. Boll.* XVI, 83-84 ; XXII, 103-104) et nous analyserons sommairement le contenu de l'ouvrage.

I. (p. 1-24). *Vita Wandregiseli abbatis Fontanellensis* (ed. Krusch). C'est le texte *BHL.* 8804, écrit par un contemporain, dans une langue d'une rare barbarie. Le récit est peu fourni, mais c'est le seul qui soit utilisable pour l'histoire et la chronologie de S. Wandrille. L'autre Vie (*BHL.* 8805) date du milieu du IXe siècle ; ce n'est pas un bon texte gâté par des interpolations, comme l'a cru M. Legris, mais l'ouvrage d'un faussaire, et de même que les *Gesta abbatum*, eux aussi du IXe siècle, elle est complètement inutile pour l'historien du saint. Celui-ci est mort avant 672, mais on ne peut préciser davantage.

II. (p. 25-40). *Vita Germani abbatis Grandivallensis auctore Boboleno presbytero* (ed. Krusch). *BHL.* 3467. L'auteur n'était pas merveilleusement doué ; mais il écrivait peu de temps après la mort du saint (vers 675), et son opuscule, tout maigre et rustique qu'il est, mérite confiance ; il n'est pas sans utilité pour l'histoire ecclésiastique et civile. Grâce à un manuscrit de Saint-Gall, M. Kr. a pu restituer au texte sa barbarie originelle.

III. (p. 40-66). *Vita Sadalbergae abbatissae Laudunensis* (ed. Krusch). C'est là le vrai nom de la sainte, appelée ailleurs *Sadlaberga, Salaberga.* Il est fourni par la Vie de S. Colomban, où l'on trouvera sur la sainte abbesse des renseignements autorisés. Jonas nous y apprend notamment qu'elle garda inviolablement sa virginité. Or le biographe de Salaberge (*BHL*

7463) la fait deux fois épouse et cinq fois mère. Et il se donne comme contemporain de son héroïne ! En réalité, l'ouvrage date seulement du commencement du IXe siècle et diverses autres observations confirment le jugement défavorable que la comparaison avec Jonas avait déjà suggéré.

IV. (p. 67-88). *Vita Frodoberti abbatis Cellensis auctore Adsone* (ed. Levison). La Vie (*BHL.* 3178) est bien l'œuvre d'Adson ; elle est donc postérieure au saint d'environ trois siècles. On peut y distinguer deux parties : l'histoire du saint (ch. 1-24) et le récit d'événements postérieurs, surtout du IXe siècle (ch. 25-36). Pour la première partie, Adson prétend avoir utilisé une très courte Vie écrite par un disciple de Frodobert. M. L. hésite à l'en croire et trouve cette partie très suspecte, à part ce qui est confirmé par ailleurs. Ceci nous paraît discutable, et les motifs de suspicion, plutôt faibles.

V. (p. 88-111). *Vita Remacli episcopi et abbatis* (ed. Krusch). Prolégomènes fort intéressants et qui renversent les idées reçues. S. Remacle est un évêque-abbé : abbé de Solignac d'abord, puis abbé-évêque de Stavelot-Malmédy, à la manière des « Scotti » ou Irlandais ; mais il ne fut pas évêque de Tongres-Maestricht : c'est là une combinaison postérieure, qui apparaît d'abord dans la Vita S. Trudonis, vers la fin du VIIIe siècle, puis dans la Vita S. Remacli (*BHL.* 7113), au commencement du IXe ; cette dernière est sans valeur. M. Krusch croit que l'évêque Notger a peut-être eu plus de part qu'on ne pense ordinairement dans la composition de l'autre Vie de Remacle (*BHL.* 7115 et 7116 ; M. Kr. publie seulement la lettre de Notker avec de courts fragments du texte) et de la translation de S. Landoald ; c'est beaucoup dire, d'après lui, que de les attribuer entièrement à Hériger de Lobbes. Tout le monde ne partagera pas cet avis.

VI. (p.112-128). *Vita Vincentiani confessoris Avolcensis auctore Pseudo-Hermenberto* (ed. Levison). M. Krusch a signalé jadis (cf. *Anal. Boll.*, XIII, 62) le caractère fabuleux et apocryphe de la pièce (*BHL.* 8618), remarquable par ses affreux anachronismes. Elle était restée inédite. La démonstration est reprise en détail par M. L., qui fait voir que la Vie n'est pas antérieure à l'époque carolingienne, qu'elle a toutefois été rédigée avant le milieu du XIe siècle.

VII. (p. 129-157). *Vita Menelei abbatis Menatensis* (ed. Levison). Vie légendaire, comme l'avait déjà vu le bollandiste Pien. M. L. montre que l'auteur s'est servi de la Vita Vincentiani et a encore renchéri sur les fables de cette dernière. Il prouve que la Vie *BHL.* 5919, dont il ne reste qu'un fragment, est antérieure à la Vie *BHL.* 5918 ; c'est cette dernière d'ailleurs qu'il publie. Phénomène curieux et assurément insolite, le biographe, qui ignorait ce que Grégoire de Tours a écrit sur les origines de Ménat, fait l'abbaye moins ancienne qu'elle n'est en réalité.

VIII. (p. 157-171). *Vita Nivardi episcopi Remensis auctore Almanno monacho Altivillarensi* (ed. Levison). L'ouvrage (*BHL.* 6243) est bien

d'Almanne, comme l'avait montré notre confrère Stilting. Malgré sa date relativement récente et le verbiage dont il est encombré, il n'est pas inutile, à cause des chartes qu'a utilisées l'auteur.

IX. (p. 171-206). *Vita Faronis episcopi Meldensis* (ed. Krusch). Si la Vie (*BHL.* 2825) composée en 869 par l'évêque Hildegaire, était généralement considérée comme de peu de valeur en tant que document historique, elle était, en revanche, très renommée dans l'histoire littéraire, à cause du passage sur le chant ancien relatif à Lothaire II. M. Kr. lui enlève impitoyablement cette gloire. L'expédition de Lothaire en Saxe est une invention, on le savait. Mais le passage en question était regardé comme tiré d'une Vie perdue de S. Chilien d'Aubigny, et cela le vieillissait d'autant. Or M. Kr. fait observer qu'Hildegaire ne rapporte pas ce passage à la Vita Chilleni ; donc les vers sur Lothaire II ne sont pas attestés avant l'an 869, et il semble bien qu'ils ont été forgés par Hildegaire lui-même. Au surplus, M. Kr. doute que la dite Vita ait jamais existé. Hildegaire aimait à faire ostentation de son érudition, et il aura inventé cette source. Attendons-nous à voir les romanistes examiner de près l'argumentation présentée par le savant critique avec une imperturbable crânerie. La Vita Faronis n'a jamais été publiée en entier, et M. Kr. lui-même n'en donne que de longs fragments, dont quelques-uns inédits. A la suite, deux recensions de la *Conversio Otgarii militis* (cf. *BHL.* 2831), au sujet de laquelle M. Kr. a consacré une bonne page (p. 181-82) à l'histoire littéraire de la légende d'Ogier. Il pense, notamment, que le célèbre monument de Meaux est postérieur à la légende écrite.

X. (p. 207-211). *Passio Ragneberti martyris Bebronensis* (ed. Krusch). Le texte publié ici (*BHL.* 7058), bien que certainement antérieur à la rédaction préférée par Henschen (*BHL.* 7059), n'a aucune valeur historique. C'est une adaptation de la Vita Leodegarii, pas antérieure au IXe siècle, mais guère plus récente, semble-t-il.

XI. (p. 212-248) *Passio Praeiecti episcopi et martyris Arverni*. M. Krusch continue à bien mériter de S. Prix. Après avoir jadis retrouvé et reconnu le texte complet de la plus ancienne Passion du saint (*BHL.* 6916 ; cf. *Anal. Boll.*, XIII, 62), il en donne ici la première édition intégrale et met bien en relief la valeur de la pièce. Écrite par un contemporain, probablement par un moine de Volvic, qui n'était du reste pas auvergnat de naissance, c'est un morceau excellent et d'un très vif intérêt. L'attachement que l'auteur porte à son héros le pousse à parler d'une manière peu favorable de S. Léger, qu'il considère d'ailleurs comme saint depuis son martyre. Pour écrire l'histoire de Childéric et de S. Léger, il faudra tenir compte de la Passio Praeiecti non moins que de la Passio Leodegarii.

XII. (p. 249-362). *Passiones Leodegarii episcopi et martyris Augustodunensis* (ed. Krusch). Textes d'une souveraine importance pour l'histoire des successeurs de Clotaire III et celle d'Ébroin, et qui fournissent une foule de

détails inconnus par ailleurs et d'une haute valeur. Parmi les documents relatifs à l'évêque-martyr d'Autun, homme ambitieux peut-être, mais extrêmement sympathique, il faut retenir surtout trois Vies : la première (*BHL.* 4850), rédigée par un moine de Saint-Symphorien d'Autun, dix ans à peine après la mort de Léger. La seconde (*BHL.* 4851), dont l'auteur, Ursinus, se prétend contemporain des faits ; M. Krusch le prend en défaut sur bien des points et croit qu'il a rédigé son récit seulement dans la seconde moitié du VIIIe siècle, dans le but d'excuser de plus en plus la conduite de S. Léger et d'exalter ses mérites. La troisième (*BHL.* 4853) est une combinaison des deux précédentes, rédigée à la fin du VIIIe siècle ou au commencement du IXe par quelqu'un qui professait une antipathie véhémente pour Ébroin. L'auteur a transcrit un tiers environ de la seconde Vie et une grande partie de la première. Autrefois on discutait si c'était la Vie II ou la Vie III qui méritait le plus de confiance. M. Krusch, en retrouvant un tronçon du texte original de la Vie I, a jadis renouvelé et résolu la question (cf. *Anal. Boll.* XI, 104-10). Maintenant il reconstitue, en se servant des nombreux exemplaires de la troisième Vie, le texte complet de la première. C'est un travail très délicat, exécuté avec une maestria tout simplement merveilleuse.

XIII. (p. 363-367). *Inventio Memmii episcopi Catalaunensis.* La Vie *BHL.* 5910 de S. Menge, comme M. Levison nous en avait déjà averti (cf. *BHL.* p. 1373), est en somme identique à la Vie *BHL.* 5907. Elle est suivie dans beaucoup de manuscrits du récit d'une invention et de miracles (*BHL.* 5911), dans lequel M. L. reconnaît l'œuvre, peut-être un peu retouchée dans la suite, d'un auteur de la fin du VIIe siècle.

XIV. (p. 368-394). *Visio Baronti monachi Longoretensis* (ed. Levison). Très bonne édition, dans laquelle M. L. fait preuve d'une rare habileté technique. La pièce (*BHL.* 997) est fort ancienne et date de la fin du VIIIe siècle ou du commencement du IXe. Au contraire, la Vita Baronti (*BHL.* 996) n'est guère antérieure au XIe siècle et n'a aucune valeur ; M. L. ne la republie pas. La planche I des fac-similés annexés au volume, représente les curieuses miniatures dont la Vision est accompagnée dans un manuscrit de Saint-Pétersbourg, du IXe/Xe siècle.

XV. (p. 395-485). *Vita Amandi episcopi* (ed. Krusch). M. Krusch met vivement en relief les hauts mérites du saint évêque, *viri de ecclesia Francorum optime meriti*, et reconstitue, avec une sympathie visible, son histoire d'après les documents authentiques. Il est le premier à ne pas faire usage de la Vie *BHL.* 332, laquelle fournit infiniment plus de détails, mais ne mérite pas confiance. L'auteur se donne pour un contemporain et on a cru que c'était Baudemond, le prêtre qui écrivit en 674/675 le testament — bien authentique celui-là — de S. Amand ; mais, en fait, aucun manuscrit de la Vie, aucun document ancien n'attribue l'ouvrage à Baudemond, et il n'y a à le faire qu'un martyrologe qui semble de basse époque.

Par une suite de rapprochements, parfois bien ténus du reste, M. Kr. s'efforce de montrer que la Vita Amandi est postérieure à la Vie de S. Éloi et antérieure à la Vie de S. Hubert ; le second point nous semble clair ; les preuves apportées pour établir le premier sont un peu minces, mais rendent la chose assez probable (1). Donc la Vita Amandi daterait seulement de l'époque carolingienne. Peut-être la Vie *BHL*. 332 a-t-elle été écrite dans le diocèse de Noyon, du temps et sous l'inspiration de Gislebert, évêque de Noyon et abbé d'Elnone († 782), un siècle environ après la mort d'Amand. Elle a un air fabuleux bien accentué et s'accorde malaisément avec ce que nous savons par les documents authentiques. Il faut donc renoncer désormais à prendre pour argent comptant les faits qu'elle est la première à affirmer, et notamment Amand ne devra plus être considéré comme un évêque de Tongres-Maestricht, mais comme un simple évêque missionnaire, sans diocèse déterminé. Sans doute, cela réduit de beaucoup ce qu'on aura désormais à raconter au sujet d'Amand; mais il n'y perdra pas, semble-t-il, et sa physionomie n'aura plus le caractère incohérent, inquiet, agité, qu'avait mis si vivement en relief M. Hauck, en racontant d'après le prétendu Baudemond la carrière du saint évêque. Après ces prolégomènes, qui renferment encore un grand nombre d'autres observations précieuses, M. Krusch publie d'abord la Vie *BHL*. 332 ; toutes les éditions antérieures reproduisaient une recension retouchée ; le rude langage de l'ouvrage original nous est donné ici pour la première fois. A la suite, pour la première fois aussi, est imprimé l'ensemble des écrits en prose que Milon de Saint-Amand a consacrés au patron de son abbaye. Des huit sections de cet ensemble, une était totalement inédite (le n° V, p. 459-70), les autres (*BHL*. 339-343) étaient dispersées dans diverses publications. Milon est assez maltraité par M. Kr., qui lui sait gré, du reste, de nous avoir conservé le testament du saint, dont le texte termine cet imposant ensemble. Les planches de fac-similés 2-18 et 19-22 reproduisent des miniatures qui accompagnent la Vita Amandi dans les manuscrits 607 et 606 de Valenciennes, du XIIe siècle. Quant au dernier, M. Krusch (p. 417) est maintenant d'accord avec nous (*Anal.*

(1) Ailleurs (p. 434) M. Kr. compare ces passages de la Vie de S. Amand, ch. 7 : *ut in Galliis ad* PRAEDICATIONEM *exercendam reverti deberet admonuit. De qua visione sanctus vir Amandus hilarior redditus*, ACCEPTA BENEDICTIONE APOSTOLI *atque patrocinia*... et de la Vie de S. Boniface de Mayence par Willibald, ch. 5 : ACCEPTA APOSTOLICAE *sedis* BENEDICTIONE *et litteris, a beatissimo papa ad inspiciendos inmanissimos Germaniae populos directus est, ut an*... PRAEDICATIONIS *recipere semen voluissent, consideraret*... Les quelques mots soulignés lui paraissent suffisants pour affirmer (p. 403) que « vel verba Willibaldi (c. 5) in Vita Amandi « redire videntur, ita ut dubitari nequeat quin locus ille biographo ante oculos « versatus sit ». Le « ut dubitari nequeat » est tout de même un peu fort.

Boll., XXII, 109) pour dénier à ces peintures relativement récentes une valeur documentaire.

XVII. (p. 536-567). *Vita Audoini episcopi Rotomagensis* (ed. Levison). Édition de la vie la plus ancienne, *BHL.* 750. L'auteur fait entendre qu'il écrit environ une génération après la mort du saint, donc au commencement du VIIIe siècle, et il n'y a pas lieu d'en douter ; mais le récit est pauvre et maigre. La Vie *BHL.* 751 date de la première moitié du IXe siècle ; la Vie *BHL.* 752, du IXe siècle encore ; c'est un remaniement de *BHL.*751 (et non pas d'une vie perdue comme l'avait conjecturé un de nos collègues, *Anal. Boll.* V, 67); mais l'auteur a aussi utilisé la Vie *BHL.*750.

XVIII. (p. 568-604). *Vita Filiberti abbatis Gemeticensis et Heriensis* (ed. Levison). La Vie (*BHL.* 6805) semble n'avoir été composée que vers le milieu du VIIIe siècle. Son autorité est incertaine, quoique, du reste, à peu près partout où le contrôle est possible, il tourne en faveur du biographe. La préface de M. L. tire parfaitement au clair les divers points que M. Poupardin, comme nous le disions naguère (*Anal. Boll.*, XXV, 373-374), avait laissés incertains.

Les documents suivants (XIX-XXIII), comme aussi les Vies de S. Wandrille (ci-dessus I) ont fait jadis l'objet du remarquable mémoire de M. Levison sur les sources de l'histoire de Fontenelle (cf. *Anal. Boll.*, XIX, 234).

XIX. (p. 606-612). *Vita Lantberti abbatis Fontanellensis et episcopi Lugdunensis* (ed. Levison). Cette Vie (*BHL.* 4675) a été écrite par le même moine de Fontenelle à qui nous devons la Vie de S. Ansbert et antérieurement à celle-ci, donc avant 811. Malgré sa date pas très ancienne, elle a une réelle importance, l'auteur ayant utilisé des chartes maintenant perdues.

XX. (p. 613-643). *Vita Ansberti episcopi Rotomagensis auctore qui dicitur Aigrado* (ed. Levison). M. L. maintient, contre M. Vacandard, son jugement, auquel nous nous sommes rallié (*Anal. Boll.*, XIX, 234-35). L'auteur de la Vie (*BHL.* 520) se donne faussement comme contemporain. Mais quoiqu'il soit seulement de la fin du VIIIe siècle ou du commencement du IXe, son ouvrage n'est pas sans valeur, vu l'usage qui y est fait des chartes de Fontenelle.

XXI. (p. 644-651). *Vita Condedi anachoretae Belciniacensis* (ed. Levison). *BHL.* 1907, de la première moitié du IXe siècle.

XXII. (p. 652-656). *Vita Erembcrti episcopi Tolosani* (ed. Levison). *BHL.* 2587, du commencement du IXe siècle.

XXIII. (p. 657-673). *Vita Vulframni episcopi Senonici auctore Pseudo-Iona* (ed. Levison). Le faux Jonas, nullement contemporain de S. Wulfran († avant 696/697), a écrit cette Vie (*BHL.* 8738) avant 811, tout à la fin du VIIIe siècle ou au commencement du IXe. Il semble bien avoir utilisé la Vie de S. Willibrord par Alcuin.

XXIV. (p. 674-710). *Vita Ermenlandi abbatis Antrensis auctore Donato* (ed. Levison). Vie (*BHL.* 3851) écrite vers la fin du VIII[e] siècle et de peu d'autorité ; c'est moins l'histoire du saint que l'expression des désirs et des tendances des moines d'Aindre à l'époque postérieure. L'auteur s'appelle Donat, et il y a de fortes raisons de croire que c'est le même Donat à qui nous devons la Vita S. Trudonis. Mais il y a aussi un grave motif d'en douter, c'est que la langue est très différente. Donc, ou conclure à la distinction des deux auteurs homonymes, ou du moins admettre que les deux Vies, si elles sont d'un seul et même Donat, ont été rédigées à des dates éloignées.

XXV. (p. 711-728). *Passio Kiliani martyris Wirziburgensis* (ed. Levison). La Passion *BHL.* 4660 a été écrite non pas avant 755, comme on l'a cru, mais peu avant 840. Elle supporte bien le contrôle sur divers points; mais en somme, M.L. ne la regarde pas comme digne de confiance. Une partie notable semble avoir été empruntée à la Vita Corbiniani. La Passion *BHL.* 4661, qui n'est pas réimprimée ici, date aussi du IX[e] siècle.

XXVI. (p. 729-786). *Vitae Audomari, Bertini, Winnoci* (ed. Levison). Excellents prolégomènes, où l'on remarquera notamment un fort bon exposé des origines ecclésiastiques dans le pays (la charte d'Adroald est suspecte, le privilège de S. Omer accordé à Sithiu, bien authentique) et de la querelle séculaire entre les moines de Saint-Bertin et les chanoines de Saint-Omer, comme aussi une étude critique qui débrouille définitivement l'écheveau emmêlé des Vitae Audomari et des Vitae Bertini. Outre la plus ancienne Vie des trois saints (*BHL.* 763), rédigée par un même auteur, M.L. publie les miracles inédits qui remplissent les derniers chapitres de la Vie de S. Omer *BHL.* 765, un miracle inédit de S. Bertin et un recueil, de même inédit, des miracles de S. Winnoc, dont la dernière partie (ch. 5-11) est la source des ch. 15-21 de la Vie *BHL.* 8954.

Des tables, dressées par M. Levison (p. 790-834), terminent dignement ce beau volume, dont nous avons conscience d'avoir indiqué imparfaitement, même par ce long compte rendu, la valeur et l'intérêt. A. P.

140. — * M. Cl. Gertz. **Vitae sanctorum Danorum.** Andet Hæfte. København, Gad, 1910, in-8°, paginé 167-390. Kr. 2,75. — Le second fascicule est la digne continuation du premier (voir ci-dessus, p. 162-63), et c'est tout dire. A part un supplément à la notice sur le roi Canut IV (p. 167-68 : leçons de son office tirées du bréviaire de Linkøping de 1493), il renferme les textes relatifs à quatre saints : le saint duc Canut Laward, S. Kield de Viborg, S. Guillaume abbé d'Æbelholt et S[te] Marguerite de Røskilde.

S. Canut Laward (p. 119-247). Dans ce dossier, dont une partie était inédite et que M. G. a composé de tous les textes, petits et grands, parvenus jusqu'à nous, il faut signaler particulièrement 1) l'*Historia S. Kanuti*

ducis et martyris ex officio, ut videtur, ecclesiae Ringstadiensis (p. 189-204). Ce sont les textes *BHL*. 1554, 1555. M. Steenstrup a montré qu'ils sont d'un même auteur (cf. *Anal. Boll.*, XV, 441). M. G. explique qu'ils ont été rédigés en 1170, à l'occasion de la canonisation du saint ; ce n'est pas une histoire, mais un récit hagiographique. L'auteur doit être un clerc anglais. 2) *Roberti Elgensis de vita et miraculis S. Canuti ducis libri III* (p. 234-41). L'ouvrage est perdu, on le sait. M. G. ne se borne pas à refaire une édition critique des maigres extraits transcrits par Vedel (cf. *BHL*., p. 233, nº 1); il a retrouvé et reconnu, — en partie avec certitude, en partie très probablement, — d'autres fragments de l'ouvrage de Robert d'Ély, et il les publie au bas des pages. 3) Les notes recueillies par un moine de Ringsted sur S. Canut étaient inédites (*BHL*. 1556). M. G. ne les publie pas telles quelles, mais les démembre et les répartit çà et là selon la provenance des divers morceaux. C'est de là que viennent, par exemple, les nouveaux fragments de Robert d'Ély.

S. Kield, *Ketillus* (p. 249-283). La vie et les miracles du saint (*BHL*. 4651, 4652) ont été écrits par un contemporain. L'original est perdu et on en a seulement des extraits, conservés les uns dans les livres liturgiques, les autres ailleurs. M. G. a été assez heureux pour trouver dans un manuscrit d'Upsala deux feuillets du XIIIe/XIVe siècle qui donnent, pour une partie de la Vie, un texte plus complet que tous les autres exemplaires.

S. Guillaume d'Æbelholt (p. 285-386). M. G. fait voir que la Vie du saint (*BHL*. 8908) a été écrite entre 1214 et 1224, d'après l'enquête pour la canonisation, par un moine d'Æbelholt, français d'origine, qui avait connu Guillaume. C'est un récit fort intéressant et dont les historiens peuvent tirer bon parti. L'édition de Papebroch, reproduite par Langebek, a été faite d'après une copie parfois incorrecte, le ms. de Paris, Bibl. Nat. lat. 14652, du XVe siècle. M. G. améliore sensiblement le texte en utilisant l'original de cette copie, savoir le ms. 558 de Sainte-Geneviève, du XIIIe siècle. En appendice (p. 378-82), il donne, d'après ce même manuscrit, une édition améliorée, elle aussi, de l'opuscule de S. Guillaume sur la découverte des reliques de Ste Geneviève en 1161 (*BHL*. 3346).

Ste Marguerite de Roskilde (p. 387-90). Réimpression d'un court récit de translation (*BHL*. 5324), accompagné de quelques menus textes et des maigres renseignements qu'on a sur cette sainte. A. P.

141. — Revue de l'Orient chrétien, t. XIII-XV (1908-1910). — Plus d'une fois déjà nous avons eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs de certains travaux d'hagiographie orientale publiés au cours des trois dernières années par la *Revue de l'Orient chrétien*. D'autres études, de plus longue haleine, dont il sera question dans le présent bulletin, sont composées, en tout ou en partie, d'articles parus récemment dans le même recueil. Dans les notes qui vont suivre, nous voudrions achever de payer notre dette à

M. l'abbé Nau et à ses collaborateurs, pour l'abondante contribution qu'ils ne cessent d'apporter à nos études. Cet aperçu sera forcément bref et sommaire. Il semble que l'infatigable secrétaire de la *Revue de l'Orient chrétien* ait communiqué à toute la rédaction son activité intrépide et sa déconcertante promptitude de travail. L'entreprenante pléiade d'orientalistes qu'il a groupée autour de lui s'empresse, avec une hâte visible, de prendre pied à la fois sur tous les points du domaine encore ouvert à l'initiative des chercheurs d'inédit. Mais on ne peut tout avoir : à ces études intéressantes, hardiment conçues et lestement conduites, où éclate d'ordinaire une heureuse facilité, il arrive bien quelquefois de laisser à la charge du lecteur une partie de l'effort qui était nécessaire pour les achever et les mettre au point.

1° Sylvain Grébaut. *Vie de Barsoma le Syrien,* XIII, 337-45 ; XIV, 135-42, 264-75, 409-16. — Le fougueux archimandrite Barsauma est connu par les actes du « Brigandage d'Éphèse », où il se comporta en partisan fanatique de Dioscore, et par ceux du concile de Chalcédoine, où il fut excommunié. Le reste de son histoire est moins clair, et la Vie, ou plutôt le panégyrique que voici, ne semble guère y ajouter beaucoup de détails authentiques. Mais il aidera sans doute à retrouver la source des mentions consacrées à ce remuant personnage par Michel le Syrien, Barhebraeus et autres chroniqueurs de basse époque, qui ont fourni la matière des notices et articles biographiques auxquels M. Grébaut se contente de nous renvoyer. Certains passages de la Vie, auxquels on serait porté d'abord à supposer un fond historique, demandent aussi à être examinés de près. Ainsi, par exemple, la mission de Barsauma en Perse (XIII, 340, 344) ne serait-elle pas le produit d'une confusion, volontaire ou non, entre l'archimandrite monophysite et son homonyme nestorien, Barsauma de Nisibe ? Les vingt lignes d'introduction que M. G. a mises à son texte, laissent dans l'ombre cette question et plusieurs autres.

Le texte éthiopien est reproduit tel quel d'après le ms. d'Abbadie n° 31 (fin du XVIIe s. au plus tôt). L'éditeur nous assure que la langue en est « tout à fait classique » (XIII, 337). Nous sommes au regret de devoir contredire un aussi bon juge, mais il nous semble que ce ghéez si pur sent l'arabe, même à travers la version française de M. G. Comment hésiter devant des phrases comme la suivante (XIII, 343): «Il se trouva avec beaucoup de créatures, (faisant partie) des ennemis (du saint) » ? Le ghéez dit : « ምስለ ፡ ብዙኅ ፡ ፍጥረት ፡ እምፀራዊያን ፡ (XIII, 338). En arabe on retraduirait cela mot pour mot : مع خلق كثير من الاضداد : *cum turba multa adversariorum.* Bornons-nous à cet exemple ; on en trouverait d'autres, sans chercher plus loin que les premiers paragraphes. Il est regrettable que le savant éditeur ne les ait pas remarqués. En partant du fait que la rédaction éthiopienne dérive immédiatement d'un

texte arabe, il y avait moyen d'en rendre le sens plus intelligible qu'il ne l'est par endroits dans la traduction de M. G. Quelquefois aussi la leçon du manuscrit appelait une correction. Que peuvent bien être ces « couvents de la mer » dont il est parlé, XIV, 271 ? Au lieu de ባሕር ፡ « mer », il faut évidemment lire ብሔር ፡ « pays ». Les notes explicatives sont un peu rares. « La ville appelée *Tewânes* » (XIV, 272) doit être Tyane. Il était facile de l'indiquer d'un mot.

La Vie de Barsauma est incomplète dans le manuscrit, le copiste s'étant arrêté au milieu d'une page, pour une raison impossible à deviner. A la suite de cette pièce, M. G. a publié la traduction du synaxaire éthiopien de Barsauma, d'après le ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, éthiop. 126.

2° M. Chaîne, S. I. *Note sur les animaux de saint Ménas*, XIV, 212-18. — Voir ci-dessus p. 124. Le P. Chaîne est revenu sur la même question à propos des textes éthiopiens sur S. Ménas publiés récemment par M. E. A. Wallis Budge (cf. supr. p. 121 et suiv.).

3° F. Nau. *Un fragment syriaque des « voyages » de Saint Pierre*, XIV, 131-34. — Texte et traduction d'une petite légende relatant un miracle de S. Pierre. M. Nau y reconnaît certains caractères distinctifs des apocryphes clémentins. Et comme l'action se passe dans une ville où l'apôtre vient d'entrer, il en conclut que le fragment doit être rattaché « aux voyages plutôt qu'aux Actes de S. Pierre » (p. 131). Il faut s'entendre. Qu'il y ait une certaine ressemblance entre la donnée du récit et tel ou tel épisode des livres pseudo-apostoliques, c'est possible. Mais de cette ressemblance, en somme assez discutable, on ne saurait conclure que le récit lui-même appartienne au cycle de légendes historiquement connu sous le nom d'*Acta Petri*. Il a plutôt l'air d'une anecdote isolée, inventée pour servir de recommandation à certaines pratiques ou invocations superstitieuses, à l'usage des femmes en mal d'enfant.

4° L. Leroy. *Histoire d'Abraham le Syrien, patriarche d'Alexandrie*, XIV, 380-400 ; XV, 26-41. — Abraham (ou Éphrem) le Syrien, 62[e] patriarche d'Alexandrie († 978), a laissé chez les monophysites d'Égypte une réputation d'ascète et de thaumaturge. Les Coptes célèbrent sa commémoraison le 6 khoiak (2 décembre), jour anniversaire de sa mort. La notice que le synaxaire lui consacre à cette date est résumée d'une Vie plus développée, qui forme un chapitre de l'histoire des patriarches d'Alexandrie de Sévère ibn al-Moqaffa'. Dans un manuscrit karšuni de la Bibliothèque nationale de Paris, M. l'abbé Leroy a rencontré une recension de cette Vie, différente de celle qui sera publiée par M. Evetts dans son édition de l'histoire de Sévère (pour ne rien dire de l'édition parallèle de M. Seybold). Il l'a transcrite en caractères arabes et publiée avec traduction française. Ce qu'elle contient de plus intéressant, ce sont quelques détails sur la construction ou la restauration de l'église Saint-Mercure

au Caire. La majeure partie du document est remplie par la prétendue relation d'une longue catéchèse adressée au khalife al-Mo'ez, qu'Abraham aurait converti à la foi chrétienne en déplaçant miraculeusement une montagne en sa présence.

On ne lira pas sans un certain étonnement la note finale où il est dit (XIV, 33) que l'histoire d'Abraham « a pour auteur... le nommé *Qouriaqous* (Cyriacus), moine et prêtre du pays de Diarbekir, dans la province de Mardin la bien gardée, de Ouâstira, la bénie, la victorieuse. » Quand on se reporte au texte arabe (p. 41), c'est une autre surprise. Voici la teneur de ce colophon, avec les corrections qui s'indiquent d'elles-mêmes, dès qu'on le retranscrit en karšuni : *Absoluta et perfecta est historia montis a patre Abraham Syro translati ; perfecta autem fuit die III[a] mensis kanun prioris, anno benedicto Graecorum MCMXV* (ܐܛܝܗ), *opera infimi servuli Dei Cyriaci, nomine quidem monachi et presbyteri, e terra Amidae* (Diarbekir), *provincia Mardae urbis (a Deo) custoditae, castro benedicto Mansuria* (ܡܢ ܩܠܥܬܐ ܡܒܪܟܬܐ ܡܢܨܘܪܝܬܐ ; cf. ASSEMANI, *Bibliothecae Vaticanae catalogus,* III, 27). La distraction dans laquelle est ici tombé M. L. autorise à supposer qu'il lui en est arrivé d'autres, en des endroits où le texte paraît inacceptable dans son état actuel. T. XIV, p. 396 : au lieu de ܡܘܐܦܩܗ, traduit par « signe (?) » (p. 386), lire : ܡܘܐܦܩܬܐ, « coïncidence ». Le nom de la montagne déplacée par Abraham doit être lu ܡܩܛܡ, *Moqaṭṭam,* au lieu de ܡܩܛܥ *Moqaṭṭa'* : c'est l'appellation qu'elle porte encore aujourd'hui. La traduction est un peu libre par endroits : t. XV, p. 30, au lieu de « et nous font voir quelqu'un », lire : « ils nous assimileront (يشبهونا p. 38), à celui qui » ; p. 32 : « Le patriarche... descendit de son siège (?) » ; lire : « de sa monture » (دابته), etc. Nos lecteurs ne commettront pas l'injustice de condamner d'après ces quelques lapsus la version de M. L. qui est, en général, fidèle et suffisamment précise.

5° S. GRÉBAUT. *La prière de Langinos,* XV, 42-52. — Texte éthiopien, qui précède, dans le ms. d'Abbadie 31, la Vie de Barsauma dont il vient d'être question. Langinos, ou plutôt Longin, vivait dans la seconde moitié du V[e] siècle. Il se signala entre les monophysites par l'ardeur de son opposition au concile de Chalcédoine. Il passait notamment pour avoir démontré la fausseté de la lettre dogmatique de S. Léon, par un miracle dont la mise en scène trahit l'intention la plus gauche de renchérir sur celui que la tradition prête à S. Léon lui-même (voir ci-dessus, p. 402). Ces faits sont racontés, en style hagiographique, dans le petit texte publié et traduit par M. l'abbé Grébaut. Sous le nom de Couvent de *Mahew* (pp. 49, 50), il faut entendre le célèbre monastère de *Zegâg*, ou du Verre (ዘጋጉ ፡), dont Longin était archimandrite.

La notice du synaxaire éthiopien sur « Langinos », que M. G. a traduite

en appendice, dérive du synaxaire copte-arabe (cf. J. Forget, *Synaxarium Alexandrinum*, Corp. scr. christ. or., Scr. ar. ser. 3, t. XVIII, p. 244-245).Il n'aurait pas été superflu de la contrôler sur son original. Au lieu de mettre que Longin et ses disciples fabriquaient des « éperons de navire » (p. 51), comme dans un arsenal, on aurait dit qu'ils tissaient des voiles de bateau (قلوع). C'est un peu mieux dans la tradition monastique.

6° M. Brière. *La légende syriaque de Nestorius*, XV, 1-25. — Il nous suffit de mentionner ici cette légende. L'histoire édifiante que les Nestoriens ont faite à leur éponyme — M. Brière s'abstient avec intention de dire: leur fondateur — n'apportera pas de lumière nouvelle à la discussion qui se livre maintenant autour du célèbre hérésiarque. Mais elle servira peut-être à identifier quelque nouveau fragment de Nestorius. Pour ce motif et d'autres encore, M. B. a rendu un bon service en la publiant avec une traduction, qui résout, dans la mesure du possible, certaines difficultés du texte.

7° F. Nau. *Hagiographie syriaque*, XV, 53-72, 173-97. — Suite variée de documents analysés, résumés, traduits ou publiés d'après des notes prises au courant de la plume dans les manuscrit syriaques ; et l'on sait si la plume de M. Nau s'entend à courir vite ! Mais, en dépit de leur forme un peu tumultuaire, ces notes sont instructives et permettront d'éclaircir plus d'une difficulté hagiographique.Voici les titres de celles qui nous intéressent plus directement : *Saint Alexis*. Rappelle en quelques lignes la légende connue et cite deux ouvrages où il en est question. — *Paul l'évêque et Jean le prêtre*. Récit apparenté de près à *BHG*[2]. 1476, qu'il permet de compléter aux endroits mutilés. Les passages correspondants aux lacunes du texte grec sont traduits tout au long. M. N. est d'avis que le grec est une version du syriaque. Cela demande à être examiné d'un peu plus près. — *Histoire de Daniel de Galaš écrite par mar Jacques le docteur*. Légende fabuleuse, mais qui ne laisse pas d'être intéressante, ne fût-ce que pour la topographie de Ṭūr ʿAbdīn (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, 182). Elle vaudrait la peine d'être connue en entier ; on en a édité de pires, à grands frais d'érudition. — *Histoire de mar Hannina, envoyée par le docteur mar Jacques au pieux Philothée*. Si l'on en juge par l'abrégé de M. N., cette Vie est à peu près identique à celle d'où dérive la longue notice de S. Aninas dans les ménées grecs, au 16 mars (cf. *Synax. Eccl. CP*. 539-44). — *Histoire d'Euphémie*. Autre cas de texte syriaque ayant servi de modèle à un traducteur byzantin. C'est du moins ce dont M. N. se dit à peu près persuadé, après avoir comparé son document à plusieurs manuscrits de Paris qui contiennent la même histoire. M. le professeur von Dobschütz, qui éditera prochainement le texte grec, d'après les papiers laissés par O. von Gebhardt, se prononcera sans doute sur ce point, qui pour le moment échappe à notre appréciation (cf. *BHG*[2]. 739). M. N. lui en a fourni le moyen, en éditant intégralement

la rédaction, nous allions dire instinctivement : la recension syriaque. — *Histoire de Mar Sahdâ, appelé aussi de Beth Sohdé.* Nous avons rencontré dans un martyrologe jacobite une mention de ce personnage, qu'il a fallu laisser inexpliquée (cf. *Anal. Boll.*, XXVII, 162, 167). La pièce analysée ici par M. N. nous renseigne à suffisance et, par surcroît, elle nous apprend que Mār Sahdā, ou du moins sa légende, appartient à la plus basse hagiographie légendaire. — Les six autres notices, par lesquelles s'achève l'article, ont trait à des récits de miracles ou à des anecdotes édifiantes, qui nous concernent de moins près. Pierre le publicain dont il est parlé au § X (p. 196) était déjà connu dans la littérature arménienne (voir *BHO.* 957-958).

8° F. Nau. *La version syriaque de la vision de Théophile sur le séjour de la Vierge en Égypte*, XV, 125-32. — 9° P. Dib. *Deux discours de Cyriaque évêque de Behnésâ sur la fuite en Égypte*, XV, 157-61. — Il serait à souhaiter que l'on composât un corps de légendes ayant trait au séjour de la Sainte-Famille en Égypte. Cette opération préalable suffirait pour réduire à leur juste valeur, absolue et relative, certaines traditions localisées dans le Delta et qui ont pris un air d'importance en Occident, grâce aux récits des croisés et aux itinéraires des pèlerins. Les deux légendes dont nous avons à parler se rapportent à la Haute ou plutôt à la Moyenne Égypte. Elles ont le mérite de montrer avec une parfaite clarté comment une tradition locale peut sortir du néant et se multiplier ensuite par contrefaçon. Au couvent de Qosqâm (en copte ⲔⲞⲤⲔⲀⲘ, Koskam) près d'Ašmūnaïn, c'est grâce à une apparition de la Vierge à Théophile d'Alexandrie qu'on aurait retrouvé le souvenir, entièrement effacé, du séjour et des miracles du Sauveur. L'histoire n'en est pas neuve. Dans toute sa première partie, le texte syriaque analysé par M. l'abbé Nau coïncide trait pour trait avec la partie du même récit qui a passé dans la collection éthiopienne des Miracles de la Vierge (cf. E. A. Wallis Budge, *The Miracles of the Blessed Virgin Mary*, Londres, 1900, texte p. 62-70, trad. p. 112-32). La suite du récit semble faire corps avec ce commencement. Il existe de la même pièce une rédaction arabe, à laquelle M. N. fait quelques brèves allusions. Comme il s'agit d'une légende originairement égyptienne, c'est peut-être le texte qu'il importait le plus de connaître, de préférence même au texte syriaque.

Malgré son origine suspecte, le pèlerinage de Koskam, acquit sous le nom de *Daïr al-Muḥarraq* (« le couvent brûlé »), une célébrité considérable dans l'Égypte monophysite (voir B. T. A. Evetts, *The Churches and Monasteries of Egypt*, Oxford, 1895, 98-99, 224-26). Un des effets de sa prospérité fut de faire éclore le sanctuaire au profit duquel ont été composés les deux discours de Cyriaque de Behnésā, qui sont analysés par M. l'abbé Dib. L'endroit est situé dans le voisinage de l'ancienne

Oxyrhinque ; il s'appelle Bisūs. Là on se réclamait d'une sorte de mémoire ou journal de voyage que S. Joseph y aurait laissé à son départ. Il n'est pas difficile de discerner que cette singulière pièce d'archives fait pendant à la vision du pseudo-Théophile. A Bisūs on n'a pas voulu se trouver moins bien partagé qu'à Daïr al-Muḥarraq et, en réponse au témoignage oral de la Vierge, on a produit l'autographe même du chef de la Sainte-Famille.

D'après le très court sommaire que M. l'abbé Dib nous donne du second discours de Cyriaque, cette pièce serait à certains égards plus intéressante que la première;car les traditions de Koskam y sont mentionnées parallèlement à celles de Bisūs. La manière dont M. D. transcrit les noms propres éveille quelques inquiétudes. Le mois copte-arabe de bašons est par deux fois appelé « Bachnès » (p. 160-61) ; l'église d'*anba Baḥoul* (p. 159) est l'église de Saint-Pǧôl (ⲡϭⲱⲗ). Sur le nom de Bisūs on lira avec profit une note de M. Butler (dans Evetts, t. c., p. 219). P. P.

142. — A. Leskien. **Zur Kritik des altkirchenslavischen Codex Suprasliensis,** I, II, dans Abhandlungen der phil.-hist. Klasse der k. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, t. XXVII (1909), p. 445-65 ; t. XXVIII (1910), p. 3-26. — Le *Codex Suprasliensis* est un recueil de Passions et d'homélies traduites du grec en slavon. Miklosich l'a publié à Vienne en 1851 (*Monumenta palaeoslovenica e cod. Suprasliensi*) ; la nouvelle édition par Severjanov (Saint-Pétersbourg) date de 1904. On s'est beaucoup occupé de la critique du texte de ce vieux monument de la langue (cf. *Anal. Boll.*, XIII, 52 ; XV, 317 ; XVIII, 59). M. L. apporte une nouvelle contribution à cette étude en rapprochant de la version slavonne le texte original de sept homélies attribuées à S. Jean Chrysostome, parmi lesquelles les deux sermons sur S. Thomas (*BHG*[2]. 1838, 1839). H. D.

143. — J. Hefner. **Würzburger Legendarfragmente aus dem 11. Jahrhundert,** dans Historisches Jahrbuch, t. XXXI (1910), p. 56-65. — M. H. décrit avec une minutie extrême, qui se comprendrait mieux s'il s'agissait de manuscrits plus importants et beaucoup plus anciens, deux feuillets de parchemin qui servaient de couverture à des registres de l'hôpital Julius à Wurzbourg. Ils appartiennent à un légendier du XI[e] siècle et contiennent, le premier la fin de la Vie de S. Géry (*BHL*. 3286) et le commencement de la Passion de S. Hippolyte (*BHL*. 3961), l'autre la fin de la Passion des SS. Philémon, Apollonius etc. (*BHL*. 6803) et le commencement de la Vie de S. Attala de Bobbio (*BHL*. 742). Où irions-nous si, pour chaque manuscrit du XI[e] siècle, fragmentaire ou non, que l'on rencontre, on se mettait à noter tout au long les variantes, comme M. H. a jugé bon de le faire (à part pour la Passio Hippolyti) ? Il suffisait ample-

ment de dire ce qu'il avait constaté, savoir que le ms. dont il s'agit dérive, au moins quant aux Vies de S. Géry et de S. Attala, du ms. 7984 de Bruxelles, du Xe siècle, que c'en est même probablement une copie directe. En terminant, M. H. émet une conjecture qui paraît vraisemblable : le ms. dont il a retrouvé des fragments appartenait originairement, comme le Bruxellensis 7984, à l'abbaye de Wissembourg en Alsace et, avant d'arriver à Wurzbourg, il a dû, comme le même Bruxellensis, passer par la bibliothèque des jésuites de Molsheim. A. P.

144. — * Joseph Fassbinder. **Der Catalogus sanctorum ordinis sancti Benedicti des Abtes Andreas von Michelsberg.** Bonn, Georgi, 1910, in-8°, 136 pp. Mk. 2. — Dans cette thèse de doctorat, M. F. étudie avec grand soin, d'après le manuscrit autographe conservé à la bibliothèque de Bamberg (N. 141), une œuvre encore inédite d'André abbé de Michelsberg, le catalogue des saints bénédictins. Terminé peu avant la mort de l'auteur, survenue en 1503, l'ouvrage comprend six parties, où sont passés en revue les papes, les cardinaux et les légats, les martyrs, les écrivains, les religieuses, les abbés et les évêques, les empereurs, les ducs et les comtes, qui appartinrent à la grande famille bénédictine. Division bien défectueuse, qui entraîne un grand nombre de redites. Les notices, très inégalement développées, sont au nombre de 1064 et remplissent 286 feuillets. M. F. a déterminé fort diligemment la provenance de chacune d'elles, Bède, Vincent de Beauvais, Antonin de Florence, Philippe de Bergame, Platina, sont les sources principales de l'ouvrage. On le voit, l'œuvre de l'abbé André n'a aucune valeur originale ; elle méritait cependant d'être étudiée méthodiquement, depuis qu'on y avait découvert des Vies importantes, inconnues d'ailleurs : celles de Ste Hathumode (n. 689) et de Ste Liutbirge (n. 707). D'autres notices moins développées, mais empruntées à des recensions perdues (nn. 540, 1044), auraient peut-être été utilement reproduites. Il n'eût pas non plus été sans profit de dresser la liste des documents utilisés par l'intrépide compilateur et surtout de donner une table des personnages cités ; car plusieurs d'entre eux n'avaient pas leur place indiquée parmi les saints bénédictins. M. F. démontre que, contrairement à ce que l'on avait cru, le catalogue d'André dépend des œuvres de Trithemius. H. Moretus.

145. — * L. Hagen, C. SS. R. **Keur van echte martelaarsakten uit de eerste eeuwen des christendoms.** Utrecht, s. a. (1910), in-8°, 172 pp. — On ne saurait assez applaudir à l'idée du P. L. Hagen d'avoir fait un choix des Actes des martyrs et d'en avoir donné une traduction néerlandaise. Peu de livres d'édification laisseront au lecteur une impression plus saine et plus fortifiante. Dans ce recueil sont réunies les Passions anciennes les plus célèbres : celles de S. Polycarpe, de S. Justin, des martyrs

Lyonnais etc. ; il est vrai que tous ces récits ne méritent pas au même degré l'épithète d'authentiques que leur donne le P. H. (cf. H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, p. 134 et suiv.) ; mais, dans un ouvrage de vulgarisation, une classification rigoureuse n'est peut-être pas de mise ; aussi aurions-nous mauvaise grâce de vouloir chicaner le P. H. à ce sujet. On peut néanmoins regretter que la Passion de Nicéphore ait trouvé place dans un recueil d'Actes authentiques ; elle est citée comme type du roman historique (l. c., p. 130). C'est sans doute sur la foi de M. Harnack que le P. H. l'a admise dans son volume ; le savant allemand, dans son premier essai de classification scientifique, l'avait rangée parmi les Actes dont le fond au moins est historique, mais dès cette époque il ne le faisait pas sans restriction (*Geschichte der altchristlichen Litteratur*, I, 820-21). D'autres Passions appelaient certaines réserves, p. e. celle de S. Conon (1) (cf. *Anal. Boll.*, XXIII, 478) et celle de S. Félix (cf. *Anal. Boll.*, XVI, 27-28 et XXII, 460) ; mais, en général, le P. H. a eu la main heureuse. La traduction, très soignée, est précédée d'une introduction et enrichie de quelques notes. V. D. V.

146. — * Mary Hamilton. **Greek Saints and their Festivals.** Edinburgh and London, Blackwood, 1910, in-8°, viii-211 pp. Sh. 5.

147. — * John Cuthbert Lawson. **Modern Greek Folklore and ancient Greek Religion. A study in Survivals.** Cambridge, University Press, 1910, in-8°, xii-620 pp. Sh. 12.

Ces deux ouvrages se rattachent au genre de recherches dont B. Schmidt (*Das Volksleben der Neugriechen*, Leipzig, 1871), et Politis (Παραδόσεις, Athènes, 1904) sont les représentants les plus connus. Madame Hamilton, comme M. Lawson, connaissent, pour y avoir séjourné, le pays dont ils décrivent les usages, et bien qu'ils n'aient point négligé les écrits de leurs devanciers, c'est surtout pour leurs observations personnelles qu'on consultera leurs livres. Dans celui de M. L. il y a plus d'ampleur et les développements, comme la disposition, sont d'un caractère nettement scientifique. L'auteur commence par poser les principes et distingue la tradition antique, la tradition hellénique, la tradition païenne, dont il s'agit de retrouver les survivances. Puis il recherche méthodiquement les traces des divinités païennes les plus célèbres, Zeus, Poseidon, Pan, etc. dans le langage et les coutumes actuelles. Il étudie ensuite les relations entre les hommes et les dieux, entre l'âme et le corps, et ainsi de suite. Mme H. a davantage circonscrit son sujet. Ses observations portent presque sans exception sur la manière dont les Grecs honorent les saints et

(1) M. A. Papadopoulos-Kerameus, professeur à l'université de Saint-Pétersbourg, qui a édité le texte grec de cette Vie, sera quelque peu surpris du titre de patriarche grec que lui décerne le P. H. (p. 120).

célèbrent les grandes fêtes de l'année. Les divisions principales de son livre sont les suivantes : fonctions et noms des saints (ce chapitre a paru dans *Annual of the British School at Athens*, t. XIII) ; les saints faiseurs de miracles ; la fête de l'Annonciation à Tinos ; fêtes d'hiver : Noël, Nouvel An, Carnaval, Épiphanie etc. ; fêtes du printemps : les Rameaux, Pâques ; fêtes d'été : Ascension et Pentecôte, S. Jean Baptiste, fête des fleurs, fêtes de la Vierge en été et en automne ; rites et cérémonies diverses. Les deux auteurs s'en tiennent exclusivement aux croyances et aux pratiques populaires, de préférence à celles qui ont un caractère nettement superstitieux ou une origine suspecte.

Il faut louer sans restriction le ton calme et digne qui règne dans ces livres, où tant de détails pourraient prêter à des allusions peu bienveillantes ou à des plaisanteries faciles. C'est le style de bonne compagnie, et l'on se sent invité à discuter les points sur lesquels on ne se trouverait pas d'accord.

Dans l'innombrable suite de faits étranges que l'observateur recueille chez un peuple dont la civilisation est notoirement moins avancée que la nôtre, les éléments les plus disparates se trouvent confondus, et rien n'est plus malaisé que de découvrir leur provenance. Aux trois choses difficiles à connaître dont parle le livre des Proverbes (30, 18), on peut bien ajouter les croyances et les pratiques superstitieuses. Le chemin mystérieux qu'elles suivent pour s'introduire chez un peuple est comme la voie de l'aigle dans les airs, du serpent sur la roche, du navire sur les flots. Depuis que l'on sait comment les mêmes contes populaires sont disséminés dans les pays de races les plus diverses, on n'ose plus dire qu'aucun d'entre eux soit l'héritage direct des ancêtres. Il doit en être de même de certaines traditions dont la migration apparaît comme également capricieuse, et s'il est un pays où il ne faut parler de survivance qu'à coup sûr, c'est bien la Grèce. On est d'accord pour taxer d'exagération les idées d'un Fallmerayer sur les conséquences de l'invasion slave en pays grec. Mais on semble trop oublier ce que des bouleversements profonds et le mélange des races a dû successivement supprimer et introduire dans ces contrées. Telle coutume, commune à la Grèce d'aujourd'hui et à l'antique Hellade, appartient peut-être au patrimoine commun de l'humanité, et cette légende qui vous paraît un écho de la littérature classique, le paysan qui la raconte aujourd'hui l'a peut-être reçue de ses ancêtres barbares. S'il a l'air de se souvenir de Pan, d'Aphrodite et des nymphes, il y a quelque chance aussi qu'il ait appris ces noms par une tradition de date récente, remontant peut-être à quelque magister pédant, nourri de lectures classiques. Il paraît qu'en Crète on a entendu des exclamations comme celle-ci : ἤκοῦτε μοῦ Ζῶνε θεέ. On a donc, dira-t-on, continué à y invoquer Zeus. Mais, en entendant un Italien s'écrier : *per Bacco*, allons-nous conclure que Bacchus a continué longtemps à recevoir les hommages des Italiens ailleurs que dans les *osterie*?

La préoccupation de retrouver partout quelque tradition antique fait que l'érudit passe souvent à côté de l'explication la plus simple et au fond la plus vraie. On sait que le jour de Pâques, chez les Grecs, à minuit l'évêque proclame solennellement : « Le Christ est ressuscité ! » Aussitôt les cloches se mettent en branle, le canon tonne, des pétards sont lancés, et c'est à qui fera le plus de tapage pour saluer le joyeux événement. C'est une façon bien naturelle, chez ce peuple naïf et exubérant, de témoigner sa joie au sortir d'une longue période de pénitence et d'un jeûne rigoureusement observé. Dans certaines parties de l'Espagne, il se passe des scènes analogues au Gloria de la messe du samedi-saint. N'est-ce pas en chercher bien loin l'origine que de croire, avec Mme H., que primitivement ce tintamarre doit avoir eu pour but de chasser les mauvais esprits ?

Mais s'il faut beaucoup de prudence pour déterminer le sens de certains usages ou cérémonies, il en faut surtout lorsqu'il s'agit du culte des saints et de ses manifestations populaires.

Comme nous l'avons dit bien des fois, le peuple ne peut s'abstenir d'entourer ses héros et ses saints d'une auréole de poésie et de légende, et comme il fait tout sans mesure, il finit par masquer la réalité sous le décor de sa façon, et par transformer les physionomies. Il circule sur les saints populaires bien des histoires qui sentent leur paganisme sans méprise possible. Ces formes extérieures, la plupart du temps, ne sont point primitives. Dans presque tous les cas que nous avons pu étudier, nous avons trouvé tout autre chose à l'origine, un culte parfaitement régulier et respectable, dénaturé par l'indiscrétion du populaire trop peu surveillé par ses pasteurs ou trop peu docile à leur voix. M. L., comme Mme H., comme beaucoup d'autres, partent de ce principe que le culte des saints a été, pour l'Église, un grand moyen de propagande, le moyen principal, sinon unique, de vaincre l'attachement du bas peuple à ses idoles, en leur substituant les martyrs ou les héros de la pénitence. Quand on le pouvait, on substituait au dieu païen un saint à peu près homonyme — l'exemple classique est S. Dionysios, à la place de Dionysos ; — le peuple continuait à venir en foule, et sans changer ses habitudes, sans trop savoir si lui-même ou l'Olympe était devenu chrétien, il rompait avec le passé sans résistance. D'aucuns pensent — et je vois avec peine Mme Hamilton citer encore Ste Pélagie — que la substitution d'un homonyme ne pouvant toujours se faire, on avait parfois recours à un artifice moins innocent et qu'on mettait, sous un déguisement convenable, le dieu lui-même sur les autels. N'a-t-on pas affublé Aphrodite elle-même d'une robe de pénitente pour la présenter aux hommages des fidèles ?

Ceux qui s'occupent de ces choses devraient une bonne fois reprendre dans le détail tous les cas dont on s'autorise pour bâtir des systèmes en contradiction flagrante avec l'histoire de l'église naissante. Le culte des saints ne fait point partie des méthodes générales de la mission chrétienne.

Les concessions très politiques, mais très compromettantes, que l'on imagine, sont trop contraires à l'esprit primitif pour être autre chose que des combinaisons d'une érudition ingénieuse à l'excès. On n'a jamais apporté une bonne raison pour dire que S. Démétrius avait généralement remplacé Déméter, ou qu'il n'est au fond que Déméter elle-même, changée de sexe. Si l'histoire de S[te] Démétra, racontée par Lenormant (Lawson, p. 80) est autre chose qu'un produit de l'imagination un peu vive de cet archéologue, il faudrait simplement dire que la fantaisie populaire, livrée à elle-même, enfante parfois des monstres. On le savait.

Un élément qui devient souvent le dissolvant des théories les plus séduisantes, c'est la chronologie. Hélas, elle nous fait parfois défaut. Mais voici un cas où elle rendra service. On peut lire dans M[me] H. l'attachant récit d'un pèlerinage à Tinos, le jour de l'Annonciation (ch. IV, publié d'abord, en 1906, dans le *Blackwood's Magazine*). L'intrépide voyageuse, tout en racontant ses petites aventures, nous fait circuler très habilement au milieu de cette foule compacte, qui se presse dans les rues et qui s'écrase dans le sanctuaire. Il faut la suivre pour avoir un tableau de la dévotion populaire chez les Grecs de nos jours. Tinos, on le sait, est une des Cyclades, voisine de Délos. Or Délos, l'île d'Apollon, était comme le centre de la religion grecque ; c'était le lieu de pèlerinage fréquenté entre tous. De nos jours, c'est Tinos qui attire les foules, et la piété qui s'y étale porte un cachet de paganisme très prononcé. On conclut que nous avons là « one of the most apparent survivals of the ancient Greek religion (p. 76.). » Or le pèlerinage de Ténos est de date tout à fait récente. Une apparition de la Vierge, en 1821, fut l'occasion de cette fondation nouvelle, qui acquit bientôt une grande célébrité. Évidemment, Tinos au XX[e] siècle et Délos avant l'ère chrétienne virent se dérouler des spectacles presque identiques. Mais est-il permis de parler ici de survivance, et les mêmes manifestations ne se produisent-elles pas un peu partout dans les circonstances analogues ?

Il est intéressant de constater, avec M. L. (p. 302), que les révélations d'images miraculeuses se produisent encore de nos jours. Il cite le cas tout à fait récent d'un maître d'école de village demandant au ministère de l'Instruction publique un congé pour chercher, en fouillant le sol, une image qui lui avait été montrée en songe, et pour construire une chapelle au lieu de l'invention.

M[me] H. nous dit qu'à Tinos, et ailleurs en Grèce, il se produit des guérisons dans les sanctuaires orthodoxes comme dans les lieux de pèlerinage catholiques. Pour les apprécier, il faut, ajoute très sagement l'auteur (p. 63), se garder également des excès qui condamnent « tout le système comme une imposture, » ou qui acceptent tout « avec une piété hyperbolique. » Elle assure que dans certains pèlerinages de Grèce les Turcs, les juifs et même les catholiques vont chercher le remède à leurs maux, et

nullement en vain, comme l'atteste la fontaine de marbre érigée à l'entrée de l'église de Tinos par un Turc reconnaissant.

Nous remplirions bien des pages si nous avions à relever dans les volumes de M.L. et de Mme H. tout ce qui peut intéresser nos lecteurs. Mentionnons en passant le prétendu tombeau de S. Luc à Thèbes (H. 58), la pratique cruelle jadis en honneur au monastère d'Elona (H. 60), l'oracle de S. Georges à Amorgos (L.332), les exemples d'incubation (L. 61, H. 90), que nous voudrions discuter ailleurs. Si l'histoire du messager envoyé à S. Nicolas par les gens de Santorin (Théra) dans les débuts de la révolution est vraie (L. 339-41), il faut bien avouer que cette île était retombée dans la plus profonde barbarie. Mais suffit-il du témoignage d'un vieux paysan pour accepter la réalité d'un sacrifice humain en plein XIXe siècle ? M. L. lui-même éprouve quelque hésitation. L'ignorance de ce peuple explique certaines horribles superstitions que l'on ne peut nier. Le fait en question semble dépasser les limites de la vraisemblance.

On recueillera (L. 55-57, H. 35) une jolie moisson de vocables curieux sous lesquels sont honorés la Vierge et les saints : Παναγία χρυσοσπηλαιώτισσα, Π. καπνικαρέα (une vierge noire), Π. ἑκατοπυλιανή, Π. γλυκογαλοῦσα, Π. παντάνασσα ; S. Michel ὁ πατητηριώτης patron des vignerons, S. Jean ὁ κυνηγός, S. Démétrius ὁ λουμπαρδιάρης, S. Nicolas ὁ ναύτης, et même S. Georges ὁ μεθυστής, ce qui dépasse quelque peu les limites de la familiarité qu'on peut se permettre avec les saints. Je ne sais ce que M. L. (p. 57) a voulu dire par les saints ἀκίνδυνοι ; il doit y avoir quelque confusion entre S. Akindynos et les saints ἀνάργυροι. Par je ne sais quelle distraction, M. L. appelle toujours les célèbres anargyres *Costas* et Damien. A propos de vocables, rappelons qu'ils ont été souvent une cause de perturbation dans l'hagiographie, en y introduisant des homonymes qui n'étaient au fond qu'un même personnage. Rien de plus naturel dans la plupart des cas. On croirait que les individualités bien tranchées échappent nécessairement à ces transformations. Or voici qu'on a constaté que certaines légendes regardent les différentes Vierges miraculeuses comme des personnes distinctes, et établissent entres elles des liens de parenté : la Panagia d'Ithome est la sœur de celle de Megaspelaion, celle de Cythère est leur cousine etc. (H. 36). Reste à savoir si ces enfantillages rencontrent quelque créance parmi le peuple qui se les raconte.

Les chapitres de Mme H. sur les fêtes du Seigneur et de la Vierge appelleraient certaines critiques. Je n'en ferai qu'une seule. Avec Frazer, un maître dans l'art de donner le coup de pouce, elle croit pouvoir mettre en relation les fêtes du 13 et du 15 août, sous prétexte que la différence de deux jours n'a aucune importance (p. 174). J'en demande pardon à Mme H., mais en ces matières la coïncidence exacte des jours est un point essentiel de la discussion, et il n'est jamais permis de négliger même les plus

légères différences lorsque les dates sont bien établies, comme c'est le cas ici. Si l'on convient de n'en pas tenir compte, il n'est point de combinaison extravagante qu'on ne puisse se flatter de rendre plausible. H. D.

148. — * Orazio Marucchi. **Epigrafia cristiana.** Trattato elementare con una silloge di antiche iscrizioni cristiane principalmente di Roma. Milano, Hoepli, 1910, in-12, VIII-453 pp., 30 planches (Manuali Hoepli). Fr. 7,50. — La réputation des *Manuali Hoepli* n'est plus à faire. Le chiffre respectable des volumes dont se compose cette utile encyclopédie — un bon millier — atteste suffisamment son succès, qu'explique d'ailleurs le choix généralement heureux des collaborateurs et l'ordonnance claire et pratique des Manuels. Parmi ceux qui ont paru cette année, on nous envoie le *Manuale della Bibbia* (2e éd.) du professeur G. M. Zampini, qui doit avoir sa valeur, puisque le public le redemande ; le *Disegno storico della vita e cultura greca*, gros volume de près de 800 pages, orné d'une foule de gravures, œuvre de deux savants bien connus dans le monde des hellénistes, D. Bassi et E. Martini ; enfin, le manuel d'épigraphie annoncé plus haut. Le plan en a été pour ainsi dire tracé d'avance par De Rossi sur les murs du musée du Latran. M. Marucchi a suivi les grandes lignes de la classification du maître, en ajoutant, dans les chapitres d'introduction, les notions d'épigraphie générale et d'épigraphie chrétienne nécessaires aux débutants. La majeure partie des inscriptions réunies dans la *Silloge* est de provenance romaine, cela se conçoit. Pourtant M. M. a puisé encore ailleurs, et il a ajouté aux exemples depuis longtemps classiques, un choix de textes récemment mis en lumière. Parfois il y joint de brèves explications. N'eût-il pas été utile d'ajouter, pour chaque inscription, l'indication du principal éditeur et du meilleur commentaire ? On sait vaguement que De Rossi s'est occupé de la plupart des inscriptions romaines. Mais c'est exiger beaucoup du lecteur que de lui laisser le soin de retrouver l'année et la page du *Bullettino*, sans parler de la *Roma sotterranea* et des *Inscriptiones*. Tant que nous n'aurons aucune espèce de *Corpus*, on ne peut se passer de références bien choisies. Le ch. IV, contenant les inscriptions se rapportant au dogme de la Communion des saints, notamment au culte des martyrs, est particulièrement intéressant pour nous. Le § 4, réunissant une suite d'observations sur les titres *sanctus* et *martyr* dans l'épigraphie chrétienne, pourra être complété par le travail paru l'an dernier dans les *Analecta* (XXVIII, 145-200) sur le même sujet. Dans un traité sommaire, comme celui de M. M., on trouvera sans doute que c'est beaucoup de cinquante pages pour expliquer le groupe d'inscriptions que l'on prétend se rapporter à la famille du pape Damase (p. 357-405), d'autant que tous les résultats ne semblent pas définitivement acquis. Le manuel contient un appendice qui ne devrait manquer à aucun traité

d'épigraphie ; c'est un recueil de fac-similés d'inscriptions. Si M.M. pouvait ajouter à la prochaine édition une table alphabétique des noms, on lui en serait reconnaissant. H. D.

149. — * Émile MALE. **L'art religieux au XIIIe siècle en France.** Troisième édition revue et augmentée. Paris, Colin, 1910, in-4°, 486 pp., 189 gravures. — Le nom de M. Mâle est trop connu de nos lecteurs (voir *Anal. Boll.*, XXI, 422 ; XXVIII, 220, 487) et ses travaux trop appréciés pour que nous ayons besoin d'insister sur les mérites d'un livre arrivé en si peu de temps à sa troisième édition et honoré récemment des distinctions les plus flatteuses. La partie artistique, déjà si remarquable dans l'édition précédente, a été notablement enrichie, et la plupart des dessins sont remplacés par des reproductions mécaniques fort réussies. Bien que le volume ne contienne qu'une vingtaine de pages de plus, le texte a été corrigé en beaucoup d'endroits. L'ordonnance générale est restée ce qu'elle était, et il faut bien avouer que l'auteur aurait été mal inspiré d'y toucher. En relisant le beau chapitre sur la Légende dorée, j'ai retrouvé un passage qui pourrait être légèrement amendé. Il s'agit de S. Georges et du dragon. Dans la légende primitive il n'est pas question de ce monstre qui, depuis les croisades, est devenu le compagnon inséparable du saint ; au Ve ou au VIe siècle on n'y songeait pas encore. Et puis, si le dragon a été parfois un symbole, si le guerrier vainqueur du dragon a pu représenter la victoire sur le paganisme, cette image n'a pas tardé à perdre sa signification. Selon toute apparence, la lutte contre le serpent qui empestait la contrée de son souffle et dévorait les passants, est devenue une histoire banale, dont les hagiographes ont corsé la biographie d'un grand nombre de saints, non pas pour dire poétiquement que leur héros avait extirpé définitivement le culte des idoles, mais pour intéresser les lecteurs naïfs qui aimaient ces sortes d'aventures. Je crois que, si M. M. voulait faire le compte des légendes où apparaît le dragon, il trouverait qu'au rebours de sa thèse (p. 338) presque toutes dépassent « le VIe siècle, c'est-à-dire l'époque où la France est devenue chrétienne. » M. M. fait remarquer que le dragon défend la plupart du temps une fontaine, et en tire cette conclusion que toute l'histoire est une métaphore pieuse imaginée par les clercs : la fontaine lui semble être le symbole du baptême. Il est plus probable que ce trait appartenait au vieux conte populaire qui est à l'origine de l'épisode du dragon. Dans les migrations des contes, on constate que les détails accessoires ne se détachent guère du sujet principal. H. D.

150. — * Stuart A. DONALDSON. **Church Life and Thought in North Africa A. D. 200.** Cambridge, University Press, 1909, in-8, XII-200 pp., gravures.

151. — * Paul Monceaux. **L'épigraphie donatiste**. Extrait de la Revue de philologie, t. XXXIII (1909), p. 112-61.

Dans le titre de son livre, M. Donaldson indique fort clairement les limites qu'il s'est tracées ; sa préface nous fait connaître le public auquel il entend s'adresser directement, non sans espérer l'élargir quelque peu ; c'est celui que Tertullien appelle *simplices quique — ne dixerim imprudentes et idiotae — quae maior semper credentium pars est*. Quels que soient les lecteurs de M. D., on peut affirmer qu'ils le liront avec plaisir. Son exposé est clair et limpide, et sur les sujets de dogme, de discipline et de pratique, il fait le plus souvent parler Tertullien, un témoin qu'on entend volontiers. Il a un chapitre spécial sur les martyrs Scillitains et sur la Passion de Perpétue, à laquelle deux gravures, la vue de l'amphithéâtre de Cathage et l'inscription SALVVM LOTVM sur une mosaïque, forment un intéressant commentaire. L'inscription trouvée par le P. Delattre, et qui porte incontestablement les noms des martyrs, est donnée comme *the Tombstone of S. Perpetua, S. Felicitas and their comrades*. Je dois dire que ceci est contesté, et que l'on ne s'est pas encore mis d'accord sur la destination de ce marbre. Les derniers chapitres parlent des cultes païens, du montanisme, de l'*Octavius*, de la Bible de l'Afrique du Nord. Tous ces sujets, on le devine, ne sont pas approfondis ; mais je n'oserais pas dire qu'ils soient traités superficiellement. M. D. a sa manière, qui en vaut d'autres, et il intéressera bien du monde à des matières fort sérieuses avec plus de succès peut-être que les plus savants critiques.

M. Monceaux, poursuivant ses belles études sur l'Afrique chrétienne, s'occupe cette fois d'une période moins ancienne. En même temps qu'un travail sur *L'Église donatiste avant S. Augustin*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, t. LX (1909), p. 3-63, il publie une étude sur l'épigraphie de la secte. Les inscriptions sont partagées en quatre groupes : 1) celles où figure la devise des dissidents ; 2) celles qui expriment les aspirations et les rancunes donatistes, « avec une série parallèle de documents catholiques, qui contiennent autant de réponses aux prétentions des sectaires » ; 3) les inscriptions relatives aux martyrs de l'église dissidente ; 4) les épitaphes des donatistes. La méthode suivie est bonne et permet d'apprécier aisément la valeur des résultats. En somme, le formulaire propre du donatisme se réduirait au cri de guerre *Deo laudes* opposé à la devise catholique *Deo gratias*. Lorsqu'on la trouve littéralement énoncée, la provenance, nous dit-on, est certaine. Mais peut-on prouver que les catholiques s'interdisaient le mot *laudes* et aller jusqu'à dire avec M. M. que *laudes* est un mot sectaire ? Qu'on nous explique alors comment le peuple d'Hippone, en présence de S. Augustin, remplit l'église des acclamations *Deo gratias, Deo laudes* en apprenant la guérison de Paul de Césarée (*De civitate Dei*, XXII, 8, Hoffmann, p. 611) ; et quand sa sœur Palladia guérit à son tour, ces braves gens, qui n'étaient pas donatistes, se mettent à crier encore :

Deo gratias, Christo laudes (Augustin, *Serm.* 323, *P. L.* XXXVIII, 1446). Le *bonis bene* est encore moins sûrement la propriété des donatistes, bien qu'il se rencontre parfois en compagnie du *Deo laudes*. Il faut en dire autant du mot *sanctus* ; les dissidents se disaient bien les justes et les saints par excellence ; mais ils n'avaient point accaparé, semble-t-il, un mot si essentiel à la langue chrétienne. En dehors d'un certain nombre de cas bien clairs, et malgré l'argumentation souvent très ingénieuse de M. M., on a l'impression que les inscriptions donatistes sont difficiles à distinguer des autres. Les textes dans lesquels on peut trouver des allusions aux querelles des églises rivales, s'adaptent souvent aussi bien à d'autres situations. Au sujet des inscriptions en l'honneur des martyrs, M. M. énonce (p. 139-40) des principes empreints d'une sage réserve. On a de sérieuses raisons de supposer que plusieurs martyrs locaux, spécialement ceux de la Numidie, où les donatistes étaient fort répandus, appartiennent à la secte ; mais cela ne suffit pas pour déterminer la part des deux églises, et « la plupart des documents gardent leur secret ». Je n'oserais insister, comme le fait M. M. sur le thème de la dignité du martyre comme critère de l'épigraphie donatiste. Certainement, les schismatiques l'exaltaient à l'excès ; mais on ne saurait oublier que les catholiques en avaient également l'idée la plus haute, tout en se montrant plus avares dans l'attribution d'un titre d'honneur, le plus enviable de tous, à leurs yeux.

H. D.

152. — * Augusto VERNARECCI. **Fossombrone dai tempi antichissimi ai nostri.** Volume I. Fossombrone, Monacelli, 1907, in-8°, xv-562 pp., illustrations. L. 4,50.

153. — * Giuseppe SIGNORELLI. **Viterbo nella storia della Chiesa.** Volume I. Viterbo, Cionfi, 1907-1908, in-8°, xv-480 pp.

154. — Francesco LANZONI. **Le origine del cristianesimo e dell' episcopato nell' Umbria Romana**, dans RIVISTA STORICO-CRITICA DELLE SCIENZE TEOLOGICHE III (1907), pp. 738-56, 821-34.

155. — Francesco LANZONI. **Le origine del cristianesimo e dell' episcopato nell' Etruria Romana.** IBID. t. IV (1908), pp. 924-38 ; t. V (1909), p. 20-29.

156. — Francesco LANZONI. **Le origine del cristianesimo e dell' episcopato nella Campania Romana.** IBID., t. VI (1910), pp. 25-34, 110-119, 277-95.

157. — Francesco LANZONI. **Le origine del cristianesimo e dell' episcopata nella Corsica.** IBID., p. 446-53.

Les monographies des vieilles villes italiennes sont rarement à négliger par les hagiographes, qui vont y chercher sur les patrons des églises et les grands souvenirs religieux des renseignements que l'on aurait de la peine à découvrir ailleurs. Voici sur Fossombrone (Forum Sempronii) et sur

Viterbe deux volumes qui se recommandent par l'étendue des recherches et une interprétation judicieuse des documents. L'ouvrage de M. Vernarecci doit embrasser toute l'histoire de Fossombrone depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; le premier volume nous conduit jusqu'au XVe siècle. C'est une histoire des plus animées, où les guerres, les intrigues, les rébellions occupent une grande place, sans exclure l'agrément des beaux arts et une vie religieuse intense. On attribue à S. Félicien, évêque de Foligno, la première évangélisation de Fossombrone. Nous n'en demanderons pas la démonstration cette fois, pour nous arrêter un instant aux martyrs dont on croit pouvoir faire honneur à cette église. Il y en a deux groupes, dont le premier est annoncé au martyrologe hiéronymien le 4 février en ces termes (ms. E) : *In Foro Simphroni natalis Gemini, Gelasi, Mannae, Aquilini et Donatae ; item Gemini, item Donatae, Thimoi filiae episcopi cum filia sua.* Le ms. B porte, après *Gelasi, Timothei, Magni.* On nous donne d'après cela la série suivante des martyrs de Fossombrone : « Aquilino, Gemino, Gelasio, Magno, Donata, Timoteo vescovo e una santa martire innominata. » La clarté de la notice du 4 février est plus apparente que réelle. Timothée — M. V. l'a reconnu — n'est qu'un doublet de *Thimoi* ; mais cette dernière leçon est bien meilleure, car la fin de la notice doit se lire : *Thmui Fileae episcopi cum Filoromo.* Reste, en supprimant les répétitions, *Gemini, Gelasi, Magni, Aquilini.* Il s'agit de savoir si ces noms appartiennent à Forum Sempronii. Or l'examen des jours précédents montre que la rubrique topographique n'est pas à sa place. Le 2 février se célébrait à Fossombrone une dédicace annoncée comme suit dans l'hiéronymien : *Romae Foro Simpruni via Flaminia miliario ab urbe CLXIIII Laurenti Ippolyti.* La notice est répétée le lendemain, sans l'indication de la distance ; le surlendemain il ne reste plus que le nom de la localité. Il faut en conclure que les quatre noms de martyrs appartiennent à tout autre endroit que Fossombrone.

Voici ce que l'on sait sur un autre groupe attribué à la même ville. Dans la sacristie de la cathédrale, une pierre très endommagée montre les traces d'une palme et quelques lettres difficiles à déchiffrer. M. V. croit y reconnaître la syllabe MOR. D'autre part, en 1781, fut trouvée dans l'ancienne cathédrale une inscription ainsi conçue : HIC REQVIESCIT SCS M MVRENTIUS CVM SOTIIS SVIS VRBANI FRAVITI MARTINIANI VINCENTII. Le style de cette inscription ne permet pas de la placer très haut, et les noms de ces martyrs, qui n'apparaissent, légèrement modifiés, que dans les mauvais actes de S. Paternianus de Fano (*BHL.* 6472), donnent à réfléchir. M. V. a rapproché de ce texte celui de l'inscription à date consulaire *CIL.* 6160, de l'année 401 :

A
NVS
EN
QVI
vixit ANNIS
P. M. XXXVII
SEPVLTVS EST
DIE. V. KAL. MAIAS
VINCENTIO. ET
FRAVITO. COS.

On comprend aussitôt, et la chose a été déjà remarquée, que les consuls Vincentius et Fravitus ont été transformés en martyrs. Nous avons cité ailleurs d'autres exemples d'une pareille métamorphose *(Saint Cassiodore*, dans *Mélanges Paul Fabre*, p. 46). Si nous avions le texte complet de *CIL*. 6160, nous serions probablement édifiés sur l'origine de l'inscription de 1781, et les noms de Murentius, Urbanus, Martinianus y trouveraient leur explication. A moins qu'il n'y ait eu combinaison d'éléments disparates, Murentius fait songer à L]AVRENTIVS, nom si populaire à Fossombrone. On nous dit bien qu'il existait dans le pays un monastère de S. Maurentius, mais on ne sait à quelle date remonte ce vocable et tout ce que l'on raconte du saint semble se rattacher à la tradition créée par l'inscription médiévale. Il y a là un mystère qu'il n'est peut être pas malaisé d'éclaircir par un rapprochement avec d'autres cas analogues, si fréquents au moyen âge. Ce qui ferait penser que Fossombrone n'a pas donné de martyrs à l'Église, c'est le fait de la célèbre dédicace du 2 février ; les reliques déposées dans la basilique sont celles de deux martyrs romains.

Viterbe a joué dans l'histoire générale de l'Église un rôle plus important que Fossombrone, et M. Signorelli a eu raison de s'attacher spécialement à l'histoire ecclésiastique de sa ville natale. Il n'a pas, du reste, circonscrit le sujet dans ces étroites limites, comme le montrent les divisions de l'ouvrage : *L'evangelizzazione della Tuscia ; I vescovi di Tuscania ; I vescovi di Viterbo ; Papi e conclavi in Viterbo ; Il secolo XIV*. L'auteur a tenu à ne laisser aucune de ses affirmations sans preuves, et les renvois continuels aux sources et aux meilleurs écrivains (quelques légères erreurs dans la transcription des noms : Harnach, Pflugh Hartung etc.) témoignent à la fois de sa conscience et de son érudition. Un copieux index, dans lequel une précieuse liste des églises, augmente considérablement l'utilité de l'ouvrage. Une critique plus sévère à l'endroit des textes hagiographiques ne lui eût rien fait perdre de sa valeur. Il n'y a véritablement rien à tirer des Passions des martyrs de l'antique Tuscie. Il convient de signaler les chapitres sur Ste Rose de Viterbe (II, 11, 12), et sur les reliques (III, 8) dont s'enrichirent diverses églises de la ville. Parmi ces trésors, il y avait le menton de S. Jean Baptiste, dont il est fait mention à la fin du XIIIe siècle.

Pour tout ce qui concerne l'histoire des origines du christianisme, des persécutions, de l'établissement de l'épiscopat dans l'Ombrie, la Toscane, la Campanie, la Corse, il faudra se reporter à la série des articles que le chanoine Lanzoni présente modestement comme des essais, et qui sont de tout point excellents. L'information et le sens critique vont ici de pair, et la sagacité avec laquelle M. L. isole de la compilation pseudo-hiéronymienne les listes des martyrs d'Italie est remarquable. Il n'est pas facile d'analyser dans un compte rendu ce travail, qui vaut surtout par la précision des détails ; mais nous pouvons dire qu'il est désormais indispensable à quiconque s'occupe de l'histoire ecclésiastique de l'Italie centrale et de l'Italie méridionale. Souhaitons que l'auteur trouve le temps de s'occuper également de l'Apulie, de la Calabre et de la Sicile etc. et qu'il réunisse en volume le résultat de ses recherches. Toutes les conclusions ne sont pas définitives, et M. L. se garde de les donner pour telles. Quand on s'occupe des martyrs, on se trouve fréquemment embarrassé par un élément dont il faut bien tenir compte, c'est la littérature des Passions. M. L. en a fait un usage très circonspect. Quand on sera arrivé à les classer par une autre méthode que celle de M. Dufourcq (*Anal. Boll.*, XXVII, 215), on se trouvera là aussi sur un terrain plus ferme. Puisque M. Signorelli et M. Lanzoni s'occupent tous les deux d'une notice du martyrologe hiéronymien, au 25 mai : *civitate Blera Sentiatis*, il ne sera pas hors de propos de faire remarquer que rien ne s'oppose à ce que la légende qui fait de ce saint un solitaire du Ve siècle, ne soit vraie. De Rossi avait une idée légèrement exagérée de l'antiquité du martyrologe dans son ensemble, et n'avait pas remarqué certaines commémoraisons, comme celle de Syméon stylite († 459) au 27 juillet, qui abaissent notablement la date de la compilation. Ceci n'est point pour recommander la légende de S. Sentias, mais pour empêcher qu'on n'accorde trop facilement le titre de martyr à un saint qui n'a droit, peut-être, qu'à celui de confesseur. H. D.

158. —* F. Tournebize. **Histoire politique et religieuse de l'Arménie.** Tome I. Paris, Firmin-Didot, s. a. (1910), in-8°, 872 pp., 3 cartes.

159. — * Malachia Ormanian. **L'église arménienne, son histoire, sa doctrine, son régime, sa discipline, sa liturgie, sa littérature, son présent.** Paris, Leroux, 1910, in-8°, x-192 pp.

En janvier 1902, le R. P. Tournebize, professeur au Séminaire oriental de Beyrouth, commençait dans la *Revue de l'Orient chrétien* une longue série d'articles sur l'histoire de l'Arménie, depuis ses origines jusqu'aux temps modernes. Ces articles, réunis et augmentés de copieux appendices, ont formé le gros volume qui vient de paraître. Ils portent la trace des recherches opiniâtres auxquelles le savant auteur s'est livré dans l'intervalle et aussi des conditions très défavorables dans lesquelles il s'est vu

forcé de poursuivre le travail une fois commencé. Les publications relatives à l'Arménie se sont multipliées en ces dernières années. D'autres ouvrages, de date moins récente, étaient pratiquement introuvables dans la Turquie d'ancien régime. Faute de les avoir connus en temps utile, le P. T. s'est vu réduit plus d'une fois à se contenter de matériaux déclassés. A mesure que des sources meilleures lui devenaient accessibles, il s'est loyalement imposé de rectifier ou de compléter ses assertions ou ses hypothèses reconnues surannées ou prématurées. La marche de l'exposition s'en est ressentie. Des aperçus rétrospectifs reprennent, d'un autre point de vue, des questions déjà traitées ; des chapitres entiers sont refaits sous forme de notes, rattachées au texte par un lien quelque peu artificiel ; parfois ces notes elles-mêmes sont revisées à leur tour sur un nouveau supplément d'information, en attendant que le tout soit refondu en appendice. Quant au récit principal, il suit naturellement l'évolution qui se produit dans la pensée de l'auteur ; si bien que l'ensemble du livre ressemble à une stratification géologique, dont on pourrait compter les couches successives au moyen d'une section transversale. Le P. T. s'est expliqué lui-même sur ces défectuosités de composition, dans la « note importante » qui termine son ouvrage (p. 812-14). Nous ne craignons pas de les faire remarquer à notre tour, parce qu'elles témoignent d'un effort de sincérité infiniment honorable. Une somme de lectures vraiment déconcertante est accumulée dans ces pages touffues, et le laborieux auteur n'a pas besoin de dire que ce travail, poursuivi à travers des difficultés sans nombre, n'a été conduit que par l'unique souci de la vérité. Tel qu'il est, le livre du P. T. est le répertoire le plus complet qui existe sur la matière. On y trouvera, dans une juxtaposition un peu confuse sans doute, la plupart des résultats acquis à l'histoire générale de l'Arménie. Du reste, il n'y a pas que de l'érudition dans cet énorme volume. Il y a aussi des vues personnelles, dont plusieurs méritent une sérieuse attention. Outre la table analytique très détaillée, une table de concordance des matières viendra en aide à ceux qui seraient en peine de connaître les aspects successifs de la pensée du P. T. sur une même question (1).

Toute la période primitive de l'histoire du christianisme en Arménie est largement tributaire des sources hagiographiques. Inutile de rappeler ici

(1) A propos de cette table, nous nous permettons de signaler le danger qu'il peut y avoir à conserver aux noms propres la forme exotique sous laquelle on les rencontre dans les documents. Ainsi, p. 221, nous trouvons une note sur la place forte de Romcla et, p. 238, une autre sur « Roum-Qalaat ou Hromgla », qui est exactement la même localité ; p. 390, la ville appelée au § 2 « Meiafarkin (Nephergherd) », reparaît dix lignes plus loin, au § 3, sous le nom de Maipherkat. Ceci soit dit sans rien préjuger du système de transcription qui est à conseiller éventuellement, pour le cas où la transcription s'impose.

les légendes pseudo-apostoliques. La conversion officielle du royaume à la foi chrétienne se rattache indissolublement au souvenir de S. Grégoire l'Illuminateur, dont le P. T. discute les Actes avec une prudente circonspection. Les raisons sur lesquelles il s'appuie pour fixer entre les années 290-295 la conversion de Tiridate et le sacre de S. Grégoire, nous semblent parfaitement plausibles.

Le tableau du pontificat de S. Nersès, celui de la restauration chrétienne sous S. Isaac, celui des travaux de S. Mesrop, nous retiennent encore en pleine hagiographie. Vardan et ses compagnons, les héros du soulèvement national de 452, sont aussi honorés comme martyrs par l'église arménienne, et il faut bien convenir que les chefs d'œuvre classiques où sont retracés leurs exploits n'ont pas évité tous les écueils du panégyrique édifiant. A cet égard, on peut regretter que le P. T. n'ait pas été amené à rencontrer les objections soulevées par M. Adontz contre le récit d'Élisée et de Lazare de Pharb (Марзбанъ Васакъ передъ судомъ историковъ dans Записки восточнаго отдѣленія имп. русск. археологическаго общества, XV, 1904, 0122-0130. Nous rendrons prochainement compte d'un ouvrage fondamental du même savant sur l'Arménie au temps de Justinien).

Il faut finir, et, sans nous attarder à d'autres remarques de détail, nous souhaitons au P. T. une prochaine occasion de donner à ses méritoires avant-travaux leur forme définitive.

On entre dans le livre de Mgr Ormanian par une préface où M. Bertrand Bareilles expose, entre beaucoup d'autres choses étonnantes, que « le libéralisme dans les idées tient à la constitution essentiellement démocratique de l'église arménienne » (p. II) ; que, pour la dite église, « les dogmes doivent rester intangibles », mais que, « en revanche, elle fait bon marché de la doctrine » (p. III) ; que « même lorsqu'il cesse de croire, l'Arménien ne cesse pas de lui rester fidèle » (p. V) ; qu'en Arménie « le laïque est dans l'église et le clergé fait étroitement corps avec la nation » (p. II), au point que « la nation et l'église n'y sont qu'une seule et même chose » (p. II) et que, en conséquence, pour répondre aux vœux des chrétiens ottomans, notamment des Arméniens, le gouvernement actuel « doit orienter l'État dans le sens d'une laïcisation aussi complète que possible » (p. X). Ces dits mémorables servent d'introduction aux aperçus historiques d'un homme d'indiscutable talent, qui occupa, pendant douze années, dans l'église grégorienne, le siège patriarcal de Constantinople. On s'attendrait donc à trouver dans le livre des vues inédites et peut-être un peu subversives sur les vicissitudes religieuses de l'Arménie. Erreur ! On n'y trouvera qu'un esprit non pas rétrograde, mais fermement attaché aux thèses traditionnelles de son église, parfois conservateur à l'excès et fermé aux initiatives les plus légitimes de la critique. Mgr O. estime que l'église arménienne,

d'après une tradition primitive et constante, ... reconnaît pour premiers fondateurs les apôtres S. Thadée et S. Barthélemy » (p. 3-4), et qu'elle est en droit de maintenir cette tradition au même titre que l'église catholique admet le séjour de S. Pierre à Rome (p. 3). On ne dit pas si, entre l'ère apostolique et la conversion de Tiridate, la tradition historique est aussi claire en Arménie qu'elle l'est à Rome ; mais « le bon sens interdit de penser que l'expansion de la foi ait pu subir des éclipses intermittentes dans ce laps de temps » (p. 6). Le même bon sens, apparemment, ordonne de respecter, comme parole d'évangile, les déplorables textes hagiographiques dont l'auteur fait état, p. 7. Nous le disons sans aucune intention de persiflage, mais parce que la préface tapageuse de M. Bareilles rend cette observation nécessaire : l'histoire n'est plus ainsi comprise nulle part, sinon dans les milieux où l'on persiste à vouloir traîner jusqu'à la fin des siècles tout le poids mort du passé.

La justice nous fait un devoir d'ajouter que ces critiques n'atteignent pas dans la même mesure le reste du livre de Mgr O. Mais la plupart des questions qui y sont traitées sortent du cadre où nous devons nous renfermer ici. Le ch. XXXIX, consacré à « la commémoration des saints » (p. 143-49), n'est guère qu'une revue du calendrier arménien par époques et par pays. P. P.

160. — * Hugo Kehrer. **Die heiligen drei Könige in Litteratur und Kunst**. Leipzig, Seemann, 1909, deux volumes in-8°, XVI-114 et XV-327 pp., nombreuses gravures. — La pleine intelligence des monuments figurés de n'importe quelle époque suppose la connaissance du milieu qui les a vu naître et des idées dont les artistes se sont inspirés. Les deux volumes de M. K., qui traitent respectivement des Rois Mages dans la littérature et dans l'art, ne forment donc nullement deux ouvrages distincts ; ils s'éclairent mutuellement et il serait à désirer que l'on n'abordât point les questions de ce genre sans appuyer la partie artistique sur une base historique bien solide. Ce n'est pas l'historien de l'art seul qui profiterait de cette méthode. De même que la civilisation et les préoccupations d'une époque font mieux saisir la pensée qui anime les œuvres d'art, de même les monuments dûment interprétés deviennent des documents précieux pour l'histoire de la culture d'un pays et d'un siècle. Il n'est pas donné à tout le monde de traiter les questions d'art avec cette profondeur, et d'exceller dans toutes les parties qui doivent, pour ainsi parler, se prêter main forte. C'est la réflexion que l'on ne peut s'empêcher de faire en lisant le savant ouvrage de M. K. Dans les deux volumes, l'auteur déploie une érudition vraiment extraordinaire, et nulle part on ne trouvera une bibliographie aussi riche et aussi complète du sujet et de tout ce qui s'y rattache. On remarquera néanmoins une grande différence de l'un à l'autre au point de vue de l'esprit critique et de l'habileté de la mise en œuvre. Le *Kunst-*

geschichtlicher Teil est un admirable recueil de matériaux, soigneusement classés, une analyse fort claire relevée par une illustration de choix. L'Orient comme l'Occident, l'antiquité chrétienne et le moyen âge, la peinture, la sculpture, la miniature ont fourni des représentations de la scène de l'adoration des Mages, groupées par l'auteur sous quelques types principaux. Il y règne, à vrai dire, moins de variété qu'on ne pourrait croire. Le récit évangélique, précisé en quelques points par la légende, n'ouvrait pas aux artistes des horizons indéfinis. A tout prendre, la question littéraire présente peut-être plus d'intérêt, et bien que le plan de M. K. soit fort large, il reste quelque chose à faire ici, parce que beaucoup de détails ont été simplement effleurés qui méritaient d'être approfondis. Il y aurait eu avantage à séparer plus nettement ce qui concerne l'Épiphanie, fête antique s'il en fut, de la dévotion aux Rois Mages, qui est relativement moderne. Avec les éléments réunis par M. K. on pourrait aisément retracer les origines et les développements d'un culte secondaire greffé sur la commémoraison d'un mystère évangélique, et faire ressortir le caractère populaire et parfois superstitieux des hommages rendus aux saints Rois.Les monuments anciens n'ont rien à voir avec ce culte, et ne sont qu'une interprétation du récit de S. Matthieu. Celui-ci, M. K. le déclare légendaire, et entreprend de le prouver au moyen de rapprochements qui ne constituent nullement un argument décisif. Il s'égare quelque peu dans l'histoire des fêtes de l'Épiphanie et de Noël, et se risque à des affirmations donnant à penser qu'il est assez neuf dans ces matières. En voici une qui mérite d'être notée. Il s'agit de l'église de Rome. « Sous le pontificat de Libère, la fête de la nativité du Christ a été célébrée pour la dernière fois le 6 janvier 353 avec l'Épiphanie. Le 25 décembre de l'année 354 la nativité est déjà marquée dans le diptyque épiscopal de Rome.» On n'avait jamais poussé jusque là la précision, et pour cause. Les chapitres sur les Trois Rois au moyen âge sont mieux réussis. L'histoire de leur nomenclature est bien curieuse. Celle des reliques pourrait être plus développée. L'auteur donne en terminant la forme de la légende au XV[e] siècle, d'après le manuscrit de Munich germ. 504.

A propos des reliques de Milan, M. K. se pose une question assez inattendue. Comment Milan plutôt que Rome est-elle devenue, en Occident, la cité des Trois Rois ? Et voici, en réponse, ce qu'il livre à nos méditations : L'église romaine célèbre le 8 novembre la commémoraison des Quatre Couronnés. La tradition locale de Milan aurait-elle gardé un souvenir de « Trois Couronnés » identifiés plus tard, au XI[e] siècle, avec les Trois Rois ? Les Quatre Couronnés étaient tout autre chose que des rois, et les *Tres Coronati* n'ont jamais existé que dans l'imagination de M. K. — à Milan, bien entendu, car il y a eu les *Tres Coronae*, les martyrs chantés par Prudence. Mais on savait leurs noms ; ils étaient honorés à Cordoue, et n'ont jamais fait penser aux Rois Mages. H. D.

161.— A. Baumstark. **Zwei syrische Dichtungen auf das Entschlafen der allerseligsten Jungfrau,** dans Oriens christianus, t. V (1905), p. 82-125.

162.— L. Leroy. **La dormition de la Vierge,** dans Revue de l'Orient chrétien, t. XV (1910), p. 162-72.

Les récits apocryphes de la dormition de la Vierge ont provoqué en Orient l'éclosion d'une vaste littérature, encore imparfaitement explorée ; et parmi les documents déjà imprimés, un bon nombre restent inaccessibles au grand public. M. Baumstark vient pour sa part d'en faire connaître deux : une homélie métrique de Jacques de Sarūg, dont il donne la traduction latine, et une autre, attribuée à Jean de Birtā, dont il publie à la fois le texte original et la traduction. Il se proposait d'éditer également la première, quand il eut la déception d'apprendre qu'elle figurait déjà en appendice à l'édition des œuvres de Sahdona par M. Bedjan. Nous sommes au regret de devoir ajouter que la seconde aussi paraît à tout le moins ressembler très fort à l'homélie de Timothée de Carcar publiée par le P. Cardahi dans son *Liber Thesauri de arte poetica Syrorum* (cf. *BHO.* 677, 678). Nous n'avons pas le moyen de contrôler présentement jusqu'à quel point s'étend cette ressemblance. En tout cas, il reste à M. B. le mérite d'avoir interprété ces deux pièces en latin clair et correct, les fautes d'impression mises à part. Le savant auteur paraît avoir réservé pour une étude d'ensemble les observations auxquelles donnent lieu les deux documents dont il s'est occupé (cf. p. 83). Présentement il n'est pas facile de saisir la portée exacte des idées auxquelles il touche dans son introduction.

On n'en dira pas autant de M. l'abbé Leroy, qui n'a mis aucune espèce de préface au texte arabe sur la dormition de la Vierge, qu'il a traduit d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, arabe 150 (fol. 157-170^{v}). Cette omission ne laisse pas que de diminuer un peu l'utilité du travail, d'ailleurs méritoire, qu'il s'est imposé. On aimerait connaître le rapport de ce document avec les autres rédactions de la même légende, notamment avec le texte arabe publié et traduit par Enger (cf. *BHO.* 633 et suiv.)

P. P.

163. — * Ch. Guignebert. **La primauté de Pierre et la venue de Pierre à Rome.** Paris, Nourry, 1909, in-8°, xiv-391 pp.

164. — P. Monceaux. **L'apostolat de S. Pierre à Rome, à propos d'un livre récent,** dans la Revue d'histoire et de littérature religieuse, nouv. série, t. I (1910), p. 216-40.

Nous n'avons pas à nous arrêter longtemps au livre de M. Guignebert. Une grande dépense d'érudition et le désir nettement formulé de rompre avec les méthodes traditionnelles ne suffisent pas à rajeunir une thèse ni à la prouver définitivement. S. Pierre n'a point reçu du Christ un pouvoir

de juridiction sur ses frères ; durant l'âge apostolique, ce pouvoir ne lui a jamais été reconnu ; il n'a point subi le martyre à Rome, où il n'a jamais mis le pied, et s'il y est allé d'aventure, nous l'ignorons complètement dans l'état actuel de notre documentation. M. G. se défie des théologiens et des polémistes dans les questions qui relèvent de la critique historique, et, dans une certaine mesure, il n'a pas tort. Mais n'oublie-t-il pas qu'il y a des théologiens et des polémistes dans le camp rationaliste tout comme ailleurs, et croit-il sincèrement planer à ces hauteurs sereines où la passion ne saurait avoir accès ? On n'est qu'à moitié rassuré en voyant M. G., dès la préface, affirmer ses sympathies pour des méthodes comme celle de M. J.-M. Robinson, le grand pourvoyeur de la *Rationalist Press Association*, et certainement un des esprits les plus faux que l'on puisse rencontrer. Nous n'avons pas l'intention de nous occuper de la première partie de l'étude de M. G. La seconde seule devrait nous arrêter, et nous essayerions de montrer que l'argumentation est loin d'être satisfaisante, si M. Monceaux ne s'en était chargé et n'y avait réussi excellemment. « Logi« quement », dit M.M. en terminant, « toutes les églises d'autres pays, qui « contestaient les prétentions romaines, auraient dû être amenées à révo« quer en doute la tradition sur le rôle de S. Pierre à Rome. Les occa« sions n'ont pas manqué : lutte des évêques d'Orient contre le pape Victor « dans la question de la Pâque ; luttes de Cyprien et des Africains, de Fir« milien et d'autres évêques d'Asie Mineure contre le pape Étienne dans « la question du baptême des hérétiques... Or nulle part, tout en combat« tant le pape, en lui déniant le droit d'intervenir dans les affaires des « autres églises, nulle part, même dans le camp des hérétiques, on n'a « jamais songé à contester le grand fait invoqué par les papes : l'apostolat « et le martyre de Pierre à Rome. Aucune autre église n'a jamais préten« du posséder le tombeau de l'apôtre ni mis en doute que ce tombeau fût « au Vatican. Il faut donc que la croyance à l'apostolat romain de S. Pierre « ait été enracinée dès l'origine dans les esprits de tout le monde chré« tien, d'Égypte en Gaule, d'Afrique en Syrie et en Asie Mineure. » La discussion est fort bien conduite. Sur un point seulement j'hésite à suivre M. M. ; c'est lorsque, dans le texte de S. Clément *(I Cor. 5, 3)* : λάβωμεν πρὸ ὀφθαλμῶν ἡμῶν τοὺς ἀγαθοὺς ἀποστόλους, il attache ἡμῶν à ἀποστόλους plutôt qu'à ὀφθαλμῶν. Au fond, cela ne fait pas une très grande différence. H. D.

165. — * F. C. Conybeare. **The Ring of Pope Xystus** now first rendered into English with an historical and critical Commentary. London, Williams and Norgate, 1910, in-8°, v-138 pp.— Le recueil dont M. C. a entrepris la traduction est une collection de sentences morales formulées par un philosophe pythagoricien nommé Sextus, et qui ont été retouchées par un chrétien avant le milieu du IIIe siècle. Origène les

cite plus d'une fois, et le livre acquit une certaine notoriété. On se persuada même que l'auteur ne pouvait être l'obscur Sextus ; Sextus devint Sixtus ou Xystus et fut identifié avec le pape de ce nom. Rufin, qui traduisit les sentences du grec, se fait dans la préface l'écho de cette opinion : *Sextum in latinum verti, quem Sextum ipsum esse tradunt qui apud vos, id est in urbe Roma, Xystus vocatur, episcopi et martyris gloria decoratus.* Il désigne clairement Xyste II († 258). S. Jérôme n'en voulait pas entendre, et en plus d'une circonstance, contesta cette attribution avec sa vivacité coutumière. *Illam autem temeritatem,* dit-il dans sa lettre à Ctésiphon (n. 3), *immo insaniam eius, quis digno possit explicare sermone, quod librum Xysti pythagorei, hominis absque Christo atque ethnici, immutato nomine, Sixti martyris et romanae ecclesiae episcopi praenotavit ?* Pour M. C., la contradiction de S. Jérôme s'explique par l'*odium theologicum* et le secret désir de trouver l'adversaire en faute. Ce serait donc bien au pape Xyste qu'il faudrait faire honneur des γνῶμαι ; mais comme la chronologie ne s'accommode guère de cette attribution, il propose Xyste I au lieu de Xyste II. Cette nouveauté, appuyée sur une argumentation un peu grêle, ne nous paraît pas destinée à recueillir beaucoup de suffrages. H. D.

166. — Karl Meiser. **Studien zu Arnobius**, dans Sitzungsberichte der k. Bayerischen Akademie der Wissenschaften, phil. hist. Klasse, 1908, 5. Abh., 40 pp.

167. — Einar Löfsted. **Patristische Beiträge**, dans Eranos, Acta philologica Suecana, t. X (1910), p. 6-29.

Le texte d'Arnobe, qui nous est parvenu dans un manuscrit unique, le 1661 de Paris (celui de Bruxelles en est une copie), est loin d'être dans un état satisfaisant et, même après l'édition de Reifferscheid, les critiques y trouveront ample matière à conjectures. MM. Meiser et Löfstedt ne seront pas les derniers à exercer leur art sur les parties malades de l'*Adversus nationes*, d'autant que les spécialistes ne s'entendent pas toujours sur la nécessité d'une intervention. Voici un cas intéressant. Arnobe écrit II, 3 : *nisi forte dubitatis an sit iste de quo loquimur* (il s'agit du Dieu des chrétiens) *imperator, et magis esse Apollinem creditis, Dianam, Mercurium, Martem. Da verum iudicium, et haec omnia circumspiciens quae videmus magis an sint dii ceteri dubitabit quam in deo cunctabitur, quem esse omnes naturaliter scimus.* M. M. (p. 22) s'étonne de ce que Reifferscheid n'ait pas admis dans le texte, au lieu du *da verum iudicium*, une conjecture de Heraldus : *da puerum iudicem*, brillamment confirmée, dit-il, par ces vers de Prudence (*Perist.* X, 655) :

fuci imperitus fac ut adsit arbiter
da septuennem circiter puerum aut minus.

Il est question, chez Prudence, de l'enfant que la légende donne pour compagnon à S. Romain et à qui elle finit même par trouver un nom. Eusèbe parle plusieurs fois du célèbre martyr d'Antioche, mais ignore l'épisode de l'enfant. M. M. en admet le caractère légendaire, et ajoute : « Die Stelle ist also hochinteressant, weil man hier deutlich nachweisen « kann, wie eine solche Ausschmückung und Erweiterung eines Marty- « riums entstanden ist und was die Anregung dazu gegeben hat. » Si nous comprenons bien, Arnobe aurait donc, en écrivant *da puerum iudicem*, donné aux hagiographes l'idée du rôle joué par le petit martyr dans l'hymne de Prudence.

Pour un écrivain aussi peu lu, disons même, aussi peu lisible qu'Arnobe, pareille influence sur les origines ou le développement d'une légende est d'une souveraine invraisemblance, et s'il n'y a pas de meilleure raison pour recommander la conjecture de Heraldus, il vaudrait mieux l'abandonner. C'est pour un autre motif, excellent d'ailleurs, que M. Löfstedt la combat. La leçon *da verum iudicium* se justifie suffisamment par d'autres expressions analogues d'Arnobe, comme celle-ci : *da veram iudicii formam* (V. 45), *a quo si res sumere iudicii veritate conscriptas ...pergeretis* (III, 6), pour qu'il faille s'interdire d'y toucher. Il n'y a donc aucun point de contact entre Arnobe et Prudence, et la légende de l'enfant doit être expliquée autrement. H. D.

168. — Arthur Långfors et Werner Söderhjelm. **La Vie de saint Quentin par Huon le Roi de Cambrai**, publiée pour la première fois. Helsingfors, 1909, in-4°, xxv-67 pp. (= Acta Societatis scientiarum fennicae, t. XXXVIII, n° 1). — Le texte est publié d'après l'unique manuscrit connu, Paris Bibl. Nat. fr. 6447. Fort bonne préface, sobrement érudite, solide et complète. Les éditeurs datent le poème des années 1270-1275 environ. Ils montrent que le « livre latin » dont s'est servi Huon le Roi n'est pas, comme on l'avait cru, le texte *BHL.* 7005-7007, mais *BHL.* 7008-7009. Ce texte, avec divers fragments des miracles *BHL.* 7017-7919, utilisés aussi par Huon, est réimprimé au bas des pages, au-dessous des passages correspondants du poème. A. P.

169. — * G. Graf. اجتماع الاهل بعد شتات الشمل *(Dispersae familiae restitutio)*. Extrait de al-Machriq, t. XII (1909), p. 695-706.

170. — * Id. **Die arabische Vita des hl. Xenophon und seiner Familie**. Extrait de Byzantinische Zeitschrift, t. XIX (1910), p. 29-42.

On pourrait appeler la légende de S. Xénophon et de sa famille une transposition monastique de l'histoire de S. Eustache. Ce serait peine perdue que de vouloir en chercher le fondement historique. La recension arabe publiée par M. l'abbé G. Graf ne peut donc servir qu'à élucider

le problème littéraire posé par ce récit ; mais, à cet égard, elle ne laisse pas de présenter un certain intérêt. Le texte est emprunté au manuscrit du Vatican arabe 71, lequel fut exécuté au monastère de Mār Sabas, en 884. M. G. l'avait d'abord comparé à la Vie grecque imprimée sous le nom de Métaphraste (*P.G.*, CXIV, 1014-44 ; *BHG*[2]. 1878). Mieux inspiré dans la suite, il l'a confronté avec le texte publié ici même (XXII, 383-94) par M. A. Galante (*BHG*[2]. 1879). Le trouvant, en quelques endroits, plus complet et mieux enchaîné, il s'est demandé s'il ne fallait pas faire honneur de ces leçons au traducteur arabe, qui aurait judicieusement retouché l'original grec pour y mettre plus de suite et de logique (*Byzantinische Zeitschrift*, XIX, 39). Voilà un Arabe qui n'était pas de son pays ! Mais il nous semble que M. G. est un peu prompt à lui supposer cet instinct phénoménal. La version arménienne publiée par les RR. PP. Mekhitharistes de Venise (cf. *BHO*. 1246), contient elle aussi, à peu de chose près, les passages controversés. En cela, et dans le reste, elle s'accorde avec la version arabe d'une manière qui oblige de leur supposer une origine commune.

Quelle origine ? D'abord, en ce qui concerne la version arménienne, il y a certaines raisons de conjecturer qu'elle vient d'un texte syriaque. Ainsi, par exemple, le nom de la ville de Beyrouth est invariablement rendu par Վռիտոն : *Vrriton*, qui ne serait guère admissible comme transcription de Βηρυτός (cf. Վարք և վկայաբանութիւնք սրբոց, II, 515, 516). Ensuite, là où l'arabe (d'accord avec le grec) porte : *ne mergas nos in medio mari hoc terribili (al-Machriq*, 698), l'arménien écrit : մի՛ համբեր զմեզ ի կէս աւուրց մերոց : *ne retrahas nos in dimidio dierum nostrorum* (t. c., 517), réminiscence biblique (cf. Ps. 101, 25) qui peut très bien avoir été suggérée à faux par une confusion entre ܝܘܡܝܢ, *dies nostri*, et ܝܡܡܝܢ, *maria*.

Rien ne s'oppose d'autre part à ce que l'arabe dérive pareillement d'un texte syriaque. Au contraire, cette hypothèse permet d'écarter sans effort une leçon inadmissible. Une phrase du ms. dans sa teneur littérale se lit comme suit : فطرحوا انفسهم من النفية : *et scipsos ex corbe proiecerunt (al-Machriq*, 698, l. 11 ; cf. *Byzant. Zeitschr.*, 33, not. 1). M. G. traduit : « warfen sich in die Matte » et explique que « Matte » signifie ici « Rettungskorb, oder = Boot ». Soit ! pourvu que « dedans » = « dehors ». En syriaque il est facile de lire ܩܘܦܝܢܐ, *cophinus*, pour ܣܦܝܢܐ, *navis*, ce qui fournit une solution au moins plus naturelle que la précédente. On peut donc admettre, jusqu'à plus ample informé, que les deux versions arménienne et arabe dérivent d'une rédaction syriaque. Ceci laisse intacte la question de savoir quel est le rapport de cette dernière avec le texte grec. Peut-être serons-nous un jour renseignés à ce sujet. Le manuscrit

syriaque 231 de la Bibliothèque Nationale de Paris contient une Vie de S. Xénophon. Il nous est revenu que Sa Béatitude Mgr Rahmani en possède un autre exemplaire. On peut espérer qu'il aura la bonne inspiration de la publier.

La version de M. G. suit fidèlement la teneur du ms., un peu trop fidèlement parfois; ainsi, p. 697, l. 17, du texte arabe, au lieu de l'incompréhensible توّخذ, nous lirions تزيد, *adicies*. P. P.

171. — D. Angelo Capilupi. **S. Alessandro martire Bresciano**, dans Rivista di scienze storiche, V (1908), pp. 24-45, 81-102, 188-205, 305-18. — La ville de Bergame célèbre le 26 août la fête d'un S. Alexandre, martyr de la légion Thébaine ; à pareil jour est vénéré à Brescia un saint de même nom. A la suite de leurs travaux sur les saints de Brescia, Brunati et Onofri avaient conclu que le martyr honoré de temps immémorial dans cette ville était S. Alexandre de Bergame. A l'appui de leur thèse, ces savants faisaient remarquer que ni dans les légendiers, ni dans les martyrologes anciens on ne trouve trace d'un martyr de ce nom à Brescia ; les directoires diocésains des siècles passés ne parlent que d'un Alexandre martyr, sans ajouter d'où il est originaire ; il n'est pas fait mention de ce saint chez les historiens profanes de la ville ; l'iconographie prouverait que l'artiste a voulu représenter le martyr de Bergame, etc. L'examen de cette question forme l'objet du travail posthume de l'abbé Capilupi. Il résulte de cette étude que, parmi les arguments de Brunati et d'Onofri, plusieurs ne sont pas entièrement convaincants, les autres sont dénués de toute force ; il semble qu'à Brescia, au moins pendant plusieurs siècles, on a voulu honorer un saint local. En conclurons-nous que S. Alexandre appartient en propre à cette cité ? Pour pouvoir répondre par l'affirmative nous n'avons pas de données suffisantes. Toujours est-il que, comme le martyr de Brescia et celui de Bergame célèbrent leur fête le même jour, il y a là, sinon une preuve de l'identité des deux personnages, au moins certaine présomption. V. D. V.

172. — August v. Löwis. **Eine Umformung der Gregoriuslegende im Kaukasus,** dans Zeitschrift des Vereins für Volkskunde, t. XX (1910), p. 45-56. — Le récit dont M. A. v. L. donne la traduction allemande a été recueilli en Transcaucasie, dans le district de Jelissavetpol, et publié en 1890, à Tiflis, par P. Tonijev. On y reconnaît aussitôt la légende de S. Grégoire, ou de Grégoire le Pécheur, bien que le nom n'y soit pas. Au lieu de devenir pape, le héros finit par être revêtu de la dignité de Catholicos, détail qui trahit l'origine arménienne de la version. Pour le reste, tout ce qui ressemble à une donnée historique, noms de personnes, noms de lieux, a disparu. Le narrateur commence par

la formule bien connue : « Il y avait une fois un Czar puissant... ». La légende de S. Grégoire a pris la forme d'un conte. Nous avons signalé ailleurs (*Les légendes hagiographiques*, p. 9-10) d'autres exemples de semblables transformations. H. D.

173.— * L'abbé Tournier. **Le martyre de S. Maimbœuf à Dampierre sur Linotte.** Besançon, Jacquin, 1910, in-12, 35 pp.— Le seul document qui nous fasse connaître le martyr S. Maimbodus, est une courte Passion (*BHL.* 5176) de date incertaine, mais en tout cas pas bien ancienne. D'après l'hagiographe, le saint aurait été mis à mort non loin d'un village nommé Dampierre (*Domnipetra*), à huit milles de Besançon, et y aurait été enseveli. La localité a été identifiée avec Dampierre-sur-le-Doubs, avec Dampierre-les-Bois, avec Dampierre-lez-Montbozon. Aucun des trois endroits, soit dit en passant, n'est, tant s'en faut, à la distance de Besançon indiquée ci-dessus. C'est pour le dernier que M. l'abbé T. écrit, j'allais dire qu'il plaide. Il le fait d'ailleurs avec autant d'érudition que de pieuse ardeur. Les arguments qu'il apporte, s'ils ne sont pas tous bien solides, rendent probable la thèse défendue dans ces pages. Je n'oserais aller plus loin, les documents dont on dispose étant incertains et obscurs. A. P.

174. — * Le P. A.-M. Rouillon, O. P. **Sainte Hélène**, avec préface du T. R. P. M.-J. Ollivier, O. P. Paris, Gabalda, 1908, in-8°, xii-172 pp. (Les Saints). Fr. 2. — Parmi les collaborateurs de la collection « les Saints » plus d'un a dû éprouver combien il est difficile de faire entrer dans un cadre restreint la vie complexe de maint illustre personnage. Tout autre fut le problème que résolut le R. P. Rouillon en publiant son intéressante étude sur S. Hélène. Au fond, malgré le renom dont jouit la mère de Constantin, on n'a conservé à son sujet que fort peu de détails. D'une condition plus que modeste, Hélène fut élevée par son fils au rang d'Augusta ; à Constantin elle dut non seulement sa haute position, mais aussi sa conversion au christianisme ; ne faisant pas les choses à demi, elle s'y distingua bien vite par l'éclat de ses vertus et, avec raison, fut élevée sur les autels. Assurément, le P. R. possède son sujet et s'entend à mettre en valeur les données assez maigres fournies par l'histoire. Sur un point pourtant nous nous permettons d'élever quelques doutes. A propos des reliques de la sainte, le P. R. nous raconte (p. 119 sq.) la « savoureuse » histoire du prêtre Teutgis qui s'en alla à Rome vénérer le tombeau de S. Hélène et qui, par une dévotion légèrement indiscrète, aurait enlevé le corps de la sainte du sarcophage qui le renfermait, pour le rapporter, après bien des pérégrinations, au monastère d'Hautvillers en France. L'auteur rappelle à ce propos la bande noire du diacre Deusdona, qui vers la même époque exploitait à son profit les catacombes romaines. Certes, le rapprochement est ingénieux. Pour que Teutgis ait pu réaliser ses plans,

il est vraisemblable qu'il aura eu recours aux bons offices d'une agence de cette espèce. Mais cette même considération ne fait que redoubler nos craintes au sujet de l'authenticité des reliques d'Hautvillers. Des gens qui ne reculaient pas devant le commerce simoniaque des reliques se seraient-ils fait scrupule de livrer comme reliques de saints n'importe quels ossements trouvés dans un cimetière chrétien ? Tillemont (*Mémoires*, VII, note VII, p. 643-45) élevait déjà des doutes sérieux contre l'authenticité du corps de S. Hélène conservé en France ; la considération que nous venons d'indiquer n'est pas de nature à les atténuer.

A la fin du volume, l'auteur ajoute en appendice une dissertation sur l'invention de la sainte Croix à Jérusalem. Il fait bien valoir les raisons qui font suspecter le récit de la découverte de la sainte Croix par Hélène. Tout en admettant que le bois sacré fut retrouvé au IVe siècle, il est d'avis et à bon droit, semble-t-il, que parmi les circonstances merveilleuses dont on a entouré le récit, une large part doit être attribuée à la légende.

V. D. V.

175. — * Adolphe Regnier. **S. Léon le Grand (Ve siècle).** Paris, Gabalda, 1910, in-8°, 210 pp. (Les Saints). Fr. 2. — S. Léon a été mêlé de si près aux événements contemporains que l'historien qui veut raconter la vie de ce grand pape se voit forcé d'embrasser en même temps toute une période, et non des moins importantes, de l'histoire ecclésiastique du Ve siècle. Personne ne reprochera donc à M. A. Regnier d'avoir quelque peu élargi le cadre de cette biographie, au risque de laisser parfois à l'arrière-plan son héros. D'ailleurs la noble figure de S. Léon se dégage suffisamment de ces pages. Cœur élevé, intelligence lucide, S. Léon sut admirablement allier une inflexible fermeté de doctrine à une bonté pleine de condescendance. Si M. R. n'est pas toujours parvenu à donner à la physionomie du pontife tout le relief qu'on eût désiré, la faute n'en est pas à lui, mais plutôt aux matériaux dont il disposait ; M. R. n'a en effet négligé aucune source d'information et il se montre historien bien averti. De ci, de là, on eût aimé un peu plus de fermeté dans la critique, p. ex. à propos de l'épisode de S. Léon arrêtant Attila. Tout en reconnaissant que les contemporains ignoraient les circonstances merveilleuses dont on a paré cette entrevue, l'auteur aurait pu se prononcer encore plus catégoriquement au sujet de leur caractère. Pourquoi (p. 166) insinuer que l'histoire profane et l'histoire religieuse ont chacune leur critique ? l'historien, quelle que soit la branche dont il s'occupe, n'a en vue que la recherche du vrai. Pour établir un fait, les lois sont les mêmes ; d'après les convictions philosophiques et religieuses de l'auteur, l'interprétation pourra différer.

Peut-on continuer à dire (p. 4) qu'Anastase le bibliothécaire soit l'auteur du Liber pontificalis ? Il semble bien que l'évêque Flavien n'est pas mort trois jours après le brigandage d'Éphèse. La protestation qu'il a envoyée

à S. Léon et dont on a retrouvé le texte, rend probable l'opinion qui le fait vivre un peu plus longtemps. En formulant ces légères critiques, nous sommes loin de vouloir amoindrir l'œuvre de M. R., à laquelle nous souhaitons un légitime succès. V. D. V.

176. — * Carolus Künstle. **Vita sanctae Genovefae virginis Parisiorum patronae.** Lipsiae, Teubner, 1910, in-12, XLVIII-20 pp. (Bibliotheca scriptorum medii aevi Teubneriana). — L'authenticité de la Vie de S[te] Geneviève a provoqué, il y a quelque quinze ans, une série de publications retentissantes, où parfois le ton de la discussion ressembla fort à celui de la polémique. M. Krusch rejetait cette biographie comme une œuvre apocryphe et sans valeur historique ; pour Mgr Duchesne, M. Narbey, M. Kohler et d'autres, elle était digne de foi. Là ne se bornait pas le désaccord. Parmi toutes les versions de cette œuvre qui nous sont parvenues, on n'était pas unanime à reconnaître la plus autorisée. Tandis que M. Krusch, d'accord cette fois avec M. Narbey, admettait la priorité de la Vie *BHL.* 3335 (= A), Mgr Duchesne et M. Kohler lui préféraient la recension *BHL.* 3334 (= B). Depuis quelques années la lutte s'était apaisée, chacun demeurant sur ses positions. Voici que M. K. rouvre le combat. Il retrace d'abord avec grande netteté toute l'histoire de la discussion. On y remarque une information à laquelle rien n'échappe, mais aucune miséricorde ; les déconvenues de ses contradicteurs, les appréciations désagréables émises à leur sujet, sont impitoyablement rapportées. La thèse de M. K. est toute nouvelle. La Vita S. Genovefae date bien du VI[e] siècle, mais nous a été fort mal transmise. Le meilleur texte est celui de la Vie *BHL.* 3336 (= C), bien que M. Kohler ait jugé qu'il ne mérite aucune attention et que M. Krusch n'y ait reconnu qu'un remaniement tardif, datant du XI[e] siècle. Pour établir sa thèse, M. K. se sert de deux manuscrits, le fameux codex Augiensis XXXII, actuellement à Karlsruhe, et le Vindobonensis 420. Comme ces manuscrits, écrits dans le Nord de la Gaule au commencement du IX[e] siècle, comptent parmi les meilleurs recueils de Vies mérovingiennes, ils prouvent à l'évidence que la recension a été singulièrement mésestimée. Ils donnent même une présomption en faveur de la priorité de C sur A et B, qui ne sont représentés que par des exemplaires du X[e] et du XII[e] siècles.

M. K. tire argument de la leçon *cum his*, qui se trouve dans C au lieu de *comis*, pour prouver que l'archétype de cette recension était écrit en onciale ; mais cette interprétation, pour plausible qu'elle soit, ne nous paraît nullement évidente.

Le texte C offre une autre particularité, fort intéressante. Dans les recensions A et B, plusieurs passages témoignent d'emprunts aux œuvres de Sulpice Sévère et de Grégoire de Tours. Or tous ces paragraphes manquent dans C ou y sont différemment rédigés. Dès lors, il est tout naturel

de croire que A et B dépendent d'un même archétype, où ces réminiscences ont été introduites, et que C représente une rédaction plus ancienne. D'autre part, le texte C contient aussi le fameux passage relatif à S. Denys de Paris. Ce paragraphe, qui se retrouve dans A, manque dans B ; et ce fut une des principales raisons qui firent préférer cette version. La légende de S. Denys n'est attestée avec certitude qu'au commencement du VIIIe siècle, mais rien ne prouve qu'elle n'ait pas eu cours deux siècles plus tôt.

Toutes les considérations apportées par M. K. méritent, on le voit, la plus grande attention. Suffisent-elles à prouver avec certitude que la rédaction C représente le texte primitif ? M. K. ne le croit pas. Il tient du moins pour certain que cette recension se rapproche davantage du texte original que le prototype des recensions A et B. La conclusion, bien que loin d'être improbable, ne nous parait pas évidente. Volontiers nous admettons que l'archétype de C représente un état du texte antérieur à l'introduction des emprunts faits à Sulpice et à Grégoire de Tours ; mais s'ensuit-il que C reproduise fidèlement cette version ancienne ? Quand des textes ont été remaniés, interpolés, stylisés, il est bien hasardeux de prétendre déterminer, par les seules ressources de la critique interne, lequel se rapproche davantage de la rédaction primitive. Les passages ou les formes les plus difficiles à interpréter peuvent n'être que des remaniements postérieurs ; chaque texte peut, à côté d'éléments excellents, en contenir de très suspects ; et le jugement à prononcer sur l'ensemble d'une recension reste hasardeux. Pour déterminer avec certitude la valeur respective des trois versions, un examen plus approfondi encore que celui de M. K. reste à faire.

L'édition de la Vie à l'aide des deux précieux manuscrits est faite avec tout le soin que mérite un texte si intéressant. H. MORETUS.

177. — Aug. TICHON. **La châsse de saint Perpète à Dinant,** dans les ANNALES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NAMUR, t. XXVIII (1909), p. 159-84, planche. — Grâce notamment au tome VIII du *Cartulaire de Dinant,* paru en 1908, M.T. a pu reconstituer avec beaucoup plus de détail qu'on ne l'avait fait jusqu'ici (voir par ex. notre courte notice dans *Act. SS.,* Nov. II, 296-97), l'histoire de ce magnifique reliquaire, malheureusement perdu. Le beau tableau du musée de Chantilly, dont une reproduction est jointe à l'article, représente probablement, comme l'auteur s'attache à le faire voir, l'épisode du transfert des reliques de S. Perpète de Dinant à Bouvignes en 1466. A. P.

178. — S. ŠESTAKOW. **Житіе Симеона Дивногорца въ его первичной редакціи,** dans Византійскій Временникъ, t. XV (1910), p. 332-56. — Au tome V du mois de mai des *Acta sanctorum,* on trouve le texte grec de

la Vie de Syméon stylite le jeune par Nicéphore ; c'est plutôt un arrangement d'une autre biographie, plus ancienne et plus longue, qui a pour auteur Arcadius et dont M. Van den Ven prépare une édition. En attendant, M. Šestakow publie une étude sur cette biographie d'après le codex Monacensis 366 ; il compare le texte d'Arcadius avec celui de Nicéphore. Tant au point de vue linguistique qu'au point de vue archéologique, la première Vie l'emporte de beaucoup sur l'autre. M. Š. indique également les passages omis ou transposés dans le remaniement de Nicéphore. A la fin de l'article, on trouve une liste des mots et des expressions les plus remarquables. Çà et là sont cités tout au long quelques chapitres plus particulièrement intéressants (1). V. D. V.

179.— S. P. Šestakow. **Папа Мартинъ I въ Херсонъ**, dans **Труды тринадцатаго съѣзда въ Екатеринославѣ, 1905**, t. II (1908), p. 136-44. — Deux lettres écrites par le pape S. Martin de son exil de Cherson (*P. L.*, LXXXVII, 201-204) ont fourni le texte ou le prétexte de cet intéressant mémoire. M. Šestakow s'est proposé de montrer aux congressistes de Jékatérinoslaw tout ce que ces documents vénérables renferment de détails instructifs sur la topographie, l'ethnographie et l'histoire économique de la Crimée au VIIe siècle. Il a réussi, à force d'ingéniosité et d'érudition, à en tirer ou plutôt à y mettre quantité de choses que le commun des lecteurs n'y apercevrait pas. Théodore de Sainte-Sophie lui-même, ou le destinataire inconnu à qui l'exilé adressa ces deux lettres, n'a pu y voir que le tableau très touchant, mais très vague, des privations et des tristesses de tout genre auxquelles son saint ami ne tarda pas à succomber. Aucun autre document contemporain ne parle de la Crimée en termes plus circonstanciés. Pour étoffer son commentaire, M. Š. a dû recourir à des considérations d'histoire générale, où il a déployé une surprenante variété d'information.

En traitant des souvenirs relatifs au culte de S. Martin en Crimée, l'auteur se sentait sur un terrain plus ferme. Entre les documents intéressants qu'il est parvenu à rassembler, citons une scolie concernant deux frères nommés Euprepius et Théodore, qui furent relégués en Crimée pendant la persécution monothélite. Euprepius y mourut presque en même temps que le pape S. Martin, mais Théodore lui survécut environ douze ans. L'auteur de la scolie alla le voir dans son lieu d'exil, entendit de sa bouche le récit des miracles opérés au tombeau du saint pontife et emporta comme reliques une partie des insignes pontificaux, que Théodore avait reçus en souvenir de S. Martin lui-même. Cet important témoignage est conservé

(1) Notons en passant que le texte d'Arcadius : ἐφφαθά, ὅ ἐστιν διανοίχθητι, cité p. 333, est emprunté à l'Évangile de S. Marc (7,34) et ne prouve donc rien en faveur de la conservation de la langue indigène en Syrie.

parmi les *Collectanea* d'Anastase le bibliothécaire (*P. L.*, CXXIX, 682 et suiv.; *P. G.*, XC., 193 et suiv.) Il ne semble pas qu'on lui ait accordé jusqu'à présent l'attention qu'il méritait.

Le mémoire de M. Š. nous fait souhaiter vivement que l'hagiographie trouve à l'avenir une plus large place dans les magnifiques volumes édités par les soins de Mme la comtesse Ouvaroff. P. P.

180. — E. Montmasson. **Chronologie de la vie de saint Maxime le confesseur (580-662)**, dans Échos d'Orient, t. XIII (1910), p. 149-54. — S. Maxime le confesseur est mort le samedi 13 août 662; cette date, établie par le bollandiste Pinius (*Act. SS.*, Aug. III, 111), n'est plus guère contestée. Le R. P. E. M. est parvenu à déterminer avec une très grande approximation l'époque où eut lieu le premier procès de Maxime à Constantinople; il n'a pu commencer avant la fin d'août, ni après le milieu de décembre 654. La première limite est fixée par la présence au procès des apocrisiaires envoyés par le pape Eugène pour notifier son élection (août 654); la seconde, par celle de deux patriarches, dont le premier, Paul, mourut probablement le 27 décembre 654. Grâce à ces deux repères, le P. M. précise avec grande sûreté presque toute la chronologie de la vie de S. Maxime. On peut désormais regarder l'an 580 comme la date certaine de la naissance du saint. Dans les *Acta SS.* (t. c., 104 e), la même date n'est mise en avant qu'avec grande réserve. V. D. V.

181. — *R. P. Camerlinck. **Saint Léger, évêque d'Autun, 616-678.** Paris, Gabalda, 1910, in-12, xxiii-176 pp. (Les Saints). Fr. 2. — Bien que d'un format réduit, le volume du R. P. C. marque sous plusieurs rapports un progrès sur l'ouvrage déjà ancien du cardinal Pitra. Tout cependant n'y est pas à louer. Dans un paragraphe consacré à l'étude des sources de la vie de S. Léger, le P. C. signale et apprécie les différentes Vies qui nous sont parvenues. Ce passage est entièrement emprunté au compte rendu, publié dans les *Analecta* (XI, 104), d'un article de M. Krusch. Renchérissant singulièrement sur les quelques réserves faites au sujet de la démonstration du critique allemand, le P. C. prétend que la Vie anonyme *BHL.* 4853 aurait été composée entre les années 681 et 690 et qu'Ursin, dont l'ouvrage (*BHL.* 4852) a été mis profit par l'auteur anonyme, aurait écrit peu de temps avant lui. « Tous deux gardaient le « souvenir d'événements dont les témoins leur étaient connus, à plusieurs « desquels eux-mêmes ils avaient assisté. Ils ont donc chacun une valeur « personnelle » (p. xv). Sans doute, si le P. C. avait pu connaître en temps utile l'édition des Vies de S. Léger par M. Krusch et la remarquable étude qui les précède (cf. ci-dessus, p. 447), ses appréciations par trop bienveillantes pour Ursin s'en seraient probablement trouvées modifiées. Mais n'était-ce pourtant pas faire un cas excessif de l'œuvre personnelle de

l'auteur anonyme, qui n'est exclusivement qu'un compilateur ? Quant à Ursin, ne convenait-il pas de signaler les erreurs et la tendance au panégyrique qui déparent son œuvre ? N'eût-il pas fallu indiquer les nombreuses divergences qu'offrent ces deux Vies, et ne faire usage de l'œuvre d'Ursin qu'avec une extrême réserve ? Les principales dates de la vie de S. Léger sont établies (p. xv-xxii) d'après un article déjà ancien de M. l'abbé Vacandard, sans tenir compte de l'étude récente et fort précise de M. Levison, ni de celle de M. Krusch. Le P. C. semble accorder une égale valeur au testament de S. Léger, et à la lettre à Sigrade ; car ces documents lui inspirent les mêmes réflexions. Pour admettre l'authenticité substantielle du testament, il se base notamment sur le fait que « l'institution charitable de l'aumône de Saint-Léger à Autun vécut dix siècles (670-1668) « et raconte le génie charitable de notre saint. Elle estampille merveilleusement le testament de 670. Mabillon eut donc raison de croire à son authenticité substantielle » (p. 79.). On s'étonne, d'autre part, qu'après avoir rappelé que Du Moulin-Eckart, sans en donner aucune preuve, tenait la lettre de S. Léger pour apocryphe, M. C. ajoute seulement : « Jusqu'à « meilleure information, nous croirons à l'authenticité de la lettre de « S. Léger à sa mère Sigrade » (p. 150). C'était le lieu de rappeler que Gundlach l'a admise dans son édition (*MG.*, Epist. III, 464).

Il nous fallait signaler ces quelques lacunes. Mais nous constatons bien volontiers que le livre témoigne de beaucoup de recherches, qu'il est d'une lecture agréable et qu'il contribuera à faire connaître et aimer l'illustre évêque d'Autun. H. Moretus.

182. — J. L. Mulleners. **Vie de saint Lambert, précédée d'un essai historique et ethnographique de l'époque la plus ancienne de la ville de Maestricht et des environs,** dans Publications de la Société historique et archéologique dans le Limbourg, t. XLV (1909), p. 439-93. — Travail de vulgarisation, dont les éléments ont en général été puisés dans les meilleurs ouvrages scientifiques publiés en ces derniers temps. A. P.

183. — Samuel Vanderstuyf. **Étude sur saint Luc le stylite (879-979),** dans Échos d'Orient, t. XII (1909), pp. 138-44, 215-21, 271-81 ; t. XIII (1910), pp. 13-19, 140-48, 224-32.

184. — A. Papadopoulos-Kerameus. Διορθωτικὰ εἰς βίον τοῦ ὁσίου Λουκᾶ, dans Византійскій Временникъ, t. XV (1910), p. 437-39.

La Vie de S. Luc le stylite que M. l'abbé A. Vogt a publiée ici même (*Anal. Boll.*, XXVIII, 5-56) a fourni au R. P. Vanderstuyf le sujet d'une étude fort intéressante. Dans une première partie, le P. V. reprend l'examen du texte. Tout le monde lui saura gré des corrections qu'il suggère. Souvent heureuse, la revision ne fait grâce de rien, ni des fautes d'impres-

sion, ni de ponctuation omise ; sur tels points pourtant d'aucuns préféreront, avec M. Vogt, être plus conservateurs. P. 49, l. 21, nous lisons ἔλεγον γὰρ ὅτι φησίν, vient ensuite le discours. Le P. V. change φησίν en φύσιν ou φύσει et rattache le mot au passage qui suit ; je doute fort que la correction soit goûtée. Dans l'expression ἔλεγον γὰρ ὅτι φησίν, le dernier mot ne serait-il pas un simple pléonasme ? La légende grecque du baptême de l'enfant juif (E. Wolter, *Der Judenknabe*, Halle, 1879, p. 36) nous offre à peu près les mêmes mots : Ἰωάννης διάκονος διηγήσατό μοι λέγων ὅτι φησὶν ἐν Ἀβρατέᾳ τῇ πόλει τῆς Ἀρμενίας ποίμνια προβάτων εἰσὶ πολλά. Le texte reproduit le Vindobonensis theologicus graecus 178, fol. 301 ; dans le Vindobonensis historicus graecus 62, fol. 119, qui attribue le récit à l'abbé Daniel, la même leçon se retrouve. Le P. V. remarque avec justesse p. 30, l. 26, que τριακοσίων τριάκοντα est en contradiction avec le contexte, où l'on suppose que trois cents poissons seulement ont été pris ; mais je ne vois pas comment on remédie à l'erreur en écrivant τριάκοντα τριακοσίων; mieux vaut, semble-t-il, mettre [τριάκοντα] entre crochets ; comme on le retrouve une ligne plus bas, l'erreur du copiste s'explique tout naturellement. A la même page, l. 33, nous lisons : οἱ καὶ δραμόντες κατ' αὐτὴν τὴν ὥραν συλλαβόντες μετὰ χεῖρας παρεγένοντο ; le P. V. propose de lire χαρᾶς au lieu de χεῖρας ; la phrase n'en reste pas moins inintelligible. Il est plus probable qu'il y a ici une lacune. Le saint venait de promettre aux pêcheurs une nouvelle capture de 150 poissons ; la dîme, cette fois encore, devait lui revenir. Après le passage que nous avons transcrit, nous entendons le saint se plaindre de ce que, au lieu de la dîme, il ne reçoit qu'un poisson sur trente. Des cinq poissons que les pêcheurs auraient apportés, le texte ne dit rien. P. 22, l. 18, le P. V. corrige avec raison, je crois, πλήθους πολυάριθμον en πλῆθος πολυάριθμον ; mais je n'oserais souscrire à son interprétation. Pourquoi ne pas faire de πλῆθος πολυάριθμον un complément direct ? Grâce à ταύτας, qui précède, on supplée tout naturellement par la pensée τούτων.

La deuxième partie, de beaucoup la plus importante, s'occupe de la chronologie de la Vie de S. Luc ; c'est plaisir de suivre l'auteur dans cette étude si bien menée. L'historien anonyme avait dit que Luc est mort le 11 décembre, un jeudi, à l'âge de plus de cent ans. De déduction en déduction, en s'appuyant sur les données mêmes du texte et sur quelques événements historiques, le P. V. établit que Luc est né en 879 et est mort en 979. Les moindres détails fournis par l'hagiographe concordent de la façon la plus précise avec ce que nous savons de l'histoire byzantine ; à bon droit, le P. V. conclut que nous nous trouvons en présence d'un document historique de grande valeur, dont on peut tirer parti même dans des domaines étrangers à l'hagiographie. Ainsi, la date de la défaite de Bulga-

rophygos semble bien devoir être fixée en 897 ; on peut affirmer qu'en 935 l'évêque Michel occupait le siège de Chalcédoine. Ailleurs, c'est la chronologie de Ducange, dans les *Familiae Augustae Byzantinae*, qui est redressée. L'examen de la Vie de S. Luc, fait à un autre point de vue, fournit quelques données précises sur l'auteur du panégyrique, sur l'endroit où il fut prononcé, etc.

La dernière partie est consacrée à la Vie elle-même du stylite. Nous n'attirons l'attention que sur un point. A prendre au pied de la lettre les comparaisons du panégyriste (p. 13, l. 17 sq.), on conclurait que S. Luc s'était juché sur une colonne très élevée ; il semble pourtant que la hauteur ne devait pas en être excessive. Nous voyons le saint vieillard, qui mourut centenaire, converser avec la dernière facilité avec les gens de toute sorte qui se pressaient au pied de sa demeure aérienne. Pour que des personnages comme le patriarche Théophylacte (p. 35 l. 3 sq.) viennent souvent s'entretenir avec le saint sur son piédestal et y partager son frugal repas, on doit supposer que l'échelle qui donnait accès à la plate-forme n'était pas d'une hauteur démesurée.

M. A. Papadopoulos-Kerameus a, de son côté, examiné la Vie de S. Luc le stylite ; comme on pouvait s'y attendre de la part d'un byzantiniste aussi distingué, il apporte à la reconstitution du texte plusieurs contributions des plus utiles. Il fait remarquer aussi qu'au point de vue lexicographique la Vie de Luc est assez remarquable. Aux deux mots ἀθησαυρίστοις déjà signalés par le P. Vanderstuyf : θεραπεῖον *clinique, hôpital* p. 32, 7, et ποντίλωμα *plancher* p. 36, 13, M. P.-K. en ajoute une série d'autres : ἀγγελοφανὴς παρουσία p. 41, 9 ; ἀγγελόφρων p. 26, 6 ; αὐτοπτικῶς p. 40, 13 ; θεομάκαρ p. 37, 7 ; ἡ κούφη p. 21, 9 (ce mot, qui signifie *endroit touffu*, avait été changé par l'éditeur en κορυφή) ; πνευματορρήμων ῥῆσις p. 12, 24 ; πρωτοβάθμιος p. 13, 24; στενωπόχωρον δωμάτιον p. 27, 1 (et non στενοπόχωρον) ; στυλοειδῶς p. 27, 1 ; τετραμερόθεν p. 26, 32. V. D. V.

185. — * Paschal Robinson, O. F. M. **Some Pages of Franciscan History.** London, Catholic Truth Society, 1906, in-24, 74 pp. Sh. 0,3. — Pages de vulgarisation sommaire sur quelques sources de la Vie de S. François d'Assise et tentative de polémique contre certaines conceptions fausses du caractère et de l'œuvre du séraphique patriarche. C'est, à peu de chose près, une réimpression de deux articles qui ont paru dans une revue de Philadelphie, *The Dolphin*, en juillet et août 1905. Les appréciations de l'auteur au sujet des critiques qui se sont occupés le plus sérieusement des questions franciscaines, sentent trop l'esprit de caste et de clocher. D'autre part, à voir produire dans l'examen d'une théorie des garants peu sûrs, tandis qu'on néglige des autorités et des arguments de valeur, c'est à se demander si l'écrivain était suffisamment familiarisé avec la dis-

cussion pour en esquisser un résumé. Nous n'allons pas cette fois entrer dans de plus amples explications. V. O.

186. — * Fr. Glaser. **Die Franziskanische Bewegung. Ein Beitrag zur Geschichte sozialer Reformideen im Mittelalter.** Stuttgart, Cotta, 1903, in-8°, x-166 pp. (Münchener Volkswirtschaftliche Studien, n° 59). Mk. 4.

187. — * Ellen Scott Davison. **Some Forerunners of St. Francis of Assisi.** New York, Columbia University, 1907, in-8°, 76 pp.

Je me suis déjà expliqué (*Anal. Boll.*, XXVI, 361-62) sur la valeur qu'il convient de donner au terme *social* quand on l'applique au prodigieux mouvement de réforme inauguré par S. François d'Assise et ses coopérateurs du XIIIe siècle ; je n'y reviendrai donc pas. Ce mouvement ne surgit pas à l'improviste ; mais il fut préparé et amené à coup sûr par des précurseurs. Il importerait une bonne fois de les étudier à fond. Tandis que Mme Davison se contente de passer en revue les Cathares, Arnaud de Brescia et les Humiliés, M. Glaser remonte bien au-delà des temps apostoliques et examine en courant quelles furent sur la propriété les idées des juifs, des premiers chrétiens, des Pères de l'Église. Ce coup d'œil rétrospectif pourra paraître quelque peu superflu. Mieux eût valu, à mon sens, esquisser avec vigueur et netteté les desseins de relèvement moral et religieux que des réformateurs tant hérétiques qu'orthodoxes conçurent et tâchèrent de réaliser au XIIe siècle. Leur grand effort tendait à remettre en honneur la pratique de la pauvreté évangélique. Parmi ces idéalistes, si on veut les caractériser de la sorte, figurent au premier plan les ermites prédicateurs (*Anal. Boll.*, XXIII, 375-77 et XXVI, 359-60). S'arrachant aux douceurs de la solitude et de la prière, ils erraient au milieu des foules comme des apparitions d'un autre âge, les saisissaient par leur aspect et leur vie vraiment austères et leur tenaient des discours enflammés sur la pénitence. C'est un type de précurseurs que nos deux critiques ont eu le tort de négliger complètement. Leur action sociale et leur zèle apostolique ont, à n'en pas douter, mieux disposé les esprits à la mission d'un S. Dominique ou d'un S. François d'Assise que le langage subversif, les menées révolutionnaires et les violences d'un Arnaud de Brescia (1155). Soit dit en passant, Mme Davison semble avoir suffisamment prouvé, contre M. Glaser (p. 32), que ce moine défroqué n'a point créé lui-même d'école, quoique dans la suite on se soit inspiré de ses idées pour fonder une secte, dite des Arnoldistes.

En Italie, vers 1178, une réhabilitation populaire de la pauvreté évangélique fut tentée par les Humiliés, imparfaitement connus jusqu'ici et sur lesquels Mme D. s'est exprimée avec inexactitude. Rien n'est moins prouvé, quoiqu'on l'admette couramment, qu'il ait existé simultané-

ment au XIIe siècle, à côté d'un tiers ordre d'Humiliés orthodoxes, une association de rebelles portant le même nom. J'incline à croire que les rares chroniqueurs qui en ont parlé ont qualifié ainsi un groupe de Pauvres de Lyon, qui vinrent à la fin du XIIe siècle s'établir à Milan. Quoi qu'il en soit, au tiers ordre de la pénitence s'adjoignit bientôt un premier et un second ordre, celui-ci réservé aux femmes. D'accord avec leur statut fondamental prescrivant le travail manuel, la plupart des Humiliés exerçaient le métier de tisserands ou de teinturiers. On vivait à frais communs, et le superflu était distribué aux indigents. Dans la suite, l'appât du gain bouleversa ce salutaire régime économique. On besogna autant pour s'enrichir que pour vivre, et le démon de l'argent provoqua les pires excès. Un attentat commis par un Humilié sur la vie de S. Charles Borromée amena la suppression du premier ordre en 1570. Les membres du tiers ordre finirent par se fusionner avec d'autres confréries similaires. Seules les Humiliées du second ordre, qui ne perdirent rien de leur ferveur claustrale, gardèrent quelques couvents jusqu'aux temps de la domination de Napoléon Ier dans la péninsule italique. Un décret impérial les supprima vers 1807, avec une foule d'autres maisons religieuses.

Les confrères de la paix, surnommés les Capuciés (Capuciati), à cause d'un capuce qui leur servait de signe de ralliement, méritaient aussi de figurer parmi les précurseurs du tiers ordre franciscain. Ils formèrent, en effet, enrôlés sous l'étendard de Notre-Dame du Puy-en-Velai, une ligue de vengeurs de la paix, cruellement menacée dans toute la France par les bandes de routiers. Avec l'appui du clergé, nobles, paysans et ouvriers, riches et pauvres, marchèrent en rangs serrés contre ces pillards et ces brigands ; ils en détruisirent des milliers durant les années 1182 et 1183. Mais le succès grisa les prolétaires de cette milice sacrée. Ils compromirent à leur tour leur cause, en élevant des prétentions d'amélioration sociale, incompatibles avec les idées du temps ; et comme ils tâchaient de se soustraire à la tutelle de l'Église, ils ne tardèrent pas à disparaître misérablement sous la puissance coercitive des évêques (1).

Mais avant tout, pour se faire une juste idée du mouvement franciscain au XIIIe siècle, il aurait fallu se rendre parfaitement compte du rôle de novateurs que s'étaient arrogé vers 1178 les Pauvres de Lyon, autrement dits les Vaudois, du nom de leur chef, Pierre Valdez, un riche marchand de cette ville. S'ils s'étaient fortement imprégnés de l'esprit d'humilité et d'une soumission filiale au saint-siège, ils auraient sans doute devancé de

(1) A. LUCHAIRE, *Un essai de révolution sociale sous Philippe Auguste*, dans LA GRANDE REVUE, 1900, t. II, p. 317-28, et mieux encore M. P. ALPHANDÉRY, *Les idées morales chez les hétérodoxes latins au début du XIIIe siècle* (Paris, 1903), p. 13-21, ont été les premiers à réunir des détails intéressants sur l'association des Capuciés ou Capuchonnés.

trente ans l'action réformatrice du séraphique patriarche d'Assise ; tant il y a de points de contact entre les deux institutions. La conversion de Valdez, touché de l'exemple du jeune homme de l'Évangile qui se dépouille de tout, ressemble singulièrement à celle de Bernard et des autres premiers disciples de S. François. Quand il se présenta à Rome en 1178, le pape Alexandre III, qui présidait le concile de Latran, l'accueillit avec de grandes marques d'affection ; il approuva son genre de vie pauvre et lui recommanda seulement, à lui et à ses compagnons, de ne point prêcher en public sans la permission de l'ordinaire: *Valdesium amplexatus est papa, approbans votum quod fecerat voluntariae paupertatis, inhibens eidem ne vel ipse aut socii sui praedicationis officium praesumerent, nisi rogantibus sacerdotibus* (1). On voulait ainsi écarter de ces hommes simples le danger de s'aventurer dans des sermons dogmatiques, où ils risquaient fort de donner des entailles à la foi catholique. C'est pour avoir enfreint cette défense si sage que la fervente association dégénéra assez vite en secte hérétique. Ceux qui plus tard rentrèrent dans le giron de l'Église, formèrent deux groupes de *Pauvres catholiques*, l'un au midi de la France, composé surtout de clercs instruits ayant à leur tête Durand de Huesca, l'autre de gens plus vulgaires, sous la conduite de l'allemand Bernhard Primus. A chacun des deux groupes Innocent III imposa une profession de foi, qui constitua leur règlement de vie (2). Il serait extrêmement curieux de comparer avec la 1re règle des Frères Mineurs le texte des articles de foi prescrits par Innocent III en 1210 à Primus et à ses adhérents. *Cum tempus ingruit*, déclarent-ils, *propriis manibus laboramus, ita duntaxat ne pretium accipiamus conventum*. Le pape leur commande encore,— ce qu'ils ont spontanément accepté, — *ut clericos in omni qua convenit habentes reverentia et honore, ab eorum omnino infamatione seu detractione desistant, praecipientes eisdem ne passim sibi praesumant praedicationis officium arrogare, sed praeterquam ecclesiarum rectores in fide recta et sana doctrina noverint esse probatos, licentiam eis tribuant exhortandi competentibus horis* (3). Et l'on pourrait multiplier ces sortes de rapprochements. La force de S. François fut sa foncière orthodoxie, sa déférence filiale envers le saint-siège et son profond respect pour les prêtres, en rencontrât-il d'indignes.

L'essai de Mme Davison s'inspire d'une bonne méthode et d'une saine critique, mais il trahit une documentation insuffisante et un manque de compréhension des éléments à discuter. Si l'auteur exécute un jour le grand ouvrage qu'elle promet à la fin de sa dissertation, je lui recommande spécialement, pour s'instruire sur les Cathares, la belle étude doctrinale que M. J. Guiraud a placée en tête de son *Cartulaire de N. D. de Prouille* (cf.

(1) *Chronic. anon. canonici Laudun.*, dans *Rec. des historiens de la France* t. XIII, p. 682. — (2) Epist. Innocentii III, lib. XI, ep. 196, et lib. XIII ep. 94 ; *P.L.*, t. CCXV, p. 1510-13, et t. CCXVI, p. 289-93. — (3) Ibid., t. CCXVI, p. 292.

Anal. Boll., XXVII, 119-21) et, comme synthèse sommaire du sujet, le livre cité plus haut de M. Alphandéry. On a tout lieu d'espérer qu'il sortira de la plume de la jeune doctoresse américaine un mémoire excellent.

M. Glaser brille peut-être parmi les économistes de son pays; mais il produit l'impression d'être trop peu familiarisé avec la méthode historique et avec les sources de son sujet. Pour l'histoire de S. François d'Assise, il ne connaît guère que la légende traditionnelle des Trois Compagnons, la Vie écrite par Bonaventure et le *Speculum vitae*. C'est plutôt maigre. Chemin faisant, il débite les tirades habituelles contre les mitigations apportées par le saint-siège à la pratique de la pauvreté idéale, telle que l'avait conçue le pénitent d'Assise. Faut-il donc répéter pour la centième fois que, sans cette intervention opportune et très modérée du cardinal Hugolin, acceptée d'ailleurs, malgré qu'il en eût, par S. François lui-même, les Frères Mineurs n'auraient pas tardé à former une troupe d'aventuriers exaltés, comme en 1245 les adeptes de Segarelli, que l'Église dut supprimer vers 1250 à cause de leurs désordres. Pour les temps antérieurs au séraphique patriarche, l'écrivain se plaît à entremêler des abus qui se manifestèrent successivement du IXe au XIIe siècle, et cède trop facilement à son penchant de généraliser les cas particuliers. Il eût bien fait encore de peser ses autorités et de ramener leurs témoignages à leur juste valeur. Il n'est guère prudent, en effet, de croire sur parole les chroniqueurs du moyen âge, et de prendre au pied de la lettre les descriptions des poètes satiriques. Quand il s'agit des ordres mendiants, il importe aussi de se méfier des assertions de leur irréductible adversaire, Matthieu Paris; et sur Joachim de Flore, il convenait de consulter avant tout le travail de M. Paul Fournier, *Joachim de Flore, ses doctrines, son influence*, qui seul dans ces derniers temps a parlé du célèbre abbé avec une réelle compétence. (cf. *Anal. Boll.*, XXI, 109-10). La troisième partie, qui traite surtout des conflits des spirituels et des fraticelles avec l'autorité ecclésiastique, satisfera, je crois, davantage. L'auteur a eu, pour se guider, les remarquables travaux des PP. Ehrle et Denifle (1). La correction typographique des citations latines laisse beaucoup à désirer. En résumé, la dissertation de M. Glaser renferme assurément bon nombre de judicieuses observations, mais trop dominées hélas ! par l'esprit de système. Comment, par exemple, la marche du mouvement franciscain a-t-elle été accélérée ou retardée par la théorie de S. Antoine de Padoue sur le prêt d'argent et par les idées d'Alexandre Alès et de S. Bonaventure sur le négoce, qu'ils considéraient comme une forme de la cupidité ? V. O.

(1) Mentionnons encore, pour mémoire, un article purement littéraire du R. P. Fabianus O. M. Cap., *De Sint-Franciskus-Beweging* dans DE KATHOLIEK, Dl. CXXXVI (1907), p. 229-53.

188. — * Franz Xaver SEPPELT. **Der Kampf der Bettelorden an der Universität Paris in der Mitte des 13. Jahrhunderts,** deux parties dans les KIRCHENGESCHICHTLICHE ABHANDLUNGEN de Max SDRALEK, t. III (1905), p. 197-241, et t. VI (1908), p. 75-139.

189. — * Adolf OTT. **Thomas von Aquin und das Mendikantentum.** Freiburg i. Br., Herder, 1908, in-8°, VIII-100 pp. Mk. 2,50.

190. — * **Fratris Iohannis Pecham tractatus tres de paupertate.** Cum bibliographia ediderunt C. L. KINGSFORD, A. G. LITTLE, F. TOCCO. Aberdoniae, typis Academicis, 1910, in-8°, x-198 pp. (BRITISH SOCIETY OF FRANCISCAN STUDIES, vol. II).

Après avoir retracé, dans une 1re partie, les débuts et l'organisation de l'Université de Paris, la nature et les origines des deux ordres religieux fondés par S. Dominique et S. François d'Assise, et plus particulièrement l'évolution scientifique des Frères Mineurs, M. Seppelt consacre la seconde partie de son excellent travail à exposer les différentes phases de l'ardente querelle qui mit aux prises, vers le milieu du XIIIe siècle, au sein de l'Université de Paris, les professeurs appartenant au clergé séculier et leurs collègues ou mieux leurs rivaux dominicains et franciscains, chacun de ces ordres ayant été autorisé à occuper deux chaires de la faculté de théologie. L'enjeu était d'exclure à jamais les religieux mendiants de l'enseignement universitaire, incompatible, disait-on, avec le genre de pauvreté religieuse qu'ils avaient vouée. A certains moments la lutte prit des proportions épiques, avec des chances diverses pour les adversaires en présence. On se dénonça mutuellement à Rome ; et Rome laissa la balance pencher tantôt du côté de l'élément séculier, tantôt en faveur des religieux mendiants, injustement enveloppés dans le mauvais cas du joachimite Gérard de Borgo San Donnino et qui, sous les assauts réitérés du poète satirique Rutebeuf, devinrent la risée du populaire.

Néanmoins la partie n'était pas égale. Quoiqu'il y eût des torts des deux côtés et que l'on commît de part et d'autre de fausses imputations et des erreurs de tactique, la cause des ordres mendiants se présentait en haut lieu sous un meilleur jour, et Guillaume de Saint-Amour, si redoutable jouteur qu'il fût, n'était pas de taille à se défendre contre des champions de la valeur du B. Albert-le-Grand, de son disciple S. Thomas d'Aquin et de S. Bonaventure. Le 5 octobre 1256, avant que Guillaume fût arrivé à Anagni pour se disculper, le pape Alexandre IV condamna son *Tractatus de periculis novissimorum temporum*. Ce jour là, comme le remarque fort justement M. Seppelt (t. VI, p. 127), les prétentions de l'Université reçurent leur coup de grâce. Ce n'était pas encore la cessation des hostilités ; mais on put prévoir que le triomphe définitif des ordres mendiants était proche.

Au sujet de ces démêlés, connus de longue date dans leurs lignes principales (cf., par exemple, TILLEMONT, *Vie de saint Louis, roi de France*, VI, 135-228), le P. H. Denifle a publié dans le t. I de son *Char-*

tularium Universitatis Parisiensis des matériaux de choix en très grand nombre. Le mérite de M. Seppelt est de les avoir utilisés avec un rare discernement, avec impartialité, avec un sens historique très exercé. Peut-être y a-t-il çà et là quelques longueurs ; mais ce n'est jamais au détriment de la compréhension nette et claire des situations à débrouiller. Dans une troisième partie, le critique compte analyser l'activité littéraire déployée en cette occurrence par les célèbres protagonistes des deux ordres mendiants. Ce sera, nous osons l'espérer, le digne complément de la belle étude poursuivie jusqu'ici.

En attendant, nous saluons avec plaisir les pages où M. Ott examine à fond la doctrine développée par S. Thomas d'Aquin dans trois de ses opuscules, pour repousser les attaques de l'Université de Paris contre les nouveaux ordres mendiants de S. François d'Assise et de S. Dominique (1). Selon une remarque fort juste de l'auteur, pauvreté n'implique pas nécessairement mendicité. Quoique l'idéal du Poverello d'Assise fût de vivre dans la dépossession absolue des biens terrestres, il avait cependant au début relégué à l'arrière-plan le recours à l'aumône et il entendait que ses disciples s'efforçassent de se procurer le pain quotidien surtout par le travail manuel. S. Dominique, au contraire, tout en partant des mêmes maximes de l'Évangile, s'était imposé, comme on lit dans sa Vie, la pratique du détachement des biens matériels dans la mesure où elle devait seconder ses travaux apostoliques. Cette pauvreté était moins stricte que celle de son saint ami. Et pourtant François dut s'en rapprocher, du jour où la petite troupe du début devint légion et où ses religieux, abandonnant le genre de l'exhortation familière, se furent lancés dans la grande prédication. L'affluence de sujets et la transformation de leur activité apostolique eurent pour conséquence inévitable tant le relâchement dans l'exercice régulier du labeur manuel, — quelle différence entre la 1[ère] et la 2[e] règle pour la manière de le recommander, — que le besoin d'étudier ; et dès lors aussi la nécessité d'occuper des demeures fixes sous le couvert d'un *nuntius*, d'un syndic ou d'un cardinal protecteur, et d'aller en quête d'aumônes pour se créer des moyens de subsistance. Le testament de S. François montre assez qu'il s'était aperçu de ce léger fléchissement de son idéal primitif ; mais son zèle clairvoyant, sa profonde humilité chrétienne et le tact de l'organisateur de génie que fut son illustre ami, le pape Grégoire IX, réussirent à dissiper ses alarmes.

C'est cette condition d'ordres mendiants, — une nouveauté dans l'Église, — que l'Université de Paris reprocha vivement aux Frères Prêcheurs et aux Frères Mineurs, et qu'elle attaqua avec force considérations

(1) Le travail de M.Ott est une mise au point des articles qui ont paru en 1903 dans le *Pastor bonus* de Trèves, sous le titre : *Die Bettelorden und ihre Verteidigung durch Thomas von Aquin.*

économiques, sociales et religieuses. Dans ses plaidoyers, où il déploie autant d'habilité et de souplesse que de savoir, Thomas d'Aquin s'attache de son côté à inculquer l'idée que l'aumône donnée aux religieux mendiants est toujours le prix du travail, une taxe qui frappe la communauté des fidèles en retour des services qu'elle reçoit de leurs prédications et de leur assiduité au confessional. Si on lui objecte que ceux-ci sont bien plutôt les auxiliaires d'un grand nombre d'évêques, peu soucieux de remplir leurs devoirs de pasteurs, et qu'ils mériteraient par conséquent de recevoir des prélats leur rémunération, il a soin de se dérober, de peur de se mettre à dos le haut clergé. Et il se garde bien de foncer sur l'ennemi, quand il entrevoit, au tour que prend la discussion, qu'on pourrait l'acculer dans une impasse : *Quamquam religiosorum status*, dit-il encore, *qui totam vitam suam Deo consecraverunt, secundum bonitatem excellentior sit quam status presbyteri curati et archidiaconi, secundum difficultatem tamen exercendi animarum curam longe perfectior est status presbyteri, curati et archidiaconi* (p. 96, n. 2). Plusieurs fois l'Ange de l'École ne cherche point, par tactique sans doute, à faire une réponse adéquate aux subtilités de ses adversaires On avait tellement raffiné sur la question de la pauvreté évangélique et apostolique, on y avait apporté tant de calcul, de passion et d'acharnement, qu'elle paraissait un écheveau inextricable. Il faut savoir gré à M. Ott d'avoir mis en lumière tant les côtés fuyants que les répliques victorieuses de l'argumentation que soutint alors le plus illustre représentant de la théologie catholique.

Le célèbre frère Jean Peckham ou mieux Pecham († 1292), disciple de S. Bonaventure, est plutôt un défenseur de la pauvreté franciscaine telle qu'il la voyait pratiquée de son temps ; et il convient de remercier MM. Kingsford, Little et Tocco du soin qu'ils ont mis à consacrer tout un volume à son œuvre d'apologiste. Le *Tractatus pauperis*, autrement dit encore *De perfectione evangelica*, n'appartient plus à la période des conflits aigus avec l'Université de Paris ; il semble avoir été écrit vers 1270. Il n'y est pas question davantage des controverses joachimites. L'éditeur s'est bien gardé, comme de juste, de reproduire les chapitres (I-IV) qui ne forment qu'une mosaïque de citations de la Bible et des Pères de l'Église. Outre certains extraits des chapitres suivants, il a publié en entier le chapitre X, qui contient l'exposition de la règle des Frères Mineurs, telle qu'on la trouve dans le *Firmamentum trium ordinum* (Paris, 1512, et Venise, 1513), ouvrage extrêmement rare, et le chapitre XVI, où Pecham énumère et réfute cinquante griefs qu'on alléguait contre son ordre. Le réquisitoire est, au point de vue historique, plus intéressant que la défense; et l'auteur a la loyauté de reconnaître que certains reproches sont en partie fondés : *quod autem in edificiis excedant, arguendum iudico* (p. 85). D'autre part, il se récrie à bon droit contre les généralisations arbitraires.

Le *Tractatus contra Fratrem Robertum Kilwardy O. P.* est une très

vive riposte à une espèce de mémoire épistolaire où son prédécesseur sur le siège archiépiscopal de Cantorbéry, le Frère Prêcheur Robert Kilwardy, exalte l'institut de S. Dominique et rabaisse certaines pratiques en usage chez les Franciscains, notamment l'exercice de la pauvreté. Pecham dépèce le manifeste du Frère Prêcheur phrase par phrase, et quoiqu'il l'appelle constamment *Karissime*, il lui administre d'une main très rude une volée de bois vert. Voici le petit mot de la fin : *Maledictus qui percussit clam proximum suum* (Deuter. 27). *Det tibi Deus spiritum compunctionis et maledictionem commutet in benedictionem, ut praedictam diligas veritatem* (p. 146). La préface, écrite par M. Tocco, intéressera particulièrement les historiens de la philosophie médiévale. L'éditeur a éprouvé le besoin d'y rompre une lance en faveur de la priorité du *Speculum perfectionis* sur l'œuvre hagiographique de Thomas de Celano. On connaît la narration classique de la rencontre à Rome de S. Dominique et de S. François. A de rares variantes près, les deux textes (*Speculum perfectionis*, ch. 43 ; 2e Vie de Celano, IIIe partie, ch. 109 et 110) sont identiques. Seulement Celano, qui écrivait sa seconde Vie vers 1246, coupe le récit de l'entrevue par une sortie vigoureuse contre les frères des deux ordres, que l'ambition et l'envie poussaient à s'entre-déchirer. Cette diatribe est absente du *Speculum*. Donc, conclut M. Tocco, celui-ci a été composé avant que ces rivalités éclatassent. Comme si le compilateur du *Speculum* n'avait pu juger bon de supprimer cette algarade par raison d'édification, ou bien encore qu'écrivant à une époque où ces discordes s'étaient apaisées, il n'y avait plus lieu d'y faire allusion. En saine logique, cette omission ne prouve ni pour ni contre l'ancienneté du *Speculum perfectionis*. C'est un nouvel exemple de la manie qui entraîne le savant professeur à faire flèche de tout bois.

Il nous est parvenu, du poème *Defensio Fratrum Mendicantium*, plusieurs recensions assez divergentes. La nouvelle édition, préparée par M. Kingsford, donnera, je pense, pour le texte, pleine satisfaction. Sera-t-on aussi persuadé que le critique qu'il faille en attribuer la paternité à Pecham ? Je me permets d'en douter. Il est démontré que l'auteur n'est pas le frère mineur Guy de la Marche, fils naturel de Hugues XII, comte d'Angoulème († 1270). Mais on peut faire valoir les mêmes arguments contre J. Pecham et la rédaction de l'opuscule doit être rapprochée bien plus de l'année 1255 que de 1275. Sur ce terrain, la discussion ne semble pas pouvoir aboutir actuellement. Il convient ensuite de louer la façon dont M. Kingsford a mis au point la bibliographie de Pecham, avec cette réserve pourtant qu'on n'a pas encore réussi à découvrir ou à identifier la Vie de S. Antoine de Padoue, que le chroniqueur Glassberger lui attribue (*Analecta franciscana*, II, 91).

L'annotation des textes est sobre, claire, substantielle. Mais quel déplorable système de la rejeter à la fin du volume, et d'imposer au lecteur

une gymnastique des mains, doublement agaçante, quand il s'agit non d'un simple livre de lecture, mais d'un ouvrage d'érudition ! V. O.

191. — * Horatio GRIMLEY. **Saint Francis and his Friends, rendered into English from Franciscan Chronicles.** Cambridge, University Press, 1908, in-24, XVI-272 pp. Sh. 1, 6. — Anthologie franciscaine, extraite de la légende traditionnelle des Trois Compagnons, « écrite en 1246 », des *Fioretti*, du *Speculum perfectionis* « écrit par le frère Léon en 1228 », des deux Vies de Thomas de Celano, de celle de S. Bonaventure et de l'allégorie du *Sacrum commercium B. Francisci cum Domina Paupertate* (p. XV). Les deux dates que je viens de citer indiquent assez à quelle école critique appartient M. Grimley. Mais les idées de l'éditeur n'ont guère influencé le choix des morceaux qui, traduits dans un style limpide, souple et naturel, ne peuvent manquer de provoquer chez les lecteurs de langue anglaise, quels que soient leurs sentiments religieux, un courant de chaude sympathie envers le Poverello d'Assise. Une vétille pour finir. *Bernardone* et non *Bernardino* (p. x) est l'augmentatif de *Bernardo*. V. O.

192. — * Bernardino SDERCI da Gaiole. **L'apostolato di S. Francesco e dei Francescani. Studi storici.** Vol. I. Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1909, in-8°, XLIII-610 pp. Fr. 8 — Livre d'apostolat, écrit par un ardent missionnaire au milieu des mille soucis de la prédication journalière. Il convient donc d'apprécier l'ouvrage avec bienveillance, d'autant plus que les questions de haute critique y sont reléguées à l'arrière-plan, que l'information, souvent douteuse, est loin d'être à jour et que la bibliographie des différents sujets qui y sont traités manque de netteté et de précision (1). A chaque page du livre, on sent que l'auteur s'est proposé pour but tout à fait spécial, comme il le dit lui-même, « de fournir aux orateurs sacrés un recueil d'exemples lumineux, instructifs, dignes d'être admirés et imités » (p. XII). Ainsi s'explique encore l'allure ordinaire du style : chaud, imagé, vibrant, en maints endroits impétueux et prolixe.

Une grande partie de ce premier volume est consacrée à raconter la vie du séraphique patriarche d'Assise, et plus de quarante pages à analyser et à discuter le phénomène de sa stigmatisation (p. 153-99). L'auteur exalte avec enthousiasme la nouvelle biographie de l'écrivain danois Joergensen : « critica severa », dit-il, « e vasta erudizione ». Quelques-uns trouveront peut-être que cette caractéristique est un peu outrée (cf. plus haut, p. 360-63.) Les autres grandes figures qui se détachent de la narration sont S. Antoine de Padoue, le Fr. Berthold de Ratisbonne et S. Bonaventure. A la suite de

(1) A quoi rime, par exemple, l'indication suivante : « Cantipratanus O. P. († c. 1270), *Bonum universale de proprietatibus apum*. Appresso il Wadding » ?

ces chefs de file se groupent et passent sous nos yeux beaucoup d'autres prédicateurs, de moindre envergure. Tout l'ouvrage est disposé et écrit avec art. Jamais l'intérêt ne languit et le souci d'édifier préoccupe sans cesse l'auteur. Seulement, serais-je tenté d'ajouter, en marge à ce tableau ascétique et littéraire s'étale trop d'érudition, une érudition légère et fragile, qui ne paraît appropriée à aucune catégorie de lecteurs. En somme, livre instructif et bien à sa place dans la bibliothèque des prédicateurs populaires. V. O.

193. — * William Moir Bryce. **Scottish Grey Friars.** Vol. I. *History*. Vol. II. *Documents*. Edinburgh, Green, 1909, deux volumes in-8°, xii-492 et xii-538 pp., photogravures. — On est un peu déconcerté de rencontrer, dans cette monographie de luxe, tant de pages concernant l'histoire générale et la législation primitive de l'ordre de S. François d'Assise. Ces pages, sur lesquelles d'ailleurs la critique pourrait s'exercer à bon droit, n'ont, malgré tout leur intérêt, qu'un lien très lâche avec le sujet proprement dit de l'ouvrage, l'établissement et les vicissitudes des Frères Mineurs en Écosse. Il en est de même du recueil de documents qui forme le contenu du second volume. Non seulement on y reproduit avec une traduction anglaise,la Chronique de la province des Observants d'Écosse par le Père John Hay O. F. M.,publiée une première fois par Wadding, au t. XIX de ses Annales, ainsi qu'une troisième édition de l'obituaire des Observants d'Aberdeen, avec son fac-similé,en entier (p. 281-336),mais on fait le même honneur à des pièces que l'on rencontre partout,comme la seconde règle franciscaine (celle d'Honorius III, en 1223) et le Testament de S. François, l'une et l'autre avec traduction, les bulles papales *Quo elongati*, *Exiit qui seminat*, *Exivi de paradiso*, etc., la règle du Tiers Ordre de la pénitence de Nicolas IV *Supra montem* et, avec traduction anglaise, la *Regula antiqua fratrum et sororum de Poenitentia*, exhumée par M. Paul Sabatier et que, renchérissant sur l'affirmation de son maître, M. Bryce appelle la première règle, de 1221. Encore au sujet de ce dernier document, dont l'auteur fait état pour établir sa théorie sur l'origine du tiers ordre franciscain(vol. I, p. 380 svv.),aurait-il fallu tenir compte des objections formulées contre le système de M. Sabatier et du P. Mandonnet (*Anal. Boll.*, XXIV, 415-19). Mais ici, comme pour le reste de sa documentation, l'auteur évite avec soin toute discussion, tout appareil critique. On ne s'explique pas ce laconisme de la part d'un fureteur d'archives, qui ne s'est pas contenté de resservir de l'archiconnu. Son second volume, en effet, renferme bien des dépouillements d'archives curieux pour l'histoire économique du XVIe siècle, des extraits de manuscrits inédits, sur lesquels on aurait souhaité être renseigné, au moins en ce qui concerne leur provenance.

En définitive,les recherches si consciencieuses de l'auteur ont abouti à de

minces résultats pour le XIIIe et le XIVe siècles. Notre curiosité est loin d'être satisfaite. On voit par contre qu'au XVe siècle, période de grand réveil de ferveur dans l'ordre de S. François, les Frères Mineurs d'Écosse s'associèrent en bon nombre au mouvement de rénovation religieuse vigoureusement poussé par S. Bernardin de Sienne. A la veille de la Réforme, les hérauts de la régulière observance reçurent de leurs confrères d'Écosse un accueil chaleureux et ne tardèrent pas à faire parmi eux de solides conquêtes. Ici encore les détails manquent. On sait seulement que les Frères ne paraissaient en public que pour exercer un ministère apostolique. C'était d'ordinaire le dimanche. Lorsque dans la semaine on apercevait leur silhouette hors du couvent, il était passé en proverbe de dire : *Fratres exeunt, aliquis moritur* (vol. II, p. 178). Et dans toutes les classes sociales on leur prodiguait des marques extraordinaires de vénération (p. 179). Ainsi leur renouvellement intérieur les prépara à affronter les rigueurs de la persécution du XVIe siècle.

C'est un thème assez rebattu que la déchéance des ordres religieux fournit à la réforme anglicane de nombreuses recrues. M. Bryce n'est pas le dernier à le savoir. Mais tandis qu'on constate qu'en 1559, 35 dominicains au moins de la province d'Écosse, y compris le provincial et plusieurs prieurs, abjurèrent le catholicisme romain, et que sur 30 conventuels, 16 ou 17 firent défection, avec leur provincial et 4 des 7 gardiens à leur tête (vol. I, p. 157-58, note), il se dégage au contraire d'une sérieuse enquête qu'à leur départ pour la Flandre, en 1560, le déchet des Observants ne fut que de deux ou trois sur 80.

Les chapitres où M. Bryce étudie l'histoire des Franciscains écossais aux prises avec la Réforme constituent la partie la plus neuve, la plus fouillée de tout l'ouvrage (vol. I, chap. V-VII). C'est l'œuvre d'un protestant sincère et honnête, d'un *scholar* avisé et instruit, se tenant à égale distance du panégyrique et du réquisitoire. Uniquement soucieux de réfuter l'erreur et la calomnie, il a écrit, sans le vouloir et sans le savoir peut-être, une apologie aussi solide que brillante des Frères Mineurs contre les accusations des réformateurs du XVIe siècle et de leurs imitateurs modernes. Monument de bonne foi, de droiture, de science et de critique. V. O.

194. — * P. Diodorus Henniges, O. F. M. **Prologus et epilogus in Dicta IV ancillarum S. Elisabeth Thuringiae lantgraviae**, 27 pp. in-8°. Extrait de l'Archivum franciscanum historicum, t. III (1910), p. 464-90. — Ces deux textes, qui étaient restés en grande partie inédits, sont publiés ici d'après tous les manuscrits connus, cinq pour le prologue et sept pour l'épilogue. Dans son introduction, le R. P. H. se rallie entièrement aux idées défendues dans les études critiques de M. K. Wenck (cf. *Anal. Boll.*, XXVIII, 333). A. P.

195. — * Louis Karl. **Vie de sainte Élisabeth de Hongrie par Nicolas Boson,** dans Zeitschrift für Romanische Philologie, t. XXXIV (1910), p. 295-314.

196. — Ludwig Karl. **Die Episode aus der Vie de Madeleine.** Ibid., p. 362-66.

Dans le premier article, M. K. publie, d'après deux manuscrits, une des nombreuses poésies inédites du frère mineur Nicolas Bozon, qui vécut dans la première moitié du XIVe siècle. Le texte, relativement court, est précédé d'une série de remarques sur l'auteur, les manuscrits, la langue, la versification, les sources latines du poème ; M. K. s'est donné beaucoup de peine pour identifier ces dernières.

Un des deux manuscrits utilisés par M. K. renferme aussi une légende de la Madeleine par Guillaume Le Clerc. Les précédents éditeurs n'ayant pas connu cet exemplaire, M. K. en signale les variantes. Il profite fort à propos de l'occasion pour déterminer la source de Guillaume, laquelle est le texte *BHL*. 5457. En même temps, il dresse une liste sommaire de dix-sept légendes françaises de la sainte. A. P.

197. — * Philipp Funk. **Jakob von Vitry. Leben und Werke.** Leipzig, Teubner, 1909, in-8°, vi-188 pp. (Beiträge zur Kulturgeschichte des Mittelalters, Heft 3). Mk. 5. — La collection dont M. Goetz a récemment entrepris la publication se développe rapidement ; le sixième fascicule vient de paraître. Déjà il a été rendu compte avec éloge des deux premiers numéros (XXVIII, 125, 129) ; le troisième est digne des précédents. M. F. donne une excellente mise en œuvre des ouvrages écrits sur des sujets connexes, qui avaient mieux fait connaître certains aspects de l'activité de l'illustre cardinal. Depuis longtemps aucune biographie complète de Jacques de Vitry n'avait paru et le moment semblait venu de synthétiser les renseignements nouveaux. L'étude de M. F. est très méthodique. Après avoir retracé, aussi complètement que possible, la biographie de Jacques de Vitry, M. F. examine son œuvre littéraire. Chacune de ces parties se termine par une analyse du caractère du cardinal et de sa méthode de composition. C'est le travail d'un homme consciencieux, bien au courant de la littérature de son sujet, et qui a mis la bienveillance à la base de son étude psychologique. Grâce à cette disposition, il fait de Jacques de Vitry un portrait singulièrement plus vrai et aussi plus élogieux que celui qu'on en donne communément.

Une remarque pourtant s'impose. M. F. ne semble pas avoir distingué suffisamment ce qui, dans la personnalité de Jacques de Vitry, était le reflet de son époque et ce qui constitue les traits originaux de son caractère. Sans doute, il était avant tout un homme religieux, dans le sens traditionnel et tout ecclésiastique du mot, en sorte qu'il appréciait toute chose au point de vue surnaturel et qu'un prosélytisme ardent dominait

toutes ses actions ; sans doute, ses procédés scientifiques étaient fortement imprégnés de scolastique. Mais ne sont-ce point là des caractéristiques de son temps ou des tendances plus générales, qui ne sont l'apanage de personne et qui se retrouvent dans des âmes d'élite à toutes les époques ? N'y avait-il pas lieu de signaler un sens pratique des réalités, un jugement calme et droit, que le cardinal ne perdait pas même au contact des élans mystiques de Marie d'Oignies et de l'enthousiasme religieux des premières générations franciscaines ? Ses préceptes d'éloquence sacrée ne dénotent-ils pas, en même temps qu'un zèle enflammé, un don remarquable pour s'adapter à ses auditeurs et condescendre à leur faiblesse ?

A plusieurs reprises, M. F. déclare n'avoir pu compléter son information par le dépouillement des archives belges et françaises. C'est le principal regret que causera son livre ; car il est hors de doute qu'il y aurait trouvé de quoi compléter la biographie de son héros. Cette lacune est également sensible dans l'étude des œuvres du grand prédicateur. Ainsi, un recueil de sermons lui a échappé : ce sont les *sermones cotidiani et communes*, dans lesquels Jacques de Vitry interprète les premiers chapitres de la Genèse en 25 sermons, deux pour chaque jour de la semaine et onze *in omni die*. Cette collection avait déjà été signalée dans le catalogue des manuscrits de Liége (ms. 415); on la rencontre aussi dans les mss. 1122 et 9682 de Bruxelles. De même, M. F. déclare (p. 177) que l'*Officium de sanctis* n'a pas encore été retrouvé. Ces sermons avaient pourtant déjà été mentionnés par le P. Papebroch (*Act. SS.*, Iun. IV, 679 D) d'après un ms. de Saint-Martin de Tournai ; depuis ils ont été signalés dans le ms. 417 de Liége ainsi que dans le ms. 503 de Douai. Il eût été fort intéressant de comparer ces *Sermones de sanctis* avec le recueil similaire d'Eudes, successeur de Jacques de Vitry sur le siège de Tusculum (1) et avec les sermons de Guy d'Évreux sur les saints du calendrier des Dominicains (ms. de Chartres 281, f. 166-240, du XIIIe/XIVe siècle). H. MORETUS.

(1) Le cardinal Pitra a jadis décrit cette collection (*Analecta novissima*, t. II, p. 288) ; elle est conservée dans le ms. 5470 de Bruxelles, du XIIIe siècle.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

* ALBERTAZZI (Don LUIGI). *Breve compendio della vita del beato Giovanni Colombini, composto in latino dal B. Giovanni Tavelli da Tossignano...* Quaracchi, 1910, in-8°, 39 pp. L. 0,80.

* BASSI (Domenico) ed Emidio MARTINI. *Disegno storico della vita e cultura greca.* Milano, Hoepli, 1910, in-16, XVI-791 pp., 13 planches, 107 gravures. (MANUALI HOEPLI). L. 7,50.

* BAUDO (Sebastiano Pisano). *Sortino e dintorni.* Parte prima. Lentini, tip. Scatà Alemagna, 1910, in-12, 211 pp.

* BECCARI (C.), S. I. *Rerum aethiopicarum scriptores occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX.* Vol. X. *Relationes et epistolae variorum.* Roma, De Luigi, 1910, in-8°, XVII-502 pp., fac-similés.

* BOUFFARD (Constant). *La vérité sur le fait de Lorette par le R. P. Alphonse Eschbach. Étude critique par un Laïque Poitevin.* Paris, Picard, 1910, in-8°, 143 pp.

* BRAUNSBERGER (Otto), S. I. *Beati Petri Canisii Societatis Iesu epistulae et acta.* Volumen V : *1565-1567.* Friburgi Br., Herder, 1910, in-8°, LXXX-937 pp. Mk. 30.

* CALVI (Emilio). *Bibliografia di Roma nel cinquecento.* Tomo I. Roma, Loescher, 1910, in-8°, 231 pp. Fr. 16.

* COBHAM (Claude Delaval). *The Churches and Saints of Cyprus.* London, 1910, in-12, VIII-43 pp.

* DU BOURG (Dom), O. S. B. *Une extatique au XVIIe siècle. La bienheureuse Jeanne-Marie Bonomo, moniale bénédictine (1606-1670).* Paris, Perrin, 1910, in-12, XIV-262 pp. Fr. 3,50.

* FALOCI PULIGNANI (M.). *Vita prima di S. Francesco d'Assisi composta da Fr. Tommaso da Celano.* Foligno, Salvati, 1910, in-8°, 203 pp.

* FIERENS (Alfons). *De geschiedkundige oorsprong van den aflaat van Portiunkula, met een aanhangsel over de wereldbrieven van sint Franciscus.* Gent, Siffer, 1910, in-8°, XIX-301 pp.

* GIUSEPPE M^a DA M. ROTONDO (P.), O. M. C. *Gli inizi dell' ordine Cappuccino e della provincia Romana.* Roma, 1910, in-8°, XV-299 pp. L. 2.

* HELLO (Ernest). *Le livre des visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno,* traduit par E. H. Quatrième édition, avec avertissement de Georges GOYAU. Paris, Tralin, 1910, in-12, 336 pp.

* HUBER (P. Michael), O. S. B. *Die Wanderlegende von den Siebenschläfern. Eine literargeschichtliche Untersuchung.* Leipzig, Harrassowitz, 1910, in-8°, XXI-574-32* pp. Mk. 12.

* JOSÉ MARÍA DE ELIZONDO (Fr.), O. M. C. *La Leyenda de san Francisco según la versión catalana del « Flos sanctorum ». Fragmentos y notas.* Barcelona, Giró, 1910, in-8°, 47 pp., photogravure. Pes. 4.

* MANZINI (P. L.). *S. Carlo e il ven. Bascapè.* Monza, 1910, in-8°, 100 pp. Extrait de LA SCUOLA CATTOLICA.

* MARTIN (R. P. Fr. Felipe), O. P. *Santa Teresa de Jesús y la Orden de Predicadores. Estudios históricos.* Avila, Jiménez, 1909, gr. in-8°, XIV-727 pp., gravure.

* *Mélanges de la faculté orientale de l'Université Saint Joseph, Beyrouth (Syrie).* Tome IV, 1910, in-8°, a-h, 1-312, 1*-196*, I-LIX pp., 16 planches. Fr. 24.

* MERKT (Josef). *Die Wundmale des heiligen Franziskus von Assisi.* Leipzig, Teubner, 1910, in-8°, 68 pp. (= BEITRÄGE ZUR KULTURGESCHICHTE DES MITTELALTERS... 5). Mk. 2.

* MONTAGNÉ (L'abbé Antonin). *Saint Stapin, évêque de Carcassonne. Documents et traditions.* Albi, 1910, in-8°, XIV-213 pp., 9 gravures hors texte. Fr. 2.

* *Reconocimiento y traslación del cuerpo de la sierva de Dios la venerabile Madre Sor María de Jesús de Agreda...* Barcelona, Juan Gili, 1909, in-12, 72 pp.

* SICARD (P. M.-M.), O. P. *Sainte Marie-Madeleine.* Paris, Savaète, trois volumes in-12, 320-318-344 pp., gravures. Fr. 10.

* STOCKMANN (Alois), S. I. *Thomas Moore, der irische Freiheitssänger. Biographisch-literarische Studie.* Freiburg im Br., Herder, 1910, in-8°, IX-167 pp. (= ERGÄNZUNGSHEFTE ZU DEN « STIMMEN AUS MARIA-LAACH », 105).

* STORR (Rayner). *Concordance to the Latin Original of the four Books known as « De imitatione Christi » given to the World A. D. 1441 by Thomas a Kempis...* Oxford, University Press, 1910, in-8°, XVI-599 pp. Sh. 10,6.

* SUAREZ (Francisci) S. I. *De spiritualibus exercitiis sancti Ignatii tractatus...* novis curis P. P. DEBUCHY iterum in lucem prodit. Parisiis, Lethielleux, s. a. (1910), in-8°, 136 pp. Fr. 1,50.

* Σωφρόνιος Εὐστρατιάδης μητροπολίτης Λεοντοπόλεως. Πανδέκτη Νικολάου Σαρατζᾶ... Alexandrie (Égypte), 1910, in-8°. Extrait de l' Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος, t. VI, p. 81-111.

* TACCHI VENTURI (P. Pietro), S. I. *L'apostolato del P. Matteo Ricci d. C. d. G. in Cina secondo i suoi scritti inediti...* Seconda edizione. Roma, Civiltà cattolica, 1910, in-8°, 49 pp., portrait.

* TAMARATI (Michel). *L'église géorgienne des origines jusqu'à nos jours.* Rome, 1910, in-8°, XV-710 pp., 104 gravures, 2 cartes. Fr. 15.

* TUČEK (Ernst). *Untersuchungen über das Registrum super negotio Romani imperii.* Innsbruck, Wagner, 1910, in-8°, 77 pp. (Extrait des QUELLENSTUDIEN AUS DEM HISTORISCHEN SEMINAR DER UNIVERSITÄT INNSBRUCK, II).

* VAILHÉ (S.), A. A. *Saint Euthyme le Grand, moine de Palestine, 376-473.* Paris, Picard, 1909, in-8°, 105 pp. Extrait de la REVUE DE L'ORIENT CHRÉTIEN, t. XII-XIV.

* *Vita pittorica di S. Carlo Borromeo.* Milano, s. a. (1910), in-8° oblong, 32 planches.

* VIAUD (Le R. P. Prosper), O. F. M. *Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de Saint-Joseph, d'après les fouilles récentes.* Paris, Picard, 1910, in-8°, XII-200 pp., 94 gravures. Fr. 6.

* WEBB (Clemens C. I.). *Ioannis Saresberiensis episcopi Carnotensis Policratici sive de nugis curialium et vestigiis philosophorum libri VIII.* Oxonii, e typographaeo Clarendoniano, 1909, deux volumes in-8°, XLIX-368 et VIII-511 pp. Sh. 36.

* WEYH (Wilhelm). *Die syrische Kosmas- und Damian-Legende.* Programm. Schweinfurt, 1910, in-8°, 25 pp.

* ZAMPINI (G. M.). *Manuale della Bibbia.* Seconda edizione riveduta. Milano, Hoepli, 1910, in-16, 312 pp. (MANUALI HOEPLI). L. 3.

* ZILLIKEN (Georg). *Der Kölner Festkalender. Seine Entwicklung und seine Verwendung zu Urkundendatierungen.* Bonn, Georgi, 1910, in-8°, 159 pp. Extrait des BONNER JAHRBÜCHER, fasc. 119.

INDEX SANCTORUM
ET ANTIQUORUM HAGIOGRAPHORUM

Indicem in pagellas 48-108 vid. supra p. 109-116.

Nomina hagiographorum LITTERIS MAIUSCULIS **sunt distincta.**

INDEX AUCTORUM

QUORUM OPERA IN HOC TOMO RECENSITA SUNT

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

ADERAT IN APPENDICE

Rollarii Flandrorum. — Typis Iulii De Meester.

Date Due

FACULTY			
REC'D NOV 25 1957			